



HAL
open science

Les solos : entre émancipation et solidarité : sociologie des épreuves de la solitude résidentielle en milieu urbain

Camille Duthy

► To cite this version:

Camille Duthy. Les solos : entre émancipation et solidarité : sociologie des épreuves de la solitude résidentielle en milieu urbain. Sociologie. Université Grenoble Alpes [2020-..], 2020. Français. NNT : 2020GRALH017 . tel-03194030

HAL Id: tel-03194030

<https://theses.hal.science/tel-03194030>

Submitted on 9 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Spécialité : **Sociologie**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

Camille DUTHY

Thèse dirigée par **Pierre LE QUEAU**, Maître de Conférences en **Sociologie**, Département de sociologie / Université Grenoble Alpes / PACTE

préparée au sein du **Laboratoire PACTE**
dans l'**École Doctorale des Sciences de l'Homme, du Politique et du Territoire**

Les solos : entre émancipation et solidarité. Sociologie des épreuves de la solitude résidentielle en milieu urbain

Thèse soutenue publiquement le **8 décembre 2020**,
devant le jury composé de :

Monsieur Jean-Hugues DECHAUX

Professeur des Universités, Université Lumière Lyon 2 (Rapporteur)

Madame Anne GOTMAN

Directrice de recherche émérite CNRS, Université Paris Descartes
(Examinatrice)

Madame Cherry SCHRECKER

Professeure des Universités, Université Grenoble-Alpes (Présidente du jury)

Monsieur Jean-Paul THIBAUD

Directeur de recherche CNRS, AAU (Examineur)

Madame Cécile VAN DE VELDE

Professeure de sociologie, Université de Montréal (Rapportrice)



Remerciements

J'ai, ces six dernières années, eu la chance de réfléchir à ce qui nous lie les uns aux autres. Si j'espère, par ce travail, avoir apporté ma pierre à l'édifice sociologique, ces années m'ont permis de réfléchir à la manière dont je suis moi-même entourée et dont j'ai été aidée, personnellement et professionnellement. Aussi l'épreuve de la thèse a-t-elle été l'occasion de révéler la force des liens qui m'entourent et il paraît nécessaire de commencer par remercier tous ceux-là.

Ma première pensée de remerciement va à Pierre Le Quéau. Je tiens à saluer sa patience et à sa pédagogie, nécessaires pour canaliser le tempérament énergique (!) qui est le mien ; qualités grâce auxquelles ce long travail d'élaboration de la pensée sociologique a été rendu possible. Nos échanges et ses retours stimulants autour du terrain et des résultats ont toujours laissé une grande place aux aspects sensibles de la recherche, une perspective qui teinte mon *ethos* de sociologue aujourd'hui. En frayant dans cet univers de travail souvent rude, la présence d'un directeur qui sait avant tout rester humain est chose rare et je lui dois beaucoup de sérénité.

Toute ma gratitude va à celles et ceux qui ont accepté de me raconter leurs vies, de m'avoir fait confiance, de m'avoir ouvert les portes de leurs associations, d'avoir pris du temps pour que cette recherche puisse exister. A tous ceux-là, qui se sont livrés à une inconnue, je voudrais dire un immense merci : Alexis, Amina, Amanda, Ana, André, Anne Bernardy, Antoine, Ariane, Bilal, Boise Antelme, Catherine, Cécile, Cécilia, Charlotte, Christelle, Cynthia, Elodie, Eloïse, Emmanuelle, Eva, Florence, Frédéric, Gabriel, Geneviève, Juan, Louis, Lexie, Ludovic, Marie-Pier, Maryam, Maxime, Mélanie, Nathalie, Pedro, Renaud, Romain, Sébastien, Soraïa, Vincent, Virginie, Yvonne Col¹.

A ceux qui ont accepté de faire partie de ce jury : Jean-Hugues Déchaux, Anne Gotman, Cherry Schrecker, Jean-Paul Thibaud, Cécile Van de Velde. Après six ans de travail, c'est une chance de pouvoir discuter ce qui suit avec chacun d'entre vous dont les réflexions m'ont beaucoup éclairé tout au long de ma recherche.

¹ Tous les prénoms ont été anonymisés, sauf ceux dont le nom de famille apparaît ; il s'agit des présidents d'associations.

Aux membres de mon comité de thèse qui m'ont suivi pendant ces années : Stéphanie Abrial pour son soutien sans faille dans le quotidien du labo et pour m'avoir encadré avec une très grande rigueur ; Jean-Paul Thibaud pour la qualité des remarques sur mon travail qui ont toujours orienté mes réflexions dans une direction féconde. Nos moments de discussion lors des comités de thèse, que j'ai tant redouté, me manquent déjà.

A tout ceux qui ont consacré du temps (très compté dans leurs journées de travail) pour la relecture des différentes parties de cette thèse et qui m'ont permis de prendre du recul pendant la rédaction : Stéphanie Abrial, Chloé Alexandre, Sofia Aouani, Julien Bertrand, Hélène Caune, Laurence Dumoulin, Marie-Aurore Ghis-Malfilatre, Antoine Machut. Aux correctrices, pour le – fastidieux – travail de relecture : Maman, Sophie, Nadine, Nicole et Véro ; Sarah pour le résumé en anglais.

A mon amie brillante et courageuse maman, Laetitia Wicker, sans qui j'aurais abandonné la thèse au cours des deux premières années. A Macha (Marie-Charlotte Allam), mon amie toute aussi brillante et non moins courageuse, colocataires des derniers mois et soutien indispensable dans ces épreuves difficiles de nos vies, qui aura même réussi l'exploit de me faire écouter la *moulaga* (si si) et aimer le yoga (preuve qu'en plus d'être une excellente chercheuse, elle a de l'avenir comme prof !). A Cécile (Girault) pour avoir cru en moi à ma place, trouvé les mots pour me remotiver et me donner confiance dans les moments difficiles. A Gizu (Gizemnur Ozdinc), qui me manque tous les jours, pour son inspirante force de caractère et son humour décapant. A Sarah (Thiriote), pour le soutien et la bonne humeur, avec qui les cours à Sciences Po ont été un régal, en espérant que nos collaborations professionnelles se poursuivront et que nos bonnes blagues continueront de rouler à vive allure sur l'autoroute de l'humour douteux. A mon Nico (Nicolas Beron Perez), un peu loin ces dernières années mais jamais perdu de vue. A Maraur (Marie-Aurore Ghis Malfilatre), chouette copine & collègue attentionnée : nos discussions m'ont souvent permis de canaliser les angoisses de la thèse. A Simon (Godard), jamais en reste d'un bon mot réconfortant, d'un sablé *home made* ou d'un carré de chocolat qui rendent les journées plus douces.

Aux copines qui ont joyeusement animé le bureau et nos discussions sur l'étrange expérience de la thèse, Anaïs Bovet & Maureen Clappe, complice des premières heures ! Aux trop fraîches copines du « bureau d'en face », Flavie Genatio et Sofia Aouani, pour leur soutien, leur sourire et leur compréhension malgré ma morosité de ces derniers temps. A tous les

collègues et copains de Pacte qui rendent plus plaisantes les journées de travail : Chloé Berut, Mickaël Durand, Marine Dhermy-Mairal les premières années, Juan Felipe Duque, Antoine Machut, Eva Maria Schäfferle, Côme Souchier, Guillaume Roux, Simon Varaine, Leo Vennin. A Marine Bourgeois pour les pensées & soutien dans la dernière ligne droite. A Louis Bourgeois et Julien Levy pour m'avoir redonné du souffle cette dernière année en ouvrant d'autres perspectives professionnelles ; clin d'œil particulier à Louis pour nos discussions et le réconfort dans les moments de découragement.

A tous les collègues au contact de qui j'ai appris le métier de sociologue dans toutes ses déclinaisons : Sofia Aouani, Flavie Genatio, Sidonie Naulin, Sarah Thiriot pour les cours et l'ATER ; à Marie Charlotte Allam et Hélène Caune, la team *Boîtes Noires*, pour le « montage » de notre propre séminaire ; à l'équipe *Régulation* pour ouvrir des espaces de réflexion très formateurs lors des séminaires.

J'en profite pour remercier de manière plus large toute l'équipe du laboratoire Pacte pour le soutien scientifique et administratif qui nous permet de travailler dans de très bonnes conditions. A Béatrice Derouet et Stéphanie Cardon pour la complicité. Aux copines de la Doc', Sandrine, Sylvie & Juliette.

Je remercie également la Région Rhône-Alpes pour son soutien financier les trois premières années.

Ce travail doit aussi à ceux qui, loin de ce milieu professionnel, font partie de ma vie. Je crois pouvoir dire sans me tromper qu'aucun.e d'entre eux n'a jamais saisi tous les enjeux de cette aventure atypique et décidément bien solitaire. Mais ils ont tou.te.s continué à m'entourer, à me soutenir sans jugement, à respecter mes choix et c'est, je crois, une magnifique preuve d'amour. Je ressens beaucoup de fierté de les avoir tou.te.s auprès de moi.

A Ismaël, qui m'a accompagné avec tout son amour et une infinie patience pendant ces longues années. Il a été ma béquille, une épaule et un refuge dans lequel je me suis souvent abrité en cas de tempête, tempêtes desquelles j'aurais voulu l'épargner davantage. Mais la vie est ainsi faite, je sais combien je lui dois et combien sa *douceur* a été un réconfort.

A mes parents, Hélène et « John », mon frère Antoine, qui m'ont offert les plus précieux des cadeaux : les racines et les voiles. Ils sont un soutien du quotidien sans lequel ce dernier

serait assurément beaucoup plus difficile. Aux femmes de ma vie, Sarah, Edith, Tatie et à toute ma grande famille. A mes trésors, Ninon et Hugo (j'ai enfin fini d'écrire « mon livre » !), & à la toute petite Charlotte Camille, notre cadeau 2020.

A ma deuxième famille de la Rochette pour leur tendresse, Gillou, Jacotte, Clem, Enaïm, Adil et Prisca tout particulièrement pour sa lumière.

A tous les « polos » pour savoir entretenir la douce folie qui est la nôtre. Une pensée pleine d'une affection particulière pour Mouline, Tina Chou, Vic, Sof', Valou, mes béquilles des derniers mois, Momo, Ju, Ludi, Alex, Ugo. Vous mettez beaucoup de crème chantilly sur le gâteau de la vie !

A Eric, pour m'avoir appris que le courage, la détermination et la ténacité ne sont pas des options, pour avoir longuement écouté mes plaintes et m'avoir encouragé dans les moments difficiles. Aux formidables et très précieux amis de la boxe, Alice, Steph, Jenn, Mymy, Oliv, Hervé, Nath, Natacha, Val. Egalement à tous les copains qui gravitent autour du club pour les moments de défoulement salvateurs, sur vous, sur les sacs, après de difficiles journées, pour m'avoir permis de mener de front la gestion du club et la rédaction de la thèse. Clin d'œil particulier à Gaëlle pour les nombreux accueils gourmands (& productifs !) *Aux Deux Sœurs* et Steph, imprimeur en chef de tous mes brouillons de chapitre.

Enfin, à celles et ceux qui ont suivi ça de loin mais jamais sans intérêt : Virg, Nonore, les « Piètes » et la génération suivante (clin d'œil à mon filleul Jimmy), la team « café du dimanche ».

Voici donc arrivé le moment d'embarquer pour un drôle de voyage au cœur de la sociologie. La thèse rime (trop) souvent avec doutes, angoisses et sacrifices. Fort heureusement, à l'autre bout de la chaîne de ce fastidieux travail, se trouvent d'intenses moments d'ébullition, de découverte, de réflexion, de lectures passionnantes qui sont le moteur de la rédaction. J'ai pris beaucoup de plaisir dans ce voyage initiatique au cœur du métier de sociologue, plaisir qui sera, je l'espère, partagé pendant cette lecture.

Sommaire

REMERCIEMENTS.....	5
SOMMAIRE	10
INTRODUCTION GENERALE.....	14
Prologue.....	14
« Se tenir face au monde », le défi de l'homme moderne	16
A. Des individus plus exposés aux risques	16
B. Quand les crises mettent en lumière les inégalités	20
C. L'individualisme, cette « grande maladie du temps présent »	24
D. Le cheminement d'une recherche : du « bien-être » à la solitude	26
E. Construire une enquête : méthode qualitative et sociologie compréhensive.....	31
F. Organisation de la thèse	37
CHAPITRE I. DES INDICATEURS DE BIEN-ETRE AUX FORMES DE SOCIABILITE.....	41
Introduction.....	42
I - IBEST : contexte de la naissance du projet de recherche.....	45
II - De la critique du PIB aux nouveaux indicateurs sociaux : histoire d'un courant contestataire et anti-utilitariste.....	46
A. Le PIB : un symbole de la critique	46
B. Des années 1970 à aujourd'hui : chronologie du mouvement des indicateurs sociaux ...	49
C. Un monde à changer : des revendications politiques et philosophiques.....	54
III - L'indicateur de « bien-être » : un regard plus large sur la vie humaine et sociale	59
A. Définir le bien-être	59
B. Des dimensions à mesurer	65
IV - Les sociabilités : une place à part dans le sentiment de bien-être.....	68
A. Décrire une dimension multiforme	68
B. Appréhension du lien social dans le programme IBEST	71
C. Interroger les sociabilités : l'intérêt d'une approche qualitative.....	76
Conclusion.....	78
CHAPITRE II. DE L'INDIVIDUALISME A L'INDIVIDUATION : ENQUETE SUR LES SOLOS.....	81
Introduction.....	82
I - Les théories du lien social	85
A. Penser l'individu en relation	85
B. Individuation & sentiment d'exister.....	89
II - La société des individus : une quête du « for intérieur » ?	94
A. Une mise en récit de la modernité	95
B. Des dangers d'un concept polysémique	102
III - Penser l'individu dans la modernité.....	105
A. Pour une sociologie de l'individu : histoire d'un cheminement intellectuel.....	105
B. Se tenir face au monde : sur les supports	107
IV - Les solos, libres et heureux ?.....	110
A. Une population à haute valeur médiatique dont la sociologie peine à se saisir	111
B. Qui sont les solos ? Définition d'une catégorie hétérogène	125

Conclusion.....	136
CHAPITRE III. ENQUETER LES SOLOS : METHODOLOGIE, TERRAIN, DONNEES ET ANALYSE.....	139
Introduction.....	140
I - Des choix méthodologiques à la lumière de la sociologie compréhensive	141
A. Comprendre le sens de l'activité sociale	141
B. Les apports de la théorie ancrée, ou Grounded Theory	143
C. Des enquêtés à sélectionner	145
D. Une méthodologie d'enquête adaptée : grille d'entretien et jeu de carte	150
II - Les « phases d'enquête », ou comment produire de la donnée selon la théorie ancrée.....	159
A. Phase 1. Le terrain exploratoire à Grenoble.....	160
B. Phase 2. Première enquête à Lyon avec des parents solos	162
C. Phase 3. Deuxième vague d'entretiens à Lyon.....	164
D. Phase 4. Les solos au prisme de la culture québécoise : le terrain à Montréal.....	167
III - Questionner le dispositif d'enquête : la maïeutique du sociologue	170
A. De la difficulté de trouver sa place comme enquêtrice	170
B. Les solos, l'accès aux « biens linguistiques » et la gestion de la violence symbolique ..	173
IV - « Des données à la connaissance » : comment donner un sens au contenu des entretiens ?.....	178
A. Le codage du corpus : une première étape de l'analyse	178
B. De quoi parlent les enquêtés ?	183
Conclusion.....	189
CHAPITRE IV. PARCOURS ET PROFILS DES SOLOS : DES RAPPORTS INEGAUX A LA SOLITUDE	191
Introduction.....	192
I - De l'intérêt de la typologie.....	193
A. La typologie comme production intermédiaire de l'analyse	193
B. Précisions sur la construction de la typologie.....	194
C. Quatre types de solos différents	196
D. Mettre en lumière les variations.....	199
II - Des solos aux profils différents	203
A. Le profil de la précarité : les mères monoparentales face aux difficultés matérielles et du quotidien	204
B. La résilience : retrouver une stabilité après une rupture conjugale	215
C. L'équilibre : des solos satisfaits	227
D. L'impatience : des parcours stables en attente d'évolution	242
Conclusion.....	255
CHAPITRE V. LA SOLITUDE COMME MISE A L'EPREUVE DU LIEN. CONSTRUCTION DE L'AUTONOMIE DANS LES PARCOURS DE SOLO	257
Introduction.....	258
I - Le sentiment de solitude : « plus que la simple présence de quelqu'un »	260
A. De la solitude chez les solos.....	260
B. Eléments de définition & données de cadrage	261
C. Solitude heureuse, solitude malheureuse : des formes idéal-typiques à modérer	264
II - Les épreuves de la solitude	269
A. Des moments précis, entre solitude résidentielle et contraintes du célibat.....	269

B. Les ruptures dans les parcours : épreuves & solitude.....	281
C. Une solitude qui s'installe.....	294
III - Note sur le genre et solitude.....	299
IV - Le lien comme support d'autonomie.....	304
A. L'expérience positive de sa solitude	306
B. Être entouré, être isolé : des discours de nature différente	313
C. De la tension entre soutien et autonomie.....	317
Conclusion.....	322
CHAPITRE VI. LES FORMES DU LIEN. DES SOLOS BIEN ENTOURES QUI EXPRIMENT UN MANQUE.....	325
Introduction.....	326
I - « Qui ne veut pas avoir un mari et des enfants ? » : aspirations et injonctions à la conjugalité.....	328
A - Les solos et le couple : un rapport ambigu	331
B - La « vie hors couple » : une déviance.....	337
C - Repenser les parcours conjugaux : le célibat comme « expérience agissante ».....	338
D - La norme conjugale, une réalité statistique et sociologique	341
II - Les liens de filiations qui enracinent : la famille et les enfants	346
A. Les liens familiaux, une constante dans les parcours de vie.....	346
B - La rupture des liens familiaux : reconstituer le puzzle... ou pas. Le cas des enfants non reconnus.....	353
C - Avoir des enfants : s'ancrer malgré les difficultés.....	357
III - Ne pas avoir d'enfant : une déviance ?	361
IV - Les liens « hors du foyer » : des ressources pour se valoriser ?	376
A. Les amis, ces « mêmes » que l'on choisit.....	377
B. Le travail, plutôt un domaine qui épanouit	387
Conclusion.....	397
CHAPITRE VII. LE LIEN, UN INVARIANT DE LA CONDITION DE L'HOMME	401
Introduction.....	402
I - Le rapport à la mort : philosophie du lien et de la vacuité	404
A - Mourir seul chez soi : une angoisse masculine.....	406
B - Se perpétuer : la force des liens de filiation.....	408
C - Disparition et vacuité	411
II - Sentiment d'être soi et rapport au corps.....	413
A - S'incarner.....	413
B - Processus de réappropriation dans les bifurcations	414
III - Un rapport physique au chez-soi	417
A - Le logement, configuration de son mode d'être au monde	419
B - Ces liens qui attachent au territoire	426
C - L'espace urbain, entre anonymat et émancipation	433
Conclusion.....	437
CONCLUSION GENERALE	440
I - Le sentiment de bien-être, un accord entre soi et les autres	440
II - Les solos, des individus « en manque » ?	442
III - Des parcours de vie plus fragmentés et plus singuliers	445

IV - Ecologie du mode de vie solo	448
A. La ville anonyme, le quartier comme son « chez-soi »	449
B. L'habitat participatif : « combiner le « vivre-ensemble » avec la sphère privée « chacun chez soi » »	449
BIBLIOGRAPHIE	454
TABLE DES MATIERES	472
Table des figures	479
ANNEXES	481

Introduction générale

Prologue

« Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui l'expliquer »

(Sylvain Tesson – Dans les forêts de Sibérie)

Sylvain Tesson, voyageur solitaire et écrivain français, a publié une trentaine d'ouvrages (essais, nouvelles, romans, etc.) vantant la beauté d'une nature encore sauvage et d'un retour à la vie en ermitage. L'un d'eux, *Dans les forêts de Sibérie* (Tesson, 2011), raconte six mois de vie en solitaire au cœur de l'hiver, dans une isba en bordure du lac Baïkal, coincée entre les rives du lac et la taïga, à 120 kilomètres du premier village, sans route pour y accéder ni autres voisins que les animaux sauvages, un retrait « salvateur » de sa vie publique et privée.

Les histoires que racontent Sylvain Tesson sont des récits de *médiation* loin de ses semblables, ce qui constitue au regard de notre mode de vie actuel une expérience atypique. En effet, dans ses aventures, Sylvain Tesson fait le choix d'un autre rapport au monde que celui de la plupart des individus qui vivent dans le monde occidental. Aussi, quand il décide de s'isoler, il ne fait pas le choix d'une absence de lien avec la société et le monde dans son ensemble, il continue d'exister parce qu'il est en rapport avec quelque chose d'autre que lui-même. Depuis son bout de terre russe, il se trouve dans une relation plus intense avec la vie sauvage : les traces d'ours qui entourent sa cabane au matin, signe d'un passage nocturne, sont un lien invisible avec ces autres qui peuplent la forêt. Mais il reste par ailleurs en médiation directe avec son monde : en effet, on trouve à ce titre dans le récit des préparatifs de départ qui occupe les premières pages du livre une liste « idéale » des ouvrages à lire en « *prévision d'un séjour de six mois dans la forêt sibérienne* », lui garantissant l'accès et la confrontation à son univers culturel.

Ses histoires fascinent. L'ouvrage a été publié dans huit éditions différentes, la première s'étant écoulee, à elle seule, à 250 000 exemplaires. Cette fascination pour ces récits solitaires

pose question. Qu'est-ce que ces récits d'isolement et d'un mode de vie rudimentaire ont de si séduisant ? Pourquoi l'idée de se retirer de la vie sociale de longs mois dans ces conditions extrêmes plait-elle autant ? Pour éclairer ces questions, il faut s'intéresser aux processus narratifs qui conduisent les individus, au XXI^{ème} siècle, à donner un sens à leur existence. Il faut comprendre aussi que les révolutions philosophiques, politiques, historiques, sociales de ces derniers siècles ont façonné des mythes sur une nature immanente à chacun. Ces mythes, très performatifs dans l'espace social, ont changé la manière dont les sociétés et les individus pensent la solidarité.

Dans les forêts de Sibérie, quelques centaines de pages d'un récit d'isolement, donc, soudainement ponctué par cette formule, « *il me manque quelqu'un à qui l'expliquer* ». Sylvain Tesson, viscéralement attaché à une solitude au sujet de laquelle il a noirci tant de pages et dont il fait son fonds de commerce, tempère par ces deux phrases l'enthousiasme d'une liberté retrouvée : la nature de son expérience est-elle finalement aussi puissante alors même qu'elle ne peut être partagée ?

« Se tenir face au monde », le défi de l'homme moderne

La question de savoir ce qui relie les individus entre eux est sans doute aussi vieille que les sciences humaines et sociales. Au fil des siècles, les philosophes ont largement débattu la question avant que la sociologie ne s'en empare à la fin du XIX^{ème} siècle. Les réponses à cette question sont multiples, selon les orientations et les enjeux philosophiques, anthropologiques ou politiques de ceux qui les formulent.

Une certaine lecture de la sociologie, initiée notamment par Emile Durkheim à la fin du XIX^{ème} siècle, nous encourage justement à considérer les liens entre un individu et ses semblables comme une condition a priori de son existence. A travers la notion de solidarité, Emile Durkheim fixe en effet le programme d'étude de cette nouvelle discipline émergente : c'est à travers elle que les sociologues pourront comprendre et comparer les modes d'organisation des structures sociales dans le temps et dans l'espace.

A. Des individus plus exposés aux risques

Ces questions se réactualisent aujourd'hui à l'aune des modifications structurelles, politiques et anthropologiques dans les aspects privés mais aussi publics de la vie des individus et dont les sociétés modernes occidentales sont le théâtre. Ces modifications se traduisent d'abord, d'un point de vue structurel, par un désengagement progressif de l'Etat dans ses différentes fonctions assurantielles (Ewald, 1986) ayant pour mission une « *réduction généralisée des risques* » (Castel et Haroche, 2001, p. 85) auxquels les individus sont exposés tout au long de leur vie. Les dispositifs garantissant des protections sociales et collectives sont, depuis les années 1970, remis en question sous l'effet des mutations du capitalisme et des politiques libérales qui les accompagnent. Ces changements s'opèrent par ailleurs dans la manière de considérer les individus et leurs rapports avec la société. Soutenu par l'Etat social depuis la fin du XIX^{ème} siècle, notamment par l'accès à la « propriété sociale¹ » (Castel et Haroche, 2001), l'individu est de plus en plus amené à se prendre en charge, à être « *entrepreneur de soi* » (Abdelnour et Lambert, 2014), ce mouvement étant caractéristique des réformes néolibérales de l'action publique en Europe (Jobert, 1994). Ce type d'action publique vise à soutenir et encourager l'autonomie individuelle (Duvoux, 2009) dans tous les domaines

¹ « *La propriété sociale est une sorte de moyen terme qui inclut la protection sociale, le logement social, les services publics, un ensemble de biens collectifs fournis par la société et mis à disposition des non-propriétaires pour leur assurer un minimum de ressources, leur permettre d'échapper à la misère, à la dépendance, et à la déchéance sociale* » (Castel et Haroche, 2001, p. 76).

de la vie sociale. Si ces changements de paradigme bénéficient à certains, les « *individus hypermodernes* » de Robert Castel qui sont en mesure de réaliser cet idéal d'autonomie, il met aussi au ban de la société les individus « *par défaut* » qui, moins armés de ressources, ne parviennent pas à se réaliser en tant qu'individus dans cette entreprise de soi. Sarah Abdelnour et Anne Lambert proposent le terme d'« *entreprise de soi* » qui met « *l'accent sur le processus de mobilisation des ressources privées (personnelles, familiales, etc.) nécessaire* » pour devenir autonome, terme qui, dans cette perspective, correspond à « *l'état final visé par ces dispositifs* » (2014, p. 28).

De ce point de vue, se saisir de la notion de risque, telle qu'elle a été proposée par Ulrich Beck (2008) comme caractéristique des sociétés contemporaines, est pertinente pour questionner les parcours des individus, plus fragmentés, incertains, et à tous points de vue (professionnels, familiaux, conjugaux, etc.). Ceux-ci, plus responsables d'eux-mêmes et parallèlement moins enserrés dans des collectifs qui les soutiennent, se voient affronter des épreuves dont les conditions de réussite sont inégalement distribuées dans l'espace social. Au fond, « *les assises* » sur lesquelles les individus peuvent compter donnent « *les possibilités de développer des stratégies individuelles* » (Castel et Haroche, 2001, p. 30) face à ces risques, de s'adapter, de rebondir, de soutenir cette entreprise de soi. Ces assises, acquises tout au long de la vie, sont d'ordre psychologiques, matérielles, institutionnelles mais surtout, et en premier lieu, relationnelles. Dans un modèle social qui soutient moins les individus dans leur quête d'autonomie, ceux-ci doivent d'autant plus développer et entretenir des soutiens avec leurs semblables pour être en mesure de « *se tenir face au monde* », selon l'expression de Danilo Martuccelli. En cela, « *l'autonomie n'annule pas la dépendance de l'individu au monde, mais transforme sa signification puisqu'elle devient en quelque sorte un lien accepté et reformulé par l'individu lui-même* » (Martuccelli, 2002, p. 46).

Symptôme de la fracture entre ceux qui réussissent ce défi et ceux qui y échouent, les inégalités augmentent dans les pays occidentaux, mettant en péril le principe de justice sociale. Si l'Etat providence n'a pas pour vocation à garantir une stricte égalité de situation à tous les individus, il doit néanmoins assurer à chacun de vivre dans un *continuum différencié de position*, c'est-à-dire une situation où « *les inégalités sont négociables parce qu'elles renvoient à des positions comparables entre elles* » (Castel et Haroche, 2001, p. 89) ; or, les effets de la crise économique des années 1970, la diminution de l'intervention de l'Etat, les politiques d'autonomisation, etc. sont autant de facteurs qui menacent ce continuum assurant malgré tout

un lien entre les individus d'une même société. La France est par exemple le pays d'Europe le plus inégalitaire du point de vue de l'écart des revenus après la Suisse, celui où les « *riches sont les plus riches* » (Brunner et Maurin, 2019, p. 6). Mais le système de protection sociale, celui qui coûte « *un pognon de dingue* »² selon Emmanuel Macron, lui permet malgré tout de limiter la fracture (Molénat, 2018), preuve que les dispositifs d'action publique ont encore un rôle à jouer dans le soutien des plus fragiles.

Les Français restent par ailleurs assez critiques sur la vie en société : l'enquête d'opinion du CREDOC (Centre de Recherches pour l'Etude et l'Observation des Conditions de Vie) montre qu'ils sont 83% à déplorer la faiblesse de la cohésion sociale (Hoibian, 2013). Aussi, les organismes de tout nature qui ont en charge la gestion des plus précaires ne cessent-elles d'alerter sur les risques de désaffiliation de plus en plus grands (Fondation Abbé Pierre, 2020 ; Serres, 2017), le vieillissement de la population participant largement à l'augmentation de ces risques. La menace d'isolement social caractérisant une situation dans laquelle l'individu est fragile à tout point de vue est une menace patente : un Français sur dix est en situation d'isolement relationnel selon le rapport du CESE³ (Conseil Economique, Social et Environnemental) en 2017. Même s'il n'existe pas de consensus sur la mesure de l'isolement relationnel, celui-ci correspond à une situation dans laquelle l'individu a très peu de contacts avec autrui⁴. Aussi, le rapport annuel de la Fondation Abbé Pierre sur le mal-logement pointe-t-il du doigt, en 2020, la plus grande vulnérabilité des personnes vivant seules et qui sont particulièrement fragiles et exposées aux risques de décrochage (Fondation Abbé Pierre, 2020). Ces inquiétudes conduisent à considérer parfois le taux de ménage d'une personne comme un indicateur de « *défavorisation sociale* » (Pampalon et Guy, 2000).

² Le 12 juin 2018, une vidéo est diffusée sur Twitter par la directrice de communication de l'Elysée. Elle met en scène le président de la République dans une réunion pour préparer un discours sur la politique sociale. Extrait : « *moi je fais un constat... Tout le système social, on met trop de pognon, on désresponsabilise et on est dans le curatif [...] La politique sociale regardez... On met un pognon de dingue dans des minimas sociaux, les gens ils sont quand même pauvres* »

³ « *Troisième assemblée constitutionnelle de la République après l'Assemblée nationale et le Sénat, le Conseil économique, social et environnemental (CESE) favorise le dialogue entre les différentes composantes de la société civile organisée et qualifiée en assurant l'interface avec les décideurs politiques* » (extrait du dossier de présentation sur le site du CESE)

⁴ Pour l'INSEE, l'isolement relationnel désigne les individus ayant moins de quatre contacts d'ordre privé dans une semaine (Pan Ké Shon, 2003) ; dans d'autres travaux, il s'agit de ceux n'ayant accès qu'à un seul type de réseau relationnel, uniquement la famille par exemple (Observatoire de la Fondation de France, 2016 ; Serres, 2017).

Par ailleurs, l'intérêt pour le lien social et pour les menaces qui pèsent sur sa préservation, est de plus en plus l'objet de préoccupations des politiques publiques mais n'est pas une spécificité française. En 2018, l'Angleterre a inauguré la création du premier Ministère de la solitude afin de « *prendre des mesures contre la solitude endurée par les personnes âgées, ceux qui ont perdu des êtres chers, les gens qui n'ont personne à qui parler* »⁵. Au Japon, ces « nouvelles solitudes » donnent naissance à des phénomènes comme les *hikikomori*, ces gens qui choisissent de s'enfermer chez-eux ou dans leur chambre tout ou très grande majorité du temps sur une très longue durée (plusieurs mois, voire plusieurs années)⁶ ; ou encore les *kodokushi*, ces hommes ayant dépassé la cinquantaine, de plus en plus nombreux à mourir seuls chez eux sans que personne ne s'en rende immédiatement compte.

En France, un ministère est dédié à ces questions, le Ministère des Solidarités et de la Santé chargé d'intervenir « *dans les domaines des affaires sociales, de la solidarité et de la cohésion sociale, de la santé publique et de la protection sociale* » ; les rapports produits par l'institution pointent du doigt les ruptures dans la cohésion sociale (Fourel et Malochet, 2013). Les problématiques liées à l'isolement et à la solitude sont de plus en plus prises en compte notamment dans la construction des politiques autour du vieillissement de la population (Argoud, 2016). En 2011, la solitude a été choisie comme grande cause nationale en France⁷, facilitant la mise en place d'actions de sensibilisations par des associations ou des organismes divers. Le gouvernement « *a décidé de combattre un mal social qui porte atteinte aux valeurs de solidarité et de fraternité de notre pacte républicain* »⁸, en orientant l'action publique vers ceux qui sont le plus exposés à cette solitude, les personnes âgées, les sans-abris, les enfants, les personnes en situation de handicap et éloignées de l'emploi. Pour le CESE, la lutte contre l'isolement constitue en cela un enjeu de santé publique.

⁵ Philippe Bernard dans Le Monde, 25 janvier 2018 : « Au Royaume-Uni, une « ministre de la solitude » pour lutter contre l'isolement social » (https://www.lemonde.fr/europe/article/2018/01/24/au-royaume-uni-une-ministre-de-la-solitude-pour-lutter-contre-l-isolement-social_5246449_3214.html)

⁶ Le terme entre en 2010 dans le dictionnaire d'Oxford : « abnormal avoidance of social contact, typically by adolescent male/a person who avoids social contact [Origins] Japanese, literally « staying indoors, (social) withdrawals » ». Traduction de l'autrice : « évitement anormal du contact social, généralement par un adolescent / une personne qui évite le contact social [Origines] japonais, littéraire « rester à l'intérieur, retraits (sociaux) » ».

⁷ « Créé en 1977, le Label "Grande cause nationale" répond à un objectif simple : permettre pendant un an à des organismes à but non lucratif ou à des collectifs d'associations, qui souhaitent organiser des campagnes faisant appel à la générosité publique, d'obtenir des diffusions gratuites de messages sur les sociétés publiques de télévision et de radio » (http://archives.gouvernement.fr/fillon_version2/gouvernement/la-lutte-contre-la-solitude-grande-cause-nationale-2011.html)

⁸ *Ibid.*

Or, on voit apparaître dans la présentation du projet sur le site de l'ancien gouvernement des brouillages sémantiques sur ce à quoi le terme de « solitude » renvoie, entre solitude, isolement relationnel et sentiment de solitude, qui recouvrent chacun des dynamiques relationnelles plus complexes : si l'isolement social ne correspond pas forcément à un sentiment de solitude, le sentiment de solitude n'est pas non plus toujours lié à une absence de lien social.

B. Quand les crises mettent en lumière les inégalités

C'est sans doute au travers de crises, d'évènements plus ou moins bien anticipés, que les problèmes liés à l'isolement resurgissent de manière plus frappante. Par le cumul de facteurs de différentes natures, la ville de Chicago enregistre, au mois de juillet 1995, sept cent décès liés à la chaleur, essentiellement le fait des personnes âgées : « *Chicago residents who lacked social ties and did not leave their homes regularly died disproportionately during the catastroph* » (Klinenberg, 2001, p. 503). Quelques années plus tard, de l'autre côté de l'Atlantique, la France est le théâtre des mêmes problématiques : la canicule de 2003 causant environ 15 000 décès a rappelé avec force tragédie le manque de prise en charge d'une population vieillissante, plus vulnérable et plus souvent isolée. Autre variation météorologique, les périodes de très grands froids causent, chaque hiver, la mort de nombreux sans-abris non pris en charge par les structures d'hébergement d'urgence.

1) Covid-19 et confinement : des rapports différents à la solitude

Beaucoup plus récemment, la crise sanitaire inédite liée à la propagation du coronavirus (Covid-19) a réactualisé des réflexions sur le lien social. A crise inédite, réponse inédite. Bien que les débats soient vifs sur les choix politiques qui ont présidé à la gestion de crise, les citoyens français et dans la grande majorité du monde ont été soumis à d'extraordinaires mesures de confinement correspondant, en des termes sociologiques, à un isolement relationnel. Cette situation exceptionnelle met en lumière les deux thématiques qui seront traitées dans cette thèse.

D'abord une permanence de l'importance du lien social sous toutes ses formes pour les individus, soulignée par Emmanuel Macron lors de l'allocution présidentielle du 16 mars 2020 annonçant le confinement : « *renoncer à voir ses proches, c'est un déchirement* ». Jamais depuis une situation de guerre nous n'avions eu à nous isoler les uns des autres de cette manière ; jamais l'Etat n'avait eu à intervenir sur la tenue ou non de réunions familiales et

amicales ; jamais non plus la liberté d’agir et de se réunir n’avait été sacrifiée sur l’autel du principe de la santé publique. Dans cette crise, nous étions encouragés à « *rester solidaire* », à développer voire à réinventer les sociabilités de proximité (au sein du foyer ou avec nos très proches voisins) mais aussi d’avoir recours aux sociabilités numériques, permettant de garder un lien avec des proches physiquement absents. Le virus se transmettant par contacts physiques, il s’agissait de réduire à leur strict minimum toute forme d’interaction sociale de cette nature. La violence de ces mesures de privation de relations sociales directes ne peut en fait être comprise qu’en mesurant l’importance qu’ont ces liens au quotidien et de manière plus large dans la vie de chacun. Dans un avis publié le 23 mars 2020, le Conseil Scientifique⁹ spécifie que la « *santé psychique* » des Français est un point d’alerte dans la mise en place du confinement, la population étant exposée à des risques spécifiques (troubles psychiques, du sommeil, augmentation de la violence, situations anxiogènes, etc.) : aussi, « *l’entretien des liens sociaux à distance [...] est à privilégier* » (Delfraissy et al., 2020, p. 6). L’enquête Vie Quotidienne en Confinement (VICO¹⁰) menée entre le 14 avril et le 10 mai 2020 a produit des résultats – au statut préliminaire – qui montrent que dans leur ensemble, les relations sociales s’étaient nettement renforcées pendant la période, d’abord avec la famille, puis les amis, les collègues et enfin les voisins ; comme si, plus incertain, déstabilisé, chacun avait cherché à se sentir plus entouré dans un quotidien plus solitaire.

Par ailleurs, l’expérience du confinement révèle les inégalités devant l’insertion sociale des individus, et ce sur plusieurs points : « *les changements induits dans les relations avec autrui en situation de crise et de confinement sont donc à la fois importants et marqués par des différences sociales* » (Bès et al., 2020, p. 12). Traverser cette *épreuve* demande des ressources de différentes natures dont tous les individus ne disposent pas de manière égale. Matériellement d’abord, les foyers ne disposent pas des mêmes conditions de vie. Ils sont plus ou moins salubres, plus ou moins grands, plus ou moins bien équipés en outils numériques permettant de maintenir le lien ou d’assurer, par exemple pour les enfants, la continuité pédagogique : à

⁹ Le Conseil Scientifique est un organisme créé « *pour éclairer la décision publique dans la gestion de la situation sanitaire liée au coronavirus* » (<https://solidarites-sante.gouv.fr/actualites/presse/communiqués-de-presse/article/olivier-veran-installe-un-conseil-scientifique>), composé de médecins, épidémiologistes, sociologues, anthropologues notamment.

¹⁰ L’enquête VICO a été menée par 12 chercheurs en sciences humaines et sociales. Il s’agit d’une enquête par questionnaire à l’échelle nationale à laquelle 16 000 personnes ont répondu, dans le but de « *produire des connaissances sociologiques sur une conséquence majeure de la pandémie : l’obligation de rester chez-soi* » (Bès et al., 2020, p. 2). Les résultats présentés dans ce premier rapport ne sont pas redressés statistiquement pour correspondre à la population nationale. <https://enqueteconfinement.wixsite.com/site>

mesure que l'on grimpe sur l'échelle sociale s'éloignent les risques de vivre dans un logement surpeuplé¹¹ (Maurin, 2020)(encadré n°1). En outre, les incitations du gouvernement à « *rester chez-soi et à s'occuper de ses proches* » ne valent que pour ceux qui ont des proches chez eux. Néanmoins, au sein des ménages solos, c'est-à-dire ceux qui vivent seuls, tous les individus ne

Encadré n°1 - Surpeuplement et solitude

La problématique du surpeuplement permet d'ailleurs de réfléchir aux liens entre isolement relationnel et sentiment de solitude, d'en montrer la complexité et à relativiser l'idée que « plus de lien c'est mieux ». Au-delà du fait qu'il soit corrélé avec la précarité matérielle, vivre dans un logement surpeuplé signifie ne pas avoir d'espace à soi, ne pas pouvoir se retrouver seul et être en permanence confronté à la présence d'autrui ; c'est donc ici l'effet pervers de l'excès de lien qui est problématique.

vivent pas isolés et tous ne souffrent pas de solitude. Les plus insérés socialement sont ainsi les plus susceptibles de maintenir une relation quotidienne avec leurs proches via le téléphone ou les réseaux sociaux ou d'être en capacité de développer des relations d'entraide avec le voisinage ; tandis que les autres, déjà à la marge des espaces de socialisation, voient leur exclusion renforcée. En somme, pour reprendre l'expression de François Héran en 1988 dans une enquête sur la sociabilité des Français : « *les relations vont aux relations* » (Héran, 1988a). Conscient de ces difficultés, le président de la

République annonçait des mesures visant, avec l'aide des associations et collectivités locales dédiées, à prévenir des situations difficiles dans le cas de ceux vivant seuls ou étant en difficulté, signe de la prise en compte des populations fragiles.

2) #Guillotine2020

Mais au-delà des questions matérielles, la situation de confinement révèle des dispositions inégalement réparties dans le rapport à soi et à la solitude. Avec l'annonce du confinement, fleurissent ici et là, à travers internet, les réseaux sociaux et l'arène médiatique, de nombreux carnets de confinement valorisant un retour à l'essentiel, à la *slow life*, enjoignant chacun à profiter de ce temps pour réfléchir sur soi et le sens de son existence, comme Marie

¹¹ 30% des ménages appartenant au décile le plus pauvre vivent dans un logement surpeuplé contre 2% des ménages appartenant au décile le plus riche.

Darrieussecq (19 mars 2020, Le Point¹²) ou Leïla Slimani (18 mars 2020, Le Monde¹³). Cette dernière raconte ainsi avoir « dit à [s]es enfants que c'était un peu comme la belle au bois dormant », l'article étant accompagné d'une photo de l'autrice à la fenêtre de son pavillon de campagne normand. Arielle Dombasle espère, dans une interview donnée au Figaro, que cette période servira à rendre « les gens plus sensibles à la beauté » (Carcenac, 2020). France Culture lance en parallèle l'émission *Confinement vôtre* dans laquelle des personnalités sont invitées à se confier sur cette situation inédite. La seconde participante à l'émission, Lou Douillon, était invitée à décrypter son nouveau quotidien dans un épisode au titre qui parle de lui-même « Le confinement : cet espoir », « pour s'amuser, découvrir et pourquoi pas sortir plus humaine d'une quarantaine qui pourrait nous être salutaire »¹⁴. Les émissions de radio du service public invitèrent pour l'occasion Sylvain Tesson à s'exprimer de nombreuses fois sur son expérience de la solitude, celle-là même dont nous parlions un peu plus haut¹⁵ – et l'auteur de vanter les mérites d'un confinement obligeant chacun à trouver en lui les bienfaits de cette solitude forcée.

Les levées de boucliers contre ces récits sublimés de l'isolement furent très nombreux¹⁶, Leïla Slimani adaptant dès le deuxième jour son journal de confinement vers une rubrique plus littéraire. L'ensemble de ces contestations visaient à produire un regard critique sur une situation de confinement apparemment homogène qui n'était en fait que le reflet d'un type singulier de rapport au monde et surtout à soi ; aussi pouvait-on lire sur une banderole italienne – dont la photo a circulé sur les réseaux sociaux – le message suivant : « *la romantización de la cuarentena es privilegio de clase !* »¹⁷. Cette polémique pointe du doigt les inégalités face au rapport à soi et à l'expérience de solitude et surtout la dépolitisation de ces questions : si l'injonction à profiter du confinement pour lire ou prendre du temps pour soi prend la forme

¹² « Marie Darrieussecq : nous planquons au garage notre voiture immatriculée à paris », Le Point, 19 mars 2020 : https://www.lepoint.fr/culture/marie-darrieussecq-nous-planquons-au-garage-notre-voiture-immatriculee-a-paris-19-03-2020-2367952_3.php

¹³ « Le « Journal du confinement » de Leïla Slimani, jour 1 : « J'ai dit à mes enfants que c'était un peu comme dans la Belle au bois dormant » », Le Monde, 18 mars 2020 : https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/18/le-journal-du-confinement-de-leila-slimani-jour-1-j-ai-dit-a-mes-enfants-que-c-etait-un-peu-comme-dans-la-belle-au-bois-dormant_6033596_3232.html

¹⁴ « Le confinement, cet espoir », Confinement Vôtre – épisode 2, Radio France Culture, 19/03/2020

¹⁵ L'auteur a été l'invité de la matinale de France Inter le 20 mars 2020. France Culture a publié le 19 mars une ancienne émission pendant lequel était lu des extraits de *Dans les forêts de Sibérie* ; le lendemain, c'est un autre livre *Petit traité sur l'immensité du monde* qui est mis en avant dans cette même émission, écrit par cet adepte du « *parcours solitaire, la plupart du temps, favorisant le déploiement des ressources intérieures et les rencontres insolites* ».

¹⁶ Diacritik.com, Frustrationmagazine.fr, Brain-Magazine.fr, Slate.fr... pour la seule première semaine de confinement.

¹⁷ « La romantisation de la quarantaine est un privilège de classe »

d'un message universel, tous les individus ne sont pas dotés des mêmes ressources matérielles et sociales pour penser et se penser, s'épanouir, avoir accès à des livres, à la culture, etc. A l'image du discours sur l'écologie analysé par Jean-Baptiste Comby, l'injonction à bien vivre son isolement peut être vu comme une morale de classe (Comby, 2015) véhiculée par ceux qui sont le plus en capacité de la mettre en œuvre. En plein confinement, le comédien Thierry Lhermitte lance un appel au don dans le JT de TF1, pour soutenir la recherche du remède contre le coronavirus. La vidéo, filmée depuis chez lui, laisse entrevoir en arrière-plan sa bibliothèque sur laquelle reposent des dossiers siglés de banques pour une clientèle « haut de gamme » : « *n'y a-t-il pas une forme d'inconvenance à inviter les petites gens à se délester de leurs économies lorsqu'on est soi-même le client aisé d'institutions bancaires si prestigieuses ?* » s'interroge un journaliste du Monde (Santolaria, 2020). Sur Twitter, les réactions les plus extrêmes se rassemblent sous le hashtag #guillotine2020, en référence aux sans-culottes de la révolution française, dénonçant la déconnexion des élites et le confinement romantisé des célébrités. La mise en parallèle avec d'autres « réalités » beaucoup plus tragiques, qui témoignent des conditions de vie dégradées de nombreux Français du fait du confinement, montre à quel point ces récits sont socialement situés.

C. L'individualisme, cette « grande maladie du temps présent »

L'intérêt heuristique de l'étude de ces « discours du confinement » tient dans sa capacité à révéler la grande valeur attribuée aux récits de la solitude sublimée. Ils s'articulent avec l'idée, aujourd'hui très discutée dans les arènes médiatiques, politiques ou scientifiques, que les individus seraient désormais mus par des aspirations individualistes, substantialisant par ailleurs la « nature propre » qui serait détenue en chacun. En somme, « *une représentation de l'individu qui, en exaltant celle-ci, méconnaît certains aspects fondamentaux de la condition humaine ; une idée de soi avantageuse qui fait que l'on se perçoit comme une « substance ». Chacun détiendrait un noyau intérieur qui existe par lui-même* » (Flahault, 2006, p. 14). Poussée à son paroxysme, cette représentation, ce mythe, voudrait que l'individu moderne soit affranchi de toute contrainte sociale, dégagé de la pression des instances de socialisation traditionnelles (l'Etat, la famille, etc.) qui limitaient sa capacité d'action, autodéterminé et maître de lui-même. Dans une enquête sur la politique de l'individu, Fabienne Brugère note que « *la valorisation d'un sujet indépendant par rapport à diverses appartenances collectives est*

un trait déterminant de la mythologie du monde contemporain, une construction imaginaire occidentale » (Brugère, 2013, p. 13).

Malgré l'idée assez répandue selon laquelle « *le diagnostic des transformations des sociétés occidentales fait l'objet d'un consensus* » (de Singly et Mesure, 2001, p. 11) notamment à travers la notion d'individualisation, ce que nous pouvons regrouper sous l'étiquette des théories de l'individualisme recouvre en fait des dynamiques sociologiques, historiques ou politiques si différentes que l'on peut le classer dans la catégorie des lieux communs. Sans nier les transformations du rapport entre l'individu et la société, l'idée que le terme « individualisme » souffre d'une très grande polysémie a été soulignée par de nombreux sociologues (Weber, 1904a ; Bertaux, 1988 ; Dumont, [1983] 1991 ; Piguet, 2018). Emile Durkheim qualifiait déjà le recours à l'individualisme dans les polémiques des intellectuels à la fin du XIX^{ème} siècle de « *fléau public* », la « *grande maladie du temps présent* » (1898). Aussi les recherches en sociologie sont-elles le reflet d'un certain nombre de théories qui, prenant pour acquis cette individualisme patent, défendent l'idée que l'individu serait aujourd'hui détaché de tout ou partie des instances traditionnelles de socialisation (Riesman, 1964 ; Gauchet, 1991 ; Le Bart, 2009 ; Lasch, [1979] 2010), que l'on pourrait observer une disparition de la forme « classique » de la famille, du couple, etc. (Kaufmann, 2017 ; de Singly, 2016) allant même jusqu'à l'idée que nous vivrions désormais dans une modernité « liquide » composée par des liens tout aussi liquides, ne nécessitant pas d'engagement de la part des individus (Bauman, 2008).

La figure du solitaire participe ainsi de cette valorisation d'un mode de vie détaché de toute contrainte autant qu'elle alimente la crainte d'une érosion du commun et des solidarités. À cet égard, la très forte augmentation du nombre de ménages d'une personne dans les pays occidentaux, notamment dans l'espace urbain, depuis cinquante ans peut poser question. En 1998, Ulrich Beck, formule des inquiétudes sur ces transformations sociales, inquiétudes tout autant liées aux effets supposés de ces mutations du lien social que l'incapacité des sciences sociales à en comprendre la portée. A ce titre, les paradigmes que s'approprient les chercheurs reposeraient sur des catégories dépassées (la famille, les classes sociales, etc.) ne permettant pas de saisir la réalité de ces transformations dans leur complexité. S'insurgeant contre cette insuffisance théorique, il remarque : « *je suis sûr que lorsque 70 pour cent des ménages dans les grandes villes seront des ménages d'une seule personne (et cela ne saurait tarder), nos courageux sociologues de la famille démontreront, à l'aide de millions de données, que ces 70*

pour cent vivent seuls uniquement parce qu'avant et après ils vivent dans des familles nucléaires » (Beck, 1998, p. 18). Est-ce si peu pertinent de penser aujourd'hui les parcours individuels à l'aune de la catégorie de famille nucléaire ? Le mode de vie en solo est-il le reflet de cette dynamique « d'individualisation » ? Ces urbains cherchent-ils dans la « grande ville » (Simmel, [1902] 2013 ; Weber, [1921] 2014) les possibilités d'anonymat et d'émancipation propres à l'image que l'on s'en fait ? Finalement, ces solos sont-ils ceux qui ont le mieux réussi le projet d'accomplissement de l'individu moderne, épanoui dans la solitude et détaché de toute forme de contraintes issues des instances de sociabilités traditionnelles ?

D. *Le cheminement d'une recherche : du « bien-être » à la solitude*

Ces questions sur ce qui caractérise l'individu « moderne » apparaissent, dans ce contexte, centrales parce qu'elles questionnent les modalités contemporaines de solidarité et de vivre ensemble. La genèse de cette recherche doctorale est donc moins liée au traitement d'une question spécifique qu'à un prisme à travers lequel les phénomènes sociaux peuvent être abordés.

1) Questionner le lien social

Si l'on peut considérer vivre aujourd'hui dans une société d'individus (Elias, [1991] 1997), c'est-à-dire une société dont de « *puissantes dynamiques d'individualisation traversent aujourd'hui l'ensemble du corps social* » (Castel, 2006, p. 119), les modalités anthropologiques d'existence des individus n'en restent pas moins fondamentalement liées aux relations qu'ils entretiennent avec autre chose qu'eux-mêmes (Durkheim, [1893] 2013 ; Simmel, [1908] 2013 ; Elias, [1991] 1997, etc.). En ce sens, Gilbert Simondon invite à penser les processus d'individuation plutôt que les individus pris comme des termes finis : l'individu n'est « *ni un être substantiel comme un élément ni un pur rapport, mais la réalité d'une relation métastable* » ([1958] 2005, p. 233). Cette pensée de l'individuation « *vise à nous affranchir d'une anthropologie essentialiste de l'individu et de son symétrique, la structure sociale* » (Bidet et Macé, 2011, p. 398). La relation n'est donc pas « *ce qui jaillit entre deux termes constitués qui seraient déjà des individus* » (Bidet et Macé, 2011, p. 400), mais elle représente leur condition d'existence. Ce travail sera menée dans cette perspective, en retenant, d'un point de vue théorique, les propositions de Georg Simmel : « *l'homme est déterminé dans son être tout entier*

et dans toutes ses manifestations par le fait qu'il vit en action réciproque avec d'autres hommes » (Simmel, [1908] 2013, p. 41).

L'« énigme » autour du lien social que nous commençons à dessiner est au cœur de ce projet de recherche... Projet dont il convient maintenant de présenter la genèse. Aussi ai-je commencé à y porter attention lors de mes années d'études en master. La première année, travaillant sur les données d'une enquête sur le sentiment de justice des québécois dans le cadre d'un stage¹⁸ puis d'un mémoire de master¹⁹, je réalisais que ce sentiment se construisait dans une tension entre ce que les individus attendent d'un groupe ou de la société dans son ensemble et ce qu'ils estiment qu'elle leur apporte effectivement. Le travail de mémoire montrait que les anglophones, plus précaires et moins bien insérés dans la société, jugeaient la société deux fois moins juste que les francophones (42% contre 70%) ; ils avaient en fait, plus que les autres, le sentiment d'être laissé de côté par l'Etat alors même qu'il semblait exister au sein de la société québécoise un consensus sur les principes de justice sociale. S'interroger sur la justice sociale c'est, au fond, interroger les modalités du vivre ensemble. L'année suivante, les questions autour du lien social ont fait l'objet d'un second mémoire. Je menais une enquête qualitative²⁰ auprès des étudiants de Science Po Grenoble pour comprendre la manière dont les différents réseaux de sociabilités auxquels appartenaient les étudiants agissaient dans cette période clé de la transition vers l'âge adulte. La conclusion du mémoire²¹ mettait en lumière une inégale intégration des étudiant.e.s dans la vie de l'établissement, inégalités liées à leur milieu social d'origine, ayant par ailleurs des effets sur leurs manières d'envisager leur avenir. En d'autres termes, les étudiants les plus favorisés socialement étaient les plus à l'aise dans cette vie estudiantine (ceux qui étaient le plus au centre des réseaux associatifs et festifs) et ceux aussi les plus disposés à envisager leur avenir sereinement. *In fine*, ces deux recherches m'ont permis de souligner le rôle et l'importance des sociabilités à travers deux thématiques à première vue bien différentes.

¹⁸ Stage réalisé au département de sociologie de l'Université Laval (Québec – Québec) sous la direction de Simon Langlois.

¹⁹ « Le sentiment de justice au Québec. Le cas des anglo-québécois » (2013), Camille Duthy, mémoire de master 1 sous la direction de Pierre Le Quéau, Université Pierre-Mendès France (Grenoble II).

²⁰ Quatorze étudiant.e.s de première, troisième et cinquième année ont été interrogés par entretien.

²¹ « « L'IEP c'est mon cosmos ». Bien-être et sociabilité dans le passage à l'âge adulte : le cas des étudiants de Sciences Po Grenoble » (2014), Camille Duthy, mémoire de master 2 sous la direction de Stéphanie Abrial, Université Pierre Mendès France (Grenoble II)

2) Le point de départ : les travaux sur les nouveaux indicateurs de richesse

Parallèlement à l'enquête dont je traitais les données, l'enquête IBEST (Indicateur de Bien-être Soutenable Territorialisé), menée à Grenoble par des élus, chercheurs, professionnels des collectivités territoriales, citoyens et interrogeant le bien-être des habitants de l'agglomération, produisait ses premiers résultats. Ceux-ci pointaient le fait que par-delà toutes les dimensions de la vie des individus, celle qui semblait compter le plus pour eux relevait du lien social.

Pour saisir les enjeux attachés à la construction d'indicateurs de bien-être, il faut en revenir brièvement au contexte historique de leur émergence. Depuis les années 1970, un nombre croissant de chercheurs, d'élus, d'associations, de citoyens remettent en cause la centralité des indicateurs économiques tels que le PIB dans l'orientation des politiques publiques (Sen, [1992] 2000 ; OCDE, 2001 ; Viveret, 2002 ; Méda, 2008). Selon eux, les décisions prises à l'échelle de la collectivité seraient orientées par des indicateurs reflétant uniquement la dimension matérielle de la vie des individus, occultant par la même toutes les autres dimensions « qui comptent ».

La contestation s'organise autour d'une remise en question des principes politiques et philosophiques qui soutiennent ce type de développement économique. Mais elle prend aussi forme autour de la construction d'outils alternatifs (dont la terminologie diverge : indicateurs sociaux, de qualité de la vie, de bien-être ou bien-vivre, etc.) qui pourraient soutenir un changement de paradigme et une meilleure prise en compte de toutes les dimensions (travail, santé, temps libre, sociabilités, etc.) de la vie des individus, en incluant des aspects subjectifs liés à l'appréciation d'une situation. Ces travaux, malgré leur diversité, convergent vers l'idée que repenser notre modèle de fonctionnement individuel et collectif suppose de s'armer en conséquence et de se détacher des outils traditionnellement utilisés pour piloter et évaluer les politiques publiques. La construction de ces outils passe par l'identification des domaines essentiels au bien-être de chacun défini, dans le programme IBEST, comme la « *mesure d'un accord entre l'état subjectif (interne) d'un individu (ses désirs et aspirations, sa santé et sa situation psychique...) et son environnement social et/ou naturel (externe) [...] Il s'agit, en d'autres termes, d'une relative « harmonie » qui constitue une « forme » typique de l'interaction entre l'individu et son milieu humain et non humain, matériel et immatériel* » (Fargeon et al., 2016, p. 18). Il existe des dizaines d'indicateurs différents mais tous s'attachent

à mesurer d'un point de vue objectif et subjectif : la santé, le temps disponible, les ressources matérielles, le patrimoine, le logement, le travail, l'éducation et les compétences, le dynamisme communautaire, la sécurité, les loisirs et la culture, l'environnement, le bien-être subjectif et les liens sociaux. Ces indicateurs sont produits dans la perspective de viser une société qui soit moins inégalitaire, plus durable et pas seulement d'un point de vue écologique, plus soutenable. Parmi ces dimensions, celle du lien social semble bénéficier d'un statut particulier, qui se distingue des autres par son aspect transversal à toutes les autres dimensions, comme dans l'enquête grenobloise. Cette dernière « *accorde une place particulière [aux] participations sociales* », plaçant de fait le lien social au centre de la définition du bien-être.

Fin 2013, à l'aune de ces résultats, était engagée une demande de financement visant à éclairer « *un certain nombre d'interrogations plus fondamentales sur le rôle des liens dans la formation de l'individu contemporain et les dynamiques actuelles de leur composition/recomposition* »²².

3) Repenser la solitude

Ces derniers éléments montrent en quoi enquêter sur les formes du lien social est pertinent dans un contexte où le discours commun sur ce sujet oscille entre l'inquiétude de son délitement et la pression qu'il peut exercer sur les individus.

Dire que les modalités d'interaction entre la société et l'individu ont changé ne signifie pas nécessairement que ce dernier soit affranchi de toutes contraintes, que les identités collectives et la solidarité aient disparu. Ce discours doit être nuancé et les analyses produites dans cette recherche doctorale ont pour ambition de produire des arguments allant dans ce sens. L'individualisme ne doit pas tant se comprendre comme le triomphe contemporain des intérêts égoïstes mais plutôt comme une manière de repenser nos modes d'existence et de mise en relation sans doute plus centrés sur l'individu mais qui n'en conservent pas moins la propriété inaliénable et propre à l'existence d'une société. Dans cette perspective, ce n'est pas la question de l'émancipation que nous souhaitons battre en brèche mais l'idée de la disparition totale des solidarités. L'ensemble de la thèse développée par Emile Durkheim dans *De la division du travail social* ([1893] 2013) repose en effet sur cette idée. La modernité peut s'analyser comme le passage d'une structure sociale qui repose sur la solidarité mécanique à un mode de solidarité

²² Extrait du projet de thèse.

organique. En spécialisant et divisant toujours plus le travail, les individus sont atomisés dans une société plus élargie qui les rend à la fois plus autonomes, plus libres de leurs mouvements, plus vulnérables aussi mais surtout plus dépendants les uns des autres.

L'énigme posée en introduction de cette thèse s'appuyait sur le récit de « l'homme moderne » sur sa propre condition ; la crise du Covid-19 et sa lecture, notamment dans l'arène médiatique que nous avons exposée, réactualise ce questionnement. Dans quelle mesure, comme l'image romantique que donne à voir Sylvain Tesson de ses aventures solitaires, se voit-on aujourd'hui plus détaché des autres, plus à même de se réaliser par ses propres moyens, plus enclins à vivre une solitude épanouie ?

Ces questions nous invitent à dépasser la définition classique de la solitude comme une souffrance ou un mal-être. Quand nous disons « solitude », nous pensons souvent à l'isolement dans la vieillesse, ou à celui de la grande précarité ; nous y avons déjà plusieurs fois référence dans ce sens-là. Les nouvelles manières de se penser et d'organiser son existence décrites au fil des dernières pages confrontent les individus, au quotidien et dans les parcours de vie, à des moments qui peuvent être considérés comme des *épreuves* de la solitude : ruptures, bifurcations, célibat, monoparentalité, etc. *Épreuves* qui ne sont pas toujours à l'origine d'un sentiment de mal-être, selon les ressources matérielles, psychologiques²³, institutionnelles et surtout relationnelles sur lesquelles ils peuvent compter. En plus d'identifier ces *épreuves* de la solitude, notre enquête s'intéressera aux possibilités dont disposent les individus pour mettre en œuvre cette aspiration à l'autoréalisation.

Parmi ces nouvelles modalités d'existence, donc, celle des « solos » dont nous parlions un peu plus haut (p.24) nous apparaissait pouvoir constituer un terrain d'enquête idéal. Mieux comprendre les modes de vie en solo permettait, en outre, de dépasser l'opposition entre deux pôles idéal-typiques, entre la solitude « pathogène » source de souffrance et solitude valorisante comme préservation de sa « nature », son « for intérieur » ; et de montrer qu'au contraire, la solitude se niche aujourd'hui dans l'interstice des différentes étapes des parcours de vie, tout autant qu'au quotidien.

L'enquête IBEST sur les indicateurs de bien-être identifiait par ailleurs une classe d'enquêtés, la classe des *solos*, plutôt jeune, néo-arrivante dans la région, habitant le centre-

²³ L'utilisation ici du terme « psychologique » ne dispense pas de réfléchir aux processus sociaux qui permettent de développer des ressources psychologiques : sentiment de confiance, de sécurité, etc.

ville, célibataire pour la plupart ayant parfois des enfants ; classe qui se caractérise par une intense activité sociale. Apparemment plutôt « privilégiés » matériellement et socialement, ils semblent exprimer toutefois une réserve sur leur satisfaction à l'égard de la vie, les chercheurs faisant alors l'hypothèse d'un « *manque de ce que l'on a perdu* » pour les séparés et divorcés ou de ne pas avoir « *encore trouvé les moyens de fonder un foyer stable* » pour les plus jeunes (Fargeon et al., 2016, p. 69). Comme Sylvain Tesson au début de cette introduction, l'expérience de vie en solo est-il si grisante alors même qu'il « *manque quelqu'un à qui l'expliquer* » ?

E. Construire une enquête : méthode qualitative et sociologie compréhensive

1) Qui sont les solos ?

Que sait-on de ce phénomène ? Nous parlons ici, d'un point de vue sociologique, d'individus qui sont les seuls adultes occupant de leur logement, statistiquement de plus en plus nombreux. On observe en effet une augmentation considérable du nombre de ménages d'une personne, notamment dans les pays occidentaux et surtout en milieu urbain : cela concerne un foyer français sur trois aujourd'hui (contre un sur cinq en 1975 : Daguet, 2017), 277 millions d'individus en 2011 à travers le monde (Klinenberg, 2013), et ce taux a doublé au Québec en 35 ans (Binette Charbonneau, 2018). Cette augmentation se concentre principalement dans les grandes villes occidentales, notamment dans les hyper-centres. La modification des pratiques résidentielles se comprend aussi mieux en considérant la transformation des structures sociales, notamment la famille (augmentation des divorces, de la monoparentalité, diversification des modalités d'entrée dans la vie adulte, désynchronisation des cycles de vie traditionnels, etc.) qui permet de renverser l'idée selon laquelle les ménages seuls sont essentiellement le fait de personnes âgées (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009). Cette catégorie rassemble en son sein des profils très divers dont les caractéristiques d'âge, de genre, de situation familiale, de CSP, etc., correspondent à des modalités variées de la vie en solo. Cette réalité résidentielle et sociale est le reflet du fait que les parcours de vie sont aujourd'hui plus découpés, plus marqués par des bifurcations et des ruptures de toute nature, moins linéaires en somme (Bessin, Grossetti et Bidart, 2009). Plus fréquemment qu'il y a cinquante ans, une personne peut, sur un temps long ou court, être contrainte ou bien choisir d'habiter seule, une ou plusieurs fois au cours d'une vie, voire en alternance dans une même période – c'est le cas des parents qui ont leurs

enfants en garde alternée. Or, ces changements dans les choix résidentiels, dans les manières de faire couple ou de faire famille, de s'approprier un logement ou de s'ancrer dans un territoire, de construire des liens d'amitié, d'organiser sa carrière professionnelle s'accompagnent-ils d'un changement dans les aspirations individuelles ? En d'autres termes, ce que les individus espèrent réaliser dans ces différents espaces – la famille, le couple, le travail, le logement, etc. – a-t-il évolué avec les pratiques ?

Par ailleurs, et comme le célibat (Bergström, Courtel et Vivier, 2019), la vie en solo est souvent décrite sous le mode transitif, comme une étape entre deux, et cette analyse pose question : en quoi les périodes de vie en solo seraient-elles plus transitives que les périodes de concubinage ou de vie familiale ? Compte tenu de l'importance statistique de ces choix résidentiels, peut-on encore considérer qu'ils sont toujours un choix par défaut ? Saisir l'expérience moderne du rapport à soi ne passe-t-il pas justement par une plus grande prise en compte de cette expérience comme une modalité des parcours biographiques, au même titre que le concubinage ou la vie familiale ?

2) Des solos à la solitude

Les solos seraient pris dans une double contrainte : l'idée que les individus doivent aujourd'hui s'aménager un espace suffisamment grand pour exprimer leur individualité tout en composant leur vie autour des différents liens qui les rattachent à la société (formels/informels, choisis/subis, etc.) Le point de départ de cette thèse s'appuie effectivement sur des interrogations sur la manière dont nous sommes reliés les uns aux autres. Au fil de l'enquête, il est néanmoins apparu que d'appréhender ces mêmes questions par le biais du rapport à la solitude était tout aussi – voire plus – heuristique.

La solitude peut être appréhendée à travers trois facettes (Van de Velde, 2018) : le fait de *vivre seul*, *d'être seul* et de *se sentir seul*. La première est la solitude résidentielle. Les solos sont privés, dans leur logement, d'une « *intimité, conjugale ou familiale* » : « *ce prisme de l'intégration intime révèle, par l'envers, l'importance accordée à un lien d'attache quotidien, même unique* » (Van de Velde, 2018, p. 9). Ils ont tous en commun le fait de vivre, à certains moments et dans certaines situations, des situations d'isolement. Or, l'état de solitude résidentielle ne se vit pas pour tout le monde de la même manière. S'intéresser aux deux autres aspects de la solitude permet de mieux saisir les inégales capacités de chacun à l'affronter. Du point de vue relationnel, tous ne sont pas entourés de la même manière dans les différentes

dimensions de leur vie (familiale, amicale, professionnelles, etc.) et ne peuvent donc pas également s'appuyer sur autrui dans les moments difficiles. Par ailleurs, « se sentir seul » n'est pas nécessairement corrélé avec le fait d'entretenir peu de liens, la force et la qualité des liens tissés étant parfois plus importantes pour les individus que la multiplication des contacts qui s'avèrent parfois peu sécurisants.

Interroger le rapport à la solitude permettait d'abord de répondre à la question suivante, en entraînant d'autres avec elle : tous les enquêtés vivent-ils la même solitude ? Ce « *défi historique* », comme le nomme Danilo Martuccelli (2006), met-il en lumière des inégalités dans la manière dont ils l'affrontent, dont ils ont les moyens de l'affronter ? Interroger les « *Solitudes contemporaines* »²⁴ c'est au fond une manière pour la sociologie d'actualiser ses problématiques en questionnant les modes de solidarité dans la société contemporaine : « *vivre seul apparaît à la fois comme une des formes les plus achevées de l'individualisation, et une forme de vulnérabilité à laquelle s'exposent les personnes dans cette situation* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 175). Les choix théoriques et méthodologiques qui ont guidé la réalisation de cette thèse nous ont amené à construire une typologie des enquêtés permettant de rendre compte de l'hétérogénéité du corpus ; et de fait, de commencer à envisager les rapports très différents que l'on peut entretenir avec la vie en solo.

Invariablement, questionner la solitude revient à questionner la manière dont les individus font par ailleurs du lien avec les autres. Pour y répondre et dans la perspective de mieux saisir les régimes d'individuations spécifiques à la modernité, il était nécessaire aussi d'analyser les rapports des solos avec les différentes instances de socialisation : la famille et les enfants, le couple, les amitiés (entendues au sens large) et le travail. Les relations entretenues avec la famille se vivent-elles sur un mode très détaché ? Pour la plupart célibataires, ces individus entretiennent-ils un rapport distant avec la conjugalité ? Sont-ils en somme plus libres de vivre leur vie comme ils l'entendent ? Quelles places les amis et le travail occupent-ils dans ces processus d'intégration ? En cela, la notion de norme permet de saisir la (re)production d'un ordre social au travers des parcours des individus ; c'est-à-dire, comment les individus se représentent et organisent leur vie en fonction d'un modèle de référence dans toutes les dimensions de leur vie, familiales, professionnelles, conjugales, résidentielles, etc. ? Et dans le

²⁴ Titre d'un numéro de la revue *Sociologie et société* (n°50, volume 1), sous la direction de Cécile Van de Velde, printemps 2018

cas des solos, quelles sont les stratégies mises en place pour contourner cette norme ou s'y conformer ?

3) Choix méthodologiques et terrain

Face à ces questions, j'ai décidé de mener une enquête sur les formes de la vie en solo. Si ce choix résidentiel concerne aujourd'hui un ménage sur trois en France, soit presque dix millions d'individus, il paraît difficile de ne pas conjuguer cette expérience au pluriel. L'intérêt de cette enquête réside entre autres dans le fait d'avoir voulu saisir différents visages de cette expérience sans se restreindre à une modalité spécifique de son expression.

C'est une enquête par entretien qui nous a permis d'aborder cette diversité, à travers les parcours de vie de trente-huit enquêtés²⁵. Ils ont été recrutés par des moyens variés (réseaux de relation interpersonnelle de l'enquêtrice, effet boule de neige, associations, annonce sur les réseaux sociaux et sites spécialisés) et selon différents critères : hommes et femmes, ils devaient résider dans l'espace urbain (puisque c'est là que les ménages solos se concentrent essentiellement) et avoir entre trente et cinquante ans. L'âge correspondait à une volonté d'interroger des individus assez stabilisés d'un point de vue matériel, résidentiel, professionnel. Aussi, l'hétérogénéité est-elle toute relative puisque ces choix dans les critères de recrutement des enquêtés ont déjà opéré une sélection des solos dans l'espace social ; mais nous verrons que l'échantillon composé pour l'enquête recouvre malgré tout des situations très différentes. J'ai donc d'abord rencontré, dans une phase exploratoire (en juin et juillet 2015), huit enquêtés vivant à Grenoble ou dans son agglomération, permettant de tester le dispositif méthodologique et d'identifier des premières pistes d'analyses ; cette étape a notamment souligné l'intérêt d'enquêter auprès des parents solos qui semblaient trouver dans la parentalité des ressources compensant leur plus grande précarité matérielle et sociale. La seconde phase (sept entretiens ; novembre-décembre 2015), à Lyon cette fois, a été exclusivement consacrée aux parents en solo – en réalité, seules des mères, à défaut d'avoir pu rencontrer des pères. Si cela a permis de montrer les conséquences, en terme de fragilité et de paupérisation, des ruptures conjugales sur les parcours des femmes avec enfant, cela a mis en lumière la nécessité d'interroger des solos qui ne sont pas parents, ayant un autre rapport à la vie en solo. C'est le cas des Lyonnais

²⁵ Voir le portrait de chaque enquêté (Annexe n°3 - Portraits d'enquêtés) et un tableau présentant leurs caractéristiques sociodémographiques ainsi que des informations sur les modalités de déroulement de l'entretien (Annexe n°4 - Tableau récapitulatif des enquêtés).

rencontrés dans une troisième phase d'enquête (huit entretiens ; novembre-décembre 2016) qui correspondent plutôt à l'image du solitaire urbain dont nous évoquions l'image dans cette introduction. Enfin, dans la volonté d'inscrire l'analyse dans une perspective plus large, une enquête complémentaire a été menée à Montréal auprès de quinze solos (avril 2017) ; l'objectif était d'apporter des éléments comparatifs du point de vue du rapport à la norme conjugale et familiale. Les entretiens menés permettent finalement d'enrichir le corpus de données, plutôt que de le mettre en perspective au regard d'un autre contexte culturel.

Une enquête auprès de plusieurs associations ayant pour objet la gestion des divers aspects de la vie en solo, a permis le recueil de données complémentaires. Il s'agit de l'UNAGRAPS (l'Union Nationale des Groupes d'Action des Personnes Vivant Seules), un organisme politisé qui dénonce les inégalités fiscales et matérielles dont les solos sont victimes ; des Cigognes, une association visant à accompagner les enfants – mais aussi les parents²⁶ – dans leur démarche de reconnaissance en paternité ; et enfin de l'AFS (Association Française des Solos) dont les membres – surtout ayant dépassé la cinquantaine – participent collectivement à l'organisation d'activités et de sorties pour lutter contre le sentiment de solitude après « *des accidents de la vie : veuvages, divorces, séparation* »²⁷.

L'enquête visait donc à saisir les parcours des solos dans cette tension entre le fait d'habiter seul et d'organiser ses relations interpersonnelles autour de cette expérience résidentielle. Il fallait s'outiller d'un dispositif méthodologique qualitatif pour saisir finement la confrontation et l'imbrication, d'un point de vue individuel, entre les structures normatives et les expériences individuelles. C'est aussi le résultat d'une enquête menée sous l'égide de la sociologie compréhensive, une approche qui s'attache à saisir le sens que les individus donnent à leur propre expérience ; au fond, de saisir les motivations sur lesquelles reposent l'« *activité sociale* » (Weber, [1921] 2008) et qui poussent un individu à adopter tel ou tel comportement. Porter de l'attention à cette *subjectivité* est un moyen d'accéder aux valeurs et aux normes au cœur de l'activité sociale : « *lorsque nous interprétons une action, nous comprenons une norme qui a pu guider un acteur, une intention qu'il a pu avoir* » (Watier, 2002, p. 106). Chercher à comprendre comment les individus donnent à voir leurs cheminements permet de relier les parcours individuels avec les référentiels normatifs structurant l'espace social, de voir comment

²⁶ Ce sont en fait essentiellement les mères qui sont membres actives de cette association, celles ayant eu des enfants non reconnus.

²⁷ Entretien avec Anne Bernardy, une responsable d'antenne locale

les individus donnent du sens à leur expérience à partir de ces référentiels. « *C'est au travers d'une sociologie historique, écrite à échelle humaine, qu'il est possible aujourd'hui de mieux cerner les grands enjeux de la société contemporaine* » (Martuccelli, 2006, p. 24). De cette manière, il s'agissait aussi de ne pas caractériser la solitude d'un point de vue externe afin de « *comprendre le point de vue de ceux qui se réfèrent à ce terme pour qualifier leur expérience* » (Schurmans, 2004, p. 2).

En ce sens, c'est l'approche par les parcours de vie, appuyée sur l'étude approfondie des récits de vie des solos, qui a été privilégiée. Comment devient-on solo ? Puis : comment vit-on en solo ? Ici, c'est l'aspect dynamique de l'approche en termes de parcours de vie qui nous a intéressé puisqu'elle permet justement d'observer, à l'échelle individuelle, le processus d'individuation, les phases incertaines traversées et les accords nécessaires pour retrouver (ou pas) un *accord métastable*, une « *nouvelle forme de vie* » (Simondon, [1958] 2005, p. 230) selon les propositions de Gilbert Simondon. L'objectif était donc de mobiliser un outil permettant de saisir à la fois les temporalités individuelles et de les mettre en perspective avec les temporalités sociales. Cela a permis de comprendre la manière dont les enquêtes ont été socialisées, quelles ont été les épreuves marquantes dans leurs parcours, quels référentiels normatifs ont guidé et guident encore leurs choix conjugaux, familiaux, résidentiels, professionnels amicaux, comment ils ont conjugué leurs aspirations avec leurs réalisations ou ce qui les en a empêché, quels effets cela a eu sur leur bien-être, comment ont-ils vécu et traversé ces bifurcations et comment ces changements de cap ont modifié leur système normatif. La question des bifurcations est particulièrement intéressante de ce point de vue là puisque l'attention portée à ces moments permet moins de comprendre les trajectoires individuelles que de voir comment ces individualités se confrontent au social dans une période de crise. En d'autres mots, c'est « *dans les périodes d'incertitudes, d'ouverture des choix ou de remaniement des possibilités que vont se dégager et éventuellement se révéler autrement des tendances globales* », c'est-à-dire les « *déterminations macro historiques ou sociologiques* » (Bidart, 2006, p. 33).

Cette circulation dans le temps social et individuel permet par ailleurs de situer l'individu dans les espaces sociaux aux différents moments de sa vie. Cette circulation observée à la loupe à l'échelle individuelle permet de saisir les (dés)inscriptions successives ou simultanées des solos dans des mondes sociaux qui véhiculent chacun des représentations, des valeurs, des systèmes normatifs qui peuvent potentiellement s'opposer. En effet, au fil de l'existence, la manière de faire du lien et de fait, les relations nouées, ne sont pas les mêmes.

Les différents cycles de vie, les trajectoires professionnelles, les changements de statuts sociaux, les déménagements sont autant d'éléments qui bouleversent nos liens aux autres. Et s'il apparaît que ces liens se nouent très souvent avec « les mêmes » - c'est à dire des individus avec qui l'on partage un certain nombre de caractéristiques communes – on observe que cette similarité n'est pas « naturelle » mais plutôt le fruit d'un ajustement entre la manière dont on envisage et organise son existence et la circulation dans des espaces sociaux différents qui véhiculent chacun des référentiels normatifs propres. L'intérêt de recherche sera donc porté sur la manière dont ces inscriptions et désinscriptions se jouent au travers des relations qui se nouent et qui se dénouent, de ce que les individus tirent comme ressources de ces relations.

F. *Organisation de la thèse*

Les deux premiers chapitres serviront ainsi à présenter le contexte dans lequel cette recherche s'inscrit, et c'est pourquoi ils se distingueront sans doute tous les deux par leur tonalité plus *politique*. Cette recherche est d'abord issue des réflexions menées autour des indicateurs de qualité de la vie (Chapitre I). Ces travaux abondent dans l'idée que la vie humaine ne peut pas être, du point de vue des politiques publiques mais aussi de manière plus philosophique, appréhendée de manière uniquement matérielle et quantitative, et qu'en outre une réflexion plus générale sur le sens et les supports de la vie sociale doit être menée pour mieux répondre aux défis sociaux et environnementaux du XXI^{ème} siècle. Une version grenobloise des travaux sur les indicateurs de bien-être²⁸ (Fargeon et al., 2016) a attiré notre attention sur le lien entre les formes de sociabilité et la satisfaction à l'égard de la vie.

Nous verrons que ces questionnements permettent de mener une réflexion plus large sur les formes de solidarité des sociétés occidentales modernes (Chapitre II). Les sociologues sont animés du désir de comprendre la manière dont les individus coexistent au sein d'une même société, à la fois, et selon les cadres théoriques, en s'intéressant aux « *unités idéales* » (l'Etat, le clergé, la famille, etc.) et à la « *quantité infinie de formes relationnelles et d'actions réciproques humaines plus petites* » (Simmel, [1908] 2013, p. 55). Or, les bouleversements économiques, sociaux, environnementaux et politiques de ces dernières décennies, et les modifications structurelles qui les ont accompagnés (crise économique et écologique, individualisation des valeurs...), ont ébranlé les supports collectifs de socialisation, posant alors

²⁸ Nous verrons que les concepts employés sont divers et ne recouvrent pas tous exactement la même réalité : indicateurs de bien-être, sociaux, de qualité de la vie, de bien-vivre, etc.

à la sociologie un nouveau défi : comment penser l'individu dans ce nouveau contexte, plus incertain, plus risqué, plus responsable de lui-même, plus isolé ? Loin de penser que nous faisons face à un délitement du lien social à toutes les échelles, des travaux en sociologie, dans la veine desquels s'inscrit cette thèse, défendent l'idée que nous faisons « ensemble autrement » ; que nous devons penser un système dans lequel les individus continuent de cohabiter dans un espace, une ville, un pays tout en respectant leur individualité ; que le recours au numérique ne favorise pas nécessairement un repli sur soi ; que le fait de vivre seul ne signifie pas être isolé. Et c'est justement par ce biais que nous avons choisi d'enquêter. Puisque la vie en solo « *apparaît comme une des formes les plus achevées de l'individualisation* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 175), c'est à partir d'une analyse de ce mode de vie que nous souhaitons apporter notre pierre à l'édifice, et il s'agira aussi dans ce chapitre de tracer les contours sociologiques de notre population d'enquête.

Incidemment, cette thèse est basée sur une enquête auprès de trente-huit personnes vivant seules en ville (puisque c'est dans un contexte urbain voire hyper-urbain que se concentre l'essentiel de cette population), hommes et femmes, habitant à Grenoble, Lyon et Montréal, entre 30 et 50 ans, enquête ayant pour objectif de questionner toutes les dimensions de cette vie en solo. Une approche par la théorie ancrée a été privilégiée qui a permis de laisser émerger des problématiques nouvelles ou spécifiques, donnant ainsi lieu à une analyse qualitative et compréhensive des parcours de vie et des réseaux relationnels dans lesquels les individus sont inscrits. C'est dans le troisième chapitre que tous les éléments méthodologiques nécessaires à la compréhension de l'enquête, la manière dont elle a été menée et dont elle s'est déroulée, seront détaillés.

Si ces travaux et cette enquête résistent à nourrir le fantasme de l'individualisation, ils n'en sont pas moins porteurs d'une réflexion sur l'inégale aptitude de chacun à faire face à ce nouveau mode d'être, plus autonome, plus indépendant. Le chapitre IV permettra une première « plongée » dans l'ensemble des données recueillies et mettra par ailleurs en lumière la diversité des profils de solos qui ont été interrogés. A partir d'une typologie, construite sur deux critères (la forme du parcours de vie, linéaire ou en rupture ; et la satisfaction générale à l'égard de la vie), nous verrons que certains sont mieux armés que d'autres pour affronter la vie en solo, à la fois en termes de soutien relationnel, institutionnel et matériel, rejoignant, en creux, les dynamiques déjà bien connues de la fragmentation du corps social.

En somme, cette typologie permet d'alimenter l'idée que les ressorts d'individuation ne sont pas également distribués dans l'espace social. Dans cette enquête, c'est donc la tension entre soi et les autres qui est interrogée, tension dont l'expression du sentiment de solitude en est un des marqueurs les plus pertinents (chapitre V). Si la solitude est parfois, et par certains, vécue comme un retour à soi salvateur, elle peut d'autres fois être à la source de souffrances, d'un sentiment d'abandon, allant même jusqu'à l'isolement relationnel et la marginalisation. Vivre seul confronte à certaines épreuves de la solitude qui montrent bien, dans les récits qui en sont faits, les ressources relationnelles mobilisées tout autant que les blocages empêchant certains solos de traverser ces épreuves.

Aussi cela permet-il de montrer l'importance des ressources relationnelles dans les processus d'individuation... Ressources qui dépendent de différents milieux. Le sixième chapitre a pour ambition de dresser un état des lieux des liens tissés dans chaque dimension de la vie par les enquêtés et de montrer que, si les modalités du lien se centrent en partie sur la préservation d'un territoire qui appartient à chacun, ces liens n'en restent pas moins centraux dans la construction des individus. Ce qui apparaît en deuxième lieu dans ce chapitre c'est la persistance de normes conjugales et familiales qui conditionnent encore très fortement les parcours des individus, leurs choix et leurs aspirations.

Enfin, dans un dernier chapitre au statut conclusif, plus court que les autres, nous proposerons une réflexion plus large sur le lien : il s'agit d'une partie écrite et pensée sur un ton un peu différent du reste, dans une perspective plus sensible. A travers la question du corps, de la mort et de l'*habiter*, nous apporterons des éléments permettant de penser le lien dans sa forme symbolique comme un invariant de la condition humaine.

Chapitre I. Des indicateurs de bien-être aux formes de sociabilité

Introduction

La question que pose cette thèse est l'aboutissement d'un long processus de recherche à Grenoble sur les indicateurs de bien-être, qui a mis en évidence une corrélation forte entre l'expression d'un sentiment de bien-être et la quantité et qualité des liens sociaux. Le projet de recherche grenoblois s'inscrit dans une dynamique de réflexion sur les nouveaux indicateurs de richesse ou nouveaux indicateurs sociaux, initié depuis plusieurs dizaines d'années.

Ces nouveaux indicateurs sont construits sur l'idée que les outils de mesure dont nous disposons aujourd'hui pour orienter l'action publique donnent une vision trop restreinte et matérialiste de la richesse et de la vie sociale de manière générale. Les chercheurs (économistes, philosophes, sociologues, etc.) engagés depuis les années 70 dans ces réflexions proposent de s'interroger plus globalement sur le modèle de société capitaliste dans lequel nous vivons. Il ne s'agit pas seulement de changer ces indicateurs mais aussi de remettre en question la manière dont ils sont produits, les postulats sur lesquels ils reposent et les dimensions de la vie qu'ils ont pour vocation de mesurer ; au fond, de produire un regard critique sur l'idée que la croissance économique est nécessairement source de bien-être pour tous. Luc Boltanski et Eve Chiapello (1999) notent ainsi que la vulgate capitaliste, selon laquelle l'accroissement des richesses est retenue comme critère de bien commun indépendamment de sa répartition, *« permet [...] de soutenir que l'accroissement global de richesses, quel qu'en soit le bénéficiaire, est un critère de bien commun, comme en témoigne quotidiennement le fait de présenter la santé des entreprises d'un pays mesurée par leur taux de profit, leur niveau d'activité et de croissance comme un critère de mesure du bien-être social »* (Boltanski et Chiapello, 1999, p. 49).

Ces interrogations et ces critiques se cristallisent autour des indicateurs, notamment le Produit Intérieur Brut (PIB) : « un indicateur peut nous éclairer à condition de bien vouloir regarder. Et comme un phare, il donne de la lumière là où nous lui demandons d’orienter ses faisceaux » (Alternatives économiques, 2011, p. 16). Ces indicateurs concentrent en quelque sorte les défauts des sociétés actuelles, autant sur le fond (construction et idéologie) que sur la forme (appréciés comme mesure du bien-être individuel dans le discours commun et médiatique). Les travaux canadiens sur le Mieux-Être le montrent bien via l’Indice Canadien de Mieux-Être¹ (ICME). Depuis 1994, le PIB canadien a considérablement augmenté (+29%) tandis que l’ICME n’a progressé que de 5%. L’évolution des deux courbes (Figure 1) montre par ailleurs les conséquences de la crise de 2008 (à droite sur les courbes) qui impacte autant la croissance économique que le bien-être des canadiens (Indice canadien du mieux-être, 2016).

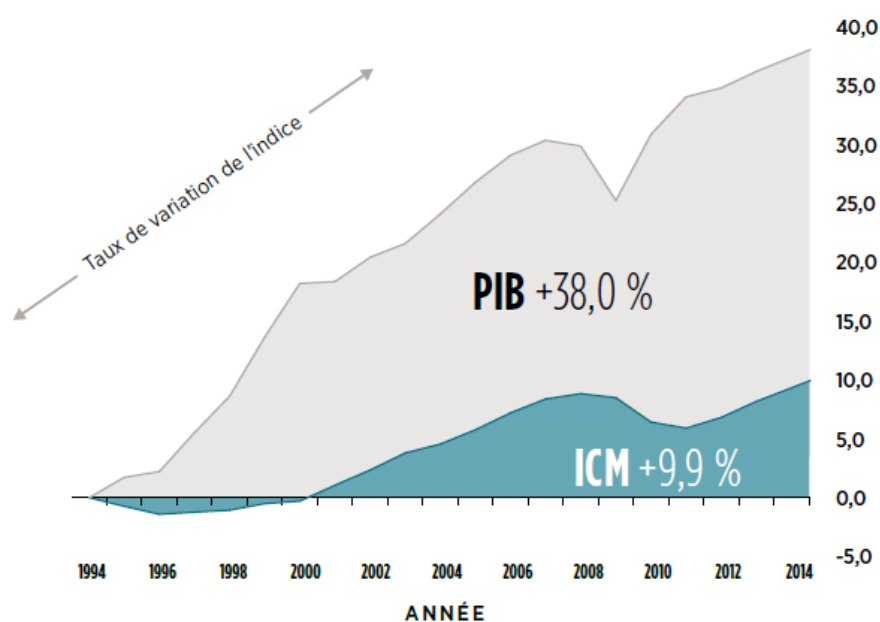


Figure 1 – ICME par habitant de 1994 à 2014

À partir des travaux canadiens, mais aussi d’autres recherches, se pose la question de savoir ce qui se trouve dans les 23 points d’écart entre le PIB et l’ICME : qu’est-ce que le PIB ne mesure pas et qui compte ?

¹ Cet indicateur est construit grâce à 64 items dans différents domaines (éducation, santé, dynamisme communautaire, temps libre, etc.), l’objectif étant de produire un indice unidimensionnel pour représenter un phénomène multidimensionnel (le bien-être).

« *Faut-il pour autant jeter au panier ces indicateurs devenus des fétiches ? Non ! Il faut juste les utiliser dans leur domaine de validité, très réduit, et sous réserve de connaître leurs limites* » (Gadrey, 2015, p. 33). Si les chercheurs comme Bernard Perret, Dominique Meda ou encore Patrick Viveret s'accordent sur la critique de fond (les notions de richesse, utilité, valeur), ils s'accordent aussi pour montrer que les limites sont visibles sur un plan empirique. Ainsi, émergent en France, en Europe et dans le monde des initiatives à plus ou moins grande échelle qui sous différentes formes et à travers des notions aux noms et aux significations différentes (bien-être, mieux-être, qualité de la vie, etc.) proposent des alternatives.

A Grenoble, sous l'impulsion de la métropole (la « Métro ») et de l'Université Pierre Mendès France et financé par la région Rhône-Alpes, dans le prolongement d'une réflexion menée localement depuis les années 2000, un projet de recherche sur les indicateurs sociaux voit le jour en 2009, témoin que ces préoccupations ne se cantonnent pas au monde scientifique et citoyen. Le programme IBEST (Indicateurs de Bien-Être Soutenable Territorialisé) a donc pour ambition d'alimenter la réflexion sur les indicateurs de bien-être, du point de vue de la recherche et des politiques publiques, sur le lien qui peut être fait entre les deux, et de fournir un bagage théorique et empirique reproductible dans le temps et dans l'espace.

Ainsi, le programme IBEST, ses ambitions, son déroulement et ses résultats seront présentées ; cela nous permettra d'introduire le projet de la thèse et la manière dont nous nous en sommes saisis. Puis, après avoir posé quelques jalons historiques de l'émergence et de la diffusion de ce courant de recherche sur les nouveaux indicateurs sociaux, nous reviendrons en détail sur le contenu des critiques formulées à l'encontre des indicateurs existants et du système qui les a produits. A partir de tous ces éléments, nous pourrons replacer dans son contexte l'émergence des théories du bien-être et mieux expliciter et définir cette notion.

Ce détour historique et philosophique est indispensable en ce qu'il permet de mieux saisir la manière dont cette thèse s'inscrit dans des problématiques contemporaines et dans les débats politiques qui la traversent. Mais c'est aussi une manière de mieux comprendre la façon dont l'enquête a été pensée, les mécanismes sociaux sur lesquels son regard s'est porté et les analyses produites.

I - IBEST : contexte de la naissance du projet de recherche

Soutenue entre 2011 et 2014 par la région Rhône-Alpes via un contrat de développement durable (CDDRA), le projet se forme autour d'une équipe pluridisciplinaire qui rassemble des compétences dans plusieurs domaines, des chercheurs (économie, sociologie, sciences de l'urbain et politique publique), des élus de la Métro grenobloise, des professionnels des collectivités territoriales, des citoyens, etc. L'équipe s'est donnée pour mission de créer de nouvelles données permettant d'accéder à une mesure du bien-être, dans une dynamique de recherche-action, sur le territoire grenoblois. La particularité du projet IBEST est de mettre sur pied une démarche efficace pour mesurer le bien-être en lien avec la question du territoire, le dispositif d'enquête devant « *permettre de rendre compte de disparités entre les différents territoires composant la métropole grenobloise* » (Fargeon et al., 2016, p. 16).

Les résultats de ces recherches ont donné naissance à un premier rapport intermédiaire en 2013, traçant les grandes lignes de l'analyse de l'expression du sentiment de bien-être dans l'agglomération (Fargeon et al., 2013), puis à un rapport final en 2016 qui développe cette analyse et revient en détail sur le dispositif méthodologique mis en place (Fargeon et al., 2016).

Encadré n°2 - Méthodologie de l'enquête IBEST

Différents dispositifs méthodologiques ont été testés jusqu'à la mise sur pied d'une méthodologie construite autour de trois techniques complémentaires : une enquête quantitative par questionnaire (interrogeant environ un millier d'habitants de l'agglomération sur leur bien-être et sur les différentes dimensions de leurs vies (logement, quartier, travail, temps libre, activités, famille, amis...)) ; parallèlement, le questionnaire est passé dans trois quartiers d'une commune de l'agglomération (Eybens) ; une enquête qualitative par entretien pour appréhender le bien-être et les systèmes de justification des acteurs ; une méthodologie participative ayant pour objectif de croiser les regards des citoyens, des élus, des professionnels, des techniciens, etc. sur la définition du bien-être dans une logique de préférence collective.

L'enquête a par ailleurs été reconduite en 2018 pour mettre à jour notamment le tableau de bord.

Les résultats de la première enquête ont porté sur l'analyse des données issues des trois méthodologies utilisées (encadré n°2), mais aussi sur l'étude des interactions entre les différentes dimensions du sentiment de bien-être. A

travers cette analyse, il s'agissait aussi de revenir sur la notion de richesse et de montrer que celle-ci repose aussi sur des ressources non matérielles et non monétaires. Ces richesses sont

présentes dans toutes les domaines enquêtés, et l'enquête IBEST s'est particulièrement interrogée la question du lien social, question assez peu présente dans les travaux de ce type, et qui fournit « *une exploration assez poussée des liens qu'on entretient avec autrui étant entendu qu'on peut l'envisager comme ce genre de ressources* » (Fargeon et al., 2016, p. 16). A la croisée de l'élargissement de l'idée de richesse et de la question du lien social, l'analyse issue des travaux IBEST propose d'envisager le lien comme une ressource centrale pour les individus, au fondement même de leur existence, et qui « *conditionnent leur manière d'exister* » (Fargeon et al., 2016, p. 84).

Les données produites par IBEST permettent de montrer la complexité et la richesse de la manière dont les liens sociaux opèrent sur le sentiment de bien-être, d'implication dans son espace politique et géographique, à travers les relations interpersonnelles et institutionnelles : nous y reviendrons. Ce sont ces observations qui ont conduit à la formulation d'un projet de recherche, qui a initié cette thèse, à travers une exploration qualitative de la relation d'un individu à son milieu. Mais avant cela, un détour historique et conceptuel nous permet de rappeler que le projet IBEST s'inscrit dans une dynamique plus ancienne de remise en question du fonctionnement des politiques publiques, notamment sur la construction des indicateurs qui pilotent ses objectifs et son fonctionnement. Le PIB est au cœur de ces critiques : décrié pour la vision utilitariste de la vie sociale qu'il véhicule, il devient peu à peu le symbole du dysfonctionnement de notre modèle économique et social capitaliste.

II - De la critique du PIB aux nouveaux indicateurs sociaux : histoire d'un courant contestataire et anti-utilitariste

A. Le PIB : un symbole de la critique

Le fameux PIB, star de la comptabilité nationale, est composé de deux choses : « *la première est la valeur marchande de tous les biens et les services qui se vendent dans un pays pendant une année [...]. On ajoute ensuite à cette valeur marchande une seconde partie, qui est le coût de production des services non marchands des administrations publiques* » (Gadrey et Jany-Catrice, 2007, p. 17). C'est le principal outil de mesure de l'activité économique, qui équivaut à une comptabilité d'entreprise mais à l'échelle d'un pays. En somme, il « *représente*

le résultat final de l'activité des unités productrices résidentes et son évolution renvoie aux notions de croissance ou de récession économique » (Vanelle, 2015, p. 258).

Il est donc soumis à la critique, sur quatre points que nous allons développer et qui peuvent être regroupés sous l'idée que le PIB ne compte pas ce qui compte vraiment. Tout cela peut être résumé en une seule formule : *« de nombreuses choses qui comptent, d'une façon assez largement partagée, ne sont pas comptées et [...] à l'inverse, on compte positivement des choses qui n'ajoutent rien au « bien-être » ou au développement humain »* (Gadrey, 2005, p. 3).

A l'échelle de la société, le PIB a d'abord pour particularité d'être indifférent à la répartition des richesses et à la pauvreté : il n'est *« pas affecté par les inégalités dans la participation à la fabrication de la production (on peut avoir le même PIB avec très peu de chômeurs ou avec cinq millions de chômeurs) ni par les inégalités dans la consommation »* (Méda, 2013, p. 93). Eu égard aux théories de la justice formulées par John Rawls (Rawls, [1971] 2009) ou Michel Forsé (Forsé et Parodi, 2010) par exemple, l'indicateur n'indique pas la cohésion ou décohésion sociale puisque celle-ci passe, entre autre, par un équilibre dans le partage des richesses ; une société sera ainsi plus juste quand le salaire le plus haut sera plafonné dans une proportion de 10 pour 1 par rapport au salaire minimum, par exemple. Au-delà de cette proportion, et c'est le cas aujourd'hui, le sentiment d'inégalité grandit dans une partie de la population et *« creuse l'écart »* : *« ce n'est pas seulement le désir d'une égale prospérité matérielle qui va alors s'affirmer avec plus de force, mais aussi, mais surtout celui d'une reconnaissance de la dignité de tous les peuples et de toutes les cultures »* (Humbert et al., 2011, p. 17).

Cette comptabilité ne tient pas non plus compte de la nature de l'activité génératrice de revenus. Le volume de la production se nourrit de choses qui parfois n'améliorent pas la qualité de vie des individus, ou pire, la dégrade. Jean Gadrey explique par exemple que *« lorsque les dépenses de santé américaine progressent à un rythme effarant alors que l'espérance de vie perd du terrain [...] c'est bon pour le PIB »* (Gadrey, 2015, p. 33). Même chose pour un naufrage pétrolier : il est préférable pour la croissance d'un pays que les dégâts soient réparés par une entreprise privée rémunérée pour le service plutôt que par le travail bénévole des citoyens.

Troisièmement, il ne prend pas en compte un certain nombre de composantes du bien-être. *« L'ombre »* du PIB c'est tout ce qui n'est pas pris en compte dans sa mesure : les activités

bénévoles que nous évoquions, le temps libre, le travail domestique. En somme, « *il s'agit de toutes les activités réalisées par soi-même ou ses proches et ne se traduisant ni par des productions destinées à l'échange ni-même par des productions* » (Méda, 2013, p. 93), et de fait, non monétarisées. Ne créant pas de richesses monétaires, ces activités sont improductives aux yeux du PIB. Or on estime que le travail domestique par exemple, dans les pays développés, équivaut en volume horaire au travail salarié. De manière plus générale, cet indicateur ne renseigne pas sur les caractéristiques propres d'une société (démocratie, justice, etc.) qui améliorent la qualité de vie des citoyens, ni sur la présence et le bon fonctionnement des services publics.

La dernière critique concerne l'aspect immédiat et non patrimonial du PIB qui fournit une mesure de l'activité productive sans se soucier des conséquences de cette action sur le capital humain, social, financier, et naturel. C'est ici que la notion de développement durable telle qu'elle a été définie dans le rapport Brundtland² est importante : en quoi notre existence et tout ce qu'elle comprend en terme de consommation de capital met-elle en péril l'existence et la qualité de la vie de ceux qui viendront après ? Dans les travaux de recherche sur les indicateurs sociaux, l'accent a principalement été mis sur la soutenabilité environnementale d'un modèle, c'est-à-dire sa capacité à conserver les ressources naturelles telles quelles ; mais la définition de la soutenabilité s'élargit et englobe aujourd'hui la question à l'échelle de l'individu (préserver le bien-être individuel) et de la collectivité (préserver la cohésion sociale). Cette question de la gestion des stocks est une manière pour les sociétés d'inscrire leur projet dans une temporalité plus longue, et d'adapter ainsi leur comportement dans le temps présent.

Pour cette raison et pour toutes celles que nous venons d'évoquer sous forme de critiques, l'indicateur présente un autre défaut duquel nous avons fait les frais en 2008 avec la crise des *subprimes* : il ne prévient pas les crises, il n'alerte pas sur les dangers à venir. Et parfois pire, il donne de fausses informations. « *La crise a montré que la vive croissance américaine des dix dernières années, partout montrée comme le modèle à suivre, était un mirage [...]. Cette croissance n'était pas soutenable sur le plan financier, économique [...] ni sur le plan social* » (Alternatives économiques, 2011, p. 24).

² Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'Organisation des Nations unies, présidée par Gro Harlem Brundtland, « Our Common Future » (ou Rapport Brundtland), 1987.

On le voit, le PIB est loin de refléter une vision objective de la bonne marche d'une société, surtout lorsqu'il est utilisé, dans les médias et dans le discours public, comme un indicateur de « bonne » santé, « *comme s'il donnait une vision neutre et objective de la richesse d'un pays* » (Viveret, 2005, p. 341). A partir de ce constat, le débat est vif pour savoir s'il est préférable de proposer un PIB « corrigé » (Nordhaus et Tobin, 1973) ou de proposer des indicateurs alternatifs et complémentaires à ce dernier. A travers un détour historique, nous allons voir de quelle manière ces débats apparaissent dans la seconde moitié du XX^e siècle.

B. *Des années 1970 à aujourd'hui : chronologie du mouvement des indicateurs sociaux*

Le mouvement des indicateurs sociaux se développe avec force au cours des années 1970. A l'époque, un peu partout dans le monde, des chercheurs voient une nécessité dans la construction d'indicateurs alternatifs ou complémentaires au PIB, dans le but d'alimenter les décisions publiques par autre chose que des mesures et outils économiques et matériels. Un bref détour linguistique nous apprend qu'indicateur vient du latin *indicare*, qui signifie « guider ». « *Au sens littéral, les indicateurs correspondant à des instruments de pilotage et de mesure, destinés à comprendre une réalité, à guider et à éclairer nos choix* » (Alternatives économiques, 2011, p. 10). C'est bien de cela dont il s'agit : le choix de l'outil est déterminant dans la mesure.

Ces initiatives sont plutôt disparates et isolées. Mais plusieurs d'entre elles – que nous allons évoquer ici – font, aujourd'hui encore, référence. Elles se concentrent autour de deux dynamiques : celles qui sont tournées vers les aspects humains et sociaux et celles qui s'intéressent aux aspects économiques et environnementaux. Si les années 1970 et 1980 sont plutôt tournées vers la critique brute de ce système (utilisation du PIB, construction des indicateurs, etc.), les années 1990 voient émerger des travaux pour la construction pratique de nouveaux indicateurs afin de dépasser les limites dénoncées dans les décennies précédentes.

1) Les années 1970-80 : naissance de la critique

C'est aux Etats-Unis et au Canada que les réflexions sont initiées. Le plus marquant, le « rapport Meadows » (Meadows et al., 1972) montre les dangers de la croissance économique et de l'augmentation démesurée de la population. William D. Nordhaus et James Tobin (1973) proposent un nouvel indicateur plus durable (*measure of economic welfare*) dont le calcul se

base sur des ajouts (loisirs, activités non-marchandes, temps domestique, etc.) et des retraits (dommages causés par la croissance). La même année, Richard Easterlin (1973) développe la théorie du tapis roulant hédoniste (*hedonist treadmill*) selon laquelle l'expression du bonheur est liée aux aspirations qui s'élèvent au fur et à mesure que l'on s'enrichit, les effets positifs de l'augmentation du revenu étant alors absorbés par l'augmentation des aspirations matérielles. Les réflexions progressent... En 1987, l'ONU publie le rapport Bruntland (World Commission on Environment and Development, 1987) qui donne des pistes politiques pour parvenir à un développement qui soit durable, préservant malgré tous les enjeux économiques. On y trouve par ailleurs la première définition du développement durable qui fait encore aujourd'hui référence : « *le développement durable répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs* ».

En parallèle, la France cumule un retard scientifique et politique qu'elle rattrapera dans les années 2000, retard en partie compensé par le programme de Rationalisation des Choix Budgétaires (RCB) qui évalue l'efficacité, pas seulement économique, des services publics et oriente ainsi les choix budgétaires. De manière générale, ce retard s'explique par un rejet, de la part des spécialistes de la comptabilité nationale, de l'idée de se doter de nouveaux moyens de mesure moins centrés sur l'activité économique. En somme, une « *incapacité congénitale de la comptabilité nationale à construire un indicateur de bien-être, du fait même de l'impossibilité dans laquelle elle se trouve d'imaginer d'abord un collectif qui aurait un bien propre. C'est évidemment un problème philosophique bien avant d'être un problème économique* » (Méda, 2008, p. 107). Les années 1980 sont aussi le théâtre de difficultés économiques (crise, choc pétrolier, inflation, etc.) qui impacte cette dynamique de réflexion. L'INSEE développe en parallèle les statistiques sociales, qui renseignent différents aspects de la vie sociale des français.

2) 1990 : le temps des indicateurs alternatifs

Puis, le mouvement prend un nouveau souffle. Des projets de recherche, portés notamment par des groupes écologistes, se développent autour des problématiques environnementales. Des indicateurs naissent de ces différentes initiatives : le PIB vert (PIB corrigé en fonction des coûts environnementaux), le *Genuine Progress Indicator*³ (Indicateur de Progrès Véritable) ou encore

³ Ajoute au PIB les valeurs d'actes non monétaires comme le travail domestique en estimant leur valeur monétaire et lui retranche la valeur des richesses naturelles perdues et des dégâts sociaux

la célèbre empreinte écologique⁴. Si cette dernière est si populaire, c'est qu'elle dispose d'une force médiatique impressionnante : elle est fréquemment citée dans les médias, notamment parce qu'elle a l'avantage de se présenter sous un chiffre rapidement compréhensible. L'Indicateur de Santé Sociale (ISS ; en anglais ISH, *Index of Social Health*) se concentre quant à lui sur l'aspect purement social de la qualité de la vie.

A la fin des années 1980, Amartya Sen bouleverse à son tour le champ de l'économie en proposant une nouvelle approche de la pauvreté. Si elle était, jusqu'alors, envisagée selon différentes variables relatives à la possession de certains biens par les individus, il propose d'y intégrer la notion de capacité (*capability*). Les capacités sont les possibilités réelles qu'ont les individus de faire ce qu'ils valorisent puisque « *décider et choisir font partie de la vie* » (Sen, [1992] 2000). La pauvreté est donc une somme de ressources possédées par les individus, ainsi que leurs possibilités d'utiliser ces ressources pour ce qu'ils désirent. Dès lors, « *on saisit plus aisément pourquoi elle [la pauvreté] présente un double aspect, absolu et relatif* » (Sen, [1992] 2000, p. 31). Considérée par certains comme une réflexion encore trop ancrée dans le champ de l'économie traditionnelle, son aspect novateur réside dans le fait de décrire des dynamiques du point de vue des sciences économiques en y intégrant des aspects d'ordre immatériels, distinguant les accomplissements (ce que nous réalisons effectivement) et liberté d'accomplir (possibilités réelles de faire ce que nous valorisons) des possessions matérielles. Amartya Sen est par ailleurs l'initiateur, avec un Ul Haq, du populaire Indicateur de Développement Humain (IDH) développé par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement) depuis 1990. L'IDH a pour objectif de compléter et de « concurrencer » le PIB dans la représentation de la qualité de vie des populations en prenant en compte trois facteurs : le PIB, le niveau d'instruction et l'espérance de vie à la naissance. Le PNUD publie chaque année un Rapport mondial sur le développement humain qui a l'avantage de permettre une comparaison internationale et de proposer un classement tout à fait différent de celui produit par le PIB (les Etats-Unis se retrouvent par exemple, en 2007, au 13^e rang mondial). L'IDH est ainsi « *la tentative la plus réussie – en terme d'impact médiatique et politique – pour promouvoir une véritable alternative au PNB [Produit National Brut] comme mesure du développement socio-économique* » (Perret, 2002, p. 6).

⁴ Qui correspond à la surface de la planète, exprimée en hectares, dont une population dépend compte-tenu de ce qu'elle consomme et de ce qu'elle rejette

3) Depuis les années 2000 : foisonnement des recherches et mobilisation dans le champ politique

Ainsi, depuis une quinzaine d'années, la question des nouveaux indicateurs de richesse est devenu un enjeu important des politiques publiques... Et dans beaucoup de programmes de recherches. Ruut Veenhoven, sociologue néerlandais, recense, en 2012, 2555 articles scientifiques sur le sujet dans la World Database of Happiness⁵. De grandes enquêtes internationales sont mises en place pour évaluer le bien-être des individus en montrant que celui-ci ne repose pas uniquement sur des facteurs matériels. L'Organisation de Coopération et de Développement Economique (OCDE⁶) se saisit de la question au début des années 2000 en publiant un rapport, majeur dans le champ de l'économie du bien-être, qui s'interroge sur la qualité de vie à travers le rôle du capital humain et social. Le capital humain « englobe les connaissances, les qualifications et des caractéristiques personnelles » (OCDE, 2001, p. 3) ; le capital social, quant à lui, « représente les réseaux, les normes, les valeurs et les ententes qui facilitent la coopération au sein des groupes ou entre eux » (OCDE, 2001, p. 3). Dix ans plus tard, le même organisme publie le rapport « Comment va la vie ? » (« *How's life?* ») qui identifie un certain nombre de facteurs du bien-être matériel et la qualité de la vie et établit, en fonction de ces facteurs, un classement des pays de l'OCDE où les gens sont le plus heureux ; il informe par ailleurs sur l'évolution du bien-être, mais aussi des inégalités. Un rapport enrichi et actualisé est publié tous les deux ans. La commission européenne a également mis sur pied le programme *Au-delà du PIB (Beyond GDP)* depuis 2007 pour développer de nouveaux indicateurs économiques en prenant en compte les dimensions environnementales et sociales ; des rapports sont ponctuellement publiés depuis pour alimenter les réflexions. Parallèlement, la Fondation européenne pour l'amélioration des conditions de vie et de travail (*Eurofound*) met en place des enquêtes qui évaluent certains aspects de la qualité de la vie depuis 2003 : elle réalise une enquête tous les 4 ans sur la qualité de la vie et les différentes dimensions qui la composent (santé, travail, logement, travail, etc.) ainsi que des items dédiés à l'appréciation

⁵ <http://worlddatabaseofhappiness.eur.nl/>

⁶ « L'OCDE a été créée en 1961. [...] Sa mission est de « soutenir une croissance économique durable » parmi ses membres en favorisant l'échange d'expériences et de bonnes pratiques en matière d'action publique, et de coordonner les politiques économiques nationales et internationales. Depuis 2016, l'OCDE compte 35 pays membres, regroupe plusieurs centaines d'experts dans ses centres de recherche à Paris et publie fréquemment des études économiques — analyses, prévisions et recommandations de politique économique — et des statistiques, principalement concernant ses pays membres ». (source : Le Monde Diplomatique).

subjective de la vie par les individus (par exemple, « *all things considered, how satisfied would you say you are with your life these days ?* »).

Les projets sont aussi nombreux au niveau national, notamment depuis que les organismes de statistiques de chaque pays ont intégré dans leur fonctionnement des indicateurs tournés vers la qualité de la vie (Australie, Royaume-Uni, Italie, Mexique, Portugal, France, etc.). A ce titre, le Bhoutan est célèbre pour avoir, le premier, basé son système de politique publique sur l'indicateur du Bonheur National Brut (BNB, ou GNH, Gross National Happiness), qui évalue le bonheur des habitants selon différentes dimensions.

En France, les projets se multiplient aussi. On peut citer les ISBET bretons (Indicateurs Sociétaux de Bien-Être Territorialisés), l'indicateur de richesse dans les pays de la Loire, le programme IBEST à Grenoble, l'indicateur de bien-être capabiliste en Lorraine, le Baromètre des inégalités (BIP40) qui informe sur l'évolution des inégalités et de la pauvreté... Ces projets s'inscrivent dans un courant anti-utilitariste porté par des chercheurs dont les travaux deviennent centraux : Dominique Méda (Coutrot, Flacher et Méda, 2011 ; Méda, 2000, 2008, 2013), Bernard Perret (Perret, 2001, 2002), Patrick Viveret (Humbert et al., 2011 ; Viveret, 2002), Jean Gadrey et Florence Jany-Catrice (Gadrey et Jany-Catrice, 2007 publié à la suite d'un rapport commandé en 2003 par la DARES), pour ne citer qu'eux. L'une des étapes marquantes dans cette prise de conscience citoyenne, scientifique et politique sera la publication, en 2009, du livre *Richesse des nations et bien-être des individus : performance économiques et progrès social* (Stiglitz et al., 2009), plus connu sous le nom *Rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi*, tiré d'un rapport commandé par Nicolas Sarkozy, alors président de la république, aux trois économistes cités. Le gouvernement avait exprimé son souhait de réfléchir aux limites du PIB comme reflet du progrès social et les moyens de dépasser ces limites. Ce rapport, peu médiatisé, a en France une influence importante dans le monde scientifique : l'INSEE intègre depuis 2010 un chapitre « Qualité de la vie » dans son rapport *Portrait social* ; le Forum pour d'Autres Indicateurs de Richesse (FAIR) est créé parallèlement à la commission Stiglitz pour participer au débat public, etc.

Même si ces initiatives semblent farouchement cantonnées au domaine scientifique et citoyen, des dispositions politiques commencent à émerger. En avril 2015, le Parlement français a adopté une proposition de loi écologiste portée par la député Eva Sas (Europe Écologie Les Verts), à l'initiative du CESE (Conseil Économique Social et Environnemental) et de France

Stratégie, un organisme de réflexion, d'expertise et de concertation placé auprès du Premier ministre. Cette loi vise à intégrer un support annexe au projet de loi des finances (qui détermine chaque année le budget de l'État et sa répartition pour l'année suivante) composé de dix indicateurs renseignant sur l'efficacité des décisions en termes économiques mais aussi sociaux et environnementaux.

C. Un monde à changer : des revendications politiques et philosophiques

A l'image des quelques références citées ici, les initiatives foisonnent. Si cette dynamique prend autant d'ampleur, c'est que nos sociétés se retrouvent face à des crises sociales, politiques, économiques et environnementales importantes face auquel il est nécessaire de s'adapter : « *cette assimilation [celle de la croissance au progrès] a été d'autant plus facile, au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, que la progression du PIB était corrélée avec celle des principaux indicateurs sociaux, l'état de santé, le niveau d'éducation, l'accès au logement et un minimum de confort... Et que la persistance de forts taux de croissance, outre qu'elle s'est accompagnée d'une augmentation considérable des niveaux de vie, a permis de ne pas trop s'interroger sur la question de la répartition* » (Méda, 2013, p. 92). C'est ainsi plus globalement une critique du système capitaliste tel qu'il existe dans nos sociétés qui est formulée.

Les fondements théoriques, la mise en forme, la construction des indicateurs ou encore le choix des outils sont propres à chaque projet et peuvent parfois mener à la confusion. Mais ces critiques se rejoignent sur deux choses. D'abord qu'il existe une inadéquation entre l'évolution du PIB ou la croissance économique d'un pays et le bien-être des habitants. Dans le meilleur des cas, la courbe du bien-être progresse moins vite ; dans le pire, ces courbes s'inversent – c'est ce que montre le graphique de l'ICME présenté dans l'introduction. Mais par ailleurs que la vision de la vie humaine et sociale, de la richesse, du bien-être, etc. inhérente au modèle sur lequel notre société s'est construite est incomplète voire en contradiction avec ce que les individus (de manière personnelle et collective) se représentent. À partir de ce constat, les acteurs de la société civile, les chercheurs, les associations, certaines personnalités politiques et d'autres encore concluent à la nécessité de repenser le fonctionnement social dans son ensemble, « *de considérer que c'est l'ensemble du fonctionnement et de la conduite de nos sociétés qui est défectueux et appelle à une révision radicale* » (Humbert et al., 2011, p. 8).

Pour cela, il est nécessaire de comprendre les présupposés idéologiques qui soutiennent ce fonctionnement afin de « *dénouer les liens historiques et idéologiques qui se sont organisés entre croissance, progrès et démocratie* » (Méda, 2013, p. 12). Nous nous attarderons donc sur plusieurs auteurs (Malthus, Say, Walras, etc.) et sur les notions clés du paradigme économique (valeur, utilité, richesse...) qui se construisent depuis le XVII^e siècle et qui déterminent aujourd’hui encore notre fonctionnement économique et politique.

Ce paradigme trouve en effet sa source, en partie, au XVII^e et XVIII^e siècle. À cette époque, l’économie s’est constituée telle que nous la connaissons aujourd’hui, notamment sur les questions de richesse, utilité, valeur devenant peu à peu centrale dans le fonctionnement social au-delà de sa fonction première. Cette dynamique s’est mise en route parce que cette période a été riche en bouleversements à tous niveaux (politiques, philosophiques, religieux...) notamment pendant le siècle des Lumières. « *Nous voici désormais dans un nouveau monde, qui émerge lentement du XVII^e siècle où la nouvelle loi montante, celle de l’économie, récuse toute distinction morale, tout rapport au religieux, s’émancipe du politique* » (Viveret, 2002, p. 10). C’est dans ce contexte que l’économie a trouvé un terrain propice à son développement dans toutes les sphères de la vie sociale : « *on ne comprend pas l’incroyable force qui s’oppose, dans nos sociétés, à la prise en compte des enjeux écologiques, éthiques et spirituels si l’on ne fait pas retour sur le bouleversement mental et social qui a conduit nos sociétés à faire de la production de biens matériels vendus sur un marché le critère par excellence de la valeur et de la réussite* » (Viveret, 2002, p. 10). Patrick Viveret précise par ailleurs que ce contexte repose sur trois révolutions majeures : « *la première, intellectuelle et culturelle, invente l’individu et l’autonomie de la Raison. La seconde, politique, récuse les sociétés d’ordre et fonde la légitimité du pouvoir, non sur le droit divin, mais sur la volonté générale des citoyens. La troisième, technologique et scientifique, fait du Progrès et de l’Histoire le nouveau sens possible de la vie personnelle et collective* » (2002, p. 11). Peu à peu, l’économie s’empare de concepts tels que richesse ou progrès et diffuse cette conception à l’ensemble du corps social.

1) Le concept de richesse

De l’avis des chercheurs engagés dans ces perspectives critiques – Patrick Viveret, Dominique Meda, Bernard Perret entre autre – la conception de la richesse en vigueur aujourd’hui repose sur celle qui a été formulée en 1820 par Malthus, un économiste britannique

(*Principe d'économie politique*). Au terme du chapitre consacré à la richesse, il conclut qu'« *un pays sera donc riche ou pauvre selon l'abondance ou la rareté des objets matériels dont il est pourvu, relativement à l'étendue de son territoire* » (cité par Méda, 2008, p. 58). Malthus trouve dans cette formulation un équilibre : la richesse doit être entendue de manière assez large pour intégrer les produits de l'industrie naissante à cette époque mais assez restreinte pour éviter les confusions. L'auteur écarte ainsi de la notion de richesse toutes les dimensions immatérielles de la vie, l'objectif étant de « *valoriser certaines activités plutôt que d'autres* » et « *d'assurer à l'économie les moyens d'affirmer son autonomie en lui donnant le statut d'une science objective assise sur des comparaisons quantitatives* » (Viveret, 2002, p. 12). La définition proposée par Malthus est en fait intimement liée au contexte dans lequel elle émerge, c'est-à-dire une richesse constituée « *des éléments de base permettant la reproduction des conditions de vie de la population* » (Méda, 2008, p. 58). Tout le reste, l'immatériel (et notamment le travail improductif que produisent les services publics) relève soit de la préférence secondaire, soit de ce qui ne peut être mesuré : il ne s'agit donc pas de richesse à proprement parler. Trois siècles plus tard, le système de comptabilité nationale sera construit dans la droite ligne de ces travaux, c'est-à-dire en calculant les variations de la richesse, qui n'est ni plus ni moins la production nationale. La production nationale correspond à « *l'activité économique socialement organisée qui consiste à créer des biens et des services s'échangeant habituellement sur le marché et /ou obtenus à partir de facteurs de productions s'échangeant sur le marché* » (Méda, 2008, p. 68). Le système de comptabilité nationale joue ici son rôle. Inventé au sortir de la seconde guerre mondiale, il a pour objectif de guider le pays sur la voie de la reconstruction qui passe par la production massive des besoins de base et indispensables. Les trois dimensions – richesse matérielle, production et reconstruction – se combinent ainsi dans cette dynamique. Nous nous trouvons alors dans une situation où « *le dispositif de recensement des ressources mobilisables* » conçu deux siècles auparavant est « *tenu aujourd'hui pour naturel, alors qu'il est intimement lié aux situations historiques qui l'ont vu naître* » (Méda, 2008, p. 75-76).

2) Le concept d'utilité

L'évolution de la notion de richesse permet de comprendre comment la production est représentée dans l'administration publique et dans notre société ; nous devons également comprendre sa seconde composante : la consommation. Jean-Baptiste Say, économiste du XVIII^{ème} siècle, est associé à cette redéfinition de l'utilité ; cela constitue pour l'économie une

autre manière de s'instituer comme science « à part », s'émancipant du politique, du religieux et de la philosophie, à l'instar de la notion de richesse. La question de l'utilité est intimement liée à la question de la valeur qui est, elle aussi, centrale dans notre problématique. L'utilité est ainsi définie dans le *Traité d'économie politique* (Say, 1819 ; première édition en 1803) comme une « *faculté qu'ont certaines choses de pouvoir satisfaire aux divers besoins des hommes* » (Méda, 2008, p. 13). Derrière cette définition se trouve l'idée que la valeur d'une chose dépend de son utilité. Ici, l'utilité trouve sa source dans le jugement individuel et non plus dans le jugement moral produit par la société. Partant de là, un autre constat s'impose : l'utilité définie comme telle n'offre pas l'espace de pensée nécessaire à la conception d'une utilité sociale, c'est-à-dire collective. L'utilité collective est réduite à l'agrégation des préférences individuelles, abandonnant en route le présupposé philosophique selon lequel toute société poursuit l'idée d'un bien commun. Cela apparaît chez Walras fils, un siècle après Say : « *qu'une substance soit recherchée par un médecin pour guérir un malade ou par un assassin pour empoisonner sa famille, c'est une question très importante à d'autres points de vue, mais tout à fait indifférente au nôtre* » (Viveret, 2002, p. 14). Peu importe la nature de l'objet, il sera considéré comme utile du point de vue de l'économie à partir du moment où elle répond au besoin d'un seul homme. Ayant pour objectif la satisfaction des besoins individuels et non pas collectifs, l'idée de société n'est qu'un support de transaction pour ces besoins. La satisfaction d'un désir passe par le marché et « *la comptabilité nationale n'est donc qu'une projection sur un plan des désirs exprimés sur des produits. En cela seulement constitue la richesse* » (Viveret, 2002, p. 91). Et Patrick Viveret de préciser : « *ce prix c'est, pour l'essentiel, l'abandon de la recherche du « bien commun », les vices privés étant censés, par le tour de passe-passe de « la main invisible du marché », se transformer en vertus publiques* » (Viveret, 2002, p. 15).

Or, si ce système reposant sur utilité et besoins individuels au détriment de l'aspect collectif de la vie a tant bouleversé notre fonctionnement, c'est parce qu'il ne se borne pas à l'économie mais que c'est l'ensemble de la structure sociale qui s'en imprègne : nous sommes dans ce que l'on appelle une société de marché. « *Nous passons d'un univers où ce qui a vraiment de la valeur n'a pas de prix, pour rentrer dans un autre, que nous voyons se mettre en place sous nos yeux, où ce qui n'a pas de prix n'a pas réellement de valeur* » (Viveret, 2002, p. 15).

3) La valeur

Troisième notion centrale : la valeur. Nous l'avons vu, celle-ci dépend d'une équation réalisée par les économistes entre besoin, désir et utilité. La valeur d'une chose est ainsi déterminée par sa qualité d'objet « utile » aux yeux d'au moins un individu qui la juge en fonction de son désir : elle est donc substantialisable et, de fait, objectivable. André Orléan dont la démarche « *rompt avec le primat absolu des grandeurs sur les relations* » (Orléan, 2011, p. 14) revient sur cette idée. Selon lui, l'erreur de l'économie se trouve justement dans ce mouvement de substantialisation de la valeur : celle-ci ne se trouve pas dans la substance en propre d'un objet mais dans les relations sociales qui s'établissent autour de l'objet pour la définir : « *pour penser l'échange, il convient d'aller par-delà l'apparence des transactions monétaires de façon à mettre en évidence la présence d'une grandeur cachée qui préexiste logiquement aux transactions et les organise* » (Orléan, 2011, p. 24). Ce phénomène est visible aussi au bout de la chaîne, à propos de la monnaie. Elle n'est pas un outil objectif au service des échanges marchands mais un outil créé par l'homme, pour un certain type d'opération et qui repose exclusivement sur la confiance des individus qui lui confèrent un rôle dans un certain processus. Les définitions de l'utilité, du désir ou encore de la valeur sont soumises aux contextes sociaux – et de fait aux interactions – dans lesquels elles sont produites.

Les sociologues se sont par ailleurs beaucoup questionnés sur le concept de valeur, définie comme une idée communément partagée de ce qui est désirable. Se retrouve ici l'ambiguïté entre individuel et collectif : si pour l'économie une valeur naît de la rencontre entre le désir d'un individu et une possibilité (d'achat, de possession), la sociologie l'envisage plutôt comme un principe structurant et orientant les actions de la société et des individus qui la compose. Les propositions d'André Orléan sont particulièrement intéressantes en cela qu'elles sont transversales aux deux disciplines. La valeur serait, d'un côté et de l'autre, considérée comme une manière de faire du lien. Le problème se pose aujourd'hui quant à l'assimilation de la richesse – au sens économiste – au bien-être. Si l'augmentation du PIB – donc de la richesse – est souhaitée, c'est parce qu'elle signifie l'augmentation de la consommation des ménages qui, par l'habile « pirouette » que nous venons d'expliquer, est considérée comme un assouvissement des désirs du plus grand nombre et donc synonyme de plaisir et bonheur. D'une part, les chiffres de la croissance ne posent même pas question : si la croissance va, alors tout va (ou tout suivra). D'autre part, les chercheurs de l'économie du bien-être s'accordent pour dire qu'il y a peu

d'économistes pour dire que « PIB = bien-être » mais que dans l'imaginaire collectif et dans le débat public, cette équation se vérifie naturellement.

III - L'indicateur de « bien-être » : un regard plus large sur la vie humaine et sociale

A partir de tous les travaux que nous venons d'évoquer, se sont développés de nouveaux concepts et de nouvelles notions, qui s'articulent autour d'une idée commune (renouveler notre système de pensée par le biais de nouveaux indicateurs) mais qui s'expriment dans différents courants politiques et philosophiques, par des moyens variés et des approches parfois très diverses. Cette chronologie a montré comment les champs scientifiques et politiques assistent, mais aussi participent, à l'éclosion et à la redéfinition de concepts tels que qualité de la vie, bonheur, mieux-être et aussi... Bien-être. Et puisque c'est autour de cette notion de bien-être qu'est né ce projet de cette recherche, nous allons y revenir plus longuement : sa définition, les travaux produits autour du concept, son évolution, etc.

A. Définir le bien-être

1) Un concept aux contours flous

La notion de bien-être est fréquemment assimilée à d'autres notions comme bonheur, satisfaction, ou qualité de la vie : il existe un tel flou conceptuel qu'il est souvent difficile de faire la distinction entre tous. « *Dans le débat public, les notions de bonheur, de bien-être et de qualité de vie sont pratiquement employées comme synonymes* » (Stiglitz et al., 2009, p. 99). Dans une « fiche-méthode » produite par l'OCDE et consacrée à la notion de bien-être, qui se donne pour objectif d'apporter en une page les éléments clés à la compréhension de ce concept, le bien-être est défini comme ne se résumant pas aux revenus et patrimoine, mais devant prendre en compte des considérations non-économiques. En guise de définition, l'OCDE se contente de détailler la composition et la manière dont on doit mesurer le bien-être. On retrouve la même ambiguïté dans le rapport sur la qualité de la vie au Canada publié en 2016 dans lequel les chercheurs introduisent leur réflexion de la manière suivante : « *les définitions du mieux-être sont multiples. L'ICME a retenu la définition pratique suivante : la meilleure qualité de vie possible dans sa pleine expression et basée sur des aspects suivants, mais ne s'y limitant pas nécessairement : niveau de vie agréable, santé robuste, environnement durable...* » (Indice

canadien du mieux-être, 2012, p. 3). Comme dans les « fiches-méthodes » de l'OCDE, on retrouve dans le document une liste exhaustive des dimensions identifiées comme faisant partie du bien-être, à défaut de donner une définition de ce concept. Si ce flottement revient parfois, comme ces deux exemples le prouvent, à une énumération du contenu du concept, il implique plus généralement une pluralité de définitions qui mettent chacune en avant des dimensions différentes.

Or, dans toute la littérature dédiée (ouvrages, articles, rapports, conférences), cinq aspects semblent constitutifs de la notion de bien-être : le bien-être mêle, de manière indissociable l'individuel et le collectif ; il dépend d'une conception de l'individu comme acteur de sa propre situation ; sa mesure doit, sur le plan pratique et théorique, prendre en compte les aspects subjectifs et objectifs ; ces aspects subjectifs sont en lien avec la question des aspirations et des attentes à l'égard de la vie, dans lesquelles les concepts de norme et de valeur ont toute leur importance ; il est construit en lien avec une certaine temporalité dans laquelle les enjeux écologiques sont vitaux.

En effet, le bien-être c'est d'abord une articulation entre individu et collectif. En 2009, le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi en donne la définition suivante : le bien-être « *comprend en effet une série de facteurs rendant la vie digne d'être vécue, sans se limiter à son aspect purement matériel* » (Stiglitz et al., 2009, p. 99). Le fait de vouloir isoler cette « série de facteurs » met en lumière la dimension collective de la vie sociale : en effet, cela repose sur l'idée que tous les individus ont besoin des mêmes éléments – au moins en partie – pour pouvoir être bien. Parce qu'ils vivent ensemble, ils partagent un certain nombre de points communs et s'entendent sur un certain nombre de choses indispensables à leur bien-être : on peut parler de bien commun. Les chercheurs se placent ainsi en opposition avec les spécialistes de la comptabilité nationale cités plus haut qui considèrent le collectif comme une agrégation des préférences individuelles. Plusieurs enquêtes croisent par ailleurs, dans leur enquête sur le bien-être, les indicateurs de type individuel (c'est-à-dire, qui se placent du point de vue de l'individu) et les indicateurs à échelle plus globale (le quartier, la ville, le pays). L'enquête ICME évoquée plus haut se base d'ailleurs uniquement sur des indices « globaux », construisant un indice de bien-être à partir d'une grande quantité de statistiques nationales dans différents domaines (culture, éducation, temps libre, démocratie...). Pour illustration, dans le domaine « éducation », l'ICME comprend des indices tels que le pourcentage de 25-64 ans ayant complété un parcours universitaire, le

ratio élève/professeur dans le système éducatif public, les résultats de l'index des connaissances de base pour les 13-15 ans, etc.

Cette manière de définir le bien-être semble cependant se limiter à l'aspect pratique de la mesure, c'est-à-dire à la manière de construire concrètement l'indicateur. Mais d'autres recherches appréhendent la question dans une perspective plus théorique, comme dans le rapport publié par le Conseil de l'Europe en 2008 en soulignant la dimension active du bien-être. Le bien-être est « *en effet l'expression de la satisfaction à laquelle aspire tout être humain et, plus généralement, tout être vivant* » (Conseil de l'Europe, 2008, p. 35). Ici, la formulation « expression de la satisfaction » reflète la dimension active du bien-être qui fait souvent défaut dans d'autres approches : l'idée selon laquelle l'individu est aussi acteur et juge de sa propre situation est quelque chose qui semble essentiel et qui sera important pour cette recherche. Nous retrouvons dans cet aspect l'idée fondatrice de la notion de « capacité » telle qu'elle a été définie par Sen, c'est-à-dire le fait que les inégalités soient aussi matérielles qu'immatérielles (avoir la possibilité de, être en capacité de, etc.).

En outre, le bien-être est mesuré à l'aune d'indicateurs objectifs et subjectifs. Les indicateurs objectifs correspondent à la situation socio-économique des individus (travail, logement, santé, sociabilité, etc.) que l'on évalue grâce à des valeurs mesurables (« *quelle est la surface de votre logement* », « *combien de personnes vivent dans ce logement ?* », « *quel est votre salaire ?* »). Les indicateurs subjectifs reposent quant à eux sur les opinions des individus : « *l'expression « indicateurs subjectifs » est un raccourci employé pour désigner des indicateurs ou des mesures de réalités subjectives, des perceptions ou des évaluations faites par les acteurs sociaux* » (Langlois, 2011, p. 145). Ces derniers suscitent de vifs débats chez les chercheurs qui confondent souvent indicateurs subjectifs et subjectivité de la mesure ; or, « *« indicateurs subjectifs » ne signifie pas « indicateur mesuré subjectivement »* » (Langlois, 2011, p. 145). Cette complémentarité entre les indicateurs objectifs et subjectifs apporte un regard plus large sur la réalité : le taux de criminalité d'un pays ne renseigne pas le sentiment de sécurité de ses habitants, une baisse du revenu moyen par ménage ne correspond pas forcément avec une baisse de la satisfaction des conditions de vie de chacun. Simon Langlois revient sur sa définition en passant par le détour de la langue, c'est-à-dire sa traduction en anglais : la traduction du mot « bien-être » y renvoie à deux expressions différentes mais complémentaires qui amènent un éclairage intéressant. « *Le premier décrit la possession ou l'accès aux ressources matérielles nécessaires à la vie en société à une époque donnée. Le*

terme anglais « wellbeing » traduit ce premier sens, qui renvoie aux conditions de vie (bonnes conditions de logement, facilité de transport, équipement de loisirs) mais inclut aussi l'accès à un emploi et à de bonnes conditions de travail. Le bien-être au sens de « welfare » caractérise l'état général de santé (bien-être psychologique, santé psychologique, absence de détresse psychologique, saines relations, bonne forme physique, etc.), et cette notion est surtout présente dans les travaux en santé publique » (Langlois, 2011, p. 151). Simon Langlois voit donc dans le bien-être une combinaison des aspects pratiques et matériels avec des aspects plus subjectifs.

Par ailleurs, l'expression d'une subjectivité (satisfaction, évaluation...) repose sur une norme : la réponse est le résultat d'une équation entre ce que l'on souhaite et ce qu'on l'on possède, réalise ou que l'on a les capacités de réaliser. L'idée d'intégrer ici la question de norme paraît intéressante parce qu'elle se situe à la croisée des dimensions individuelles et collectives. Les normes sont définies par et pour le groupe : à l'ensemble des règles prescrivant un comportement déterminé dans une société donnée, prescription renforcée par la possibilité de sanctions en cas de transgression. Mais celles-ci s'expriment aussi à l'échelle des individus puisqu'ils sont, d'un côté, les sujets sur lesquels s'appliquent ces normes et, de l'autre, les vecteurs de celles-ci dans le monde auquel ils appartiennent.

Enfin, le bien-être est indissociable de problématiques environnementales : les économistes jugent en effet que le bien-être comprend une dimension temporelle liée à la question de la conservation de nos conditions naturelles d'existence. Le bien-être des citoyens d'aujourd'hui va de pair avec le bien-être de ceux de demain, et les problématiques de préservation des ressources naturelles y sont directement associées : *« ce concept nous amène à comprendre que la détérioration de l'ensemble génère l'impossibilité de vivre bien »* (Alternatives économiques, 2011, p. 79). On apprend ainsi récemment qu'en un demi-siècle, nous avons changé d'ère géologique pour passer dans l'ère « anthropocène », dans laquelle, pour la première fois, l'homme a une influence majeure sur l'écosystème terrestre. Ce constat, établi à partir d'une douzaine d'indicateurs, permet à des biologistes, des chimistes, des géologues d'attirer notre attention sur le pouvoir destructeur des activités humaines. Certains indicateurs sont d'ailleurs développés uniquement dans le but de montrer les impacts écologiques de notre mode de vie, à l'image du célèbre indicateur d'empreinte écologique. Cependant, cette problématique autour de la soutenabilité ne doit pas se borner aux aspects environnementaux mais englober toutes les autres dimensions du bien-être: s'il semble en effet vital d'estimer vivre en sécurité aujourd'hui (dans tous les domaines de sa vie, pas seulement physiquement),

il est tout aussi important de reconnaître la capacité de ce bien-être à se maintenir dans le temps. Nous verrons plus loin que cette question de sécurité, de confiance, d'assurance est une pierre angulaire de l'expression d'un sentiment de bien-être. « *La soutenabilité de ces niveaux de bien-être dépend de la question de savoir si les stocks de capital qui importent pour notre vie (capital naturel, physique, humain, social) seront ou non transmis aux générations à venir* » (Stiglitz et al., 2009, p. 165).

2) Le bien-être comme accord : la définition du programme IBEST

Le programme IBEST avait pour double objectif de fournir une mesure du bien-être des grenoblois tout en s'interrogeant sur la notion de bien-être comme concept politique et philosophique. Les chercheurs en ont ainsi proposé une définition qui croise deux axes. Le bien-être serait alors « *envisagé comme la mesure d'un accord entre l'état subjectif (interne) d'un individu (ses désirs et aspirations, sa santé et sa situation psychique...) et son environnement social et/ou naturel (externe) : ce dernier n'étant pas seulement conçu comme un ensemble de ressources dans lequel il peut puiser – un « capital » se résumant à une quantité plus ou moins grande d'« avoir(s) » – mais comme une condition de sa réalisation non seulement sur le plan matériel mais également d'un point de vue cognitif, émotionnel, voire spirituel. Il s'agit, en d'autres termes, d'une relative « harmonie » qui constitue une « forme » typique de l'interaction entre l'individu et son milieu humain et non humain, matériel et immatériel* » (Fargeon et al., 2016, p. 18). Cette définition est schématisée comme suit (Figure 2) :

B. *Des dimensions à mesurer*

Si la définition du bien-être semble parfois difficile à stabiliser, il est par contre plus aisé d'établir une liste plus ou moins exhaustive de son contenu, c'est-à-dire les dimensions qui le composent.

Ces « nouveaux indicateurs » prennent en compte en effet des dimensions nouvelles de la vie des individus qui permettent d'appréhender au mieux le bien-être et la notion élargie de richesse : le temps libre, l'implication dans la vie citoyenne, la santé, les moyens de transports, le lieu de vie, les liens sociaux, etc. L'objectif principal est de mettre en lien ces données avec l'expression d'un sentiment de bien-être et/ou de sa satisfaction sur la vie pour comprendre d'une part ce qui joue sur le bien-être des individus et ainsi rendre les politiques publiques plus adaptées à la qualité de leurs vies. Ces enquêtes montrent par ailleurs qu'à conditions de vie égales (salaire, logement, emploi, etc.), certains individus se disent plus satisfaits : interviennent dans ces variations des données plus subjectives, celles que nous citions plus haut. Le fait de se sentir en sécurité, d'estimer être reconnu dans son travail, d'être bien entouré... Sont autant de choses qui comptent parfois plus que le niveau de revenu. Sans négliger l'aspect des conditions de vie, ces recherches montrent que certaines ressources peuvent compenser, en partie, les difficultés matérielles et qu'il est nécessaire de les prendre en compte. A partir de différents documents de travail, nous avons pu établir une liste des dimensions qui font l'unanimité pour l'évaluation du bien-être. Pour illustrer ces dimensions, nous avons également mis en exemple des indicateurs utilisés pour les mesurer : ces indicateurs se placent à la fois du point de vue individuel (la situation d'une personne en particulier) et du collectif (les statistiques établies pour l'ensemble de la population).

- **Le rapport au temps** : temps libre (heures par semaine), temps passé dans les transports par jour, sentiment d'avoir assez de temps, pourcentage des enfants à qui les parents font la lecture, pourcentage de gens qui travaillent plus de 50h par semaine... ;
- **le patrimoine** (qui se différencie et complète les flux de revenus) : possession d'un ou de plusieurs biens fonciers ou immobiliers, possession d'un produit d'épargne, pourcentage d'épargnants... ;

- **le logement** : quartier d'habitation, pourcentage de sans-abris, caractéristiques du logement, nombre d'habitants par pièce, nombre de personnes qui vivent sans accès aux sanitaires... ;
- **la santé** : nombre de visites chez le médecin, estimation de son état de santé, espérance de vie estimée, espérance de vie à la naissance... ;
- **la situation matérielle** : revenu, niveau de consommation, fins de mois difficiles, rapport des inégalités économiques, estimation de ses difficultés matérielles, pourcentage de pauvreté... ;
- **le travail** : catégorie socio-professionnelle, sentiment de reconnaissance dans son travail, sentiment d'être rémunéré à sa juste valeur, adéquation avec ses attentes, taux d'emploi, taux de chômage longue durée... ;
- **l'éducation et les compétences** : niveau d'étude, taux d'alphabétisation, pourcentage des 25-65 ans avec un diplôme universitaire, rapport élèves/enseignants dans les écoles publiques... ;
- **le dynamisme communautaire** : investissement associatif, engagement politique, ou dans des collectifs, taux d'abstention aux élections, pourcentage de gens non intéressés par la politique, pourcentage de participation à des activités organisées... ;
- **les liens sociaux** : qualité et quantité des liens avec la famille/les amis/les voisins/les collègues, estimer pouvoir compter sur quelqu'un en cas de coup dur ou être bien entouré, pourcentage de gens qui pensent que la majorité des personnes sont dignes de confiance... ;
- **la sécurité** : sentiment de sécurité pour sa vie personnelle/par rapport à l'avenir/par rapport à sa situation financière, nombre d'homicides comptés par la police, nombre de gens qui disent avoir été victimes d'agressions (traduit de l'expression « *self reported victimisation* »)... ;
- **les loisirs et la culture** : nombre de sorties culturelles, lectures de journaux, sorties, nombre de nuitées à l'extérieur du domicile par an, pratiques sportives, part du budget pour les loisirs, satisfaction sur ses sorties... ;
- **le bien-être subjectif** : estimation de son niveau de bien-être, de la qualité de sa vie ;

- **l'environnement** : qualité de l'air, satisfaction des gens sur l'environnement, qualité de l'eau, empreinte écologique, émission de gaz à effet de serre, production d'énergies primaires, population d'oiseaux...

Si ces dimensions peuvent faire l'objet d'une liste, dans lequel nous verrions les indices évoluer au cours du temps (par exemple : « depuis 10 ans, le temps pour soi a diminué »), il n'est pas moins important de porter grande attention aux corrélations entre ces différents aspects de la vie de chacun (par exemple : plus on a de contact avec les autres, plus on se sent en bonne santé). Le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi revient sur cet enjeu à propos de l'évaluation de la qualité de la vie : « *le premier enjeu transversal consiste à mieux évaluer la relation entre les différentes dimensions de la qualité de la vie. Certaines des questions concrètes les plus importantes pour la qualité de vie ont trait à la manière dont les évolutions dans un domaine affectent les évolutions dans d'autres domaines* » (Stiglitz et al., 2009, p. 120).

Afin d'illustrer la composition des indicateurs de bien-être, l'OCDE a produit dans le rapport « *How's life ?* » un schéma illustratif (Figure 3) de la composition des indicateurs de bien-être qui peut aider à se représenter leur logique globale de construction (OECD, 2013). Si la liste des sous-dimensions (sécurité, logement, liens sociaux, etc.) n'est pas exhaustive vis-à-vis des autres indicateurs de bien-être, on retrouve bien le schéma propre à ces nouveaux indicateurs : dimensions subjectives et objectives complémentaires, prise en compte des inégalités, notion de durabilité (environnementale mais aussi sociale, humaine...).

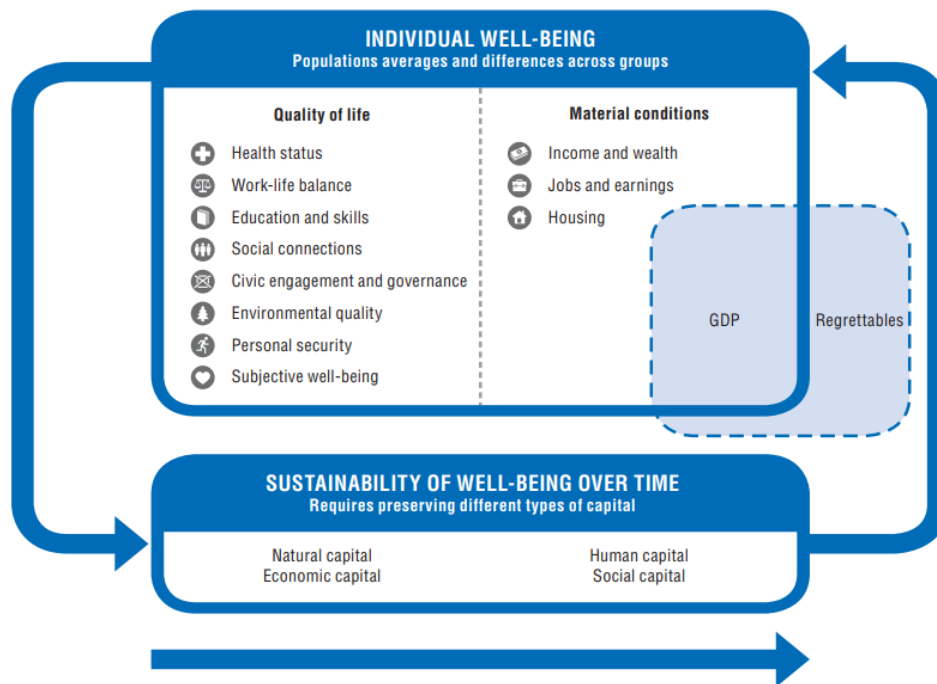


Figure 3 – Tableau conceptuel des différentes dimensions du bien-être (OCDE)

Les différentes analyses issues de l'évaluation du bien-être sur une population montrent bien le croisement de ces données, d'abord entre elles, mais aussi sur l'expression globale de la satisfaction sur la vie ou de son bien-être. D'autres analyses pointent en outre une prépondérance de quelques dimensions qui semblent plus importantes pour les individus que d'autres : on pense notamment au domaine des sociabilités sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin, via les résultats de l'enquête grenobloise IBEST.

IV - Les sociabilités : une place à part dans le sentiment de bien-être

A. Décrire une dimension multiforme

La très grande majorité des travaux sur le sentiment de bien-être prennent en effet en compte les effets de la sociabilité. La manière d'évaluer ces liens est aussi riche, diverse et variée que la forme que ces liens peuvent prendre : « *l'entourage proche peut apporter un soutien psychologique, une aide financière en cas de difficultés, rendre un service, mobiliser ses contacts professionnels, etc. Mêmes des relations plus éloignées, de simples connaissances,*

peuvent avoir un profond impact sur le bien-être individuel en apportant des informations ou en aidant à trouver un emploi, à évoluer dans sa carrière, etc » (Bigot et al., 2012, p. 108). Le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi reconnaît de la même manière l'importance des sociabilités dans la constitution du sentiment de bien-être puisque *« les gens qui bénéficient de liens sociaux nombreux évaluent positivement leurs vies car parmi les activités personnelles les plus agréables, nombreuses sont celles qui impliquent des relations sociales »* (Stiglitz et al., 2009, p. 253).

Au-delà du fait que les liens que nous entretenons avec autrui sont mesurés de différentes manières, tous pointent l'intérêt de saisir ce domaine comme constitutif des individus et de leur bien-être : à ce titre, le lien social n'est pas qu'une dimension du bien-être. Dans l'introduction du rapport sur le bien-être publié en 2008, le Conseil de l'Europe établit ainsi une distinction conceptuelle entre bien-être individuel et bien-être pour tous, ce qui *« met l'accent sur le fait que le bien-être ne peut être atteint s'il n'est pas partagé. Une partie de l'humanité ne peut vivre bien si l'autre est dans le mal-être ou si elle y parvient aux dépens des générations futures »* (Conseil de l'Europe, 2008, p. 9). Dominique Méda rappelle à ce titre que le lien social ainsi que *« l'attachement affectif et théorique à l'idée de société et de solidarité »* font partie de ce qu'il faut prendre en compte dans la mesure de la richesse (Méda, 2008, p. 46).

Ainsi, et par différents biais, toutes les enquêtes ayant pour objectif de mesurer le bien-être réfléchissent à des indicateurs à même de décrire la vie sociale des individus. Le CREDOC (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie) interroge le bien-être des français depuis 35 ans à travers une enquête qui examine les différentes dimensions de leurs vies (les sociabilités, le travail, la situation matérielle, etc.). La dimension « liens et relations sociales » est appréhendée à la fois à travers l'importance des relations interpersonnelles (voir ses amis et sa famille, nombre d'occupants du logement), l'implication citoyenne (participation à des activités associatives de différentes natures) et la situation sociale (avec ou sans enfants, en couple ou pas, actif occupé). Les résultats vont dans ce sens : *« on constate l'extrême influence des liens affectifs dans ce qui contribue au bonheur [...] La qualité de la relation aux autres (enfants – famille – couple – amis) est mise en avant comme motif de bonheur par plus de 70% des personnes heureuses »* (Bigot et al., 2012, p. 49). L'OCDE identifie par exemple différents indicateurs de cohésion sociale (2007) qui touchent à la fois des relations institutionnelles (participation aux élections, confiance dans les institutions publiques...) et des perceptions individuelles (suicides, satisfaction à l'égard de l'existence...). L'Indice Canadien

du Mieux Être (ICME) évalue quant à lui le lien social à travers la question du dynamisme communautaire qui se retrouve dans deux dimensions : les relations sociales (pourcentage de la population ayant au moins 5 amis proches, exprimant un sentiment d'appartenance à la communauté très ou passablement profond, se sentant en sécurité de marcher seuls la nuit...) et les normes/valeurs (pourcentage de la population ayant subi de la discrimination au cours des 5 dernières années en raison de caractéristiques ethnoculturelles, estimant pouvoir faire confiance à une majorité ou à beaucoup de personnes).

Les grandes enquêtes sur les valeurs confirment aussi l'attachement des français et des européens aux liens qu'ils entretiennent avec autrui : famille et amis représentent des dimensions centrales de la vie (Bréchon, 2003). L'European Social Survey, qui enquête les valeurs des européens, considère ainsi que le bien-être est constitué de six dimensions essentielles, dont les « *relations de soutien* » qui représentent l'ensemble des relations que les individus apprécient ou sur lesquels ils peuvent compter. Cette dimension prend forme à travers quatre questions : avec combien de personnes pouvez-vous parler de sujets intimes, vous vous sentez aimés par vos proches, vous recevez de l'aide et du soutien et la fréquence à laquelle vous vous êtes senti seul au cours de la semaine passée (Jaffrey, Abdallah et Quick, 2015, p. 4).

Ces enquêtes se traduisent par des résultats qui fournissent un état des lieux de la vie sociale dans les différents pays enquêtés, et parfois même des comparatifs entre pays ou entre périodes. C'est le cas du CREDOC qui note que face aux transformations des cycles de vie familiaux (augmentation des séparations et divorces, recul de l'âge du mariage et du premier enfant...), les liens sociaux se transforment depuis les années 1980. En conséquence, les relations familiales à l'intérieur et à l'extérieur du foyer s'affaiblissent (augmentation des ménages d'une personne, baisse de la fréquentation régulière de ses proches, etc.) au profit des liens amicaux qui tendent à se resserrer : le régime de sociabilité passe ainsi d'un mode subi à un mode plus choisi. Les résultats montrent « *non pas un recul global de la sociabilité des individus, mais plutôt à une mutation des rapports sociaux, du noyau familial vers l'extérieur du foyer* » (Bigot et al., 2012, p. 110). En fait, cette évolution touche surtout les classes moyennes et supérieures : le CREDOC constate en effet une « *fragmentation du corps social* » puisque « *le réseau social des personnes disposant de bas revenus tend* », lui, « *à s'effriter depuis une vingtaine d'années* » (Bigot et al., 2012, p. 111). Du côté des canadiens, l'ICME montre que le sentiment d'appartenance à la communauté est en augmentation, ainsi que le pourcentage d'individu qui offrent de l'aide non rémunérée, tandis que le sentiment

d'insécurité, lui, diminue. Seul bémol : l'engagement des canadiens en faveur du bénévolat a diminué.

Les recherches sur le bien-être sont donc très liées à la question du lien social, à la fois sur un plan empirique (évaluation de cette dimension à un niveau individuel) mais aussi sur un plan plus fondamental (le lien comme condition *sine qua none* de l'existence de la société).

B. Appréhension du lien social dans le programme IBEST

Comme nous le notions, l'enquête IBEST a particulièrement interrogé cette dimension. Un des deux axes du bien-être défini dans le projet, l'axe des réalisations, a justement pour objectif « *d'observer comment se combinent différentes variables descriptives du lien qu'entretient chaque individu avec différents cercles de sociabilité* » (Fargeon et al., 2016, p. 53), du plus proche au plus éloigné. Cinq indicateurs ont été identifiés :

- La sociabilité résidentielle : « *il s'agit de considérer si la personne interrogée vit seule, en couple, en famille ou encore avec d'autres personnes* », il est donc moins question du « *lien familial stricto sensu que sur l'entourage immédiat* » (Fargeon et al., 2016, p. 53) ;
- Les pratiques de sociabilité qui correspondent à « *un indicateur de la fréquence des rencontres (physiques) avec les membres de sa famille et ses amis, ses voisins et ses collègues (hors du travail)* » ;
- La sociabilité culturelle « *évaluée à partir de la lecture de livres et de journaux et des sorties aux spectacles [...] et la participation à des événements sportifs* » ;
- La participation citoyenne « *qui tient compte de la participation aux différentes consultations électorales et de la part prise par la personne interrogée à divers types de mobilisation collective pour résoudre un problème à l'échelle du quartier, de sa ville, etc.* » ;
- La participation associative selon que « *la personne interrogée fait ou non partie d'une (ou plusieurs) association(s), dans quelque domaine que ce soit* ».

Afin de mieux décrire les relations d'un individu à son milieu, les chercheurs ont ainsi isolé différentes configurations de sociabilité qui correspondent à « *l'ensemble des réseaux interactifs dans lesquels se situe un individu* » (Fargeon et al., 2013, p. 36) à partir des cinq indicateurs de sociabilité identifiés. Sont ainsi caractérisées cinq configurations : l'univers de la

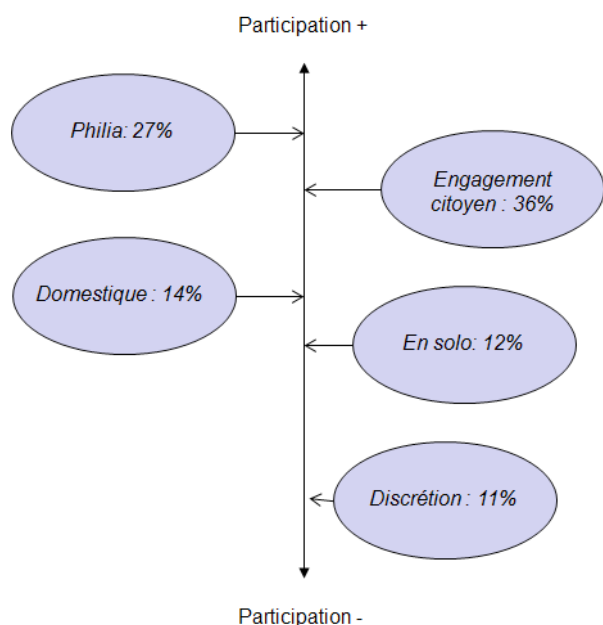


Figure 4 – Impact des formes de sociabilités sur la participation sociale (IBEST)

philia, de l'engagement citoyen, domestique, solo et de la discrétion. Il semble ainsi, comme le montre l'axe des participations (Figure 4), que « *ces différentes formes de sociabilité aient un impact différent sur le bien-être de telle sorte que les cinq univers identifiés peuvent être représentés selon leur plus moins étroite relation avec les indicateurs globaux comme la satisfaction exprimée sur sa vie en général et/ou le sentiment de bonheur* » (Fargeon et al., 2016, p. 54). L'univers de la discrétion est donc associé à une moindre satisfaction sur sa vie que l'univers de la *philia*, par exemple.

L'enquête se fonde par ailleurs sur l'idée que capital monétaire et capital social ne jouent pas sur les mêmes ressources et les mêmes moyens. En effet, le capital social ne peut être réductible à la somme des avantages matériels et financiers auxquels il permet, entre autres, d'accéder. Le capital social est ainsi élevé au statut de « *finalité intermédiaire* » pour le bien-être, pointant « *l'importance des motifs extra-économiques dans la vie des personnes au-delà de l'existence d'avantages économiques associés à ces liens* » (Fargeon et al., 2016, p. 84). Reprenant la schématisation du capital social proposées par Dennis Meadows, les chercheurs établissent le constat que cette forme de capital agit à toutes les échelles du bien-être (Figure 5) :

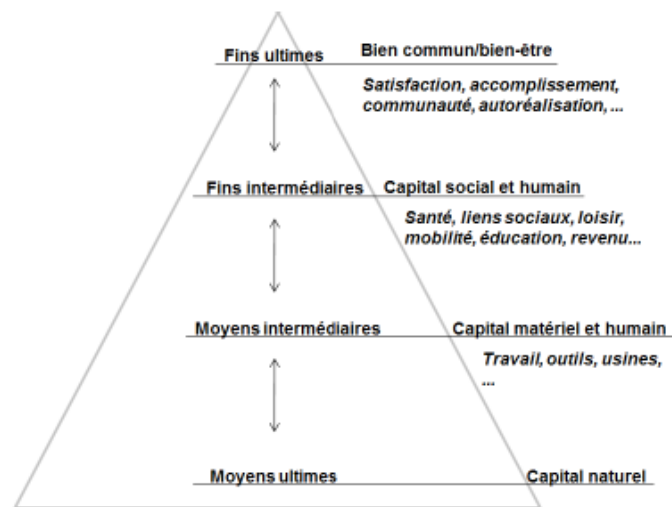


Figure 5 - Le capital social : une finalité intermédiaire au centre du bien-être d'après Meadows (IBEST, 2016, p.85)

Dans le questionnaire imaginé pour le volet quantitatif, le capital social est saisi à partir de trois entrées interrogeant des éléments objectifs mais aussi subjectifs : pratiques (vote, sorties, participations diverses...), sentiment de satisfaction (de sa vie, de la société, et de leurs possibilités d'action) et aspirations. Au total, une vingtaine de questions permettent d'interroger directement ou indirectement cette dimensions : « dans l'ensemble, diriez-vous que vous êtes très satisfait, assez satisfait, peu satisfait ou bien pas satisfait du tout des relations que vous avez avec autrui (les membres de votre famille, de votre entourage, etc.) ? », « en cas de difficultés, ne serait-ce que passagère, pensez-vous que vous pourriez faire appel à quelqu'un de votre entourage pour vous aider ? », « avez-vous le sentiment d'être impliqué/investi dans la vie de votre quartier/ville/entreprise/société ? », etc.

Les résultats montrent ainsi un lien fort entre sentiment de bien-être et sociabilités, « une relation assez régulière et stable, d'une classe de réalisation à l'autre, entre différents paramètres de sociabilité (comme le type de ménage ou l'intensité des pratiques de sociabilité) et les indicateurs globaux (la satisfaction sur sa vie en général et le sentiment de bonheur) » (Fargeon et al., 2016, p. 52). L'analyse des réponses à ses variables mais aussi du croisement des variables entre elles, montrent aussi que de manière générale la satisfaction à propos de ses sociabilités dépend beaucoup plus du contenu et de la forme de ces sociabilités que des

caractéristiques sociodémographiques classiques (âge, CSP, genre, etc.). Le fait d'avoir des liens fréquents voire quotidiens avec les autres est vecteur de bien-être mais cette équation ne se résume pas au « encore plus, c'est mieux » : l'analyse montre une relation complexe entre qualité et quantité des relations, puisque « *une fréquentation intense des personnes ne va pas toujours de pair avec un niveau de satisfaction vis-à-vis de ses relations plus élevé* » (Fargeon et al., 2016, p. 86).

Ces résultats apportent aussi un regard novateur sur la solitude et l'isolement, notamment quand ces données sont mises en perspective avec les postulats sur lesquels reposent les politiques publiques aujourd'hui : on y apprend par exemple que « vivre seul » n'est pas toujours un facteur d'exclusion et que donc cet indicateur (vivre seul) « *est très imparfait pour pointer le manque en termes de ressources sociales et de possibilité d'actions d'une personne* » (Fargeon et al., 2016, p. 86). Le sentiment de solitude repose sur une dynamique plus complexe qui fait intervenir d'autres facteurs. Le dispositif d'enquête utilise notamment la variable « *estimer pouvoir compter sur quelqu'un en cas de coup dur* » (indicateur de possibilité de recours social) pour travailler la question de l'isolement, comme dans l'*European Social Survey* : estimer avoir un « filet » de sécurité est une donnée essentielle dans la perception de sa propre sécurité (sociale, financière, matérielle, etc.). L'analyse des possibilités de recours montre ainsi que deux catégories d'individus sont particulièrement sensibles à l'isolement : d'une part les personnes de plus de 65 ans, le plus souvent en couple, et d'autre part, les employés et ouvriers de 35 à 50 ans, divorcés ou célibataires. Ces résultats alimentent ainsi « *la problématique de l'isolement lié à l'âge et à la montée de la dépendance* » mais aussi « *la question de l'effritement du tissu social et de la précarité pour le deuxième groupe considéré, plus touché par les accidents de la vie que sont le divorce et le chômage* » (Fargeon et al., 2016, p. 87). Parallèlement, les résultats témoignent du fait que la fréquentation quotidienne de personnes diverses n'entraîne pas nécessairement un fort sentiment de pouvoir compter sur quelqu'un, même si « *ce sont les personnes voyant leurs amis, leurs familles et leurs voisins plusieurs fois par semaine ou par mois qui peuvent le plus compter sur ces personnes* » (Fargeon et al., 2016, p. 86).

Le rapport 2016 accorde par ailleurs une grande place à l'indicateur de la confiance en autrui, « *la seule à être très liée avec les différentes facettes de la sociabilité* » (Fargeon et al., 2016, p. 88), et révélateur de la manière dont un individu s'inscrit dans son environnement à travers des liens interpersonnels mais aussi des liens plus institutionnalisés (participation

citoyenne, confiance dans les institutions, etc). Les résultats montrent que la défiance est corrélée avec une insatisfaction sur sa vie en général, insatisfaction elle-même liée à des perspectives fortement contraintes par des facteurs économiques, de santé ou culturels. En effet, le niveau de confiance en autrui augmente avec le niveau de diplôme, une moindre confiance entraînant une forme de retrait social, à la fois vis-à-vis des relations personnelles que des institutions. Une des hypothèses soulevée dans le rapport évoque le fait que les individus au bas de l'échelle sociale « *ont peut-être été plus souvent confrontées à la dureté des dispositifs publics* » en cas de difficultés ou « *se confronter à plus de problèmes pour faire valoir leur droit ou leur opinion* » (Fargeon et al., 2016, p. 90).

Trois facteurs sont corrélés avec l'implication institutionnelle : l'âge et la durée de résidence, la situation socio-économique et le genre. En effet, le sentiment d'engagement et d'implication dans son quartier grandit avec l'âge et la durée de résidence. Il est aussi corrélé avec la place sur l'échelle sociale, le fait d'être placé haut sur cette échelle renforçant le sentiment de se sentir plus impliqué et concerné par la vie de la cité : ce sentiment accompagne en outre des actions concrètes en faveur d'une plus grande intégration (inscription sur les listes électorales, participation à des manifestations collectives...). Enfin, les femmes se sentent moins impliquées que les hommes et parallèlement les plus insatisfaites de cette situation, ce qui révèle « *des tensions et frustrations liées à l'inégale répartition des temps d'activité au travers de la question de la conciliation de la vie professionnelle-vie familiale* » (Fargeon et al., 2016, p. 91).

A l'aune des données présentées ici, plusieurs conclusions peuvent être tirées. D'abord que le bien-être dépend d'un agencement entre ressources monétaires et non monétaires « *qui influent sur la manière dont la personne perçoit, juge son environnement, sur les éléments qu'elles valorisent ou dévalorisent et donc sur ses possibilités réelles d'action et d'implication* » (Fargeon et al., 2016, p. 92). En outre, l'absence de ressources monétaires agit essentiellement sur la perception de son environnement social et institutionnel, sa place dans celui-ci et, de fait, sa manière de s'y impliquer : les résultats ne permettent pas d'identifier un « *mécanisme compensatoire* » entre les deux types de ressources mais ne montrent pas non plus un cumul automatique des manques. Troisièmement, il apparaît évident que les sociabilités constituent à la fois une ressource pour s'accomplir dans tous les domaines de l'existence et

faire face aux difficultés, et une finalité en soi. Enfin, au-delà des aspects monétaires, apparaissent quatre formes d'inégalités « *potentielles en termes d'opportunité de réalisation* » (Fargeon et al., 2016, p. 92) : en termes de temps d'activité, touchant notamment les femmes actives, les ouvriers et les employés qui ont moins de temps à consacrer à leurs aspirations ; d'un manque de confiance et de ressources symboliques (« *bagage culturel* ») réduisant les possibilités de s'impliquer dans la vie sociale ; d'entraide ; et quatrièmement « *dans l'accès à des biens matériels et des services soutenables sur le plan social et environnement* » (Fargeon et al., 2016, p. 92).

Les résultats IBEST valident ainsi l'existence de certains mécanismes sociaux déjà identifiés et bien connus des sciences sociales : par exemple que les personnes âgées et les classes populaires sont les plus touchées par l'isolement, ou qu'une bonne insertion dans la société conditionne la confiance en autrui. Mais ils montrent aussi la complexité des processus à l'œuvre entre un individu et son environnement : s'agissant de nos liens aux autres, « plus » ne veut pas toujours dire « mieux », vivre seul ne veut pas dire isolé, et la frontière est mince entre isolement, solitude et autonomie.

C. Interroger les sociabilités : l'intérêt d'une approche qualitative

C'est à partir de ce constat – la richesse et la complexité de la relation d'un individu à son milieu – qu'est née l'idée de prolonger ces réflexions dans une recherche privilégiant l'approche qualitative. L'objectif de la thèse était donc d'apporter les éléments théoriques et empiriques permettant de mieux comprendre le rôle que jouent les formes de sociabilité dans le bien-être, individuel ou collectif. S'interroger sur les sociabilités c'est donc se questionner sur la tension qui lie l'individu à son environnement proche et moins proche, matériel et immatériel.

Comme définition de la sociabilité, nous retiendrons celle proposée par Claire Bidart dans un article paru en 1988 : « *ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relient l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe* » (Bidart, 1988). Cette définition permet d'introduire l'idée qu'en fonction de leur position dans l'espace social, les individus n'en ont pas la même expérience. Or, si les sociabilités représentent une forme d'expérience particulière (« relations effectives ou vécues »), nous pouvons affirmer que les sociabilités ne sont pas vécues de la même manière par tous en fonction de leur position. *In fine*, cela revient à affirmer qu'il existe des inégalités au sein de la société : tous les individus

n'ont pas accès aux mêmes ressources sociales, et, de fait, tous ne sont pas égaux face à l'expression d'un sentiment de bien-être. En somme, comme le note Castel, que « *les individus sont inégalement supportés pour être des individus* » (Castel, 2009, p. 404). Certains résultats évoqués en amont vont dans ce sens : IBEST montre par exemple qu'il existe un risque plus élevé d'isolement social pour les personnes âgées et les ouvriers célibataires, ou que le sentiment de ne pas être impliqué dans la vie de la cité est plus fréquent chez les femmes. Cette recherche sera en partie consacrée à l'identification et à la caractérisation des inégalités d'accès aux ressources auxquelles permettent d'accéder les liens aux autres. Les travaux d'IBEST ainsi que d'autres enquêtes sur le bien-être ou plus généralement consacrée à la question du lien social fournissent déjà des éléments de compréhension et d'analyse qu'il conviendra d'étayer à la lumière des données produites ici, en proposant une approche fine des mécanismes qui limitent ou au contraire encouragent l'accès et la mobilisation de ces ressources en fonction de certaines configurations.

Parallèlement, nous avons souligné l'aspect fondamental de la question du lien social. Parler de nos liens aux autres implique de comprendre la manière dont nous faisons et défaisons du lien, dans quels contextes et par quels moyens. L'idée défendue ici, et qui rejoint des perspectives théoriques qui seront évoquées dans le chapitre suivant (Durkheim, [1893] 2013 ; Simmel, [1908] 2013 ; Elias, [1991] 1997 ; Simondon, [1958] 2005), est que la dimension des sociabilités ne peut être considérée comme extérieure à l'individu. Le lien social n'est pas un capital que l'on pourrait acquérir mais il est constitutif même de l'idée d'individu et de fait, de l'idée de société. Aussi, bien qu'elle ait été mentionnée à plusieurs reprises dans ce chapitre et mobilisée par différents travaux sur le bien-être, la notion de capital social sera mise de côté dans ce travail. Son usage comme catégorie et outil statistique (Ponthieux, 2003) ou comme bonne mesure des liens de solidarité d'une société (Méda, 2002) notamment tel qu'il est défini par Robert Putnam (1995) est très discuté. Or, le capital social est une notion très utilisée en sociologie spécialement en France grâce aux travaux de Pierre Bourdieu (1980a) : il est défini comme « *l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance* » (Bourdieu, 1980a, p. 2). Il apparaît – et c'est tout l'objet du chapitre suivant – que la conception du lien social sur laquelle repose ce travail se distingue de cette approche d'un point de vue théorique. En effet, moins qu'un « stock » ou un « capital » extérieur aux individus, que ceux-ci auraient pu acquérir au cours de leur existence, le lien social se définit

plutôt ici comme une condition *sine qua non* de l'existence de l'individu, qui n'agit ni en amont ni en aval de sa constitution mais bien au cœur même de ce processus, les deux étant indissociables.

Aussi, si comme le rappelle Norbert Elias ([1991] 1997), il est fondamental de ne pas séparer la pensée de l'individu de celle de la société, et il n'en est pas moins intéressant de s'appliquer à décrire la manière dont cette « *socialisation ne cesse de nouer, dénouer et de renouer ces liens entre les hommes* » (Simmel, [1908] 2013, p. 55). C'est alors à travers le regard et le récit des individus sur eux-mêmes que nous avons choisi de travailler cette question des sociabilités, en nous demandant quels mécanismes les sociabilités permettent à l'individu de se réaliser. Il s'agit de montrer, dans le prolongement des travaux d'Amartya Sen, que les individus acquièrent, au travers de leurs expériences sociales, des *capabilités*, c'est-à-dire des dispositions, comme la confiance ou le sentiment de sécurité, qui leur permettent de faire face à la vie, de s'adapter, d'évoluer, bref : de se réaliser dans la société. Ces réflexions nourriront aussi une réflexion sur une autre manière de considérer les inégalités.

Toutes les recherches présentées dans ce chapitre fournissent déjà des éléments de réponse. Mais, à l'image d'IBEST, certains mécanismes de reproduction ou d'acquisition des dispositions ne sont pas appréhendables par des méthodologies d'enquête quantitatives qui limitent l'expression des cheminements individuels, des compromis et des tensions dont les parcours biographiques font état. A l'aune d'une enquête mobilisant essentiellement la technique de l'entretien semi-directif qui est de cheminer dans les histoires de vie, cette recherche a pour ambition de fournir des éléments descriptifs précis qui permettront de mieux comprendre la manière dont les interactions prennent vie entre un individu et son milieu.

Conclusion

C'est donc ici la genèse de la recherche qui a été déroulée. Si l'on comprend que le projet de thèse vient à la suite d'une enquête et d'une réflexion menée localement, nous avons replacé le projet dans un courant critique de plus grande ampleur notamment dans les pays occidentaux. Ce ne sont donc pas des outils de mesure qui sont rediscutés : c'est le système dans son ensemble, sa manière de fonctionner, d'impacter négativement les populations qui le compose, les ressources naturelles qui permettent sa survie, de produire et de reproduire des inégalités... Le modèle de développement des sociétés contemporaines, guidé par un courant de

l'économie, s'appuie sur certaines notions (valeur, utilité, richesse) qui produisent une vision des hommes et de la société rationnelle et utilitariste. Ces considérations philosophiques aboutissent à l'idée que les individus sont des êtres détachés, autonomes, souverains et totalement libres, et sont surtout extrêmement performatives dans l'espace social où l'on glisse progressivement d'un régime de responsabilité collective vers un régime de responsabilité individuelle, où l'Etat se désengage progressivement de sa mission de régulation de la vie sociale, où les structures initialement pensées pour encadrer, protéger et soutenir les individus font défaut (Castel, 2009). Mais elles circulent aussi à une échelle individuelle, dans la manière qu'ont les individus de se représenter leur place et leur rôle dans la société ; ce qui ne signifie pas pour autant que les pratiques sociales correspondent à ce modèle normatif.

Cette conception de l'individu moderne, que François Flahault qualifie d'occidentale (2006), ou que d'autres associeraient au néolibéralisme, doit être réinterrogé. En cela, la question du lien social est au cœur des enjeux sociaux et politiques contemporains. S'interroger sur ce qui lie les individus les uns aux autres c'est aussi s'interroger sur le socle commun qui soutient l'existence d'une société et des individus qui la compose. S'interroger sur la condition de l'homme contemporain dans ce début de siècle c'est s'interroger sur le projet de société et, en somme, se demander comme le faisait Patrick Viveret un peu plus haut : « *qu'allons-nous faire de notre propre famille humaine ?* » (Viveret, 2005, p. 351).

Chapitre II. De l'individualisme à l'individuation : enquête sur les solos

Introduction

« Il faut surtout éviter de fixer de nouveau la « société » comme une abstraction en face de l'individu. L'individu est l'être social » (Marx, [1844] 1962, p. 90)

*« **Claudine Haroche** : Pourriez-vous préciser ce que vous entendez par « exister comme individu » ? Ce que je discerne en ce qui me concerne est difficilement dissociable d'une transformation dans le rapport à soi dans la représentation que se fait l'individu de lui-même, transformation qui s'accompagne de la recherche de non-dépendance.*

***Robert Castel** : Exister positivement comme un individu c'est, me semble-t-il, avoir la capacité de développer des stratégies personnelles, disposer d'une certaine liberté de choix dans la conduite de sa vie parce que l'on est pas dans la dépendance d'autrui » (Castel et Haroche, 2001, p. 47)*

« Dans la condition moderne, la première épreuve à laquelle est confronté l'individu, avant même celle du respect des règles, est de parvenir à se tenir dans un monde qui ne le contient plus aussi fermement que jadis » (Martuccelli, 2002, p. 44)

Les sociabilités apparaissent donc être au cœur des travaux et des enquêtes sur les nouveaux indicateurs de richesse : il semblerait que, toutes dimensions confondues, celle qui soit déterminante dans l'expression d'un sentiment de bien-être est la manière dont nous sommes reliés aux autres et à la société dans laquelle on vit. Les résultats produits dans le cadre du programme IBEST, nous l'avons vu, montrent bien l'importance du lien social dans l'expression d'un sentiment de bien-être, et d'autres enquêtes le montrent aussi. Le CREDOC enquête depuis le début des années 1980 sur les « Conditions de vie et aspirations » des Français ; il s'agit d'interroger les différentes dimensions de leurs vies (les sociabilités, le travail, la situation matérielle, etc.) et quelques items du questionnaire abordent les aspects subjectifs du bien-être¹. Les résultats vont dans le même sens : « on constate l'extrême influence

¹ Par exemple : « dans votre vie actuelle, vous sentez-vous heureux ? » avec quatre modalités de réponses (jamais, occasionnellement, assez souvent, très souvent).

des liens affectifs dans ce qui contribue au bonheur [...] La qualité de la relation aux autres (enfants – famille – couple – amis) est mise en avant comme motif de bonheur par plus de 70% des personnes heureuses » (Bigot et al., 2012, p. 49).

L'individu doit d'abord et avant tout être pensé comme un être *en* relation ainsi que nous l'avons établi en introduction. Cette idée a été alimentée par des auteurs qui appartiennent à différentes disciplines et qui s'en sont saisi, chacun à sa manière et selon son prisme disciplinaire. Le programme même de la sociologie repose pour une part importante sur l'objectif de penser le lien, la solidarité entre les membres d'un collectif et ce qui fait la cohésion sociale (Emile Durkheim, Georg Simmel, Norbert Elias). Mais penser le lien social c'est aussi, d'un point de vue philosophique et anthropologique, identifier une condition naturelle du vivant (Gilbert Simondon), et mettre en valeur les supports et conditions d'existence de l'individu (Gilbert Simondon, François Flahault). C'est encore formuler un projet politique (Emile Durkheim, Léon Bourgeois avec la doctrine du solidarisme) qui a conduit en partie à construire l'Etat social au cours du XX^{ème} siècle. En ce sens, la cohésion sociale est d'abord un état de fait, une caractéristique naturelle des organismes vivants et des organisations sociales, avant d'être un projet politique ou une doctrine philosophique ; vient ensuite l'idée qu'il revient au *collectif*, aux sociétés, de réguler et de garantir cette cohésion. Ce que nous proposons ici fait le lien avec la partie précédente (Chapitre I) : montrer que ce travail de recherche sur le lien social s'inscrit dans une contexte plus large qui déborde la seule enquête sociologique mais qui, tout comme la révolution de pensée initiée par le mouvement des nouveaux indicateurs sociaux, prend résolument racine dans son époque.

Ces observations sur le lien social reviennent en effet à mettre en lumière l'intérêt et les enjeux autour de notre discipline, d'autant plus cruciale aujourd'hui que si la sociologie permet de rappeler que l'individu est avant tout un *être social*, pour reprendre la formule de Karl Marx, elle montre aussi que la manière dont il se socialise a évolué dans le temps. « *Quelle est [donc] la spécificité du rapport contemporain entre « individu » et « société » au regard des configurations passées ?* » (Tarragoni, 2018, p. 5). Une réponse rapide et banale consiste à mettre en avant la montée de l'individualisme, concept entendu comme une désaffiliation progressive de l'individu, se distanciant de l'ensemble des liens qui le rattachent à ceux qui l'entourent ainsi qu'aux grandes institutions qui structurent la société (la famille, le travail, l'Etat, etc.). Dans le discours commun, dans l'arène médiatique, le sens du terme ainsi que ses effets supposés sur l'ensemble du corps social sont aussi variés que le nombre de personnes qui

en font l'usage. Mais l'individualisme semble avoir de commun dans ces discours « *une inquiétude diffuse qui se nourrit de la conscience partagée d'un affaiblissement, d'une dégradation, voire d'une décadence des croyances, des liens, des contraintes et des solidarités qui tissaient la vie d'autrefois* » (Piguet, 2018, p. 176). Cette lecture moderne est parfois associée à un égoïsme exacerbé, à l'image d'un individu désengagé et désintéressé du collectif ; parfois, à l'inverse, elle s'associe à un discours de la liberté retrouvée, l'individu d'aujourd'hui étant plus à même de laisser s'épanouir sa nature profonde, son « *for intérieur* » (Haroche, 1995). Entre ces deux « pôles » se trouvent beaucoup d'autres discours qui alimentent la thèse de la désaffiliation.

Ce travail de recherche s'oppose à ces théories de l'individualisme : il prend le parti de considérer ces changements non pas comme un effritement des liens entre individu et société, mais plutôt comme une nouvelle modalité de ce rapport. Au fond, « *quelle que soit la nouveauté radicale de la société dans laquelle nous vivons, nouveauté qui reste à démontrer, il n'est pas de montée en puissance de l'individualisme que la sociologie ne puisse rapporter à une structuration de l'organisation sociale* » (Tarragoni, 2018, p. 9). Si l'individu gagne en autonomie, ce n'est ni un affranchissement total de la société ni l'effet d'une volonté propre de chaque individu, dont les comportements indépendants produiraient, par leur concomitance, un phénomène social. C'est bien plutôt le résultat d'un mode d'organisation de la société dans lequel s'inscrivent les individus. A la suite d'auteurs (Martuccelli, 2002 ; Lahire, 2013 ; Tarragoni, 2018) qui critiquent une vision fantasmée de l'individu moderne ou post-moderne, notre perspective permet de penser la transformation du rapport individu/société à l'aune d'un modèle d'autonomisation dans lequel l'individu est poussé à se « prendre en main », à décider pour lui-même, à porter la responsabilité de ses choix et du déroulement de son parcours de vie – que celui-ci soit parsemé d'échecs ou de réussites. Mais penser l'individu comme poussé à être plus responsable ne dispense pas de fournir une réflexion sur ce qui le soutient dans ce nouveau statut, en considérant notamment les supports relationnels qui lui permettent de s'autonomiser et dont on peut se demander s'ils sont également distribués entre les individus.

En ce sens, la situation des gens qui vivent seuls, par choix ou par contrainte nous a parue pertinente pour questionner les modalités du lien social aujourd'hui, en rapport avec les processus d'autonomisation à l'œuvre. Si les tendances démographiques montrent une très forte augmentation des ménages solos ces dernières années, ces situations sont-elles le produit de volontés individuelles de se détacher des autres, d'un conjoint, de sa famille ? Ce mode de vie

est-il le reflet et la concrétisation d'aspirations individualistes, comme l'opportunité de tisser des liens plus électifs, plus « liquides » pour reprendre l'expression de Zygmunt Bauman (2008) ? Est-il seulement cela ?

Aussi, ce chapitre permettra-t-il de revenir sur les apports de la sociologie et de la philosophie dans cette réflexion sur la manière dont nous pouvons penser les formes de la solidarité aujourd'hui. Nous situerons ensuite cette thèse au regard d'autres travaux qui défendent l'idée que la société et ses membres seraient plus « individualistes » et poseront les bases d'une sociologie de l'individuation. Enfin, nous présenterons le travail de catégorisation de la population que nous avons choisi d'étudier : les solos.

I - Les théories du lien social

A. Penser l'individu en relation

D'un point de vue épistémologique, la sociologie est construite sur l'idée de mieux saisir les dynamiques du lien social : « *toute l'histoire de la sociologie peut être lue comme une suite de tentatives pour penser à sa racine la spécificité de l'être ensemble moderne* » (Martuccelli, 2006, p. 16). Les interrogations sur la manière dont la société fonctionne ne sont pas nouvelles et n'émergent pas avec la formation de la sociologie, la philosophie s'étant déjà saisie de ces questions. Avec cette « nouvelle science » vient plutôt l'idée de formuler des lois pour en comprendre le sens, le fonctionnement et la régularité.

1) La solidarité comme projet de la sociologie durkheimienne

« Il faut que notre société reprenne conscience de son unité organique ; que l'individu sente cette masse sociale qui l'enveloppe et le pénètre, qu'il la sente toujours présente et agissante, et que ce sentiment règle toujours sa conduite [...] [La sociologie] lui apprendra qu'il n'est pas un empire au sein d'un autre empire, mais l'organe d'un organisme, et lui montrera tout ce qu'il y a de beau à s'acquitter consciencieusement de son rôle d'organe. Elle lui fera sentir qu'il n'y a aucune diminution à être solidaire d'autrui et à en dépendre, à ne pas s'appartenir tout entier à soi-même » (Durkheim, 1888, p. 21)

La sociologie naît du besoin de comprendre, avec la révolution industrielle entre autres, les bouleversements sociaux liés aux transformations du travail, de la famille, de l'État, des valeurs, etc. Le travail d'Émile Durkheim est central dans la construction de la discipline et se

doit d'être distingué ici en ce qu'il permet de fournir encore, un siècle et demi après sa formulation, un cadre de pensée pertinent pour analyser les dynamiques sociales contemporaines. Souvent considéré comme le père de la sociologie française, on doit en effet à Émile Durkheim un certain nombre de textes fondateurs, à propos duquel il n'existe pas de consensus, mais à qui on doit reconnaître le mérite de faire référence. Si, nous l'avons dit, les interrogations sur le fonctionnement des sociétés ne sont pas nouvelles, émerge avec la sociologie un nouveau paradigme qui permet d'appréhender la cohésion sociale comme un état de nature. Ces propositions s'opposent avec l'idée de considérer que la source de la vie collective repose sur un contrat entre les individus ; considérer ce contrat c'est considérer que « *les hommes se sont mis à vivre ensemble parce qu'ils ont trouvé que c'était utile et bon ; c'est un artifice qu'ils ont imaginé pour améliorer leur condition* » (Durkheim, 1888, p. 4). Penser la société selon ce schéma relève alors pour Durkheim d'un art politique : « *la science, en effet, étudie ce qui est : l'art combine les moyens en vue de ce qui doit être. Si donc les sociétés sont ce que nous les faisons, il n'y a pas à se demander ce qu'elles sont, mais ce que nous devons en faire* » (1888, p. 5). Avec l'avènement de la sociologie et les travaux de Durkheim, vient l'idée que la société n'est pas un artifice mais qu'elle est un organisme composés d'éléments différents, aux fonctions spéciales et complémentaires, qui tendent vers une même fin : il s'agit de comprendre que « *la vie collective ne résultait pas d'une impulsion extérieure et mécanique mais que c'est au sein même de la société qu'elle s'élaborait lentement* » (1888, p. 7).

Dans cette enquête sur le suicide, où sont posées les bases d'un usage des statistiques par les sciences sociales, il entreprend de souligner les effets de la cohésion sociale sur les individus. Remarquant une certaine régularité des taux de suicide dans le temps et dans l'espace, il se saisit de cet objet pour faire la preuve de l'intérêt des méthodes d'enquêtes sociologiques sur des phénomènes qu'*a priori*, elle ne concerne pas. Il montre que l'intégration des individus – par défaut ou excès de lien – et la régulation de leurs conduites sont les causes déterminantes de l'explication du suicide dans une société ; au fond, l'enquête statistique menée montre que des comportements que l'on pouvait considérer jusque-là comme relevant de dispositions psychologiques sont liés à la manière dont est organisée la vie sociale. Il identifie quatre types de suicides (anémique, égoïste, altruiste et fataliste), tous liés à des modes d'organisation de la société différents ; la société moderne est caractérisée par le suicide anémique (un défaut de régulation), le concept d'anomie sur lequel nous reviendrons théorisant l'affaiblissement des cadres qui structurent la vie des individus. Le suicide égoïste correspond lui à un défaut

d'intégration dans une société désintégrée qui touche davantage les personnes « *pour lesquelles les liens intégrateurs se sont distendus* » (Van de Velde, 2018, p. 7), et signifie une « *individuation démesurée* » (Durkheim, [1897] 2007), l'individu ne dépendant plus que de lui-même.

Pourquoi cette enquête statistique sur le suicide est-elle intéressante dans l'œuvre du sociologue ? Parce qu'elle permet, au-delà des conclusions tirées sur les mécanismes sociaux spécifiques à ce phénomène, d'établir que les comportements individuels sont intelligibles qu'à la condition d'appréhender le fonctionnement de la structure sociale dans son ensemble, et dans laquelle ils s'insèrent : « *en mettant fin à ses jours, l'individu montre que le groupe auquel il appartient soit n'a pas assez de présence ni assez de force pour le retenir devant cette fuite radicale, soit au contraire est trop présent et que l'individu n'a pas assez de force pour se soustraire à l'emprise du groupe. Cette conception du suicide comme rupture du lien entre l'individu et le groupe est conceptuellement essentielle* » (Steiner, 2010, p. 48). Le suicide doit donc être entendu comme une déficience dans la socialisation et pour en comprendre les mécanismes, il faut aussi saisir les types de solidarité qui sont à l'œuvre dans une société. La solidarité est en cela un concept central de l'œuvre de Durkheim, elle permet de décrire les différences structurelles d'organisation des systèmes sociaux.

Les travaux du sociologue que l'on peut rassembler autour de l'idée de *solidarité* ont marqué son époque et ont connu une postérité bien au-delà. Dans un cours donné au Collège de France au début des années 1930, l'économiste Charles Gide s'appuie sur les travaux d'Émile Durkheim et de plusieurs autres auteurs² pour définir le lien interindividuel à partir de la notion de solidarité : « *toutes les fois que deux personnes, deux corps, ou deux mouvements, sont dans une relation telle que ce qui touche l'un touche l'autre et, s'ils sont parties d'un même tout, affecte tout l'ensemble, on dit que ces personnes, ces corps, ces mouvements, sont solidaires* » (Gide, 1932, p. 6). S'inscrivant dans la droite ligne des travaux cités en amont, et reprenant une métaphore biologique, il exacerbe le caractère fondamental et même vital de l'interdépendance entre un individu et ce qui l'entoure : la solidarité est « *la manifestation de la vie. Quand elle cesse, le lien qui unissait les cellules se rompt, chacun reprend son autonomie et se disperse dans le milieu environnant. C'est la dissolution finale, c'est la mort* » (Gide, 1932, p. 13). Dans sa formulation du principe politique de la solidarité, on trouve les ressorts

² Parmi lesquels Pierre Leroux, Auguste Comte, Henri Marion, Célestin Bouglé.

d'argumentation que nous évoquions dans le premier chapitre sur le lien entre bien-être individuel et collectif. Gide pointe du doigt l'existence d'un bien commun qui à la fois habite les individus et les dépasse, les liant fortement aux autres : « *comment déterminer l'individu à sacrifier son intérêt à celui d'autrui ? La Solidarité répond : parce que l'intérêt d'autrui c'est le tien* » (Gide, 1932, p. 18).

2) Les actions réciproques de Simmel, comme objet de la sociologie

Cette considération sur ce qui soutient le vivre-ensemble borne ainsi le projet de la sociologie. Soucieux de préciser le champ d'action de la discipline au cours du XX^{ème} siècle, Georg Simmel défend l'approche selon laquelle le lien social doit y occuper une place centrale. Le projet scientifique de la sociologie doit mettre l'accent sur les interactions entre individus, ce qu'il qualifie d'« actions réciproques ». « *L'idée que l'homme est déterminé dans son être tout entier et dans toutes ses manifestations par le fait qu'il vit en action réciproque avec d'autres hommes – voilà qui en fait doit conduire, dans tout ce que l'on nomme les sciences humaines, à une nouvelle façon de voir les choses* » ([1908] 2013, p. 41). Georg Simmel précise ainsi le projet de la sociologie qui se fonde sur une méthode nouvelle basée sur l'attention portée aux actions réciproques, et qui formule donc ces attentes d'un point de vue plus sensible que ne l'avait fait Durkheim quelques dizaines d'années auparavant ; il invite à considérer les interactions à leur niveau le plus large (les institutions) mais aussi la « *quantité infinie de formes relationnelles plus petites* » ([1908] 2013, p. 55). Au fond, nous dit-il, l'homme et la société dans laquelle il vit existent parce qu'ils sont en interaction. « *Il n'y a jamais de société pure, qui serait la condition pour que se forment ces différents phénomènes de relation ; car il n'y a pas d'action réciproque pure, mais des modes particuliers d'action réciproque qui font qu'il y a société quand ils apparaissent et qui n'en sont ni la cause ni la conséquence, mais immédiatement déjà la société* » (Simmel, [1908] 2013, p. 48). C'est cette influence réciproque des individus qui fait société et non la « *simple coexistence spatiale des hommes* » ([1908] 2013, p. 44).

Chez Simmel, la socialisation se comprend à travers deux principes : celui de la forme et du contenu. Elle est donc une forme qui prend des configurations très diverses, formes à l'intérieur desquelles s'expriment des contenus, des pulsions, des intérêts, etc. Ces « formes » sont entendues comme ce qui donne du sens aux actions réciproques : « *si le marbre n'offrait pas de résistance au burin, celui-ci ne pourrait pas lui donner forme* » (Simmel, [1901–1918]

2003, p. 19). L'objet de la sociologie est donc d'identifier ces formes et de comprendre comment les individus s'y confrontent, et quelles tensions en résulte : « *aussi l'état de vie intérieur est-il à chaque instant celui d'un antagonisme entre le moi proprement dit, qui cherche à s'épanouir pleinement, et les puissances contraignantes, que toute sa liberté vise à anéantir, mais dont la pure et simple disparition lui ôterait toute matière vitale et toute possibilité de s'accomplir dans des formes stables* » (Simmel, [1901–1918] 2003, p. 20). Simmel appelle donc les sociologues à s'intéresser à toutes les formes des liens qui se tissent entre les individus, à l'échelle la plus large (les institutions, auxquelles la sociologie s'est intéressée jusqu'alors) aux interactions les plus infimes, les « *contacts physiques ou psychiques* », « *les conversations et les silences* », etc., considérant que « *la socialisation ne cesse de nouer, de dénouer et de renouer ses liens entre les hommes, c'est un flux et une pulsation éternels qui relient entre eux les individus* » ([1908] 2013, p. 55).

3) Les individus parties prenantes de configurations pour Elias

On doit enfin à Norbert Elias, au cours du XX^{ème} siècle, d'avoir proposé une vision dynamique de l'homme et de la société. Selon lui, nous ne pouvons pas penser la société et l'individu comme deux entités distinctes : il note ainsi la difficulté à donner une définition stable de chacune des conceptions. La sociologie, comme d'autres sciences humaines, a reproduit des conceptions contemporaines du monde selon lesquelles les objets et les individus sont distincts et séparés les uns des autres. Norbert Elias invite ainsi à penser les relations entre les choses : « *la société sans l'individu et l'individu sans la société sont des choses qui n'existent pas* » ([1991] 1997, p. 117). Ces remarques débouchent sur une manière de reconsidérer la sociologie comme une science des *configurations*, puisqu'« *il est impossible de représenter les hommes comme des individus isolés, il faut se les représenter au sein de configurations* » (Elias, [1981] 1991, p. 154). Nous reviendrons dans ce chapitre sur les apports du sociologue dans cette recherche doctorale.

B. Individuation & sentiment d'exister

L'analyse et la conceptualisation des liens entre individus et société ont également été menées, par des philosophes qui, en raison de leur ancrage disciplinaire, ont davantage pensé le lien comme un invariant de la condition du vivant, et de la condition humaine plus spécifiquement. Les travaux de Gilbert Simondon puis de François Flahault sont précieux pour

inscrire la réflexion sociologique dans une écologie plus générale du rapport de l'individu à son milieu.

1) Une théorie de l'individuation

Dans l'exploration de la philosophie dont il est ici question, Gilbert Simondon occupe une place centrale. Dans *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* paru en 1964, il présente l'idée selon laquelle l'individu n'est pas un terme isolé et fini évoluant dans un milieu qui lui est extérieur. Il est confronté à des « *univers d'altérité* » qui représentent moins « *le fond sur lequel il se détache – voire la prison à laquelle il s'arrache – que les ressources de sa constitution progressive* » (Bidet et Macé, 2011, p. 398). Dans cette perspective, le lien est une condition d'existence de l'individu. Pour Gilbert Simondon, l'individuation est avant tout un processus *naturel* qui s'applique à toute l'étude du vivant ; l'homme reproduit simplement cette activité de production de la relation. L'individuation représente un principe philosophique dont il décrit les différentes modalités, depuis les atomes jusqu'aux organismes sociaux.

La théorie de l'individuation propose donc de sortir de l'hylémorphisme (de *hylé*, forme, et *morphos*, matière), tradition philosophique qui imprègne les conceptions occidentales du monde et de la société jusqu'à aujourd'hui, selon lequel la forme et la matière agissent toutes deux de manière indépendante. Le schème hylémorphique peut non seulement s'appliquer à la connaissance des lois physiques mais aussi au domaine psychique (la séparation du corps et de l'esprit entre autres). Pour illustrer sa critique du paradigme hylémorphique, Gilbert Simondon s'appuie sur l'exemple de l'individuation de la brique, qui se résume selon la pensée hylémorphique à l'impression d'une forme (le moule) sur une matière passive (l'argile) : dans cette perspective, l'argile, inerte, suit naturellement le format que lui impose le moule. Au contraire, l'individuation ne peut se comprendre, selon le philosophe, qu'en considérant non pas les deux termes de cette pression mais plutôt l'échange d'information au cours duquel la matière s'organise. De ce point de vue, on ne peut plus considérer la matière argile comme « *passivement déformable* » mais plutôt comme « *activement plastique* » (Simondon, [1958] 2005, p. 41), ce qui met en lumière la dimension active des éléments qui entrent dans le processus d'individuation. « *La prise de forme est opération commune de la forme et de la matière dans un système : la condition énergétique est essentielle, et elle n'est pas apportée*

par la forme seule; c'est tout le système qui est le siège de l'énergie potentielle » (Simondon, [1958] 2005, p. 46).

Le processus d'individuation de la brique décrit par Gilbert Simondon offre un paradigme pour penser toute la condition du vivant. L'hylémorphisme impose de ne considérer qu'une partie du processus : il parle alors d'un « trou » dans cette représentation qui passe sous silence la médiation, « *l'opération elle-même qui rattache l'une à l'autre les deux demi-chaînes en instituant un système énergétique, un état qui évolue [...] pour qu'un objet apparaisse* ». L'attention ne doit plus se porter sur des termes finis (la forme et la matière) mais sur l'énergie qu'elles dégagent quand elles entrent en contact, et donc la médiation, la connexion, le lien qui se fait entre les deux. Et c'est en cela que la théorie simondonnienne est un apport essentiel pour notre recherche. En s'appropriant la notion d'individuation, notre étude se déplace des objets aux contours finis – que ne sont ni les individus, ni la société – aux régimes d'individuations qui mettent en jeu une énergie dégagée par la confrontation des éléments qui existent ensemble dans un même milieu. Il s'agit donc de restituer l'écologie d'un milieu pour décrire de manière fine les processus d'individuations qui se déroulent à l'intérieur et les énergies qu'ils dégagent.

Dans cette perspective, et à l'échelle de l'individu, on peut considérer que celui-ci évolue dans un milieu qui le confronte à un nombre infini d'informations qui lui parviennent de manière brute. Pourquoi et « *comment le sujet saisit des objets séparés et non un continuum confus de sensations* » ? (Simondon, [1958] 2005, p. 234) : parce qu'il possède en lui des formes, des cadres, qui lui préexistent, et qui l'aident à donner du sens au monde dans lequel il évolue. Mais la *forme* et *l'information* nécessitent une mise en relation dont l'individu est responsable : celui-ci devient un accord, il cristallise en lui l'héritage reçu du milieu dans lequel il prend place (la forme), et les signaux qu'il reçoit de l'extérieur (les informations). Le processus d'individuation est ce « *moment critique où l'unité et la cohérence apparaissent* » (Simondon, [1958] 2005, p. 234), source de tension, et c'est pourquoi l'individu n'est « *ni un être substantiel comme un élément, ni un pur rapport, mais il est la réalité d'une relation métastable* » (Simondon, [1958] 2005, p. 233).

C'est dans la notion de forme qu'il faut chercher l'essence du collectif. « *L'individualisation différencie les êtres les uns par rapport aux autres, mais elle tisse aussi des relations entre eux; elle les rattache les uns aux autres parce que les schèmes selon lesquels*

l'individuation se poursuit sont communs à un certain nombre de circonstances qui peuvent se reproduire pour plusieurs sujets » (Simondon, [1958] 2005, p. 264). Ce sont les schèmes, les formes, contenues dans l'individu, qui lui permettent, nous l'avons dit, de donner du sens au monde : ce sont les formes qui constituent le commun. Les formes sont, en ce sens, des séries « *de schèmes mentaux et de conduites déjà incorporés à une culture, et qui l'incitent à poser ses problèmes particuliers selon une normativité déjà élaborée par d'autres individus* » ([1958] 2005, p. 279). La théorie de l'individuation permet ainsi de penser à la fois l'individu et le groupe ou la société, sans les aborder de manière distinctes l'un et l'autre : ils ne se préexistent pas, mais ils existent ensemble, en même temps, et se bâtissent mutuellement. Encore une fois ici, c'est l'activité de mise en confrontation des deux qui nous intéresse, c'est la dynamique relationnelle d'un élément confronté à son milieu. La vie sociale n'existe pas en substance, elle existe par la présence d'éléments qui interagissent les uns avec les autres : elle existe par, avec et à travers eux, elle en est « *l'opération et la condition d'opération* » ([1958] 2005, p. 295).

Comment, dès lors, la théorie de l'individuation peut-elle servir un travail de recherche sociologique sur la manière dont nos liens avec les autres soutiennent notre condition d'individu et influencent notre sentiment de bien-être ? Cette pensée de l'individuation apporte les clés pour penser les relations sociales non pas comme un capital, c'est-à-dire une ressource supplémentaire, qui viendrait à l'individu de l'extérieur, mais comme un pré-requis à l'existence d'un milieu social et des éléments qui y circulent. Le lien est constitutif de l'individu, il est une condition de son existence : « *la relation à autrui nous met en question comme être individué ; elle nous situe et nous affronte à d'autres comme être jeune ou vieux, malade ou sain, fort ou faible, homme ou femme : or, on n'est pas jeune ou vieux absolument dans cette relation, mais plus jeune ou plus vieux qu'un autre. [...] Percevoir une femme comme femme, ce n'est pas faire entrer une perception dans des cadres conceptuels déjà établis, mais se situer soi-même [...] par rapport à elle* » ([1958] 2005, p. 259). Cette théorie permet par ailleurs d'envisager l'individu comme une potentialité de s'individuer. L'existence consiste à perpétuer un accord métastable entre les éléments du milieu dans lequel l'individu évolue. Dans notre perspective, le bien-être dépend justement de cet accord, compte tenu du fait qu'une « non-résolution » du conflit entraîne la mort du système et de l'individu : « *dans une situation de tension ou de déséquilibre entre un « moment » de l'individu et son milieu, s'ouvre ainsi l'espace d'une relation à soi où l'individu s'arrache au déjà fait, sort de ses limites, et doit réinventer son mode d'insertion dans le monde* » (Bidet et Macé, 2011, p. 404). Le bien-être

tient au fait qu'il existe un sens cohérent et homogène qui supporte l'existence du système et qui permet à chacun de ses membres de reproduire un état métastable. L'individu est partie prenante de ce processus : « *on méconnaît en particulier, la façon dont l'individu [...] peut ouvrir en lui-même l'espace d'une pratique de soi où rénover ses capacités, travailler ses contradictions, apprendre à s'orienter autrement dans ses propres possibles, à naviguer d'une disposition à une autre, et, si l'on peut dire, à se redresser* » (Bidet et Macé, 2011, p. 401).

La théorie simondonienne permet d'introduire ici une notion d'inégalité : les individus sont-ils également détenteurs de cette potentialité ? Sont-ils, si l'on applique ces réflexions à notre sujet, également *capables*, également disposés à s'adapter, à être autonomes, à résister aux *épreuves* ? En l'occurrence, nous montrerons plus loin (Chapitre IV) que si les *épreuves* dans les parcours de vie ne sont pas distribuées également dans l'espace social, les individus ne font pas non plus état des mêmes dispositions à les traverser.

2) Le « sentiment d'exister »

Cette conception de la médiation s'incarne dans les travaux philosophiques et anthropologiques de François Flahaut. Il propose, quant à lui, la notion du « sentiment d'exister » (Flahaut, 2002) pour nommer ce qui fait lien entre soi et le monde. Le sentiment d'exister prend forme autour de l'idée que chaque individu n'est pas fait pour se soutenir tout seul, pour exister par et pour lui uniquement : cette part d'incomplétude de chacun de nous, cette part de vide est la condition essentielle du vivre ensemble, puisqu'« *être conscient de soi-même ne garantit pas qu'on se sente exister* » (Flahaut, 2002, p. 21). Le vivre-ensemble permettrait ainsi de remplir ce vide : « *la culture et la société, ce qui soutient l'existence d'un monde commun entre soi et les autres, ce qui assure une circulation entre des choses (matérielles ou immatérielles) et des personnes, tout cela fait qu'il y a quelque chose plutôt que rien* » (Flahaut, 2002, p. 48). Dans cette dynamique, François Flahaut accorde une grande place aux parents qui, par le don premier de soi fait à l'enfant, lui permettent de devenir lui-même : l'éducation devient dès lors un moyen de faire accéder l'enfant à un monde commun, de lui permettre de trouver sa place. « Trouver sa place » ... Ne dit-on pas d'ailleurs de quelqu'un qui vient de trouver du travail qu'il a « trouvé sa place » ? Sa place, en somme, dans un monde auquel il accède soudain aux yeux des autres. Avoir une place, appartenir, exister, être, tout simplement : des enjeux qui ne peuvent prendre sens qu'autour de l'articulation de l'individu à son monde, de soi aux autres. « *Le sentiment d'exister et d'être-soi ne jaillit pas*

seulement d'une source intérieure : il naît d'une relation, d'une circulation entre notre esprit et ce qui l'entoure – ce qui lui est donné par les sens, par les autres, par la culture et la vie sociale » (Flahault, 2006, p. 76). De ce sentiment naît alors une certaine confiance en soi, en les autres, en le monde, au-delà de la simple relation physique de l'un à l'autre.

Parce qu'il insiste sur l'importance de considérer que les individus ont des choses en commun, à partager autre qu'une somme d'intérêts particuliers, la perspective de François Flahault rejoint les propositions évoquées plus haut. Au fondement de ce qui les lie se trouve une chose irremplaçable : la coexistence. « *Avoir sa place parmi les autres et jouir d'un bien-être relationnel, tel est pour chacun de nous la première forme de bien* » (Flahault, 2011, 114) : le bien commun, autre concept incontournable du philosophe, c'est ce lien indispensable qui unit les individus les uns aux autres, sans lequel nous ne pourrions pas être.

Les propositions théoriques et concepts de Gilbert Simondon et François Flahault, autour de la relation, dessinent un espace intellectuel dans lequel les relations d'un élément à son milieu constituent sa condition première d'existence. C'est dans ce cadre théorique, appliqué à l'étude des rapports entre la société et les individus, que s'inscrit notre recherche.

II - La société des individus : une quête du « for intérieur » ?

Faire un travail en sociologie nécessite de passer par une phase de problématisation qui permet de mettre en valeur la pertinence de poser *telle question* dans *tel contexte* bien précis. Réaffirmer l'importance fondamentale du lien social et décortiquer ses mécanismes de fonctionnement apparaît d'autant plus pertinent aujourd'hui que se multiplient les discours encourageant ou, au contraire, dénonçant une montée de l'individualisme. Comme le souligne Marie-France Piguet (2018, p.175) le terme même d'individualisme semble « *déchiré entre une valeur philosophique qui défend le sentiment intime et l'épanouissement de soi en faisant référence à la notion d'individualité et une valeur morale condamnant un amour de soi qui conduit à une indifférence envers autrui* » (Piguet, 2018, p. 175). Qu'ils soient connotés positivement ou négativement, ces discours ont en commun de véhiculer l'idée selon laquelle nous aurions façonné une nouvelle manière d'être, un nouveau modèle de réalisation de soi

centré sur l'individu et sur l'expression pleine et entière de sa subjectivité. Ces discours s'accompagnent et sont renforcés par un ensemble d'orientations nouvelles dans les dispositifs institutionnels et politiques qui, en valorisant l'autonomie et la responsabilité individuelle, se désengagent du rôle de protection et de sécurisation des parcours, exposant les individus à plus d'incertitudes et plus de risques (Beck, 1998 ; Castel et Haroche, 2001 ; Duvoux, 2009 ; etc.).

A. *Une mise en récit de la modernité*

Or, que disent vraiment ces discours ? Que critiquent-ils ou que valorisent-ils ? Et dans quel mesure est-il possible de considérer les changements dans la manière de penser l'individu sans nécessairement en faire appel à ce terme polysémique ?

1) Définition de l'individualisme

Que recouvre exactement le terme d'individualisme ? Il s'agit d'une idéologie, c'est-à-dire un « système d'idées et de valeurs qui a cours dans un milieu social » (Dumont, [1983] 1991, p. 20). Mais le sens qui se cache derrière ce mot fait référence, lui, à une pluralité de significations, Daniel Bertaux remarquant que « peu de mots sont porteurs d'autant d'ambiguïté » (1988, p. 15). Max Weber notait déjà au début du siècle précédent que le mot « recouvre les sens les plus hétérogènes » (1904a, p. 69). Le terme doit ainsi sans doute son succès à cet aspect polysémique. Bernard Lahire propose une liste des différents sens attribués aux termes « individualisme » ou « individualisation »³. Ils peuvent renvoyer : au fait « d'être traité ou considéré par le monde social comme un individu séparé des autres individus », au fait d'être en mesure de faire des choix dans un univers très large des possibles peu soumis à la contrainte, de ne pas « s'inscrire dans des rituels collectifs ou dans des groupes », de se considérer comme autonome ou indépendant sans attribuer le résultat de ces actions à une autre personne, « de ne penser qu'à soi » plutôt qu'aux intérêts du collectif, de développer un « discours sur soi ou une réflexion personnelle et de cultiver le « souci de soi » (Michel Foucault) » (pour toutes les citations : Lahire, 2013, p. 45-46) ou encore au sentiment d'intériorité pure indépendant de toute contrainte sociale. On a donc ici un aperçu de la diversité des situations et des dynamiques que recouvre le terme, Michel Foucault remarquant, dans son

³ On trouvera cette liste plus complète dans l'ouvrage *Dans les plis singuliers du social*, p. 45 et 46 (Lahire, 2013).

ouvrage sur l'histoire de la sexualité et le souci de soi, que « *sous une telle catégorie, on mêle bien souvent des réalités tout à fait différentes* » (Foucault, 1984, p. 56).

Marie-France Piguet consacre à ce titre un ouvrage sur la définition du mot individualisme qui semble signifier « *comme la dénomination d'une manière nouvelle de participer au monde et de le penser, et son émergence comme la conscience de cette transformation* » (Piguet, 2018, p. 177). Emile Durkheim n'était pas si éloigné de ces propositions, en associant l'individualisme à une religion, c'est-à-dire « *un ensemble de croyances et de pratiques collectives d'une particulière autorité* » (Durkheim, 1898, p. 11), qui infuse la société dès la fin du XVIII^{ème} siècle.

2) Perspectives historiques

Pour mieux saisir les enjeux philosophiques de l'idée d'individualisme, on peut proposer un découpage historique en différentes périodes, correspondant à des manières différentes de situer l'individu et la société l'un par rapport à l'autre.

On peut d'abord isoler les sociétés médiévales et celles qui les ont précédées, dont les structures collectives encadrent très fortement les individus qui auraient, de fait, une très faible conscience de soi. Puis s'instaurent avec la Renaissance les prémices de l'individualisation et les premières manifestations de l'expression de la subjectivité individuelle : la « *réforme protestante (qui instaure un rapport solitaire à Dieu), l'émergence du capitalisme (et de cette figure « libre » qu'est l'entrepreneur) et de formes de vie privée contribuent à desserrer l'étau social qui maintenait les individus à leur place* » (Molénat, 2014, p. 57).

Plus tard, la Révolution Française, période sur laquelle nous allons nous arrêter plus longuement, fait émerger l'idée de l'*individu démocratique*. A travers la déclaration des droits de l'homme, du droit à la propriété, accompagnés par l'économie libérale et le romantisme, qui appellent à une expression illimitée de la subjectivité (Le Bart, 2009). Pour François Flahault, cette mutation s'inscrit dans la formulation des Droits de l'Homme (1948) qui représentent aujourd'hui une « *référence largement partagée* » dans laquelle « *beaucoup croient [y] trouver la formulation idéale du bien* » (Flahault, 2011, p. 17). Les Droits de l'Homme, ce « *magnifique manifeste d'individualisme conquérant* » (Castel, 2013, p. 101), trouvent leur source dans une philosophie qui considère que les rapports humains sont contractuels et non plus liés à la nature même du vivre ensemble. En effet, Jean-Jacques Rousseau affirme en 1762 que « *si l'opposition*

des intérêts particuliers a rendu nécessaire l'établissement des sociétés, c'est l'accord de ces mêmes intérêts qui l'a rendu possible [...] C'est ce qu'il y a de commun dans ces différents intérêts qui forme le lien social » (2001, p. 65). Ces théories évoquées dans *Le contrat social* sont assez claires quant à la manière de penser le bien commun. Rousseau explique ainsi que les droits humains « *ne disent pas ce qu'est la finalité des sociétés humaines au-delà de leur utilité pratique, ni ce qui relie entre eux leurs membres* » (Rousseau, [1762] 2001, p. 19). Cette pensée des Lumières guide la manière dont on conçoit collectivement l'individu et comment il se conçoit lui-même aujourd'hui ; à savoir comme un sujet libre, autonome, moins soumis à la contrainte. Dans cette perspective, l'individu est donc détaché de la société dans laquelle il vit : celle-ci exerce sur lui une contrainte qui limite sa capacité d'action. Emile Durkheim revient sur cette philosophie qui « *glorifi[e] l'individu* » (1898, p. 9). Cette conception est selon lui le « *catéchisme moral* » sur lequel s'appuie le modèle social de son époque : « *car ce libéralisme du XVIIIe siècle [...] n'est pas simplement une théorie de cabinet, une construction philosophique ; il est passé dans les faits, il a pénétré nos institutions et nos mœurs, il est mêlé à toute notre vie* » (Durkheim, 1898, p. 7).

Cette révolution des idées a posé les bases d'un autre paradigme qui, soutenu par un ensemble de théories économiques et politiques libérales, a vu le jour dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, et surtout à partir des années 1970 : une nouvelle forme d'individualisme voit le jour, qui « *libère définitivement les individus* » de leurs tutelles traditionnelles. « *Le déclin des classes sociales et des appartenances religieuses, les transformations de la famille, l'avènement d'un capitalisme flexible et mobile invite chacun à aller chercher en lui-même les fondements de son action* » (Molénat, 2014, p. 57). Les institutions s'organisent donc autour de l'injonction à plus d'indépendance, plus d'autonomie, nous enjoignant à nous considérer comme maîtres de nos décisions : « *ce tournant idéologique participe d'une mutation plus générale dans la société contemporaine, où être responsable de ses actes et développer tout son potentiel s'inscrit dans la logique du néolibéralisme* » (Cederström et Spicer, 2016, p. 10), allant jusqu'aux manières de se dire et de dire son parcours, son histoire (Kohli, 1989).

3) Sur le risque d'anomie

Or il apparaît que les inquiétudes sur la cohésion sociale apparaissent déjà en sociologie à la fin du XIX^{ème} siècle. En s'intéressant aux fondements de la cohésion sociale à travers le temps dans *De la division du travail social*, Émile Durkheim montre que les changements dans

l'organisation des sociétés sont liés au passage d'une structure sociale qui repose sur un mode de solidarité mécanique, où la proximité des individus les enserme fortement dans des collectifs qui sont « *peu différenciés les uns des autres* » (Paugam, 2013, p. 11), à un mode de solidarité organique, où la diversification des activités de production entraîne une plus grande différenciation des individus (Durkheim, [1893] 2013) dont les fonctions sociales se spécialisent. Incidemment, « *dans les premières sociétés, la conscience collective recouvre l'essentiel de la vie psychique de l'individu tandis que, dans les secondes, la conscience collective s'affaiblit* » (Duvoux, 2009, p. 14).

Dans la préface à la seconde édition de son ouvrage, Durkheim (1893) précise les dangers d'une trop grande expansion de la société, des difficultés de régulations étatiques qui s'y associent et des risques d'anomie qui en découlent. Il revient alors sur le rôle des corporations – ou groupements professionnels – censés intervenir d'un point de vue moral sur les travailleurs. À mesure que la société s'étend, les corporations assurent à leur échelle la cohésion de l'ensemble : « *ce que nous voyons avant tout dans le groupement professionnel, c'est un pouvoir moral capable de contenir les égoïsmes individuels, d'entretenir dans le cœur des travailleurs un plus vif sentiment de leur solidarité commune, d'empêcher la loi du plus fort de s'appliquer aussi brutalement aux relations industrielles et commerciales* » (Durkheim, 1893, p. 22).

« *Comment se fait-il que, tout en devenant plus autonome, l'individu dépende plus étroitement de la société ?* » se demande Durkheim (2013). On trouve chez lui des formes d'inquiétudes quant aux risques de dégradation du lien social qui peuvent naître dans une société où « *les relations de réciprocité ne sont pas maintenues ou restaurées par-delà la différenciation croissante des tâches accomplies par des individus et des groupes de plus en plus divers* » (Castel, 2013, p. 99). Néanmoins, la solidarité organique est un mode d'organisation qui ne délie pas les individus mais qui, au contraire, augmente la force de leur interdépendance : le lien social est ainsi fondé sur le fait que les individus remplissent des fonctions complémentaires assurant à chacun une place dans la société. La solidarité « organique » se réfère ainsi à la métaphore d'un organisme « *vivant, où le rôle joué par chaque organe est à la fois différent et essentiel pour qu'ils forment vraiment un tout* » (Castel, 2013, p. 100). L'objet de la sociologie est, dans ce cadre, de réfléchir à la manière dont le lien est organisé, dont les comportements individuels sont liés à l'organisation de la société. Ainsi plus libres, moins insérés dans des protections traditionnelles qui reposent sur la famille ou les liens

de proximités, les individus deviennent aussi plus dépendants les uns des autres augmentant les risques de désaffiliation : « *la pensée de Durkheim exprime la prise de conscience que le développement de la modernité est un processus irréversible qui ébranle profondément la structure de la société et pose sur des bases nouvelles la question des protections ou de la solidarité* » (Castel et Haroche, 2001, p. 80). Bien que d'abord proposée dans le cadre de l'analyse des évolutions de l'organisation du travail, l'anomie pèse ainsi comme une menace sur l'ensemble du corps social, celle-ci désignant ici une situation « *où la division du travail ne produit pas la solidarité [car] les relations des organes ne sont pas réglementées* » (Durkheim cité par Steiner, 2010, p. 55). Insuffisamment liés entre eux, ces organes structurants le travail ne sont plus à même de produire les relations sociales qui permettent aux sociétés différenciées de fonctionner correctement. S'il semble que la définition de l'anomie ait évolué au fil de la pensée de Durkheim et de ses travaux les plus importants (Lacroix, 1973 ; Steiner, 2010), elle n'en permet pas moins de saisir les inquiétudes sur le délitement du lien social dès les débuts de la sociologie.

Les changements dans les modes d'organisation de la société sont ainsi une manière de décrire structurellement les nouvelles modalités d'organisation de la société du siècle dernier, pour comprendre aussi les processus d'émancipation et d'autonomisation des individus et leur rapport renouvelé avec les structures sociales.

Cette question de la solidarité représente, du point de vue de Durkheim et du point de vue de l'histoire des idées, tout autant le projet scientifique de la sociologie qu'un projet politique dès la fin du XIX^{ème} siècle. Inspiré en partie de ces travaux, la doctrine du solidarisme s'appuie sur l'idée que l'homme doit son existence comme individu à l'association avec ses semblables. Entre autre figure de proue, Léon Bourgeois a largement contribué à ces réflexions politiques, grâce notamment à l'idée de dette sociale, ce « trésor » qui représente les progrès de l'humanité et qui lie l'individu à un tout qui le dépasse et dont il a, à la fois, charge d'assurer la reproduction dans le temps et de l'accroître : « *chaque génération qui passe ne peut vraiment se considérer que comme en étant l'usufruitière, elle n'en est investie qu'à charge de le conserver et de le restituer fidèlement. Et l'examen plus attentif de la nature de l'héritage conduit à dire en outre : à charge de l'accroître* » (Bourgeois, 1896, p. 49). On ne peut s'empêcher de penser, en lisant Léon Bourgeois, qu'inscrire ces préoccupations quant à la préservation de ces trésors de toute nature dans un projet politique fait écho à ceux qui, un siècle

plus tard, s'inquiéteront de la soutenabilité de notre modèle de société. La notion de développement durable proposé dans le rapport Brundtland (World Commission on Environment and Development, 1987) en livre une version environnementale mais concerne aujourd'hui bien des aspects de la régulation de ressources limitées et indispensables à tous, auxquels renvoie le terme de biens communs.

Se niche ainsi dans le solidarisme un prélude à l'Etat social qui s'est développé tout au long du XX^{ème} siècle. C'est dans la notion de la dette sociale que Léon Bourgeois fait résider le lien entre un individu et ses semblables, la société donc, à travers l'idée d'un contrat qui les lie l'un à l'autre. L'Etat y assure le respect des conventions tout en protégeant les individus des risques auxquels ils sont confrontés, correspondant à « *une socialisation partielle susceptible d'éviter la détresse absolue et la grande pauvreté* » (Paugam, 2011, p. 17). Emerge ici l'idée de l'Etat qui reconnaît une place à chacun, en tant qu'il existe comme un individu, tout en se faisant le garant des conditions minimums d'existence, une nouvelle « technologie » de gouvernement en somme. Cette organisation s'arrime à l'idée du risque « *devenu l'un des modes les plus concrets du lien social, la marque de la solidarité sociale, la source des devoirs sociaux* » (Ewald, 1986, p. 384).

Au fil de cette histoire, l'individu serait ainsi devenu plus libre, plus autonome, plus indépendant... Aussi trouve-t-on chez beaucoup de sociologues le constat du déclin des institutions qui encadraient autrefois l'individu. Par ricochet, les « *collectifs (groupes, classes, communautés, etc.) entreraient de moins en moins en compte dans l'explication des comportements* » (Lahire, 2013, p. 28). Les sociologues semblent s'accorder sur le fait que celui-ci a, au cours de l'histoire, pris de la distance vis-à-vis de ses tutelles traditionnelles, que « *le monde social change de centre de gravité : des lois supérieures (le service de Dieu, de l'Etat, de la famille...), il se tourne vers l'individu et le culte de soi* » (Molénat, 2014, p. 11). Peu à peu, en mobilisant différents concepts (division du travail, émancipation, démocratisation, rationalisation...), les sociologues ont cherché à décrire les processus d'individualisation (Le Bart, 2009). Louis Dumont, dans son travail sur l'individualisme ([1983] 1991), oppose les sociétés holistes dans lesquelles les structures préexistent à l'individu, aux sociétés individualistes qui « *mettent en exergue l'égalité, la liberté et la satisfaction des besoins de chacun* » (Molénat, 2014, p. 19). Louis Dumont pense ainsi les sociétés modernes « *comme composées d'individus autonomes et souverains* » (Bertaux, 1988,

p. 17) qui sont moins enserrés dans des collectifs qui les contraignent à entretenir des relations de dépendance. Alain Ehrenberg analyse en outre ces dangers de la prise en charge de soi. Ce système de normes qui « *incitent chacun à l'initiative individuelle en l'enjoignant à devenir lui-même* » (Ehrenberg, [1998] 2011) requièrent de l'individu qu'il « s'invente » sans cesse, augmentant les risques de dépression et la « fatigue d'être soi ». Aussi, Marcel Gauchet entretenu par Olivier Mongin, note-t-il dans une proposition qui devra sans doute être modérée, que nous avons « *affaire à un processus de portée générale* », autrement dit « *un mouvement de désengagement des individus qui les désinsère et les délie de toutes leurs appartenances* » (1991, p. 175). Que l'on parle d'individu moderne, postmoderne ou hypermoderne, tous pointent des changements moraux, juridiques, politiques et institutionnels qui tendent à modifier la manière dont s'organisent les relations entre les individus et les structures qui encadrent la vie sociale. L'idée que nous appartiendrions à une « *société d'individus* » (Elias, [1991] 1997) en est le reflet, c'est-à-dire « *une société dans laquelle la majorité des sujets sociaux sont valorisés pour eux-mêmes et dotés de la capacité d'agir par eux-mêmes, du moins au niveau des principes* » (Castel et Haroche, 2001, p. 128). D'autres chercheurs, historiens, sociologues, anthropologues, émettent toutefois quelques réserves sur ces présupposés qui témoignent d'une forme d'ethnocentrisme dans les sciences sociales occidentales : la modernité n'aurait pas la primauté de la reconnaissance des individualités ni dans le temps, ni dans l'espace (Lozerand, 2014).

Le principe d'anomie dont parle Durkheim peut ainsi être lu comme une mise en garde contre les effets pervers du développement des sociétés industrielles et du capitalisme, des changements dans l'organisation du travail. Ces bouleversements sont soulignés par Durkheim pour pointer leurs conséquences négatives sur la cohésion sociale sans un encadrement et une régulation de l'État. Depuis les années 1970, et c'est ce qui va nous intéresser ici, ces nouvelles modalités d'être pour les individus sont l'objet, nous l'avons dit, de nombreuses analyses, des plus catastrophistes aux plus optimistes, qui s'appuient sur l'idée que nous serions aujourd'hui plus « individualistes ».

B. *Des dangers d'un concept polysémique*

L'individualisme dispose ainsi d'un pouvoir heuristique, en ce sens qu'il constitue une grille de lecture facilement mobilisable, à travers laquelle chacun appose un regard particulier sur des situations sociales contemporaines sans toutefois nécessairement se questionner sur les conditions d'émergence de cette grille de lecture et sur ce qu'elle implique comme présupposés politiques et philosophiques. « *Ainsi Abel Jeanière et François de Singly affirment-ils, sans l'ombre d'une hésitation, dans un article consacré à la famille contemporaine : « les sociétés contemporaines, occidentales, sont définies comme « individualistes ». » Définies par qui ? Telle que la proposition est formulée, elle semble renvoyer à un consensus scientifique très large, ce qui n'est pas le cas »* (Lahire, 2013, p. 31). D'autres travaux, notamment ceux qui font appel aux enquêtes sur les valeurs⁴, alimentent l'idée que l'individu aujourd'hui serait plus libre et moins contraint « *sans se demander si un fossé ne pourrait pas exister entre « ce que l'on croit » et « ce qui est » »* (Lahire, 2013, p. 27). Robert Rochefort, directeur du CREDOC (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie), déclare dans un article consacré à l'individualisme dans les modes de vie que désormais, « *chacun sait qu'il doit s'inventer lui-même, et ne supporte plus qu'on vienne lui dire de l'extérieur ce qui est bien et ce qui ne l'est pas »* (Rochefort, 2002, p. 10). Dans un ouvrage consacré à l'individualisation, Christian Le Bart note, à l'instar des auteurs qui viennent d'être cités, que nous vivons dans une « *société d'individus »* ; en ce sens, « *l'avènement de l'individu, selon un paradoxe parfaitement repéré par Durkheim, est un phénomène social, et c'est donc aux sciences sociales de montrer comment ces sociétés se sont transformées au point de se penser comme des sociétés d'individus »* (Le Bart, 2009, p. 13). Or, cette proposition pose problème : la pensée qui l'entoure dans l'ouvrage ne permet pas de saisir les contours d'une formule comme celle de « *l'avènement de l'individu »* ; ni même de cerner, quelques lignes avant, à quel « *niveau d'individualisation »* (Le Bart, 2009, p. 12) nous sommes rendus, quand bien même nous saurions dans quels domaines et par quels procédés s'opère une telle opération d'individualisation.

Prenant souvent pour acquis le postulat de l'individualisation des sociétés, certains auteurs, comme David Riesman (1964), Christopher Lasch ([1979] 2010), Ulrich Beck (Beck, 1998), Zygmunt Bauman (Bauman, 2008) ou encore Richard Sennett, font circuler l'idée

⁴ Pierre Bréchon sur les individualismes en Europe (2002) ; Olivier Galland sur la jeunesse, (2010).

implicite ou explicite que les individus se seraient progressivement libérés de toutes formes de contraintes et d'encadrements. Ce constat de la montée de l'individualisme se traduit, chez certains, par une inquiétude d'un point de vue collectif sur le délitement du lien social, un détachement des structures traditionnelles d'encadrement et notamment la famille, un repli narcissique conduisant à l'abandon d'un collectif par un désengagement du rôle de citoyen. Zygmunt Bauman fait figure de référence en développant l'idée que nous vivons désormais dans une modernité liquide, liquide parce que débarrassée de tout lien solide. Nous serions entrés dans l'ère de « l'« individualisation » luxuriante » (2008, p. 6), dans laquelle les individus nouent des liens qui « *doivent rester flottants afin qu'on puisse se détacher à nouveau, sans délai, au premier changement de décor – et une chose est sûre : dans la modernité liquide, le décor change sans cesse* » (2008, p. 5). Ulrich Beck (1998) s'inquiète par ailleurs de ces transformations, inquiétudes moins liées aux effets supposés des mutations du lien social qu'à l'incapacité des sciences sociales en particulier à en comprendre la portée, celles-ci n'étant pas capables de renouveler leur outillage théorique pour penser de nouveaux modes de vie.

D'autres, à l'inverse, y voit une occasion de libérer les potentialités émancipatrices de chacun, de permettre une plus grande liberté et réflexivité (Giddens, 1994) ; on trouve chez les sociologues français des travaux qui mettent en lumière les nouvelles modalités du lien aux autres, notamment dans les instances traditionnelles de socialisation comme la famille ou le couple (Kaufmann, 1992, 2001, 2009 ; de Singly, 2011, 2016).

Le mythe du « for intérieur » (Haroche, 1995), d'une nature innée à l'individu qui existerait avant lui participe de ces réflexions. A travers une proposition courte mais riche de sens, « *l'individu n'est pas un commencement* » (Elias, [1991] 1997, p. 91), Norbert Elias souligne une tendance contemporaine à considérer qu'une personne s'érige elle-même en individu. Cette idée, selon laquelle l'individu devient immédiatement adulte, est au cœur du mythe qui circule dans les sociétés contemporaines et qui institue une séparation conceptuelle entre soi et le monde, séparation qui n'a rien d'évident si l'on se place d'un point de vue historique. Elle permet d'écarter l'idée selon laquelle un individu est d'abord un enfant, période dans laquelle il est particulièrement soumis à l'influence du milieu dans lequel il évolue et dont les sociologues ont reconnu l'importance à l'aide du concept de socialisation primaire, que celle-ci soit l'œuvre de l'école, de la famille ou des deux (Berger et Luckmann, [1966] 2012 ; Bourdieu, 1980b ; Durkheim, [1902] 2012). Or, rappelle Norbert Elias, « *c'est justement parce que l'enfant démuné a besoin de l'empreinte sociale pour devenir un être plus fortement*

individualisé et distinct des autres, que l'individualité de l'adulte se définit uniquement à partir de son destin relationnel, uniquement dans le contexte de la structure de la société où l'individu a grandi » ([1991] 1997, p. 63). Ce système de représentation forge alors l'idée que chaque être humain disposerait en lui de sa véritable nature, organisée autour « *d'un noyau dur, singulier et unique, donné par la nature* » (Martuccelli, 2002, p. 48) tandis que la société, à travers l'imposition de cadres et de normes restreignant ses capacités d'action, porteraient atteinte à la liberté individuelle ; la société représente cette « *prison à laquelle [l'individu] s'arrache* » (Bidet et Macé, 2011, p. 398), paradigme contre lequel s'élève la théorie de l'individuation de Gilbert Simondon. « *C'est ainsi que dans l'opinion courante et même dans la métaphysique érudite de notre temps, la société apparaît comme ce qui empêche l'individu de vivre une vie naturelle ou de mener sa propre vie* » (Elias, [1991] 1997, p. 176).

Par ailleurs, c'est ici la place de la sociologie qui est en question. La constitution d'un état de l'art des travaux sociologiques qui portent sur cette thématique est d'autant plus complexe que se mêlent, dans les discours, les analyses sur ce qu'est « l'homme d'aujourd'hui » avec la manière dont la sociologie a traité la question depuis plus d'un siècle : au final, on ne saisit plus la frontière des « changements » dont il est question, ce qu'ils doivent à des évolutions sociales et historiques de ce qui tient aux transformations paradigmatiques de la sociologie et du régime de connaissance qui ont changé le regard porté sur l'activité sociale et les questionnements posés.

L'ensemble de ces discours semble au final plutôt se rapprocher d'une vision sublimée de ce qu'est « l'homme moderne », à la manière d'un idéal type wébérien dont il est question : « *la figure du sujet moderne, dressé contre l'oppression et en quête de ses droits, laisse place à celle de l'individu postmoderne qui aurait, de fait, la liberté de s'orienter dans un monde ouvert, affranchi des normes et des autorités arbitraires* » (Fernandez, 2011, p. 341). Nous sommes ici face à un modèle idéal mais néanmoins performatif dans l'espace social, dont les individus se saisissent pour orienter leurs actions et sur lesquels se construisent leurs parcours. Certaines données vont dans ce sens... Par exemple, le CREDOC montre le caractère multifactoriel du bien-être⁵. Le sentiment de pouvoir vivre sa vie comme on l'entend y joue un rôle majeur et montre en outre « *que le fait de se sentir libre a un impact déterminant sur le*

⁵ Rappel : le CREDOC mène une enquête REGULARITE sur les « Conditions de vie et aspirations » des Français dans laquelle se trouvent des items sur l'évaluation par les individus de leur situation (indicateurs subjectifs)

bonheur et que la montée du sentiment de libre arbitre a eu tendance à accroître les niveaux de bonheur partout dans le monde » (Bigot et al., 2012, p. 42).

III - Penser l'individu dans la modernité

A. Pour une sociologie de l'individu : histoire d'un cheminement intellectuel

Ainsi, et comme le rappellent Alexandra Bidet et Marielle Macé, « *la pensée moderne a séparé la question de la genèse des individus de celle de la relation, ce qui a posé de faux problèmes* » (2011, p. 397). Norbert Elias observe parallèlement que les outils et les concepts de la sociologie doivent être refondés, ceux-ci étant ancrés dans un système proposant des moyens de pensée qui ne prennent pas en compte cette dynamique de l'action : « *nous disons « le vent souffle », comme si le vent était autre chose qu'un souffle, comme s'il pouvait exister un vent qui ne souffle pas* » ([1981] 1991, p. 133). Se basant sur ce constat, il nous invite à repenser la société et l'individu non plus comme indépendants mais comme intrinsèquement reliés, ceux-ci étant « *en fait des niveaux différents mais inséparables de l'univers humain* » ([1981] 1991, p. 156). A *contrario* de la vision rousseauiste, il n'existe pas d'état antérieur à la vie sociale dans lequel nous serions seuls, détachés de tous les autres, état à partir duquel nous fonderions un contrat social : « *la coexistence précède l'existence de soi* » (Flahaut, 2002, p. 375). Cette perspective « *oblige au contraire à penser l'être-soi dans l'interdépendance, ce qui est certainement moins exaltant que la vision prométhéenne de l'individu, mais plus réaliste* » (2006, p. 15).

Ces idées ont constitué un fil directeur de cette recherche doctorale. Néanmoins, pour que ce « fil » devienne une problématique sociologique, il a fallu procéder à un long travail d'état de l'art ayant pour objectif de « défricher » le champ des travaux autour de l'individualisme et l'individualisation dont le début de ce chapitre est le reflet. L'intérêt de cette démarche est aussi de se positionner vis-à-vis de ces travaux, de voir sur lesquels il était possible de s'appuyer, en quoi ils pouvaient être utiles à notre démarche mais aussi de repérer les auteurs et les travaux abordant les mêmes problématiques sans toutefois que nous puissions identifier des ponts entre ces approches et celle présentée ici. Aussi, a-t-il généralement s'agit d'éviter de se référer à ceux prenant pour acquis le constat de l'« individualisme » sans en questionner son sens, ou ceux adoptant trop facilement le postulat d'une disparition des contraintes exercées par

les instances traditionnelles de socialisation. En ce sens, Bernard Lahire (2013) nous enjoint à plus de méfiance sur cette pensée de l'individualisme, notion qui s'impose souvent comme une évidence alors qu'elle est le reflet de dynamiques sociales complexes. Si le travail de Bernard Lahire est cité ici, c'est qu'il a agi comme un moyen de prendre du recul dans le cheminement intellectuel dont ce travail est le reflet. Parce qu'au milieu des très nombreux travaux, dont nous venons d'en citer des exemples, sur ce qu'est l'individualisme aujourd'hui, et dans lesquels il est aisé de perdre le fil d'une pensée, il rappelle que la condition des individus aujourd'hui, aussi moderne soit-elle, ne les a isolés d'aucune forme de relation, de contrainte ou de domination qui soit. Sans doute, la nature et la manière dont ces contraintes s'expriment ou prennent forme ont évolué, et ce travail amènera des éléments pour mieux le comprendre, mais *« il n'y a pas moins d'institutions aujourd'hui qu'« autrefois », pas moins de socialisation, pas moins de contraintes objectives avec lesquelles les individus ont à composer »* (Lahire, 2013, p. 43). C'est donc ici une critique des auteurs des sociologies de l'individu dont il est question, pas forcément sur les travaux menés, mais plutôt à propos des présupposés individualistes sur lesquels ils s'appuient. Il rappelle par ailleurs que pour bien comprendre ces logiques de raisonnement, il est nécessaire de les replacer dans un contexte plus général de réflexion qui sépare la question de l'individu de celle de la société. Si les travaux sur l'individualisme font appel à la question du « choix » et de la « liberté » de chacun⁶, c'est aussi pour alimenter l'idée que les individus « d'aujourd'hui » se sont extraits des déterminismes « d'avant »⁷. Le recours à des bornes temporelles floues (avant, autrefois, aujourd'hui...), fréquent dans les travaux cités ici, n'aide en rien à la clarification d'un phénomène dont on peine à saisir la portée.

Au moment donc où je tentais de me situer dans un champ théorique qui s'agrandissait à mesure que je l'explorais, et sans toutefois y trouver ma voie, l'ouvrage de Bernard Lahire a remis des mots sur l'intuition qui a guidé mon travail pendant ces plusieurs années. Et si je parle d'intuition, c'est avec autant d'aisance que les parcours de mes enquêtés, en tout cas tels qu'ils m'ont été racontés, sont pétris par la confrontation avec « l'autre ». Que nous racontent ces histoires de vie ? Des moments de rencontre, de tension, de soutien, d'entraide, de détachement, de déception et d'autres encore qui confrontent toujours l'individu au milieu dans lequel il vit, comme la métaphore de Georg Simmel mettant en interaction le marbre et le burin l'illustre ; il

⁶ Lahire fait référence notamment aux travaux de Galland et de Dubet : voir « Chapitre 1. De l'individu libre et autonome : retour sur un mythe contemporain » (Lahire, 2013).

⁷ Le recours à des bornes temporelles floues (avant, autrefois, aujourd'hui...), fréquent dans les travaux cités ici, n'aide en rien à la clarification d'un phénomène dont on peine à saisir la portée.

propose en effet de considérer que la pression exercée par la société sur l'individu lui permet de confronter « sa vie intérieure » et de lui donner forme (Simmel, [1901–1918] 2003, p. 19), comme le burin sur le marbre.

Tenir cette position n'a pas pour ambition de considérer que la place qu'occupe l'individu dans l'espace social et la manière dont il pense cette interaction n'a pas changé : « *si le constat de l'« individualisation » est pertinent, faut-il en déduire pour autant que l'individu flotte désormais au-dessus d'une structure sociale sans consistance ?* » (Tarragoni, 2018, p. 8). Au contraire, la sociologie peut dispenser une réflexion sur ces changements ; sans toutefois considérer que les individus sont dégagés de toute contrainte, de toute attente, de toute influence, la discipline « *répond donc à la nécessité historique de penser les faits sociaux dans une société qui sacralise l'individu pour mieux le rendre responsable de tous ses malheurs* » (Lahire, 2013, p. 11).

Bernard Lahire propose alors un programme de recherche qui, en s'axant sur l'individu, n'en prend pas moins en compte « *l'idée qu'il existe un social (ou une histoire) à l'état incorporé, sous la forme de dispositions à agir, à croire, à sentir* » (2013, p. 11). La métaphore du pli revient donc à prendre en compte cet « *état incorporé* » : la sociologie de l'individu permet alors de montrer que « *l'« intérieur » n'est qu'un « extérieur » à l'état plié* » (2013, p. 16).

B. Se tenir face au monde : sur les supports

Considérer que l'individu doit être plus autonome permet surtout de reposer la question des inégalités sociales, qui correspondent ici à une inégale distribution des dispositions acquises permettant aux individus de s'adapter aux épreuves, de s'autonomiser dans leurs parcours de vie. Robert Castel propose ainsi l'image de l'individu hypermoderne : affranchi des tutelles traditionnelles, libre, autonome, indépendant, il engage une forme progressive de repli sur soi et de subjectivité exacerbée qui a émergé depuis les années 1970 essentiellement dans les pays occidentaux et seulement dans certains espaces sociaux. Bien que cet individu ait été pensé et théorisé à la manière d'un idéal-type wébérien, l'idée que chaque membre d'une société doive, de plus en plus, se responsabiliser et s'autonomiser est extrêmement performative, à la fois dans la manière dont les structures qui encadrent la vie en collectivité agissent sur la société, mais aussi dans la manière qu'ont les individus de se représenter dans l'espace social. Cette conception conditionne ainsi de « *puissantes dynamiques d'individualisation* » qui prennent

forme dans le corps social, impactant « *les différents champs de l'expérience sociale : le travail, la famille, les institutions* » (Castel, 2006, p. 119).

Cela crée un certain nombre de tensions qui s'incarnent dans les parcours de vie, notamment le fait de placer l'individu « *dans l'impossibilité de concilier sa prétention à être autosuffisant et l'exigence de faire quand même société avec ses semblables* » (Castel, 2006, p. 120) dans le cadre des structures qui régulent la vie en société. Mais il remarque par ailleurs qu'émergent deux profils : celui des hypermodernes, symboles de notre temps, « *actifs, mobiles, débordant de subjectivité* » (Castel, 2006, p. 121), et celui qu'il propose de nommer « *individu par défaut* » composé par ceux qui « *manquent de ressources pour occuper cette surface* » (Castel, 2006, p. 121). Cette distinction permet en fait de pointer du doigt la transformation des inégalités qui passent aujourd'hui par un inégal accès aux ressources nécessaires à la réalisation de soi en tant qu'individu, certains ne pouvant « *être qualifiés positivement par le sens des responsabilités et la capacité d'indépendance [...] parce qu'ils manquent de ressources, de supports pour asseoir ces attributs positifs de l'individualité* ». L'objet de l'enquête menée ici est de décortiquer ces processus de réalisation, notamment de montrer que l'acquisition de l'autonomie, l'affrontement de la vie en solo et des moments de solitude qu'elle génère, les capacités d'un individu à « *se redresser* » après une rupture, un déménagement, une mutation professionnelle, sont autant de défis contemporains pour les individus et face auxquels ils sont inégalement équipés.

Or, ces formes d'inégalités ne sont pas nouvelles, l'histoire montre qu'elles ont été compensées, en partie, par l'émergence de la « *propriété sociale* » (Robert Castel). Celle-ci repose en partie sur l'accession à un statut de travailleur qui conditionne une forme d'indépendance sociale à travers des ressources, des droits et une citoyenneté. Elle vient combler les défauts d'un système reposant sur la propriété privée dans lequel celui « *n'ayant rien, n'est rien socialement parlant* » (Castel, 2006, p. 123). Replaçant ses observations dans le contexte contemporain, Robert Castel remarque que les effets de la crise à laquelle nos sociétés sont confrontées depuis les années 1970 impactent si profondément notre fonctionnement que c'est l'équilibre soutenant la cohésion sociale entre ses membres qui est aujourd'hui menacé, la sécurité garantie par l'Etat social dont nous parlions plus haut faisant de plus en plus défaut. Privés des ressources fournies par la propriété sociale, et supports d'individualité, un nombre croissant d'individus « *par défaut* » se voient exclus de la dynamique en marche. Ils ne sont donc que « *très problématiquement des individus si, une fois encore, être vraiment un individu,*

c'est être capable d'une certaine indépendance sociale et d'une certaine maîtrise de sa conduite, qui sont effectivement des qualifications que l'on attribue à l'individu moderne » (Castel, 2006, p. 128). Dans la conclusion d'une œuvre centrale pour la sociologie, *Les métamorphoses de la question sociale*, traitant de l'effritement de la société salariale, Robert Castel souligne la pertinence de penser ces victimes de l'individualisme « *négalif, parce qu'il se décline en termes de manque – manque de considération, manque de sécurité, manque de bien assurés et de liens stables* » (Castel, 1999, p. 753). Toujours dans la perspective de distinguer les gagnants et perdants de cette mutation des structures sociales, Robert Castel conclut un peu plus loin : « *paradoxe dont il faut sonder la profondeur : on vit d'autant plus à l'aise sa propre individualité qu'elle s'était sur des ressources objectives et des protections collectives* » (Castel, 1999, p. 767).

Ces réflexions permettent d'ouvrir les propositions de la sociologie de l'individu sur la question des supports, des assises sur lesquels l'individu peut s'appuyer pour *s'individuer*, c'est-à-dire pour acquérir les capacités d'être autonome tout en sachant pouvoir être soutenu dans les épreuves de la vie. Pour Robert Castel, les supports représentent les « *conditions objectives de possibilités* » de devenir un individu pour entretenir des liens sociaux avec autrui : « *pour entrer dans cette aventure du sujet, il faut d'abord être un individu doté des supports de l'indépendance* » (Castel et Haroche, 2001, p. 32). Or, les modalités de l'aventure dont nous parlent Robert Castel ont évolué, et ce sont justement ces évolutions qui nous intéressent. Auparavant « tenu » par une structure sociale qui définissait strictement les rôles et identités de chacun, l'individu est tenu, avec le projet de la modernité de trouver ailleurs cette « *solidité qu'il ne sent plus en lui-même* » (Martuccelli, 2002, p. 44). Danilo Martuccelli propose dès lors de considérer la question des supports comme la première des cinq dimensions à interroger pour saisir dans toute sa complexité la grammaire de l'individu contemporain : « *l'individu n'existe que dans la mesure [...] où il est soutenu par un ensemble de supports. Certes, il fait quelque chose de cet état, il est ainsi toujours en quelque sorte plus (ou autre chose) que l'ensemble de ses supports, mais il n'existe que dès l'instant où il en dispose* » (Martuccelli, 2002, p. 63).

On trouve chez Paul Ricœur la formulation du projet de l'individu moderne dans ses réflexions sur l'anthropologie capacitaire. « L'homme capable » est celui qui détient la puissance et le pouvoir d'agir et d'être (Ricœur, 2001a). Ce que nous dit Paul Ricœur au fond c'est que la formulation même du projet d'autonomie est inégalement distribuée, nous amenant à nous interroger sur la « *possibilité même de pouvoir* » (Breviglieri, 2012, p. 39) ; aussi la

question des supports intervient-elle chez lui en amont de la constitution de l'individu, elle est en la condition première d'existence. L'assurance intime du pouvoir permet de retracer la constitution du sujet à travers un « *sentiment intérieur vital* » (Breviglieri, 2012, p. 40) dont on trouve dans l'espace affectif sa principale source. Ces remarques inscrivent la question des supports dans cet espace affectif et permettent de le replacer dans l'ordre de l'intime alimentant une nouvelle fois la thèse de l'indistinction entre l'individu et son *écologie*, entendu comme l'ensemble des éléments qui constituent un milieu. Mais de comprendre aussi comment les possibilités pour l'individu moderne de « *se tenir face au monde* » (Martuccelli, 2002) relèvent de dispositions d'ordres divers mais qui reposent avant tout sur une « assurance intime du pouvoir ».

Nous posons, un peu plus haut, la question de la spécificité du rapport entre individu et société aujourd'hui, au cœur de cette recherche doctorale. On voit donc se dessiner ici l'image d'un individu qui, moins que poussé par une farouche volonté d'être détaché des autres, est soumis à l'injonction, de plus en plus forte, et dans tous les domaines de son existence, d'être autonome, de se réaliser par lui-même, de s'adapter aux épreuves et aux changements (Castel et Haroche, 2001 ; Duvoux, 2009). Dans cette perspective, il nous est apparu, une fois ces termes de la recherche posée, que la situation des solos, ces personnes qui vivent seules, était particulièrement pertinente pour comprendre comment l'individu se rend autonome, comment aussi il y échoue ; de voir comment, dans tous les espaces de sociabilité auquel l'individu est confronté (le travail, la famille, le couple, etc.), ces dispositions à être plus indépendant, plus détaché et plus « soi-même » se réalisent effectivement.

IV - Les solos, libres et heureux ?⁸

C'est dans ce contexte qu'émerge l'image du solo urbain, dynamique, jeune, en santé, socialisé, connecté et évoluant dans un environnement matériel confortable. Cette image véhicule un certain nombre de fantasmes sur ce mode de vie qui serait lié à un choix en partie résidentiel mais de fait lié à celui de vivre pour soi, hors du couple, de la famille, hors des

⁸ Cette section reprend une réflexion sur l'objet « solo » déjà publiée (Duthy, 2018).

contraintes, bref, en phase avec une modernité qui « délivre » les individus des carcans traditionnels.

A. Une population à haute valeur médiatique dont la sociologie peine à se saisir

« *Ce n'est plus une « maladie grave » d'être seul aujourd'hui. C'est une preuve d'indépendance, un art de vivre, une aventure, presque un snobisme* » explique un article paru dans l'Express déjà en 2001 (« Le bonheur en solo »). Ce mode de vie nouveau suscite l'intérêt des journalistes, des médias (films, séries, etc.), de l'opinion publique. Du point de vue des sciences sociales, et notamment de la sociologie, ce phénomène interroge les grands ensembles qui ont traditionnellement structuré la vie sociale, la famille et le couple : nous allons y revenir. Au travers des publications sociologiques, dans les articles de magazines, mais aussi dans le vocabulaire employé par certaines associations ou entreprises, une nouvelle terminologie émerge qui désigne ce mouvement dont on peine encore à cerner exactement le pourtour : les « solos ». Si l'usage du terme est encore rare, quelques travaux tentent d'avancer dans la compréhension du phénomène (Lardellier, 2006 ; Kaufmann, 2009 ; Klinenberg, 2013) ; mais ces efforts de définition ne permettent pas encore de stabiliser les contours de cet objet. C'est pourquoi, en accord avec les dynamiques sociales auxquelles le terme renvoie, nous en proposerons une définition.

L'apparition d'un terme nouveau n'est pas insignifiante. Au contraire, elle révèle de nouvelles manières de définir des groupes d'individus et de représenter le monde social : « *les mots font aussi partie de ce monde social sans pour autant qu'un rapport d'évidence ne les lie aux choses qu'ils sont censés désigner* » (Authier et al., 2018, p. 7). Pendant l'enquête dont il est question ici, certains individus ont été interrogés directement sur le terme solo⁹ : il est intéressant de noter qu'une très grande majorité avait du mal à saisir ce dont il était question (par exemple : « *je ne vois pas à quoi cela correspond* », « *ça ne me dit rien* »), seulement deux enquêtés ayant réagi à l'évocation de ce terme. Ce terme solo semble donc plutôt l'apanage du milieu médiatique que des individus eux-mêmes. Alors qu'on peut penser qu'il désigne des réalités très différentes, des situations très inégalitaires, la grande majorité des publications qui

⁹ Au milieu de l'enquête, le dispositif méthodologique a été modifié : en place de la grille d'entretien classique, les individus se voyaient remettre une série de cartes sur lesquelles apparaissaient des thèmes (richesse, bien-être, sécurité, enfant, famille, etc.) sur lesquels ils devaient réagir en fonction de leur expérience personnelle. Sur une de ces cartes apparaissait le thème « solo/être solo ».

traitent du sujet en donnent une image positive. Les solos semblent être vus comme le symptôme d'une société individualiste qui promeut le modèle « *d'un individu autonome, singulier, créatif, enfin affranchi des tutelles traditionnelles qui en limitaient l'épanouissement* » (Tarragoni, 2018, p. 4). Aussi, l'émergence de ce phénomène ouvre-t-il un chantier scientifique, celui de la construction sociologique d'une nouvelle catégorie de pensée, celle des « solos » puisque « *sa genèse et les usages qui en sont faits disent quelque chose du monde social, qu'il appartient aux chercheurs de saisir et de nommer* » (Authier et al., 2018, p. 7).

L'émergence de la catégorie de solo s'observe dans beaucoup de secteurs. Les médias et l'ensemble de l'offre culturelle (livres, films, séries, émissions, etc.) mettent très souvent en scène des solos jeunes, urbains, dynamiques qui valorisent l'indépendance et la liberté : « *les personnes vivant seules en milieu urbain apparaissent comme une figure emblématique de cette individualisation dans les sociétés de modernité avancée* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 174). Pour exemple, le succès de la série *Sex and the city* dans laquelle on suit les aventures amoureuses, professionnelles, sexuelles et autres du personnage principal Carry Bradshaw et de ses amies, des jeunes femmes célibataires et actives d'une trentaine d'années. D'un point de vue marketing, les solos sont aussi une cible privilégiée : « *vivre seul engendre [...] un ensemble de besoins personnels spécifiques* »¹⁰ (Klinenberg, 2013, p. 58). De nombreuses offres voient le jour concernant la vie urbaine en solo, notamment pour pallier la solitude : pendant les repas au restaurant (l'application *DinnerCall* pour trouver un partenaire de dîner au restaurant, le site *Colunching* pour faire des rencontres professionnelles autour du repas) ou chez-soi (la tendance coréenne du *mok-bang* où l'on peut voir des gens manger devant leur webcam et ainsi « rompre [leur] isolement »¹¹), un salon pour « solo » (Céliberté, créé au début des années 2000), des agences de voyages pour solo (*soloways.net*, *sejour-solo.fr*), des sites de conseils ou de rencontres spécialisés (*parent-solo.fr*, *solofamily.fr*), etc. Il est même possible de se marier en solo grâce à l'entreprise japonaise Cerca, qui permet « *aux femmes qui le désirent de vivre la journée d'une jeune mariée, mais seule* »¹². En France est créée l'Association Française des Solos (AFS) en 2001 par « *deux hommes solos qui avaient envie de se refaire un réseau d'amis*

¹⁰ Notre traduction depuis l'anglais : « *Living alone [...] generates a distinctive set of personal needs* »

¹¹ https://www.francetvinfo.fr/internet/reseaux-sociaux/manger-devant-sa-webcam-tout-en-etant-payee-le-mok-bang-part-a-l-assaut-du-monde_1916331.html

¹² https://www.lemonde.fr/international/article/2014/12/04/au-japon-pour-se-marier-plus-besoin-d-etre-deux_4534571_3210.html

[...] *Le but c'est de se recréer un réseau d'amis après des accidents de la vie : veuvage, divorce, séparation...* »¹³.

Nous allons d'abord faire l'état des lieux de ces nouvelles pratiques sociales : qui concernent-elles ? Et à quelles réalités sociales renvoient-elles ? Puis nous verrons comment l'écho médiatique véhicule l'idée que les gens qui vivent seuls sont nécessairement heureux et, a minima, ambassadeurs d'une forme moderne de vie libre de toute contrainte ; en sociologie, les travaux qui s'intéressent à la question rejoignent aussi cette idée de la valorisation tout en ne garantissant pas un travail méthodologique rigoureux qui permette de borner ce « phénomène ». Aussi, l'enquête menée dans le cadre de cette thèse a-t-elle été l'occasion de poser ces jalons et de proposer une définition sociologique.

1) Habiter seul : une modalité des parcours de vie

Certains indicateurs montrent effectivement des bouleversements dans les modes de vie des pays occidentaux, dans les parcours individuels et dans les manières d'organiser son existence. En 1990, le PNUD, dans son rapport sur le développement humain, note une diminution de la famille nucléaire au profit des ménages d'une personne et monoparentaux : aux Etats-Unis, « *la proportion des ménages d'une personne a augmenté de 13% à 23% entre 1960 et 1980* » (1990, p. 53). Tous les pays industrialisés suivent la même tendance, dans des proportions variables. Des chiffres plus récents témoignent qu' « *au niveau mondial, le nombre de personnes vivant seules augmente en flèche, passant de 153 millions en 1996 à 277 millions en 2011, soit une augmentation d'environ 80 pour cent en 15 ans* »¹⁴ (Klinenberg, 2013, p. 10). La croissance du nombre de ménages d'une personne se concentre essentiellement dans les grands centres urbains, et au sein de ceux-ci, plutôt dans les quartiers de l'hyper-centre (Molgat et Renaud, 2009, p. 27). Cette tendance semble néanmoins ralentir depuis quelques années. Quoi qu'il en soit, « *l'augmentation du nombre de personnes vivant en solo s'inscrit dans un processus historique irrésistible, massif, régulier. Et mondial* » (Kaufmann, 2009, p. 283).

¹³ Extrait d'entretien téléphonique avec une responsable d'antenne régionale – 29/06/2015

¹⁴ En anglais dans le texte : « *at the global level the number of people living alone is skyrocketing, having risen from about 153 million in 1996 to 277 million in 2011 – an increase of around 80 percent in fifteen years* »

La tendance à la diminution de la taille des ménages s’observe aussi en France (Figure 6). Un foyer français sur trois est composé d’une personne contre un sur cinq en 1975 par exemple (Daguet, 2017). Depuis 1990, trois millions de personnes de plus vivent seules dans leur logement, particulièrement entre 30 et 59 ans, et surtout chez les hommes ; après 60 ans, ce sont les femmes qui sont les plus nombreuses à vivre en solo (Buisson et Daguet, 2012). Du point de vue de la catégorie sociale, l’INSEE observe que les hommes solos sont plus souvent des ouvriers et des employés ; quant aux femmes, ce sont plus souvent des cadres, bien que depuis trente ans le taux de mono-résidentialité des femmes augmente pour tous les statuts professionnels sauf pour ces mêmes cadres. Incidemment, nous pouvons en déduire que si le fait de vivre seul était autrefois l’apanage des femmes en haut de l’échelle sociale, cela se démocratise et concerne alors des femmes aux profils différents, indépendamment de leur statut. Autre observation qui rejoint les tendances des autres pays occidentaux : les solos se concentrent en ville, surtout dans les centres-villes. Une étude menée sur l’habitat et le mode de vie à Lyon montre que l’augmentation du nombre de ménage en solo y est plus forte que sur les autres territoires (Agence d’urbanisme pour le développement de l’agglomération lyonnaise, 2012).

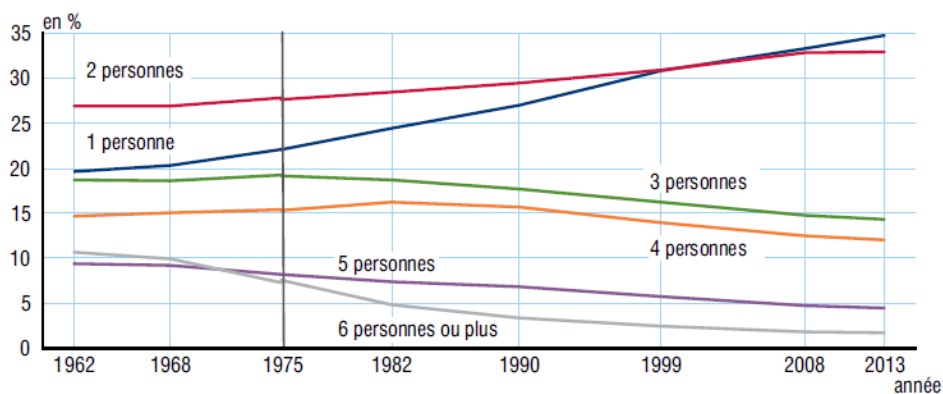


Figure 6 - Répartition des logements selon le nombre d'occupants (Daguet, 2017)

Au Québec, en 2016, environ 17% de la population de 15 ans et plus vit seule, ce qui représente 1,2 millions de personnes ; ce taux a doublé en 35 ans (Binette Charbonneau, 2018). Cette augmentation n’est pas uniforme : si après 60 ans, les femmes sont plus nombreuses à vivre seules (on compte par exemple, après 85 ans, trois femmes seules pour un homme), les hommes sont majoritaires dans cette situation entre 25 et 49 ans. Cependant, l’augmentation de la vie en solo semblent toucher plus les hommes que les femmes ces dernières décennies. Selon

l'institut de la statistique du Québec, la province est celle qui compte le plus de ménages solos du Canada, ceux-ci se concentrant particulièrement à Montréal.

Cette modification des pratiques résidentielles se comprend mieux en considérant la transformation des structures sociales, notamment familiales, qui permet de renverser l'idée reçue selon laquelle les ménages seuls sont essentiellement le fait de personnes âgées. Le fait que la population vive plus longtemps et plus en santé a beaucoup de conséquences sur les modes d'habitat : en France par exemple, la moitié des gens qui vivent seuls sont des personnes de 60 ans et plus (Buisson et Daguet, 2012). Or, la croissance du nombre de ménages solos ces dernières décennies touche de fait essentiellement les moins de 60 ans : « *près du quart des hommes et des femmes âgés de 30 à 74 ans entre 1991 et 2002 ont indiqué avoir déjà vécu seuls et, parmi ces derniers, 23 % des hommes et 36 % des femmes n'ont connu que la vie en solo* » (Molgat et Renaud, 2009, p. 33).

Depuis quelques décennies, les manières de faire couple et de faire famille ont évolué. On observe une augmentation de « l'instabilité conjugale » se traduisant par une hausse des divorces et des séparations pour des couples avec ou sans enfants, un accroissement du nombre de familles monoparentales et recomposées, un allongement du temps de cohabitation précédant le mariage, une baisse des mariages, et des unions moins durables de manière générale, un recul de l'âge au premier mariage et au premier enfant pour les hommes et pour les femmes, une baisse du nombre d'enfants par ménage, des aller-retours plus fréquents au domicile parental au début de la vie d'adulte, une désynchronisation des étapes de la vie adulte, les individus ayant des parcours moins linéaires (Galland, 1996), etc. Le « Portrait social » de l'INSEE publié en 2017 indique que, d'une part, le nombre de personnes vivant en couple a diminué depuis plusieurs décennies, notamment entre quarante et soixante ans, de manière égale entre les sexes ; mais que parallèlement, le nombre de mariages diminue, et que celui des PACS augmente (Demaison et al., 2017). Le rapport de l'INSEE montre en outre que le nombre de familles monoparentales, lesquelles représentent aujourd'hui 22% du total des familles¹⁵, « *fortement augmenté depuis 1999 où elle atteignait 17%* » (Demaison et al., 2017, p. 157).

¹⁵ Pour l'INSEE, une famille est la partie d'un ménage comprenant au moins deux personnes et constituée : soit d'un couple vivant au sein du ménage, avec le cas échéant son ou ses enfant(s) appartenant au même ménage ; soit d'un adulte avec son ou ses enfant(s) appartenant au même ménage (famille monoparentale) [<https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1465>]

L'ensemble de ces transformations amène de plus en plus d'individus à vivre en solos. D'autres facteurs soutiennent ces modes de vie : la prospérité économique, pour ceux qui peuvent en profiter, permet d'assumer seul les charges liées à la monorésidentialité ou encore la plus grande autonomie des femmes qui, étant plus nombreuses à accéder au marché de l'emploi depuis cinquante ans, ont plus de possibilités de vivre seules (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009).

Aussi, cette catégorie de « solos » rassemble-t-elle en son sein des profils très hétérogènes (âge, genre, situation familiale, CSP, etc.) et « *s'incarne dans une grande diversité des parcours. Les figures autrefois isolées du veuf ou de la vieille fille sont rejointes par celle des jeunes aux études ou entrant sur le marché du travail, celle des couples séparés, celle des parents seuls* » (Poirier, 2009, p. 61). Ces bouleversements dans les parcours de vie sont plus fréquents qu'il y a cinquante ans et impliquent qu'une personne peut, sur un temps long ou court, être contrainte ou bien choisir d'habiter seule, une ou plusieurs fois au cours d'une vie (à des âges différents) voire successivement dans une même période (c'est le cas des parents en garde alternée). Les données présentées ici montrent que ces choix familiaux, résidentiels, professionnels, conjugaux, etc. sont désormais l'apanage d'un plus grand nombre d'individus, au point que l'on peut parler, d'un point de vue durkheimien, d'une certaine régularité statistique. Aussi, ces périodes de vie ne doivent-elles plus être considérées comme « provisoires », comme un creux entre une rupture conjugale et une nouvelle cohabitation, une sorte de négatif. Elles constituent des modalités des parcours biographiques, tout autant que d'autres périodes conjugales ou familiales, face à la « *diversification croissante des modèles de trajectoires en lien avec la multiplication des possibilités et des contraintes* » (Poirier, 2009, p. 62). C'est ce qu'observent des sociologues du couple, amenant à considérer les périodes de célibat comme « expériences agissantes » des parcours de vie (Bergström, Courtel et Vivier, 2019). Mais cela ne signifie pas pour autant que les aspirations ou les attentes à l'égard de la forme de son parcours de vie ont changé.

2) Le solo heureux : un fantasme médiatique

C'est ainsi que le terme solo, sans trop savoir ce qu'il désigne, a fleuri un peu partout dans les articles de presse d'information et les magazines pour « décrypter » la tendance, faisant plutôt référence à des célibataires qui ont choisi d'habiter seuls. Ce détour médiatique est important car il représente un « *vecteur de légitimation progressive* » (Rose, 2009, p. 82) de la figure du solo libre et heureux. Dans un travail similaire et de plus grande échelle, Erika Flahault

note que la figure de la femme seule n'a pas bonne presse : son étude, sur plus d'un siècle, montre que cette image n'a pas beaucoup évolué dans la presse française, sinon misérabiliste, au moins critique sur la menace que ce modèle représente pour le couple et la famille (Flahault, 2009). Ici, une rapide revue de presse (encadré n°3) des usages du terme permet de montrer que son emploi est principalement associé à trois champs sémantiques, relevant de différentes idées : essentiellement celui de la valorisation, puis des astuces pratiques pour organiser sa vie et enfin la dimension professionnelle.

Encadré n°3 - Revue de presse des articles sur les solos

Une revue de presse a été réalisée à l'aide d'Europress, sur tous les titres de presse en français sans borne temporelle. La recherche portait sur les articles contenant le mot « solo » dans le titre et dans le corps de texte (35 articles retenus). A été écarté de l'analyse une grande partie des articles dont l'emploi du terme était « hors contexte » : la majorité d'entre eux concernaient le domaine artistique (un solo musical, une pièce ou un album en solo, l'acteur Bruno Solo ou le nouveau Star Wars *Solo : a Star Wars story*).

Dans la presse, la vie en solo est d'abord présentée sous un aspect valorisé, où « *le « vivre seul » s'oppose au vivre à deux* » (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009, p. 4). Dans un article de 2015 d'une revue féminine (Marie-France), « *T'es solo, c'est ta faute* »¹⁶, Valérie Rodrigue s'inquiète des représentations négatives que la société porte sur les femmes célibataires de 35 ans et que « *l'idée que l'on puisse être seule par choix*

n'effleure personne [...] On peut aussi désirer une certaine solitude après une séparation, c'est même souvent nécessaire pour refaire connaissance avec soi ». Vivre en solo serait une expérience enrichissante et ressourçante, comme une forme de retour à soi. « *Plus heureux en solo ?* » interroge le site Top Santé (19 septembre 2016) : « *vivre seul ne veut pas dire être malheureux. D'après cette nouvelle étude, la vie de célibataire pourrait même être plus enrichissante que la vie de couple* » nous explique-t-on. Le voyage en solo est, à cet égard, très valorisé (« *Oser les vacances en solo* » (La vie du 29 mars 2018) ; « *Je pars en solo : 10 destinations testées et approuvées* » (Femmes d'Aujourd'hui web du 28 février 2018) ; « *Voyager en solo : quatre pays à explorer* » (Le Figaro.fr, 23 octobre 2015)).

D'autres publications, plus pessimistes, présentent la vie en solo sous le mode de la contrainte : un certain nombre d'articles regorge de conseils, de "bons plans", d'astuces pour

¹⁶ <http://www.mariefrance.fr/dossiers/notre-dossier-psycho/celibataire-oui-et-alors/celibataire-tes-solo-cest-ta-faute-192640.html#article>

pallier les désavantages induits par le fait d'être seul. Il s'agit à la fois de lutter contre le sentiment de solitude (« *Saint-Valentin en solo : 7 films à (re)voir pour relativiser* » (Marie France web, du 29 janvier 2016)) et d'améliorer ses conditions de vie (« *Parent solo, quelques aides pour améliorer le quotidien* » (Le Monde du 5 avril 2015); « *Parents « solos » : faites baisser vos factures* » (Le Parisien du 20 décembre 2011)). Ce sont ici plutôt aux parents, particulièrement touchés par les difficultés matérielles du quotidien, à qui l'on s'adresse.

Enfin, de manière plus anecdotique, c'est le monde du travail en solo que l'on dépeint à travers les nouvelles formes de travail à la maison, d'auto-entrepreneuriat, lié notamment aux avantages de ne plus subir la pression d'un supérieur ou la présence de ses collègues : « *travailler en solo peut donc être une option pour les diplômés adeptes de liberté* » (dans "*En solo, par choix ou par défaut*" (Le Monde du 5 avril 2011) ; ou "*Création d'entreprise : l'aventure en solo*", Le Figaro du 18 mai 2000).

3) Un impensé de la sociologie

D'un point de vue scientifique ou institutionnel, la catégorie « solo » n'existe pas vraiment. On ne recense que très peu de traces dans les articles, ouvrages, ou publications scientifiques : les moteurs de recherche de contenus scientifiques (Cairn, Google Scholar, HAL, Persée, etc.) restent muets quand on les interroge sur ce mot-clé. Les références qui emploient effectivement le terme « solo » concernent essentiellement le domaine artistique : la musique, un solo de piano par exemple, ou la danse. On trouve par ailleurs quelques articles et ouvrages qui traitent directement de la question, mais souvent comme une « manière de faire » (parent en solo, vivre en solo, le travail en solo, etc.).

Du côté des organes statistiques officiels, la terminologie n'existe pas. En place du terme « solo », chaque dimension dispose de son propre vocable : l'INSEE fournit pour cela un certain nombre de concepts. Pour la situation conjugale, on parle de célibataire, de divorcé, ou de veuf ; concernant la famille, on parle de foyer monoparental ; à propos du logement, de « ménage d'une personne ». Aucun terme spécifique n'est employé pour désigner cette situation de vie qui mêle tous ces aspects : matériels, familiaux, conjugaux, résidentiels, etc. L'INED propose quant à lui un lexique similaire : famille monoparentale (famille composée d'un seul parent vivant avec un ou plusieurs enfants), célibat (condition d'une personne n'ayant jamais été mariée), et même célibat définitif (lorsqu'un individu atteint l'âge de 50 ans sans s'être jamais marié). Mais déjà ici, la diversité dans les nouvelles formes de famille n'est pas totalement

appréhendée par les outils statistiques classiques. Quid des personnes en couple mais qui habitent dans deux logements différents : sont-ils alors célibataires du point de vue de l'INSEE ? De la même manière, le terme de "famille monoparentale" masque en partie les réalités de vie selon lesquelles un parent peut avoir ses enfants à charge tout ou seulement partie de son temps.

Marie-Chantal Doucet, dans un article sur la manière dont la sociologie pouvait s'appropriier la notion de solitude, note que certains sociologues se saisissent de la notion de « solo » comme une « *expression rieuse qui réfère à une modernité pimpante, ainsi qu'à un mode de vie jeune et indépendant* » (Doucet, 2018, p. 185). La remarque fait écho à celle d'une enquêtée, Eva, qui a du mal à 39 ans à accepter son célibat et le fait de ne pas avoir d'enfant : « *solo/être solo, euh c'est une expression que j'emploie pas trop solo... C'est vrai que ça donne un côté un peu rigolo à la solitude qui peut-être un peu pesante par moment* ». Si certaines enquêtes en sociologie ont recours à cette notion c'est souvent, nous allons le voir, dans cette acception positive.

Les intérêts de recherche de Jean-Claude Kaufmann tournent autour du couple et la manière dont on peut interroger à travers lui, la question de l'identité. De nombreux ouvrages sont consacrés à la question (*La trame conjugale. Analyse du couple par son linge* (1992) ; *Ego : Pour une sociologie de l'individu* (2001), etc.), et l'un d'eux, *La femme seule et le prince charmant* (2009), propose de s'intéresser aux « femmes vivant hors couple ». L'auteur se saisit, dès l'introduction, du terme « solo », comme marqueur d'une nouvelle réalité émergente, refusant d'accoler à cette population de femmes qui vivent seules l'étiquette réductrice de « célibataires ». Pour lui, un solo est donc un individu qui habite seul ; mais il propose tout de même d'y inclure les jeunes (adultes) qui vivent chez leurs parents (2009, p. 294) et qui n'habitent, de fait, pas seuls. Le flou quant au balisage du concept de solo est finalement questionné par l'auteur à la toute fin de l'ouvrage, dans un glossaire qui regroupe les termes « *utilisés pour désigner, avec beaucoup de difficulté, les actrices principales de ce livre, les femmes ne vivant pas en couple* » (Kaufmann, 2009, p. 327). Manquant d'une terminologie objective et mobilisable sur le plan scientifique, il propose alors « *un nouveau terme (solos). Mais, n'ayant pas le pouvoir (ni le goût) de l'imposer autoritairement, plusieurs dénominations classiques ont été conservées, avec toute la prudence qui s'imposait* » (Kaufmann, 2009, p. 357). Et Jean-Claude Kaufmann d'établir une liste de quelques termes approchant qui pourront être utilisés au besoin : célibataire, femmes seules ou autonomes, etc. Il tente alors un

éclairage sur ce concept, faute de définition :

Solo, femmes en solo : terme employé depuis quelques années par certains journalistes. Et qui a l'énorme avantage de rester neutre pour désigner une position oscillant sans cesse entre le positif et le négatif. Le scientifique peut-il reprendre une expression journalistique quand elle est juste et qu'elle te permet d'accomplir un progrès ? C'est mon avis. Le terme n'a cependant pas été utilisé de façon systématique, notamment dans le titre, étant donné qu'il reste encore mal identifié (Kaufmann, 2009, p. 329).

Cette conception est reprise dans un article dans lequel Anne-Sophie Pharabod questionne l'usage différencié des écrans entre hommes et femmes solos. L'introduction du papier précise les contours de l'objet, à partir de l'analyse de Jean-Claude Kaufmann : « nous appellerons solos, ou personnes seules, les habitants des résidences principales composées d'une seule personne » (Pharabod, 2007, p. 253) ; or, on sait à quel point la notion d'habitat est difficile à saisir, compte tenu des nouveaux modes de vie qui imposent de plus en plus des situations hybrides (Trabut, Lelièvre et Bailly, 2015). C'est dans un petit ouvrage sur *Les célibataires* (Lardellier, 2006, p. 30) que l'on trouve une synthèse des analyses de Jean-Claude Kaufmann à travers une nouvelle proposition de définition, sur un mode très valorisant : « mise au goût du jour par Jean-Claude Kauffmann, elle [l'expression solo] définit le (et surtout la) célibataire de ce début de siècle. Assumant pleinement son statut de personne seule, jouissant de cette situation monadique, il (et elle) est bien « solo », se caractérisant par un individualisme revendiqué, contre le modèle familial, pourrait-on dire ». Eric Klinenberg propose quant à lui un ouvrage dont le titre, en anglais, y fait directement référence (*Going solo : the extraordinary rise and surprising appeal of living alone*). Dans l'ouvrage, pas de précision sur ce qu'il entend par « solo », qui est chez lui plus associé au mouvement qu'à la catégorie : « we are learning to go solo et crafting new ways of living in the process »¹⁷(2013, p. 4). Les travaux qui s'approprient la notion de « solo » ciblent de manière récurrente les individus qui vivent seuls, sans définir ni cadrer les dynamiques sociales auxquelles elle fait référence.

Deux publications scientifiques se distinguent des autres à ce sujet. Publié en 2009, l'ouvrage collectif de Johanne Charbonneau *et al.* fournit un remarquable effort de clarté sur ce mode de vie, en proposant de réfléchir aux différentes dimensions de la vie qui sont impliquées

¹⁷ Notre traduction : « nous apprenons à être solo, et à créer de nouvelles manières de vivre qui y correspondent »

dans ces changements sociaux mais aussi aux « *conséquences collectives de ces choix individuels* » (Charbonneau et al., 2009). Les auteurs nous invitent d'ailleurs à considérer plutôt les solos d'un point de vue résidentiel qui, selon eux, constituent « *des manifestations du mouvement, diffus et multiforme, de centrage sur l'individu* » (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009, p. 2). C'est cette idée qui a guidé la réalisation du terrain d'enquête, notamment la phase exploratoire, afin de répondre à cette question : qu'est-ce que signifie le fait d'habiter seul aujourd'hui ? Nous verrons que c'est aussi une manière plus large de penser son mode de vie – et de se penser – qui voit le jour. « *Autrement dit, être seul ne consiste pas à refuser de faire société, mais à se tenir de manière différente au sein de l'espace social partagé* » (Besse, 2013, p. 170).

Enfin, une thèse soutenue en 2017 (Piesen, 2017) revendique le terme, comme l'indique le titre : « *Redéfinition du rôle parental au regard de la parentalité solo contemporaine* ». L'auteur justifie l'emploi du terme en associant l'idée du « solo » à celui qui se sent soutenu par ailleurs, une idée que nous reprenons largement dans cette recherche doctorale : « *le terme « solo » renvoie à la métaphore du soliste qui joue seul sur le devant de la scène avec l'appui, en arrière-plan, de l'orchestre (ici l'orchestre pourrait être composé des tiers aidant le parent au quotidien)* » (Piesen, 2019, p. 72).

4) Les enjeux de la valorisation

Quelle place pouvons-nous réserver à cette nouvelle catégorie qui permet de penser notre situation contemporaine sous un angle différent ? Comment produire un regard critique sur l'émergence d'une nouvelle catégorie, d'un nouveau concept dans l'arène médiatique et scientifique ? Erik Neveu remarque, par exemple, que la notion de capital souffre dans les sciences sociales d'« *un usage inflationniste* » (Neveu, 2013, p. 337), comme une sorte de prêt à penser dont on fournirait autant de variantes que d'auteurs qui s'en emparent, ayant pour conséquence une « *cumulativité des savoirs et concepts* » (Neveu, 2013, p. 339). Comment peut-on penser la catégorie de solo dans cette perspective, est-elle redondante ? Ne se cumule-t-elle pas en effet avec d'autres catégories plus stabilisées comme celle de célibataire, ménage d'une personne ou famille monoparentale ? En somme, quels sont les enjeux qui se cachent derrière ce terme de « solo » alors que les sciences sociales, à travers la sociologie du couple, de la famille, ou la démographie ont déjà largement réfléchi à ces problématiques ?

Redorer le blason de la solitude

Les lieux communs associés à l'image du solo urbain, libre et heureux véhiculé dans la presse grand public, voire scientifique, laissent à penser que l'on fait référence à une catégorie sociale constituée d'individus vivant seuls de manière plus assumée. Le statut de solo permettrait en fait à l'individu d'organiser sa vie selon une certaine labilité, dans les sociabilités (faire ce que l'on veut, voir qui l'on veut), dans son travail (s'investir plus, y consacrer plus de temps, accepter les mutations professionnelles, etc.), dans ses relations sexuelles, etc. Bref, de trouver la clé du bonheur dans la (re)conquête de sa propre liberté. Il s'agirait en quelque sorte d'une nouvelle terminologie représentant une situation dans laquelle les individus vivraient pleinement leur indépendance, sans contrainte lourde telle que pourraient les imposer un.e conjoint.e avec qui on partagerait une quotidienneté dans le cadre de son logement, et de manière plus large l'ensemble des relations sociales qui restreignent leur liberté : c'est dans ce sens que va la définition du solo citée plus haut proposée par Pascal Lardellier. Cette image ne constitue-t-elle pas plutôt un mythe, qu'une réalité ? Car si certains solos déclarent être satisfaits de leur situation, d'autres souffrent aussi du célibat, de la solitude, du désir de fonder une famille qui ne peut pas se réaliser, etc. ; et plus souvent encore, cette tension entre avantage et désavantage se mêle dans chacun des parcours.

Les résultats d'IBEST laissent se profiler l'hypothèse d'un manque, diminuant la satisfaction sur leur vie des enquêtés de l'univers solo. De quelle nature ce manque est-il ? Nous l'avons vu, la population des solos est loin d'être homogène : on peut être célibataire, étudiant, veuf, ou divorcé, cette situation peut être choisie ou subie, avec ou sans enfant. Mais une caractéristique commune à tous les enquêtés tourne autour du sentiment d'être « hors norme ». Dans une perspective interactionniste, ces dynamiques seraient sans doute mieux comprises à l'aide du concept de déviance (Becker, [1963] 1985) ; à propos du couple, et plus largement de la famille, les enquêtés témoignent en effet d'une qualification de leur statut, par leur entourage proche notamment, comme étant anormal : « *bon parce que vraiment, enfin franchement on n'est pas dans la norme !* », me dit Nathalie¹⁸ à propos de son célibat. Si le célibat constitue une caractéristique commune aux solos (pour une très grande partie), nous avons montré que nous ne pouvions réduire la définition de ceux-ci à la seule variable du statut matrimonial. Cependant, il est évident que les enquêtés se positionnent toujours en fonction d'un statut

¹⁸ Lyonnaise de 39 ans, séparée depuis un an du père de sa fille de 4 ans, en procédure de divorce et garde alternée.

conjugal et matrimonial, que l'on soit célibataire, divorcé ou séparé. Nous verrons d'ailleurs plus loin (chap. VI) que les questions liées à la conjugalité sont celles qui intéressent le plus les enquêtés dans les entretiens et que c'est cela qui semble être le plus central dans leurs modes de vie. Certaines enquêtes (notamment celles qui portent sur les valeurs des français) montrent que les personnes mariées ont un meilleur moral que les personnes célibataires (elles se disent plus heureuses), et l'enquête IBEST produit des résultats qui vont dans ce sens : les solos semblent moins satisfaits et heureux de leurs vies. Bien avant, Durkheim établissait d'ailleurs le constat, à partir d'enquêtes statistiques, que le mariage protège du suicide (Durkheim, [1897] 2007). Schurmans nous interpelle à ce propos sur la solitude : « *la négativité spontanée que nous lui assortissons ne serait-elle pas liée à une mémoire sociale pour laquelle la solitude serait conçue comme l'antithèse d'une vie communautaire serrée pour laquelle collaboration, échange et proximité constituent les conditions de survie aussi bien individuelle que collective ?* » (Schurmans, 2014, p. 21).

L'émergence du terme solo semble être associée à une forme de valorisation d'un statut qui porte les stigmates des représentations conjugales et familiales malgré tout très actuelles. Il contrecarre ainsi l'idée selon laquelle le célibataire est un individu isolé. Dans un article de l'*Express* (« Le bonheur en solo », 18/01/2001) glorifiant les nouvelles formes de vie en solo, on apprend que cette situation intéresse particulièrement les marketeurs qui, toutefois, préfèrent faire « *passer le message en douce* ». Un associé de Publicis Consultants, Marc Loiseau, explique ainsi que « *les célibataires n'ont pas envie d'être traités en tant que tels [...] un club de vacances qui annonce « club de célibataires » passe pour une agence matrimoniale. On préfère donc jouer sur les mots* ».

Dans une thèse sur les parentalités solos, Alexandra Piesen soulève l'idée que le terme permet de dégager la perception négative souvent associée à « famille monoparentale ». Ses enquêtés préfèrent ainsi se dire « solos » : « *la plupart d'entre eux insistent dans les entretiens sur le fait qu'ils ne se reconnaissent pas dans les « familles monoparentales », notamment parce que certains ont « choisi » cette configuration familiale. Ils soulignent qu'ils ne sont pas « seuls » au sens où ils sont entourés* » (Piesen, 2019, p. 73).

Alexis Spire propose de réfléchir aux conséquences et aux définitions en jeu dans le passage de la notion d'étranger à celle d'immigré pour qualifier les personnes vivant en France mais qui sont nées à l'étranger (Spire, 1999) : dans cette bascule, c'est tout un système cognitif

de représentation et de caractérisation d'une population qui est modifié, ce qui « *traduit une modification substantielle dans la production des représentations légitimes du monde social* » (Spire, 1999, p. 50). Le caractère évolutif de cette catégorie rappelle celui de notre objet : « *tout se passe comme si, ayant à nommer le même processus dans des contextes sociaux et aussi mentaux différents, chaque époque avait besoin de se donner sa propre taxinomie* » (Spire, 1999, p. 50). L'usage de la catégorie de solo correspond ainsi à une forme de valorisation, nous l'avons souligné, qui s'inscrit dans le projet de la modernité : notre époque serait résolument celle où l'individu se libère du joug des carcans traditionnels, celle où il peut vivre sa vie librement dans la pleine expression de sa subjectivité. Et si l'on constate que cette idéologie est « *extrêmement performative dans les pratiques sociales* » (Tarragoni, 2018, p. 4), elle entre parallèlement en collusion avec une structure sociale, des normes et des représentations dominantes, loin d'être extérieures aux solos, qui valorisent et légitiment la vie en couple et familiale. Se manifestant à l'échelle individuelle, cette tension s'exprime dans les parcours, les choix et les discours des individus.

Masquer des inégalités

Par ailleurs, ce processus de valorisation, qui permet de faire circuler l'idée qu'être seul est une expérience résolument enrichissante, a aussi pour conséquence de « lisser » l'image que l'on a des solos. En effet, « *le discours populaire associe d'ailleurs spontanément ce mode de vie à une classe aisée, alors qu'il touche tous les groupes sociaux* » (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009, p. 3). Cela rejoint l'idée émise par Authier et al. à propos des « bobos » : « *si les mots et les catégories qui émergent pour rendre compte du réel font aussi partie de celui-ci, ils en donnent souvent une certaine représentation, positive ou négative, et invitent à adopter une posture d'admiration, de crainte ou de mépris* » (2018, p. 7). Aussi trouve-t-on dans un rapport canadien sur « l'individualisation des comportements et les modes de vie »¹⁹ cette idée que « *sans distinction aucune* » le mode de vie en solo « *frappe tous les membres de la société et se fait sentir sur l'ensemble du Canada* » (Gill et Charbonneau, 2006, p. 5). Cette proposition n'est pas totalement fausse mais elle ne correspond pas tout à fait à la réalité statistique des ménages solos : entre 30 et 50 ans, un homme a plus de chances qu'une femme de vivre seul par exemple.

¹⁹ Rapport produit pour la Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL)

En effet, ce terme recouvre une grande hétérogénéité de situations et, comme pour les bobos ou pour le terme de familles monoparentales (Piesen, 2019), « *contribue à homogénéiser des processus bien plus variés et hétérogènes qu'il n'y paraît* » (Authier et al., 2018, p. 12). Les parcours biographiques des individus aujourd'hui font que la probabilité d'être solo à un moment donné est de plus en plus grande. Mais elle n'est pas la même pour tous, selon son âge, son genre, sa situation familiale ou professionnelle. Les manières de composer son existence autour de cette caractéristique résidentielle ne sont pas non plus les mêmes, en fonction des ressources mobilisables. Par exemple, parler de « parent solo » n'efface pas la réalité des situations qui font que les familles monoparentales sont surreprésentées dans les chiffres de la précarité : d'autres termes, plus précis, reflètent mieux les problématiques en jeu (comme l'isolement relationnel par exemple). L'INSEE nous apprend par exemple que les personnes seules sont trois fois plus exposées à la pauvreté que les ménages constitués d'un couple sans enfant, tandis que les familles monoparentales le sont sept fois plus (Demaison et al., 2017). Or, notre enquête montre aussi, et de manière presque systématique, une plus grande fragilité des familles monoparentales et surtout les mères dans toutes les dimensions de la vie.

Ces inégalités s'expriment sur tous les tableaux. Concernant les liens de sociabilité, notamment du soutien en cas de difficultés, Marc Morgat et Mireille Vezina (2009) montrent ainsi que les personnes qui habitent seules ont deux profils : celui de la vulnérabilité, où certains solos cumulent des difficultés matérielles et relationnelles qui peinent à mobiliser un soutien relationnel, et celui des plus aisés qui s'expriment moins sur un défaut de soutien que sur leurs propres capacités (et apprentissages) à être autonomes. La vie en solo se joue à deux vitesses. « *Il faut donc rappeler inlassablement [...] que les classes sociales existent toujours et qu'elles n'ont pas disparu derrière un mot magique, aussi séduisant soit-il* » (Authier et al., 2018, p. 15).

B. Qui sont les solos ? Définition d'une catégorie hétérogène

Un double constat s'impose ici. D'abord le terme solo recouvre, à la lumière des données statistiques actuellement disponibles, des réalités très différentes. Ensuite, la sociologie est peu outillée pour penser ce mode de vie. Ce travail a aussi pour ambition de répondre à la question suivante : « *comment se rapprochent ou se distinguent les différentes expériences de ce qui pourrait être considéré comme un nouveau mode de vie ?* » (Charbonneau, Molgat et Germain, 2009, p. 2). Les outils de la sociologie permettent ainsi de mettre en lumière les différentes facettes de la vie en solo pour sortir du mythe « valorisateur » auquel on l'associe.

1) Un « univers de sociabilité » dans l'enquête IBEST

Les résultats issus du programme de recherche IBEST montrent, nous l'avons vu, que le bien-être est le fruit d'un accord entre l'axe des réalisations et l'axe des mobilisations (ou sociabilités). L'étude de cet accord permet de montrer les mécanismes complexes sur lesquels repose la réalisation de soi. La « *relation de l'individu à son entourage permet de mieux*

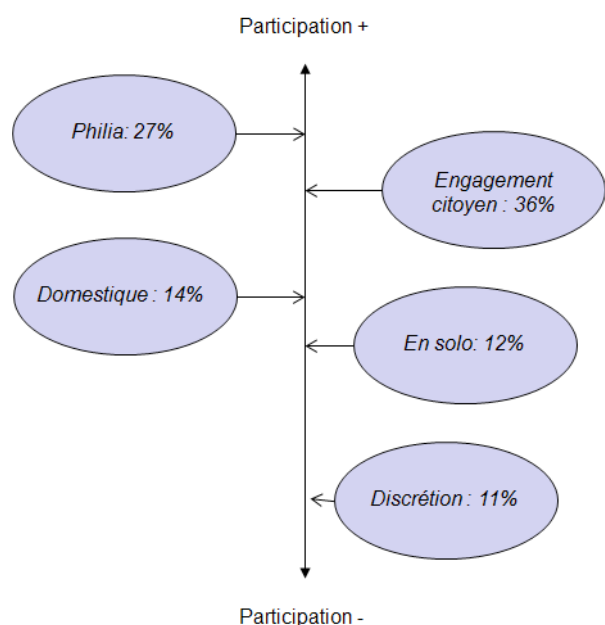


Figure 7 - Impact des formes de sociabilités sur la participation sociale (IBEST)

caractériser sa situation sur le plan des réalisations » (Fargeon et al., 2016, p. 52).

L'axe des participations sociales distingue cinq profils d'enquêtés (Figure 7²⁰), correspondant à différentes configurations de sociabilité ; il envisage la façon dont les personnes interrogées peuvent mobiliser plus ou moins de ressources selon leur entourage. Il s'agit donc de classer les individus à partir d'une dizaine de variables descriptives des *participations sociales* (statut matrimonial, type de foyer, pratiques de sociabilités et associatives, etc.) L'organisation des classes sur le graphique illustre leur relation

décroissante avec les indicateurs subjectifs de bien-être. Aussi, la classe de la *philia* se situe-t-elle tout en haut de l'axe. Cette forme de sociabilité « *traduit tout le bonheur d'être entouré* » (Fargeon et al., 2016, p. 57), à la fois par des proches et par l'entourage résidentiel ; c'est aussi celle qui a le plus d'effets positifs sur les indicateurs de bien-être. A l'autre extrémité, la classe de la discrétion témoigne d'une sociabilité « *discontinue et peut-être même assez fragile* » (Fargeon et al., 2016, p. 71). Cette classe semble correspondre à ceux qui, assez voire très isolés, sont insatisfaits de leurs relations avec autrui et dont le bien-être en semble impacté.

²⁰ Ce schéma a déjà été mobilisé dans le Chapitre I mais il est important, pour le bon déroulé de l'argumentaire, de l'avoir sous les yeux à ces deux moments de la lecture de la thèse.

L'univers solos représente 12% de l'échantillon interrogé. Pour la plupart célibataires, malgré un faible pourcentage avec enfant, les individus de cette classe ont plusieurs caractères communs : ils sont plus souvent néo-arrivants dans l'agglomération et habitent dans le centre-ville, sont plutôt jeunes (57% ont moins de 35 ans contre 36% dans l'ensemble de la population), actifs, diplômés du supérieur et également répartis dans toutes les catégories

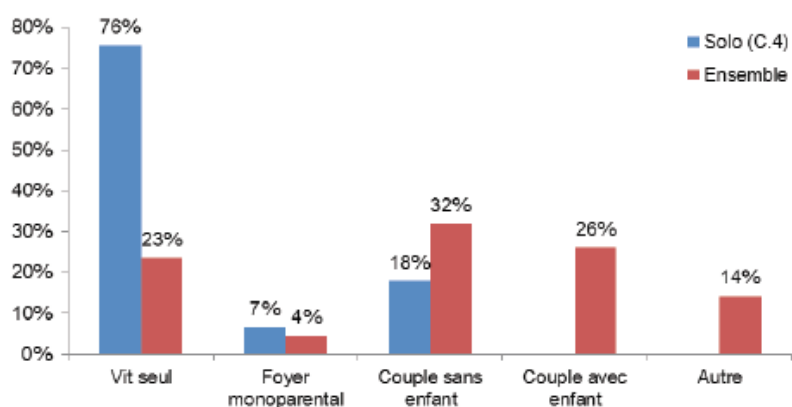


Figure 9 - Sociabilité résidentielle des solos (IBEST)

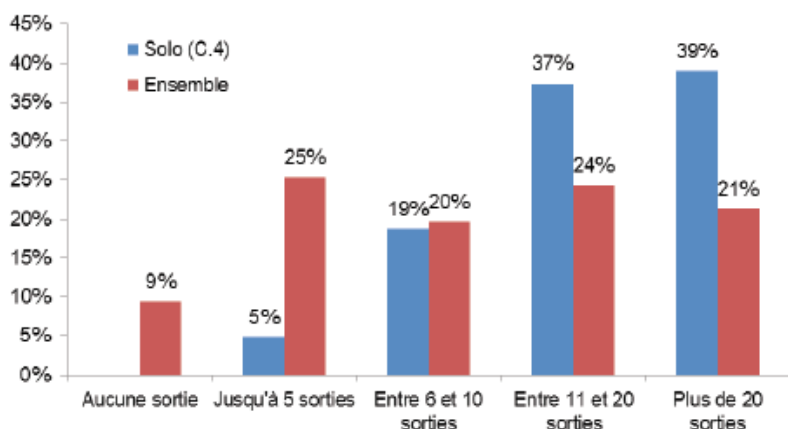


Figure 9 - Fréquence des sorties dans la classe solo (IBEST)

socioprofessionnelles. Mais surtout : trois quarts des solos vivent seuls (Figure 9). Même si leurs pratiques de sociabilité ne sont pas les plus intenses en comparaison des plus jeunes et des étudiants notamment, ils sortent plus que la moyenne (Figure 9) en soirée, la moitié des solos sortant plusieurs fois par semaine alors que cela ne concerne qu'un quart de l'échantillon global ; ils occupent énormément les espaces de sociabilités numériques. « On ne trouve pas beaucoup de misanthropes et même un peu moins de gens méfiants, parmi les solos : leurs pratiques de sociabilité sont

résolument orientées vers la recherche des autres, hors de chez soi » (Fargeon et al., 2016, p. 68), même s'ils révèlent une participation citoyenne plutôt faible, avec une participation « variable » aux votes et une moindre mobilisation.

De manière générale, les solos font état d'un sentiment de bonheur et d'une satisfaction sur sa vie comparable aux autres classes de sociabilité. Mais on note que la proportion d'individu « peu ou pas du tout heureux » et « peu ou pas du tout satisfaits » sont un peu plus

nombreux que dans l'ensemble de l'échantillon, plaçant ainsi l'univers solo au bas de l'échelle de participation (Figure 10).

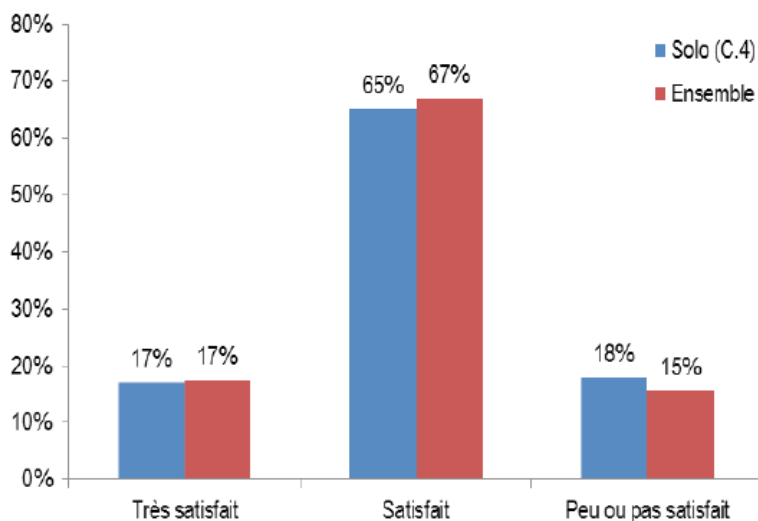


Figure 10 - Satisfaction globale à l'égard de la vie (IBEST)

De là est né le mystère qui a conduit à cette recherche : pourquoi, alors que tous les indicateurs classiques du sentiment de bien-être semblent être « au vert » chez ces individus, notamment en ce qui concerne les sociabilités, constate-t-on une satisfaction moins élevée que chez les autres ? Si l'écart entre les taux

de réponses est néanmoins assez faible, on aurait pu s'attendre à une satisfaction dans cette classe beaucoup plus importante que dans les autres. Deux éléments peuvent permettre de mieux comprendre cette relative insatisfaction : d'abord la dimension résidentielle, les solos habitant dans les centre-ville et étant donc « *plus exposés aux loyers les plus chers et aux éléments d'inconforts pouvant entraîner une certaine « vulnérabilité énergétique* » » (Fargeon et al., 2016, p. 69) et également professionnelle, pour une petite partie d'entre eux particulièrement loin de l'emploi ou, quand ils sont actifs, dans des situations précaires. On retrouve dans le rapport IBEST la formulation d'une explication d'ordre plus général qui a trait à une forme d'incomplétude lié au « *manque de ce que l'on a perdu* » (Fargeon et al., 2016, p. 69), compte tenu du fait que les divorcés, séparés et famille monoparentales y sont surreprésentés, ou, pour les autres célibataires au-delà de 30 ans, au fait ne pas avoir « *encore trouvé les moyens de fonder un foyer stable* » (Fargeon et al., 2016, p. 69). En somme, « *tout en étant très active, la sociabilité des solos ne comble pas complètement leurs attentes : [...] elle pourrait même renvoyer à un certain « palliatif » mis en place, dans le dense milieu urbain qui leur en propose les aménités, dans l'attente d'une forme plus stable du lien* » (Fargeon et al., 2016, p. 70).

2) Une catégorie à l'épreuve du terrain

C'est donc une réalité sociologique, composée par toutes ces dimensions de la vie, qui prend forme. Les pratiques de conjugalité, résidentielles, de parentalité, de sociabilités et familiales ont, en partie, changé et la structure de la société s'en voit modifiée. Cette épreuve de catégorisation a ainsi pris corps dans la manière dont l'enquête (le terrain et ses implications épistémologiques) a été pensée et conduite.

Dès le départ, il était décidé que ma recherche s'appuierait sur une enquête qualitative. C'est donc 42 entretiens semi-directifs qui ont été menés entre 2014 et 2017, dans deux grandes villes françaises, Grenoble (8 entretiens) et Lyon (15), et dans une métropole canadienne, à Montréal (15) ; quatre autres entretiens ont été menés avec des responsables d'associations ayant un lien avec les thématiques abordées. Les individus ciblés avaient entre trente et cinquante ans, dans l'idée de saisir les problématiques liées à la vie en solo dans une certaine étape du cycle de vie, et de profils divers²¹. Comment ont-ils été sélectionnés ? La première difficulté était de cibler des individus à enquêter et de définir donc leur(s) trait(s) commun(s). Le postulat initial définissant les solos comme des personnes habitant seules. Partant de là, nous avions dans l'idée de voir comment ce « nouveau mode de vie » permettait à l'individu d'éprouver à la fois les avantages et les inconvénients de la solitude (être seul dans son logement) tout en répondant à une forme idéalisée d'autonomisation et d'indépendance. Ainsi, la réalisation des premiers entretiens dans le cadre du terrain exploratoire (10 entretiens sur l'agglomération grenobloise) a été conditionnée par cette donnée : les enquêtés étaient sélectionnés sur le critère résidentiel. Or, pendant cette phase, des parents-« solos », c'est-à-dire élevant seuls une plus ou moins grande partie du temps, leur(s) enfant(s), ont été intégrés dans l'échantillon dans l'idée qu'ils expérimentaient eux aussi la solitude à leur manière, IBEST incluant par ailleurs des foyers monoparentaux dans la classe de sociabilité des « solos ».

A l'issue de ce terrain exploratoire, et en détaillant les multiples facettes de la vie en solo, il est apparu que nous ne pouvions pas réduire sa définition à une pratique résidentielle : j'habite seul, donc je suis solo. Sur ces modalités d'organisation de la vie se greffent beaucoup d'autres dimensions liées entre elles. Une fois cette première phase de terrain exploratoire

²¹ Selon le genre (15 hommes et 23 femmes), le statut matrimonial (10 divorcés, 22 célibataires et 6 se déclarant en couple) ou la profession (chômeur, journaliste, assistant social, ingénieur, fonctionnaire, psychologue, cuisinier, etc.). Nous reviendrons dans le Chapitre III sur la description des caractéristiques socio-démographiques de nos enquêtés.

réalisé, le critère qui a semblé avoir le plus d'impact sur la définition d'un solo était celui du statut matrimonial : la plupart sont célibataires. Le dictionnaire de la langue française précise l'étymologie du mot « célibat » qui vient entre autres du latin *libere* ou *lubere* signifiant : aimant à être un, seul. L'indépendance et la liberté dont jouissent les solos sont vécus précisément parce que ceux-ci ne sont engagés dans aucune relation de couple qui justifierait un aménagement de son temps et de sa vie en fonction d'un.e conjoint.e.

Quelques mois plus tard, une autre phase d'enquête a été réalisée, cette fois-ci dans la région lyonnaise, et avec des parents-solos (8 entretiens) : par défaut essentiellement des mères puisque les pères étaient plus difficiles à recruter. A partir de là, la définition des solos a une nouvelle fois été remise en question. Si ces entretiens ont confirmé une place prégnante du célibat chez les solos, il s'est aussi avéré que certains individus qui vivent seuls entretiennent des relations conjugales sans pour autant partager un habitat avec l'autre. Ce qui a posé une nouvelle fois la question : comment, alors, définir ce phénomène solo ? Si l'on se place d'un point de vue pratique, il est vite apparu que nous ne pouvions pas sélectionner l'échantillon sur un critère déclaratif : « êtes-vous solo ? » ou encore « êtes-vous célibataire ? ». Le fait d'être célibataire n'est pas, non l'avons vu, un critère en soi pour catégoriser la population à enquêter, et se dire ou pas solo relève d'une appréciation subjective de sa propre situation qui pourrait exclure par exemple les individus qui souffrent de solitude et refusent ainsi cette étiquette. C'est ce que raconte Ana, une maman de 32 ans, qui témoigne de la difficulté de faire le deuil de sa famille après la séparation avec son conjoint, deuil lié à la reconnaissance de son statut de solo : « *mes cops elles me disent « oh t'es maman solo » ou des trucs comme ça, je dis « quoi ?? Moi ?? non ! » (rires) [...] je le sais mais c'est un truc c'est hyper dur quoi !* ».

L'aspect méthodologique a été déterminant dans le fait de construire une définition stricte et efficace. C'est dans le cadre législatif et juridique que nous avons trouvé les éléments clés de la construction de l'objet « solo ». Le système français est organisé de telle sorte que chaque individu qui touche un revenu est tenu de les déclarer à l'Etat : l'Etat calcule alors le taux d'imposition de chaque individu, c'est-à-dire le montant qu'il doit reverser à l'administration publique en fonction de ce qu'il a touché l'année précédente²². Administrativement, on parle de foyer fiscal comme un « *ensemble de personnes dont les*

²² Depuis la réalisation du terrain, le système de prélèvement à la source a changé la manière dont les impôts sont prélevés.

ressources font l'objet d'une seule déclaration de revenus »²³. Un foyer fiscal peut-être constitué d'un seul individu, ou d'un parent avec son enfant, ou de deux personnes mariées qui ne remplissent qu'une déclaration de revenu. Le foyer fiscal est donc rattaché à un individu (ou un groupe d'individu) indépendamment d'autres données. Par ailleurs, cette même administration prévoit de recenser la répartition des foyers fiscaux en lien avec le logement. Elle fait alors intervenir la notion de ménage fiscal qui est un « *ménage constitué par le regroupement des foyers fiscaux répertoriés dans un même logement* »²⁴. Un ménage fiscal constitué d'un seul foyer fiscal peut, par exemple, être un individu qui habite seul, ou un couple marié, mais pas un couple ni marié ni pacsé. A partir de là, nous pouvons stabiliser la définition pratique d'un solo : ménage fiscal constitué d'un seul foyer fiscal, lui-même constitué d'une seule personne, ou plutôt, d'un seul adulte, adulte au sens fiscal, c'est-à-dire qui est susceptible d'avoir un revenu et d'être imposé dessus.

L'entrée par la fiscalité a l'avantage d'être exclusive : c'est un critère de sélection objectif qui ne laisse pas de place à l'interprétation. Ce balisage strict et méthodologique est une première étape dans le travail de catégorisation. Mais il ne peut être entendu comme une définition sociologique. Ce choix met en fait l'accent sur l'aspect matériel de la vie de chacun : se déclarer fiscalement seul implique de ne dépendre que de son propre revenu et d'assumer par ailleurs tous types de frais de la vie courante (charges, loyer, alimentation, santé, etc.), voire de celle de son ou ses enfants. Mais il révèle de manière plus large l'organisation générale de la vie d'un individu, et pas seulement l'organisation matérielle. Symboliquement, le fait de se déclarer seul est révélateur de la manière dont l'individu gère sa vie au quotidien, endosse toutes les responsabilités qui lui incombent et se représente de fait son existence. On peut alors parler d'un mode de vie solo qui correspond donc à une *combinaison entre une situation d'organisation matérielle de vie dans un contexte où une personne a à sa charge toutes les contraintes fixes (loyers, charges...) et y fait face essentiellement seule (tous les individus ne bénéficient pas du même soutien de la part de leur entourage), et une situation subjective de vie seule dans ses dimensions représentatives (se dire seul), relativement à la manière de se projeter dans l'avenir, de se représenter ses possibilités d'action, d'imaginer sa vie en partant d'abord de soi, au moins en tant qu'adulte.*

²³ <https://www.service-public.fr/particuliers/glossaire/R1046>

²⁴ <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/menage-fiscal.htm>

3) La question résidentielle

Une fois ces éléments posés, il convient de revenir rapidement sur les enjeux d'une définition qui prend comme point d'appui la situation résidentielle d'un individu.

« L'homme qui le premier a bâti une hutte révéla, comme le premier qui traça un chemin, la capacité humaine spécifique face à la nature en découpant une parcelle dans la continuité infinie de l'espace, et en conférant à celle-là une unité particulière conforme à un seul et unique sens » (Simmel, [1903] 1988, p. 162).

Aussi, l'aspect résidentiel dans la définition des solos est-il central, à la fois comme un choix de mode de vie mais aussi en considérant que ce choix s'inscrit dans un espace urbain relativement dense, notamment en termes d'opportunités de sociabilité.

a) Les enjeux de la vie en solo

A partir de Simmel, on comprend que s'intéresser au logement d'un individu, c'est une manière de considérer, plus symboliquement, sa façon d'être relié au monde dans lequel il vit : *« un morceau d'espace se trouvait ainsi relié à soi et scindé de tout le reste du monde »* (Simmel, [1903] 1988, p. 169). De manière générale, comprendre la manière dont les individus habitent et construisent un abri, un logement, un chez-soi, de quelque forme qu'il soit, c'est s'intéresser à ce qui semble être un *« invariant anthropologique »*. Thierry Paquot remarque ainsi que *« les ethnologues et les géographes, lorsqu'ils s'intéressent à un peuple et à sa culture, commencent par décrire son logement »* (2005, p. 48). D'un point de vue pratique mais malgré tout très révélateur, on observe qu'avec le développement de l'INSEE en France, le ménage s'est imposé comme l'unité statistique de base sur laquelle s'appuie la grande majorité des enquêtes (Durif, 1998).

Aussi, la vie en solo comme mode d'habiter, qui croît de manière très rapide depuis quelques décennies, est-elle un marqueur des manières dont les individus se pensent aujourd'hui et pensent leurs rapports aux autres. En effet, le fait de vivre seul, à l'instar des autres choix résidentiels, n'est pas *« le simple fruit du hasard »* : ce choix résulte *« d'arbitrages complexes qui engagent différentes dimensions de l'existence et de la vie sociale des individus et des ménages »* (Authier, Bonvalet et Levy, 2010, p. 7). Cet arbitrage se joue à plusieurs niveaux. D'abord, en prenant en compte *« les ressources et les contraintes objectives de toute nature qui dessinent le champ »* des possibles (Grafmeyer, 2010, p. 35). D'un autre côté, il s'agit de prendre en compte les processus sociaux *« qui ont façonné leurs attentes »*. En somme,

le mode d'habiter dépend d'une confrontation entre le champ de ses possibles (qui ne sont pas que de nature matérielle) et ses aspirations : « *un certain nombre de contraintes pèsent aussi sur les ménages et limitent leurs marges de décision et d'action [...] Dès lors, entre aspirations et réalités, des arbitrages s'imposent* » (Authier, Bonvalet et Levy, 2010, p. 8). Pour certains, les contraintes sont plus fortes, le fait d'avoir des enfants par exemple ou d'avoir de faibles revenus. Pour d'autres, les ressources mobilisables sont plus importantes et permettent de mieux vivre en solo. Ces choix peuvent par ailleurs être conditionnés par des effets structurels des marchés immobiliers. Daniel Gill (2009) montre ainsi, à travers l'étude comparative des marchés immobiliers de trois villes canadiennes (Montréal, Vancouver et Toronto) que la grande concentration de ménages solos à Montréal peut s'expliquer par l'attractivité de son marché locatif, plus propice au fait de vivre seul (par la grande disponibilité de logement et les loyers faibles). D'autres auteurs notent en outre que les processus et les temporalités de la décohabitation (départ des enfants du domicile parental) sont inégaux entre les pays en fonction du plus ou moins grand soutien étatique dans l'accès à l'autonomie (Molgat, 2000).

Dans la vie de ces solos, les choix résidentiels sont d'autant plus importants que c'est ce type de ménage pour lequel le coût du logement est le plus important : les enquêtes montrent que la part du budget consacré au logement est de plus en plus importante en France, notamment pour les ménages d'une personne (certaines dépenses étant incompressibles) et les plus précaires (INSEE, 2017). C'est aussi pour ces raisons que le premier aspect de la définition proposée de la catégorie de solos repose d'abord sur une organisation matérielle de l'existence puisque se loger a un coût qui ne pèse pas le même poids pour tous. Notre enquête montre que du point de vue des aspirations, la résidence en solo résonne, pour ceux qui disent l'avoir choisi, d'une forte volonté d'indépendance qui s'accompagne d'un rapport assez serein avec la solitude ; pour d'autres, les motifs présidant à ce choix d'*habiter* relèvent plus d'une contrainte imposée par la situation (notamment après une séparation) que d'un choix délibéré.

b) L'espace urbain comme cadre de vie

Les ménages solos ne se distribuent pas de la même manière dans le territoire : c'est majoritairement dans les villes et notamment les hyper-centres où ces derniers s'installent. Ils choisissent d'expérimenter l'urbain à travers leur manière d'y habiter mais aussi de bien d'autres manières sur lesquelles nous reviendrons. L'enquête IBEST en faisait déjà état en précisant que la classe de sociabilité correspondant aux solos avait plus tendance que les autres

à habiter à Grenoble *intramuros*. En effet, l'augmentation des ménages solos ne se répartit pas uniformément sur l'ensemble des territoires du monde mais touche principalement les grands centres urbains, notamment les hyper centres, qui « *comportent toujours les taux les plus élevés de personnes vivant seules. Leur proportion s'élève à 50% à Bruxelles (ISBA, 2008) [...] et environ 25% à Paris (Chaleix 2001). En Amérique du Nord, les taux sont également élevés, passant de 33% et 35% à New York et Chicago* » (Molgat et Renaud, 2009, p. 27-29).

L'Observatoire des modes de vie urbain²⁵ a mené une enquête, en 2007, dans 14 métropoles : les résultats montrent que les villes concentrent plus de célibataires, ce qui suppose un plus grand nombre de ménages en solo (Damon, 2008). Au-delà des chiffres, c'est aussi l'idéal projeté dans la ville dont il est ici question puisque « *l'urbanisation n'est pas seulement la proportion de la population totale vivant, diversement, en ville* », mais c'est aussi « *la progression d'un état d'esprit* » (Damon, 2008, p. 13). L'enquête met en exergue le fait qu'elle semble représenter un idéal de liberté et que pour les deux tiers des interrogés, elle est un lieu privilégié pour les rencontres « *car la ville c'est, toujours, la possibilité de s'affranchir des tutelles et communautés traditionnelles* » (Damon, 2008, p. 17) ; et « *plus de huit citadins sur dix, toutes villes confondues, perçoivent l'espace urbain comme un univers de tous les possibles* » (Damon, 2008, p. 35) .

L'image de la ville comme espace d'émergence de la modernité a été largement travaillée par la sociologie urbaine de l'école de Chicago dès son origine (Weber, [1921] 2014 ; Simmel, [1902] 2013 ; Wirth, 1938) mais aussi dans ses développements contemporains (Charbonneau et al., 2009 ; Klinenberg, 2013 ; Grafmeyer et Authier, 2019). Dans cette perspective, Hervé Marchal et Jean-Marc Stébé nous invitent aussi à considérer la ville non pas comme terreau de l'individualisme, mais plutôt de l'individualité : « *l'individu choisit de façon individualisée de mener sa vie en s'identifiant à des appartenances collectives et en s'intégrant dans des espaces partagés et fréquentés (bar, café, concert, marché...)* » (2014, p. 63). La ville, l'urbain, ce n'est donc pas le « non lien » mais plutôt le lien électif, à l'opposé des relations imposées que l'on attribue en grande partie aux milieux plus traditionnels (ruraux, par exemple) : en d'autres termes, c'est à l'individu et à lui seul d'organiser sa vie et sa sociabilité, la ville

²⁵ Cet observatoire a été mis en place par Veolia Environnement en 2007 afin de « *mieux connaître les urbains* » (Damon, 2008, p. 2) à travers une grande enquête réalisée par IPSOS dans 14 métropoles : le volet quantitatif a concerné 8 608 individus, le qualitatif 112. En a été tiré un ouvrage, dirigé par Julien Damon, qui « *rassemble une série de contributions suscitées pour commenter, situer, compléter et mettre en perspective les résultats* » (Damon, 2008, p. 2).

étant « *par excellence le lieu d'une dissociation plus ou moins marquée des [...] des cercles sociaux entre lesquels se distribuent les relations de chaque citoyen* » (Grafmeyer et Authier, 2019, p. 164). Cette redistribution des rôles trouve un terrain particulièrement propice dans le mode de vie urbain. Simmel, dans *Métropole et Mentalités*, propose une analyse mettant en opposition le mode de vie de la ville et celui du « village ». La ville privilégierait la rationalité des relations qui n'engagent pas les affects, contrairement à la vie de village « *qui repose plutôt sur la sensibilité et les relations affectives* » (Simmel, [1902] 2013, p. 42). Louis Wirth (1938) reprend cette idée selon laquelle le mode de vie urbain aurait pour conséquence une augmentation de l'anomie et de l'isolement, Robert E. Park (Park, 1915) soulignant par ailleurs l'affaiblissement voire la disparition des liens traditionnels (famille, Eglise, communauté, etc.) dans ce contexte ; en ville, les relations sociales seraient ainsi plus superficielles, anonymes, éphémères. Chaque citoyen serait alors plus libre en ville de s'organiser selon ses envies, son intellect, et finalement, sa rationalité. Ces éléments permettent de mieux comprendre que « *le déclin des solidarités [a] souvent été associé à une certaine lecture de la transformation du lien social en milieu urbain* » (Charbonneau et al., 2009, p. 5)

Dans ce contexte, les solos apparaissent en figure de proue de la modernité, de l'« *individualisation dans les sociétés modernes avancées* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 174) : le mythe urbain rejoint en cela le mythe du solo évoqué en amont. Pour ces auteurs, il s'agit d'un mode de vie qui permet de réaliser le mode de vie urbain tel qu'il s'affirme dans la modernité et que nous venons de décrire. « *Le fait de vivre en solo peut être interprété comme une véritable émancipation de l'individu affirmant son individualité et choisissant librement d'entrer ou non en relation avec autrui* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 174).

C'est donc cette association entre la vie en solo et les potentialités offertes par la ville qui va nous intéresser. « *La ville est à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de la vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux* » (Grafmeyer et Authier, 2008, p. 11). A l'image de l'ambiguïté que nous évoquons plus haut concernant la vie en solo, la ville est pleine d'opportunités, mais cristallise aussi des angoisses, celles de l'anonymat et de la solitude, angoisses mises en résonance avec l'idée largement partagée que « *la ville survit à l'individu* » (Damon, 2008, p. 38). Ainsi, pourquoi un « solo » choisit-il plutôt la ville ? Qu'y cherche-t-il ? Et qu'y trouve-t-il ? Ces réflexions permettront par ailleurs de modérer l'idée selon laquelle le milieu urbain dissout le lien ; nos réflexions

s'orienteront plutôt autour de l'idée que ce contexte urbain renouvelle le lien à autrui dans une forme différente.

Conclusion

Au terme de ce chapitre qui a pour ambition de poser les bases de la réflexion qui est développée ici et d'exposer la problématique de ce travail, on voit apparaître les grandes lignes de réflexion qui vont orienter notre analyse et qui ont conditionné aussi les dispositifs méthodologiques mis en place pour la recherche : c'est l'objet du chapitre suivant. Mais avant cela, il est important de rappeler en quoi ce travail participe d'un mouvement plus général de questionnement sur les modalités de la tension entre la société et ses membres ; et qu'en fait ce projet n'est ni plus ni moins celui de la sociologie tel qu'il a été formulé dès ses débuts – et dès le début de ce chapitre. Développer la théorie selon laquelle nous serions désormais dans une société qui repose sur la solidarité organique permet effectivement à Durkheim de formuler l'idée que cette « tension » a changé de nature : moins dépendants d'une identité collective, les individus sont aujourd'hui plus à même de se mouvoir avec indépendance dans l'espace social. La division du travail social sépare moins les individus qu'elle renforce leur coopération. La multiplication des liens que les individus sont à même de tisser diminue moins leur force qu'elle en renforce la nécessité. Aussi, Durkheim ne constate-t-il pas un affaiblissement des liens. Il note en outre que « *l'individualisme requis par la nature des sociétés modernes n'implique aucunement un primat épistémologique, éthique ou psychologique de l'individu* » (Filloux cité par Paugam, 2013, p. 23). Si telle qu'elle est formulée dans ses propositions, la division du travail « donne naissance » à l'individu, « *Durkheim se garde bien de faire de cet individu un objet de culte et une finalité de l'organisation sociale. L'individu dont il parle est avant tout la personne humaine in abstracto, portant en elle les liens qui la rattachent à autrui et à la société et, par conséquent, constituent son humanité* » (Paugam, 2013, p. 23). C'est pourquoi nous avons choisi, dans ce travail, de saisir le concept d'individuation, plus à même de refléter cette pensée que ceux d'individualisme ou d'individualisation.

A la croisée de toutes les perspectives sociologiques que nous venons d'évoquer, la situation des solos paraît pertinente pour éclairer la tension dont nous parlions. Si les tendances démographiques montrent une très forte augmentation des ménages d'une personne ces dernières années, ces situations ne sont pas l'exact reflet d'une volonté grandissante de se

détacher des autres, d'un conjoint notamment, comme leur image médiatique le traduit souvent – et parfois même le discours sociologique. Elles correspondent plutôt à un nouveau mode d'être au monde, parfois soutenu par le plus grand désir d'autonomie que l'on a les moyens de voir se réaliser, parfois par une situation subie qui contrarie les aspirations familiales, conjugales, et relationnelles des enquêtés. L'enquête menée ici montre comment certains sont mieux dotés que d'autres pour *s'individuer* et les ressources sur lesquelles ils s'appuient pour le faire. Avant de plonger dans les récits de ces solos distingués dans une typologie (Chapitre IV), la manière dont ces données ont été recueillies et organisées doit être expliquée dans le détail.

Chapitre III. Enquêter les solos : méthodologie, terrain, données et analyse

Introduction

Les formes de sociabilités que les individus entretiennent avec autrui constituent le centre de l'enquête sur le bien-être à Grenoble. En désignant les « actions réciproques » comme objet d'étude de la sociologie, les propositions théoriques et méthodologiques simmeliennes constituent une voie royale pour articuler les ambitions générales de ce travail, que l'on vient de présenter, et la mise sur pied d'un plan d'enquête en lien avec ces principes. « *L'homme entre dans des relations de vie avec autrui, d'action pour, avec, contre autrui, dans des situations en corrélation avec autrui, c'est-à-dire qu'il exerce des effets sur autrui et subit ses effets* » (Simmel, [1908] 2013, p. 43) : en proposant des éléments pour une discussion sur la définition de ce qui constitue l'objet de la sociologie, Simmel révèle le caractère heuristique de l'étude de ces actions réciproques.

Ces réflexions s'articulent avec le double constat, au terme du premier rapport produit dans le cadre de l'enquête IBEST, que, d'abord, les liens sociaux inscrivent « *les personnes dans différents espaces avec d'autres et avec des ressources diverses* », ouvrant ainsi « *des opportunités et des possibilités aussi diverses* » (Fargeon et al., 2016, p. 82) sur lesquels reposent directement et indirectement le sentiment de bien-être ; mais aussi que les données de cette enquête « *posent de nouvelles questions dans le détail de sa [le bien-être] relation avec les différentes formes de sociabilité* »¹ et qu'un travail supplémentaire était nécessaire afin d'« *explorer plus en profondeur la relation entre sociabilité et bien-être* »². Puisque l'enquête a conclu à un certain nombre de résultats essentiellement lié à des données quantitatives, l'aspect novateur de ce travail résidait dans sa capacité à mobiliser des outils d'enquête qualitatifs, afin de « *mettre en œuvre une méthode d'entretien qui, bien que centrée sur l'individu, permettra d'identifier les différents réseaux et communautés dans lesquels il s'est inscrit tout au long de sa trajectoire de vie et qui ont participé à sa formation* »³.

¹ Extrait du projet de thèse

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

I - Des choix méthodologiques à la lumière de la sociologie compréhensive

Aussi, est-il maintenant nécessaire de présenter les ressorts méthodologiques de cette enquête pour mieux comprendre pourquoi et comment les données ont été produites, recueillies, et analysées. *In fine*, nous verrons que ces questions d'ordre méthodologiques permettent d'amorcer des réflexions plus larges sur les caractéristiques sociologiques de la population étudiée et de replacer ces discours dans leur contexte social d'énonciation.

A. Comprendre le sens de l'activité sociale

La commande de départ ainsi que les perspectives théoriques impliquaient et nécessitaient le recours à une enquête qualitative par entretiens semi-directifs afin d'apporter une finesse et un certain niveau de détail dans la récolte des discours et des parcours de vie. C'est en portant un regard accru sur les actions réciproques dont nous parle Simmel, et particulièrement dans les moments de crise, que l'on saisit les processus à l'œuvre, en train de se faire. « *A chaque instant on ourdit de tels fils, on les laisse tomber, on les reprend, on les remplace par d'autres, on les tisse avec d'autres. Ce sont là les actions réciproques entre les atomes de la société, auxquelles seule la microscopie psychologique permet d'avoir accès, et qui portent toute la solidité et toute l'élasticité, toute la bigarrure, toute l'unité de cette vie de la société* » (Simmel, [1908] 2013, p. 56). Il s'agit ainsi de comprendre comment ces interactions agissent dans les moments de crise, comment ils influencent, positivement et négativement, les prises de décisions et les choix.

Incidentement cette recherche doctorale s'inscrit dans la perspective de la sociologie compréhensive s'appuyant largement sur les réflexions épistémologiques de Max Weber (1904b, [1921] 2008). En ce sens, la sociologie est une science qui se propose de « *comprendre par interprétation l'activité sociale et par là d'expliquer causalement son déroulement et ses effets* » (Weber, [1921] 2008, p. 28). L'activité correspond à un comportement auquel les acteurs attribuent un sens subjectif ; quant à l'activité sociale, il s'agit d'une activité qui « *d'après son sens visé [...] se rapporte au comportement d'autrui, par rapport auquel s'oriente son déroulement* » (Weber, [1921] 2008, p. 28). Aussi le sens n'est-il ni juste ni vrai et la sociologie pas non plus une science empirique. Elle a plutôt pour ambition de saisir le « *contenu subjectivement vécu d'une activité* » (Gonthier, 2004). Pour Max Weber, l'attention

portée à cette subjectivité permet de comprendre les motifs qui guident l'action. Ces motifs, socialement construits, montrent comment les normes et les valeurs orientent les comportements individuels et comment elles « *contribuent à donner du sens aux situations et aux actions des individus* » (Watier, 2002, p. 135). Peter Berger et Thomas Lukmann (Berger et Luckmann, [1966] 2012) soulignent l'importance du monde social qui est un point d'appui à l'individu, lui sert de médiation : ce dernier est « *pourvu d'un ensemble spécifique de représentations et de critères utiles, définis à l'avance pour lui par la société et mis à sa disposition pour l'organisation de sa vie quotidienne* »⁴.

La sociologie compréhensive est donc un moyen de mieux comprendre ce qui pousse les individus à adopter tel ou tel comportement. Mais au-delà des questions de méthode, les travaux de Max Weber montrent que « *la compréhension est le mode de pensée selon lequel les individus prennent connaissance de la réalité sociale* » (Watier, 2002, p. 148).

Il s'agit par ailleurs de comprendre comment ces « fils » dont parlent Georg Simmel interviennent en amont, voire en aval, et se convertissent finalement en ressources – ou en poids, guidant l'individu dans ces périodes incertaines. Ces événements, bien qu'individuels, ne sont pas pour autant déconnectés des logiques « *macro-historiques et sociologiques* » structurant le corps social.

L'objectif était donc d'identifier les dimensions (dans les *pratiques* et les *discours*) communes à toutes les situations de vie « en solo », ou à l'inverse, celles sur lesquelles on peut observer des différences, et ainsi repérer celles dans lesquelles se trouvent des tensions susceptibles d'influencer – de manière positive et négative – l'expression d'un sentiment de bien-être. Pour chaque enquêté, il s'agissait ainsi de dresser un « portrait » de leur insertion dans différents réseaux sociaux, de recenser le type de ressources auxquels ces réseaux donnaient accès ou au contraire d'identifier les privations, en inscrivant cette description dans un temps long (depuis l'enfance jusqu'aujourd'hui). Ces questions s'articulent avec l'idée, très ancrée depuis le début de cette recherche, de saisir les phénomènes sociaux en tant que processus. « *Considérez que ce que vous étudiez n'est pas le résultat de causes, mais le résultat*

⁴ Le livre ayant été consulté dans sa version électronique, les numéros de page pour les citations ne sont pas précisés ; tous les extraits appartiennent néanmoins à l'exercice consacré à la question du mariage à la fin de l'ouvrage *La construction sociale de la réalité*.

d'une histoire, d'un récit, de quelque chose comme « d'abord ceci s'est produit, puis cela, puis cela encore, et c'est comme ça qu'on en est arrivé là » » (Becker, 2002, p. 109). C'est donc plutôt une compréhension en termes d'étapes dans les parcours de vie, dans une visée dynamique. Dans ce travail, ce sont, on l'a dit, autant les spécificités des parcours qui nous intéressent que leurs aspects typiques, en somme « des histoires qui fonctionnent à peu près de la même manière à chaque fois qu'elles se produisent » (Becker, 2002, p. 109).

B. Les apports de la théorie ancrée, ou *Grounded Theory*

Ce travail de recherche s'inscrit par ailleurs dans la perspective théorique tracée par Glaser et Strauss à propos de la théorie ancrée (*Grounded Theory*). Il s'agit d'une « *posture radicale d'enquête empirico-inductive vouée stratégiquement et méthodiquement à la construction rigoureuse de théories ancrées dans la production et l'analyse progressive de données de terrain* » (Glaser et al., 2017, p. 24) : elle renvoie à la manière dont la théorie est produite.

Suivre la voie de la théorie ancrée s'inscrit dans un objectif de production théorique qui prend sa source non pas dans la formulation d'hypothèses strictes et vérifiables mais dans la récolte systématique de données de terrain. L'échantillonnage, la méthodologie et les analyses ont évolué conjointement au cours de ces années suivant, pour reprendre l'expression de Paillé, une « *politique des petits pas* » (Glaser et al., 2017, p. 24). Cette approche inductive est construite, de manière schématique, en opposition aux approches hypothético-déductive qui privilégient la recherche de preuves de validité de la théorie dans les données. La *Grounded Theory* permet, à l'inverse, de construire une théorie à partir des données existantes. Dans une perspective d'innovation, l'ambition est de s'ouvrir à « *l'émergence d'éléments de théorisation ou de concepts organisés par les données de terrain* » (Guillemette, 2006, p. 33).

C'est dans cette optique que le terrain a été appréhendé, sous le mode exploratoire : à la fois du point de vue de la méthodologie (laisser émerger des thématiques dans le discours par une intervention minimum de l'enquêteur) et du recrutement des enquêtés (aux profils très différents). Cette manière de procéder permet ainsi un ajustement systématique entre les événements de terrain, son analyse, et la production de la théorie. Dès lors, le chercheur travaille en fonction de « *plusieurs épisodes d'alternance et d'interaction entre la collecte et l'analyse de données* » (Guillemette, 2006, p. 35). Le récit d'enquête qui va suivre dans ce chapitre témoigne de cette volonté de faire en effet dialoguer l'un et l'autre. Quatre phases de terrain sur

deux ans, entrecoupées de périodes d'analyse et de rédaction permettant de fournir des ébauches de réponse aux questions posées initialement, ont permis, au fil du temps, de mieux cibler les enjeux et problématiques de la recherche. Ainsi, une fois la moitié des entretiens menés, le dispositif d'enquête a été enrichi : d'abord la méthodologie d'entretien par le passage de la grille d'entretien au jeu de carte à thème, puis l'appréhension du terrain par la construction d'une typologie des enquêtés permettant un recrutement plus ciblé en fonction des questions de recherche.

L'enquête, selon la théorie ancrée s'appuie certes sur une problématique de départ mais ne présume pas d'un cadre d'hypothèses fermées ; il s'agit plutôt d'identifier les « *paramètres du phénomène ou des situations sociales que l'on veut étudier* » (Guillemette, 2006, p. 36) et ainsi de saisir les problématiques spécifiques à ce phénomène. Au fur et à mesure, et dès les premières données récoltées, on procède à une analyse de contenu du matériau récolté (ici, le discours des enquêtés) ; ce travail conduit, de manière inductive, à laisser émerger des codes *in vivo* qui constituent les premières catégories d'analyse. Dans l'enquête, ces premiers codes *in vivo* ont entre autres permis de créer le jeu de carte à thème utilisé pour le guidage des entretiens. En somme, « *ce sont les résultats progressifs de l'analyse qui dirigent les épisodes de collectes* » (Guillemette, 2006, p. 41).

En accord avec la nature de cette recherche qui porte sur une partie de la population dont les contours sont flous et dont l'importance numérique est finalement relativement récente, faire le choix d'un mode d'approche tel que celui proposé par la *Grounded Theory* semblait pertinent. A l'instar de recherches dans d'autres disciplines⁵, mais aussi en sociologie⁶, c'est sa dimension exploratoire et inductive qui nous a intéressé, permettant de faire émerger librement des analyses sur une situation *a priori* encore peu renseignée dans sa version contemporaine (si la vie en solo n'est pas historiquement nouvelle, elle l'est par son importance et sa manière d'être expérimentée).

⁵ Quelques exemples : recherche en science de gestion sur les modes d'apprentissage du *e-learning* en entreprise (Baujard, 2006) ; en psychologie sur le lien entre vécu de précarité, traumas et fonctionnement limite (Fierdepied, Sturm et Baubet, 2014) ; en sciences de l'éducation sur la performance de projet d'enseignement à distance en Afrique subsaharienne (Muhirwa, 2008)

⁶ Quelques exemples : enquête sur les représentations de la démocratie chez les jeunes adultes en Grèce (Magioglou, 2015) ; sur la manière dont les hommes atteints de schizophrénie se dévoilent (Jacques, Tribble et Bonin, 2016) ; sur les stratégies d'enquête sur les thèmes de la sexualité, la séropositivité et le secret (Villani et al., 2015).

C. Des enquêtés à sélectionner

1) Choix et recrutement des enquêtés

Dès le départ, certaines bornes avaient été posées pour délimiter la population à enquêter. Le critère principal, nous en avons expliqué les raisons, était que les enquêtés devaient habiter seuls, ce qui excluait, de fait, les couples cohabitants, les colocations, les enfants vivant chez leurs parents, ou tout autre situation dans laquelle l'enquêté ne serait pas le seul responsable des charges liées à son logement. Ce critère n'excluait pas, de fait, les familles monoparentales, que nous avons pour objectif d'enquêter. Des bornes d'âge ont également été fixées, puisque les enquêtés devaient avoir entre trente et cinquante ans, dans l'idée de capter des individus relativement stabilisés – ou du moins avancés – d'un point de vue professionnel, résidentiel, social, etc. Hommes et femmes devaient par ailleurs être enquêtés en nombre égal. Au départ, l'échantillonnage ne contenait pas plus de contrainte. Compte tenu des enjeux de cette enquête, nous n'avons pas identifié en amont un échantillon représentatif au sens statistique, d'abord parce que la « population mère » n'est pas connue pour définir le calibrage. Nous avons volontairement laissé de côté la représentativité pour chercher à favoriser l'émergence de cas singuliers dans leur diversité.

Le recrutement des enquêtés a été mené dans différentes directions. D'abord en sollicitant mon réseau personnel, proche et moins proche, en veillant à ce qu'il y ait toujours une personne entre l'enquêté et moi, ce qui a toujours été le cas sauf pour deux enquêtées montréalaises. Puis en explorant de différentes manières, via les réseaux sociaux, les forums de discussions, parfois de petites annonces posées dans des lieux fréquentés par des solos au profil intéressant pour l'enquête. Enfin, un travail de prospective a été mené en direction de certaines associations, nous y reviendrons. Pour chaque contact créé, aboutissant ou non à un entretien, j'ai appliqué la méthode du recrutement par boule de neige, qui consiste à demander au contact s'il connaît lui-même des individus susceptibles d'être enquêtés⁷.

L'enquête a ainsi permis de mener 42 entretiens, réalisés en quatre phases que l'on peut distinguer par leurs objectifs respectifs et les choix de techniques d'enquête. Une première phase exploratoire, permettant de tester deux dispositifs méthodologiques ; puis une phase d'enquête avec grille d'entretien (qui se divise elle-même en deux temps) ; enfin, une phase

⁷ Voir : graphique représentant les liens entre les enquêtés et l'enquêtrice ainsi que, parfois, les liens des enquêtés entre eux (Annexe n°5 - Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés + modalités de rencontre)

d'enquête avec entretiens réalisés à l'aide d'un jeu de carte. En parallèle de ces différents temps, et de manière complémentaire, l'enquête s'est aussi concentrée sur le milieu associatif comme potentiel de rencontre avec des enquêtés mais aussi comme producteurs d'un discours « d'expert » sur la situation des solos. Nous pouvons donc opérer le découpage chronologique suivant :

	Type de terrain	Lieu et bornes temporelles	Date	Données récoltées
Phase 1	Terrain exploratoire	Agglomération grenobloise	2015 (juin-juillet)	8 entretiens avec des solos + 4 entretiens avec des responsables d'associations
Phase 2	Enquête par entretien (grille d'entretien) : les parents solos	Agglomération lyonnaise	2015 (novembre-décembre)	5 entretiens + 2 entretiens périphériques
Phase 3	Enquête par entretien avec jeu de carte : les solos	Agglomération lyonnaise	2016 (novembre-décembre)	7 entretiens + 1 observation participante + 1 discussion enregistrée
Phase 4	Enquête par entretien avec jeu de carte : les solos	Montréal	2017 (avril)	15 entretiens

Figure 11 – Les différentes phases de terrain

2) Un cadre de vie essentiellement urbain

Compte tenu du lien entre vie en solo et cadre urbain que nous avons détaillé dans le chapitre précédent, l'enquête a été menée dans trois grandes villes aux échelles malgré tout différentes : Grenoble, Lyon et Montréal. Si nous avons choisi Grenoble en premier lieu, c'est parce que ma bonne connaissance de l'environnement grenoblois m'a permis de réaliser le terrain exploratoire dans les meilleures conditions. Mais c'est aussi la ville dans laquelle a été réalisée l'enquête IBEST, constituant le point de départ de cette recherche, et qui a conditionné l'émergence de ces réflexions autour du lien social. D'un point de vue statistique (Desgouttes et Gilbert, 2014), la ville compte 156 000 habitants (en 2010) et s'insère dans une agglomération (Grenoble Alpes Métropole) qui compte, depuis 2014 et l'extension de son périmètre à 49 communes, 443 000 habitants. Compte tenu de ces éléments, le choix de la ville nous est apparu pertinent.

La ville de Lyon – ou plutôt l'agglomération lyonnaise – nous a paru, pour différentes raisons, la plus adaptée pour enquêter sur les solos. D'abord parce que Lyon est la troisième

ville française la plus peuplée (472 000 habitants en 2010) et la deuxième aire urbaine⁸ de France, avec 2,9 millions d'habitants (2015) pour 510 communes, et de fait, la plus grande ville de la région Auvergne-Rhône-Alpes⁹. La métropole de Lyon, ou Grand Lyon, compte 58 villes et environ 1,4 millions d'habitants. Sa population est en proportion d'autres villes relativement nouvelle puisqu'un lyonnais sur trois recensé en 2006 n'y habitait pas cinq ans auparavant; elle est aussi plutôt jeune puisque deux tiers d'entre eux ont moins de 45 ans (ce chiffre est beaucoup plus important qu'à Paris ou Marseille); et enfin plutôt très diplômée (Authier et al., 2010). Enfin, et c'est ce qui nous intéresse le plus, Lyon concentre une forte proportion de ménages solos qui représente « *un ménage lyonnais sur deux, contre un ménage sur trois à l'échelle nationale* » (Authier et al., 2010, p. 60). A ce titre, Lyon rassemble toutes les caractéristiques sociologiques nécessaires à l'étude du mode de vie solo. Malgré la proximité géographique avec Grenoble, ce sont deux villes différentes, à la fois du point de vue de l'échelle mais aussi des dynamiques de territoire.

Enfin, une des idées développées au début de cette recherche était d'étendre l'enquête dans un autre contexte culturel afin d'apporter une nouvelle perspective aux résultats. Le Québec, et plus particulièrement la ville de Montréal, a semblé être un endroit propice pour mener cette nouvelle phase d'entretiens. D'abord parce que Montréal se trouve être dans un contexte certes urbain mais nord-américain, culturellement bien différent. En somme, comment vit-on en solo à Montréal ? Est-ce que les témoignages recueillis au Québec s'opposent ou au contraire confirment les hypothèses évoquées à partir des données françaises ? Deuxièmement, Montréal est une métropole internationale, ce qui nous permet, à travers le discours de ses habitants, de questionner leur rapport à la ville : dans une telle densité urbaine, comment vit-on son expérience de solo ? En termes d'échelle, la RMR¹⁰ de Montréal, ou aire urbaine¹¹, dépasse en effet – et de loin – la métropole lyonnaise. Avec 4 millions d'habitants (2016) répartis sur 91 municipalités, Montréal est la deuxième RMR canadienne derrière Toronto ; Montréal (ville)

⁸ Une aire urbaine est, selon la définition de l'INSEE « *un ensemble de communes, d'un seul tenant et sans enclave, constitué par un pôle urbain (unité urbaine) de plus de 10 000 emplois, et par des communes rurales ou unités urbaines (couronne périurbaine) dont au moins 40 % de la population résidente ayant un emploi travaille dans le pôle ou dans des communes attirées par celui-ci* » (<http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/aire-urbaine.htm>)

⁹ <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1405599?geo=AU2010-002>

¹⁰ Région Métropolitaine de Recensement : « *Territoire formé d'une ou de plusieurs municipalités voisines les unes des autres qui sont situées autour d'un noyau. Une région métropolitaine de recensement doit avoir une population totale d'au moins 100 000 habitants et son noyau doit compter au moins 50 000 habitants. L'agglomération de recensement doit avoir un noyau d'au moins 10 000 habitants* » (Statistique Canada)

¹¹ La définition de l'aire urbaine pour Statistique Canada est différente de celle de l'INSEE pour la France.

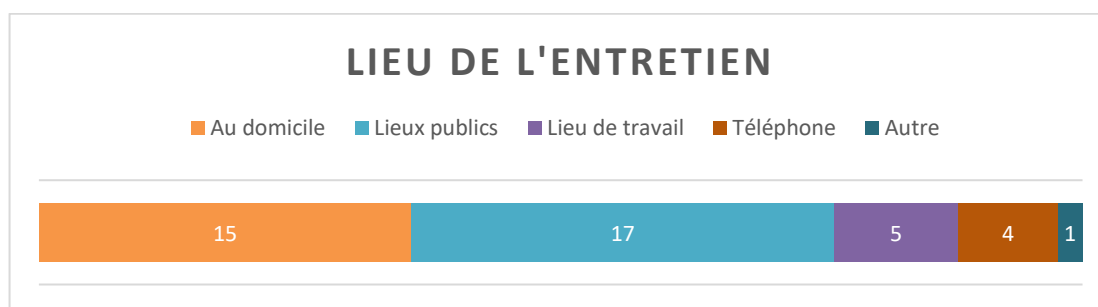
compte quant à elle plus d'1,7 millions d'habitants. Or, comparativement aux autres RMR, c'est elle qui compte le plus de ménage d'une personne : ils comptent pour 32% de l'ensemble des ménages (Statistique Canada – 2007). Enfin, de manière pratique, une grande majorité de montréalais s'exprime en québécois, ce qui facilite la réalisation du terrain et des entretiens ; pour y avoir habité un an puis travaillé plusieurs mois, je connaissais en outre bien la région de Québec et disposait d'un réseau sur place me permettant de réactiver des contacts et me mettre en lien avec d'éventuels enquêtés en amont de mon arrivée.

3) Quantifier le qualitatif : de qui se compose l'échantillon ?

Ainsi, 42 entretiens ont été effectués¹².

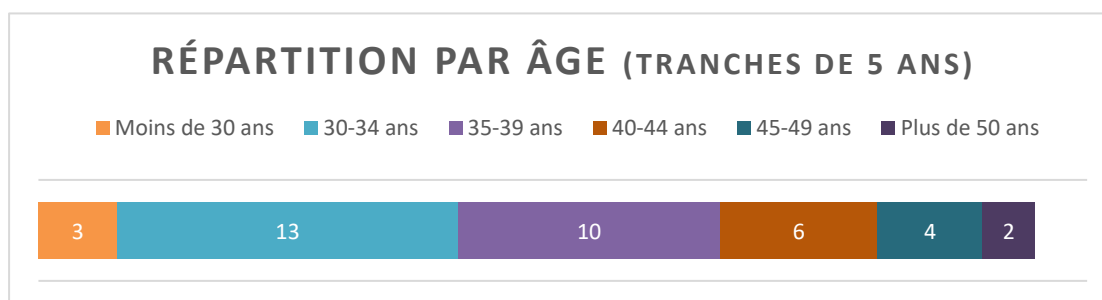
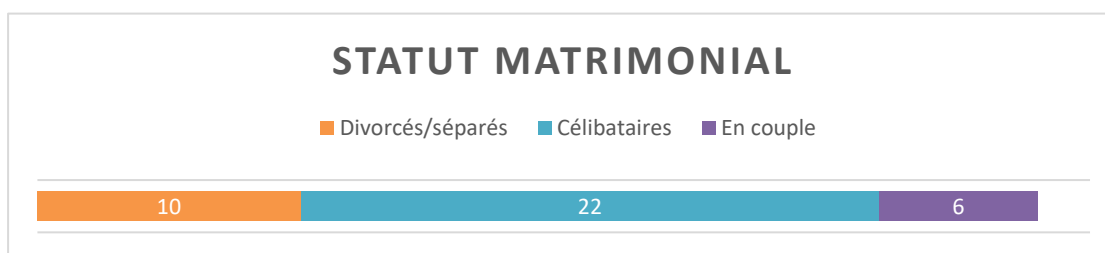
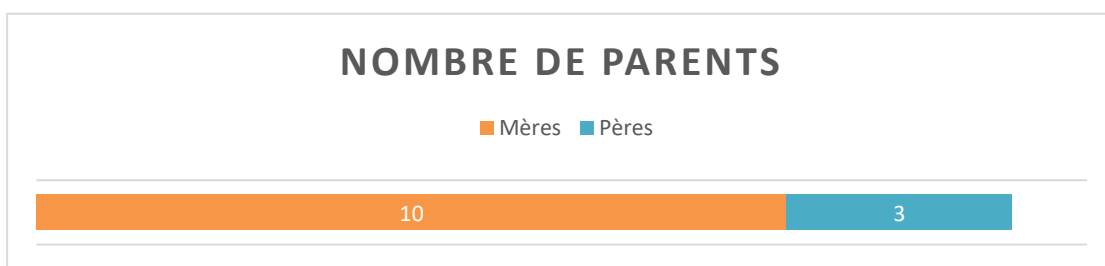
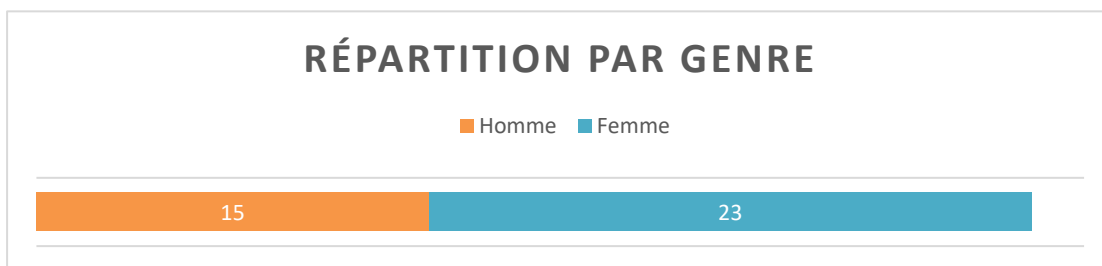
36 sont des entretiens classiques, c'est-à-dire mobilisant la méthodologie prévue au recueil des parcours individuels ; 4 ont été réalisés avec des dirigeants d'associations dans le cadre de leur fonction (même si souvent, aux récits associatifs se sont mêlés les histoires individuelles) ; 2 entretiens « périphériques » ont été réalisés avec des personnes non reconnues par leur père (l'une d'elle ayant également un enfant non reconnu), dans le souci d'interroger spécifiquement la rupture de filiation.

15 ont été menés au domicile des enquêtés ; 17 dans des lieux publics (café ou restaurant) ; 5 sur le lieu de travail ; 4 par téléphone ; 1 au cours d'une réunion d'une association. A noter que les montréalais se sont révélés beaucoup plus frileux que les grenoblois et les lyonnais à m'accueillir chez eux pour l'entretien : sur les 15 entretiens, seulement 2 se sont déroulés à domicile et les enquêtés n'étaient pas d'origine québécoise. A Grenoble, tous sauf un ont été menés chez les enquêtés ; à Lyon, cela concerne presque la moitié des entretiens.



¹² Voir : liste exhaustive de tous les entretiens effectués avec les caractéristiques socio-démographiques de chaque enquêté, ainsi que les données spécifiques à l'entretien (Annexe n°4 - Tableau récapitulatif des enquêtés) Voir : portrait de chaque enquêté (Annexe n°3 - Portraits d'enquêtés)

Les 42 entretiens représentent un volume d'un peu plus de 50 heures. Sur les 38 entretiens (classiques et périphériques), la durée moyenne est d'1h18¹³; voici quelques graphiques présentant les différentes caractéristiques sociodémographiques de la population enquêtée¹⁴ (hors associations) enquêtés.



¹³ Mais il y a des différences selon les phases d'enquête. Ainsi, à Grenoble, les entretiens ont duré en moyenne 1h11 ; 1h20 pour la première vague à Lyon ; 1h23 pour la seconde phase lyonnaise ; et enfin, 1h13 à Montréal. Le plus court a duré 30 minutes (entretien n°2) ; le plus long 2h10 (entretien n°22).

¹⁴ Sont considérés comme séparés et non célibataires ceux qui témoignent d'une rupture conjugale marquante dans leur parcours, en ce que cette rupture a conditionné un certain nombre de réorganisation dans d'autres dimensions de leur vie (parentale, familiale, professionnelle, résidentielle, amicale, etc.)

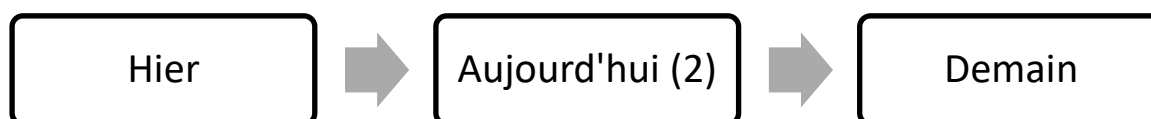
En revanche, les données recueillies ne permettent pas de dresser la liste exhaustive des enquêtés qui sont propriétaires de leur logement ou ceux qui sont locataires ; or, afin d'avoir un aperçu du statut résidentiel de notre population, nous pouvons dire de manière plus ou moins certaine que 9 enquêtés sont propriétaires et que 23 sont locataires. Il en est de même pour le classement des enquêtés selon leur appartenance à une CSP : l'annexe n°4 présente néanmoins la liste des enquêtés avec leur profession¹⁵.

D. Une méthodologie d'enquête adaptée : grille d'entretien et jeu de carte

1) L'entretien semi-directif

La technique mobilisée pour cette enquête exploratoire est l'entretien semi-directif. Ces entretiens avaient pour ambition de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses de la recherche, tout en espérant voir émerger d'autres aspects qui m'auraient échappé, afin de préparer une grille d'entretien pour la suite qui soit la plus à même de récolter les données ciblées.

La grille d'entretien¹⁶ était donc organisée dans une dynamique spatio-temporelle selon la logique suivante :



Cette dynamique s'organisait ainsi pour tracer le parcours biographique des individus en fonction de leur vécu/leur expérience, de leur environnement social, et de leur inscription sur un territoire (entendu dans son sens large : logement, quartier, ville, région, pays, etc.). Il est évident que la logique chronologique ne se déroule jamais comme telle, un évènement prévu ou passé pouvant intervenir à tout moment dans le déroulement d'une logique proche temporellement de l'entretien : ces allers-retours seront par ailleurs utiles à l'analyse, révélant

¹⁵ Annexe n°4 - Tableau récapitulatif des enquêtés

¹⁶ Annexe n°1 - Grille d'entretien (phase de terrain 1 et 2)

ainsi le processus de mobilisation de certaines ressources à des moments précis des parcours et des difficultés rencontrées. Chaque thème répondait à une logique :

- « **Hier. Parcours résidentiel** » : quel a été le parcours de l'enquêté jusqu'au moment où il décide (on verra par ailleurs que la question de la décision, parfois subie, parfois choisie est déterminante dans la suite du parcours) d'habiter seul ? Le parcours résidentiel (depuis l'enfance) est un prisme mettant en lumière l'articulation des dimensions familiales, professionnelles, conjugales, amicales, etc.
- « **Aujourd'hui 1. La vie en solo** » : quels sont les différents aspects d'organisation de la vie en solo aujourd'hui ? Quelles sont les spécificités dans l'organisation de sa vie liée au fait de vivre seul ?
- « **Aujourd'hui 2. Le rapport à l'espace** » : Comment s'organise le rapport à la ville, à l'espace ? Dans cette étape, l'enquêté devait réaliser une carte mentale ayant pour objectif de recontextualiser ces pratiques d'un point de vue spatial.
- « **Demain** » : Comment les individus se projettent-ils dans l'avenir ? Quelles sont leurs attentes ?

Une attention particulière était portée aux relations sociales, proches et moins proches, qui accompagnaient les individus dans chaque période de la vie. La grille prévoyait en outre plusieurs thèmes transversaux à interroger, reliant les pratiques décrites à l'acquisition de certaines dispositions (appartenir, être chez-soi, être reconnu, anonymat, être en confiance, être dehors/dedans...).

2) Le jeu de carte

Si la grille d'entretien a permis, après une vingtaine d'entretiens, de défricher efficacement le terrain, il a aussi montré ses limites. La densité des informations collectées a mis en lumière tous les aspects des parcours de solo mais pas seulement : au célibat, au couple, à la sociabilité amicale ou professionnelle, à la parentalité, etc. Prises dans le contexte global de l'entretien, nous pouvons mettre en lien ces données avec le positionnement des individus quant à leur propre bien-être. La grille d'entretien, organisée chronologiquement, prévoyait donc une partie dans laquelle les enquêtés livraient leurs parcours résidentiels, scolaires, familiaux, etc. jusqu'à l'installation « en solo ». Cette première partie donnait lieu à une récolte de détails très dense sur le parcours des individus, bien évidemment utile à la démarche de compréhension des parcours mais qui ne concernait néanmoins pas le cœur de l'analyse. Pour

des raisons empiriques (cibler les thématiques les plus intéressantes pour ma recherche) et pratiques (longueur des entretiens à analyser), j'ai choisi de mettre en place un nouveau dispositif méthodologique. Cette volonté répondait donc au double objectif de recentrer le discours par rapport aux évolutions de mes questions de recherches tout en conservant une proximité suffisante avec les données déjà recueillies pour pouvoir les traiter de la même manière dans l'analyse.

Ainsi, de chronologiquement, l'organisation des entretiens est passée à thématique. Une première analyse des entretiens, associée à l'avancée et à la précision de la problématique et des thèmes sous-jacents, a permis de cibler les sujets à « creuser ». Un jeu de carte¹⁷ a été créé, contenant douze cartes : sur chaque carte, un thème est inscrit, en lien avec les sujets que l'enquête avait pour vocation d'éclairer. Les thèmes étaient les suivants : solo/être solo, contrainte/liberté, enfants, célibat/couple, être seul/solitude, sociabilité, stabilité, sécurité, richesse, bien-être/être bien, famille, temps, et norme. L'entretien se déroulait de la manière suivante :

1. Explication succincte du sujet de l'entretien : nous allons parler de la vie en solo.
2. « *Présentez-vous rapidement, selon ce qu'il vous paraît le plus important* » : une première présentation rapide de l'enquêté par lui-même, pour engager la conversation, allant de quelques phrases à quelques minutes selon les personnes.
3.
 - a. « *Je vais vous donner des cartes sur lesquelles apparaissent des thèmes. J'aimerais que vous réagissiez sur ces thèmes en fonction de votre expérience personnelle* ». Le jeu de carte était remis aux enquêtés : aucune consigne particulière, ils étaient libres de prendre les cartes qu'ils voulaient au moment où ils le voulaient.
 - b. Je relançais évidemment l'enquêté de temps à autre pour une précision ou un développement.
4. Avant de conclure l'entretien, je conservais un temps pour quelques interrogations spécifiques. D'abord, deux questions fréquemment posées dans les enquêtes sur le sentiment de bien-être étaient reprises : « *si vous envisagez votre vie en général, vous diriez que vous êtes totalement bien ou qu'il manque quelque chose ?* » et « *est-ce que*

¹⁷ Annexe n°2 - Jeu de carte - Entretiens

vous vous sentez bien entouré, par exemple en cas de coup dur ? ». Puis deux autres, liées d'abord à la question des projections et permettant d'appréhender la dimension des aspirations (« *et si vous deviez vous projeter dans l'avenir, à 2, 5, 10 ans ou plus, vous voyez comment ?* »), puis au thème de la mort, disposant, au regard des entretiens passés, d'un caractère révélateur de certaines tensions (« *si on parle de la mort, au sens large, qu'est-ce que ça vous évoque ?* »).

5. Explication en détail de mon sujet de recherche : le lien bien-être-sociabilités. Réactions des enquêtés sur le dispositif méthodologique, qui seront utilisés pour un retour réflexif sur le jeu de carte.

Cette méthodologie est donc celle d'une grille d'entretien qui passerait des mains de l'enquêtrice à celles de l'enquêté. A l'issue des premiers entretiens mettant en exercice les cartes à thèmes, certaines modifications sont apparues nécessaires : la carte « richesse » ne suscitant aucune réaction, il a été décidé de la retirer du jeu et celle concernant la sociabilité, trop large et vague, a dû être complétée pour mieux aiguiller les répondants en y accolant le terme « amis ». Par ailleurs, j'interrogeais régulièrement l'enquêté, en fin d'entretien, pour avoir son ressenti sur le dispositif.

Hors de son objectif principal, celui de faciliter la récolte des données, un effet non prévu est apparu : le rééquilibrage des pouvoirs dans l'interaction d'enquête. Ce choix méthodologique a en effet participé d'une plus grande mise en confiance des enquêtés. La détention des cartes modifie la relation de pouvoir instituée par le cadre traditionnel de l'entretien dans lequel l'enquêteur « mène » (il pose les questions) tandis que l'enquêté participe (il répond à ces questions). D'ordinaire, « *c'est l'enquêteur qui engage le jeu et institue la règle; c'est lui qui, le plus souvent, assigne à l'entretien, de manière unilatérale et sans négociation préalable, des objectifs et des usages parfois mal déterminés, au moins pour l'enquêté* » (Bourdieu, 1993, p. 905). Ici, il propose un point de départ (les cartes) et l'enquêté s'en saisit comme il le souhaite : c'est à lui de décider s'il souhaite aborder un sujet ou pas, s'il a des choses à dire sur un thème (avec la possibilité de ne pas utiliser certaines cartes), s'il souhaite plutôt parler d'une chose avant une autre, etc. Mais ce « transfert de compétence » (le guidage de la parole) n'est que partiel : d'abord parce que la conversation était ponctuellement relancée pour obtenir des précisions sur ce qui venait d'être dit, mais surtout parce que cette parole s'exprimait dans un cadre préalablement imposé par l'enquêtrice (le choix des thèmes).

C'est ainsi que l'intérêt est double : l'enquêtrice conserve sa main mise sur l'entretien en imposant en amont des sujets à aborder et l'enquêté passe d'un statut passif (imposition du rythme et des enchaînements) à un statut actif (il impose lui-même ce rythme). En exposant ainsi dès le départ les thèmes à l'enquêté, celui-ci avait une meilleure représentation du cadre de l'enquête et de la thématique générale : « *c'est pas mal d'avoir sous les yeux, savoir où on allait, ce que l'on allait aborder, ça donne des repères* », témoigne Eva, à la fin de l'entretien.

Les enquêtés se sont appropriés le dispositif de manière très différente. Certains laissaient le jeu face contre la table, retournant les cartes les unes après les autres sans les choisir ; une autre (Ariane - Figure 12) positionnait les cartes en fonction de la manière dont elle associait ou opposait certains thèmes. Ces observations ont été consignées dans un journal de terrain : l'utilité de ce dispositif méthodologique sera présentée un peu plus loin.

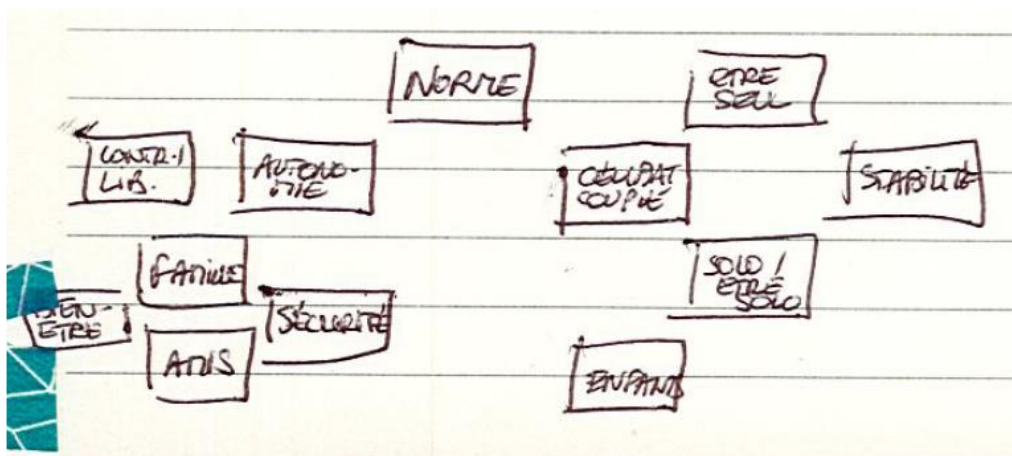


Figure 12 – Extrait du journal de terrain (19/04/2017) : reproduction de l'organisation des cartes sur la table par Ariane

3) Déroulement des entretiens

Sur 42 entretiens, 38 ont été menés en face-à-face, soit au domicile de l'enquêté, soit sur son lieu de travail quand cela était possible, soit dans un lieu public (café, jardin, etc) ; et 4 au téléphone (encadré n°4). Le choix du lieu était laissé à l'enquêté, dès la prise de contact. Tous les entretiens ont été enregistrés¹⁸, avec l'accord des enquêtés¹⁹. Malgré les recommandations émises par différents manuels d'enquête en sciences sociales notifiant que

¹⁸ Voir : annexe qui présente les différentes précautions de protections des données personnelles qui ont présidées à la récolte, le traitement et la conservation des données recueillies dans le cadre de cette enquête (Annexe n°6 – Précisions sur les entretiens et la retranscription)

¹⁹ Seul problème : au milieu d'un autre entretien (Nathalie) le dictaphone s'est éteint : une vingtaine de minutes ont été perdues et retranscrites de mémoire à la fin.

« la prise de notes offre plusieurs avantages » (Bréchon et al., 2015, p. 60) notamment parce qu'elle « montre que vous vous intéressez à ce que l'enquêté vous dit » (Bréchon et al., 2015,

Encadré n°4 - Note sur les entretiens téléphoniques

Les entretiens téléphoniques¹, dont deux concernent des entretiens des représentants d'associations, ont été réalisés ainsi par contrainte, ma présence à Lyon ne correspondant jamais avec l'emploi du temps de mes deux enquêtés. Bien que frileuse à l'utilisation de cette technique qui prive les interlocuteurs de la rencontre « humaine », de la chaleur et de l'empathie qui peut instaurer une meilleure relation de confiance, les enquêtés ont témoigné de l'avantage de cette méthode qui, par l'absence d'interactions visuelles avec l'auditeur, libère la parole, comme le dit Eva : « ça libère aussi de ne pas avoir le regard, [c'est] peut-être pas si compliqué ». Si l'entretien par téléphone n'est pas d'usage courant dans les enquêtes en sciences sociales, on trouve quelques chercheurs pour en souligner les avantages notamment en terme de protection de la vie privée et de perception plus importante de l'anonymat (Cachia et Millward, 2011 ; Drabble et al., 2016 ; Sweet, 2002).

p. 60), mon expérience a montré plutôt ses aspects contre-productifs : alors que, progressivement, l'enquêté oublie le dictaphone et le cadre du discours – celui-ci se rapprochant alors plus d'une conversation sur le ton de la confiance, la prise de note ramène soudainement l'enquêté à son statut dans l'interaction en cours, brisant dès lors les effets de la relation de

proximité.

4) Tenir un journal de terrain : un support descriptif et réflexif

L'enquête s'est également accompagnée de la tenue d'un journal de terrain contraint par la « non-contrainte ». Sans entrer dans un long débat sur la place des notes écrites dans l'enquête ethnographique, débat déjà alimenté par ailleurs (Doquet, 2009), cet outil est pensé, et dans la droite ligne des réflexions de Max Weber comme une trace « *de la subjectivité du chercheur en train d'analyser le monde social* » (Noiriel, 1990, p. 138). Débuté seulement au cours de la deuxième année, avant d'entamer l'enquête à Lyon²⁰, j'y consignais l'ensemble de mes réflexions quant au déroulement du terrain : sur les individus et associations contactés ainsi que la manière de les contacter, mes premières impressions, mes recherches de contact, toutes les informations utiles (numéros de téléphone, adresses, plans, mails envoyés, etc.), mes ressentis, mes interrogations. Je me suis également astreinte à la rédaction de notes pour chaque enquêté :

²⁰ L'année précédente, je réalisais de la même manière un portrait de chaque enquêté et des conditions de déroulement de l'entretien sur l'ordinateur.

une description physique de la personne, de son style, des impressions très subjectives sur l'ambiance du lieu, de notre discussion, de la situation, parfois un dessin d'un objet ou d'une situation, bref, tout ce qui me semblait important. Ce journal répond à deux objectifs temporellement distincts : dans l'instant d'abord, pour noter les éléments factuels en lien avec la réalisation du terrain et les premières intuitions, et dans la relecture, ensuite, pour s'imprégner de nouveau de l'ambiance propre à chaque entretien et à chaque phase d'enquête.

Ces notes ont été salvatrices par l'aspect non-contraint évoqué en amont. J'y ai entretenu un rapport à l'écriture décomplexé des formalités traditionnelles de langage et des cadres d'expression attendus dans lesquels s'exprime d'ordinaire un travail scientifique. Ce qui apparaît ainsi dans ces lignes ne sont que des intuitions mus par la suite en analyse, ou pas, dans un lent travail de décorticage et de traduction d'impressions dans des termes sociologiques. La *grounded theory* ne saurait se passer des intuitions du chercheur considéré comme un « *sujet sensible* » (Glaser et al., 2017, p. 386) : son rôle est ainsi « *d'exploiter autant que possible ses intuitions en les transformant en une théorie systématique* » (Glaser et al., 2017, p. 392).

Ces notes ont été extrêmement utiles à la recontextualisation de chaque entretien : il m'est fréquemment arrivé de les relire avant de me plonger dans la lecture des entretiens, redonnant quelques détails précieux sur mes ressentis avant, pendant ou après l'entretien, d'autant que plusieurs années séparent les premiers entretiens de la phase de rédaction de ce travail. Ces notes « *interviennent dans l'interprétation sociologique des résultats car elles permettent de relier le contenu des entretiens au dispositif d'enquête* » (Bréchon et al., 2015, p. 69). Cela m'a aussi permis, quand c'était nécessaire, de briser certains « fantasmes » émergeant au sujet d'entretiens passés. Plus le temps m'éloignait d'un entretien, plus mon esprit perdait la multitude d'informations fournies par la discussion, se focalisant ainsi, au fil du temps, sur quelques traits forts et parfois caricaturaux de l'histoire racontée ; dans les notes, je trouvais souvent une trace des tensions qui s'exprimaient dans le discours de mes enquêtés, permettant ainsi de sortir du travail inconscient de typification qu'opérait, en sous-main, mon esprit. Plusieurs fois dans ce chapitre et dans les autres seront mobilisés des extraits de ces notes, quand cela sera utile à la réflexion : ces données sont prises ici comme vecteur d'un « *gain de connaissances ou d'intelligibilité* » (Weber, 1991, p. 79).

5) Les associations, des « experts » de la vie en solo

En parallèle des entretiens, une enquête a été menée auprès de certaines associations susceptibles de fournir des informations utiles à l'analyse mais par ailleurs de me mettre en contact avec leurs membres pour négocier des entretiens (Tableau 1). Ces associations, à travers le témoignage de leurs dirigeants ou la participation à certains rassemblements, se sont révélées être porteuses d'une parole « d'expert » face à une situation particulière : ici, la vie en solo, ou parfois des situations plus spécifiques en fonction des secteurs d'actions concernés.

Nom association	Personne rencontrée	Fonction	Objet de l'association	Date	Lieu	Durée
AFS		Responsable Région	Mettre en contact des solos pour organiser des activités/sorties		Téléphone	25
AFS	Anne Bernardy	Responsable Lyon	Mettre en contact des solos pour organiser des activités/sorties	29-06-15 19h	Téléphone	40'
UNAGRAPS	Yvonne Col (Responsable régionale Rhône-Alpes), responsable de l'antenne d'Annecy, Paul Chabbert (responsable de l'antenne de Béziers)		Défendre les droits fiscaux des personnes qui vivent seules	7-07-15 12h	Restaurant Annecy	3h
Les cigognes	Boise Antelme	Présidente de l'association	Aider les mères abandonnées en cours de grossesse, thématique des enfants non reconnus	7-07-15 18h	Lac de Laffrey (terrasse d'un bar de camping)	50'
Les cigognes	Maryam, Mélanie, Amanda	Membres de l'association		07-11-15	Parc de la Tête d'Or	2h

Tableau 1 – Récapitulatif des associations rencontrées

Au fil de l'enquête, ce sont donc trois associations qui ont été contactées et rencontrées, chacune selon des modalités différentes : l'Association Française des Solos (AFS), l'Union Nationale des Groupes d'Actions des Personnes qui vivent Seules (UNAGRAPS) et les Cigognes.

L'AFS a pour objet premier de mettre en relation des personnes seules pour organiser des activités, des sorties, des repas, etc. L'association fonctionne depuis 2001 : elle compte 45

antennes locales et environ 25 000 membres (chiffres de l'association²¹). En 2015, j'ai eu plusieurs contacts téléphoniques avec les coordinateurs ; en 2016, j'assistais à une réunion mensuelle de l'association pendant laquelle nous avons évoqué les problématiques communes aux membres : confrontés à des « *accidents de la vie : veuves, divorces, séparations* »²², les « *solos et solettes* » ont « *envie de sortir mais c'est vrai que c'est pas toujours facile... là les gens sont dans la même situation donc tous les gens qui vont faire des activités ont envie de faire quelque chose et sont pas un poids les uns pour les autres, donc finalement il faut faire de notre solitude une force...* »²³. A Lyon, l'antenne compte 90 membres au moment de l'entretien, en 2015, quand elle comptait jusqu'à 700 quelques années auparavant. L'activité de l'association regroupe par ailleurs une tranche d'âge au-dessus de 55 ans : « *nous on est plutôt aux petits-enfants, hein ! La moyenne d'âge c'est 56 ans* »²⁴.

La seconde association est l'UNAGRAPS, créée en 1979 à Brest sous l'impulsion des veuves de marins jamais revenus de leurs séjours en mer. Elle est aujourd'hui composée d'un bureau national (Paris) et de neuf antennes régionales. L'objet de l'association est la lutte contre les « *discriminations dont font l'objet les personnes qui assument seules tous les aspects de la vie quotidienne* »²⁵ : ils dénoncent particulièrement les inégalités fiscales (ils revendiquent 1,5 part fiscale pour les solos), de conditions matérielles de vie, de taxations dans les successions indirectes, de cotisations à la Sécurité Sociale et d'autres aspects (critères de mutations des fonctionnaires, supplément *single* dans l'hôtellerie, critères d'accès aux HLM, etc). Invitée en 2015 à un repas rassemblant les coordinateurs, ils m'ont exposé leurs motivations et transmis un certain nombre de documents qu'ils avaient produits dont deux rapports²⁶ mobilisant des références statistiques, juridiques et démographiques assez précises.

Enfin, c'est avec l'association les Cigognes que j'ai établi en dernier le contact ; c'est aussi celle avec laquelle j'ai eu le plus d'interactions. L'association s'occupe de la défense et des droits des enfants non reconnus. Elle fonctionne principalement par le biais d'un forum internet sur lequel les membres échangent : et même si l'objet premier de l'association concerne

²¹ <http://www.asso-des-solos.fr/>

²² Extrait d'entretien avec Anne Bernardy, une responsable d'antenne locale

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Extrait de la présentation de l'association (document d'archive)

²⁶ « Fiscalité des personnes ayant une part fiscale comparée aux couples sans enfants (2 parts) » (7 pages, août 2009) ; « Célibataires. Pour une meilleure prise en compte par les pouvoirs publics » (19 pages, décembre 2006) et un tract « Solo = vache à lait »

les enfants non reconnus, ce sont essentiellement les mères de ces enfants qui en deviennent membres. Le forum traduit en tout cas une parole majoritaire de mères abandonnées par leur conjoint en cours de grossesse : « *c'est plutôt des nanas assez indépendantes et qui se débrouillent bien, et qui ont effectivement soit leur famille, soit un cercle d'amis, c'est assez rares qu'elles soient complètement isolées, c'est assez rare...* »²⁷. L'association organise aussi des événements ponctuels et festifs où se retrouvent ses membres. Contactée dans le cadre d'une préoccupation grandissante dans ma recherche pour la situation des parents-solos (des familles monoparentales, donc), la présidente a accepté de me rencontrer pour un entretien croisant à la fois son parcours et celui de l'association, intimement liés puisqu'elle en est la fondatrice. L'association assez active à ses débuts en 2002, et gagne peu à peu en adhérent (jusqu'à une centaine d'adhérents certaines années). Plus tard, j'ai participé à une réunion de l'antenne lyonnaise, où quelques anciennes adhérentes et une nouvelle souhaitait redynamiser leur activité et réaliser des entretiens par la suite avec les personnes présentes à cette réunion.

Ici, les associations ont permis d'apporter un autre regard sur la situation de solo à travers différentes problématiques : qu'il s'agisse de la mise en lien et support de sociabilité (AFS), de la parentalité en solo et de la situation de non-reconnaissance par un parent (Les Cigognes) ou des droits et non droits spécifiques à la résidence en solo (UNAGRAPS).

Une fois ces éléments méthodologiques posés pour mieux comprendre le cadre de l'enquête, nous allons dérouler les différentes phases de terrain, de l'enquête exploratoire à Grenoble aux entretiens québécois.

II - Les « phases d'enquête », ou comment produire de la donnée selon la théorie ancrée

Comment s'est déroulée l'enquête ? Nous allons voir que celle-ci s'est déroulée en quatre étapes successives pendant lesquelles il a s'agit de préciser les questionnements, de mieux sélectionner les enquêtés et de progresser dans l'analyse.

²⁷ Extrait d'entretien du 7 juillet 2015 avec la présidente.

A. Phase 1. Le terrain exploratoire à Grenoble.

L'idée dans la réalisation d'un premier terrain exploratoire était de se confronter aux situations des solos, puisque le caractère multidimensionnel de la catégorie « solos » s'est très vite avéré être un problème pour l'élaboration de la méthodologie. Deux questions se posaient ainsi : comment définir un plan d'échantillon sur une catégorie de population dont on ne trouve pas de définition stricte ? comment définir le mode de vie solo ?

A côté de ce qui relève de l'environnement social des enquêtés, une des idées qui a accompagné la réalisation du terrain exploratoire consistait à envisager le lien entre l'individu et son habitat : ces remarques sont nées en partie de la participation, au début de la recherche, à un colloque autour de l'habitat²⁸. La préparation de ce colloque m'a amené dans un champ scientifique (relation à l'habitat et au territoire) qui a beaucoup influencé les premières réflexions, notamment en considérant que l'habitat constitue, à bien des égards, un point névralgique dans le positionnement de soi par rapport au monde. Cette idée a toujours constitué un fil rouge dans cette recherche ; la question résidentielle est, en effet, un paramètre central dans la définition des solos.

Ces premiers entretiens avaient pour objectif de répondre à la question « *qui sont les solos ?* », dont découlent plusieurs autres interrogations : comment se construit le lien entre mode de vie solo et bien-être ? Quelles sont les points sur lesquels ces parcours individuels se croisent et ceux sur lesquels ils diffèrent ? Comment en arrive-t-on à vivre en solo ? Qu'est-ce que le fait de vivre seul implique dans son rapport à soi et aux autres ?

Une première enquête²⁹ – à échelle très réduite³⁰ – a été menée l'année précédant le début de cette recherche, portant sur les formes de sociabilités nouées entre les étudiants de Sciences Po Grenoble et l'impact de ces sociabilités sur leur sentiment de bien-être. Ces premiers éléments d'analyse, croisés avec les lectures et réflexions menées dans les premiers mois de la thèse, ont été mobilisés dans la préparation du terrain exploratoire. L'enquête a

²⁸ 4^e Rencontres Scientifiques Internationales de la Cité des Territoires : « Habitable, vivable, désirable : débat sur la condition territoriale ». L'intervention dans ce colloque, s'appuyant sur les résultats de l'enquête réalisée à Sciences Po Grenoble, s'intitulait : « *Entre exister et habiter : la question du lien social* » (2015).

²⁹ Enquête réalisée dans le cadre d'un master (« *Enquête et expertise sociologique* », UPMF/Grenoble II) et d'un stage réalisé à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble. L'enquête a donné lieu à la rédaction d'un mémoire : « *L'IEP c'est mon cosmos* ». *Bien-être et sociabilité dans le passage à l'âge adulte : le cas des étudiants de Sciences Po Grenoble* » (2014 : sous la direction de S. Abrial)

³⁰ Les résultats s'appuient sur 15 entretiens semi-directifs réalisés avec des étudiants de 1^e, 3^e et 5^e année.

permis de tester des éléments de méthodologie notamment sur la forme et le contenu des entretiens menés. Mais ont aussi été identifiés des dispositions sur lesquelles s'appuie le sentiment de bien-être ainsi que la manière dont s'acquièrent ces dispositions : sentiment d'être chez-soi, de sécurité, de confiance, ou d'appartenance. Ces entretiens ont montré l'intérêt heuristique du récit des moments difficiles, des ruptures, des bifurcations : nous y reviendrons par la suite.

Le terrain grenoblois, réalisé sur trois mois, a été l'occasion de se confronter à la diversité des profils de solos, en termes de genre, d'âge, de situation conjugale et familiale, de lieu de vie, de pratiques de sociabilités, de profession, etc (Figure 13). Il a par ailleurs montré une première distinction forte entre deux profils : les solos avec enfants et ceux qui n'en ont pas (sur huit enquêtés, trois sont parents). Les travaux sur le bien-être identifient en effet un certain nombre de critères qui doivent être remplis (et évalués comme tels par les individus) pour que chacun exprime une satisfaction sur sa vie. Ce que laissait percevoir l'enquête grenobloise, c'est que les parents solos avaient parfois du mal à remplir ces critères : difficultés matérielles et financières, manque de temps pour faire ce que l'on a à faire et pour soi, isolement social et/ou familial, attentes non réalisées, etc. Autant de facteurs qui laissent à penser que les parents solos seraient limités dans l'appréciation positive de leur vie. Or, au vu des entretiens réalisés, ils semblaient trouver dans la parentalité une ressource pour le bien-être compensant partiellement les autres dimensions : ils seraient satisfaits et heureux de leur situation, malgré l'évocation de difficultés matérielles et sociales lourdes liées à leur statut.

Ce constat a conduit à creuser plus en profondeur la situation des familles monoparentales. Il s'agissait ainsi de se demander quelles ressources pour le bien-être tire-t-on de la parentalité en solo quand, par ailleurs, et comme il a déjà été dit, les enquêtes montrent que les solos et notamment les familles monoparentales sont particulièrement exposées à la précarité sociale et matérielle. C'est aussi la question de la filiation comme forme de relation sociale qui est ici questionnée.

Prénom	Âge	Profession	Genre	Statut matrimonial	Enfants
Frédéric	46	Infirmier	Homme	Divorcé	2 (garde alternée)
Vincent	32	Maitre-nageur	Homme	Célibataire	0
Cécile	28	Technicienne de laboratoire	Femme	Célibataire	0
Charlotte	39	Assistance pédagogique	Femme	Célibataire	1 (garde entière)
Elodie	38	Profession libérale de santé	Femme	Célibataire	0
Juan	35	Auxiliaire de puériculture	Homme	Célibataire	0
Ana	32	Conseillère dans un centre social	Femme	Séparée	1 (garde à 90%)
Renaud	41	Employé du trésor public	Homme	Célibataire	0

Figure 13 - Enquêtés de la phase 1

B. Phase 2. Première enquête à Lyon avec des parents solos

C'est donc dans ce sens que la première vague d'entretiens à Lyon a été menée. La situation des parents solos a aussi confirmé l'intérêt porté aux moments de rupture dans les parcours. La rupture conjugale d'un couple avec enfant, avec les questions matérielles et organisationnelles que cela implique, place les individus, pour un temps plus ou moins long, dans des situations souvent fragilisantes. Il s'agissait ainsi de s'intéresser, à travers les parcours, à la nature de ces difficultés et aux différents moyens accessibles et mobilisés pour y pallier ; ou au contraire, de mieux évaluer les manques et les privations.

Entre novembre et décembre 2015, j'ai donc mené un travail d'enquête spécifique sur deux fronts : à la fois dans la réalisation d'entretiens avec des solos dont j'avais déjà le contact et en parallèle une recherche active et par différents canaux pour trouver de nouveaux enquêtés (associations, lieux dédiés aux parents, association les Cigognes, etc.) Il s'agissait ici encore de rencontrer des parents aux profils différents (âge, mode de garde, lieu de résidence, etc.) ; seulement, toutes les personnes susceptibles de me répondre étaient des femmes : les pères, beaucoup moins nombreux, étaient plus difficiles à atteindre.

En parallèle, et puisqu'un des intérêts de ce terrain était d'interroger la thématique de la filiation, deux entretiens « complémentaires » ont été menés avec deux membres de l'association des Cigognes, ces femmes, Mélanie et Amanda, qui ont cela de commun qu'elles n'ont pas été reconnues par leur père et que la recherche de l'identité de leur père a constitué

un fil rouge dans leur existence. Les entretiens avaient pour vocation d'apporter des éclairages sur la question de la filiation lorsque celle-ci a été en partie rompue. Ceux-ci n'ont pas suivi la grille d'entretien classique mais ont pris la forme d'un entretien non directif.

La rencontre avec ces « mamans solos » a donné lieu à la constitution d'un corpus très dense de données sur leur situation, couvrant un large éventail de conditions impactant de manière forte la manière dont ces femmes évaluent leur bien-être. Cette diversité a permis de faire le constat de ne pas borner l'enquête au cas des parents solos, puisqu'à travers le discours de ces femmes, il est apparu que d'autres variables avaient une influence notable sur leurs modes de vie, sur l'organisation des sociabilités, l'évaluation de leur bien-être ou encore des attentes par rapport à l'avenir, les aspirations, comme la question de la position dans le cycle de vie, ou encore celle du genre. En somme, qu'il n'existe pas un type de famille monoparentale mais différents types qui ne sont pas exposés de la même manière à la précarité. De manière plus générale, l'impression de « tourner en rond » est apparue au terme de ces sept nouveaux entretiens (dont les deux « complémentaires »). On parle, dans les méthodes d'enquête en sciences sociales du « principe de saturation » : *« l'enquêteur doit continuer à réaliser des entretiens jusqu'à ce que l'information obtenue soit totalement redondante ; cela signifie qu'il peut s'arrêter lorsqu'il a le sentiment d'avoir épuisé les logiques d'actions et de représentations déjà découvertes chez les enquêtés : on dira alors qu'il y a saturation »* (Bréchon et al., 2015, p. 31).

Ces deux phases de terrain et leur analyse transversale ont permis, au final, l'accumulation d'un certain nombre de données qui ont précisé les interrogations initiales, d'apporter des ébauches de réponse mais aussi la nécessité de continuer l'enquête. De ces entretiens, ont émergé deux pistes à creuser.

D'abord, et c'est ce que l'enquête IBEST dessinait, le fait d'être lié aux autres ne correspondent pas toujours et de manière exacte à une bonne perception de sa situation : *« des fois c'est pesant, puis des fois on est très content d'être seul ! Des fois non c'est vrai que des fois c'est vraiment très agréable... Et puis des fois c'est un peu pesant »* (Renaud). L'idée de la tension entre soi et les autres relève de paramètres qui ne sont pas toujours les mêmes selon sa situation sociale et matérielle. Par ailleurs, si cette tension ne s'exprime pas dans les mêmes termes et dans les mêmes dimensions selon les situations, c'est qu'elle se formule en fonction d'attentes et d'aspirations dont nous avons déjà souligné le caractère central dans l'expression

du sentiment de bien-être. Identifier les tensions c'est identifier la norme, en tout cas telle qu'elle est véhiculée dans l'espace social et vécu, incorporé par les individus, qui la conditionne.

Prénom	Âge	Profession	Genre	Statut matrimonial	Enfant
Florence	46	Employée d'une association	Femme	Divorcée	4 (garde 90%)
<u>Maryam</u>	33	En congé maladie pour son fils	Femme	Séparée	1 (garde complète)
Eloïse	36	Journaliste et salariée d'une épicerie	Femme	Séparée	2 (garde alternée)
Christelle	45	Art thérapeute	Femme	Divorcée – en couple	2 (garde complète)
Nathalie	39	Auto-entrepreneuse	Femme	En instance de divorce	1 (garde à 90%)
Mélanie	Une trentaine d'années	Auxiliaire de puériculture	Femme	<i>Entretien complémentaire</i>	
Amanda	45 ans environ		Femme	<i>Entretien complémentaire</i>	

Figure 14 - Enquêtées de la phase 2

C. Phase 3. Deuxième vague d'entretiens à Lyon.

Fin 2016, de nouveaux entretiens ont été menés à Lyon, auprès de solos aux profils différents des précédents. Ici, nous avons estimé qu'une vingtaine d'entretiens supplémentaires devraient être conduits afin de couvrir la plus grande diversité des situations et donc la meilleure représentativité. Le plan d'échantillon devait se composer : de plus d'hommes que de femmes (jusqu'à présent, l'enquête avait porté aux deux tiers sur des femmes), des solos sans enfants, sur l'agglomération lyonnaise en variant les lieux de résidence (notamment la distinction centre/périphérie pour voir si et comment cela impacte l'organisation pratique de son quotidien et ses sociabilités), de milieux différents (en variant les situations sociales des individus, des précaires aux individus plus aisés), d'âges différents ou plutôt en diversifiant les positions dans le cycle de vie en fonction des critères précédemment établis. Mais surtout, nous avons donc, à ce moment, réalisé dix-neuf entretiens ce qui, nous l'avons vu, donnait déjà des pistes d'analyses plus précises. Quelques éléments dans les parcours des individus avaient déjà été identifiés comme impactant fortement leur bien-être, l'organisation de leur réseau social et leur manière de se représenter leur vie. Nous esquissions plus haut le cas des parents solos et leur expérience de la rupture qui nous a particulièrement intéressés. Pour cette nouvelle étape, en lien avec l'analyse rapide des premiers entretiens ainsi que l'avancée théorique de la recherche,

nous avons organisé le corpus dans une typologie. Il permet de distinguer quatre types différents chez les enquêtés, classés sur deux axes différents.

Les premiers résultats témoignaient d'une différence majeure de positionnement par rapport à son bien-être et à sa situation en fonction des individus qui avait connu, dans leur parcours, une rupture (qui peut être de différentes natures : résidentielles, conjugales, parentales, etc.) et ceux n'ayant pas connu de rupture. Par ailleurs, il s'agissait aussi d'observer comment les individus exprimaient – ou pas – une forme de bien-être, entendu comme un accord relatif entre ses aspirations et ses réalisations. Il y avait ainsi, de manière caricaturale, d'un côté les satisfaits, de l'autre les insatisfaits. Cela constituait une deuxième perspective pour l'analyse : comment et pourquoi, en fonction des parcours, les individus étaient-ils satisfaits de leur situation ? Ou insatisfaits ?

A partir de ces deux axes, nous avons identifié quatre profils idéaux-typiques (Figure 15), pour ce qui constituait l'ébauche d'une typologie, centrale dans le chapitre suivant et pour une première entrée dans le corpus d'entretiens. Ainsi, sont classés à gauche les solos qui n'ont pas connu de rupture majeure dans leur parcours : les enquêtés qui appartiennent au profil de « l'équilibre » semblent plutôt satisfaits des différentes dimensions de leur vie tandis qu'à l'inverse, on retrouve dans l'impatience ceux exprimant un désir de changement, qu'il soit conjugal, professionnel, résidentiel. A droite, sont rassemblés les solos dont le parcours de vie

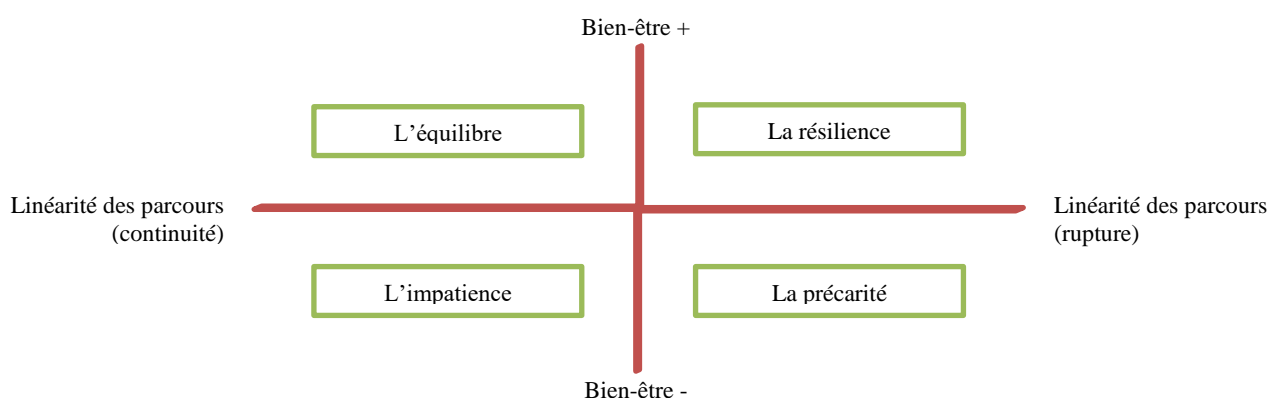


Figure 15 - Typologie des enquêtés

fait état d'une rupture forte, souvent conjugale, mais nécessitant d'importants aménagements familiaux, parentaux, résidentiels, amicaux ou professionnels : on constate que certains enquêtés ont plutôt bien géré ces aménagements (type de la résilience) tandis que d'autres font le récit de nombreux blocages qui les placent dans une situation matérielle et sociale fragile

(type de la précarité). Le processus de typification a constitué le point de départ du chapitre suivant ; on y trouvera de ce fait plus de réflexions théoriques et méthodologiques à ce sujet.

Le deuxième chapitre mettait en lumière l'idée que certains individus étaient plus en mesure de se *redresser* tout au cours de leur vie, portant l'intérêt de notre enquête sur les ruptures dans leurs parcours. Ces choix méthodologiques reposent sur l'idée que les bouleversements dans les parcours de chacun disposent d'un fort caractère heuristique, en ce qu'ils invitent l'individu à repenser l'agencement des différentes dimensions de sa vie. Comme le note Claire Bidart à propos des bifurcations (2006) – et nous verrons par ailleurs que tous les changements ne peuvent être qualifiés de bifurcations dans la définition qu'elle en donne -, celles-ci interviennent le plus souvent dans les différentes sphères (amicale, conjugale, professionnelle, etc.), de manière synchrone ou non, mais en étant liées. C'est donc bien sur ces périodes plus spécifiques qu'une attention particulière a été portée.

Dès cette phase, le recrutement des enquêtés contenait une nouvelle contrainte : équilibrer le nombre d'enquêté de chaque type. D'un point de vue pratique, la difficulté principale résidait dans le fait de que nous ne pouvions, à l'avancer, préjuger de la manière dont les individus se positionnaient par rapport à leur bien-être, ni la forme de leur parcours. Nous avons donc opéré des ciblage en fonction de certaines informations qu'il était assez facile d'obtenir : le statut matrimonial, le fait d'avoir des enfants, etc. La méthode pour accéder aux enquêtés a souvent consisté à avoir recours aux gens que j'avais déjà enquêté : l'effet boule de neige, donc. De cette manière, il a été plus facile de « sélectionner » les futurs enquêtés. C'est aussi ici que le jeu de carte a été introduit, en place de la grille d'entretien.

Ces entretiens se sont doublés, en février, d'une observation participante lors d'une réunion mensuelle de l'AFS, moment où les membres se retrouvent pour échanger, discuter passer un moment et accueillir les nouveaux adhérents. Si les membres de l'association ne correspondaient pas vraiment au profil de la population cible, notamment sur l'âge puisque la majorité des membres a entre cinquante et soixante-dix ans, il est apparu que certaines problématiques étaient finalement assez universelles aux solos.

Cette deuxième vague d'entretien à Lyon a donc concerné huit nouveaux enquêtés, aux profils très distincts des précédents. On y retrouve finalement ceux qui correspondent le plus au mythe « solo » évoqué dans le chapitre précédent : ce sont des citoyens, c'est-à-dire habitant dans les quartiers centraux et profitant pleinement des aménités offertes par le cadre urbain,

leur situation matérielle confortable leur permet de disposer de temps pour des activités sociales nombreuses. L'entrée dans ce terrain doit beaucoup à la rencontre avec Antoine³¹, qui a été à l'origine de quatre autres entretiens. J'ai donc enquêté cinq personnes ayant un lien plus ou moins proche et plus ou moins fort les unes avec les autres (certaines ne se connaissaient pas) : cette entrée un peu particulière m'a permis de saisir de manière un peu lointaine mais intéressante les contours d'un groupe tel qu'il peut se constituer dans l'espace urbain, à travers une sociabilité de « solos » intense (en fréquence de sorties), puisque c'est très clairement sur ce critère qu'Antoine et les autres se fréquentaient les uns et les autres. Un seul enquêté parmi les huit, Bilal, contraste très nettement du profil évoqué ici.

Prénom	Âge	Profession	Genre	Statut matrimonial	Enfant
Gabriel	34	Journaliste	Homme	Divorcé – en couple	
Antoine	34	Chômeur (auparavant libraire)	Homme	Célibataire	
Ludovic	40	Assistant social	Homme	Séparé	1 (garde alternée)
Emmanuelle	32	Ingénieure territoriale	Femme	Célibataire	
Louis	43	Cadre	Homme	Célibataire	
Bilal	50	En année sabbatique – intérimaire	Homme	Célibataire	1 (sans garde)
Eva	39	Psychologue	Femme	Célibataire	
Virginie	55		Femme		1 (adulte)

Figure 16 - Enquêtés de la phase 3

D. Phase 4. Les solos au prisme de la culture québécoise : le terrain à Montréal.

Enfin, une des ambitions de la recherche était de transposer le dispositif d'enquête dans un autre contexte culturel : le choix de Montréal a déjà été explicité. Cette fois, et pour des raisons pratiques et de financement du déplacement, l'enquête a été condensée sur un mois, en avril 2017. Ayant plusieurs contacts habitant la ville ou sa région, j'avais préalablement sollicité ces personnes pour le recrutement de mes enquêtés. En parallèle, un recensement des différentes associations, forums et sites internet avait été effectué afin d'amorcer mon enquête dès mon arrivée ; la recherche par ces canaux n'a rien donné. Le même jeu de carte à thème a été utilisé lors des entretiens puisque celui-ci avait fait ses preuves.

³¹ Voir : Annexe n°5 - Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés + modalités de rencontre

Comme pour Lyon, j'ai procédé par effet boule de neige à partir des contacts que j'avais déjà sur place. Cette méthode a été efficace, puisque j'ai pu rencontrer 15 montréalais, pas tous originaire du Québec ni du Canada. Se retrouvant dans une situation de déracinés, ces expatriés rencontraient certaines problématiques relatives à la famille, au lien, à la sécurité, la liberté, la découverte, la conquête de soi parfois douloureuse, etc. La distance géographique importante entre son pays d'origine et son pays de résidence constitue une rupture en soi qui exacerbe les tensions, révélant ainsi tout son potentiel heuristique. Encore une fois, je m'efforçais de respecter un équilibre dans les profils de mes enquêtés, selon l'âge, le genre, le statut matrimonial et familial, et ici, en plus, le pays d'origine.

Le constat que l'on peut dresser à partir de ces quinze entretiens est que les solos en France et au Québec vivent des situations très similaires, à la fois dans leurs pratiques mais aussi dans leurs représentations. On retrouve dans ces discours un intérêt fort pour la question du couple et de la valeur famille, l'attachement aussi à son indépendance, son autonomie, l'importance des amis et de l'intégration dans un ou des réseaux de sociabilités de diverses natures, etc. Quelques dimensions viennent toutefois se distinguer, ébauchés ici sous forme d'idées mais sur lesquels nous reviendrons dans les chapitres suivants :

-l'adoption : de très nombreux enquêtés, quand ils s'expriment sur le fait d'avoir des enfants, font référence à l'adoption comme une solution. C'est la question de la responsabilité collective qui est ici en jeu : puisqu'il existe une très grande « offre » d'adoption internationale, les montréalais soulignent fréquemment l'incohérence du projet de faire des enfants plutôt que d'en adopter.

-le lien aux parents : les enquêtés semblent entretenir des rapports plus serrés avec leurs parents, notamment la proximité de ceux-ci avec la mort. Peut-être que cela est induit par le fait qu'au Canada les distances géographiques sont exacerbées : d'où qu'on vienne au Québec, on se retrouve au minimum à 3 ou 4h de route, et cela complique la régularité des relations familiales ; cette question se pose avec d'autant plus de force pour les résidents qui viennent d'un autre pays.

-les saisons : à Montréal, il existe un rapport plus intense aux conditions météorologiques et dans l'appréciation de sa solitude. L'hiver, la neige et le froid, beaucoup plus rude à Montréal qu'en France, paralysent le quotidien. On tend vers un repli sur soi, sur le foyer, on se contente de sortir pour travailler et la rudesse du temps dehors représente un frein important aux sorties

de tout genre. Ainsi, pour ceux qui vivent seuls, ce repli peut être problématique parce que le « chez-soi » est vide ;

- les chats : quasiment tous les enquêtés rencontrés ont un/des chat(s) ; s'ils n'en ont pas, ils l'ont envisagé et le mentionnent. Les enquêtés semblent y trouver un réconfort et c'est une thématique très récurrente voire systématique dans les entretiens ;

- le lieu de l'entretien : le fait, déjà évoqué par ailleurs, que peu de montréalais m'ont ouvert la porte de leur domicile, les entretiens se déroulant en très grande majorité dans des cafés.

Voilà donc ce que nous pouvons dire de la réalisation des entretiens. Si ces éléments méthodologiques semblent à priori bien calibrés pour répondre aux besoins de l'enquête, il n'en demeure pas moins certains biais et questionnements sur les « bonnes pratiques » de la recherche qui émergent face à la réalisation concrète des entretiens. Il me semble important d'en exposer quelques-uns, notamment parce que parfois, ces réflexions permettent de nourrir l'analyse des données. Je montrerais aussi avec quelles difficultés l'entretien a été négocié mais aussi face à quel public ; si l'enquête touche une variété de profils, elle concerne malgré tout une population déjà familière des mécanismes de la parole, notamment le fait de parler de soi et de sa propre situation, et que cette aisance présuppose en partie son rapport aux autres et au monde dans lequel on évolue.

Prénom	Âge	Profession	Genre	Statut matrimonial	Enfant
Amina	28	Doctorante	Femme	Célibataire	
Geneviève	44	Enseignante en art	Femme	En couple	
Marie-Pier	39	Employée RH dans un hôtel	Femme	Divorcée	2 (garde complète)
Cécilia	32	Doctorante	Femme	Célibataire	
Soraia	30	Employée de banque	Femme	En couple	
Maxime	34	Cuisinier	Homme	Célibataire	
Alexis	30	Architecte	Homme	Célibataire	
André	34	Chef d'orchestre – musicien	Homme	Célibataire	
Cynthia	30	Employée du gouvernement	Femme	Célibataire	
Ariane	30	En recherche d'emploi	Femme	En couple	
Pedro	42	Artiste de cirque	Homme	En couple	
Romain	32	Informaticien	Homme	Célibataire	
Catherine	37	Artiste de cirque – arrêté maladie	Femme	Célibataire	1 fille
Sébastien	29	Web designer	Homme	Célibataire	
Lexie	37	Travailleuse social	Femme	Célibataire	

Figure 17 - Enquêtés de la phase 6

III - Questionner le dispositif d'enquête : la maïeutique du sociologue

A. De la difficulté de trouver sa place comme enquêtrice

Si toutes ces précisions ne constituent pas à priori une analyse de mon terrain, elles permettent néanmoins de comprendre le contexte dans lequel cette enquête a été menée, la manière dont les entretiens ont été conduits, les relations tissées avec les enquêtés, etc. En somme, comment j'ai choisi de me positionner en tant que chercheur. Elles permettent d'abord au lecteur de mieux comprendre ce contexte, donc, mais aussi à celui qui raconte de prendre du recul sur son expérience de terrain.

C'est ainsi que j'ai consigné dans le journal de terrain, plusieurs fois au cours de mon enquête et de manière récurrente, ma gêne et mon malaise face aux enquêtés, à qui j'avais l'impression de « prendre » leur histoire, de bénéficier de leur confiance et de leurs témoignages sans rien rendre en retour : une forme de don qui n'enclenchait en retour aucun contre-don. Ce déséquilibre dans la relation entre deux individus (ici, l'enquêtrice et l'enquêté) fût la source de quelques ambiguïtés plus ou moins bien gérées. M'accommodant plutôt mal de cette gêne au début de l'enquête, une expérience malheureuse renforça mon assurance et mon affirmation de la distance avec mes enquêtés, ce qui me permis de mener la suite des entretiens avec plus de sérénité.

Au cours du terrain exploratoire émergea l'idée que je devais resserrer mon enquête autour des familles monoparentales : je me mettais donc en contact avec une association grenobloise en juin 2015 qui avait pour objet l'accompagnement des enfants non reconnus³². Cette situation concerne essentiellement une non-reconnaissance du père ; en fait, la grande majorité des adhérents sont des adhérentes, c'est-à-dire des mères ayant un (ou plusieurs) enfant(s) non reconnu(s). Je participais à une réunion à Lyon ayant pour objectif de reformer une antenne lyonnaise, réunion à laquelle étaient présentes trois femmes : deux adhérentes de longues dates (Amanda et Mélanie) et une nouvelle qui venait seulement de connaître l'association³³ (Maryam). Voyant dans cette rencontre de nouvelles occasions d'entretiens, je restais vague sur mon implication dans ce projet, laissant néanmoins entendre que j'étais très intéressée pour participer à leurs prochains rendez-vous. Je proposais par ailleurs de mener trois entretiens individuels avec chacune d'entre elles, ce qu'elles ont accepté. Puis, d'autres rendez-vous ont été organisés auxquels je n'ai pas pu, faute de temps et de contraintes d'agenda, participer. Deux mois plus tard, je reçois un message d'Amanda, s'étonnant de ne plus avoir de mes nouvelles et me reprochant par ailleurs ma « non-implication » :

« Je me demande si la seule chose qui t'intéresse était d'écrire ton article sur les femmes seules, avec leurs enfants ! C'est déjà pas facile de gérer la vie de tous les jours, mais si en plus je dois faire confiance à des gens que je ne connais pas... C'est sans doute comme ça que tu obtiens ce que tu veux, mais pas moi !!! C'est pas sympa, j'ai l'impression d'avoir été utilisée, juste pour faire des statistiques ? Un numéro quoi »³⁴.

En parallèle, j'avais revu pour un entretien Maryam, présente à la réunion en octobre. Très vite, un quiproquo sur mon rôle d'enquêtrice s'est fait sentir, sans doute, encore une fois, parce que j'étais restée vague sur les limites de mon implication. Nous avons conclu, au terme d'une heure d'entretien pendant lequel elle me décrit sa grossesse et les premiers mois de son fils malade et très fréquemment hospitalisé avec engagement de son pronostic vital, que nous devrions poursuivre notre discussion lors d'un second entretien. Maryam me proposa lors de ce

³² L'association créée en 2002 a rassemblé jusqu'à une centaine d'adhérent par année ; puis, l'implication de la présidente diminuant, faute de temps, les actions et mobilisations se sont espacées jusqu'à se mettre « en veille » ; au moment de l'entretien, en 2015, l'association compte une trentaine d'adhérents, « t'as aussi plein de gens qui gravitent autour et qui ont pas payé, ou qui veulent payer mais qui tardent, enfin comme dans toutes les assos d'ailleurs, donc... » (extrait d'entretien avec la présidente).

³³ Parmi elles, une n'a pas été reconnue par son père et a eu un enfant non reconnu ; une autre n'a pas été reconnue par son père ; la troisième venait d'accoucher d'un bébé dont le père les avait abandonnés au cours de la grossesse.

³⁴ Extrait du journal d'entretien : le SMS a été recopié tel quel dans le journal.

premier entretien de rester déjeuner avec elle, invitation que j'acceptais, alors qu'elle avait également convié la responsable lyonnaise de l'AFS que nous connaissions toutes les deux. Lors de ce déjeuner, elle évoquait ainsi l'anniversaire prochain de son fils auquel elle souhaitait nous convier³⁵ ; puis du second entretien, qui serait l'occasion de poursuivre par une soirée avec son amie, pour me faire découvrir Lyon. Déclinant poliment et par deux fois l'invitation à cet anniversaire, Maryam finit par me dire qu'elle n'aura plus le temps pour un nouvel entretien.

Ces deux « incidents » d'enquête montrent à quel point la place du chercheur est négociée dans son accès au terrain ; et que de la plus ou moins bonne réussite de cette négociation dépend directement le recueil des données. La décrire, « *c'est essayer de porter au jour la représentation que l'enquêté se fait de la situation, de l'enquête en général, de la relation particulière dans laquelle elle s'instaure, des fins qu'elle poursuit, et d'explicitier les raisons qui le poussent à accepter d'entrer dans l'échange* » (Bourdieu, 1993, p. 905). Ici, je fais l'hypothèse que mon entrée mal négociée sur ce terrain a « trompée » les adhérentes qui ont supposé que je prendrais part activement à leurs activités et c'était sans doute une des « raisons » évoquées par Bourdieu pour « *entrer dans l'échange* ». Ce quiproquo s'est soldé par une rupture des liens noués avec ces deux enquêtés, l'entretien avec Maryam n'ayant finalement jamais été achevé.

Mais au-delà des aspects méthodologiques, ces réflexions viennent nourrir l'idée que certaines de ces femmes se trouvaient, en tout cas au moment de l'enquête, dans une situation de grande fragilité sociale. Cette perspective de reconnaissance, par mon travail et ma présence supposée à leur côté dans ce projet d'association, a été d'autant plus investie qu'elle leur permettait de valoriser leur parcours de vie, souvent très douloureux, à travers un regard extérieur. Aussi, la violence de ces réactions ne peut-elle se comprendre qu'au regard de l'investissement qu'elles ont placé dans notre relation d'enquête, qui reste malgré tout de courte durée.

³⁵ « *Je vais organiser l'anniversaire de [son fils], vous viendrez Anne et Camille ?! On pourra faire un goûter et une soirée, je ferais des photos comme ça il verra qu'il y avait du monde à son anniversaire ! Camille, tu dois me prendre pour une folle, on s'est vu deux fois et je t'invite à l'anniversaire de mon fils ! Mais je sens que je t'aime bien, que ça va le faire !* » (extrait du journal de terrain – 26/11/2015)

B. *Les solos, l'accès aux « biens linguistiques » et la gestion de la violence symbolique*

En considérant l'ensemble du corpus, on peut néanmoins affirmer que ces raisons sont de natures différentes pour les enquêtés, certains y voyant là une occasion de produire un discours réflexif sur leur situation, d'autres de découvrir les ressorts d'une enquête sociologique ou d'autres encore de « rendre service » à la personne qui nous avait mise en contact. Identifier la nature de ce qui a été échangé permet de mieux comprendre la position des enquêtés dans l'espace social, leur plus grande proximité avec l'exercice et donc la plus ou moins grande force avec laquelle s'applique la violence symbolique dans cette interaction. Or, si la grande majorité des entretiens s'est déroulée dans de bonnes conditions, quelques-uns ont été plus difficiles à négocier. Pour mieux le comprendre, nous allons mettre en opposition deux situations d'enquête.

Dès la deuxième phase d'enquête et au fil des entretiens, acquérant plus d'aisance avec mon sujet et mes enquêtés, la manière dont j'introduisais l'entretien a évolué, s'écartant ainsi de la consigne de départ. Ce lent glissement a finalement été corrigé lorsqu'au cours d'un entretien, j'eus l'impression d'être « prise à mon propre piège ». En décembre 2015, je rencontrais Christelle, maman solo de deux enfants d'une dizaine d'année et art-thérapeute. J'entame donc l'entretien en expliquant ma démarche de sociologue et notamment ma recherche sur le sentiment de bien-être. Christelle est d'emblée très volubile : une fois le sujet posé, elle se lance dans une présentation d'elle qui dure environ vingt minutes. Elle est donc, comparativement aux autres enquêtés, très à l'aise avec la parole. Au cours de l'entretien, elle mobilise à de nombreuses reprises le thème de ma recherche, en exprimant son souhait de raccrocher son expérience à la question du bien-être et de la sociabilité : « *c'est là toute la complexité de la question, par rapport à cette question de bien-être* ». Me sentant dépossédée à la fois de mon objet de recherche et de ma légitimité de chercheur, je sors de cet entretien particulièrement agacée, attribuant dans un premier temps les raisons de cet échec à la trop grande assurance de l'enquêtée, comme je le notais dans le journal :

« J'avais parfois le sentiment d'être sur une discussion sur mon thème plutôt que sur leur vie. Cela m'a beaucoup perturbé voire énerver (je me disais : « mais pourquoi tu te permets de me donner ton avis sur ma recherche ? ») » (extrait du journal de terrain : 10/12/2015).

C'est ici une relation particulière qui s'est instaurée entre Christelle et moi, celle-ci s'étant positionnée non pas comme mère solo ayant une histoire à raconter mais plutôt comme art-thérapeute essayant de décrypter son histoire à travers les outils qu'elle mobilise dans son quotidien professionnel, et selon les données sociologiques que je lui avais fournies au préalable. Bourdieu souligne ainsi que « *la proximité sociale avec la personne interrogée est sans doute ce qui explique l'impression de malaise que presque tous les interrogateurs qui se trouvaient placés dans une telle relation ont dit avoir éprouvée* » (1993, p. 908) : dans cette relation biaisée, « *l'interrogation tend naturellement à devenir une socioanalyse à deux dans laquelle l'analyste se trouve pris, et mis à l'épreuve, autant que celui qu'il soumet à l'interrogation* » (1993, p. 908).

Vint ensuite, avec le recul, le sentiment que ce constat d'échec était plutôt à mettre en lien avec ma manière de présenter l'entretien (et de livrer de plus en plus d'informations en amont) qu'avec une attitude déplacée de la part de mes enquêtés : il fallait dès lors que je maîtrise mieux l'énonciation de la consigne pour recentrer la parole. Mais ce qu'il révèle de plus intéressant, c'est la manière dont cette enquêté, et *in fine* les autres enquêtés, se saisissent de ce temps de parole. Dans les deux formats d'enquête mis en place ici (la grille d'entretien classique et le jeu de carte), aucun enquêté n'a témoigné d'une difficulté à s'exprimer, notamment dans le moment critique où l'enquêtrice finit d'énoncer les consignes et où il doit prendre la parole. Seul l'un d'entre eux a éprouvé des difficultés dans cet exercice.

En décembre 2016, je rencontre Bilal. La personne qui nous a mis en contact me prévient de certains éléments (professionnels, familiaux, conjugaux) dans son parcours qui le placent dans une situation sociale très précaire : « *il est un peu au bord de la route, il est pas en super forme* » me dit-elle. La prise de rendez-vous, par téléphone, me met mal à l'aise : il a un ton suspicieux au téléphone, et me rappelle pour me dire que finalement le rendez-vous ne sera pas chez lui mais dans un café parce qu'il ne sait pas qui je suis ; il me demande aussi si je tremble, si j'ai froid, et trouve « bizarre » que j'ai la même voix que la personne qui nous a mis en contact. Compte tenu de tous ces éléments, je choisis de procéder différemment que pour les autres enquêtes. En effet, puisque « *la définition officielle de la situation est formulée par l'enquêteur avant que ne commence l'enquête* » (Mauger, 1991, p. 130), cette dernière « *s'efforce d'anticiper une définition acceptable pour l'enquêté* » (Mauger, 1991, p. 130). D'abord, je rédige un « ordre de mission » avec en-tête de l'Université m'autorisant à effectuer une enquête par entretien, sur l'agglomération lyonnaise, en prévision d'une éventuelle

suspicion de sa part sur la vraie raison de cet entretien : je mise alors ma crédibilité sur la assurance que pourrait engendrer un papier officiel. Puis je choisis d'adapter mon outillage, donc de ne pas mener l'entretien avec le jeu de carte mais d'utiliser l'ancienne grille d'entretien : je supposais alors que, peu à l'aise avec la parole, il préférerait être guidé dans celle-ci. Il s'agissait, pour reprendre les termes de Bourdieu, de « *réduire au maximum la violence symbolique qui peut s'exercer* » (Bourdieu, 1993, p. 906) dans la relation d'enquête.

Le jour du rendez-vous, je suis contrainte de décaler l'heure à plusieurs reprises pour des retards de train. Il montre alors plusieurs signes d'agacement (il râle, me répète qu'il avait des choses à faire et que le décalage de l'horaire ne l'arrange pas, etc.), ce qui augmente considérablement mon malaise³⁶ et me conforte par ailleurs dans les choix précédemment énoncés : ceux-ci se comprennent d'autant mieux à la lumière des premiers instants de l'entretien :

(Enquêtrice) [Explication du sujet]

(Bilal) J'en ai jamais fait de machin comme ça, c'est la première fois ! Non mais c'est vrai, c'est la première fois, j'ai failli refuser puis après j'ai dit, non c'est Elsa qui me demande alors j'ai dit oui !

(Enquêtrice) Donc moi je travaille sur les personnes qui habitent seules en ville, les habitudes, le quotidien...

(Bilal) Il est banal !

(Enquêtrice) Il n'y a pas de banalité !

(Bilal) Oh si, il y en a, oh si !

(Enquêtrice) Oui... Et le parcours aussi, comprendre le parcours des gens...

(Bilal) On va essayer, mais c'est banal...

(Enquêtrice) Donc on peut peut-être commencer, vous me racontez votre parcours...

(Bilal) Et pas de questions ?

(Enquêtrice) Non, sauf si vous préférez que je vous aiguille un peu plus !

(Bilal) Oui je préfère oui...

³⁶ En outre, Bilal a proposé de venir me chercher en voiture à la gare puisque celle-ci est éloignée du centre et d'un quelconque café. Je monte alors dans sa voiture. Il me demandera, quelques minutes ensuite, si je n'ai jamais peur de monter avec des inconnus en voiture et que ça peut être dangereux. Malgré le très grand inconfort ressenti, je suppose que cela relevait plus d'une provocation et d'un test à mon égard qu'une menace déguisée sur ma sécurité physique. Ces éléments de terrain permettent de mieux comprendre la situation.

L'entretien s'est donc déroulé sur un format beaucoup plus classique que les précédents. Je conclus en l'interrogeant sur l'exercice :

(Enquêtrice) C'est pas trop difficile [l'entretien] ?

(Bilal) Si. C'est pas évident parce que j'aime pas raconter ma vie. J'aime pas... C'est pas évident. Parce qu'il y a trop de choses personnelles qu'on garde en soi qu'on peut pas dire. Moi j'ai plein de choses que je dis pas.

(Enquêtrice) Par pudeur ?

(Bilal) Non pour moi-même. Parce que j'en ai pas envie, parce que bon... C'est pour moi. C'est personnel.

Si l'entretien avec Bilal a nécessité autant de soin dans la préparation, c'est que son déroulé était très différent de tous les autres entretiens menés avant et après : c'est d'ailleurs le seul qui m'ait fait remarquer à plusieurs reprises que l'entretien lui avait pris du temps et qu'il avait fait un effort³⁷. Son profil était lui aussi très différent. Au moment où je le rencontre, il est en arrêt maladie depuis un an ; à cinquante ans, Bilal fait le constat d'une carrière professionnelle très précaire, faite d'une soumission de plus en plus forte à un marché du travail en tension, où les offres d'emploi quand on est peu qualifié se font rares, dominée dans son cas par l'intérim et les contrats courts mal payés qui s'enchaînent (« ça faisait 6 ans que j'avais pas pris de vacances, pendant 6 ans j'ai bossé non stop ! **(Donc pas de vacances...)** Rien, que dalle ! Je savais très bien que si je partais je retrouverais pas mon job... »). Il habite seul, voit sa fille régulièrement, entretient des relations très proches avec sa mère à laquelle il rend visite quotidiennement, estime avoir peu d'amis.

Au regard des travaux produisant une réflexion sur l'accès à la parole dans l'enquête sociologique (Bourdieu, 1993 ; Mauger, 1991) et notamment dans une perspective bourdieusienne liant parole et « biens linguistiques », nous pouvons émettre l'hypothèse que si Bilal constitue à ce point un cas atypique par rapport aux autres enquêtés, c'est qu'il dispose d'un accès très limité à ce capital, comme il le dit dans le début de l'entretien (« j'en ai jamais fait des machins comme ça »). Il est en effet le seul, parmi les 38 enquêtés, à disposer d'un capital scolaire faible (inférieur au bac) : or, « il faut supposer que « ceux qui parlent » ont des intérêts et disposent de ressources qui sont au principe de leur « disposition à parler » et qui

³⁷ A la fin de l'entretien : « ben j'ai pris le temps, j'ai failli refuser, j'ai failli t'appeler en plus pour te dire « allez c'est bon laisse moi tranquille quoi ! ». Après j'ai dit « non allez c'est bon, elle vient de Grenoble... », j'ai dit « allez, je vais dire oui ! » »

les distinguent de « ceux qui se taisent » » (Mauger, 1991, p. 135). Pour Mauger, « ceux qui parlent » sont notamment ceux qui détiennent de hauts titres scolaires.

Bien que très sommaires et relativement hypothétiques, ces analyses permettent d'introduire l'idée que l'ensemble des individus interrogés étaient plutôt très à l'aise avec l'exercice de la parole, disposition que je relie en partie à l'acquisition d'un capital scolaire et symbolique qui permet à la fois de mieux comprendre le cadre dans lequel se déroule l'entretien (ses attendus et objectifs) mais également la manière de s'y « conformer ». Eva témoigne ainsi de cet intérêt :

« Quand Ludovic m'en a parlé, il m'a dit « oh moi c'était super, j'ai découvert aussi des choses sur moi auxquelles j'aurais pas pensé » [...] Bon moi ça m'intéressait, et ça m'intéressait de réfléchir aussi pour moi sur ce thème, je trouvais que c'était sympa de pouvoir participer à votre travail »

C'est ainsi que certains enquêtés ont témoigné de leur intérêt pour l'exercice, à la fois comme objet de curiosité mais aussi, et de manière plus inattendue, comme un travail réflexif sur eux-mêmes ; en tous les cas, comme une expérience positive, valorisée et valorisante. Comme l'indique Mauger, « confrontés à la situation de « quasi-procès » ou de « quasi-examen » que représente à leurs yeux la situation d'enquête, les enquêtés n'acceptent de s'y prêter que s'ils pensent être en mesure d'y « revendiquer un moi acceptable » (1991, p. 133). La distance entre Bilal et les autres enquêtés se trouve justement dans la possibilité de cette revendication. Notre échange sur la banalité en témoigne.

Il ne s'agit pas ici de produire une analyse binaire entre d'un côté ceux qui sont dominés et de l'autre ceux qui sont dominants. Ces réflexions permettent surtout de situer l'enquête dans un espace social, en tout cas celui où la grande majorité du temps, les enquêtés étaient suffisamment à l'aise pour maîtriser les codes de l'entretien. Aussi, c'est en partie à cette raison que j'attribue le succès de la méthode d'entretien avec le jeu de carte, celui-ci limitant fortement la participation de l'enquêteur dans le guidage de la parole et laissant donc à l'enquêté plus d'espace disponible pour faire montre de la possession de ses « bien linguistiques ».

Ces éléments permettent d'introduire l'idée que les enquêtés appartiennent à une frange de la population plutôt privilégiée, à tout point de vue ; l'objet des chapitres suivants sera de montrer comment nous pouvons objectiver ces éléments-là. Ricoeur développe par ailleurs une théorie de la vulnérabilité qui va dans ce sens. Situait le socle de l'autonomie des individus dans leur puissance, premièrement comme un « *sujet parlant* », la fragilité humaine ne peut se

comprendre que comme une non-puissance. Aussi sont autonomes ceux qui ont accès à la maîtrise de la parole, vulnérables ceux qui n’y ont pas accès, « *lorsque l’impuissance à dire résulte d’une exclusion effective hors de la sphère langagière* » (Ricœur, 2001b, p. 90). Comprendre l’égalité des chances, c’est comprendre « *l’égalité au plan du pouvoir parler, du pouvoir dire, expliquer, argumenter, débattre* » (Ricœur, 2001b, p. 90).

Ces trois sous-parties ont permis de traiter l’ensemble des problématiques liées à la conception de l’enquête et à la récolte des données, qu’elles soient d’ordre conceptuelles ou pratiques. Dans cette dernière partie, nous exposerons d’abord la manière dont l’analyse de ces données a été pensée et réalisée, puis les premiers résultats.

IV - « Des données à la connaissance »³⁸ : comment donner un sens au contenu des entretiens ?

A. Le codage du corpus : une première étape de l’analyse

1) Penser le codage grâce à la *grounded theory*

Une fois les entretiens terminés, nous avons choisi, puisque notre analyse se base sur une analyse de contenu des entretiens, de les retranscrire intégralement³⁹. Puis, nous avons procédé à une analyse de contenu de ces entretiens, analyse qui « *se concentre sur les contenus thématiques et/ou séquentiels des supports de communication* ». Le but est de « *faire ressortir les principaux thèmes, leur récurrence, leur association, leur imbrication dans les différents contextes d’énonciation* » (Bréchon et al., 2015, p. 65) et donc de donner une vue d’ensemble du corpus. Les données ont été traitées à l’aide d’NVivo (Figure 18), un logiciel CAQDAS⁴⁰ : l’avantage de l’outil en analyse qualitative est que « *l’introduction de l’ordinateur n’en change pas la nature mais lui offre un support* » (Lejeune, 2010, p. 16). Nous avons précisé, en introduction de ce chapitre, que notre approche relevait de la théorie ancrée ; les logiciels

³⁸ (Bréchon et al., 2015, p. 66)

³⁹ Les entretiens ont été retranscrits dans leur intégralité. Une seule omission a été faite, dans l’entretien d’Antoine : ce dernier énumérait ses expériences professionnelles successives de manière très factuelle, cela étant relativement long (une dizaine de minute) et peu utile à l’analyse. Cette découpe est néanmoins signifiée dans le texte. Deux autres entretiens n’ont été ni retranscrits, ni codés, car trop hors-sujet : celui de Maryam et celui de Soraïa.

Voir : Annexe n°6 – Précisions sur les entretiens et la retranscription

⁴⁰ *Computer Aided Qualitative Data Analysis System*

CAQDAS sont l'extension pratique de cette approche, ce fameux « *support* », ils sont des « *épistémologie embarquée* » (Ollivier, 2019, p. 4) et permettent en cela une « *lecture fine des corpus de taille restreinte* » (Ollivier, 2019, p. 6).

NVivo permet de produire une analyse qualitative via le codage, c'est-à-dire « *une opération consistant à découper les données [...] en unités d'analyse, à définir les catégories qui vont les accueillir, puis à placer (ranger ou catégoriser) les unités dans ces catégories* » (Voynnet Fourboul et Point, 2006, p. 62). Il s'agit de regrouper des segments de textes⁴¹ (des références selon la terminologie du logiciel) dans des codes, appelés nœuds sous NVivo, correspondant aux thèmes que l'enquêtrice a envie de questionner via l'analyse. Les codes sont des « *petits marqueurs qui sélectionnent, étiquettent, disjoignent et regroupent les données* » (Strauss et Corbin, 2003, p. 372). Les codes ainsi identifiés sont, au fur et à mesure du codage, regroupés en catégories plus larges, travail qui procède d'une montée en généralité progressive afin de nourrir l'analyse. Cette manière de procéder participe à l'enracinement de la théorie qui lui vaut d'être qualifiée de *grounded*, ou d'ancrée.

Parfois, la création des codes peut émerger des hypothèses de l'enquêtrice (et seront donc proches de la grille d'entretien : c'est un codage déductif) ou, au contraire, comme nous l'avons vu, directement du texte lui-même, l'enquêtrice se laissant alors « embarquer » par les discours des enquêtés (c'est un codage inductif). Pour ce travail, les deux approches ont été couplées « *afin de procéder de manière plus itérative* » (Voynnet Fourboul et Point, 2006, p. 64). Cette démarche « abductive » permet « *l'articulation entre une approche déductive découlant des thèmes formulés lors de la conduite des entretiens à partir des hypothèses de la recherche et l'approche inductive ressortant du matériau empirique suite à interprétation* » (Barthélémy, 2018, p. 168).

⁴¹ Un segment de texte peut être rattaché à différents nœuds

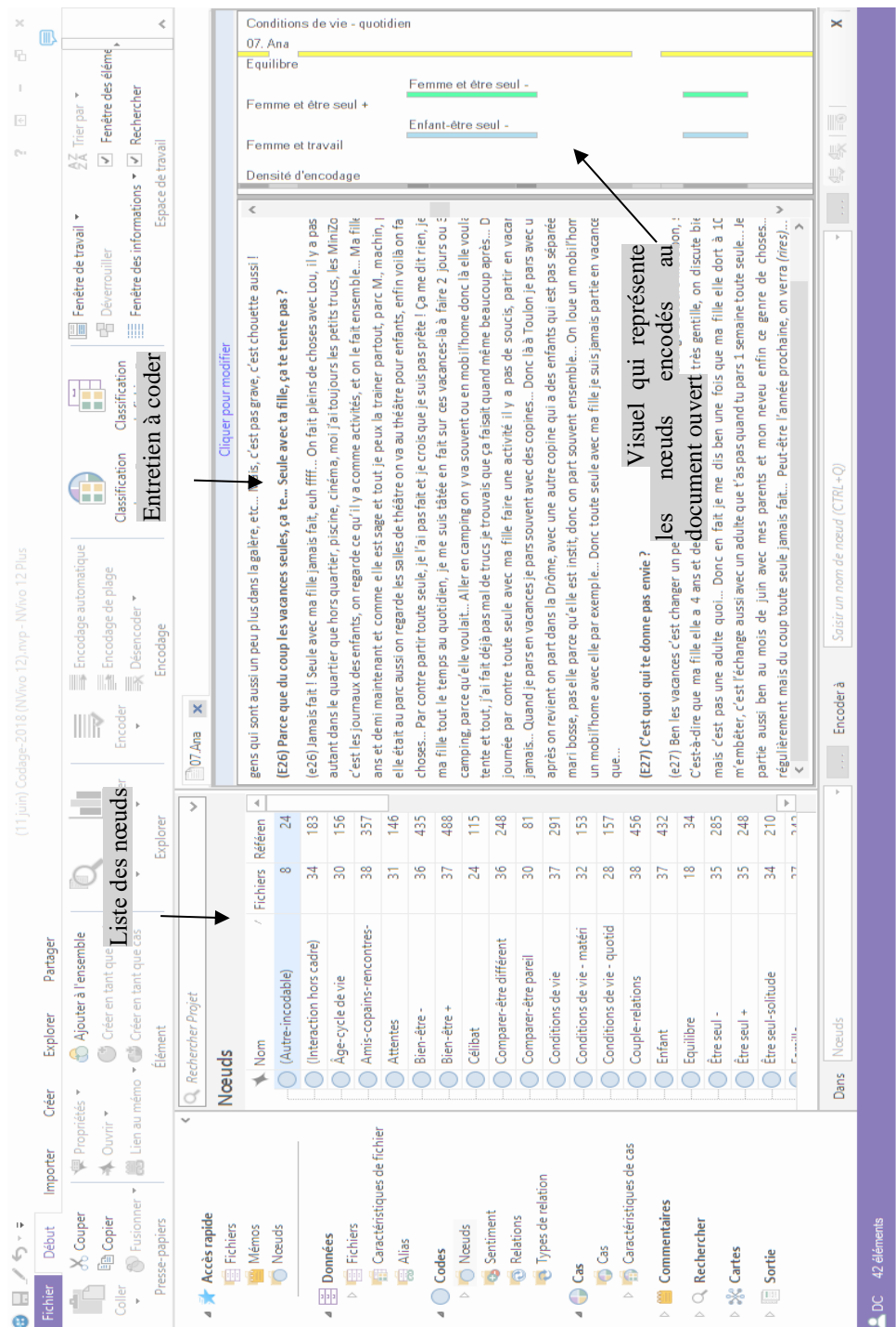


Figure 18 – Capture d'écran de l'interface du logiciel NVivo. L'opération de codage est simple. Il suffit de sélectionner un bout de texte dans la fenêtre du milieu (ici, celle où est ouvert l'entretien d'Ana), puis de glisser la sélection dans un des nœuds qui apparaît dans la colonne de gauche. Ce « bout de texte » peut être une seule lettre ou la totalité de l'entretien.

2) Le travail de codage dans l'enquête

Toute la difficulté dans le codage des entretiens revient à opérer une sélection d'échelle : si les codes sont trop fins, alors l'analyse perd en force et en clarté ; si les codes sont trop larges, alors l'analyse perd en finesse. Cela amène à identifier une des limites du traitement via un logiciel CAQDAS. Si les données issues de cette méthode permettent de faire ressortir des éléments de cadrages et de fournir une coupe claire – à la fois transversale et horizontale – du corpus, elles effacent en outre un niveau de détail et de finesse propre à la méthode qualitative. Le codage effectué ici ne permet pas, par exemple, de lever l'ambiguïté sur le sens des verbatims qui sont codés : ainsi, on retrouve dans le nœud « bien-être + » des propos pouvant signifier à la fois que l'enquêté s'exprime sur les éléments de sa vie qui lui procurent un sentiment de bien-être mais aussi sur ceux qui lui manquent et qu'il considère comme participant de ce sentiment. Pour pallier à ces difficultés, il est nécessaire d'articuler les données issues du codage avec des descriptions plus longues de cas ou de situations particulières.

Dans notre enquête, le codage a été effectué en deux étapes. Une fois les premiers entretiens exploratoires effectués, à Grenoble, j'ai procédé à une analyse via NVivo afin d'identifier les thématiques abordées et dresser un premier état des données recueillies (automne 2015) : 51 nœuds ont été créés à partir des huit entretiens. Ce travail a été utile pour mettre à plat les données recueillies et par ailleurs recueillir les grandes thématiques abordées, permettant de constituer le jeu de carte.

Dans un second temps, et une fois tous les entretiens terminés, un second codage sur l'ensemble du corpus a été réalisé. Les entretiens avec les dirigeants d'association ont été codés avec le même jeu de nœuds mais regroupés dans un ensemble⁴² distinct des entretiens classiques. La liste des nœuds établie n'a volontairement pas été réexploitée pour le second codage : il s'agissait de répartir des données de la manière la plus « neutre » qu'il soit. Cette fois-ci, les discours des enquêtés ont été classés en 42 nœuds que l'on peut classer en trois catégories (Annexe n°7 - Liste des nœuds NVivo et description)⁴³ :

⁴² Les ensembles, dans NVivo, permettent de constituer des corpus distincts à l'intérieur du corpus général et donc de les isoler de l'analyse : ici, ont été dissociés dans deux ensembles différents les entretiens classiques et les entretiens avec les dirigeants d'associations.

⁴³ Il est important de noter que parmi ces 42 nœuds, deux sont à part : l'un est un nœud « poubelle » (« autre-incodable » - 7 références) pour tous les verbatims inclassables, l'autre rassemblant toutes les interactions hors du cadre de l'entretien (« interaction hors-cadre » - 178 références). Leur statut particulier ne les exclut néanmoins pas de l'analyse.

- les nœuds que j'appellerais « cercles sociaux », c'est-à-dire les espaces qui délimitent des cercles de sociabilités : enfant, famille, amis, travail, quartier, célibat, couple, amis, etc.
- les nœuds transversaux, qui découpent le discours selon les thèmes abordés : conditions de vie, comparer/être différent, âge, pression-norme, lien, rupture-deuil-transition, être seul, mort, etc.
- les nœuds thématiques en lien avec l'expression de sentiments : bien-être, solitude, sécurité-confiance-stabilité, etc. Par ailleurs, ces nœuds mêlent deux discours bien différents : celui des enquêtés qui expliquent, par exemple, que telle situation implique un sentiment de sécurité et qui définissent donc ce sentiment, mais aussi le discours de ceux qui imaginent une situation dans laquelle ils pourraient voir émerger un sentiment de sécurité. Il s'agit donc de deux aspects bien distincts : celui du vécu, de l'expérience, et celui des projections. En d'autres termes, si le thème « sécurité + » est très présent dans le discours d'un enquêté, cela ne signifie pas nécessairement qu'il se sente en sécurité, mais peut-être aussi qu'il exprime un fort sentiment d'insécurité et par ailleurs de nombreuses attentes pour pallier à cela.

Au total, ce sont presque 9 000 références qui ont été codées sur l'ensemble du corpus. Quelques précisions sur le codage sont nécessaires. Tout d'abord, certains nœuds dont la thématique est commune ont été distingués entre aspects négatifs et positifs, symbolisés dans le nom du nœud par « + » et « - » : c'est le cas des nœuds « bien-être », « être seul », « lien » et « sécurité-confiance-stabilité ». Une fois le codage terminé, certains codes ont été sous-divisés pour apporter plus de finesse dans le traitement. Ainsi, les verbatims regroupés sous le nœud « conditions de vie » ont été reclassés : d'un côté, ceux ayant trait aux aspects matériels et financiers de la vie en solo (« conditions de vie – matériel »), de l'autre, ceux concernant la vie quotidienne et l'organisation de tous les jours (« conditions de vie – quotidien »). Même chose pour le thème du « temps » (manière dont les enquêtés organisent et disposent de leur temps) : les verbatims relatifs au fait d'avoir du temps (« temps + ») ont été distingués de ceux qui traduisent l'idée de ne pas en avoir assez (« temps - »). Enfin, il me semble important de préciser une distinction faite dans le codage, entre le nœud « projection » et « attentes » qui peuvent à priori sembler similaires. Il s'agit en fait de distinguer ce qui relève de nos aspirations (ce à quoi j'aspire : les attentes) des aspects prévisionnels (ce vers quoi je pense tendre : les projections). Cette distinction est fondamentale puisque l'une des dimensions les plus

constitutives du sentiment de bien-être repose justement sur l'écart entre les aspirations et les réalisations (ou les possibilités de les réaliser).

B. De quoi parlent les enquêtés ?

Avant le prochain chapitre qui permettra une plongée dans les données, il est indispensable de réaliser un premier tri à plat qui permet une familiarisation avec le corpus. En somme, de répondre à la question : tout enquêté confondu, de quoi traitent ces entretiens⁴⁴ ? Pour répondre à cette question, nous nous appuyerons sur trois extractions⁴⁵ : une première mettant en lien les nœuds d'abord avec le nombre de références qui y sont encodés (combien de références sont associées à chaque nœud), puis avec le nombre de sources codées (combien d'entretiens mobilisent ce nœud) et enfin avec le pourcentage d'encodage (sur l'ensemble des nœuds, quel pourcentage d'occupation représente un nœud). Ces différents types de données ne disent évidemment pas la même chose : il s'agit de voir d'abord quels sont les thèmes qui reviennent le plus fréquemment dans les discours, puis ceux qui sont abordés par le plus d'enquêtés et enfin ceux dont on parle le plus longtemps. Les trois tableaux d'extractions sont à consulter en annexe. La Figure 19 montre ci-dessous l'organisation des nœuds en fonction du pourcentage de couverture mais aussi en fonction du nombre de références encodées.

⁴⁴ Pour des questions de cohérence, ont été sortis du corpus ici les entretiens avec les dirigeants d'associations.

⁴⁵ Voir : Annexe n°8 – A – Liste des nœuds et présence dans les entretiens ; B – Liste des nœuds et nombre de références encodées ; C – Liste des nœuds et pourcentage de couverture.

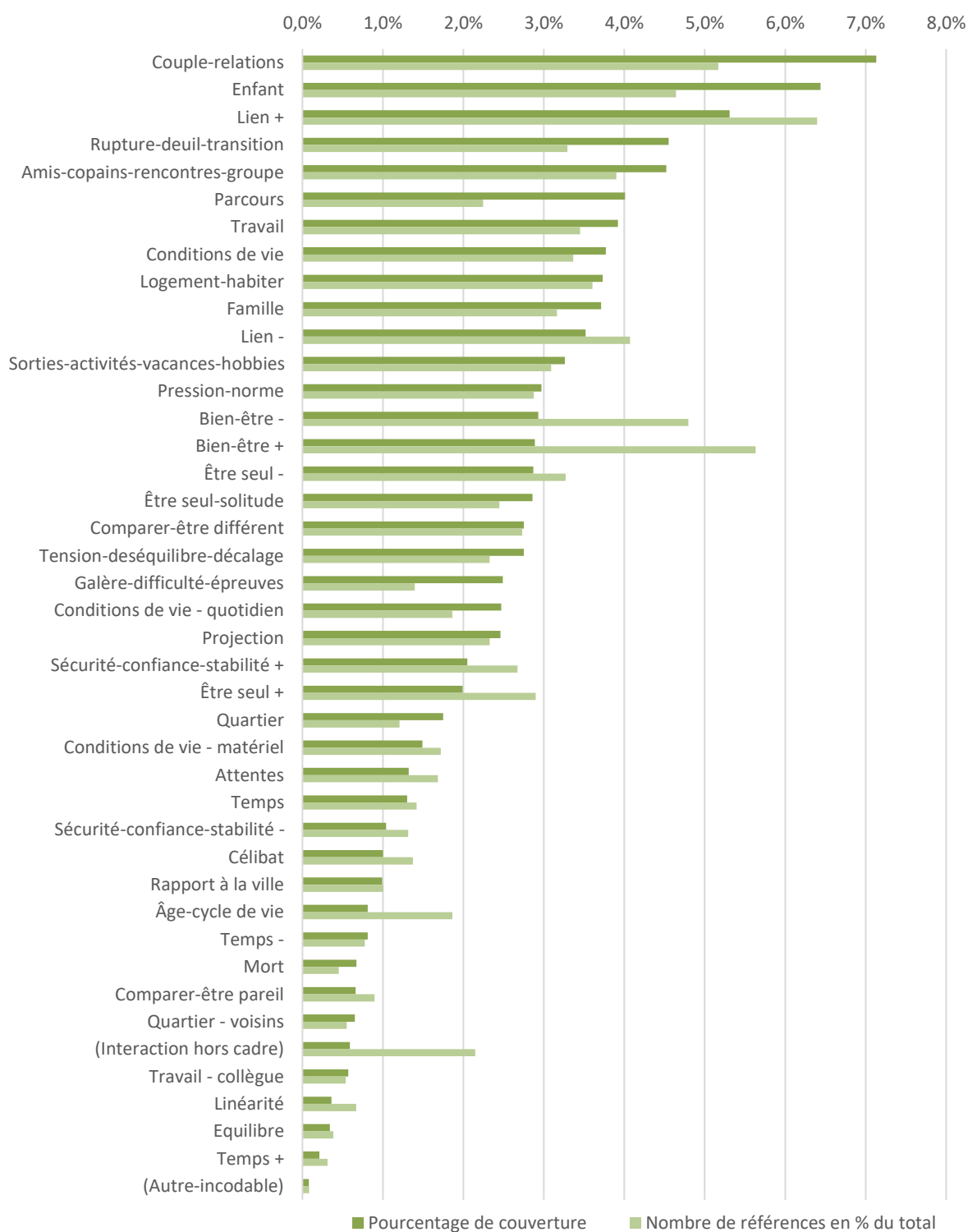


Figure 19 - Présence des nœuds en fonction du pourcentage de couverture et du nombre de références codées. Lecture : le nœud « Couple » couvre plus de 7 % de tous les entretiens ; environ 5 % de toutes les références encodées lui sont associées. Donc, c'est du couple dont on parle le plus longtemps tous entretiens confondus, mais pas forcément celui dont on parle le plus souvent.

Ce dont on parle le plus, ce sont ses relations sociales et d'abord, toutes extractions confondues, le couple (qui couvre plus de 7% de l'ensemble du corpus) ; les enfants et les amis ensuite, et un peu plus loin, la famille. Ces quatre thématiques sont celles présentes dans le plus grand nombre d'entretiens (35 entretiens sur 38). Au travers de ces dimensions, ce sont surtout les aspects positifs et négatifs du lien aux autres que l'on interroge (« lien + » et « lien - »), et, de fait, l'impact de ces dimensions sur son bien-être (« bien-être + » et « bien-être - »). Si ces deux codes sont assez peu présents au regard du pourcentage de couverture dans les entretiens, c'est en grande partie ma responsabilité : j'ai en effet choisi de coder très finement cette thématique, plutôt de courts extraits que de longs développements ; ils font partie des codes qui rassemblent le plus de références d'encodages pour cette même raison. Tout ce qui concerne les activités sociales (« sorties-activités-vacances-hobbies) est aussi abordé par beaucoup d'enquêtés et à de nombreuses reprises (259 références). Mais, en parallèle, les enquêtés parlent beaucoup de leur solitude, qu'il s'agisse de raconter ce que cela implique de vivre seul (« être seul-solitude »), de ce que cela apporte comme bienfaits (« être seul + ») ou comme souffrance (« être seul - »). L'ensemble de la thématique liée à la solitude concerne plus de 8% de toutes les références. Sans surprise, donc, les enquêtés ont surtout parlé du lien à soi et aux autres et la manière dont, de manière positive ou négative, cela a impacté leur sentiment de bien-être. Le nœud « parcours » (4% de couverture de l'ensemble du corpus) ne sera volontairement pas été évoqué ici : étant compris par défaut dans la grille d'entretien, il semble assez logique qu'il fasse partie des thèmes abordés par le plus grand nombre.

Deux dimensions centrales viennent compléter ce premier cœur de thématique : celle du travail et du logement⁴⁶, qui sont respectivement les 7^e et 9^e thèmes les plus abordés en termes de pourcentage de couverture avec environ 300 références codées pour chacune d'elles. On parle en revanche très peu de ses collègues de travail (45 références). Le logement et le travail renvoient aussi, de même que les aspects précédemment évoqués, aux conditions de vie, et c'est pourquoi ils en parlent tout autant (282 références). Ce nœud a été sous-divisé une fois le codage terminé afin de distinguer les moments où les enquêtés s'exprimaient sur leur quotidien et ceux où étaient abordés spécifiquement les difficultés matérielles. S'il apparaît que l'on parle autant de l'un que de l'autre (156 références pour le quotidien, 144 pour les difficultés matérielles), il semble que l'on parle plus longuement du premier que du second.

⁴⁶ « Logement-habiter » : tout ce qui est relié à la question du logement, de l'habitat. Être à une place.

Viennent ensuite d'autres thématiques, liées aux moments plus difficiles de la vie (« rupture-deuil-transition », « tension-déséquilibre-décalage » et « galère-difficulté-épreuve ») qui sont abordées dans une grande majorité d'entretiens. Le nœud « rupture » couvre par ailleurs 4,5% du corpus (c'est le 4^e thème le plus présent). Cette présence s'explique par le fait que les récits liés aux moments de ruptures, deuil et transition sont souvent longs, mêlant de nombreux paramètres (matériels et sociaux), impactés et impactant ce changement, qu'il convient d'explicitier. On retrouve ici l'idée évoquée par Claire Bidart selon laquelle une bifurcation qui intervient dans une sphère de la vie se répercute très fréquemment sur les autres sphères. La mobilisation de ces trois thématiques peut être mise en parallèle avec le fait que les discours relatifs à l'équilibre⁴⁷ ou à la « linéarité » sont finalement très peu abordés : ils représentent respectivement 32 et 56 références.

Les liens sociaux occupent, nous l'avons vu, une grande partie des discours. Les enquêtés s'expriment aussi, mais dans une moindre mesure, sur l'effet de ces liens sur leurs propres existences. C'est pourquoi on parle souvent de la « pression » et de la « norme » (13^e thème en pourcentage de couverture). De la même manière, on se compare souvent aux autres et l'on se sent beaucoup plus fréquemment « différent » que « pareil » (2,7% de couverture contre 0,6%). Il s'agit donc de formuler ses propres ressentis sur une situation. Les enquêtés s'expriment aussi sur leur sentiment de sécurité, de confiance et de stabilité. Ce thème est beaucoup plus abordé d'un point de vue positif que négatif (32 entretiens contre 27, et deux fois plus de références sont associées au premier aspect).

Interrogés sur leur vie, les enquêtés parlent aussi souvent de l'avenir. D'abord parce que c'est ainsi qu'était pensé le dispositif d'enquête⁴⁸ et c'est pourquoi le nœud « projection » fait partie des nœuds abordés par le plus d'enquêtés ; mais aussi parce que la manière dont on se perçoit aujourd'hui est indissociablement liée à la manière dont on se projette dans le futur, et inversement. Les enquêtés évoquent ainsi leurs projections (195 références) et leurs attentes (141).

A côté des sujets qui intéressent le plus les individus interrogés, on trouve ceux qui les intéressent le moins et qui brillent, pour le formuler dans un langage statistique, par leur absence significative. Alors que les solos parlent beaucoup de leur logement, le rapport au territoire

⁴⁷ Ce qui concerne les choses que les enquêtés identifient comme « équilibrées »

⁴⁸ Voir la grille d'entretien : Annexe n°1 - Grille d'entretien (phase de terrain 1 et 2)

proche ou lointain, et donc le cadre dans lequel prend place cette question résidentielle, fait partie des thèmes les moins abordés (« quartier », « quartier – voisins », « rapport à la ville »). Si c'est en effet une des questions structurantes de la grille d'entretien au début de la recherche, elle a été partiellement mise de côté ensuite. Autre fait qui peut paraître surprenant : la très faible présence du code « célibat » (1% de la couverture et 115 références). Cette absence peut s'expliquer par le fait que les enquêtés s'expriment très souvent en prenant le couple comme référence du statut conjugal : dans cette perspective, le célibat constitue moins un « statut » en soi qu'un « non-statut ». Il s'agit donc plutôt de dire que l'on n'est « pas en couple », et pas que l'on est « célibataire » : cette hypothèse sera à vérifier dans le traitement des entretiens.

Enfin, trois thématiques sont peu abordées parce qu'elles correspondent plutôt à des « intuitions » du chercheur qu'il convient de creuser, et moins à une catégorie du discours des enquêtés. D'abord, j'ai choisi d'isoler dans un code spécifique tous les verbatims associés à la question de l'âge (ou de sa place dans les cycles de vie) alors que cet aspect n'était jamais directement formulé dans l'entretien par l'enquêtrice : on constate tout de même que 30 entretiens abordent la question à travers 156 références. Le nœud « mort » correspond à une intuition similaire du chercheur : le rapport à la mort semble assez bien révéler son rapport à la solitude, nous y reviendrons. Enfin, la question du temps⁴⁹, qui renvoie aussi aux problématiques organisationnelles et aux conditions de vie précédemment évoquées, est relativement peu présente dans les discours. Nous verrons, dans la suite du développement, que la forte présence d'un code d'un point de vue quantitatif ne détermine en aucun cas sa valeur heuristique.

Du côté du corpus « source autre », qui comprend à la fois les entretiens avec les dirigeants d'associations ainsi que les deux entretiens complémentaires sur la question de la filiation, l'intérêt se porte d'abord sur la famille (16% du corpus, 77 références), puis sur les parcours. Ce sont ensuite les réflexions sur le lien aux autres (« lien + » et « lien - ») qui occupent le plus de place (15% du corpus, 117 références), et enfin, celui des enfants. Le nœud « autre-incodable » est plus présent dans le corpus des associations (17) que dans celui des entretiens classiques (7) puisque c'est dans ce corpus que l'on trouve le plus de verbatims « hors sujet » par rapport à la grille d'entretien et d'analyse⁵⁰.

⁴⁹ « concerne la manière dont les enquêtés organisent et disposent de leur temps sur la journée, la semaine, le mois, et de manière générale, (ne pas) avoir du temps. »

⁵⁰ Les corpus des entretiens avec les associations a été codé avec le même jeu de code que pour les autres entretiens.

Ces premières informations permettent au lecteur de comprendre de manière succincte de quoi parlent les entretiens. Ce premier tri à plat a aussi été mis en regard de variables sociodémographiques classiques qui constituent des variables importantes dans notre analyse : le genre et l'âge, pour esquisser des premières variations dans les discours.

Le traitement des résultats montre que, du point de vue du genre et sans trop de surprise, les femmes semblent beaucoup plus préoccupées que les hommes par les enfants (presque deux fois plus), et, dans une moindre mesure néanmoins, par la question du couple et de la famille. Elles sont aussi plus volubiles sur leurs conditions de vie, notamment sur ce qui touche au quotidien, mais aussi sur le récit de leurs parcours et particulièrement quand cela touche aux ruptures (« rupture-deuil-transition ») et aux « galères » ; cela est peut-être une des explications au fait que les femmes parlent plus de la solitude (« être seul-solitude »), surtout quand elle est perçue négativement. Quant aux hommes, ils se distinguent par un intérêt pour le travail trois fois plus important, ainsi que pour les sociabilités amicales (les réseaux et les activités), et s'interrogent un peu plus sur les aspects négatifs et positifs du lien. Ils sont ainsi plus sensibles à la pression et à la norme, ce qui explique peut-être que le nœud « comparer – être différent » est plus mobilisé chez eux. Les hommes portent de manière générale une attention plus grande à la question résidentielle, à une échelle plus ou moins large (logement, quartier, rapport à la ville). Du point de vue de l'expression de ses sentiments, les femmes parlent plus du bien-être de manière négative et les hommes de manière positive ; ces derniers se sentent aussi plus en sécurité et stables que les femmes.

De la même manière, opérer une analyse de la mobilisation de chaque nœud en fonction de l'âge de l'enquêté témoigne du fait que les préoccupations évoluent selon le cycle de vie, comme le montre le tableau suivant présentant les thèmes les plus abordés selon l'âge.

	- de 30 ans	30-34 ans	35-39 ans	40-44 ans	+ de 45 ans
1	Lien +	Couple	Enfant	Couple	Enfant
2	Amis-copains- rencontres-groupes	Lien +	Couple	Logement	Couple
3	Sorties-activités- vacances-hobbies	Logement	Amis ET Conditions de vie	Lien +	Galère- difficultés
4	Famille	Rupture- deuil- transition	Travail	Enfant	Rupture- deuil- transition
5	Couple	Amis- copains- rencontres- groupes	Rupture- deuil- transition	Pression- norme	Lien +

Tableau 2 – Cinq principaux thèmes abordés par les enquêtés en fonction de leur âge. Lecture : le thème le plus abordé par les enquêtés entre 35 et 39 ans est celui des enfants ; le second est la question du couple.

On voit donc (Tableau 2) qu’avec les années, les intérêts évoluent, notamment les préoccupations autour des sociabilités, de moins en moins tournées vers les amis. Ainsi, le sujet des activités sociales (« sorties-activités-vacances-hobbies ») est moins fréquemment abordé. En revanche, on se préoccupe de plus en plus du couple, surtout des enfants et parallèlement de la solitude (« être seul-solitude »). La question du logement semble plus intéresser les jeunes. Il apparaît par ailleurs que le récit de parcours difficiles concerne surtout les plus âgés : les ruptures, les transitions, les galères. Nous verrons dans le chapitre suivant que ces résultats rejoignent les premiers résultats en termes de typologie.

Conclusion

Tous ces éléments nous permettent de mieux comprendre le contexte de production des quarante-deux entretiens qui seront mobilisés dans l’analyse. Par la voie d’un processus inductif, nous avons cheminé à travers ces réflexions en mêlant, simultanément et sur le même plan, les données d’enquête et les appuis théoriques. En cela, cette approche se revendique de la théorie ancrée, qui donne à l’enquêteur l’avantage de travailler à petit pas.

Quelques réflexions sur la manière dont été produites les données ont néanmoins permis de proposer quelques pistes de réflexion sur le rapport des enquêtés à la parole ; *in fine*, il apparaît que les individus interrogés sont capables, pour la grande majorité, de se dire avec aisance, de faire l’exercice de la parole assez naturellement. Ce rapport à soi et au récit que l’on

fait de son parcours de vie permettra sans doute de mieux comprendre les analyses développées dans les chapitres suivants

Cette entreprise nous a conduit, nous l'avons vu, à progressivement identifier des lignes de force dans les parcours des solos permettant de mettre en lumière leur satisfaction à l'égard de la vie, et leur rapport à la solitude. De l'analyse « in vivo » des entretiens, a émergé l'idée que quatre types de discours se distinguaient, que nous pouvions placer dans une typologie. Le chapitre suivant sera consacré à la présentation en détail de ces quatre types : il constitue en cela une immersion, en profondeur, dans le corpus de données recueillies.

Chapitre IV. Parcours et profils des solos : des rapports inégaux à la solitude

Introduction

« La conceptualisation idéal-typique est la construction logique sous l'angle de laquelle sera examinée la réalité empirique. Il s'agit donc d'une opération intermédiaire entre l'interrogation initiale du chercheur et les conclusions auxquelles ses travaux le conduisent »
(Coenen-Huther, 2003, p. 543)

Une fois que nous avons compris dans quel contexte s'inscrit cette recherche et comment elle a été menée, nous pouvons entrer sur le terrain. Ce terrain, justement, interpelle par sa variété : les solos que nous avons rencontrés ne sont pas homogènes du point de vue de leurs caractéristiques sociodémographiques, ni professionnelles, et ce sont des raisons parfois très différentes qui les ont conduits à habiter seuls ; et ce sont des conditions de vie très diverses que ces récits laissent à voir.

La première étape de l'analyse consiste à mettre de l'ordre dans ces données et c'est par le biais d'une typologie que nous avons choisi de le faire. Celle-ci permettra de présenter le terrain, d'en dessiner d'abord les lignes de force. En effet, *« ces modèles, forcément réducteurs, ont le mérite de favoriser le passage toujours délicat du particulier au général »* (Flahault, 2009, p. 97) ; il appartiendra aux chapitres suivants de revenir plus longuement sur les détails des cheminements individuels.

Mais cette typologie n'est pas simplement à « tri à plat » du corpus. En dégagant ces lignes de forces, nous verrons se dessiner quelques dynamiques sociales qui permettent de mieux comprendre l'épreuve de la solitude, une des notions clés de ce travail. *In fine*, la place occupée dans la typologie est révélatrice du positionnement de chacun face à la solitude et à sa manière de vivre seul. La typologie représente non pas le résultat de mon enquête mais plutôt le point de départ du développement, l'articulation entre la question posée (mêlant les notions de bien-être, de sociabilité, de résidentialité) et la réponse que j'y apporte. Qui sont les solos auprès de qui j'ai enquêté, et comment *disent*-ils leurs parcours ? Comment peut-on se saisir de ces spécificités individuelles pour en dégager des pistes d'analyses ? Comment peut-on donner un sens à ce matériel empirique au regard des problématiques qui nous animent ?

I - De l'intérêt de la typologie

A. *La typologie comme production intermédiaire de l'analyse*

On doit à Max Weber des travaux majeurs dans la conceptualisation des idéaux-types, même si d'autres avant lui en avaient fait l'exercice. A partir de cette notion, il développe une théorie qui veut penser à la fois un outil d'analyse du sociologue tout autant que le processus de production scientifique propre à la discipline. En ce sens, l'idéal-type est « *tout à la fois résultat d'un certain mode de conceptualisation, expression d'une certaine conception de l'activité scientifique et instrument d'une stratégie d'analyse spécifique* » (Coenen-Huther, 2003, p. 532).

Le principe de la typologie repose sur l'idée de « *mettre de l'ordre dans la complexité du réel* » (Demazière, 2013, p. 334). Cette mise en ordre suppose une perte d'information, l'objectif étant d'identifier les régularités à partir du matériel empirique pour en dégager les dynamiques structurantes : « *dans la mesure où la limitation volontaire de l'information factuelle mobilisée va de pair avec une accentuation de la logique interne, l'idéal-type est donc tout autre chose qu'une image approximative. C'est la raison pour laquelle il possède une valeur heuristique* » (Colliot-Thélène, 2006, p. 44). Cette typologie permet alors de « *s'extraire de la singularité des cas individuels et du foisonnement des matériaux pour dégager des similitudes sans évacuer la richesse des corpus* » (Demazière, 2013, p. 334). De ce fait, l'intérêt est double : construire une typologie est un moyen de mettre en exergue l'intérêt des données recueillies tout en faisant déjà apparaître dans sa construction l'ébauche d'un processus analytique.

Une typologie doit être prise pour ce qu'elle est. Ni pure abstraction, ni pur reflet de la réalité, elle est une fiction, une « *utopie* » (Weber, 1904b, p. 23) construite par le théoricien : « *les concepts développés en idéal-types sont reconnus pour n'être que des moyens élaborés par la pensée afin d'ordonner un donné empirique foisonnant dans lequel ce sont les questions du théoriciens qui découpent les objets* » (Colliot-Thélène, 2006, p. 41). Aussi Max Weber attire-t-il l'attention sur les dangers de substantialisation de ces constructions.

C'est ainsi que sera présenté le corpus dans ce chapitre : en dégageant de ces récits des manières différentes d'appréhender et de se représenter la vie en solo, quatre idéaux-types permettront d'ordonner le corpus. Ils laisseront à voir des rapports très différents à ce mode de

vie, de montrer comment il peut se conjuguer avec exclusion sociale ou au contraire avec intégration. *In fine*, cette manière d’aborder le matériel empirique permet de « rendre compte de la diversité des expériences et interprétations d’une même condition » (Demazière, 2013, p. 337), ici la vie en solo.

B. Précisions sur la construction de la typologie

La construction de la typologie nécessite des explications. Si elle est née, au départ, d’une intuition, il a fallu préciser les critères guidant l’interprétation des entretiens. Il s’agissait donc de reprendre les entretiens, d’explicitier « *l’impression subjective du sociologue* » (Demazière, 2013, p. 336) et de construire la typologie ; en somme, de réaliser l’opération qui permet de constituer « *un certain nombre d’espèces d’après leurs ressemblances et leurs différences* » (Durkheim, [1897] 2007, p. 140).

C’est effectivement une intuition qui a guidé la construction de cette typologie. En premier lieu, c’est l’irrégularité de ces parcours qui a attiré notre attention : les bouleversements dans les trajectoires – les ruptures – se sont révélés être des marqueurs forts de ce qui est en jeu dans la définition de son propre bien-être. On trouve dans le récit des enquêtés les causes de la souffrance dans ces moments de rupture, ce qui est en péril, ce qui a été remis en question : il peut s’agir d’un déménagement, d’une séparation, de l’arrivée d’un enfant, etc. Pour désigner ces évènements, Andrew Abbott a proposé le concept de *turning point* (2009), d’autres sociologues parlent encore de bifurcations (Bessin, Grossetti et Bidart, 2009) : ces notions permettent de conceptualiser les périodes d’incertitude dans le parcours des individus qui modifient l’agencement des différentes dimensions de leurs vies. Mais ce qui compte autant, sinon plus, que la rupture en elle-même, se trouve dans son dépassement : nous y reviendrons.

Ce n’est qu’ensuite que la pertinence des parcours « linéaires » pour l’analyse est apparue, puisqu’ils placent les individus dans un rapport particulier à leur avenir : l’acceptation ou non de leur situation de solo, et l’adéquation avec leurs attentes à l’égard de la vie conditionnent l’expression du sentiment de bien-être. Par linéaire, nous entendons sans rupture majeure au cours de leur vie, identifiée comme telle par l’enquêté ; au fond, au sens que l’enquêté donne à cet évènement au regard de l’ensemble de son parcours. Si certains évènements (une séparation, un déménagement, etc.) sont considérés par des enquêtés comme importants ou en tout cas déterminants pour l’avenir, ils ne le sont pas pour d’autres qui y

accordent peu d'importance. L'intérêt est aussi de comprendre pourquoi, à « force égale », un évènement peut être bifurquant pour un individu et pas pour un autre.

Mais cette enquête a aussi pour objet de mieux comprendre la construction du sentiment de bien-être et donc la manière dont il jalonne, ou pas, ces histoires de vie ; et comment, en définitive, les enquêtés se positionnent au moment de l'entretien. Nous proposons de définir le bien-être comme le résultat d'un accord entre les aspirations et les réalisations : plus la tension au cœur de cet accord est faible, plus le bien-être exprimé est important. Or, dans leurs parcours, qu'ils soient linéaires ou en rupture, les individus sont confrontés à des situations qui bouleversent l'agencement des différentes dimensions de leurs vies, c'est-à-dire l'accord implicite dont découle le bien-être. L'enjeu est ici d'identifier les ressources et les mécanismes qui entrent en jeu dans cette tension.

C'est donc à partir de ces deux dimensions que la typologie a été construite dans cette enquête. Le premier axe permet de distinguer la population en fonction de la linéarité de leurs parcours. Il s'agira donc de décrire de manière fine les éléments qui permettent de catégoriser une situation, soit de nature linéaire soit en rupture : qu'est-ce que la linéarité ? Qui sont les solos ayant un parcours linéaire ? Quels sont les différents types de ruptures ? Quelles sont les caractéristiques communes à ceux qui ont connu une ou des ruptures ? Le second axe est, lui, de nature différente, et c'est plutôt de cette dimension qui relève du processus. Nous avons détaillé à plusieurs reprises la construction dynamique du bien-être qui repose sur un accord entre les aspirations et les réalisations, accord perpétuellement remis en question. Nous avons ainsi identifié deux types : ceux qui ont diminué la force de cette tension, jusqu'à avoir établi un « *accord métastable* », selon la terminologie de Gilbert Simondon, et ceux pour qui elle a encore un poids important. Chaque évènement de la vie, chaque bifurcation, chaque rupture implique un effort de l'individu pour réajuster les différentes dimensions de son existence : d'un côté, ses attentes, ses aspirations, et de l'autre ses réalisations et/ou sa capacité de les réaliser. Ce perpétuel ajustement est ce qui donne son aspect dynamique au bien-être. L'une des questions finales de l'entretien consistait à interroger les individus sur leur sentiment de bien-être (« *au regard de votre situation de vie, est-ce que vous pouvez dire que vous vous sentez tout à fait bien ?* ») : la réponse à cette question, mise en lien avec le contenu global de l'entretien, a permis de positionner les individus sur cet axe.

C'est pourquoi le positionnement des enquêtés n'est pas figé, car les trajectoires ne suivent pas toutes le même chemin. Elles dépendent d'un certain nombre de ressources, ressources dans leur acception la plus large (matérielle, sociale, etc.) qui ne sont pas distribuées de manière égale entre tous les individus.

C. *Quatre types de solos différents*

Nous avons identifié les dimensions sur lesquelles les récits d'enquêtés se distinguent, à travers quatre types. Plusieurs données permettent de caractériser chaque type.

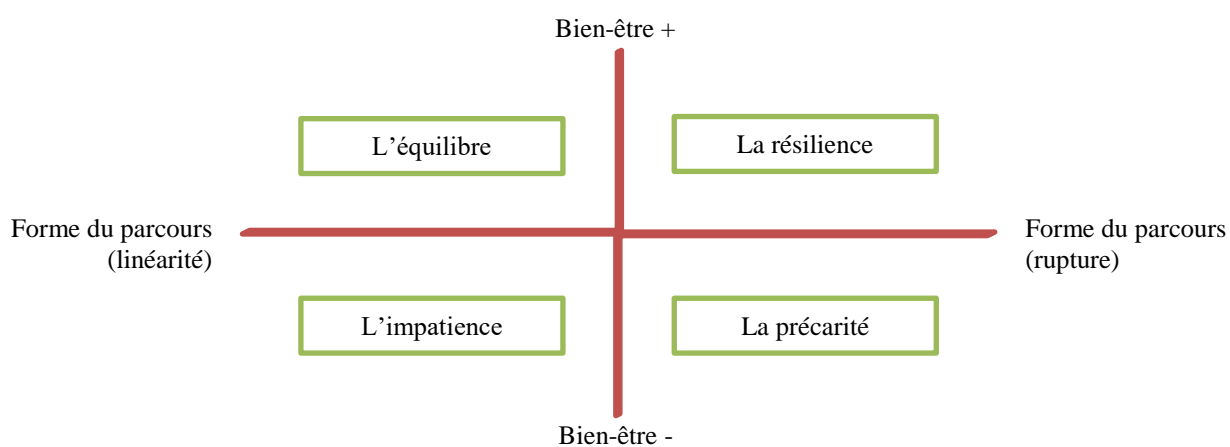


Figure 20 – Typologie des enquêtés

Dans cette figure (Figure 20), nous avons défini quatre types qui désignent moins des parcours que le positionnement des enquêtés sur ces parcours au moment de l'entretien : l'équilibre, la résilience, l'impatience et la précarité. Nous pouvons dresser le portrait de ces quatre types.

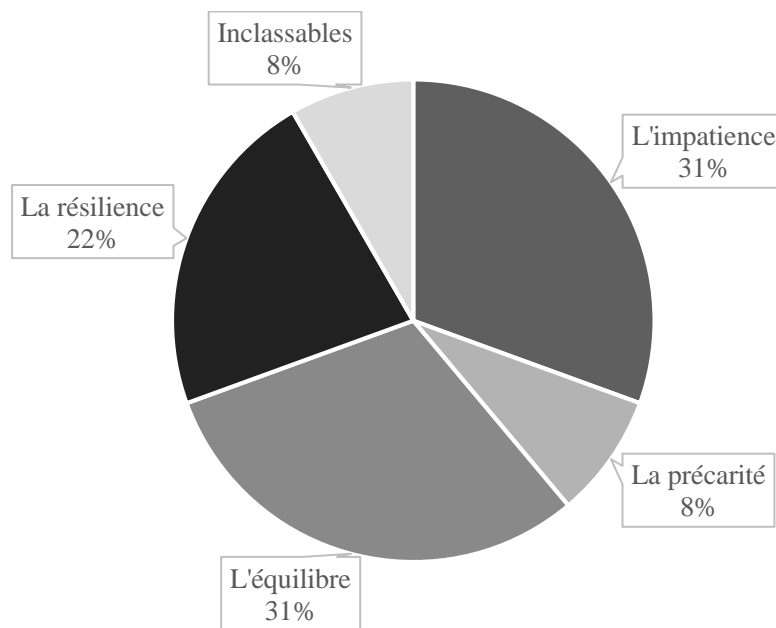


Figure 21 – Répartition des enquêtés par type

Appartiennent plutôt au type de l'équilibre les individus qui n'ont pas connu de rupture majeure dans leur parcours, tel qu'il a été présenté ; l'agencement des différentes dimensions de leur vie leur paraît satisfaisant ; ils évoluent dans un environnement confortable, sécurisé et conforme à leurs attentes ; ils expriment, à l'égard de l'avenir, des souhaits qu'ils jugent à leur portée. On peut donc parler d'un équilibre certain entre leur situation et ce vers quoi ils tendent. On trouve, dans ce type, des célibataires urbains aux profils variés mais dans des situations matérielles relativement confortables.

Le parcours de la résilience diffère quant à lui sur la linéarité du parcours : les enquêtés ont connu une rupture majeure dans leur vie qui a constitué un *turning point*, c'est-à-dire un moment à partir duquel le rapport à soi et aux autres a été reconfiguré. Cette rupture est d'abord d'ordre conjugal. Le concept de résilience renvoie à l'origine au domaine de la physique : il désigne « l'aptitude d'un corps à résister à un choc, à retrouver sa forme originelle après avoir subi des déformations par pression » (Martuccelli, 2002, p. 77). Si nous retenons de cette définition l'idée de « pression » agissante sur un corps, nous adhérons moins à l'idée de résistance ; la théorie de l'individuation simondonienne nous apprend que les corps ne cessent d'évoluer au cours du temps et que les épreuves d'individuation qu'ils traversent ne les laissent jamais tout à fait les mêmes. Aussi évoluent-ils à chaque fois vers un accord métastable, dont les termes de cet accord sont susceptibles d'être ultérieurement remis en question. Si les enquêtés de ce type

ont traversé des périodes de bouleversements (socialement, psychologiquement, matériellement, etc.) mettant parfois en péril leur bien-être et leur manière de voir la vie (valeurs, priorités, projets), ils racontent aussi comment ils ont su dépasser ces difficultés pour retrouver une forme de stabilité. Ce profil correspond d'une part à trois enquêtés ayant à cœur une conquête de liberté ; d'autre part, à celui de cinq femmes divorcées ou séparées du père de leur(s) enfant(s).

Trois autres femmes également séparées, avec des enfants, n'ont pas pu récupérer cette stabilité. Elles se retrouvent dans une situation précaire, source de mal-être et de souffrance. Le sentiment de solitude, de fatigue, et souvent de fragilité matérielle est dominant dans leurs discours. Il s'agit souvent de mères célibataires, qui se retrouvent après le départ du père dans une situation affective douloureuse, une difficulté à « joindre les deux bouts », qui se cumule avec le sentiment de devoir faire face à la vie seule, au quotidien mais aussi de manière plus symbolique. Elles expriment par ailleurs un décalage entre la vie menée et leurs aspirations (sociales, professionnelles, conjugales, matérielles).

Enfin, on trouve dans le type de l'impatience tous ceux qui ont un parcours linéaire, sans bifurcation majeure ; chez eux, comme chez les précaires, les attentes non réalisées pèsent d'un poids conséquent sur l'appréciation de leur vie. Il s'agit donc de personnes « en attente », d'hommes et de femmes qui vivent dans des situations matérielles confortables, ce qui leur assure un minimum de satisfaction. Cependant, ils expriment une part d'insatisfaction dont la nature diffère en fonction des âges de chacun.

Ce chapitre est consacré à la description plus longue de ces quatre types. Mais d'abord certaines caractéristiques des « cas-limites » ou de ceux qui « *résistent au classement* » (Demazière, 2013, p. 340) doivent être mises en lien avec la construction même de cette typologie, afin de mieux en comprendre l'intérêt heuristique.

D. Mettre en lumière les variations

A la lumière de ces éléments théoriques, on comprend donc que la typologie n'a aucune valeur fixe ni définitive. Elle permet d'appréhender les rapports différents à la vie en solo au moment de l'entretien et comprend par ailleurs une dimension temporelle puisqu'elle distingue les enquêtés selon la « forme » de leurs parcours de vie. La notion de parcours est ici essentielle à saisir. Les entretiens réalisés ne nous permettent pas de « trier » les enquêtés en fonction de caractéristiques qui seraient inhérentes à leur situation, contenues en eux. Nous ne pouvons cataloguer les individus dans des types figés, selon une logique et une classification immuable. En revanche, le corpus de données permet d'identifier des processus dynamiques, dans lesquels l'individu et son milieu sont en constante redéfinition, et susceptibles de faire « basculer » leur profil dans un type ou dans un autre, bien que cela ne soit jamais ni totalement définitif ni totalement exclusif.

Encadré n°5 – Des entretiens hors typologie

Certains entretiens entretiennent un rapport spécifique avec l'enquête, et n'ont donc pas pour vocation à être intégrés aux dynamiques de la typologie. C'est le cas des quatre dirigeants d'associations dont les rencontres ont été organisées sur le modèle de l'entretien non-directif puisqu'il s'agissait d'une discussion exploratoire. Les deux entretiens complémentaires (Amanda et Maryam) n'ont pas été, non plus, intégrés à cette analyse. Elles avaient pour objectif d'explorer la question de la filiation à l'aune des parcours de celles qui n'ont pas été reconnus par leur père biologique ; il s'agissait de discussions sur le mode non-directif. Les résultats ont néanmoins fourni des données de cadrage mobilisées pour l'analyse. Enfin, parmi ceux rencontrés en marge de l'enquête principale, on retrouve Virginie, interrogée au cours d'une observation participante (pendant la réunion mensuelle de l'Association Française des Solos) : la discussion enregistrée d'une dizaine de minutes, n'a pas permis de rassembler suffisamment de données sur son parcours pour pouvoir en avoir une perception très complète.

1) D'un type à l'autre, au fil des parcours

Quelques situations d'enquêtés illustrent particulièrement bien ces variations. Le parcours d'Amina correspond à celui de l'équilibre : elle est doctorante, apprécie son travail, est très sociable, se sent aussi très entourée par sa nombreuse famille. Française expatriée à Montréal depuis quelques années, elle semble trouver dans cette situation un relatif confort et une certaine satisfaction jusqu'à ce qu'une succession d'événements malheureux se produisant peu de temps avant notre rencontre (un diagnostic de cancer pour sa sœur, la séparation de ses parents) assombrisse significativement la perception de sa stabilité, notamment quant à ses

projections : *« en ce moment, je pourrais pas te dire que j'ai la joie de vivre »*. On comprend bien dans l'entretien qu'elle se trouve dans un moment très récent de bascule qui témoigne du fait que beaucoup de facteurs et d'évènements dont elle n'est pas responsable ternissent considérablement sa satisfaction à l'égard de la vie. L'ensemble de ces éléments la conduisent à revoir ses perspectives d'avenir : elle envisage un retour en France qui n'était jusqu'alors pas prévu. Cette bascule d'un profil à un autre est aussi très visible dans le cas des mères célibataires. Le profil de Catherine se rapproche du type de la précarité : elle semble cumuler un certain nombre de handicaps matériels et sociaux tout au long de sa vie, lesquels la maintiennent dans une situation particulièrement fragile. Eloïse, dont la séparation est plutôt récente, partage avec Catherine un certain nombre de difficultés mais, à l'inverse, semble disposer de meilleures ressources, comme les liens d'amitié tissés avec ses collègues et sur lesquels elle commence à s'appuyer au moment de l'interview. Le récit de cette période de séparation douloureuse, ainsi que les soutiens à disposition, sont très similaires à ceux des mères divorcées, comme Florence, Christelle ou Nathalie, ayant réussi à retrouver par la suite une forme d'accord et de satisfaction. Le parcours d'Eloïse la place dans le type de la précarité compte tenu de la « nouveauté » de sa séparation mais on peut supposer qu'elle tendra, au fil du temps, à se rapprocher du profil de la résilience. Notre discussion est pour elle l'occasion de faire le bilan de ces mois passés depuis la séparation, de sa déception et de sa souffrance liée au sentiment d'avoir été abandonnée par ses amis. C'est néanmoins une manière de souligner l'évolution de sa situation depuis : le travail avec la psy l'amène à prendre du recul avec ce sentiment d'abandon et elle commence, au moment de notre entrevue, à renouer le contact : *« au fur et à mesure ils [ses amis] m'ont dit que eux c'était difficile aussi, leur couple, enfin c'est une épreuve les enfants pour le couple, euh que en fait ils étaient débordés, qu'ils avaient pas vu grand-monde, qu'ils dormaient pas bien, que leur enfant dormait pas et puis... [...] Ils se sont mis à me reprocher un petit peu des trucs... »*.

2) Les enquêtés dans la typologie : d'abord une question de sens qu'ils donnent à leurs parcours

Tout au long de leur vie, les parcours des enquêtés peuvent donc significativement ressortir d'un type, puis d'un autre. Tout l'intérêt de la typologie permet de montrer comment s'opèrent ces changements et sur quels leviers ils s'appuient ; et de montrer par ailleurs que ces « changements » relèvent souvent moins d'un évènement en propre que d'une manière de dire cet évènement, sur ce qui conduit un individu à présenter un moment de sa vie plutôt d'une

manière ou plutôt d'une autre. A ce titre, certains profils sont très révélateurs de la tension entre un évènement et le sens que lui donne celui qui le raconte. C'est le cas de Ludovic, dont le récit de vie le rapproche de la résilience : il est séparé depuis plusieurs années de la mère de sa fille, ce qui crée des similitudes entre son parcours et celui des autres enquêtés de ce type. Or, il a tendance, dans son discours, à présenter cette rupture comme un non-évènement qui a eu peu d'effets sur son organisation au quotidien et sa vie en général, si ce n'est une nette amélioration de sa satisfaction à l'égard des sorties et des activités ; cette interprétation aurait pu nous amener à le situer plutôt dans le type de l'équilibre. Mis en parallèle avec le discours des enquêtées ayant également connu une rupture conjugale avec le père de leur(s) enfant(s), le contraste est frappant : pour elles, ces ruptures apparaissent plutôt comme une épreuve sinon destructrice, au moins très douloureuse.

3) Des solos qui « résistent au classement »

Tout comme le fait que certains récits se situent à l'intersection entre deux types, d'autres « *résistent au classement* » (Demazière, 2013, p. 340). C'est le cas de Bilal. Seul enquêté au profil très différent des autres solos, comme nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre précédent, l'analyse de son parcours à travers les « outils » que nous avons choisis paraît peu pertinent. Au regard de la construction de la typologie et des caractères sur lesquels nous avons choisi de distinguer les profils, Bilal constitue un type « en soi ». En situation très précaire d'un point de vue professionnel, avec un faible niveau de diplôme comparativement aux autres, il a un parcours de vie difficile qui contraste avec le reste du corpus. Par ailleurs, la difficile réalisation de l'entretien a laissé quelques zones d'ombres sur son parcours, notamment par l'absence de certains éléments d'appréciation subjective de sa situation. Cette absence peut être lue comme l'effet d'une relation difficile à la parole¹ et avec la manipulation de sujets « intimes », comme en témoigne notre échange. Je l'interroge à la fin de notre discussion : « *c'était pas trop difficile ?* » ; et il me répond : « *Si. C'est pas évident parce que j'aime pas raconter ma vie. (Pourtant tu y arrives !) Non mais j'aime pas... C'est pas évident. Parce qu'il y a trop de choses personnelles qu'on garde en soi et qu'on peut pas dire. Moi j'ai plein de choses que je dis pas. (Par pudeur ?) Non pour moi-même. Parce que j'en ai pas envie. C'est pour moi. C'est personnel* ». En ce sens, la place de Frédéric dans cette typologie rejoint celle de Bilal pour plusieurs raisons. D'abord Frédéric est le premier que j'ai rencontré : aussi notre

¹ Nous avons déjà en partie traité du rapport de Bilal à la parole dans le Chapitre III.

discussion a mis en lumière certaines lacunes de la grille d'entretien, notamment la nécessité de rajouter une partie plus réflexive à la toute fin (interrogeant les enquêtés sur leur sentiment subjectif de bien-être et de satisfaction entre autre). En outre, sa pudeur à mon égard a contraint sa parole à une forme de retenue, quelques éléments précieux manquant pour une compréhension pertinente de son sentiment de satisfaction à l'égard de la vie. Il dit ainsi à propos de son second divorce : « *ben en fait ça allait plus, donc... Voilà, j'ai, on a divorcé par consentement mutuel... Il y a eu d'autres choses mais j'ai pas envie de le raconter* ».

Frédéric et Bilal ont ceci de commun que nos discussions étaient plus proches de la récolte d'éléments factuels sur leurs histoires de vie que d'une reconstitution de sens et de la valeur des différents évènements qui ont ponctué ces histoires. Ce sont par ailleurs les seuls qui ont explicitement formulé le refus de s'exprimer sur un sujet, comme l'ont montré les verbatims mobilisés ci-dessus. S'ils sont à part dans cette typologie, c'est moins parce leurs profils les éloignent du reste des enquêtés que parce qu'ils servent peu l'analyse. Quels sont donc les profils de ces autres ? C'est ce que nous allons voir désormais.

II - Des solos aux profils différents

Après avoir défini et posé le cadre nécessaire à la compréhension de l’outil utilisé pour présenter nos enquêtés (les idéaux-types), nous allons revenir en détail sur les éléments des parcours de vie qui caractérisent chacun de nos enquêtés et qui permettent de les rapprocher plutôt d’un type ou plutôt d’un autre².

Encadré n°6 - Précisions sur la méthodologie de rédaction

Ce chapitre se base sur le codage des entretiens et l’utilisation du logiciel NVivo à partir duquel s’est appuyée la rédaction. Pour rappel, le codage est une opération qui vise à répartir les segments de texte d’un entretien dans des codes, ou nœuds sur NVivo, correspondant à des thèmes (famille, solitude, bien-être, etc.) choisis par l’enquêtrice.

Dans un premier temps, j’ai extrait le graphique des codes abordés par chaque type, permettant ainsi de montrer quels thèmes étaient les plus abordés, lesquels l’étaient moins, et comment je pouvais relier les thèmes entre eux. Pour l’écriture, il s’agissait ensuite de comprendre, pour chaque type, de quoi parlaient les enquêtés quand ils abordaient chacune des thématiques. Je procédais ainsi à la lecture de tous les verbatims associés à ce thème et notait, au-delà des spécificités individuelles, les grandes idées qui traversaient l’ensemble des discours. Une fois cette grille de lecture réalisée, à plusieurs reprises, j’eus recours aux descriptions détaillées d’une situation particulière et individuelle ayant un pouvoir illustratif ou, à l’inverse, contrastant. Ce double recours au général et au particulier a ainsi permis la production d’une analyse plus complète, à mon sens, en montrant que des tendances globales se dessinaient dans ces différents profils, donnant ainsi du sens à la typologie, mais s’incarnant par ailleurs dans des situations particulières. De cette manière, nous pourrions « *voir se refléter ou se miniaturiser le monde entier dans une vie d’homme* », tout en s’épargnant du *phantasme* décrit par Jean-Claude Passeron (1990, p. 9) :

« Homunculus mundus : une vie d’homme, c’est le « miroir du monde »; mieux, le Monde même qu’il faudrait connaître en entier pour la comprendre vraiment, certitude qui, par une conversion logique tout aussi illégitime que fascinante, conduit au phantasme, à la fois paresseux et intense, qu’il suffit de comprendre un homme pour avoir compris le monde »

² Avant d’aborder chaque nouveau profil, un tableau résumera les principales caractéristiques des enquêtés ayant servi à développer l’analyse.

A. Le profil de la précarité : les mères monoparentales face aux difficultés matérielles et du quotidien

Prénom	Ville	Âge	Profession actuelle	Enfant	Âge enfant	Séparée depuis	Mode de garde
Charlotte	Grenoble	39	Assistante pédagogique	1 fils	5 ans	5 ans	Temps complet
Eloïse	Lyon	36	Employée d'une épicerie, journaliste indépendante	2 fils	5 et 2 ans	5 mois	4 jours/4 jours
Catherine	Montréal	38	En invalidité	1 fille	9 ans	7 ans	Une semaine sur deux

Tableau 3 – Les enquêtées du profil de la précarité

Parmi les enquêtés, trois se distinguent par leur situation particulièrement fragile d'un point de vue matériel et social. Ces trois enquêtées sont des femmes entre 35 et 40 ans, élevant seules leur(s) enfant(s). Dans ce corpus, d'autres parents, et notamment des mères, ont connu une rupture conjugale et élèvent seuls, à plein temps ou en partie leurs enfants. À la différence de ceux-là, Charlotte, Eloïse et Catherine témoignent de difficultés matérielles et sociales importantes qui les empêchent de trouver une stabilité. Pour ces trois femmes, la rupture conjugale a conduit à une situation de précarité qui dure dans le temps et dont elles ne sont toujours pas sorties au moment de l'entretien. Ces parcours, éprouvants et compliqués, témoins de nombreuses souffrances, font l'objet de développements souvent longs puisqu'ils servent à expliquer comment les difficultés et les déceptions se sont enchaînées, imbriquées dans toutes les dimensions de la vie, et comment elles limitent leurs possibilités d'action aujourd'hui encore : à cet égard, les thèmes « parcours » et « rupture-deuil-transition » occupent, ensemble, dix pour cent de ce corpus. Ces résultats rejoignent les alertes régulières des enquêtes sur les conditions de vie des ménages, pointant l'exposition particulièrement forte des familles monoparentales à la précarité.

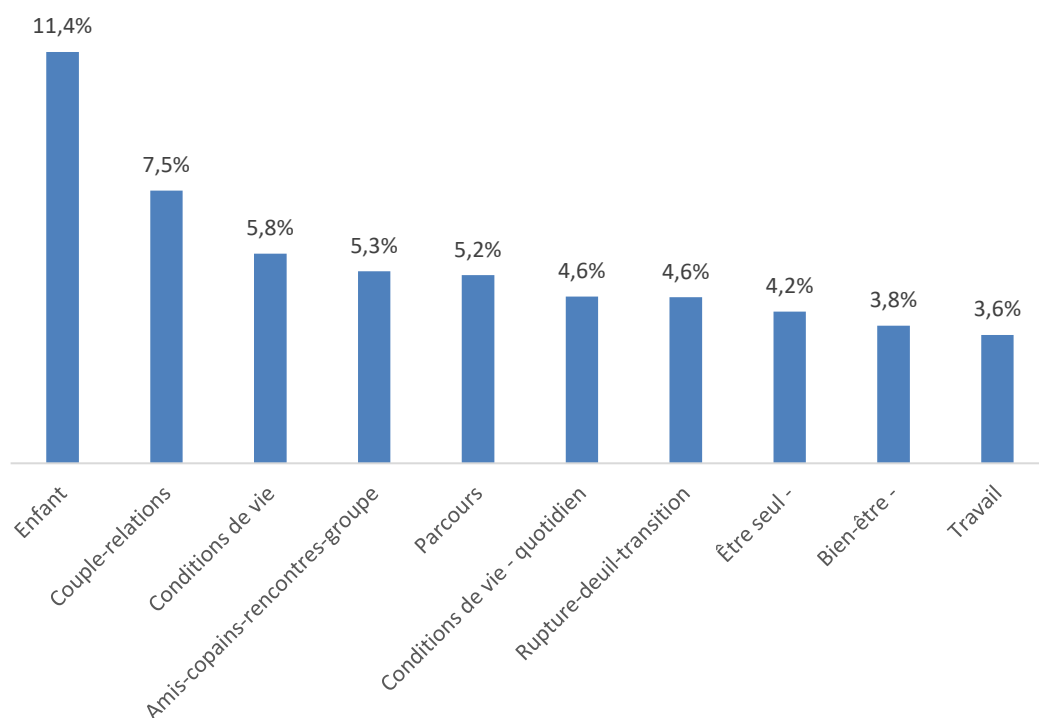


Figure 22 – Dix nœuds les plus présents dans le type de la précarité. Lecture : 5,8% des entretiens du type de la précarité sont consacrés au thème « Conditions de vie ».

1) Rupture conjugale et entrée dans la précarité

C'est donc sans surprise que ce sont des enfants dont on parle le plus, dans plus de dix pour cent de ce corpus ; puis, du couple (Figure 22). Ces deux catégories sont à mettre en lien puisque Charlotte, Eloïse et Catherine témoignent de la difficulté de s'occuper des enfants au quotidien quand on est seul. Si pour Charlotte ce sont des difficultés qu'elle a toujours connues puisque le père de son fils l'a quittée au cours de la grossesse³, Eloïse et Catherine, elles, ont dû faire face à la réorganisation de leur quotidien consécutive à une rupture conjugale intervenant relativement rapidement après la naissance de leur enfant (du deuxième, pour Eloïse). Pour ces deux femmes, la séparation du conjoint intervient au terme de longs mois de doutes et de tension. Ces deux récits de rupture permettent de montrer que si l'issue finale (la décision de rupture) apparaît comme un choix (« *j'ai décidé que* », me disent-elles), elle vient souvent en conclusion d'un ensemble de difficultés et de souffrances accumulées dans le temps. Pour Eloïse, l'arrivée du premier enfant a fragilisé son couple, chacun trouvant finalement peu

³ Au moment de l'entretien, son fils n'a eu que quelques contacts téléphoniques avec son père.

son compte dans leur nouvelle organisation et leur rôle de parents : Eloïse s'est occupée à temps plein de son fils les premiers mois, ce qui n'était pas satisfaisant pour elle en termes d'épanouissement personnel, tandis que son compagnon s'engageait dans un nouveau travail de manière très intense le lendemain de la naissance. La deuxième grossesse arrive ensuite un peu par surprise (« *on n'a pas tout fait pour que ça n'arrive pas mais c'était pas tout à fait volontaire* » dit-elle), et elle acte le fait que son compagnon souhaite leur séparation : « *il m'a dit qu'il n'avait plus envie d'être avec moi* ». Tant bien que mal, ils vivent l'un et l'autre cette grossesse, continuant la cohabitation même après la naissance, jusqu'à ce qu'Eloïse décide d'acter la rupture en déménageant. Autre raison de la séparation : une consommation d'alcool excessive de son compagnon : « *donc, un désamour plus une consommation d'alcool abusif... J'ai un peu accéléré le fait qu'on vive dans deux lieux différents* ». Ce sont les mises en garde de ses amis, sensibilisés par leur profession aux questions d'alcoolisme, qui l'ont alertée sur les dangers de cette situation. L'histoire de Catherine est un peu différente. Même si elle déplore l'inégale répartition des tâches liées à l'entretien du foyer (« *à un moment donné, j'étais rendue la bonne* »), le fait que sa situation conjugale lui permette de vivre dans une situation de sécurité matérielle, financière et résidentielle a beaucoup retardé la décision de quitter son compagnon. La menace sur sa sécurité physique a pesé d'un poids plus lourd dans la balance : « *à un moment donné, il s'est mis à être violent* ». Comme Eloïse, c'est le soutien d'un tiers qui a soutenu et encouragé sa résolution : « *j'ai consulté pendant un an ou deux avant de me décider à partir* », « *je suis quand même allée voir une travailleuse sociale pour réussir à partir parce que j'étais pas prête à partir puis moi mon idée c'était de trouver quelqu'un, une autre personne avant de partir puis finalement on m'avait dit non, faut pas faire ça* ».

2) Un quotidien sous tension

Pour ces femmes, c'est donc sous le mode de la contrainte qu'est vécue la rupture, et non pas sous la forme d'une revendication vers une plus grande liberté d'agir ou d'indépendance. Si l'on parle ici beaucoup du couple, c'est surtout pour raconter les déceptions de ses histoires passées, raconter, de manière plus générale, pourquoi et comment la présence d'un second parent au quotidien est importante ? Il est aussi question de formuler ses attentes pour l'avenir (espérer rencontrer quelqu'un) : « *à deux je sais que je serais capable de faire ma vie correctement, puis convenablement, parce qu'à deux j'ai moins de soucis... A deux, c'est*

mieux, tu divises les comptes en deux » (Catherine). Même si l'envie d'être à deux ne se réalise pas à n'importe quel prix : *« ça prend vraiment quelqu'un de bien »*.

La question des conditions de vie est d'ailleurs le troisième sujet le plus abordé par ces femmes. Dans l'analyse des entretiens, ce thème a été divisé entre ce qui traite directement des difficultés matérielles et ce qui traite des difficultés liées à l'organisation du quotidien. C'est sur ce deuxième aspect que ces familles monoparentales semblent rencontrer le plus de difficultés, notamment le fait de ne pas pouvoir partager les tâches du quotidien et la gestion des enfants avec un autre parent. Ces difficultés s'expriment principalement à travers le manque de temps pour réaliser ces tâches : *« s'occuper de deux enfants en bas-âge en même temps, à cet âge-là ils ont des besoins tout le temps et ils font trois catastrophes à la minute »* (Eloïse), *« avec la petite je trouve ça difficile, j'ai l'impression de travailler tout le temps [...] Elle me laisse pas une minute ! »* (Catherine). Elles manquent aussi, et a fortiori, d'un temps pour soi qui permette de sortir de son rôle parental, de prévoir des activités ou des sorties pour soi, sans enfants. Être seul suppose de devoir gérer le mode de garde, lequel est souvent inaccessible financièrement pour ces familles déjà fragilisées. Ainsi, les difficultés d'organisation se cumulent avec un épuisement moral, un manque d'énergie, un sentiment de fatigue, d'être débordé, *« au bord de l'agonie »* (Charlotte) parfois. A ce titre, peu de sorties, sont programmées, surtout pendant les week-ends et les vacances : *« j'avais pas forcément l'énergie de partir avec les deux en week-end »* (Eloïse).

Au-delà du manque de temps, c'est un manque de soutien de la part d'un autre adulte qui pèse d'un poids conséquent sur leurs épaules, illustré par le fait de ne pas pouvoir parler de sa journée à table, de ne pas partager ses soucis au travail, de ne pas pouvoir discuter des questions éducatives -afin d'être sûre de faire les bons choix- comme l'explique Eloïse.

« C'est quand même dur de... Puis d'être tout seul je trouve, enfin c'est pas ce que je souhaite moi, d'être le seul adulte face à deux enfants, c'est l'âge où ils font plein de crises, donc des fois on est seul face à des crises, seul à assurer l'éducation... Les moments où il faut mettre des limites comme ça tout seul, je trouve que c'est énorme quoi, il y a des moments où j'ai aucun doute sur le bien-fondé de la séparation, mais il y a une petite voix à l'intérieur des fois qui me dit « offff j'ai envie de revenir, et de me poser... ». (Compter sur quelqu'un d'autre) Ouai c'est quand même pas naturel d'élever seul adulte 2 enfants en bas-âge »

Ces difficultés organisationnelles se cumulent avec des difficultés matérielles qui, même si elles occupent moins de place dans ce corpus, affectent beaucoup le sentiment de satisfaction

à l'égard de sa vie : ces femmes avouent vivre « *avec très peu de moyens* », devant renoncer aux vacances, à parfois acheter les produits que l'on voudrait (manger bio, par exemple pour Charlotte), etc. Les trois femmes ont connu un déclassement professionnel leur permettant d'assurer, un temps au moins, un revenu stable. Charlotte, formée à la direction de structure d'animation, occupe aujourd'hui un emploi d'assistante pédagogique dans un collège, poste « *précaire et très mal payé* », qui lui permet néanmoins de consacrer du temps à son fils et de limiter la garde par un tiers (le soir et pendant les vacances) ; mais l'incertitude sur la reconduction de son contrat à chaque fin d'année scolaire pèse sur sa stabilité, génère du stress et l'empêche de se projeter : « *je sais pas ce que je vais devenir, c'est complètement... Incertain ! Non c'est complètement flou* ». Eloïse, journaliste, quitte un poste fixe pour devenir indépendante à la naissance de son premier enfant, situation moins chronophage mais très isolante de son réseau professionnel : elle continue sur cette voie jusqu'à la séparation, date à laquelle elle trouve un emploi à mi-temps dans une épicerie bio, qui n'est pas sa « *passion* » mais lui apporte un revenu fixe, ce qui la rassure et lui « *permet de fonctionner* ». Cette activité se cumule avec deux autres, les piges qu'elle continue de rédiger de façon ponctuelle, et surtout une formation de yoga, qui lui offre la possibilité de donner des cours.

De manière générale, la situation de Catherine est un peu différente des deux autres. C'est elle qui est la plus fragilisée au regard de ses conditions matérielles d'existence et du soutien relationnel dont elle pourrait bénéficier : les deux autres abordent finalement assez peu la question financière et matérielle. Catherine, quant à elle, estime « *ne vivre vraiment pas riche* » et « *ne pas avoir été chanceuse dans la vie* », trouvant peu de soutien du côté de ses parents : « *j'ai eu plusieurs accidents, je viens pas d'une famille riche, mes parents m'ont pas aidé tant que ça, fait que je me suis toujours débrouillée seule, puis... Mon ex me donne pas de pension* ». Artiste de cirque de métier, des blessures répétées ainsi qu'une organisation du travail compliquée, difficile à concilier avec un enfant (horaires décalés) lui empêchent d'exercer sa profession ; elle s'essaye à un poste de secrétaire dans l'administration, « *j'ai fait ça six semaines, ça a pas marché* ». L'instabilité de sa profession est incompatible avec la garde de sa fille, « *beaucoup de figurations, quelques petits rôles, un peu d'animation, un spectacle ici et là des fois de temps en temps... J'ai pas de travail à temps plein* ». Peu soutenue, elle se voit contrainte à ne pas travailler comme artiste :

« J'suis souvent mal pris... C'est pour ça que j'ai de la difficulté à travailler régulièrement, j'ai pas personne pour m'aider. En fait quand j'ai pas personne

pour m'aider je travaille pas. (Pour garder ta fille tu veux dire ?) Ouai c'est ça parce que quand on est en tournage on sait jamais l'heure qu'on commence, des fois ça commence super tôt... C'est avant le service de garde, le service de garde à l'école c'est 7h30... Puis faut ramasser avant 6h, puis toute façon je laisserais pas un enfant plus longtemps que ça, je trouve que c'est dégueulasse... Mais j'ai pas personne pour m'aider à la maison, puis j'ai pas les moyens de payer une nounou... »

Alors que Charlotte est locataire de ses parents, « même si on n'a pas les APL, c'est quand même bien pratique parce que si j'ai plus de sous, je suis pas à la rue (rires) ! », le budget de Catherine l'a contrainte à louer, lors de la séparation, un tout petit appartement qu'elle partage une semaine sur deux avec sa fille :

« j'avais vraiment pas de qualité de vie, j'habitais dans un petit 3,5⁴ pendant 7... 6 ans et demi. Ça a été comme ça, ça a été terrible ! La petite elle avait pas sa chambre, moi non plus. Mais j'avais pas le choix parce que j'avais pas les moyens. C'était ça ou la rue ! »

Quelques mois avant l'entretien, une bonne occasion de location se présente à elle : elle déménage alors dans un appartement plus grand, où chacune a sa chambre : « c'est un vieil appart un peu magané⁵, au moins j'ai une place ! ». Cet isolement est d'autant plus difficile à vivre que sa fille est autiste et nécessite une attention accrue au quotidien, cette dernière n'étant pas du tout autonome. Cette charge éducative liée au handicap de sa fille s'accompagne de « grosses crises, l'enfer... Grosses grosses crises » qui deviennent « insupportable puis... Je peux pas me mettre à la frapper, la seule affaire c'est que trois fois il a fallu que j'appelle le 911, puis... Faire avec la DPJ⁶ parce qu'il y avait plus aucune solution quand elle est en crise, ça dure 2, 3 heures ». Par ailleurs, le mode de garde alternée (une semaine sur deux) ne lui convient pas, cela la désorganise, elle « perd le rythme ». Au final, c'est une vie dont le quotidien est rempli de fatigues, de lassitude, de galères et de déceptions, « c'est vraiment pas une vie, c'est comme être en prison... J'en ai parfois du plaisir mais pas souvent ». C'est finalement dans son rapport à la mort que l'épuisement de Catherine se traduit le mieux ; quand sa cousine, malade, en attente d'une transplantation, avait des risques de ne pas s'en sortir, elle

⁴ Au Québec, un logement est identifié en fonction du nombre total de pièce qu'il contient. Un « 3,5 » correspond donc à un logement qui comprend une chambre, un salon, une cuisine et une salle de bain (désignée par le 0,5).

⁵ En québécois : détérioré, usé, fatigué.

⁶ Au Québec : Direction de la Protection de la Jeunesse, service administratif qui a en charge la protection des mineurs.

avoue avoir eu envie d'échanger leur place ; quand elle subit une opération de la cheville après une fracture, elle « *n'avait pas peur sur la table d'opération, et après les médicaments étaient tellement forts, j'ai dormi dormi dormi, puis je me disais : même si je passais de l'autre côté, ça me dérangerait pas !* ».

3) Un isolement relationnel caractérisé par un manque de soutien et des attentes déçues

a) Quand les liens avec les autres font défaut

Ces conditions difficiles sont compensées en partie par le soutien de la famille, surtout les parents, notamment d'un point de vue matériel (aide financière) ou organisationnel (garde des enfants, aides aux travaux, etc.). Pour toutes les trois, les relations avec la famille sont souvent tendues, « *autant un poids qu'une aide* », reconnaissent-elles : par les remarques, l'inquiétude, les injonctions, les contradictions, les parents sont plus souvent associés à la contrainte qu'au réconfort. Si Charlotte y trouve, malgré des relations tendues avec sa sœur, un réconfort certain, Eloïse et Catherine bénéficient d'un soutien qui se conjugue avec des liens parfois lourds et pesants. D'un côté, Catherine reconnaît par exemple qu'elle ne sait pas ce qu'elle ferait sans eux, au vu des aides régulières pour ses travaux ou autres. De l'autre, ses parents n'ont jamais accepté ses choix, notamment à propos de ses études de danse. Ils ne l'ont jamais soutenu financièrement et moralement dans son parcours, allant jusqu'à la déclarer à leur charge ce qui l'a empêchée de bénéficier des aides allouées aux étudiants : « *j'aurais pu avoir droits à des prêts et bourses mais ils me mettaient à charge ! Ils voulaient pas payer...* ».

Ces sentiments contrastés à l'égard de l'entourage valent aussi pour l'ensemble de leurs relations amicales. Les trois enquêtées ressentent une déception commune vis-à-vis du soutien escompté de la part de leurs réseaux amicaux. C'est d'abord le sentiment que l'arrivée du premier enfant, ainsi que la séparation, ont entraîné une restructuration des relations amicales. Cet effet n'est pas spécifique aux familles monoparentales et rejoint les résultats déjà publiés en sociologie des réseaux (Bidart, Degenne et Grossetti, 2011) ; ces remarques illustrent en effet le phénomène d'homogénéité des caractéristiques sociales des individus d'un même groupe d'amis (on se rapproche par exemple des parents quand on le devient, ou des célibataires après la séparation). Or, pour ces enquêtées, ces changements sont plus associés à une perte de lien qu'à une recomposition. En fait, elles déplorent un éloignement de leurs amis sans enfants

(souvent compensé par l'investissement dans de nouvelles relations à la crèche, à l'école, etc.), tout comme celui de leurs amis en couple régulièrement fréquentés avant la séparation.

Ainsi, elles investissent une énergie très importante dans l'organisation d'activités avec les relations déjà établies ou dans la rencontre de nouvelles personnes. Cet investissement est très fort chez Charlotte et Catherine, les plus isolées socialement alors que le parcours d'Eloïse, très entourée par ailleurs, témoigne plutôt d'une recombinaison naturelle autour de ses amies célibataires rencontrées dans le milieu professionnel ce qui constitue « *la grosse surprise de la séparation* ». Charlotte et Catherine, elles, multiplient les initiatives, hyperactives dans les sollicitations « *parce que c'est une question de survie aussi* » (Charlotte). Concrètement, cela se traduit par la fréquentation de nouveaux groupes, associations, ou activités et cela s'accompagne, en tout cas pour Catherine, de l'idée de rencontrer quelqu'un par ce biais-là. Mais engager de nouvelles rencontres ou maintenir les anciennes demande un investissement intense en énergie à plusieurs niveaux, l'organisation – quand on y inclut les enfants –, l'argent : autant d'éléments dont elles sont en partie privées.

Dans cette situation, le sentiment de se sentir différente est très fort. Comme l'explique Eloïse à propos de la séparation, « *tout à coup, je ne faisais plus partie de la vie normale* », puis d'ajouter plus loin que « *c'est pas seulement le couple qui s'est arrêté, c'est le schéma familial classique* » ; c'est aussi le cas de Catherine même si cette idée s'inscrit de manière plus large dans son parcours de vie, se sentant « *le mouton noir de la famille qui a tout fait à l'envers, parce que moi je suis pas mariée, j'ai eu un enfant avant de finir mes études puis... J'ai travaillé, j'ai eu un enfant, puis je suis retournée aux études* ». Charlotte, elle, reconnaît que c'est encore un sujet « *sensible* », ne pas se sentir dans la norme : « *moi je suis plutôt quelqu'un de rebelle et qui allait bien mais n'empêche que malgré ça, malgré la théorie que j'ai... Ben on se sent... Fragilisée...* ». Ce rejet constitue d'autant plus une souffrance à ses yeux, qu'elle sent une distance se creuser avec ses amis. Sa situation de mère célibataire, sans emploi qui plus est, durant les trois premières années, l'a rendue moins propice à discuter et partager avec les autres : « *on perd de l'intérêt aux yeux des personnes* ». Pour Catherine, comme pour Charlotte, il s'agit alors de trouver du réconfort chez les « *vrais amis, qui ont des familles et qui comprennent ma situation* ».

b) Un sentiment de solitude exacerbé

Toutes ces formes de lien sont donc sources de souffrances liées à des déceptions ou des manques concernant tout autant le couple (le récit des histoires passées) que les amis (les éloignements et ruptures amicales) et la famille. Or, on note par ailleurs que les aspects positifs du lien aux autres sont presque autant abordés que les aspects négatifs⁷ : dans cette perspective, ce sont les bons moments entre amis qui sont évoqués, les discussions qui rassurent, les amitiés qui durent mais aussi, dans une moindre mesure, le soutien de la famille, ce dont on se rappelle des moments heureux avec son ex compagnon ou ce que l'on attend d'une future relation de couple. Néanmoins, au-delà, c'est l'idée d'être seul et d'en souffrir qui domine dans leurs discours. Parmi tous les types, ce sont elles qui en parlent le plus. Ces déceptions se cristallisent autour de deux sentiments : celui d'avoir été abandonnée et mise à l'écart ; celui de ne pas suffisamment être soutenue au quotidien ou de ne pas l'être comme il faut. Eloïse, par exemple, avait déjà vivement éprouvé ce sentiment d'abandon à la naissance de son premier enfant, son compagnon étant très peu présent ; plus tard, la séparation entraînant une recomposition de ses réseaux amicaux, notamment ses « amis de la crèche » qui s'éloignent, ravive ces souffrances. Ce sont dans les moments difficiles que ces liens font le plus défaut : « *parfois quand je vais pas bien, ça m'arrive quelques-fois dans l'année j'ai l'impression d'être seule, d'être complètement seule au monde...* » (Charlotte).

C'est aussi à l'aune de sa situation compliquée que l'on comprend mieux les attentes à l'égard du couple. Si toutes les trois espèrent trouver un emploi plus stable et qui corresponde mieux à leurs ambitions professionnelles, Catherine articule notre entretien autour de ses problématiques de vie, qu'elle relie toutes au fait de ne pas être en couple. C'est elle qui souhaite le plus retrouver quelqu'un, en multipliant les activités et initiatives, comme les sites de rencontres, susceptibles de provoquer une rencontre : « *ça fait 7 ans que j'essaye de refaire ma vie* ». Être en couple est un aspect central de sa vie : « *j'ai plus de difficultés à m'accrocher à la vie parce que quand je suis tout seul oui, quand je trouve quelqu'un, c'est pas pareil, là c'est l'fun, la vie est plus belle !* ». Il s'agit ici d'abord de s'assurer une situation matérielle plus sereine, stable et confortable, mais aussi de partager le quotidien qui, avec une enfant autiste, est source de nombreuses souffrances : « *la vie est pas faite pour être seule* ». Quittant un conjoint violent, elle reconnaît néanmoins être prête à retourner avec lui s'il n'était pas si

⁷ Comparaison des nœuds « lien + » et « lien - »

« strict » : elle déroule alors une longue liste de ses habitudes et « tics » qu'elle ne supporte pas, sans mentionner la violence physique. Forte de ses longues années de « recherche » pendant lesquelles elle rencontre environ deux hommes par an, elle dresse, pendant l'entretien, le constat que trouver quelqu'un qui lui corresponde est devenu très difficile, ses critères étant nombreux (à la fois d'un point de vue physique mais aussi des valeurs partagées et des habitudes de vie).

c) Perdre confiance en soi ou maintenir le cap

Pour Charlotte et Eloïse, cette succession d'épreuves malheureuses aboutit, par certains moments, à de douloureuses remises en question et pertes de confiance. Le fait que sa situation de famille monoparentale lui fasse « *perdre de l'intérêt aux yeux des autres* », comme nous le notions plus haut, entame son estime d'elle-même : « *j'ai perdu beaucoup de confiance en moi. Je sens que quand ça va pas bien, je perds toute confiance, déjà je pense j'en ai pas tant mais c'est flagrant et ça s'est accentué à l'arrivée du petit...* ». La situation d'Eloïse provoque cette même perte de confiance, « *pleins de sentiments difficiles* » (être dans la rancune, l'incompréhension, se sentir blessée) qui ont « *détruit beaucoup de choses* » chez elle, « *une certaine confiance en la vie* », ce qui l'a beaucoup fragilisée. Constatant l'échec de son couple, la séparation conjugale et la garde alternée, elle cumule le sentiment d' « *avoir échoué sur tout* » avec celui d'être une mauvaise mère, contrainte de ne plus s'occuper plusieurs jours par semaine de ses enfants en bas-âge : « *de lâcher 3-4 jours par semaine le plus petit, à 5 ans ça va, mais le plus petit c'est encore très charnel le lien donc c'est dur personnellement et aussi socialement, pour moi, j'ai l'impression d'être une mauvaise mère là-dessus...* ». Néanmoins, les entretiens témoignent aussi de certains domaines dans lesquels l'assurance reste entière. C'est le cas de Charlotte qui, sûre de ses choix éducatifs, maintient ses positions malgré les reproches et les jugements : « *c'était un peu difficile mais bon j'ai tenu bon parce que je suis plutôt sûre de moi sur mes choix éducatifs et heureusement parce que si j'étais pas sûre ça aurait été la catastrophe finalement, je pouvais pas tenir !* ». Ici encore, Catherine s'oppose dans son discours aux autres enquêtés : c'est, chez elle, plutôt l'idée de ne pas avoir eu de chance qui domine (sa famille, son couple, sa situation matérielle), de ne pas avoir été gâtée par la vie. Ce n'est donc pas tant un manque de confiance qui fait défaut, mais un manque de la part de son entourage, l'aide dont elle n'a pas pu bénéficier.

Ce sont donc les parcours de femmes fragilisées qui se retrouvent dans ce profil. Chacune à leur manière, elles témoignent de la difficulté d'être solo quand on a des enfants : éduquer ses enfants, s'occuper du foyer, travailler, gérer les soucis du quotidien, etc. Et des bouleversements que l'arrivée des enfants et la rupture conjugale entraînent. Chacune aussi montre que des aides se trouvent dans leur entourage : c'est en effet du côté des proches, les parents, les amis, le couple, mais aussi du système dans son ensemble (travail, sécurité sociale, etc.) qu'elles trouvent le plus de ressources pour se rassurer⁸. Ces trois récits sont utiles pour comprendre comment cette situation fragilise et sur quoi on peut s'appuyer pour se protéger au mieux. Et l'on constate qu'elles sont très différentes sur ce dernier point. Si Charlotte et Eloïse sont confrontées à des difficultés qu'elles sont en mesure de résoudre au moins partiellement, Catherine n'a à sa disposition presque aucun levier pour améliorer sa situation. En définitive, leurs discours sont assez différents : les deux premières consacrent une partie de l'entretien à décrire leur parcours au regard des fragilités émotionnelles et psychologiques auxquelles elles ont été confrontées, tandis que Charlotte, très précaire, ne laisse que peu de places à ces questions, cherchant plutôt à montrer qu'une malchance chronique l'empêche de vivre sa vie hors de la « prison » dans laquelle elle se sent enfermée.

Ces ruptures conjugales avec enfant fragilisent beaucoup ceux qui ont le plus souvent la charge des enfants après la séparation. Mais pour d'autres, hommes, femmes, avec ou sans enfants, rupture ne rime pas toujours avec précarité.

⁸ Nœud « sécurité-confiance-stabilité+ ».

B. La résilience : retrouver une stabilité après une rupture conjugale

Prénom	Ville	Âge	Métier	Nombre d'enfants	Âge des enfants	Date séparation/divorce ⁹	Mode de garde
Ana	Grenoble	32	Chargée d'insertion professionnelle	1 fille	4 ans et demi	Séparée depuis 1 an et demi	Père : un week-end sur 2
Florence	Lyon	46	Conseillère conjugale en asso	4 garçons	22 ans, 19, 16, 12	Séparée depuis 5 ans, Divorce 4 ans	Père : un week-end sur 2
Christelle	Lyon	45	Art drama-thérapeute	2 enfants	14 ans et 12 ans	Divorce 6 ans	Une semaine de vacances sur deux
Nathalie	Lyon	39	Auto-entrepreneur	1 fille	4 ans	Séparée depuis 1 an, divorce en cours ¹⁰	Père : un week-end sur 2
Marie-Pier	Montréal	39	Gérante en ressources humaines dans un hôtel	2 enfants	12 ans et 9 ans	Séparée depuis 7 ans, divorce	Père : un week-end sur 2
Emmanuelle	Lyon	32	Ingénieure territoriale	Pas d'enfant		Séparée depuis 6 ans	
Gabriel	Lyon	34	Journaliste	Pas d'enfant		Divorcé depuis 4 ans	
Ludovic	Lyon	40	Assistant social	1 fille	11 ans	Séparé depuis 8 ans	Garde alternée

Tableau 4 - Les enquêtés du profil de la résilience

Parmi tous les types, les enquêtés dont le parcours prend plutôt la forme de la résilience sont ceux qui ont les profils sociodémographiques les plus hétérogènes et ce sont finalement des raisons parfois très diverses qui les amènent à être rassemblés ici ; mais ils ont au moins deux choses en commun. D'abord, leurs parcours sont fortement marqués par une rupture conjugale, souvent liée à un déclencheur (un adultère par exemple) et impliquant plusieurs changements : résidentiels, professionnels, amicaux mais aussi dans les aspirations, qui interviennent parfois même en amont de la séparation. La question conjugale est donc centrale pour eux et c'est ainsi dix pour cent de ce corpus qui est consacré à ce sujet ; quant aux ruptures, il s'agit du troisième thème le plus abordé par ces enquêtés (plus de six pour cent du corpus) et

⁹ La date de référence utilisée pour le calcul est celle de l'entretien.

¹⁰ La séparation correspond à la découverte de la tromperie mais Nathalie explique que son mari est revenu plusieurs fois habiter avec sa fille et elle au cours de l'année, est reparti, puis revenu, etc.

ce sont eux, parmi tous, qui en parlent le plus. La seconde caractéristique commune réside dans le fait qu'ils ont pu, par des moyens et pour des raisons variées, sur une durée plus ou moins longue, retrouver une stabilité dans les différentes sphères de leur existence. Pour eux, donc, « *ça va mieux* » (Ana), ce sentiment était souvent lié à la notion d'équilibre retrouvé : « *j'ai l'impression ces dernières années d'avoir construit un, d'avoir enfin retrouvé une espèce d'équilibre où je me sens bien* » (Emmanuelle). A posteriori, ils tirent un bilan plutôt positif de ces bouleversements parfois douloureux : « *peu importe le changement que je vis, tant que c'est positif pour moi [...] ça devrait passer !* » (Marie-Pier).

Dans ce type, on retrouve par ailleurs deux profils bien distincts : d'un côté, cinq femmes (Ana, Florence, Christelle, Nathalie, Marie-Pier) avec enfants, qui presque toutes divorcent suite à un adultère (à l'exception d'Ana), donc de manière plutôt subie ; de l'autre, trois enquêtés (Emmanuelle, Gabriel et Ludovic) ayant quitté leur conjoint(e) avec ou sans enfants dans une « quête de liberté »¹¹.

¹¹ Ces trois enquêtés ont été rencontrés par le biais de la même personne et appartiennent, de près ou de loin, au même milieu musical lyonnais : un graphique représente le lien des enquêtés à l'enquêtrice et entre eux parfois, comme c'est le cas ici (Annexe n°5 - Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés + modalités de rencontre)

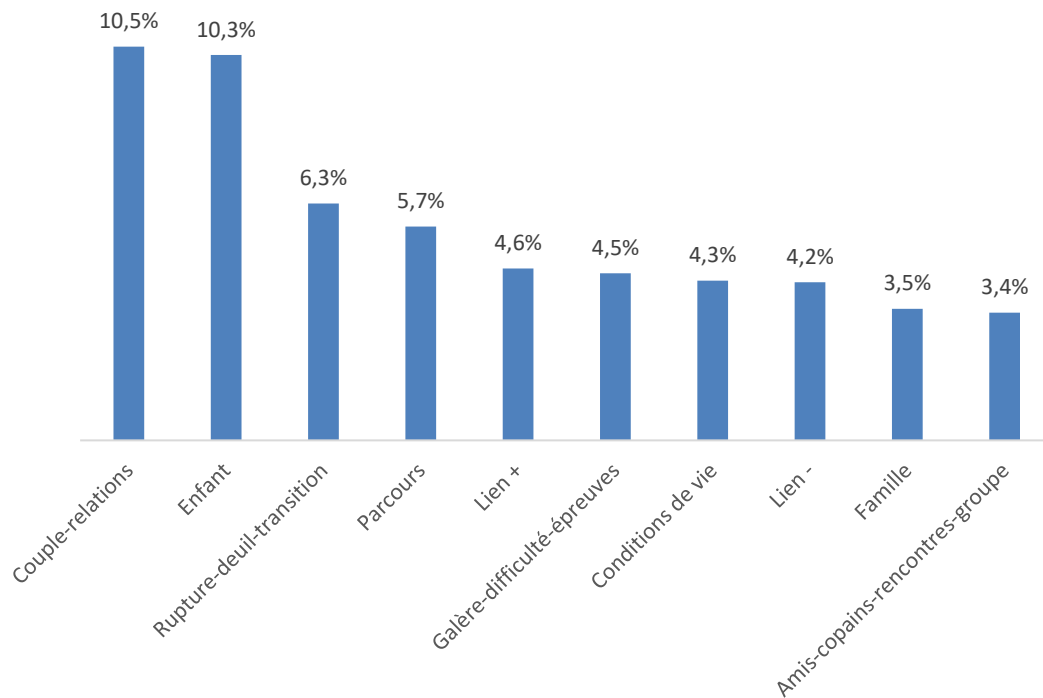


Figure 23 - Dix nœuds les plus présents dans le type de la résilience. Lecture : 10,3 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Enfant ».

1) De l'adultère à la conquête de la liberté : des ruptures de nature différente

Tous, donc, voient leur parcours marqué par une rupture conjugale déterminante dans la suite de leur vie. Les parcours de Florence, Christelle, Nathalie et Marie-Pier sont très similaires : elles rencontrent un homme, puis se marient, font des enfants, et divorcent suite à la découverte d'un adultère. La rupture est plus ou moins longue. Pour Florence et Marie-Pier, c'est une affaire de quelques semaines ou mois : « ça s'est fait assez vite, à partir du moment où il avait une nouvelle amoureuse puis il est parti c'était en quelques mois » (Marie-Pier). Nathalie, découvrant un an auparavant que son mari la trompe, raconte que la séparation n'est encore pas très claire : « c'est très compliqué parce qu'il est parti, revenu pendant... Euh... Pratiquement 3-4 mois tous les 15 jours » ; même difficultés pour Christelle qui, elle, a voulu « donner une deuxième chance » à son couple pendant une année, sans succès. Ces ruptures ont en commun leur soudaineté liée à la découverte d'une tromperie, même si elle est analysée a posteriori et à travers l'entretien comme un déclencheur dans un couple déjà fragilisé. A

l'opposé, le couple d'Ana a « *glissé naturellement* » vers la rupture, son compagnon multipliant les aller-retour à Lyon pour une formation jusqu'à s'installer chez des amis puis prendre son propre appartement : « *en fait je me suis dit « mais il va pas revenir » et j'ai compris en fait qu'il reviendrait pas et c'était implicite, on s'est pas dit les choses, on l'a su, on le savait, jusqu'à ce qu'on se dise « mais en fait tu vas pas revenir »* ».

Si la rupture apparaît ici comme subie, malgré le fait que ce soit parfois les enquêtés qui l'aient enclenchée, les trois autres solos présentent les événements comme un choix délibéré de leur part. Emmanuelle, Gabriel et Ludovic quittent leur conjoint.e dans l'espoir de renouer avec une activité sociale intense : « *j'avais l'impression de passer à côté d'amitiés, de liens sociaux importants, de la musique, de pleins de trucs qui nous tenaient à cœur* » dit Ludovic. Cette quête de liberté est associée à l'idée de prendre un nouveau départ, après une longue relation de couple (respectivement 6, 11 et 16 ans), de quitter un état « *léthargique* » (Ludovic), « *en vase clos* » (Gabriel), de ne pas « *reproduire le schéma de [s]es parents* » (Emmanuelle), de mener une vie tournée vers les amis et les sorties, une vie aussi plus épanouissante. La rupture est aussi souvent liée à un déclencheur : pour Emmanuelle, c'est le projet d'acheter une maison avec son compagnon qui la fait soudainement réfléchir sur ce qu'elle « *voulait vraiment dans la vie* » ; Gabriel, lui, déménage avec sa femme de la campagne vers la ville qui lui ouvre d'innombrables perspectives sociales et sexuelles, soudainement incompatible avec son statut d'homme marié : il raconte ses débuts à Lyon, le sport en club, les collègues et les sorties, « *je me suis fait une crise de la trentaine, et j'ai fait « putain il y a tellement de meufs à baiser, je peux pas rester en couple* ». Contrairement aux profils des enquêtées évoquées plus haut, la séparation n'est pas synonyme de difficulté, mais plutôt vécue sous le mode du plaisir et du soulagement : suivant leur volonté, aucun des trois ne regrette sa décision et ne déplore de conséquences malheureuses de cette séparation, même pour Ludovic qui préfère que sa fille ait des parents séparés mais en bons termes que des parents non séparés en conflit permanent.

2) Les débuts en solo : une transition difficile... ou pas

Or, surtout pour les parents et encore plus pour les femmes, la séparation et les conditions dans lesquelles celle-ci se déroule marquent aussi le début d'une période difficile et douloureuse¹² : une rupture difficile à accepter pour Ana, la violence du premier week-end et

¹² Le nœud « bien-être - » regroupe d'ailleurs des verbatims qui vont dans ce sens.

dimanche seule, une « *période de transition très difficile* » (Marie-Pier), la perte de « *20 kilos en 4 mois* » (Nathalie), Christelle qui vit un « *divorce très très très difficile, très douloureux* » son ex-mari « *d'une grande cruauté* » cherchant à lui « *nuire* », ou un « *truc un peu cafardeux au début* » (Ludovic). Ce sont donc ces premières semaines, ces premiers mois (voire quelques années de « *marasme* » pour Christelle) qui, nécessitant de lourds réaménagements dans sa vie quotidienne, s'additionnent aux déceptions et aux souffrances qui affectent le sentiment de bien-être. Florence raconte par exemple l'annonce de la séparation à son fils : « *ça restera un moment important de ma vie, c'est la tête de mon fils quand je lui ai dit qu'on se séparait, qu'il s'est effondré en larmes, il a lâché ses couverts et sa pizza, c'était vraiment... Très, très bouleversant...* ». La rupture s'accompagne d'un deuil à faire, celui de la famille et d'un projet commun : « *tu crois que tu vas fonder une famille, et que là d'un coup le fait de se retrouver toute seule te signifie que c'est un échec* » (Ana). Ce deuil abîme aussi l'estime de soi et la confiance dans ses propres capacités. Pour Florence, c'est « *une grosse gifle* », « *ça m'a énormément déstabilisée sur ma confiance en moi... J'avais l'impression de rien valoir, tu vois que j'étais vieille, j'étais moche, j'avais pas d'intérêt* ». Même Christelle, qui analyse son divorce chaotique comme une « *épreuve formatrice* », fait le récit de ces années qui ont été « *très dur[es]* ».

C'est aussi le début de difficultés liées aux conditions d'existence. La question matérielle est peu abordée mais on constate une baisse importante du niveau de vie, surtout pour les familles monoparentales : Christelle, par exemple, a « *vécu 2 ans avec pour seule ressource la pension alimentaire* » alors que son mari et elle cumulaient 7 000€ de salaire mensuel avant le divorce. La pension alimentaire amortit relativement la chute du niveau de vie, même si c'est un amortissement temporaire, le temps que les enfants grandissent. Florence reconnaît par ailleurs très mal dormir depuis son divorce à cause d'une « *insécurité financière extrêmement présente* ». C'est finalement dans le quotidien que les conditions de vie se dégradent le plus (comme pour les mères dans le profil de la précarité), essentiellement concernant la gestion des enfants, d'autant que toutes ont une garde à temps presque complet (un week-end sur deux chez leur père ou moins). Le choix du mode de garde mise en place lors de la séparation est soumis à plusieurs contraintes : une instabilité résidentielle du père qui quitte le domicile conjugal, retournant parfois vivre chez ses parents (c'est le cas pour Marie-Pier et Nathalie), une disponibilité réduite liée à une activité professionnelle intense (l'ex-mari de Florence en déplacement une partie de la semaine) ou parfois, comme pour Nathalie, un

choix de la mère qui ne souhaite pas vivre sans sa fille une semaine sur deux, l'estimant encore trop jeune. Ces enquêtées, toutes en activité professionnelle, se retrouvent ainsi avec une charge parentale quasi-exclusive qui représente une pression considérable, source de fatigue et de stress, à la fois en ce qui concerne les modes de garde, la gestion du quotidien (« *j'en ai ras le bol de gérer une grosse maison aussi, 6 chambres, 10 machines par semaine, un lave-vaisselle et 4 flutes par jour* » explique Florence qui élève presque seule ses quatre enfants) mais aussi les questions d'éducation ou scolaires auxquelles elles doivent répondre. En cela, l'âge des enfants est un facteur important puisqu'il détermine les arrangements et aussi les soucis auxquels sont confrontés les parents. Si les adolescents sont plus indépendants et peuvent rester parfois seuls quelques heures, ils viennent aussi avec leurs lots de problématiques spécifiques à gérer (orientation scolaire, drogue, sexe, etc.) : « *ils ont 12 et 14 ans, donc il y a une forme d'autonomie qui s'est installée [...] il y a pas ce rapport où quand ils étaient petits il fallait être absolument présents mais ça n'enlève rien à la charge mentale en fait que ça représente parce que même si je les laisse ici tout seul, je suis jamais tout à fait tranquille...* » (Christelle). Dans ces conditions, il est parfois difficile d'aménager du temps pour les sorties entre amis ou même pour rencontrer quelqu'un, comme l'explique Nathalie : « *si je voulais rencontrer quelqu'un ce serait très compliqué, parce qu'aujourd'hui je suis seule qu'un week-end sur deux, donc c'est simple si je rencontre un mec le dimanche soir où ma fille rentre et ben on se donne rendez-vous dans 15 jours (rires)* ». La solitude agit d'un point de vue symbolique par ailleurs, puisque même si l'essentiel des tâches ménagères plus celles liées à l'éducation des enfants leur était attribué avant la séparation (« *quand on était ensemble, c'est un peu comme si j'étais maman de trois enfants* » explique Marie-Pier), c'est le soutien d'un père, d'un autre adulte responsable, qui fait souvent défaut : « *ce qui fait que c'est lourd c'est que finalement en fait, tout repose sur vous, tout repose sur vos épaules, mais à tout point de vue. C'est-à-dire que si vous n'êtes pas bien, et bien ils sont pas bien* » (Christelle). Cette charge s'accroît pour ceux qui, comme Nathalie, sont loin de leurs parents et proches qui peuvent agir en soutien : « *c'est sûr que jamais avoir de relais c'est fatigant, après moi ce que je trouve plus dur c'est... Parce que moi j'ai pas de famille, vraiment, ni rien vraiment dans le coin* ». Ludovic, lui, en garde alternée (une semaine sur deux), n'y voit aucune contrainte, reconnaissant au contraire l'aspect équilibré de cette vie qui oscille entre « *un aspect plus sérieux* » quand il a sa fille et une forme « *d'adulthood* » quand il est seul.

Au final, et malgré les difficultés plus ou moins grandes liées à ces ruptures, ils ont tous, par un moyen ou par un autre, retrouvé une stabilité. Aucun enquêté n'exprime ici de regret, de doute, et si certaines enquêtées témoignent de séparation particulièrement difficile, elles se félicitent avec du recul de la traversée de cette épreuve : *« j'étais à deux doigts de lui dire « merci ! » au mois d'octobre dernier »* nous dit Florence à propos de son ex-mari, *« maintenant quand j'y repense, « oh ouf je suis chanceuse, c'était une bonne idée qu'on soit séparés » »* raconte aussi Marie-Pier. Pour ceux qui ont fait le choix de la séparation, en fin de compte, c'est un évènement sinon positif, au moins bénéfique.

3) L'épreuve du changement : s'adapter ou résister

Malgré tout, cet évènement, aussi bénéfique soit-il, nécessite des aménagements individuels qui supposent parfois de faire des deuils et de voir, petit à petit, ses aspirations évoluer. Ana témoigne de cette difficulté à accepter l'échec de son projet initial de famille avec sa fille et son ex-compagnon, un travail *« hyper dur »* qui s'apaise finalement : *« tous les stéréotypes sur la famille ben, fffffit, comme ça a volé en éclat, comme du coup je me suis dit « ben ouai peut être que moi aussi j'aurais une famille recomposée et tout », un truc qui était impensable pour moi, ben du coup on accepte »*. Emmanuelle aussi, pourtant à l'origine de la séparation, met du temps à se sentir en accord avec sa décision de vivre seule et de peut-être ne jamais avoir d'enfant, se demandant si elle n'était pas *« dans l'erreur »*, si elle avait fait *« le bon choix »*. Au final, comme pour Ana, c'est son système normatif qui se modifie : *« maintenant il y a un truc où je me dis qu'on a chacun nos choix, on a chacun nos façons de s'épanouir »*. Pour d'autres, il s'agit moins de changer ses aspirations que de changer ses habitudes et donc, nécessairement, de traverser une épreuve de transition, une *« acclimatation »* face à cette nouvelle solitude *« pour se retrouver ami avec soi-même »* (Ludovic). Florence raconte ses premiers dimanches :

« Je me souviens très bien de mon déclic, un dimanche d'hiver, à peine lavée, (rires), avec la soupe euh... Lyophilisée, dans le bol devant la télé, à zapper et à me retrouver devant un truc, mais tellement nulle, moi qui déteste tous ces trucs là en plus, jamais j'allume la télévision... Grosse et moche, un truc je sais pas où les filles finissaient à poil exhibés dans les vitrines, enfin bon... (rires) Et j'étais là avec ma fourrure, et je me dis « Non là Florence, on arrête tout, (rires) ça ne va plus du tout ! C'est tout ce que t'as toujours détesté ! » et tout ce que j'ai jamais fait en plus hein, donc « OK je me réapproprie mes dimanches » »

Pour d'autres enfin, la séparation vient seulement confirmer un chemin déjà pris, comme Christelle qui a « *tenu [s]on cap et gardé [s]a détermination* » malgré un divorce compliqué ou Marie-Pier qui avoue aimer et avoir toujours aimé vivre seule : « *avant d'être mariée puis d'avoir des enfants, je vivais seule, j'étais seule puis c'était très positif* ».

4) Des solos bien intégrés socialement

Si les enquêtés réussissent à traverser ces épreuves, c'est aussi dû au fait de leur bonne intégration dans un réseau social dense où ils trouvent du soutien. Or, dans tous ces longs récits de parcours, une place moindre est accordée aux sociabilités dans leur ensemble¹³. Non pas que ces solos soient isolés, on retrouve plutôt le sentiment que le fait d'être bien entouré dans sa vie relève d'une évidence qui n'a pas été remise en question par la rupture. Au fond, ces ruptures, qu'elles soient choisies ou subies, sont pour eux l'occasion de prouver la force des liens qui les rattachent aux autres, et d'abord parce qu'ils ont de bonnes capacités à créer et entretenir des amitiés : « *j'ai toujours su créer des relations amicales qui sont très fortes, tu vois j'ai un sens de l'humain [...] qui est assez chevillé au corps et je pense que là pour le coup j'en ai vraiment eu les bénéfiques et ça m'a vachement aidé* » (Florence). S'ils sont finalement assez peu à le formuler aussi clairement, leurs récits sont autant de preuves de ces capacités à socialiser. Pour les mères confrontées au divorce, il s'agit de mobiliser et de voir se mobiliser les réseaux familiaux et amicaux dans les moments difficiles, à la fois comme soutien moral mais aussi pratique, au quotidien (garde d'enfant, soutien scolaire...), un réseau « *extrêmement soutenant* » et « *des mains tendues extraordinaires que j'attendais pas, de gens que je connaissais à peine* » (Florence), des « *soutiens nécessaires au moment où c'était nécessaire* » (Christelle). Dans cette perspective, les enfants sont aussi un moteur pour avancer. Christelle fait le constat de s'être « *toujours relevée* » parce qu'elle avait ses enfants, ce qui lui a donné « *une force incroyable et surtout une détermination* » : « *t'as pas le choix, t'avances parce que c'est la vie qui est là et donc ça n'enlève pas ta douleur mais n'empêche que tu as des enfants qui sont là, qui ont faim, qui ont besoin d'être changés, nourris, câlinés, et ça te pousse en fait* » (Florence). Pour les autres en quête de liberté, il a plutôt été question de recréer un réseau social dense et très actif à tous points de vue, à la fois pour les sorties, les vacances, les activités associatives, ce qui fut d'ailleurs l'objet principal de leur séparation.

¹³ Au regard des faibles pourcentages accordés aux thématiques « amis-copains-rencontres-groupes » ou encore « sorties-activités-vacances-hobbies »

Ils sont ainsi nombreux à avoir recours à des sites et des applications de rencontres, notamment autour d'activités sociales (l'application OVS¹⁴ sera mentionnée par plusieurs enquêtés), ou à s'engager dans des associations leur permettant de rencontrer d'autres personnes. Ludovic et Emmanuelle choisissent par exemple de s'engager comme bénévoles dans une salle de concert afin de rencontrer du monde autour de la musique. Christelle, s'installant avec son mari dans un village savoyard, y trouva rapidement sa place : « *je m'étais hyper-investie dans ce village, j'étais présente dans tout, dans l'association qui gérait l'accueil de la petite enfance, la crèche, le périscolaire, j'étais dans les fédérations de parents, j'étais la metteuse en scène de la troupe de théâtre locale* » ; les liens créés dans ce cadre lui seront par ailleurs d'un grand secours lors de son divorce. Ana est, elle, très active dans son quartier : elle fréquente le centre social après l'accouchement lors des activités autour des bébés, profite des départs en vacances qui y sont proposés, s'investit dans la crèche, puis dans l'association des parents d'élèves, fréquente assidûment le parc à la sortie de l'école finissant par nouer des relations d'amitié fortes avec d'autres mamans. C'est à travers le regard de son ex-compagnon qu'elle fait le bilan de cette intégration réussie : « *la dernière fois, il est venu se balader avec nous il a dit « mais vous me faites halluciner ! Vous dites bonjour tous les trois mètres à quelqu'un » (rires)* ». Les évolutions de leurs réseaux amicaux témoignent aussi de cette capacité à faire du lien : loin de les fragiliser, les changements de cap dans leurs vies sont aussi pour eux l'occasion de défaire certaines amitiés et d'en recréer d'autres dans un contexte différent, tout en maintenant certains liens forts, les amis d'enfance par exemple. Ces liens amicaux se tissent aussi dans des milieux variés : associatif, résidentiel (les voisins), professionnel (les collègues), etc.

Ils disposent par ailleurs d'un bon soutien de leur famille, même si pour nos trois enquêtés en quête de liberté, ces liens se vivent plutôt sur un mode distant, surtout vis-à-vis des parents et notamment par incompréhension du choix de vivre en solo. Pour les autres, la famille constitue effectivement une source de soutien, un repère, une présence parfois indispensable au quotidien, cette affection allant même parfois jusqu'à l'entretien d'excellentes relations avec sa belle-famille, même après le divorce, comme pour Florence ou Marie-Pier. Seule Christelle déplore une histoire familiale compliquée qui l'a beaucoup affectée : le décès de son frère dans

¹⁴ OVS (On Va Sortir) est une application permettant de proposer des activités culturelles, sportives ou autres aux autres utilisateurs : on peut ainsi rencontrer des amis voir un conjoint, sur la base du partage d'intérêt communs.

un accident, la séparation de ses parents quand elle était enfant, une adolescence compliquée et surtout la découverte, à 34 ans, qu'elle était le fruit d'un adultère.

Ces enquêtés font peu état des aspects négatifs du lien, ceux-ci se cristallisant surtout autour des séparations et divorces douloureux (sentiment d'avoir été trompé, de trahison, perte de confiance, etc.), aux aspects contraignants de la vie à deux ou, comme Ludovic, à sa propre incapacité à être en couple. Ils sont en outre plus expressifs concernant ses aspects positifs. On retrouve majoritairement l'idée, pour les parents, que la relation avec son ou ses enfant(s) est une réelle source de satisfaction et d'équilibre, une relation qui « *enracine* » (Ludovic) ; Marie-Pier est en ce sens très heureuse de l'expérience de maternité : « *ça a toujours été quand même quelque chose de positif, grâce à moi, le monde est privilégié d'avoir quelqu'un comme lui sur la terre* ». Et globalement, tous se sentent très bien entourés, à la fois par leurs enfants, leurs amis ou leur famille. Parmi tout cela, Gabriel semble prendre un peu plus de distance : il n'est « pas très famille », estime ne pas avoir besoin d'amis mais sort beaucoup le soir, fréquente beaucoup de monde lors d'évènements festifs et multiplie les rencontres avec des femmes (il entretient parfois cinq ou six relations simultanément) avec qui néanmoins il ne « *peut pas se contenter d'une seule fois* » : « *si je couche avec une nana derrière il y a une relation, un truc quoi... Pas du couple mais... Une espèce d'amitié, plus cul je sais pas* ». D'une façon ou d'une autre donc, ces enquêtés sont liés aux autres.

Au-delà de cette intégration sociale réussie, ces solos entretiennent globalement de bons rapports avec le monde du travail. Pour beaucoup, c'est aussi une manière de se sentir utile, d'avoir une activité professionnelle qui corresponde à leur vision du monde, de pouvoir aider les autres, d'être « *pleinement satisfait* » (Ana). Florence et Christelle entreprennent par exemple une reconversion professionnelle vers des métiers liés à la psychologie, reconversion parfois coûteuse en termes de temps et d'organisation mais qui correspond à leurs aspirations, celles de faire quelque chose qui ait du sens, tout comme Nathalie qui choisit un métier lui laissant beaucoup de temps libre pour s'occuper de sa fille. A l'inverse, Emmanuelle, exerçant une profession qui lui plaît mais dans un cadre difficile (mauvaises relations avec ses collègues), aspire à un changement professionnel rapide.

5) Stabilité retrouvée et aspirations conjugales

Quoi qu'il en soit, ces solos se retrouvent autour du sentiment d'avoir retrouvé une stabilité, et un équilibre, malgré les épreuves : « *la vie nous apprend justement que l'être*

humain il s'adapte et voilà... Maintenant je vois plein de trucs positifs là-dedans » (Ana). Emmanuelle a retrouvé un équilibre ; Ludovic estime n'avoir « *jamais été aussi heureux que ces dix dernières années* » ; Florence est « *hyper heureuse* » à Lyon, dans ses deux boulots qui la valorisent et de sa relation avec ses enfants ; Nathalie va « *plutôt bien* » et se sent « *épanouie dans [s]a petite vie* » avec de nouvelles relations amicales qui se créent ; Gabriel « *profite et prend un max de plaisir* » ; quant à Marie-Pier, elle qualifie sa rupture de « *divorce heureux* » et trouve sa nouvelle vie « *très positive* ». Ce sentiment de bien-être est souvent associé à l'idée que cette transition est d'abord heureuse parce qu'elle leur a permis d'être plus en accord avec eux-mêmes, qu'il s'agisse de profiter de pouvoir sortir, de rencontrer des gens, d'exercer un nouveau travail, etc. Gabriel explique ainsi apprécier le fait de pouvoir plaire, séduire : « *je suis vraiment qui je suis alors qu'avant j'étais enfermé dans des trucs chiants et qui me correspondaient pas* ». Pour Florence, il s'agit aussi d'une quête existentielle : « *je me sens beaucoup plus en accord avec ce que je suis au jour d'aujourd'hui que ce que j'ai été pendant pas mal d'années finalement* ». Tous ces réaménagements sont finalement vécus sur le mode positif parce qu'ils leur ont permis de faire correspondre leurs aspirations avec leur mode de vie. Ils sont de fait ceux qui formulent le moins des attentes à l'égard de l'avenir : non pas qu'ils en soient privés mais plutôt que cette nouvelle stabilité semble globalement les satisfaire. Néanmoins, ayant apaisé une partie des souffrances ou des déceptions de leurs histoires conjugales respectives, l'idée d'être en couple reste une aspiration envisageable à plus ou moins long terme.

Depuis la rupture, ces solos ont tous vécu d'autres histoires, de durée inégale, sérieuses ou pas, sauf Nathalie qui reconnaît que son « *problème c'est qu'[elle est] toujours amoureuse de [s]on mari* ». D'une simple rencontre via un site dédié pour Ana (adopte-un-mec.com), à la remise en couple avec projet de s'installer ensemble pour Christelle ou Ludovic, en passant par les multiples aventures sexuelles de Gabriel, ils ont continué à entretenir des relations frivoles ou plus sérieuses. Pour Ludovic, Emmanuelle et Gabriel, cette rupture rimant avec conquête de la liberté les a entraînés, au moins au début pour les deux premiers, dans une période riche en rencontres et en aventures sexuelles, et comme le résume Emmanuelle : « *il y avait un besoin, une envie de rencontre alors aussi bien pour le couple que pour la vie sociale, du coup une espèce d'hyper consommation des sorties pour potentiellement rencontrer des gens...* ». Cette aspiration au couple entre en conflit avec l'autre constat largement partagé de tous, à savoir qu'ils ont aujourd'hui une vie agréable. Emmanuelle fait le bilan, six ans après sa séparation,

d'une vie qui lui plaît, d'un équilibre satisfaisant : « *mais sauf qu'il manque le couple dans ce truc-là, et je sais pas trop comment le... Le caler quoi !* ». Ils recherchent plutôt l'idée d'être à deux, de partager des bons moments, d'éprouver du plaisir ou de trouver du soutien dans les moments difficiles. Florence a « *envie plutôt que de bon, en fait, de léger [...] et puis une vie de femme aussi, une sexualité, une sensualité* », quand Ludovic ne se voit pas « *seul d'un point de vue sentimental* ». Cette tension s'exprime le mieux à propos de la cohabitation. Si tous se voient vivre en couple un jour, ils n'envisagent pas nécessairement de partager un habitat commun : « *je pense que je retournerai vers ça, mais dans un truc peut-être plus... Avec quelqu'un qui me dira « mais non, non, chacun chez soi quoi ! Chacun chez soi, on vit ce qu'on a à vivre ensemble »* » (Ludovic).

C. L'équilibre : des solos satisfaits

Prénom	Ville de résidence	Ville/région/pays d'origine	Âge	Profession	Statut matrimonial	Enfant
Vincent	Grenoble	Grenoble	32	Maitre-nageur	Célibataire	Pas d'enfant
Louis	Lyon	Paris	43	Salarié assurance+	Célibataire	Pas d'enfant
Amina	Montréal	France	28	Doctorante	Célibataire	Pas d'enfant
Geneviève	Montréal	Abitibi-Témiscamingue	44	Artiste	En couple (depuis moins d'un an)	Pas d'enfant
Maxime	Montréal	Québec	34	Cuisinier	Célibataire	Pas d'enfant
André	Montréal	Cantons de l'Est	34	Chef d'orchestre	Célibataire	Pas d'enfant
Cynthia	Montréal	La Tuque (Mauricie)	30	Salariée	Célibataire	Pas d'enfant
Pedro	Montréal	Brésil	42	Artiste de cirque	En couple (depuis 13 ans)	Pas d'enfant
Romain	Montréal	France	32	Informaticien	Célibataire	Pas d'enfant
Lexie	Montréal	Lac Saint Jean	42	Travail social	Célibataire	Pas d'enfant

Tableau 5 - Les enquêtés du profil de l'équilibre

Au contraire des cas de figure précédents, les enquêtés que l'on retrouve dans cette catégorie ont eu, jusqu'alors, une vie plutôt tranquille, sans bouleversement majeur, en tout cas tel qu'ils le rapportent pendant l'entretien. Leur bonne situation matérielle semble les satisfaire. De fait, ils parlent très peu de leurs galères¹⁵ ; et si le thème « rupture-deuil-transition » est assez présent dans ce corpus, il correspond essentiellement aux récits de transition, de ceux qui font naturellement le lien entre deux cycles de vie, notamment les différents déménagements. Ils sont en effet six à avoir déménagé dans une autre ville, et trois dans un autre pays. Seules deux personnes interrogées se distinguent un peu de l'ensemble du point de vue de la stabilité. Amina connaît des difficultés familiales (la séparation de ses parents et la maladie de sa sœur) qui, mises en écho avec ses propres choix (celui de vivre dans un autre pays, à 6 000 kilomètres), lui font traverser depuis peu une période plutôt agitée, remplie de doutes quant à son avenir et ses choix professionnels et personnels. Cynthia, elle, relate une période de dépression deux ans

¹⁵ Nœud « galère-difficultés-épreuves »

auparavant, l'amenant à repenser sa manière d'être et de concevoir ses relations aux autres. Or, malgré ces difficultés, ces parcours prennent plutôt la forme de l'équilibre. Leur point commun réside dans le fait de ne pas avoir d'enfants. Du point de vue de l'âge, nous pouvons distinguer deux groupes : les six plus jeunes ont entre 28 et 34 ans, et quatre ont dépassé la quarantaine (entre 42 et 44 ans).

Parmi tous les participants à l'enquête, ce sont eux qui parlent le plus positivement de leur sentiment de sécurité et de stabilité. Ce ressenti est relié à une perception globale de stabilité dans l'existence, et d'abord d'un point de vue matériel : avoir un travail stable, gratifiant, dont les revenus permettent de bien vivre, d'être bien dans son logement. Mais il s'agit aussi de se sentir très bien entouré, de pouvoir compter sur sa famille, sur quelques amitiés fortes, et de surcroît sur un large réseau de sociabilités amicales¹⁶, ces enquêtés affrontent donc la vie avec sérénité, quel que soit le domaine, matériel, social, physique (une dimension qui revient souvent à Montréal) et par conséquent, psychologique : « *je me sens stable, émotionnellement puis moi-même, physiquement et le reste...* » (Cynthia).

¹⁶ Le nœud « lien + » occupe 5,5% du corpus : c'est le 2^e thème le plus abordé.

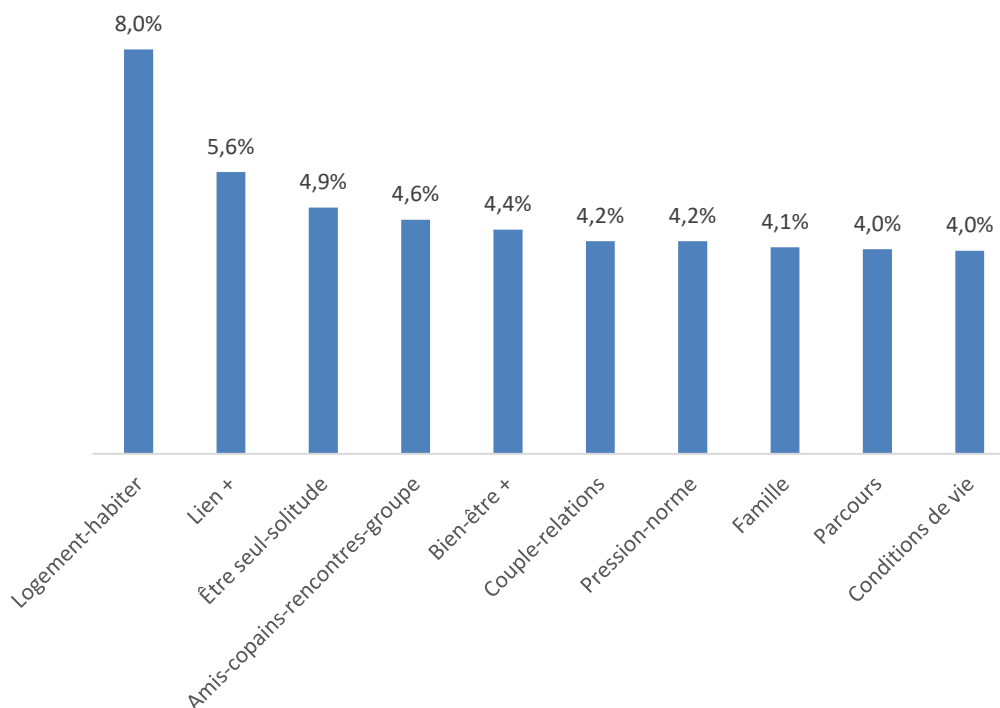


Figure 24 - Dix nœuds les plus présents dans le type de l'équilibre. Lecture : 8 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Logement-habiter ».

1) Des conditions de vie confortables

a) Une stabilité qui s'incarne d'abord à travers le logement

Cette sécurité s'incarne, au sens premier du terme : en effet, c'est de leur logement que les enquêtés nous parlent en priorité, et ce sont eux, parmi tous les autres types, qui l'évoquent le plus, et de loin¹⁷. Cette importance dans le corpus tient d'abord aux récits longs et détaillés de leurs différents parcours résidentiels, parcours qui mettent en lumière les étapes successives les ayant amenés à vivre seuls. Parce que c'est de cela dont il s'agit : tous ont fait le choix, pour des raisons diverses, de vivre seuls.

Ce choix est très relié avec l'expérience de la colocation pour Amina, Maxime, André, Cynthia, Pedro, Romain et Lexie. Suite à une ou plusieurs expériences de colocation, ils choisissent finalement de s'installer seuls. Plusieurs motifs président à ce choix qui s'organise autour de deux axes : d'abord le sentiment d'avoir épuisé les avantages de ce mode de vie ;

¹⁷ Le nœud « logement » occupe presque 8% de ce corpus, contre 1, 2 et 4% pour les autres types.

mais aussi l'idée d'associer la colocation à une étape de la vie (la « jeunesse », le fait d'être étudiant) que l'on veut dépasser, et la résidence en solo acquiert ainsi une forme de maturité.

Pour certains, c'est une ou plusieurs expériences malheureuses qui les ont décidés à franchir le pas. Romain, un français qui fait le choix de la colocation à son arrivée à Québec, ne s'entend « *absolument pas* » avec son partenaire et décide finalement de s'installer seul : « *quitte à n'avoir aucune interaction, autant que j'habite seul* » explique-t-il. Tout l'enjeu de la colocation réside en effet dans le choix périlleux de ceux avec qui l'ont va vivre : Amina associe ce choix à un « *loto* » ; et même si certains préfèrent s'établir avec des gens qu'ils connaissent déjà, amis ou connaissances, cela n'aboutit pas toujours à une expérience heureuse. Mais pour la plupart d'entre eux, c'est surtout l'idée d'avoir épuisé les avantages de la colocation, ou plutôt de considérer que les désavantages y sont plus importants. Beaucoup sont conscients de la « valeur ajoutée » de ce mode de vie, notamment de trouver quelqu'un le soir quand on rentre d'une journée difficile, pour parler ou prévoir une activité, et surtout de pouvoir partager les frais liés au logement. Mais c'est essentiellement ici une quête de liberté et de s'installer dans son « chez-soi » qui prend le pas sur ces bénéfices. Pouvoir faire ce que l'on veut sans rendre de compte à personne est l'argument premier dans cette décision, à travers divers exemples de la vie courante : rentrer fatigué le soir et « *tout jeter par terre, te mettre dans ton lit et te laisser partir* », rester nu (un motif très fréquemment évoqué) ou *a minima* ne pas faire d'effort vestimentaire, décider de la musique à mettre ou du silence dont on veut profiter, laisser la maison « *en bordel* » et ne pas ranger, « *laisser traîner la vaisselle sale* », pouvoir inviter ses amis sans consulter personne, etc. Cette liberté a un prix. Lexie, ayant contracté quelques dettes, explique que « *quand on dit « il y a des choses qui ont pas de prix », ben ça ça en est une* » ; mais elle est prête à « *se serrer la ceinture* », « *à faire ce sacrifice-là* » pour vivre seule, plutôt que « *de prendre un coloc et payer [s]es dettes 2 ans plus tôt* ». Ce prix, les enquêtés sont tous en mesure de l'assurer, bien que cela constitue souvent un « sacrifice », comme pour Lexie : avoir un logement plus petit, ou réduire son budget sur d'autres dépenses.

La seconde raison de cette transition réside dans le fait d'associer la colocation à un cycle de vie qui ne leur correspond plus. Quitter le statut d'étudiant est un symbole fort : André s'estime suffisamment « *mature* », à la fin de ses études pour avoir son « *propre chez-[s]oi* ». Le parcours de Geneviève est très illustratif du lien entre choix résidentiel et cycle de vie. Geneviève entame des études d'art et partage un logement en colocation jusqu'à ce qu'elle quitte l'université, à ses 25 ans, « *parce qu'on vit en colocation en tout cas ici au Québec, quand*

on est étudiant ». Mue par l'envie de « *voler de ses propres ailes* », elle s'installe seule dans un appartement pour le quitter deux ou trois ans après, à la fois à cause de mauvaises relations avec son propriétaire et surtout parce qu'elle a « *eu vent d'un projet coopératif d'habitation pour artiste* ». Elle s'y associe et vit quinze années dans cette résidence, dont le statut, à « *mi-chemin entre propriétaire et locataire* », repose sur un engagement de tous les habitants¹⁸. Dans ce projet, ce n'est pas seulement un appartement qu'elle choisit, mais « *un style de vie* », dans lequel les voisins, un collectif d'artistes, partagent « *la gestion de la coopérative* » mais aussi « *des intérêts artistiques* ». Ce projet correspond aussi à son désir, au sortir des études, de poursuivre sa pratique artistique hors des murs de l'université, de participer à différents projets pour ne pas se sentir isolée et de « *donner un sens* » à son engagement sur cette voie-là : « *ça a vraiment été une façon de se sociabiliser autour de la pratique artistique puis dans mon milieu de vie aussi* ». A 44 ans, au moment de l'entretien, elle tire un bilan très positif de cette expérience mais s'appête à déménager dans un nouvel appartement, dans un quartier différent et une copropriété classique. Ce changement implique aussi un mode de vie différent dans la gestion du bâtiment et la relation avec ses voisins : « *j'aurais sûrement moins de liens avec mes voisins, on va se connaître, puis on va être moins nombreux, on va être 6 copropriétaires, mais c'est sûr qu'on est pas lié par autre chose qu'être propriétaire* ». Ce choix est motivé par ses capacités financières (« *j'ai pu m'acheter un appartement* »). Et bien qu'elle ne fasse pas de lien direct avec cette décision, Geneviève explique toutefois avoir, au fil du temps, abandonné ses ambitions de devenir artiste et s'être « *détachée de cette pression-là* » : elle est depuis 5 ans enseignante en art, emploi qui la « *comble* » et lui apporte une stabilité professionnelle. Elle a tissé au fil du temps des liens forts avec certaines amies, liens qui orientent le choix du quartier dans lequel elle veut vivre pour pouvoir entretenir ces liens au quotidien, dans la proximité de leurs milieux de vie. C'est pourquoi dans le parcours de Geneviève s'entremêlent les étapes de sa vie, les réseaux de sociabilité au sens large (quand ils comptent amis et voisins), ses

¹⁸ Définition d'une coopérative d'habitation selon le site cooperativehabitation.coop (Confédération Québécoise de Coop) : « *regroupement de personnes qui a pour principal objet de faciliter à ses membres l'accès à la propriété ou à l'usage d'une maison ou d'un logement. Il s'agit d'une entreprise privée, à but non lucratif, dont les gestionnaires, soit les membres résidents, en gèrent collectivement les affaires afin de se donner un milieu de vie sain et sécuritaire qui répond aux besoins des individus en matière de logement. [Elles] se donnent pour vocation première d'offrir des logements abordables et de qualité à leurs membres et logent une clientèle dite mixte. La majorité des coopératives d'habitation offre la possibilité à un certain nombre de ménages de recevoir une subvention d'aide au logement* ». La coop qu'intègre Geneviève compte 33 logements.

cheminements individuels (avec l'évolution de ses aspirations), et ses choix résidentiels. On comprend mieux à travers son histoire que les uns n'ont de sens que mis en lien avec les autres.

En colocation ou pas, ce désir de liberté et d'indépendance s'accompagne d'une stabilité résidentielle qui prend forme dans deux dimensions : la durée d'occupation de son logement et l'accession à la propriété. Il s'agit donc de s'installer dans un lieu, où l'on prend racine, des habitudes au fil des ans : « *dans les 10 dernières années j'ai pas déménagé souvent d'endroit, ça je trouve que c'est un gage de stabilité* » (Maxime). Pour Lexie et Pedro, c'est aussi l'envie d'avoir son propre espace de vie, un endroit à soi, que l'on puisse « *décorer* », « *mettre cette plante-là* » (Pedro) : pour Lexie, « *c'est arrangé comme j'aime* », « *puis quand je place quelque chose comme ça j'aime ça qu'il reste placé comme ça* ». Pour ces enquêtés ayant dépassé la quarantaine, on retrouve l'idée de s'approprier un logement dans son ensemble, de le faire sien. Lexie explique qu'elle n'apprécie pas l'investissement important de chaque colocataire dans sa chambre, devenue multifonctionnelle : « *si t'as 2/3 coloc ta chambre ben c'est ton bureau, c'est la place où tu fais pratiquement tout, souvent tu manges là... Fait que là mes pièces ont plus leur fonction qu'elles doivent avoir* ». Vivre seul implique donc pour elle de rétablir la fonction initiale de chaque pièce, et de pouvoir moduler son espace selon ses envies, comme par exemple une pièce qu'elle a transformée en atelier ; en somme, le fait de mieux « *contrôler son environnement* » (Pedro). Par ailleurs, Vincent, Geneviève et Romain sont propriétaires de leur logement (ou en cours d'acquisition). Pour eux, ce sont d'abord des possibilités financières qui ont motivé cette décision. Mais la fréquence des déménagements n'est pas pour tous un gage d'instabilité, comme dans le cas de Cynthia. Interrogée sur la stabilité, elle m'explique : « *je déménage à peu près aux deux ans ! Ma job a pas grand-chose de stable, mes amis sont très stables ! Est-ce que je suis mal là-dedans ? Non* ».

On remarque aussi que malgré un ancrage fort dans leur logement, ils sont assez peu sensibles à leur environnement proche, le quartier et de manière plus large, la ville¹⁹.

b) Des perspectives professionnelles qui rassurent

Dans cette perspective de stabilité, la dimension professionnelle occupe une place déterminante. Ces solos sont aussi très loquaces au sujet de leur travail, qui est abordé selon deux paramètres : celui de la stabilité et celui du plaisir. En effet, le travail est d'abord vecteur

¹⁹ Le nœud « rapport à la ville » ne compte que pour 1,39% ; celui relatif au « quartier » 0,94% ; celui relatif au « quartier-voisin » 0,53%.

de stabilité. Il y a ceux qui, en poste depuis longtemps, ne remettent pas en question leur avenir professionnel : Vincent cumule un emploi de maître-nageur et de sapeur-pompier volontaire et note que « *ce que je voulais faire, je l'ai eu, je voulais mon poste ici* », Lexie se « *voi[t] même jusqu'à la retraite* », Geneviève est enseignante en art depuis cinq ans et veut se « *stabiliser dans cet emploi* » et Louis qui s'est fait muter deux ans auparavant travaille depuis 17 ans dans la même entreprise. Il y a aussi les plus jeunes qui s'interrogent sur leurs possibilités futures, interrogations qui, par la détention de diplômes élevés ou face à un marché de l'emploi favorable à leur embauche, portent plutôt sur leurs opportunités que sur les contraintes auxquelles ils seront soumis : Romain, par exemple, dont « *la boîte* » va probablement le licencier le « *vi[t] bien parce que tu sais que tu te fais vite réembaucher* » ; Amina, elle, finissant un doctorat en neurobiologie envisage différentes possibilités, celle de rentrer en Europe, ou de partir ailleurs, à Singapour par exemple pour quelques mois. Puis il y a André et Pedro, respectivement chef d'orchestre et artiste de cirque, qui fonctionnent par contrats, ce qui est source d'angoisse : « *des fois, il y a un mois où ce qui t'as moins d'argent qui entre* » (André). Mais tous, indépendamment de leur situation parfois différente, vivent dans une relative sérénité quant à leur situation professionnelle et à la stabilité matérielle qui en découle. Par ailleurs, cette activité professionnelle est largement associée chez eux au plaisir de l'exercer, au fait de « *s'éclater* », de s'épanouir et de se sentir utile. Maxime, qui dirige une équipe de cuisiniers, s'attend à trouver « *de l'amusement* » dans son travail ; quant à Geneviève, enseignante en art, elle aime « *encadrer* » les jeunes adultes, « *les voir évoluer* » : pour elle, c'est un travail « *gratifiant* ».

Habiter seul est donc, d'une manière générale, une façon pour eux de gérer leur autonomie et leur indépendance, à la fois matérielle et sociale, au prix de quelques sacrifices financiers qu'ils sont en mesure de faire : c'est l'idée de gérer sa vie et se gérer soi-même, de subvenir à ses besoins tout seul qui fait sens pour eux, en reconnaissant à la fois avoir régulièrement recours à leur entourage quand cela s'avère nécessaire. Ces aspirations sont d'autant plus réalisables qu'ils sont assurés de bonnes perspectives professionnelles. A ce titre, la question des conditions de vie, d'un point de vue matériel et du « *quotidien* », occupe beaucoup de place dans leurs discours (4% du corpus de l'équilibre). Cette autonomie s'accompagne des contraintes de la vie en solo, car, comme le dit Geneviève, avoir « *la pleine*

autonomie » c'est aussi avoir « *la pleine responsabilité* » de gérer son appartement, de ne plus avoir de colocataires qui « *aident à entretenir* » ou dans les tâches du quotidien. Pour certains, cette autonomie peut s'avérer parfois être source d'angoisse. Cynthia explique par exemple avoir réduit la pratique de certaines activités sportives à risque par crainte de blessure : « *c'est pas comme quand t'es enfant, tu vas à l'école, c'est drôle pi tout le monde te drôle cool avec ton plâtre là ! Non non non ! [...] Si y a pas de salaire qui rentre c'est qui qui paye mon appart, c'est qui qui paye tout le reste ?* ».

2) Être « bien tout seul »... avant d'être « bien à deux »

Pour beaucoup, la solitude même bien vécue n'exclut pas l'éventualité d'une remise en couple dans une perspective plus ou moins lointaine. Intervient souvent l'idée que ce mode de vie ne durera pas éternellement : se mettre en couple puis emménager ensemble font partie intégrante des projets de ces solos. Ni une nécessité, ni une contrainte, ils évoquent simplement l'idée qu'il faudra, un jour peut-être, refaire de la place pour quelqu'un d'autre dans leur vie : « *c'est quelque chose que j'aimerais, partager un quotidien. Je pense que ça peut amener à quelque chose de beau et de stimulant... !* » (Lexie). Ces préoccupations semblent toutefois être l'apanage des plus anciens de l'échantillon. Mais, de manière plus surprenante, elles concernent aussi ceux qui, déjà en couple, n'habitent pas avec leur conjoint . Pour Geneviève, c'est une question à laquelle elle commence à réfléchir : en couple depuis moins d'un an, sa compagne et elle sont installées dans des villes différentes et ne souhaitent pas déménager pour l'instant ; Pedro, en couple depuis 13 ans avec un homme qui habite également loin, « *à la campagne* »²⁰, évoque difficilement la possibilité d'emménager avec son compagnon.

Qu'il s'agisse d'habiter ensemble ou pas, les solos appartenant à ce type sont effectivement en accord avec leur choix d'être célibataire, quand ils le sont. Être en couple n'est pas un objectif en soi, un but ultime mais tous y pensent de manière apaisée et sans pression particulière : « *je suis ouverte, puis j'essaye de me botter les fesses un peu des fois. Sans trop me dire... Ma vie c'est plate parce que j'ai personne* » (Lexie). Vincent explique : « *on verra, s'il y a une nana qui veut... J'ai le coup de foudre, ben tant mieux j'ai le coup de foudre et on verra !* ». Pour Louis aussi, c'est une question d'opportunité : « *je m'enferme pas dans cet état-là [célibat], c'est à dire que si l'occasion se présente... Je suis prêt à recommencer une vie de*

²⁰ Son compagnon habite dans une région plus rurale à deux heures de voitures de Montréal.

couple, il y a pas de souci ». Sans pression, ces solos attendent de rencontrer la « bonne » personne, de « prendre [s]on temps », c'est-à-dire de ne pas se mettre en couple « avec n'importe qui » (Amina) et pas non plus à « n'importe quel prix » (Lexie). Pour résumer, comme le souligne Cynthia, « j'engagerais pas une relation qui en vaut pas la peine ». En attendant, certains – surtout les plus jeunes – profitent des aventures d'un soir, moins engageantes, pour « se faire plaisir » et « prendre du bon temps » (Vincent), « coucher à droite à gauche » pour « s'amuser » (Amina).

Il y a donc l'envie d'être d'abord « bien tout seul », d'être bien avec soi-même et de pouvoir vivre seul avant de s'engager dans une relation de couple, au risque de le faire pour les mauvaises raisons. « Je regarde une amie qui est seule, elle enchaîne relation sur relation sur relation, puis elle est pas capable d'être toute seule ! Moi ça me dérange pas de prendre mon temps puis de trouver la bonne personne » explique Lexie, avant de rajouter plus loin : « je suis capable d'être seule, je le sais ! ». Cette capacité d'être seul s'ajoute aux difficultés anticipées par les enquêtés sur une possible cohabitation. Pour tous les avantages de la vie en solo évoqués plus haut, ils craignent un quotidien compliqué, un « basculement dans l'inconnu » : Louis « se pose un milliard de questions, qu'est-ce que ça va donner quand on sera dans... Je sais pas 45m², à deux, partageant le même habitat... Finalement allant aux mêmes soirées, mangeant aux mêmes heures, voilà, regardant le même programme télé ». Il s'agit donc d'une « adaptation » (Cynthia) qui, pour Lexie, implique des « concessions » : « ça prendrait une coupe d'années avant de m'installer dans mon domicile avec une autre personne ! ». Cette réserve quant au choix de son partenaire est fréquemment associée à la comparaison : les histoires conjugales malheureuses des proches, famille ou amis, constituent autant de raisons d'être patients, d'éléments pour justifier ses choix conjugaux et familiaux. Vincent voit que pour « pas mal de potes ça marche pas au niveau du couple », et en conclut qu'« à l'heure d'aujourd'hui le nombre de couples qui se séparent avec des gosses au milieu, qui sont petits et qui derrière sont déphasés... Moi je préfère être comme ça et puis me faire plaisir... ». Cynthia, elle, constate les difficultés auxquelles sont confrontés ses nombreux amis séparés qui vivent seuls avec des enfants : « j'les regarde rusher et j'me dis « est-ce que j'veux vraiment ça ? » ».

Malgré tout, les perspectives heureuses de la conjugalité sont fréquemment évoquées. Comme les autres célibataires de l'enquête (en tout cas, aucun n'a énoncé de refus catégorique), Maxime reconnaît que « ça doit sûrement être agréable d'avoir des enfants et une famille... ça

doit être agréable de se marier [...] c'est sûrement un grand bonheur ! ». C'est sur le mode du plaisir, du partage, du projet que sont évoqués les aspects positifs du couple, « *un bel échange, un partage enrichissant* », mais aussi d'un point de vue affectif : « *l'amour, l'affection, ça fait du bien ! Tu te sens bien quand t'es... Avec quelqu'un qui te stimule, cette personne-là t'aime, t'admire, puis c'est réciproque* » (Lexie). Souvent, revient même l'idée qu'il est plus logique, voire naturel, de vivre à deux. Amina qui fait pourtant le choix de la vie en solo ne « *pense pas qu'on soit des êtres qui peuvent être seuls toute leur vie* ». Être en solo serait donc vécu sur le mode transitif, un statut intermédiaire mais néanmoins indispensable entre deux relations : « *il manque toujours ce petit, cette partie peut-être de projet que je ferais à deux, que je fais pas tout seul, j'achèterais pas un chalet tout seul* » (Cynthia). Pour elle, le célibat à 30 ans, « *c'est plate un peu* ». Et si ce désir est plus fort chez certaines (Cynthia, Amina) que pour d'autres (Lexie, Vincent, Maxime, André), ce sont parfois des contraintes extérieures à la volonté qui entrent en jeu lorsqu'on se met en couple, comme pour Louis, qui, à 43 ans, estime, avec ironie, avoir perdu de la « *côte à l'argus* ».

Le couple est, comme pour le logement, associé à une forme de stabilité. Les personnes interrogées parlent essentiellement de « faire des projets » à deux : l'accession à la propriété, la parentalité ou partir en voyage sont autant de perspectives que l'on envisage à deux. La grande majorité d'entre eux associent l'idée de couple à celle de fonder une famille. Geneviève, par exemple, a choisi de ne pas avoir d'enfants notamment parce que « *ça impliquait nécessairement quelqu'un d'autre* » ; pour Louis, cette envie vient avec « *la mise en place de projets à deux* ».

Par ailleurs, parmi ces dix enquêtés, trois ont été ou sont en couple non cohabitant (CNC, pour reprendre la terminologie de Debest (2014)) : Geneviève, André et Pedro. Geneviève, en couple depuis peu, n'est pas pressée et ne considère pas l'emménagement comme « *une fin en soi* ». André a vécu deux ans dans le même immeuble que son compagnon ; ils ont fait, à l'époque, le choix d'habiter dans des appartements différents pour « *avoir une certaine proximité* » tout en ayant « *chacun son chez-soi* » : ils se séparent au moment où ils commencent à parler d'emménager ensemble. Pedro, lui, est en couple depuis 13 ans avec un homme qui habite dans une autre ville. Pour lui, la situation est différente : leurs activités professionnelles les contraignent à vivre loin l'un de l'autre, mais il apprécie d'avoir son « *chez-soi* », que chacun ait « *son environnement* » même si cette situation lui donne l'impression

d'avoir deux vies différentes, d'être « *bipolaire* » : « *j'ai une vie de célibataire, et pas nécessairement de couple* ». Pour eux trois donc, être en couple ne s'accompagne pas nécessairement de l'idée de partager un logement, ou alors de prendre son temps pour le faire.

3) Des enquêtés au cœur de différents réseaux de sociabilité

a) Des solos bien entourés...

L'autre aspect fondamental dans les parcours et la vie de ces enquêtés est le fait qu'ils soient extrêmement bien entourés, d'un point de vue familial, amical, conjugal pour ceux en couple, professionnel, etc. A ce titre, le second thème le plus abordé dans leurs propos est celui relatif aux aspects positifs du lien (« lien + »)²¹. Et s'ils sont particulièrement loquaces là-dessus, ils le sont finalement beaucoup moins sur les activités²² liées à ces rencontres, comme si c'était, au fond, l'aspect le moins important de cette dimension. Pourtant, ils disent tous, quels que soient leur âge et leur situation, avoir une activité sociale intense (ils sortent le soir, le week-end, partent en vacances...). De manière parfois presque philosophique, ils sont très nombreux à insister sur la nécessité qu'a l'homme à vivre en lien avec les autres et de fait, sur leurs propres dispositions naturelles à nouer et entretenir des relations sociales. Ils se qualifient ainsi souvent eux-mêmes de personnes sociables : « *j'aime bien les relations d'ailleurs humaines* » (Louis), « *j'ai beaucoup d'interaction avec les gens* » (Maxime), « *j'aime [...] être avec des gens, échanger tout ça, je parle beaucoup* » (André), « *je suis en relation tout le temps avec des gens* » (Pedro).

Les déménagements auxquels ils ont presque tous été confrontés (sauf Vincent qui reste dans la même ville) agissent comme révélateurs de ce « sens du contact », à deux niveaux. Ils témoignent des capacités de ces solos à entretenir des liens de longue durée avec les amis restés dans la ville ou le pays de départ, liens qui restent sinon aussi forts, au moins aussi importants à leurs yeux. Mais ils témoignent aussi de leurs capacités à recréer un réseau amical dans leur nouvel environnement, parfois jusqu'à ne plus envisager de retourner dans leur région initiale. Cynthia, originaire de Québec, qui a trouvé des « *supers bons amis* » à Montréal, rapporte une conversation avec une copine l'interrogeant sur son choix résidentiel. Celle-ci lui demande si elle projette de revenir à Québec : « *« noon! », j'ai découvert quelque chose à Montréal, j'ai faite un groupe d'amis que je trouve solide, puis des gens sur qui je peux compter, fait que non,*

²¹ Ce thème concerne 5,5% du corpus.

²² Nœud « sorties-activités-vacances-hobbies » : 2,7%.

je retournerais pas ». Le parcours de Louis est le reflet de cette double mise à l'épreuve des liens consécutive au déménagement. Choissant sa mutation professionnelle à Lyon alors qu'il réside Paris, il s'installe dans cette ville en conservant des liens très forts avec son réseau amical d'origine : la première année est l'objet de nombreux aller-retour entre les deux villes, pour ses amis et pour lui ; peu à peu, ces trajets s'espacent et il investit alors une énergie importante dans le tissage de nouveaux liens, notamment par la fréquentation d'associations parce que, selon lui : « *ça viendra pas tout seul !* ». Cinq ans plus tard, au moment de l'entretien, son réseau amical lyonnais s'est considérablement étoffé même s'il reconnaît que ses « *vrais amis* » (ceux auxquels il attribue la durée, la confiance, la rigolade, le soutien en cas de coup dur...) sont toujours ceux de Paris.

Ce sont donc des solos très bien entourés. Ils entretiennent d'excellents rapports avec leur famille, notamment avec les frères et sœurs, les neveux et nièces quand il y en a : cette germanité est centrale pour eux malgré un éloignement géographique souvent important. Ces liens familiaux sont évoqués sur le mode du plaisir, du partage, de ceux que l'on retrouve pour les bons moments, que ce soient des fêtes ou des repas, de ceux aussi qui font socle, chez qui et avec qui on peut se reposer, ceux qui seront là quoi qu'il arrive sans que l'on soit obligé d'être assidu dans les contacts. Amina raconte par exemple le plaisir du retour chez les parents : « *quand je rentre chez mes parents, je peux tout lâcher, comme si t'avais des poids à porter tout le temps, et que t'as... Chaque fois que je rentre en vacances chez mes parents, comme « oh c'est bon, j'ai plus à me soucier de ça, me soucier de ça, me soucier de ça », j'ai juste besoin de me dormir, de me lever puis poser mon cul, manger, et de redormir, on me dit « on va faire ça, on va faire ça », et puis je les laisse me conduire et puis j'ai rien à gérer !* ». Seul Romain semble plus réservé : « *j'ai une famille assez compliquée, donc ouai ça été un choix aussi de m'en éloigner un peu* ».

Néanmoins, cet éloignement est compensé par la force des liens et la quotidienneté des rencontres, avec un réseau amical très dense et solide qui amène souvent ces solos à considérer leurs amis comme des personnes aussi importantes que les membres de leur famille : « *les amis pour moi c'est un peu ma famille* » explique Pedro qui, déménageant du Brésil à Montréal, a choisi cette ville pour y « *construire sa base* ». Souvent, les individus rappellent la distinction entre ceux qu'ils considèrent comme leurs « *amis* » et les autres (les copains, les potes, les connaissances) : dans cette distinction intervient la notion de quantité (les amis sont peu nombreux), la force des liens (aussi inscrits dans la durée, ceux que l'on connaît depuis

longtemps) et l'idée que l'on peut partager avec eux à la fois moments heureux et moments difficiles (ils sont alors source de réconfort, de soutien, d'aide, ceux que l'on peut « *appeler à n'importe quelle heure* », etc.) Amina explique qu'elle peut « *vraiment définir qu'un pote c'est quelqu'un avec qui tu peux faire la fête, traîner, aller au resto, échanger, mais ça s'arrête là. Il y a pas de profondeur* ».

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'amis, de copains, ou même de relations de voisinage intenses comme Geneviève dans le cadre de la coopérative d'artistes, ces solos s'estiment bien entourés. Mais ces relations, loin d'être figées, évoluent dans le temps sans pour autant altérer le tissu social dans lequel ils se sont inscrits : ils sont capables de nouer et de dénouer des relations sans nécessairement être fragilisés. Amina, Lexie ou encore André notent en effet que certains liens se délitent conduisant à « *laisse[r] quelques amitiés* » : « *il y a des gens qui sont plus dans ma vie du tout parce que j'ai décidé d'arrêter de m'investir autant, et puis ils sont sortis de facto* » (André). Ces amis que l'on laisse sont le fruit de l'évolution sur des voies qui les éloignent, parfois de déceptions aussi, mais toujours en se questionnant sur sa relation aux autres : « *c'est en prenant de la distance que tu te rends compte de « est-ce que c'est bénéfique pour toi ou pas ? »* ».

Pour finir, cette capacité à s'entourer les détourne très nettement du sentiment de solitude : « *je suis seul effectivement, c'est un fait mais je l'associe pas au sentiment de solitude* » (Louis). C'est pourquoi le thème « être seul-solitude », qui rassemble les verbatims concernant les récits des moments où les personnes se retrouvent seules, est le troisième thème le plus abordé dans leurs récits. Elles racontent surtout l'équilibre qu'elles ont réussi à installer entre solitude et sociabilité ou, comme le dit André, « *entre le solitaire et le solidaire* ». Malgré ça, certains solos affrontent encore l'épreuve de la solitude à certains moments où elle devient pesante : « *me retrouver seul chez moi, effectivement j'ai plus de difficulté ces temps-ci avec ça* », dit Maxime.

b) ... Qui résistent à la norme

Ces récits laissent apparaître une grande aisance matérielle et sociale, avec l'assurance des conditions de vie très favorables. Mais on constate par ailleurs un bémol : une partie de leur discours est tout de même consacrée à certains aspects négatifs du lien aux autres. En

particulier, le fait de ressentir une pression et d'entretenir un rapport parfois très compliqué²³ avec ce qu'ils considèrent comme la norme. Même si cette thématique est assez présente ici, ils montrent une forme de résistance apaisée face à cette norme. Ils la vivent, finalement de manière assez lointaine, parce qu'il semble au premier abord que cela soit quelque chose de déjà réglé. Si les récits des moments de tension²⁴ abordent beaucoup la question des enfants (en avoir ou pas), c'est plutôt concernant des interrogations passées : pour les plus anciens qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfants et l'assument, et pour les plus jeunes qui ont accepté l'idée qu'ils pourraient ne pas en avoir. Cynthia remarque ainsi à ce sujet : « *jusqu'à il y a deux ou trois ans, je t'aurais dit que j'en voulais absolument [elle insiste sur le mot] [...] puis là je me dis « est-ce que je veux vraiment ça ? »* ». La possibilité d'être parent n'est pas vu sur le mode de la contrainte mais, à l'inverse, comme une expérience de vie qu'ils envisagent de manière positive. Les raisons sont nombreuses : vouloir vivre cet « *amour incommensurable* » et « *non fragilisable* » (André), « *s'éclater* » avec un enfant (Vincent), considérer que les enfants représentent quelque chose « *d'extraordinaire* » (Geneviève), etc. Comme pour le couple, la parentalité n'est pas pour eux une fin en soi mais plutôt un événement heureux qui pourrait, ou pas, les concerner. A 43 ans, Louis considère que « *l'occasion ne se présentera pas* » mais ne ressent pas toutefois de « *sentiment de manque* » puisque « *ça n'a jamais été un objectif de taille* ». Amina, à 28 ans, fait un constat similaire dans ce qu'il a d'apaisé : « *si j'arrive à me dire que je pourrais inclure des enfants dans ma vie, je serais vraiment heureuse je pense* ».

Pour autant, ces discussions ne se tiennent pas sans quelques résistances dans l'entourage, notamment des parents qui parfois, même à distance, ne sont pas en reste de questions ou de remarques sur le fait que leur enfant est en âge de procréer et de trouver un(e) conjoint(e). Le non-respect de la part de ses parents, frères et sœurs, à propos de ses choix conjugaux et familiaux constitue un « *poids* » pour Amina, et elle sent devoir « *se battre contre ça* ».

Mais quoi qu'il en soit, le rapport à la norme est plutôt apaisé pour eux, à l'image d'André qui considère que « *la norme a beaucoup changé avec le temps, [...] elle est beaucoup plus floue, beaucoup moins claire* », avant d'ajouter : « *il y a pas une seule norme, il y a comme*

²³ Parmi tous les enquêtés, ce sont chez eux que le nœud « pression-norme » est le plus présent.

²⁴ Nœud « tension-déséquilibre-décalage »

un spectre de normes », permettant donc à chacun d'y trouver sa place : c'est sur ce ton que leurs discours sur la pression et la norme ont été évoqués. Ils sont plusieurs à noter par ailleurs que la question des enfants est encore très reliée à la question du genre : « *c'est plus difficile chez une femme pour le regard que peut porter la société encore actuellement sur une femme qui dit ouvertement ne pas vouloir d'enfants* » (Louis). Geneviève, bien qu'ayant senti la nécessité de se positionner sur cette question à un moment de son parcours, constate que « *c'est pas parce que je pourrais être une bonne mère que je dois être une bonne mère* » ; même chose pour Lexie qui explique sa non-maternité par un choix assumé : « *je serais bien malheureuse de me mettre la pression sur avoir des enfants alors que j'en veux pas !* ».

On note par ailleurs que quatre enquêtés sur dix ont été ou sont en couple avec une personne de même sexe. Leur homosexualité peut donc permettre de mieux comprendre cette relative distance par rapport à la norme : mais cela constitue à mon sens plus une hypothèse qu'un résultat, puisqu'ils sont finalement peu à s'exprimer sur leur orientation sexuelle. Seul Louis revient sur ce parcours, expliquant que l'acceptation de son homosexualité l'a mis doublement à l'écart, d'un impératif à la conjugalité et surtout à la paternité : « *le poids de la société se porte pas sur moi de ce point de vue-là en étant homme, après par contre peut-être norme, ça va porter sur moi parce que bon, célibataire effectivement, sans enfants effectivement mais euh... Personnellement, je suis gay, donc là je suis hors norme !* ».

Le type de l'équilibre permet donc de mettre en lumière les parcours de ceux qui, parmi les enquêtés, ont les conditions de vie les plus stables et sont les mieux entourés. Les solos regroupés dans le dernier type partagent de nombreuses caractéristiques communes avec eux mais nous verrons qu'à ces bonnes dispositions s'oppose une insatisfaction pesant beaucoup sur leur appréciation à l'égard de la vie.

D. L'impatience : des parcours stables en attente d'évolution

Prénom	Ville de résidence	Âge	Profession	Statut matrimonial
Cécile	Grenoble	28	Chimiste	Célibataire
Elodie	Grenoble	39	Travail médical libéral	Célibataire
Juan	Grenoble	35	Assistant maternel	Célibataire
Renaud	Grenoble	41	Employé de la fonction publique	Célibataire
Antoine	Lyon	34	Recherche d'emploi	Célibataire
Eva	Lyon	39	Psychologue	Célibataire
Cécilia	Montréal	32	Recherche d'emploi	Célibataire
Alexis	Montréal	30	Architecte	Célibataire
Ariane	Montréal	30	Consultante en cartographie	En couple
Sébastien	Montréal	33	Développeur site web	Célibataire

Tableau 6 - Les enquêtés du profil de l'impatience

Avec le profil de l'équilibre, on retrouve des individus dont les parcours de vie prennent plutôt la forme de la linéarité, c'est-à-dire sans rupture majeure (comme pour la résilience ou la précarité) : en conséquence, ce sont naturellement les deux profils qui évoquent le moins le thème de la rupture. D'un point de vue matériel et social, leur profession et leur cadre de vie leur assurent de bonnes conditions de vie (ce sont d'ailleurs ceux qui en parlent le moins) ; ils sont par ailleurs plutôt bien entourés par leurs proches, famille et amis. Cependant, cette situation ne semble pas les satisfaire à tous les points de vue. Ces solos semblent en attente d'un nouveau projet de vie, que ce soit un changement de perspective professionnelle, un déménagement, mais surtout la rencontre d'un compagnon ou d'une compagne et un projet d'enfant. S'ils parlent beaucoup du couple (c'est le deuxième thème le plus abordé), ils parlent finalement peu des enfants²⁵ : s'exprimant à ce sujet, c'est plutôt l'idée qu'ils attendent surtout de trouver un partenaire, parfois même une stabilité de manière plus générale dans leur vie, avant d'éventuellement fonder une famille : c'est le cas par exemple de Cécilia qui ne s'estime pas suffisamment stable « *au point de vue du travail ou financier* », ni même d'un point de vue psychologique (« *je suis pas sûre d'être suffisamment à l'aise avec moi-même* »). Mais tous, sauf Alexis de manière catégorique, et Ariane plus tempérée, envisagent de fonder une famille.

²⁵ Parmi tous les types, ce sont les enquêtés qui en parlent le moins.

Dans leurs parcours, mais surtout du point de vue de leurs aspirations (ce sont eux qui parlent le plus de leurs projections), il existe donc une tension entre le fait qu'ils s'estiment relativement bien dotés matériellement et socialement mais que, dans certains domaines, les choses ne sont pas tout à fait comme ils aimeraient qu'elles soient ; en quelque sorte, que leurs aspirations ne sont pas réalisées et qu'ils s'estiment parfois privés des moyens de les réaliser. Ce n'est donc pas le profil de la privation mais plutôt celui de la demi-mesure, et de la moindre satisfaction à l'égard de la vie, comme le résume la formule de Renaud : « *non, je déborde pas d'allégresse et de bonheur, je suis pas non plus... mais je suis pas non plus désespéré, voilà !* ». Comme nous allons le voir, ces aspirations évoluent avec le positionnement dans le cycle de vie.

Cette tension s'exprime assez bien dans leur manière de se situer par rapport au monde. Ils sont plusieurs à tempérer leur récit, notamment au moment de la question sur l'évaluation de leur propre situation²⁶. Ils estiment bénéficier d'une certaine chance dans la vie, ce qui leur interdit de se plaindre : « *je peux pas me plaindre de quoi que ce soit quoi, j'ai la santé, j'ai un boulot, beaucoup de choses que les gens rêveraient d'avoir* » (Cécile), « *ma situation pourrait être énormément pire ! J'ai un travail, je mange à ma faim, je suis dans une ville agréable* » (Renaud), « *qu'est-ce que j'ai à râler, je suis en bonne santé, je travaille, je gagne ma vie et je*

²⁶ Chaque entretien se concluait par une question sur l'évaluation de sa situation, formulée plus ou moins comme ceci : « si vous pensez à votre vie en général, est-ce que vous êtes satisfait de votre situation ou vous diriez qu'il vous manque quelque chose pour être tout à fait bien ? »

suis en bonne santé, donc j'ai comme des fois je me dis pour me rassurer j'ai pas le droit de me plaindre » (Alexis).

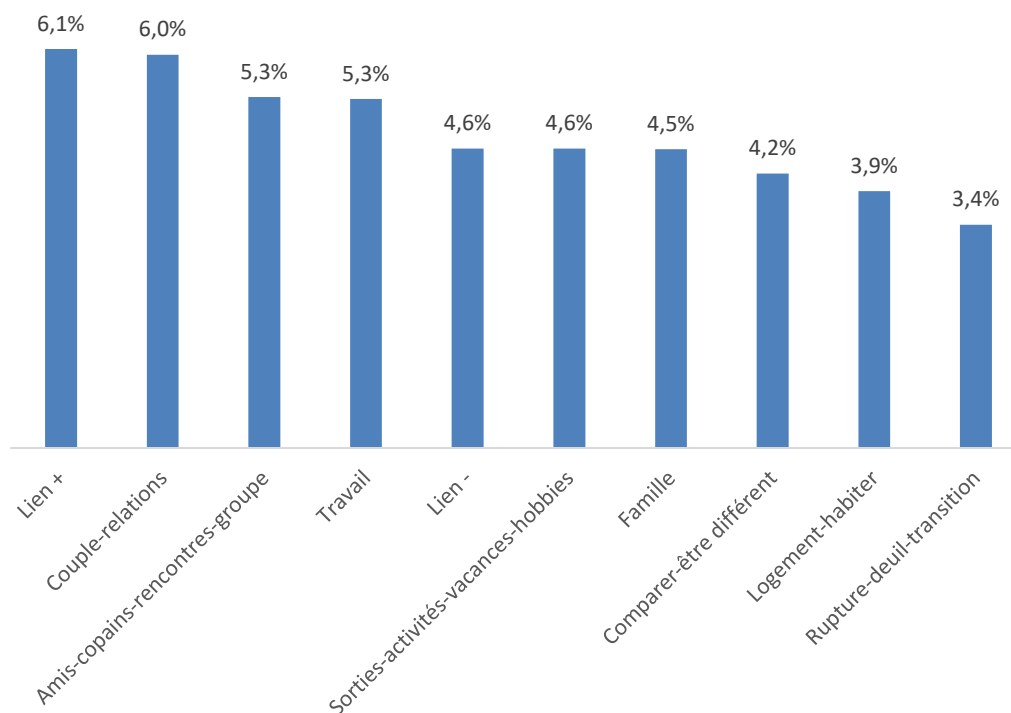


Figure 25 - Dix nœuds les plus présents dans le type de l'impatience. Lecture : 5,3 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Travail » et au thème « Amis-copains-rencontres-groupe ».

1) Le lien aux autres : une priorité

Mais ces solos sont d'abord bien entourés et sensibles à ce que leur apportent les autres comme ressources : « *j'aime bien sortir mais aussi la proximité que tu peux avoir avec les gens* » (Cécile). Et c'est ce dont ils parlent le plus : le thème consacré aux aspects positifs du lien aux autres²⁷ est celui qu'ils mobilisent le plus et ce sont, en outre, ceux qui en parlent le plus. Ils nourrissent l'idée d'aimer rencontrer des gens, créer du lien, découvrir du monde et c'est de cette manière-là qu'ils voient le couple, comme une opportunité pour s'ouvrir à de nouveaux réseaux : « *je pense que quand t'es à deux c'est une bénédiction double pour que tu t'ouvres vers les autres* ». Ils ont de fait tous d'intenses et d'actives relations d'amitié au sens

²⁷ Nœud « lien + »

large, que l'on pourrait qualifier, pour certains, d'hyper sociabilité. Alexis, par exemple, entretient un contact téléphonique quotidien avec ses amis restés en Europe ; Cécile et Elodie ont peu de soirées seules de par leurs diverses activités culturelles, sportives, ou simplement de sorties avec leurs amis ; Antoine est à la tête d'une association d'organisation de concerts : « *je sors encore beaucoup malgré tout parce qu'on organise des concerts, le soir, les bars, les sorties... Je connais tout le monde à Lyon, le milieu des concerts, les gens qui tiennent des salles, des bars* ». La fréquentation de clubs ou d'associations (danse, escalade, parti politique, organisme religieux) est souvent mentionnée et constitue un vecteur de sociabilité important, un moyen de tisser des liens plus forts qui s'exportent souvent hors de l'activité initiale : ils bénéficient donc généralement d'un réseau très étendu. Par nécessité professionnelle, Elodie a changé plusieurs fois de régions. A chaque fois, ce sont les associations et activités sportives qui lui permettent de recréer un réseau : « *la première chose que j'ai fait en arrivant à Grenoble c'est de trouver un club alpin, avant même d'avoir ouvert les cartons j'étais déjà inscrite au club* ». C'est aussi pour cela qu'ils sont nombreux à investir ou en tout cas à porter une attention particulière aux relations de voisinage, par le biais de la fête des voisins, de l'activité de gestion de la copropriété, ou de manière plus large par la fréquentation des commerces et services de proximité²⁸. Renaud, qui a une activité sociale moins intense, s'investit néanmoins beaucoup dans les services culturels de son quartier, notamment le cinéma d'art et d'essai, mais aussi les librairies : il y porte une grande attention et consacre beaucoup de temps à expliquer son attachement pour les activités culturelles. Cet intérêt pour les autres gagne aussi la sphère professionnelle, ils sont nombreux à créer des relations d'amitié dans ce cadre : Cécile a par exemple gardé des liens avec les collègues de son ancien travail qu'elle « *voit à l'extérieur* ».

Concernant la famille, les avis sont nuancés. Certains individus entretiennent d'excellents rapports avec leur famille (Juan, Cécile, Cécilia, Ariane, Sébastien), notamment les parents, frères et sœurs. Des relations qui s'expriment par un soutien moral, matériel et financier, des repas et de fréquentes occasions de rencontres. Ces relations souffrent parfois de l'éloignement géographique d'avec ses proches, Ariane regrettant par exemple de ne pas

²⁸ Parmi les dix enquêtés, quatre en parlent beaucoup : Cécile, Elodie, Juan et Renaud. Ces entretiens ont tous été réalisés dans la première vague d'enquête, qui comprenait un volet important dédié aux liens avec son environnement physique de vie (logement, immeuble, quartier) : cela explique donc en partie l'insistance sur cette thématique. Mais elle est néanmoins pertinente à étudier en ce que les enquêtés ont mobilisé d'attention à ce sujet. En d'autres termes, le seul fait de les interroger là-dessus ne suffit pas à expliquer leur intérêt : ils avaient aussi des choses à dire.

pouvoir voir ses parents aussi souvent qu'elle le souhaite : *« c'est bien d'avoir la famille, j'appelle les parents une fois de temps en temps, mais c'est vrai que on peut avoir ça [...] avoir besoin une fois de temps en temps de voir mes parents pis de m'sentir un peu enveloppé par eux »*. Pour les autres, ces relations familiales sont plus distantes, par manque de points communs (Antoine), à cause de liens *« peu chaleureux »* (Eva), de rares occasions de retrouvailles (Eva, Renaud, Elodie, Alexis). Pour deux enquêtées, la perte d'un parent alors qu'elles étaient jeunes (sa mère pour Elodie ; son père pour Cécilia) a bouleversé les relations familiales, les éloignant en partie de ce réseau-là. rendu les relations avec la famille plus compliquées. Par des conflits

Que ce soit lié à leur famille, à leurs amis, collègues, voisins, ou tout cela ensemble, ces solos se sentent, de manière générale, très bien entourés ; ils conservent des liens d'amitiés à travers les années, disposent d'un réseau familial soutenant, et renouvellent ce réseau à chaque changement de situation.

2) Situation conjugale et sentiment de solitude : une relation compliquée

a) Le couple : une relation qui fait défaut

A contrario, ce soutien relationnel pêche d'un point de vue conjugal. Tous, sauf Ariane, sont célibataires. Ils font chacun le récit de différentes histoires conjugales longues de plusieurs années, mais aussi de rencontres moins longues ou de simples aventures, de *« papillonnements »* selon la formule d'Antoine. Si l'idée d'être en couple un jour reste une aspiration forte pour tous ces solos, quelles qu'en soient les modalités, c'est d'abord le fait *« d'attendre la bonne personne »* qui revient très régulièrement dans leurs discours, de ne pas se mettre en couple avec *« le premier venu »* ni avec *« n'importe qui »* : *« je préfère être seule que mal accompagnée »* (Elodie), *« évidemment j'aimerais être avec quelqu'un mais c'est, je vais pas sacrifier, je vais pas être avec quelqu'un juste pour être avec quelqu'un »* (Cécilia), *« actuellement j'ai pas envie de me mettre avec quelqu'un mais j'aimerais ça trouver LA quelqu'un ! Ou LE quelqu'un, qui sait »* (Sébastien). L'intérêt majeur de ces enquêtés pour les aspects positifs du lien²⁹ s'inscrit en grande partie dans ce constat que le couple permet de partager un quotidien et des idées, de s'épauler, de se soutenir, de trouver quelqu'un pour être

²⁹ Nœud « lien+ » : ce sont eux qui en parlent le plus parmi tous les types ; c'est aussi le thème le plus abordé par ces solos.

conseillé dans les petites et grandes décisions, de se sentir plus en sécurité (physique et matérielle) : *« prendre les décisions toutes seules tout le temps, c'est pas toujours évident »* (Elodie). Ces aspirations sont sans doute aussi renforcées par le partage de valeurs chrétiennes chez Elodie et Cécile. Les plus jeunes (Alexis, Ariane, Cécilia) remarquent néanmoins qu'il est ou qu'il serait difficile de faire de la place à quelqu'un d'autre dans sa vie, par peur des compromis et des contraintes trop fortes : *« le couple ça me dérangerait pas, mais je m'énerve tellement vite parce qu'en fait c'est lié aux contraintes, ça m'énerve, on dirait que je n'accepte que les points positifs »* (Alexis). Même Ariane, en couple, a besoin de garder du temps pour elle, en solitaire : *« non mais non mais je l'aime et tout j'aime être en couple, mais vraiment là mon indépendance/autonomie, il y en pas, quand il s'en va là j'suis contente »*. Pour eux, être en couple ne rime pas nécessairement avec une cohabitation dans un même logement. A l'inverse, Antoine, qui consacre beaucoup de son récit à ses histoires de couple parfois douloureuses, se sent au moment de l'entretien plus apaisé, sent aussi que *« la place est faite pour autre chose »* : *« persévérer dans son être, au bout d'un moment, c'est pédaler dans la semoule, et je peux continuer à évoluer tout seul mais en fait là je suis à un moment de ma vie où j'ai de la place et j'aimerais que cette place soit occupée par quelqu'un d'autre et pour m'enrichir de nouvelles choses »*. Cette envie d'être à deux est plutôt pour lui le fruit d'une évolution de ses aspirations avec l'âge mais surtout les expériences conjugales diverses qu'il a eu : *« ce que moi plus jeune ou d'autres pouvions considérer comme une contrainte, d'être en couple, d'avoir des enfants, contraintes de temps, contraintes affectives, contraintes géographiques, etc. Ben je vois plus ça comme des contraintes mais comme de l'enrichissement »*.

b) Une solitude résidentielle pesante...

Mises en parallèle avec les autres dimensions de leur discours, ces pratiques d'hyper sociabilité masquent en partie un rapport parfois douloureux à la solitude. Le cinquième thème le plus abordé par ces enquêtés est consacré aux aspects négatifs du lien aux autres (ce sont eux qui en parlent le plus) ; ils évoquent par ailleurs deux fois plus des aspects négatifs consécutifs à la solitude que des aspects positifs³⁰. La solitude résidentielle à laquelle ils sont exposés de par leur situation conjugale pèse d'un poids certain sur l'appréciation de leur situation. Ils sont plusieurs à regretter les soirées où les dimanches passés seuls chez eux. S'ils disent profiter de

³⁰ Nœuds « être seul - » et « être seul + »

quelques moments tranquilles en solo, à la maison, c'est seulement de manière occasionnelle : « *je vais apprécier une soirée seule à la maison, deux passe encore mais vu que je suis très sociable, pas trop quoi...* » (Elodie). Cette solitude est vécue comme quelque chose de « *pesant* » (Eva), elle n'est pas recherchée : « *j'aime pas être tout seul, j'aime bien avoir des gens autour de moi, c'est vraiment important* » (Alexis). Cela n'empêche pas Alexis ou Ariane de reconnaître les avantages pratiques à ne pas vivre en colocation, de pouvoir s'organiser comme on le souhaite, de ne pas partager sa salle de bain, etc. Mais ce qui manque, plus symboliquement, c'est de ne pas être confronté au silence d'une maison vide, de se sentir en sécurité physique (Ariane), d'éviter des moments d'angoisses ou de « *ruminations* » (Sébastien, Alexis) ou la crainte de mourir seul sans que personne ne puisse intervenir (Alexis). Cette crainte de la solitude se transpose à l'extérieur quand, de manière plus large, les célibataires interrogés évitent les activités en solitaire, le cinéma que l'on ne peut pas commenter, ou un repas au restaurant. Dans ce contexte, c'est plutôt l'envie de partager un moment ensemble qui fait défaut, échanger ses avis, ses goûts : « *vous voyez le film c'est super ! Vous rentrez chez vous... Il y a un côté, il y a une perte de sens... Si vous en parlez à personne* » (Renaud). Cette crainte de la solitude touche plus fortement les personnes les plus jeunes ; les autres, celles autour de 40 ans, semblent mieux s'accommoder de ces moments, qui sont parfois même perçus comme des « *besoins* » (Eva) : « *des fois je me dis « voilà je rentre chez moi, je suis fatiguée », je suis contente de pouvoir me dire « j'ai pas à ressortir, remettre un peu d'énergie »* ».

Face à ces moments peu appréciés, ces solos investissent, comme nous l'avons vu par ailleurs, de nombreuses activités sociales ou en tout cas un lien très régulier avec les autres : « *quand je suis à la maison, si je suis tout seul, je vais souvent téléphoner à quelqu'un, et en fait j'ai besoin d'avoir ce contact juste verbal par Viber ou n'importe quoi. Mais passer un week-end tout seul sans téléphoner à personne... Non... Infaisable* » (Alexis), « *j'ai du mal à sortir mais faut que je le fasse parce que sinon je reste chez nous³¹ et je regarde le plafond, c'est pas très agréable comme sensation* » (Sébastien). Ariane, dont le projet initial de colocation s'est transformé en habitat solo (sa colocataire ne rentrant à Montréal finalement qu'un week-end par mois), regrette beaucoup ce mode de vie. Les soirées en solo chez elle ne la satisfont pas : elle envisage de retourner en colocation à la fin de son bail, quelques mois plus tard. La solitude résidentielle pèse d'un poids très lourd sur son bien-être et elle use de

³¹ Au Québec, l'expression « chez-nous » est utilisée aussi par les gens qui habitent seuls (ici, pour Sébastien : « je rentre chez-nous » alors qu'il vit seul) ; en France, on dit plutôt « chez-moi » quand on vit seul.

nombreux stratagèmes pour pallier ces moments désagréables : « *je compense excessivement là pis même si j'ai pas d'activités un soir, que je vois pas mon chum, je vais faire une marche, je vais à la bibliothèque des fois juste question de pas d'être là... Je supporte pas ça* ».

C'est donc ici que s'exprime la demi-mesure que nous évoquions en introduction : estimer vivre dans de bonnes conditions matérielles et sociales, mais ne pas être satisfait de son quotidien, trop lié à une forme de solitude, quelle qu'elle soit. De plus, elle s'exprime sur la manière de faire du lien : s'ils sont en effet plutôt bien entourés, ils expriment une relative insatisfaction sur leur place au sein de leurs réseaux de sociabilité. Signe de cette tension, ce sont les individus qui mobilisent le plus le thème de la comparaison³² : dans de nombreux domaines, ils s'estiment donc différents des gens qu'ils côtoient (ce qui n'est pas nécessairement perçu comme négatif, mais aussi comme un atout), et même, parfois, en décalage par rapport à eux-mêmes, avec le sentiment d'avoir évolué dans une autre direction et d'y chercher une nouvelle stabilité.

c) ... Qui se cumule avec le sentiment d'être différent

Au fil des années, ces solos célibataires et sans enfants voient se creuser l'écart entre leurs amis et eux, le regard de leur entourage agissant souvent comme une pression supplémentaire. C'est donc l'idée de se sentir de plus en plus « hors-norme » qui revient, sentiment qui s'accroît avec l'âge surtout quand il s'associe à l'idée de ne pas être dans la bonne étape des cycles de la vie (d'un point de vue résidentiel mais surtout conjugal et familial) : « *ça devient plus difficile maintenant parce que j'ai beaucoup plus d'amis en couple que célibataires* » (Cécilia). Ariane peine à trouver son équilibre dans cet habitat en solo qu'elle n'a pas choisi, et a du mal à assumer son choix de ne pas vivre avec son compagnon : « *j'ai des amis qui achètent des apparts, ou des même des maisons en genre plus en banlieue, ça m'étouffe de penser ça ! Puis quand je leur rends visite, je me sens étouffée un peu mais je sens que c'est une pression, comme quand je parle avec mes parents aussi c'est genre « quand même ça serait bien, tu peux trouver un truc, te poser et tout puis »* ». Le fait que leurs fréquentations vivent en couple, avec des enfants, leur impose un rythme de vie différent de leur propre rythme, ce qui impose nécessairement des réaménagements dans les relations, ou même une distanciation. A ce propos, Renaud explique de manière un peu brutale que, dans sa situation, « *quand on a des amis, il vaut mieux avoir des amis qui n'ont pas d'enfants* ».

³² Nœuds : « comparer – être différent »

Ce sentiment s'accroît avec l'âge. Renaud, Eva et Elodie, arrivés à la quarantaine, s'interrogent sérieusement sur leur projet familial. Elodie constate finalement que ses réseaux de sociabilité lui correspondent de moins en moins : la pastorale des jeunes rassemble des gens qui sont finalement beaucoup plus jeunes qu'elle, tandis que son club de randonnée est plutôt fréquenté par des personnes ayant au moins dix ans de plus. Elle envisage alors de trouver des activités plus adaptées à ses envies et susceptibles de favoriser une rencontre amoureuse : « *je vais voir, pour la rentrée, changer un peu de cercle, varier un peu les activités, et puis avancer un petit peu ! Parce que, parce que les gens ils bougent, ils évoluent, puis moi je stagne, ça va pas suffire quoi !* ». Eva, très angoissée par son projet de maternité qu'elle ne voit pas évoluer, reconnaît parfois taire son statut conjugal auprès de ses collègues de travail : « *j'ai une espèce de honte de ma situation familiale et que je dis pas, que je suis pas dans la norme, je dis pas que je vis seule* ».

Parfois, ce sentiment d'être différent se situe également au niveau culturel. C'est le cas d'Alexis et de Sébastien qui ne se sentent pas tout à fait bien intégrés dans leur nouveau milieu, à Montréal, ou en tout cas n'y trouvent des amitiés aussi fortes et réconfortantes qu'en France et en Belgique. C'est un peu « *le revers de la médaille d'être expat* » pour Sébastien ; Alexis souligne aussi le côté « *individualiste* » des québécois, qui rend « *très compliqué* » « *le relationnel avec les gens, les vraies amitiés* ». Ce manque de soutien et le sentiment de ne pas être à sa place déterminent beaucoup leur envie de retourner dans leur pays d'origine.

Pour Antoine, enfin, cette prise de conscience de la différence prend racine dans son parcours personnel : à l'aune de ses 35 ans, il se sent différent de ce qu'il avait pu être par le passé. Plus calme, moins prompt à sortir, à « *sortir se mettre des tonches et essayer de choper des meufs tous les week-ends* », il aspire à une « *forme de renoncement, parce qu'il faut accepter que c'est plus moi, plus vraiment* » et pense aujourd'hui à l'éventualité de rencontrer quelqu'un, d'avoir des enfants et de vivre à la campagne : « *en tout cas si je me projette ce serait vers quelque chose comme ça* ». L'envie de s'installer à la campagne, comme un moyen de transformer son mode de vie, s'associe à ce projet de changement : « *parce que plus de temps, pas le même rythme, plus de sens, juste... ça a pas de sens tout ça, courir, dépenser, des boulots machin, je vais pas faire mon hippie à 2 balles parce que je suis pas hippie mais oui quelque part c'est épuisant* ».

3) Des aspirations professionnelles en attente de réalisation

Enfin, c'est en portant attention à la dimension professionnelle de leurs parcours³³ que l'on peut mieux saisir leur insatisfaction. Ces solos ont en commun une relative aisance dans leur vie professionnelle, d'abord du point de vue de leurs conditions de travail ou de ce que celui-ci leur apporte en terme de sécurité financière et de stabilité. Ils sont par ailleurs quatre à chercher un nouveau job, dont deux déjà en emploi (Alexis et Ariane) : malgré tout, ils estiment tous avoir des perspectives pour l'avenir, « *des possibilités* » devant eux, parfois même l'idée de n'avoir « *aucune limite* » (Alexis). Ils font néanmoins le constat d'une forme d'incertitude qui s'exprime à plusieurs niveaux : dans la typologie, c'est donc ici qu'on retrouve le plus de solos qui cherchent un emploi ou qui ont envie d'en changer.

Ils sont d'abord quelques-uns à manquer d'enthousiasme à propos de leur activité professionnelle : employé du trésor public depuis 15 ans, Renaud apprécie son travail sans toutefois le trouver très épanouissant, compte tenu de son cursus (études en philosophie, passion pour la littérature) . Sébastien est plutôt lassé par ses horaires de bureau qui lui donnent le sentiment « *d'être dans un moule* ». Ariane occupe un emploi qui lui permet d'avoir un salaire mais qui ne lui permet pas de faire « *travailler son cerveau* ». D'autres, au contraire, trouvent dans ce domaine une réelle satisfaction, qu'il s'agisse des relations avec les collègues (Cécile) ou de la nature épanouissante de leur activité, vécue parfois sur le mode de la vocation (Elodie et Juan). Juan par exemple a entrepris une formation d'assistant maternel plusieurs années auparavant, après avoir exercé différents emplois : « *je savais que je voulais travailler avec les enfants* », « *mais j'ai pas eu toujours le courage de vouloir faire ça* » ; il est aujourd'hui pleinement satisfait de son métier.

Malgré tout, ils expriment dans ce domaine une incertitude, que ce soit sur la nature de leur profession, la manière de l'exercer, le lieu physique ou géographique dans lequel l'exercer. Seuls Eva, qui vient de changer de situation³⁴, et Juan, satisfait de son poste, n'aspirent pas au changement dans l'immédiat. Cette incertitude est évidente pour Cécilia et Antoine, qui, en recherche d'emploi, ont encore du mal à se projeter dans leur futur métier, leurs ambitions étant relativement vagues. Pour Alexis et Cécile, le changement d'emploi est plutôt associé à un

³³ Qui concerne 4% du corpus

³⁴ Psychologue, elle cumulait deux mi-temps, un à l'hôpital et un dans une association ; un an avant l'entretien, elle quitte, plutôt à contre-cœur, l'association après plusieurs restructurations pour démarrer une activité en libéral à mi-temps.

déménagement, l'envie de « *bouger* », de rejoindre son groupe d'amis – dans le Sud pour Cécile – ou de rentrer en Europe ou même ailleurs pour Alexis, puisqu'il s'estime finalement peu satisfait de son intégration sociale à Montréal. Renaud s'angoisse à l'idée de possibles restructurations de son service pouvant l'amener à changer d'emploi. Il s'inquiète beaucoup de leurs répercussions sur sa future pension de retraite : « *je vais avoir un problème en fin de vie en termes de... paupérisation certainement* » ; pour autant, bénéficiant au moment de l'entretien d'un relatif confort matériel et « social » lié à son emploi, plus différentes raisons (reconversion difficile après 40 ans, bonne entente avec ses collègues, travail peu contraignant, pression du prêt immobilier à rembourser), il n'envisage pas d'en changer. En ce qui concerne Elodie, elle vient de voir son projet de cabinet partagé échouer, suite au désistement de son associé quelques heures avant la signature. Ce projet était l'occasion pour elle de limiter ses déplacements, de passer plus de temps avec ses patients, d'accueillir des stagiaires, de réduire son emploi du temps tout en travaillant davantage en équipe. Il lui aurait permis des échanges d'expérience : soucis des patients, autres regards professionnels, petits moments informels (comme la pause-café) lui permettant de se sentir moins seule dans son travail. Compte tenu de son investissement important en énergie dans le projet, cet échec l'affecte beaucoup : « *cette année avec l'histoire du cabinet je pense que je vais prendre 4 semaines [de vacances] parce que j'ai besoin de faire un vrai break, histoire de reconsidérer mes projets professionnels et, retrouver un peu de courage* ».

Au fond, pour beaucoup, c'est l'idée d'aller vers plus d'épanouissement personnel qui domine, comme Ariane qui veut retourner dans le domaine de la recherche scientifique, ou comme Antoine dans le monde du livre par intérêt personnel : « *ça me manque vraiment* » ; Alexis et Elodie souhaitent consacrer moins de temps au travail, cette dernière aspirant par ailleurs à partager son quotidien avec un associé ; Sébastien, quant à lui, voudrait allier travail et voyage et ne plus être contraint par « *une job 8 heures par jour* » . .

4) Des aspirations qui évoluent selon les cycles de vie

On remarque en effet dans ces parcours que les envies évoluent avec l'âge. Ces dix enquêtés ont des profils différents (genre, âge, situation professionnelle et conjugale) et donc des aspirations tout aussi variées. Leurs aspirations illustrent, plutôt bien, l'évolution des individus à travers les différents cycles de vie, en fonction de l'âge et du genre. On peut identifier trois groupes au sein de ces dix enquêtés. D'un côté, on trouve les plus jeunes, Cécile,

Ariane, Sébastien, Cécilia et Alexis, tous autour de la trentaine, parfois déjà bien installés mais en recherche de stabilité professionnelle, résidentielle et conjugale ; de l'autre, ceux autour de la quarantaine, Eva, Renaud et Elodie, pour qui les projets de vie se trouvent soumis à une forte pression temporelle, notamment sur la question des enfants, d'autant plus pour les femmes ; entre les deux, Juan et Antoine, autour de 35 ans, commencent à aspirer à une vie de famille.

Pour les plus jeunes, c'est d'abord l'incertitude liée à leur futur lieu de vie. Alexis, Cécile, Ariane, Sébastien envisagent de déménager dans une autre ville, voire un autre pays, en fonction des opportunités professionnelles qui les attendent ; seule Cécilia, en recherche d'emploi, souhaite toutefois rester à Montréal. Cependant tous les cinq, qu'ils soient en emploi ou pas, se disent prêts à changer de travail en fonction des occasions qu'ils pourraient rencontrer. Dans cette perspective, se profile l'aspiration à être en couple, dans une temporalité parfois lointaine et sous des conditions bien définies : l'envie « *d'être avec quelqu'un* » sans que cela soit « *une priorité* ». Pour eux, revient souvent l'idée qu'à 35 ans s'opère une bascule, une sorte de limite au-delà de laquelle les possibilités d'évoluer dans sa vie seraient limitées : Alexis décrivant son projet de retour en Europe explique qu'il doit sérieusement envisager la nécessité de ce retour dans les prochaines années parce qu'« *à un moment donné tu rentres plus, [...] c'est pas à 35 ans que tu...* ».

Cette balise des 35 ans semble être bien illustrée par Juan et Antoine qui, arrivés à cet âge, souhaitent « *se poser* », comme le dit Juan. L'expression utilisée contient deux idées. La première exprime la volonté de se mettre en couple, de fonder une famille, d'acheter un logement ou en tout cas de s'installer durablement quelque part (Antoine se projette plus à la campagne qu'en ville désormais). La seconde se rattache à l'investissement dans leur carrière professionnelle (Antoine pour trouver un métier qui lui plaît, Juan pour passer une VAE³⁵ et être titularisé). L'idée de « *se poser* » vient après une première partie de vie pendant laquelle ils ont connu plusieurs longues histoires de couple, et de nombreuses aventures sexuelles. Plus généralement, ils ont mené une vie sociale intense (amis, sorties, rencontres, etc.) : « *des fois je me dis « merde il est passé où le temps où le célibat c'était la fête tout le temps ? » et en fait ouai ça m'est passé* » (Antoine). Pour lui, comme pour Juan, il s'agit moins ici d'un renoncement que d'une « *évolution personnelle* » (Antoine).

³⁵ Validation des Acquis par l'Expérience

Arrivés à la quarantaine, ces projets de couple et de famille se vivent, comme nous l'avons dit, sur un mode moins apaisé et plus urgent. La question des enfants est en ce sens cruciale pour Eva et Elodie qui, à 39 ans, s'inquiètent de leur capacité à procréer : c'est « *le désir de fonder une famille qui commence à se tarder un peu* » (Elodie). Depuis plusieurs années, Eva a envisagé différentes solutions et entrepris de nombreuses démarches (don de sperme, coparentalité) pour avoir un enfant, son objectif étant d'être enceinte à 40 ans. Sans solution au moment de l'entretien, elle confie : « *je pense qu'il me manque quelque chose de vraiment important pour le coup... Un couple, une vie de famille... Ça me manque d'autant que j'angoisse de me dire « est-ce que ça va être possible, j'ai plus beaucoup de temps, il y a une urgence par rapport à ça », donc non, je suis pas tout à fait bien* ». Elodie partage ce sentiment de frustration : « *j'ai envie d'avoir des enfants, et puis j'ai envie de pas être seule le soir quand je rentre du boulot, pas être seule quand je pars en montagne, avoir une bonne raison de redescendre ça peut être pas mal !* ». Parmi les trois enquêtés, le seul homme, Renaud, semble moins soumis à la contrainte du temps (« *si je rencontre quelqu'un et si je fais des enfants, c'est pas encore impossible !* ») mais aspire néanmoins à une vie de famille puisque, pour lui : « *les choses manquent un peu de sens des fois, c'est vrai que quand on a des enfants, on a l'impression que c'est un peu la continuité de soi, qu'on fait, qu'on n'a pas entre guillemets vécu pour rien* ».

Nous sommes donc là avec des enquêtés bien installés à tout point de vue : matériellement, socialement, professionnellement. Cet ancrage matériel et social se traduit par l'accession à la propriété réalisée ou en projet pour sept d'entre eux (Cécile, Elodie, Renaud, Eva, Sébastien, Juan, Alexis). La plus grande ambition d'Alexis au moment de l'entretien est d'acheter un appartement : « *je crois qu'avec l'âge qui avance, je crois qu'à un moment donné j'ai de plus en plus envie de m'installer dans une ville et de moins bouger et de commencer à développer des choses* ». Compte tenu de ses aspirations sociales (retrouver ses amis en Europe), professionnelle (vouloir trouver une bonne opportunité), mais aussi de ses déceptions quant à son intégration sociale à Montréal, il ne sait pas vraiment où investir. Il est donc difficile d'envisager ce mode de vie en solo comme un véritable choix pour eux : parfois, il s'agit plutôt de l'absence d'une autre possibilité (ne pas être en couple par exemple), parfois le choix d'une vie « en transition », un intermède en attente d'autre chose. C'est ce que résume Eva : « *le fait que je vive seule c'est aussi liée à une configuration affective qui fait que je ne suis pas en*

couple, donc cette solitude choisie dans mon habitat elle reflète une solitude que j'ai pas vraiment choisie sur le plan affectif ».

Il apparaît donc que les solos de ce type se voient confrontés à des ambitions contrariées : ils attendent des changements et des évolutions dans leurs parcours de vie, notamment d'un point de vue conjugal, mais pas seulement, nous l'avons vu. Toutes ces aspirations dans les différents domaines de leur existence se comprennent finalement mieux quand elles sont mises en écho avec des projections incertaines sur la direction que doit prendre leur vie.

Conclusion

L'objet de ce chapitre était de montrer l'hétérogénéité des profils de solos que nous avons enquêtés, d'une mère aux prises avec un cumul de difficultés matérielles et sociales, au quarantenaire urbain et heureux de l'être. Hétérogénéité toute relative néanmoins puisque l'on voit poindre, ici et là, des similitudes dans leurs parcours au point de pouvoir dégager quatre idéaux-types permettant de donner du sens à ce corpus.

Cette typologie permet *in fine* de montrer les rapports très inégaux des individus avec le sentiment de bien-être. Le travail mené dans le cadre de l'enquête IBEST permettait de dégager une définition du bien-être mettant justement en avant le poids qu'y occupe l'accord *métastable*, c'est-à-dire susceptible d'évoluer dans le temps, entre les aspirations et les réalisations. Ces quatre types font nettement ressortir cette dimension. Les femmes qui appartiennent au type de la précarité aspirent à un minimum de stabilité matérielle et sociale, encore bien loin pour certaines de leur situation au moment de l'entretien ; fragilisées de toutes parts, ce sont elles qui payent le prix le plus cher de la monoparentalité. L'analyse des parcours de solos qui se rangent dans le type de l'impatience alimentent par ailleurs cette hypothèse du lien entre bien-être et réalisations. Au contraire de ces mères précaires, ils sont mieux dotés matériellement et socialement ; mais on voit émerger, au fil de leurs discours, l'expression d'une insatisfaction, plus ou moins forte selon les profils et qui traverse toutes les dimensions de leur vie, à commencer par leur statut de célibataire.

La typologie montre par ailleurs toute l'importance, pour chaque individu, de se sentir appartenir à un milieu, à être soutenu et reconnu pour exister par soi-même. Aussi, peut-on

noter de manière générale que l'expression d'un sentiment de bien-être est moindre dans le profil de l'impatience que dans celui de l'équilibre. Pour autant, c'est dans le discours des premiers que l'on retrouve un plus fort intérêt pour les aspects positifs du lien aux autres ; et dans celui des seconds une tendance à décrire sa situation comme une relative harmonie entre soi et les autres, accordant de fait beaucoup plus d'importance aux avantages de sa solitude résidentielle puis de son célibat. Tout se passe comme si le profil de l'équilibre était le reflet de situations d'individus si à l'aise dans toutes les dimensions de leur existence que cela leur permette une pleine expression de leur individualité. Ceux-ci, ayant bénéficié par ailleurs de solides soutiens relationnels, ont acquis une confiance et une sérénité à l'égard de la vie qui les accompagnent tout au long de leurs cheminements individuels.

De la même manière, ces bonnes dispositions permettent à d'autres enquêtés de se « redresser » : le profil de la résilience laisse à voir des situations où les enquêtés ont dû recomposer leur existence après une rupture, une épreuve, une bifurcation. Il apparaît ici le fait que, bien que fragilisés et notamment d'un point de vue conjugal, ils ont réussi, par différents moyens, à retrouver une stabilité ; au fond, ils ont « tenu » dans la tempête, plus ou moins violente selon les cas. Ces moyens relèvent bien souvent d'un fort soutien des proches et moins proches permettant d'assurer une continuité de sa présence dans l'espace social et de garder une relative confiance en soi et en ses capacités à réagir.

Ces remarques ouvrent donc sur le prochain chapitre. Nous aborderons ces dernières hypothèses à travers la notion d'autonomie et de solitude ; nous verrons comment, en somme, être autonome ne signifie pas être isolé socialement et que bien au contraire, l'appréciation positive de sa vie en solo et des moments de solitude qu'elle engendre repose sur les soutiens relationnels dont on peut bénéficier.

**Chapitre V. La solitude comme mise à l'épreuve du
lien. Construction de l'autonomie dans les parcours
de solo**

Introduction

La typologie présentée dans le chapitre précédent a mis en lumière les parcours contrastés des enquêtés : si certains ont des parcours plutôt linéaires, d'autres sont marqués par des ruptures plus ou moins subies, plus ou moins soudaines. Selon les moments, l'agencement des différentes dimensions de leur vie (professionnelle, conjugale, amicale, familiale, etc.) et les ressources auxquelles ils ont accès, la solitude est vécue tantôt positivement, tantôt négativement. Il a été montré par ailleurs que ces cheminements différents configurent des rapports différents aux autres et à soi, notamment dans la manière d'affronter la solitude. Mis en parallèle, que nous apprennent ces profils différents sur la vie en solo ? Ce chapitre sera consacré à la question de la solitude, à en comprendre les ressorts, à faire le récit, en détail, de l'épreuve qu'elle représente pour ceux qui vivent en solo.

En effet, dans ce travail, la solitude n'est pas considérée comme un état *a priori* mais comme un moment qui, en fonction des individus et des circonstances, est plus ou moins bien vécu. Aussi est-ce sur le mode de l'épreuve qu'est pensée cette question, épreuve telle qu'elle est définie par Danilo Martuccelli (2006) : les épreuves sont « *des défis historiques, socialement produits, inégalement distribués que les individus sont contraints d'affronter* » (2006, p. 12). Cela permet de saisir l'enchâssement des temporalités sociales et des parcours individuels. Il s'agit du « *résultat d'une série de déterminants structurels et institutionnels se déclinant différemment selon les trajectoires et les places sociales* » (2006, p. 10). Les propositions de Danilo Martuccelli sont donc une manière de considérer les individus comme des acteurs, étant impliqués dans l'affrontement de ces défis ; leur analyse permet de « *cerner l'ensemble des tensions par lesquelles se constitue ce mode spécifique d'individuation* » (2006, p. 11). Par ailleurs, d'autres travaux mobilisant la notion d'épreuve rappellent qu'elle borne un moment soumis à une forme d'incertitude pendant laquelle les événements ne sont pas « *réglés par la routine* » (Hennion et al., 2012, p. 17).

L'étude ethnographique de la relation d'aide à destination de personnes « *dont les fonctions mentales, psychiques ou cognitives sont altérées* » dirigée par Antoine Hennion et Pierre Vidal-Naquet, dans une perspective pragmatiste, porte une attention accrue aux épreuves de la relation d'aide, ces moments définis par une ouverture de potentialités : « *le contenu exact de ce qui va faire problème dans l'épreuve n'est pas donné ; il en est de même pour la nature des ressources à mettre en œuvre pour y faire face* » (Hennion et al., 2012, p. 17). L'enquête

permet d'en identifier plusieurs, les courses, les soins, la gestion de l'argent, etc. qui sont autant « *d'analyseurs de l'aide à domicile* » et de ce qui s'y joue du point de vue de l'autonomie des personnes aidées et de leur entourage. La notion d'épreuve telle qu'elle est proposée ici trouve sa traduction dans la philosophie à travers la notion d'individuation (Simondon, [1958] 2005) sur laquelle nous nous appuyons régulièrement dans ce travail. Si nous avons déjà présenté les perspectives de la philosophie de Simondon à ce sujet, il n'est pas inutile de rappeler ici que l'incertitude correspond chez lui à cette *phase critique*, cette *opération* dans laquelle des éléments entrent en tension : « *il y a genèse de formes lorsque la relation d'un ensemble vivant à son milieu et à lui-même passe par une phase critique, riche en tension et en virtualité, et qui se termine par la disparition de l'espèce ou l'apparition d'une nouvelle forme de vie* » (Simondon, [1958] 2005, p. 235). Dans la relation d'aide, ces *épreuves* permettent ainsi de mettre en lumière la manière dont l'entourage agit « *car les personnes malades ou handicapées ne s'engagent pas seules dans la résolution des problèmes qu'elles rencontrent, elles sont enchâssées dans des réseaux relationnels parfois très étendus, connus de diverses organisations qui participent à leur maintien à domicile [...] elles mobilisent divers soutiens, que ceux-ci soient techniques, juridiques, sociaux, familiaux ou médicaux, et de la mobilisation de cet ensemble dépend la résolution de l'épreuve* » (Hennion et al., 2012, p. 18).

La solitude, comme rapport à soi et aux autres, apparaît de cette manière comme un défi contemporain et culturel que beaucoup d'individus doivent affronter, mais pas tous de la même manière et pas tous avec les mêmes ressources. Nous pouvons ainsi identifier des moments particulièrement chargés de sens et de remise en question, au cœur du processus d'individuation : il s'agit en fait d'épreuves qui, sur un temps plus ou moins long, confrontent les enquêtés à leur propre solitude, de temps pendant lesquels elle cristallise une certaine instabilité. Ces épreuves peuvent être catégorisées en trois types différents. D'abord, celles liées à des moments très spécifiques et limités dans le temps : « *le sentiment de solitude [...] est plus souvent contextualisé et circonscrit à certains moments (le soir, le week-end), où l'absence d'un partenaire privilégié pour « échanger », « rassurer » ou « épauler » se fait sentir, et à certains lieux ou activités* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 112). Il s'agit ici de moments liés à la situation qui concerne tous les enquêtés : celle de vivre seul. Dans ses résultats, l'enquête IBEST identifie cinq indicateurs des liens qu'entretiennent les individus avec autrui : l'un d'entre eux est la sociabilité résidentielle, qui permet moins de considérer « *le lien familial stricto sensu que l'entourage immédiat dont peut bénéficier la personne interrogée* » (Fargeon

et al., 2016, p. 53). Puis viennent les moments plus longs mais néanmoins ponctuels, qui sont en fait très liés à l'articulation entre les différentes étapes du parcours de vie, dans toutes les dimensions mais surtout conjugale et familiale. Un dernier type d'épreuves caractérise la solitude qui dure, qui s'installe et qui rapproche ceux qui les vivent d'une forme de désaffiliation. A chaque fois, nous identifierons les modalités d'expression de ces moments compliqués et douloureux – ou qui ne le sont parfois pas –, la manière dont ils agissent sur le sentiment de solitude ; nous nous intéresserons aussi aux réponses des enquêtés pour y faire face mais aussi aux impossibilités d'y remédier, en montrant les ressources sur lesquelles ils peuvent – ou pas – s'appuyer.

Mais ce chapitre sera d'abord consacré à la question de la solitude, afin de la définir au regard d'autres concepts, l'isolement notamment, pour mieux en dessiner les contours sociologiques. Ensuite nous nous attacherons à une analyse détaillée de ces *épreuves* de la solitude, c'est-à-dire tous les moments où elle apparaît dans les histoires de vie des solos. Enfin nous viendrons questionner de manière plus large le lien entre ces épreuves et les processus d'autonomisation, mettant en lumière la place qu'y occupent les supports relationnels.

I - Le sentiment de solitude : « plus que la simple présence de quelqu'un »

A. De la solitude chez les solos

Dans le cadre de ce travail de recherche sur les formes de sociabilités, la solitude apparaît comme une manière particulièrement pertinente de questionner le lien social. Elle « dévoile un nouveau visage de la société française et devient une clé de lecture originale qui invite à penser autrement notre « vivre ensemble », ses implications individuelles comme ses métamorphoses » (Van de Velde, 2011, p. 27). Nous avons replacé nos réflexions sur les solos dans un contexte d'interrogation sur l'individualisme¹, lequel nous invite à réfléchir sur un possible « déclin des sociabilités » ou plutôt à « comprendre ce phénomène comme une représentation d'un rapport à l'autre renouvelé » (Doucet, 2009, p. 113).

¹ Le Chapitre II a pour objet de replacer les interrogations de la thèse dans son contexte contemporain, notamment d'un point de vue scientifique et théorique.

Interroger le mode de vie des personnes en solo est, au fond, un moyen de questionner les formes de solidarité telles qu'elles sont pensées et vécues aujourd'hui à travers une des formes la plus actuelle de la solitude, expérience qui « *figurerait parmi les nouveaux maux de notre civilisation occidentale* » (Campéon, 2015, p. 20). Ce mode de vie place les individus, par leur situation résidentielle, dans une condition qui les expose de manière accrue à l'isolement et à la solitude. Or, la vie en solo recouvre en fait des situations extrêmement hétérogènes, inégalement concernées par ces problématiques. L'augmentation de la monorésidentialité a touché tous les âges (Campéon, 2015, p. 25) et répond à différentes logiques déjà évoquées, fragmentation des parcours conjugaux, vieillissement de la population, émancipation des femmes, « *diffusion de valeurs progressistes* » (Campéon, 2015, p. 22), etc. Dans cette perspective, il est important de « *distinguer le sentiment de solitude (c'est-à-dire la solitude telle qu'elle est ressentie et exprimée par les individus), l'isolement relationnel (défini comme une carence en liens sociaux) et la solitude résidentielle (c'est-à-dire le fait d'habiter seul)* » (Dupont, 2013, p. 134).

Par ailleurs, le mode de vie en solo peut être « *un facteur aggravant de solitude* » (Hannoun, 1992, p. 19) : il augmente en effet le risque de mal-logement (le taux d'effort étant plus important que pour les couples par exemple), lui-même étant une cause d'isolement. La Fondation Abbé Pierre consacre ainsi la moitié de son rapport annuel paru début 2020 sur les conditions du mal-logement en France aux ménages d'une personne (Fondation Abbé Pierre, 2020). Mais ce mode de vie n'en est pas pour autant « *une condition nécessaire ni suffisante* » (Hannoun, 1992, p. 19) : nous allons le voir.

B. Eléments de définition & données de cadrage

Solitude, sentiment, isolement : de quoi parle-t-on réellement ? Ces notions sont parfois confondues dans le langage courant tout comme dans les travaux scientifiques (Kaufmann, 1994).

Ici, une première question émerge : en quoi la solitude se distingue-t-elle d'autres concepts, comme l'isolement relationnel ? Étymologiquement, la solitude renvoie plutôt à une situation ou une période pendant laquelle un individu se trouve « *sans compagnie, séparé,*

momentané ou durablement de ses semblables »² ; il s'agit au fond d'un moment où il se trouve seul.

D'un point de vue statistique et telle que définie par les travaux en sociologie, la notion d'isolement se distingue bien de celle de solitude. Même s'« *il n'existe pas de définition évidente de l'isolement social* » (Serres, 2017, p. 6), quelques éléments nous permettent de poser des bornes. Pour le Conseil Économique, Social et Environnemental (CESE), il caractérise « *la situation dans laquelle se trouve la personne qui, du fait de relations durablement insuffisantes dans leur nombre ou leur qualité, est en situation de souffrance et de danger* » (Serres, 2017, p. 15). Dans l'enquête de l'INSEE³ qui fait référence à ce sujet, l'indicateur d'isolement relationnel est « comptable » : il est « *obtenu conventionnellement en dénombrant les personnes n'ayant eu que quatre contacts ou moins d'ordre privé avec des personnes différentes, de visu ou par téléphone (hors ménage) au cours d'une semaine donnée* »⁴ (Pan Ké Shon, 2003, p. 4). D'autres travaux et rapports se basent aussi souvent sur ce critère de rareté des contacts et relations, mais plutôt à partir du nombre de réseaux auxquels les individus ont accès (Observatoire de la Fondation de France, 2016 ; Serres, 2017) : dans ce cas, est dit isolé un individu n'ayant accès qu'au seul réseau familial, par exemple. L'isolement devient en ce sens un « *phénomène mesurable, renvoyant à une situation concrète* »⁵ (Observatoire de la Fondation de France, 2016, p. 2). Cette situation que l'on peut caractériser numériquement par le dénombrement des relations se double d'un ensemble de « *circonstances pouvant être sociales, économiques, politiques mais aussi physiques ou psychologiques* » (Van de Velde, 2011, p. 11) qui empêchent l'individu de participer et d'être actif socialement.

De ce point de vue, la frontière entre solitude et isolement est mince. Selon les définitions proposées ici, un individu isolé a de très fortes chances de se trouver dans une situation de solitude. Néanmoins, la solitude ne correspond pas toujours à de l'isolement : on peut se trouver seul « *momentanément* » sans pour autant ne pas être entouré par ailleurs et savoir que l'on dispose d'un réseau relationnel soutenant.

² Définition du CNRTL.

³ Rapport qui s'appuie sur les résultats de l'enquête « Vie de quartier »

⁴ Le nombre de quatre est un choix arbitraire, qui correspond néanmoins au premier décile de la distribution du nombre de contacts.

⁵ La Fondation de France réalise régulièrement des enquêtes sur les solitudes. L'enquête de 2016, réalisée par le CREDOC, a retenu l'approche qui s'appuie sur l'étude de 5 réseaux relationnels pour définir isolement (amis, voisins, famille, associatif, professionnel). Dans cette étude, les relations au sein du ménage ne sont pas prises en compte.

Concernant le sentiment de solitude, les définitions sont moins précises, moins comptables que l'isolement. Mais tous les auteurs évoquent son aspect subjectif, puisqu'il fait « *intervenir la subjectivité des acteurs qui, même bien entouré, peuvent s'estimer très seuls* » (Charbonneau, 2009, p. 113) : cette expérience de la solitude est « *fondamentalement inscrite dans la dynamique de nos appartenances et de leur réversibilité* » (Van de Velde, 2011, p. 27). C'est ainsi qu'elle est donc définie par l'ANESM (Agence Nationale de l'Evaluation et de la qualité des Etablissements et Services Médico-sociaux qui a fusionné en 2018 avec la Haute Autorité de Santé) en 2011, dans un programme sur la qualité de vie en EHPAD, le sentiment de solitude pouvant être lié à des aspects objectifs de rareté des liens sociaux et/ou à des aspects subjectifs liés à une perception négative de relations bien présentes (Guérin, 2018). Erika Flahault en propose ainsi une définition élargie : « *c'est un état d'âme, vécu sur un mode émotionnel, douloureux, angoissé. Ce n'est pas être seul, c'est se croire seul et ressentir cette solitude comme le malheur d'être séparé des autres, perdu, abandonné, réduit à soi-même* » (Flahault, 2009, p. 11).

Certaines caractéristiques sociodémographiques ou des parcours de vie peuvent être pris, par ailleurs, comme des facteurs qui augmentent à la fois le risque d'être isolé et le risque de se sentir seul : la vieillesse, la précarité matérielle, les ruptures dans les parcours biographiques, le célibat, le fait de vivre en ville, d'être un homme ou une femme, d'être originaire de l'étranger, etc. Nous verrons que ces données de cadrage permettent souvent de mieux saisir pourquoi certaines épreuves étaient plus difficiles pour certains enquêtés que pour d'autres.

Souvent dans ce travail sont mobilisées des travaux et des enquêtes françaises. Au Québec, où nous avons mené une partie des entretiens, et selon quelques enquêtes, les ressorts du sentiment de solitude suivent à peu près les mêmes dynamiques : vieillesse, isolement, genre, précarité, etc. L'enquête de l'Institut National de Santé Publique du Québec (INSPQ) montre néanmoins que, parmi toutes les provinces du Canada, le Québec semble être celle où vivent le plus de ménages solos et où s'exprime le plus fort sentiment de solitude (Maltais, 2018). C'est dans cette région que l'on trouve par exemple le plus de personnes qui disent manquer de compagnie. S'ils voient un peu plus leur famille que les autres, ils sont aussi les moins entourés d'un point de vue amical et ont moins de connaissances, fréquentent moins leurs voisins ou sont

moins bénévoles : les plus de 75 ans sont par exemple un tiers au Québec à déclarer « ne pas avoir d'ami intime » contre un dixième de l'ensemble des canadiens. Le rapport de présentation⁶ duquel sont issus ces données appuie néanmoins le fait que peu de travaux sont directement consacrés à la solitude et au lien social dans la population générale au Québec ; c'est aussi le constat dressé pour cette recherche. Mais certains ouvrages, travaux et enquêtes constituent malgré tout des références pour questionner la solitude au Québec. En 1993, l'*International Review of Community Development* publie un numéro, coordonné par Jean-Claude Martin et Françoise-Romaine Ouellette, consacré à la solitude et à la « structuration de nouveaux liens sociaux ». Dans la même perspective, est publié en 2008 un ouvrage collectif « Habiter seul : un nouveau mode de vie ? » (Johanne Charbonneau, Annick Germain, Marc Molgat). Ces deux sources traitent, à travers leurs nombreux articles et chapitres, brossent le tableau des solitudes contemporaines en abordant des thématiques diverses, le genre, l'âge, l'ethnie, l'évolution des formes de familles, le repas, etc. On trouve par ailleurs dans le travail de Marie Chantal Doucet des éléments permettant de mieux saisir le sens de l'expérience moderne de solitude (Doucet, 2007).

C. Solitude heureuse, solitude malheureuse : des formes idéaltypiques à modérer

Une fois ces données de cadrage posées, il faut en revenir au sens que revêt l'expérience de la solitude aujourd'hui. Nous posons en introduction de cette thèse l'idée que l'idéal d'émancipation et d'autonomisation de « l'homme moderne » avait fait émerger un discours très positif à l'égard de la solitude. Nous avons montré en quoi elle était liée à des « révolutions » philosophiques, historiques, politiques, sociales procédant d'une mutation d'un système d'État-providence basé sur un projet d'universalité et de cohésion sociale, à un système libéral reposant sur des dynamiques de « *dé-collectivisation* » (Castel, 2011, p. 20). Le pendant de cette dé-collectivisation est un mouvement faisant la promotion de l'individu et l'entreprise de soi (Abdelnour et Lambert, 2014) : il s'agit, pour chacun, d'être de plus en plus responsable de son propre devenir au détriment d'une régulation étatique qui assurait, un temps, une sécurisation et une protection collective minimale. Si ces mutations ont souvent été observées à l'aune des politiques de l'emploi ou d'accès à la protection sociale (Castel, 2011 ; Duvoux,

⁶ Le rapport lui-même reste malgré tout assez fragile d'un point de vue scientifique, en tout cas tel qu'on le trouve en ligne : aucune information sur les données sur lesquelles s'appuient les résultats n'est spécifiée.

2017 ; Abdelnour et Lambert, 2014, pour ne citer que quelques exemples), elles peuvent permettre de comprendre comment ces manières de se dire plus autonomes, plus indépendants ont des effets sur la manière de dire son parcours personnel, ses liens avec les autres, la famille, les amis, le couple, etc. Ce que Martin Kohli considère appartenir à une « *évolution des codes biographiques* » plus individualisés (Kohli, 1989).

Dans ce contexte, « être autonome » ou « bien vivre seul » deviennent des modalités d'existence très valorisées. La solitude se lit alors comme une forme d'épanouissement personnel et de retour à soi ; la solitude est recherchée, vue « *comme ressource et comme reflet ultime du sujet autonome* » (Van de Velde, 2011, p. 33). Elle représente une pause dans l'agitation du monde et permet de se replier sur soi-même. Cette forme de solitude correspond à l'idéal-type de l'individu hypermoderne qui « *se veut déconnecté, désengagé, n'ayant d'autre objectif que de réaliser son auto-accomplissement* » (Castel, 2006, p. 120). C'est ce type de discours, évoqué en introduction de la thèse, que l'on a retrouvé à propos du confinement et de la manière, très « valorisée » dans l'arène médiatique, d'y faire face.

Nous posons ainsi en introduction que cette vision romantique de la solitude soulevait des questions plus générales sur les inégalités sociales face à l'expression sublimée de cette situation. Par conséquent, à cette solitude « choisie » s'oppose l'autre forme idéal-typique de ce rapport à soi, la solitude « subie » : pour beaucoup d'autres, les « *perdants* », ceux que Robert Castel appellent les « *individus par défaut* » (Castel, 2006, p. 123), ceux qui ne disposent pas des ressources pour se socialiser, pour occuper l'espace social, pour, en somme, exister en tant qu'individus. Cécile Van de Velde distingue différentes étapes dans ce processus de marginalisation. Si la solitude peut apparaître comme un vertige lié à l'épreuve de soi accentué « *par l'horizon d'une possible chute sociale* » (Van de Velde, 2011, p. 33), elle peut aussi, suite à une rupture radicale, être provoqué par une distanciation de son « *collectif initial d'appartenance* » et se caractériser par la sensation de manque ou de perte, familiale ou sociale. « *Au bout de ce processus vient la solitude durable* » qui « *s'associe à des sentiments d'inutilité, d'abandon* » (Van de Velde, 2011, p. 35) : ces processus de désaffiliation aboutissent parfois à des formes extrêmes de marginalisation qui déstabilisent l'individu dans tout ou partie des espaces sociaux auxquels il appartient. Au fond, cette mythologie moderne de l'homme autonome est source de « *nouvelles formes de précarité* » (Campéon, 2015, p. 20), relationnelle et sociale, qui isolent parfois durablement des individus dans des parcours de vie chaotiques : « *ces itinéraires vers la grande solitude se logent aux interstices de notre maillage social, laissé*

vacant par une couverture partielle et segmentée » (Van de Velde, 2011, p. 36). Dans l'incapacité de « nouer des liens émancipatoires » (Campéon, 2015, p. 22), ces individus se retrouvent mis au ban de l'activité sociale.

Toutefois, nous faisons le pari que cette lecture binaire ne permet pas de saisir les ressorts de la solitude dans toute sa complexité. Si la présentation sous forme de « pôle » de la solitude est utile pour montrer comment elle peut être à l'origine de désaffiliation et d'exclusion sociale, elle montre mal comment « l'épreuve » de la solitude se niche dans les interstices des parcours de vie et du quotidien de tous les individus. Derrière les « définitions » (solitude, isolement, sentiment de solitude) se laisse à voir la complexité à définir d'un point de vue sociologique ce qu'*est* la solitude, ce qu'elle *fait* aux individus et la manière dont ils s'en saisissent, dont ils la racontent au travers de leurs parcours de vie. Quelques éléments nous permettent de moduler ces oppositions idéal-typiques de la solitude entre sa face « pathogène » et sa face plus « heureuse ».

Un sondage TNS SOFRES (Petit et Hipolite, 2010) montre que 35% des individus appartenant aux catégories les plus défavorisées se sentent isolées, contre 28% des plus aisées. Ce sont donc les individus les plus en difficulté, au bas de l'échelle sociale qui sont les plus isolés et qui se sentent le plus seuls. Cette remarque concerne les individus ayant un faible niveau de diplôme, de faibles revenus, ceux qui ont « du mal à s'en sortir », les chômeurs et ceux qui sont éloignés de l'emploi, les foyers monoparentaux... Toutes ces caractéristiques étant par ailleurs fortement corrélées. L'ensemble de ces mauvaises conditions de vie est extrêmement néfaste pour l'inscription d'un individu dans la société et particulièrement favorables à la désaffiliation sociale. Serge Paugam parle, dans le cas du chômage, de « *rupture cumulative des liens sociaux* » (2006), c'est-à-dire un affaiblissement de la vie sociale dans toutes les sphères et une marginalisation sociale liée à la perte de son emploi. Le rapport de la Fondation de France (2016) montre à quel point des conditions de vie précaires sont sources de désaffiliation : les isolés sont plus que les autres susceptibles de restreindre leurs dépenses de santé ou d'alimentation, d'être en retrait d'une vie culturelles et des pratiques de loisirs, de subir un isolement numérique, une distanciation voire d'une défiance vis-à-vis des institutions, de se sentir inutile, exclu ou abandonné, d'avoir du mal à faire du lien et à être moteur de l'activité sociale, de se sentir en sécurité, etc. *In fine*, l'ensemble de ces facteurs contribue à un repli sur soi (Fondation Abbé Pierre, 2020). La typologie présentée en amont abonde dans ce sens : ceux qui affrontent le mieux le fait de vivre seul sont généralement mieux dotés socialement et

matériellement. Or, plusieurs éléments nous permettent d'affirmer que l'expérience de solitude ne peut pas être réduite à ces facteurs.

Les résultats de l'enquête IBEST participent à moduler cette relation automatique entre précarité et isolement : parmi les individus qui ont été enquêtés dans le cadre du programme IBEST, ceux qui semblaient le plus satisfaits de leur existence étaient ceux qui, « *d'un point de vue socio-économique [...] appartiennent plus souvent à des milieux plus modestes* » (Fargeon et al., 2016, p. 57). Sans être les plus précaires de l'échantillon, on trouve toutefois ici ceux qui semblent le mieux entourés, d'un point de vue familial notamment. Par ailleurs, nous avons mentionné plusieurs fois que cette même recherche distinguait parmi ses enquêtés la classe des « solos », bien mieux dotés matériellement et plus diplômés que les autres enquêtés, mais qui semblaient émettre quelques réserves quant à leur satisfaction à l'égard de la vie.

Sentiment de solitude et isolement ne se recoupent pas toujours de manière exacte. Si les personnes isolées sont – beaucoup – plus sensibles que les autres à la solitude (18% contre 7% des non-isolés), l'enquête de l'INSEE montre que ces deux dynamiques sont en partie déconnectées (Pan Ké Shon, 2003) : « *38% des personnes objectivement isolées déclarent ne pas se sentir seules* » (Observatoire de la Fondation de France, 2016, p. 22). La mise en parallèle de la situation des plus jeunes et des plus âgés révèle bien une distinction entre isolement relationnel et sentiment de solitude. L'enquête « Vie de quartier »⁷ s'appuie sur deux indicateurs partiels de solitude et de mal-être (« avoir l'impression d'être seul » et « s'ennuyer »). Elle révèle que les jeunes (15-19 ans) se sentent plus seuls et s'ennuient plus que les autres catégories d'âges alors même que ce sont ceux qui sont le plus entourés, et donc les mieux protégés de l'isolement relationnel.

A partir de ces réflexions, nous pouvons modérer le lien entre « *situations objectives d'isolement et perception subjective de la solitude* » (Kaufmann, 1995, p. 124). Le sentiment de solitude n'a pas toujours à voir avec l'idée d'une présence physique immédiate (Elias, 1987) : « *sept personnes sur dix qui disent ressentir de la solitude ne vivent pas seules* » (Hannoun, 1992, p. 18). Dans notre enquête, plusieurs solos ont fait le récit de ce qu'ils estimaient relever

⁷ L'enquête « Vie de quartier » a été effectuée dans le cadre du dispositif d'Enquêtes Permanentes sur les Conditions de Vie des ménages (EPCV). Elle a été menée par l'INSEE en partenariat avec plusieurs organismes et acteurs du logement. La collecte s'est déroulée d'avril à juin 2001 auprès de 12 000 personnes représentatives de la population métropolitaine. L'enquête a porté uniquement sur les personnes vivant dans leur logement : les personnes résidant en institution n'ont pas été interrogées.

d'un sentiment de solitude. « *Quand je me dis « je me sens seule »* », explique Amina⁸, « *c'est vraiment « je suis seule là tout de suite », j'ai un vide à l'intérieur et qui ne correspond pas forcément au fait que tu sois entouré ou pas, parce que tu peux avoir des gens autour de toi mais être seul* ». C'est aussi le cas d'Antoine, 34 ans, célibataire et sans enfant, qui raconte son parcours conjugal. Pour lui, se sentir seul peut être lié au fait de se sentir en décalage avec ceux de qui l'on devrait être le plus proche, sa famille ou ses précédentes compagnes : « *plus les personnes sont proches, plus le décalage peut être profond et te revenir de manière hyper brutale à la gueule et chez moi ça s'est toujours plus joué là ce sentiment de solitude que la simple présence de quelqu'un* ».

Dans un article consacré à l'intérêt de la sociologie pour le concept de solitude, Cécile Van de Velde (2018) décrit les évolutions dans le traitement de cet objet dans les travaux des sociologues, notant finalement que ses trois « *facettes interdépendantes* » (Van de Velde, 2018, p. 9) semblent aujourd'hui appréhendées ensemble. La solitude est ainsi, à la fois, une manière de *vivre seul* (dans le sens d'un mode de vie lié au partage ou non d'un lieu), d'*être seul* (dans une perspective relationnelle) et de *se sentir seul* (dans le sens d'une expérience sociale d'un point de vue subjectif). Cette proposition lie trois dynamiques différentes mais complémentaires dans l'appréhension de la solitude ; aussi, est-ce dans cette perspective que ce travail s'inscrit.

Ici, nous avons choisi de plutôt parler de la solitude, définie comme le fait d'être seul, sans connotation positive ou négative : c'est en tout cas le terme employé dans l'enquête et dans l'analyse. Le sentiment de solitude sera plutôt réservé à une expérience négative de la solitude. Aucun enquêté interrogé ne se trouve être en situation d'isolement telle qu'elle a été définie précédemment. En revanche, nous pouvons identifier chez certains des dynamiques proches, liées ou non à des ruptures de diverses natures, et qui tendent vers une forme de désaffiliation sociale, correspondant à un rétrécissement du réseau relationnel.

C'est donc au pluriel que les solitudes doivent être appréhendées, celles-ci ayant « *plusieurs visages* » alors que « *sous ce terme unique se cachent des réalités bien différentes* » (Campéon, 2015, p. 7), et nous allons désormais tâcher d'en décrire quelques épreuves.

⁸ 28 ans, doctorante, française d'origine vivant à Montréal

II - Les épreuves de la solitude

Une fois ces éléments posés, nous allons décrire ce qui constitue les « épreuves » de la solitude. Nous verrons qu'elles peuvent appartenir à des moments très courts, ou, à l'inverse, être liés à une forme de lassitude ou d'angoisse plus générale à l'égard de la vie.

A. Des moments précis, entre solitude résidentielle et contraintes du célibat

Les histoires de vie de ces solos sont ponctuées de moments heureux et malheureux ; une enquête sur tout autre type de public aurait évidemment abouti au même constat. Or, il se trouve que ces solos, malgré la diversité des profils que nous avons exposée en amont, ont en commun un certain nombre d'épreuves qui sont propres à leur situation résidentielle et à leur statut conjugal. Certaines de ces épreuves s'incarnent donc dans des moments précis, correspondant essentiellement au fait de vivre seul dans son logement, liées à des moments très marqués socialement : il s'agit de moments associés, dans les pratiques et dans l'imaginaire, à des moments qui se vivent sur un mode collectif (le soir, le week-end, Noël, etc.). Certaines épreuves sont ainsi spécifiquement liées au fait de vivre seul ; d'autres plus largement au fait de ne pas être en couple.

Le célibat est en effet un facteur supplémentaire susceptible de faire ressentir un sentiment de solitude. Malgré tout, les réseaux de sociabilité des personnes qui vivent seules sont plus importants que les autres, notamment concernant les sociabilités tournées vers l'extérieur, voire que « *bien au contraire, [elles] montrent une plus grande aisance à développer des contacts avec leur entourage que les couples* » (Pan Ké Shon, 1999). Or, l'ancrage social des solos (qui peut dans certains cas être très puissant) ne « *compense pas l'absence de contacts au sein du foyer* » (Pan Ké Shon, 1999, p. 2) : souvent, l'absence et le manque d'un compagnon ou d'une compagne n'est qu'en partie atténuée par le soutien des amis ou de la famille. De la même manière, l'isolement est exacerbé chez les familles monoparentales (dont 85% des responsables sont les mères), mais la présence des enfants semble atténuer le sentiment de solitude (Pan Ké Shon, 1999). Aussi, le célibat semble-t-il constituer une condition ni nécessaire, ni suffisante pour souffrir de solitude.

1) Les moments de la solitude résidentielle

Soirées en solo, du repos à l'isolement

La solitude est d'abord ressentie le soir chez les enquêtés, le manque d'une présence physique, l'impossibilité de raconter sa journée, partager les soucis du quotidien, se changer les idées. Ce qui manque c'est autant une présence qu'un partage d'intimité qui n'est compensé qu'en partie par les amies, surtout « *plus facile en couple* » (Emmanuelle⁹). Cynthia¹⁰ évoque ainsi les difficultés ponctuelles de ses soirées en solo, après le travail : « *j'veux juste jaser ou juste avoir quelqu'un pour dire que tout est correc', ça va bien aller, c'est pas grave. Juste quelqu'un qui va te ramener sur terre, tu peux tourner tes problèmes tout seul longtemps aussi* » (Cynthia, 30 ans, Montréal).

Certains enquêtés multiplient les stratégies d'évitement par les sorties et les activités, les plus jeunes des solos faisant souvent le constat d'une hyper-sociabilité amicale les soirs de semaine, d'enchaîner les sorties, les concerts, les bars, les balades, le sport, les repas au restaurant, les invitations, la fréquentation des associations, les rencontres et aventures sexuelles, etc. Cynthia, se qualifiant d'« hyperactive », décide même de déménager pour un appartement plus petit et donc moins coûteux au vu du peu de temps qu'elle l'occupe. Ariane, qui, à 32 ans, vit seule par défaut¹¹, ne supporte pas de rester seule chez elle et « *compense excessivement* » par de très nombreuses occupations (yoga, sorties, bar...) : « *si j'ai pas d'activités un soir, que je vois pas mon chum, je vais faire une marche, je vais à la bibliothèque des fois juste question de pas être là* ».

Mais cette intense activité a un coût « physique », les couchers tardifs et consommation d'alcool ou de drogues entraînant une fatigue physique et psychique liée à l'obligation d'être disposé à socialiser et à discuter, à être jovial et sympathique, qui « *nécessite une attention focalisée, du temps et des efforts, et notamment de renoncer à la posture de relâchement propre à la vie quotidienne à domicile* » (Pharabod, 2007, p. 284). Eva renonce parfois à sortir par crainte de décevoir les « *attentes* » de ses amis, celles « *d'être ouverte, d'être agréable [...] puis des jours où je suis de mauvaise humeur, j'ai pas du tout envie de faire d'effort* ». C'est aussi pour cette raison que de nombreux solos estiment maintenir un équilibre entre leurs sorties

⁹ 39 ans, Lyon, célibataire, sans enfants

¹⁰ 30 ans, Montréal, célibataire, sans enfants

¹¹ Pour rappel, elle a emménagé avec une colocataire qui a décidé, peu de temps après, d'habiter la plupart du temps chez son compagnon dans une autre ville ; elle ne revient à l'appartement qu'un week-end par mois.

et les moments de solitude chez eux, pour ceux qui arrivent à les affronter sereinement : lecture, film, bricolage, télévision, cuisine, sont autant d'activités qu'ils prennent plaisir à faire seul, rejoignant par-là les aspects positifs et recherchés de la solitude mentionnés en amont. Cette solitude est d'autant plus appréciée quand les enquêtés sont très sollicités et socialisés dans leur journée de travail : *« j'ai un job assez social, les répétitions, le travail de bureau, je suis toujours avec des gens, des rencontres, des réunions, des choses comme ça, quand j'arrive à la maison, c'est tranquille, j'aime bien ça »* (André).

D'autres se voient « coincés » chez eux, par manque de proposition, de proches à contacter mais surtout, chez les familles monoparentales, de disponibilité. La fréquentation du parc devient, pour certaines, une sortie incontournable avec les beaux jours, l'occasion de retrouver les copains de l'école et pour les parents de tisser des liens, qui deviennent parfois amicaux : *« maintenant on sort de l'école, systématiquement on va au jardin de ville »*¹² (Charlotte). Les mères sont nombreuses à raconter ces moments d'ennuis une fois les enfants couchés : *« je la couche, une histoire et après je peux me poser. Mais il est déjà 9h ! Et là la solitude par contre on la sent vraiment, extrêmement à ce moment-là, c'est juste des fois... Insupportable ! »* (Ana) ; *« je fais pas d'activités le soir, je fais... rien d'autre que m'occuper de mon enfant ! »*. Ces moments difficiles sont « contournés » par l'invitation d'amis à manger, le soir. Mais c'est aussi le recours aux « réseaux sociaux » (entendus, dans leur sens large, plutôt comme des « dispositifs de médiation ») qui aident à socialiser, la fréquentation de Facebook, Twitter ou d'autres permettant de maintenir ou de créer du lien tout en restant chez soi : *« c'est pas que c'est toujours fun mais après moi c'est beaucoup sur les réseaux sociaux, franchement je passe mes soirées sur Twitter, je suis jamais toute seule »* (Nathalie).

Pour ces mères, ce manque de disponibilité lié à de lourdes responsabilités parentales et à des moyens limités pour y faire face (notamment financiers), se traduit par une baisse des fréquentations amicales, des sorties et de fait, des possibilités de rencontre amoureuse et/ou sexuelle. Nathalie, dont l'ex-conjoint a la charge de sa fille un week-end sur deux, raconte ainsi le peu de temps dont elle dispose pour une sortie et éventuelle rencontre : *« j'ai eu des mecs avec qui j'ai commencé à chatter le dimanche, « alors t'es dispo pour qu'on se voit ? », « dans 15 jours, parce que là ma fille elle vient de rentrer ce week-end et je l'ai pendant 15 jours non*

¹² Le chapitre VII sera l'occasion de revenir plus longuement sur les liens entre liens et territoire s'incarnant notamment pour les mères par la fréquentation des espaces publics type jardins de ville et parcs.

stop », donc... Ben forcément c'est compliqué ». Par ailleurs, pour les plus précaires, c'est aussi le coût des sorties qui constitue un frein : préparer à manger pour ses amis, faire garder ses enfants, consommer dans un bar ou au restaurant, etc.

Les entretiens des Montréalais diffèrent assez peu de ceux menés en France. Seuls quelques paramètres les distinguent, notamment un attachement particulier des Montréalais à la présence d'un animal de compagnie dans leur logement, surtout les chats. Ce qui m'apparaissait comme anecdotique au début des entretiens québécois s'est transformé en récurrence, parfois devenu une relance dans les derniers entretiens¹³.

Pour ces solos, avoir un chat est une manière de ne pas vivre seul : Maxime « *partage [s]a vie avec deux chats* », Pedro ne se « *retrouve jamais seul* » grâce à la présence des animaux. André, en déplacement professionnel pendant parfois plusieurs semaines, est contraint de se séparer de son choix quelques mois après s'être installé « en solo » ; il constate néanmoins que « *la transition aurait été un peu plus difficile si j'avais pas eu le chat* ». La présence d'un chat dans son logement est donc une manière de se sentir moins seul, d'avoir une présence rassurante, une ambiance « *très calme* » (Maxime), sans avoir « *besoin de discuter* » ou à l'inverse occuper l'espace vide et angoissant avec du bruit (Karine), « *c'est le fun d'avoir un petit animal qui t'accueille chaque soir* » (Lexie), d'avoir une interaction avec son chat quand on se retrouve seul à la maison (pouvoir « *le flatter* », jouer avec, etc.) : « *ça fait une présence [...], ça donne une autre énergie dans la maison !* » (Catherine).

Cette relation se joue également sur un plan émotionnel assez fort avec l'animal. Ces solos entretiennent une relation intense avec leur chat, qui leur offre un « *amour inconditionnel, c'est un partage et une belle relation* » (Maxime), qui repose selon lui sur « *la compassion et la compréhension* ». Pour Catherine, très isolée socialement et rencontrant des difficultés matérielles importantes, la compagnie « *quasiment essentielle* » de son chat « *comble un manque* ». L'animal, lui-même devenu « *dépendante affective* », exige une présence et des attentions quotidiennes, nouant ainsi une relation privilégiée avec sa propriétaire qui en tire une grande satisfaction : « *j'ai pas personne à qui faire des câlins alors j'ai mon chat !* ». Cette

¹³ Sur les quinze enquêtés montréalais, dix ont exprimé leur satisfaction à avoir un chat ou leur envie d'en avoir un.

présence est parfois même symboliquement associée à celle d'un enfant : « *j'aurais aimé en avoir des enfants, j'ai mon chat (rires)* » (Pedro).

Fin de semaine : temps de l'activité et de la famille

Le temps du week-end, associé aux activités ludiques, sorties, repas, etc., peut aussi être un temps douloureux, une fois retombée l'agitation de la semaine, essentiellement rythmée par le travail et par l'école pour les enfants : comme le dit Charlotte¹⁴, « *j'ai du mal à me retrouver face à trois jours toute seule* ». L'absence de réconfort ou simplement d'une présence apparaissent plus fortement encore dans ce temps-là. Les deux journées du week-end ne sont néanmoins pas associées aux mêmes loisirs.

Le samedi correspond au travail pour certains, mais de manière générale plutôt aux sorties entre amis et aux activités diverses, au marché, aux sorties avec les enfants, parfois au repos ; et souvent l'occasion, le soir, d'inviter ou d'être invité par des amis : « *la mort extrême c'est de rien faire le samedi soir* » (Ana).

Le dimanche correspond au temps où « *tout le monde est en famille* » (Ludovic), le temps d'une journée ou d'un repas. Se retrouver seul chez soi rappelle ainsi la famille qui est loin, ou celle que l'on a fondée et qui n'est plus, notamment le soir, dernier temps du week-end où l'agitation des deux jours retombe, une dernière pause avant la « reprise », un repli sur soi et sur le noyau conjugal et familial : « *j'aimerais bien rencontrer quelqu'un pour... Pour voyager, partager des petits moments simples, bruncher le dimanche matin* » (Ana). Dans un essai consacré au temps du dimanche, le journaliste Jean-François Duval note que cette journée est celle du « *ralenti* », de la « *décélération* » mais permet aussi de « *resserrer* » et « *vérifier des liens de nature diverse* » (1989), à sa famille, une Eglise, etc. C'est quand elle réalise qu'il est naturel de passer leurs dimanches ensemble qu'Amina évalue sa forte proximité affective avec une amie, les deux étant des françaises vivant à Montréal.

Cette journée illustre très bien l'idée de l'épreuve comme moment de tension qui menace l'ensemble. Alexis oscille entre les avantages d'être seul et d'avoir la liberté de faire ce qu'il veut (changer de pays, de travail, etc.) et l'instabilité dans laquelle ce champ des possible le plonge : c'est le moment du dimanche matin qui agit comme un déclic, « *tu te réveilles et tu te dis « bon, je n'ai aucune stabilité, c'est pas bon »* ». De la même manière, Florence réalise sa

¹⁴ 39 ans, Grenoble, célibataire, un enfant

nouvelle situation de femme divorcée, mère de quatre enfants, qui lui offre néanmoins des opportunités, celle notamment de profiter du dimanche comme un temps pour elle.

« Je me souviens très bien de mon déclic, un dimanche d'hiver, à peine lavée, (rires), avec la soupe... Lyophilisée, dans le bol devant la télé, à zapper et à me retrouver devant un truc, mais tellement nulle, moi qui déteste tous ces trucs là en plus, jamais j'allume la télévision... Grosse et moche, un truc je sais pas, où les filles finissaient à poil exhibés dans les vitrines, enfin bon... (rires) Et j'étais là avec ma fourrure, et je me dis « Non là Florence, on arrête tout, (rires) ça ne va plus du tout ! C'est tout ce que t'as toujours détesté ! » et tout ce que j'ai jamais fait en plus hein, donc « OK je me réapproprie mes dimanches », et j'ai appris à me réapproprier mes dimanches, à faire ce que j'avais envie de faire »

Pour les plus jeunes des enquêtés, l'éloignement géographique ou relationnel correspond à une privation des liens familiaux, notamment avec les parents, le dimanche ou les jours où l'on cherche du réconfort : *« si j'ai pas grand-chose à faire, que y a comme un down, là, peu importe là... C'est « oh... J'irais bien chez mes parents ! » »* (Cynthia).

Dans cette perspective, l'absence des enfants est particulièrement douloureuse et la difficulté à affronter cette journée est double pour les parents séparés. Pour Florence, Eloïse, Ana, les premiers week-end sont difficiles à vivre : *« le dimanche c'est compliqué d'être toute seule »* (Florence), *« je me retrouvais à Lyon sur le bitume avec mes enfants, toute seule, c'était pas des moments faciles »* (Eloïse). Pour ces parents séparés souvent en garde alternée, être seul avec ou sans les enfants le temps du week-end est *« assez violent »*. Ana explique ainsi avoir affronté ces premiers moments avec ses amies, *« c'était hyper dur », « c'est faire le deuil de sa famille »* : *« tu crois que tu vas fonder une famille, et que là d'un coup le fait de se retrouver toute seule te signifie que c'est un échec... Donc le premier week-end c'est assez violent... Et c'est de voir son enfant partir avec son père et dire « bon ben ça y est ils ont plus besoin de moi » »*.

Aussi, comme pour Ana, pour ceux privés des liens familiaux ou des enfants, ce sont les amis qui viennent combler le manque, même si cette relation suppose d'y consacrer une énergie importante ; Florence décide alors de s'inviter chez des copains, d'*« oser dire »* que c'est compliqué ; Charlotte qui élève seule son fils raconte l'organisation d'un week-end de trois jours qui s'annule au dernier moment, *« en une demi-heure, une heure, j'avais envoyé 10*

000 textos et j'avais organisé, toutes mes demi-journées étaient remplies ». Ce rapport à la solitude s'éprouve aussi parfois dans la ville. Ludovic se souvient de ses premiers dimanche soir pendant lesquels la solitude dans son appartement était insupportable. C'est dans l'agitation de la ville et de quelques lieux clés qu'il comble le vide, notamment le Mac Do, son « *côté rassurant du dimanche soir où la ville est vide, où il y a personne et tu trouves 3 péquins qui sont là* », ou encore un *bo-bun* proche de chez lui où il partage le repas avec des familles asiatiques : « *j'ai fait ça juste pour pas être seul* »¹⁵.

Les solos privés de « commensal »¹⁶

Le temps du repas, même pris seul chez soi est un temps marqué socialement, notamment celui du soir. Pourquoi, pour ces solos, manger seul est-il si difficile ? L'auditrice d'une émission de France Inter consacrée à la solitude, veuve depuis une vingtaine d'année, pose ainsi la question : « *je me suis dit [quand son mari décède] : c'est pas possible, comment on fait pour vivre tout seul, s'asseoir seul devant son assiette ?* »¹⁷ (2018). Il existe d'ailleurs un mot dédié à cette activité dans la langue française : la commensalité, qui, dérivé du latin, est composée de *cum* « avec » et *mensa* « table, nourriture »¹⁸, signifie manger à la même table. Le repas a donc pour vocation d'être partagé, « *la commensalité situe le mangeur dans la société contrairement à la réfection solitaire, qui ne place le mangeur solitaire nulle part si ce n'est aux marges de la société* » (Masson, 2004, p. 128). Dans la manière dont sont considérés les temps du repas comme des temps collectifs par les intuitions de prises en charge des personnes âgées transparaît la croyance en sa fonction sociale visant à limiter la solitude des résidents (Guérin, 2018). Les inquiétudes autour du repas sont par ailleurs le reflet des inquiétudes de la disparition du lien social : le temps consacré au repas par jour voire l'effritement de certains temps pour manger, notamment le midi au travail, seraient le reflet de l'individualisation des pratiques, les individus se privant même de s'asseoir à la même table pour manger (Fischler, 2011).

Comme d'autres activités sociales, c'est un temps associé au partage, surtout celui de la famille : « *le dîner [...] engage la famille entière et demande un rapport social plus accompli* » (Bidart, 1988, p. 625). Interrogée sur les raisons qui ont motivé son choix d'avoir des enfants, Florence, 46 ans, divorcée avec 4 enfants, fait un lien naturel entre repas et famille : « *pour moi*

¹⁵ Le chapitre VII sera l'occasion de revenir plus longuement sur les liens entre espace urbain et potentialités de socialisation.

¹⁶ Compagnon de table (définition du CNRTL)

¹⁷ « Comment vaincre la solitude subie ? », *Grand bien vous fasse* (France Inter), 13 février 2018

¹⁸ Définition du CNRTL.

c'était évident, j'avais envie d'enfant, j'adore les grandes tables, ça me fait pas peur de faire à bouffer pour dix, j'aime les échanges ». Le repas est un moment « rassurant », où l'on peut faire à manger « *pour tout le monde, d'avoir une maison qui vit* » (Ludovic). Eva, une solo lyonnaise de 39 ans qui, compte tenu de son âge et de ses aspirations à fonder une famille, vit relativement mal sa solitude, notamment les repas : « *c'est des moments, par exemple manger seul j'aime pas. [...] Manger pour le coup c'est, je sais pas comment dire, la présence, enfin il y a...* ». L'aspect rassurant et du retour dans la cellule familiale apparaît bien dans le discours de ceux qui en sont privés, notamment les plus jeunes et les expatriés. Ariane, loin de sa famille, particulièrement sensible à la solitude ressent le besoin de voir ses parents, d'« *aller manger un repas préparé* », de se sentir « *enveloppé par eux* » : « *je cuisine beaucoup mais on dirait que c'est fait par tes parents y a quelque chose d'autre, un genre de sécurité là-bas* ». Le partage du repas avec ses enfants, quand on est parent solo, relève de la même appréciation : les enfants ne remplacent pas la présence d'un adulte autour de la table. Séparée depuis un an du père de ses deux jeunes enfants, Eloïse raconte ses efforts ponctuels en cuisine, efforts auxquels ses enfants ne sont pas sensibles : « *et moi je me retrouve avec mon curry de chou-fleur, j'en mange 10 jours* ». Idem pour Frédéric qui partage le repas de Noël avec ses deux filles qui ne mangent presque rien de ce qu'il a préparé.

Différentes stratégies sont ainsi mobilisées : certains évitent les repas, d'autres sortent, d'autres encore invitent des amis, mais presque tous notent un manque de motivation à cuisiner au quotidien. Anne-Sophie Pharabod, dans son enquête sur les usages des TIC dans la vie quotidienne des solos (2007), remarque un usage important de la télévision au moment des repas pour tous les types de ménage, un peu plus pour les ménages solos et surtout pour les femmes, palliant ainsi « *le manque de convivialité de leur repas* » (Pharabod, 2007, p. 273). Les hommes seuls favorisent, eux, l'usage de l'ordinateur, la moitié mangeant « *souvent ou de temps en temps devant* » (Pharabod, 2007, p. 273). Ludovic refuse de manger seul chez lui après sa séparation, cuisinant d'ailleurs pas ou très peu : « *l'idée de mettre mon assiette, faire à manger tout seul et manger tout seul en écoutant la radio c'était la pire des déprimés pour moi, c'était insupportable, je voyais tu sais les vieux qu'on voit à la télé... Ça c'était l'enfer* ». Chez lui, c'est tout le rituel du repas et l'usage du « matériel » traditionnellement employé (table/chaise/assiette) qui est soigneusement évité. Ludovic mange alors debout, ou assis sur un coin de sa table, le plus souvent directement à même la casserole. Dans cette stratégie de l'évitement, il contourne le moment collectif : « *oh putain!! Ca je me souviens de ce truc là,*

ooohhhhh, [...] oh la galère!! T'es là à écouter le jeu des 1000€, à midi, avec ton escalope et ton truc là, ohlala... Là tu te dis on est peu de chose ! ». C'est précisément cette table qu'il évite. Au mieux, il s'assoit dessus, juste quelques minutes et s'occupe à autre chose devant l'ordinateur ou en téléphonant.

Le silence de la solitude

Être seul chez soi, c'est aussi être potentiellement confronté au silence, « *entendre les mouches voler* » (André), d'autant plus quand les enquêtés ont l'habitude d'une maison animée, les parents par exemple. Dans son enquête sur le silence, David Le Breton rappelle qu'il n'est « *jamais une réalité en soi, mais une relation, il se donne toujours pour la condition humaine à l'intérieur d'un rapport au monde* » (1997, p. 144). Ainsi, selon sa situation, il peut être vécu sous le mode de « *la paix ou l'angoisse* » (1997, p. 153).

Frédéric raconte ses filles qui, d'ordinaire, « *font le bruit de fond* » : une semaine sur deux, lorsqu'elles ne sont pas là, il ressent le besoin de remplacer ce bruit de fond. Le discours d'Ariane est particulièrement éclairant pour comprendre ce que signifie l'épreuve du silence. A 30 ans, elle vit dans un appartement initialement loué en colocation ; sa colocataire est finalement partie vivre ailleurs, ne revenant qu'un week-end par mois. Ariane est donc en situation de solo « par défaut » et elle ne cache pas son insatisfaction. Comme Frédéric, elle préfère le bruit de la radio ou de la télévision que le silence « *lourd, comme une enveloppe* » ; l'absence de colocataire qu'elle n'a pas choisi lui fait ressentir un « *silence de solitude* », différent de celui qu'elle pourrait percevoir en habitant avec quelqu'un d'autre : « *même si j'avais un coloc puis j'entendrais pas son bruit, c'est pas le même silence* ». Cette angoisse du silence est aussi à mettre en rapport avec les caractéristiques de son logement, peu lumineux et peu ouvert sur l'extérieur ; elle rêve d'un chez-elle plus lumineux, avec une terrasse « *parce que t'es dehors mais tu te sens comme t'es chez toi mais t'es aussi, tu fais partie de la rue, tu fais partie du quartier* ». Ce bruit recherché « *rassure car il rappelle qu'au-delà de soi le monde continue à exister* » (Le Breton, 1997, p. 156). De manière plus générale, Ariane avoue avoir du mal à trouver sa place avec son compagnon (elle a du mal à se projeter avec lui) et dans sa carrière professionnelle (elle n'a pas trouvé d'emploi stable qui la comble) : elle ne se sent pas « *appartenir à une entreprise ou à un milieu de travail* », elle se sent « *un peu moins dans la vie, dans la ville* ». Pris dans ce contexte plus général, cette épreuve du silence est pour elle

« un étouffement, une barrière, comme quand t'as des écouteurs qui cancelent¹⁹ le bruit là, [...] comme tu sais qu'il y a quelque chose à l'extérieur mais t'y accèdes pas ! ».

Comme pour Frédéric, ce rapport au silence est d'autant plus fort chez les parents séparés de leurs enfants tout ou partie de la semaine. Pour les mères, cette séparation est d'autant plus difficile à gérer que les enfants sont petits : c'est d'ailleurs la raison qui a motivé Céline à n'accepter la garde partagée qu'un week-end sur deux, considérant sa fille trop petite pour être séparée de sa mère. Profitant de son temps libre quand elle n'a pas ses enfants, Eloïse raconte malgré tout le « *petit choc* » de voir leur chambre vide « *parce que depuis que j'étais mère mes enfants ils étaient là tous les jours dans ma vie* ».

La solitude est donc un rapport à soi qu'il n'est pas toujours facile de gérer parce qu'il « *exige de posséder les ressources symboliques pour en jouir sans céder à la peur* » (Le Breton, 1997, p. 157). Le silence du chez-soi, l'absence de quelqu'un correspondent aussi à des moments d'introspection que certains ne supportent pas, comme Ludovic ou Alexis : « *c'est d'être face à soi-même quoi ! Si on est dans la contemplation de ce qui va pas chez nous, ça peut être un peu compliqué* ». Le poids de la solitude se ressent d'autant plus la nuit, créant pour certain un sentiment d'insécurité physique dans son logement (Ariane) ou un malaise plus général. Gabriel témoigne de ces angoisses, du fait de « *cogiter* » : « *je dors pas hyper bien quand je suis seul* ». La solitude nocturne fait largement écho à l'absence d'une autre personne avec laquelle dormir : « *quand j'ai un corps auquel me tenir, ça va mieux* » (Gabriel). Nous reviendrons plus longuement sur ces aspects sensibles de la solitude et du lien aux autres (chap. VII).

2) Fêtes familiales et « activités sociales » : chronique du solo célibataire

« *Quand tu te retrouves un 24 décembre, un 25 décembre tout seul, je suis allé voir un film le plus glauque de la terre, je suis sorti, une gouttière a lâché je me suis pris l'eau sur la gueule, etc. Enfin des soirs où tu te dis « ah non mais là c'est plus possible, ça va pas le faire ! ».*

¹⁹ En québécois, de l'anglais : supprime

Moment familial par excellence, Noël rappelle violemment à sa solitude quand on est seul. Ludovic²⁰ raconte le sentiment éprouvé de déprime quelques années plus tôt pour son premier Noël en « solo », malgré sa satisfaction de ce choix de séparation lui laissant plus de liberté et de temps pour les sorties.

Noël, c'est le moment où l'absence d'un conjoint, d'enfants ou de sa famille est le plus pesant. Que cette fête soit simplement célébrée par tradition voire obligation ou alors par attachement, elle revêt une importance particulière pour de très nombreux enquêtés. C'est par exemple le moment où, annuellement, l'ex-conjoint de Nathalie tente un retour au domicile conjugal. C'est la « *parenthèse obligatoire* » aussi pour Emmanuelle, un moment d'autant plus compliqué pour elle que les relations familiales sont tendues : ses frères et sœurs n'ayant pas non plus d'enfants, elle déplore un manque de sens, de la magie de Noël, qui « *n'aide pas à égayer* » la fête, « *ça donnerait une autre couleur à Noël* ». Cette épreuve s'illustre d'autant mieux en mettant ces discours en résonance avec ceux qui, seuls pour Noël mais entourés par ailleurs, ne le vivent pas comme un moment difficile : Elodie, ou Marie-Pier, toutes deux contraintes professionnellement ou géographiquement, se voient dans l'obligation régulière de décaler les retrouvailles de quelques jours afin de pouvoir se rassembler en famille, sans que cette situation soit liée à un sentiment de solitude accru par ailleurs pour le réveillon.

Seuls à Noël, par éloignement géographique (c'est le cas des expatriés) ou situation familiale compliquée, certains solos ont ainsi recours aux amis, souvent ceux qui finalement se retrouvent dans la même situation, comme Romain, Montréalais d'origine française : « *tes rendez-vous familiaux tu les fais finalement avec tes amis... À Noël on est tous sans nos familles donc on se dit qu'on va se faire un repas de Noël entre nous, c'est plein de petits détails comme ça* ». Ce moment fait malgré tout éprouver les limites des stratégies amicales de partage, ceux-ci ne compensant qu'en partie le manque d'un « foyer ». Ludovic résume cette solitude déguisée par la formule ambiguë, « être seul avec des potes » : « *tu peux la passer seul avec des potes, c'est cool mais il y a toujours un moment où t'es rattrapé par ce truc-là quoi !* ».

Par ailleurs, si le repas en solo est parfois une épreuve difficile pour nos enquêtés, le moment plus formel de la sortie au restaurant révèle encore une fois cette dimension collective

²⁰ 40 ans, Lyon, en couple, une fille

du repas. Cynthia, une trentenaire montréalaise revient sur certains interdits inconscients et implicites : « *aller manger au resto toute seule, j'ai encore d'la misère ! Probablement que je m'auto mets des contraintes parce que je suis toute seule* ». D'autres activités ne se vivent pas seules, le cinéma, par exemple : « *il y a un côté, il y a une perte de sens* » (Renaud), le fait d'aller à un mariage accompagné (Juan), ou se balader dans la rue avec quelqu'un (Gabriel). Anna, maman à 32 ans d'une petite fille, oppose ainsi certaines activités qu'elle peut faire seule (aller au marché, à la piscine, faire les magasins...) à celles qui sont associées au temps de partage mais aussi « *très associés au couple. [...] Il s'agit précisément de contextes qui exposent le célibat comme écart à la norme* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 112). Ana explique ainsi avoir des difficultés à aller au cinéma seule (« *ça me ramène à ma solitude* »), en témoigne la négociation avec elle-même pour aller voir un film sans personne : « *j'ai failli le faire quand ma fille n'était pas là un week-end, il y avait un film qui m'intéressait et puis finalement j'ai trouvé une copine pour venir avec moi (rires) donc ça allait bien ! Mais j'ai failli, j'étais vraiment au dernier moment, je dis « bon ben j'y vais quand même », c'était pour aller voir 50 nuances de Grey et du coup je dis « ben si personne veut aller avec moi ben je vais y aller quand même » (rires) ».*

Même chose pour les vacances : « *le temps des congés est un temps conjugal* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 113). La planification des congés peut être pour les solos un moment de « *panique* » (Charlotte), d'autant plus pour les parents qui voient s'opposer l'envie de partager un moment différent avec leur(s) enfant(s) et la perspective angoissante ou peu enthousiasmante de passer une semaine en tête-à-tête, sans autre adulte. Ana voit ici des difficultés, comme pour le cinéma « *partir toute seule, je l'ai pas fait et je crois que je suis pas prête ! Ça me dit rien, je vois déjà ma fille tout le temps au quotidien, je me suis tâtée en fait sur ces vacances-là à faire 2 jours ou 3 jours en camping, parce qu'elle voulait... Sur la journée par contre toute seule avec ma fille faire une activité il y a pas de soucis, partir en vacances, non, jamais...* ». Seuls les deux pères en solos font un récit positif de leurs vacances, même si Ludovic reconnaît qu'« *il y a un moment où tu dis « ben excuse moi ma fille, je suis seul avec toi quoi ! Y a pas une nana, y a pas ta mère, ça va être compliqué d'être seule avec ton père* » ».

Toutes ces activités ou moments renvoient en fait à des situations d'exposition publique de sa solitude. Les sentiments éprouvés par les enquêtés (crainte, honte) à ce propos reflètent bien l'intériorisation de la norme : il n'y a finalement pas besoin d'un « public » pour qu'elle s'impose aux individus qui sont leurs propres juges et capables de se sanctionner eux-mêmes.

Face à l'absence de conjoint généralement associé au projet de week-end et vacances, la solution privilégiée est celle de partir en vacances avec ses amis, eux-mêmes avec ou sans enfants. C'est un projet qui marque parfois la force et la durabilité des relations (« *on est partis en week-end tous ensemble et là ouais c'était acté que c'était mes copains* » (Emmanuelle)). Quand les amis manquent ou que l'organisation se trouve compliquée, d'autres solutions existent, notamment celle de se tourner vers des structures agissant comme supports d'organisation, ces supports étant très variés : associations, Maison des habitants, sites internet dédiés, agences de voyages, etc. C'est d'ailleurs un des objets de l'Association Française des Solos qui rassemble des adhérents « *dans la même situation donc tous les gens qui vont faire des activités ont envie de faire quelque chose et sont pas un poids les uns pour les autres* » (Anne Bernardy) : « *ça donne un élan* », explique la responsable. Ana s'empare, elle, des offres de la Maison des habitants de son quartier qui organise des longs week-end et part néanmoins dans ce cadre avec une copine et sa fille. Quant à Elodie, elle profite des vacances pour se reposer et déléguer l'organisation à une agence de voyage qui organise des sorties d'alpinisme, ce qui lui offre la possibilité par ailleurs de rencontrer du monde : « *ça me permet pour une fois de pas avoir à réfléchir (rires), prendre la tête, appeler pour faire les réservations, [...] souvent je choisis un sommet et après je me laisse promener... [...] Les gens viennent souvent entre copains, 2 par 2, parce qu'ils ont peur de partir tous seuls, mais ça moi pas du tout, au contraire c'est l'occasion de rencontrer des personnes que je connais pas* ».

B. Les ruptures dans les parcours : épreuves & solitude

A l'inverse de ces moments qui s'incarnent dans une temporalité courte, la solitude peut s'installer de manière plus durable dans certaines périodes de vie. Ces périodes mettent à l'épreuve, sur un temps plus long, le lien aux autres et son propre rapport à la solitude. Elles correspondent en grande partie aux moments de rupture, de toute nature, dans la vie des enquêtés (déménagements, couple, etc.) qui nécessitent un effort visant à redéfinir les modalités de leur existence. L'hiver représente un bon exemple de ces moments ponctuels qui rendent plus difficiles la vie en solo. Alors que les beaux jours sont associés à l'extérieur, au partage, à la fréquentation des lieux publics type jardins ou parc de ville, l'hiver correspond lui à une période d'isolement plus difficile, « *vraiment difficile* » (Ana), pour ceux qui vivent seuls. Les Montréalais, compte tenu des conditions climatiques plus extrêmes, sont plus nombreux à insister sur l'isolement qu'induit cette période de l'année : « *t'as moins envie de bouger, tu*

parles au téléphone, les gens cessent les activités donc tu peux te renfermer sur toi-même c'est sûr ! » (Pedro).

Les enquêtes sur la solitude montrent en effet le lien entre ruptures et sentiment de solitude (Observatoire de la Fondation de France, 2016 ; Pan Ké Shon, 1999 ; Petit et Hipolite, 2010), le premier entraînant souvent le second, parfois temporairement, parfois marquant un « décrochage » social plus important : « *parmi les personnes qui se sentent souvent seules, les ruptures sont fréquemment mises en avant pour en expliquer les causes* » (Observatoire de la Fondation de France, 2016, p. 22). Qu'il s'agisse de ruptures relationnelles (éloignement des enfants, séparation ou divorce, décès du conjoint...) ou structurelles (perte de son emploi, passage à la retraite...), certaines épreuves augmentent les possibilités d'être en situation d'isolement ou de ressentir de la solitude. *A contrario*, rupture et isolement ne sont pas nécessairement liés : c'est ce que met en évidence la typologie de nos enquêtés, tous ceux qui subissent des ruptures n'étant pas nécessairement mis à la marge de la société. Situation à mettre en lien avec le fait que si certains individus sont effectivement plus durement frappés par ces épreuves, la « *capacité à rebondir* » (Campéon, 2015, p. 22) est inégalement distribuée dans l'espace social : de fait, « *les réseaux de sociabilité des personnes en situation de pauvreté sont moins divers et, dans ce contexte, les conséquences des ruptures sont plus radicales* » (Serres, 2017, p. 6).

1) Déménagement et reconstruction du réseau social

Les déménagements sont des moments à négocier provoquant un sentiment de solitude, surtout quand ils impliquent de quitter sa ville, son pays, quand bien même les gens que nous fréquentons le plus souvent ne sont pas nécessairement ceux qui sont le plus proche géographiquement de nous (Bidart, Degenne et Grossetti, 2011). Quittant ses amis et sa vie professionnelle, Louis reconnaît avoir vécu un moment difficile, débarqué de Paris à Lyon : « *j'étais déraciné* ». C'est aussi souvent le cas pour les étudiants, quittant le domicile parental, et qui doivent créer un réseau : « *quand tu changes de ville, ben tu casses tes cercles d'amis, et en cassant tes cercles d'amis ben t'as moins de gens autour de toi* ». Pour Emmanuelle, son arrivée à Lyon était un « *défi* », retrouver des amis, se faire un réseau, pour elle qui vivait auparavant à la campagne. Chaque déménagement est donc source d'une rupture de(s) lien(s) qui nécessite ensuite une reconstruction : cette construction est d'autant plus difficile que l'âge avance, « *à 38 ans, les gens ils vous attendent pas* » (Louis). De plus rares fois, ce « *nouveau* »

départ est souhaité, attendu, comme Christelle qui quitte la Savoie pour l'agglomération lyonnaise suite à son divorce douloureux : « *ici c'est vraiment un espace neutre à partir duquel on pouvait tout reconstruire* ».

Certains solos déménagent dans des villes où ils ont déjà quelques liens proches, oncle, tante, frère ou sœur, ce qui les protège en partie du sentiment de solitude ; d'autres ne connaissent personne et doivent « recommencer à zéro ». Mais pour tous il est question de fournir un effort de socialisation parfois coûteux. Le fait d'être originaire d'un pays étranger a par ailleurs tendance à augmenter l'isolement (Pan Ké Shon, 2003).

a) Recréer des liens : le recours associatif

Les solos ont surtout recours aux associations pour s'engager dans une nouvelle activité et se recréer un réseau. Qu'elles soient de nature sportive, culturelle, amicale ou politique, ces associations sont des lieux privilégiés pour rencontrer des semblables, aux mêmes centres d'intérêts et passions, et l'occasion de nouer des premiers contacts qui sortiront, ou non, du cadre associatif pour évoluer vers une relation plus individualisée. Emmanuelle quitte à 26 ans (six ans avant l'entretien) son compagnon et sa vie à la campagne pour une vie de citadine avec une vie sociale plus dynamique : « *ma priorité à Lyon c'était « construis-toi un réseau social qui te convient, qui te plait », j'y suis allé par le bénévolat dans une salle de concert, et c'est comme ça que j'ai rencontré les gens qui sont aujourd'hui mes amis* ». L'investissement dans un collectif permet à la fois de se tourner vers l'extérieur et d'avoir l'impression de « servir à quelque chose ». Ce mouvement ne s'applique d'ailleurs pas uniquement aux néo-arrivants mais concerne aussi tous ceux qui ressentent de l'isolement et qui mettent en œuvre différentes techniques pour en sortir. Catherine s'inscrit « *quasiment chaque année [...] dans une activité pour rencontrer des gens* » pour faire des rencontres amicales, amoureuses, ou encore « *des gens pour aller boire des bières* ». Le recours au milieu associatif relève alors d'une solution pour se mettre en lien avec autrui, qui se passe d'opportunité, pour « *trouver matière à s'insérer dans la vie sociale* » (Louis), « *le côté relationnel* » aussi pour pouvoir « *apporter ou aider sur quelque chose* » (Romain). L'appréhension face aux difficultés engrangées par les déménagements qui peuvent être coûteuses sont parfois si redoutées que certains font le choix de ne pas l'affronter, comme Eva qui n'a pas « *l'énergie pour changer de ville* » : « *je me suis dit « je débarque dans une nouvelle ville, c'est quand même long de voilà, de se faire connaître, d'avoir une certaine reconnaissance, d'avoir une confiance et puis, de faire des rencontres* »,

moi je suis assez introvertie, euh pour moi c'est un effort ». Cette idée de l'effort rejoint le « *relâchement* » évoqué par Pharabod, soulignant par ailleurs le fait que pour les personnes qui habitent seules, « *le fait de voir du monde signifie inviter ou sortir* » (Pharabod, 2007, p. 284), ce qui nécessite un engagement.

Mais s'engager dans une association exige du temps et surtout une disponibilité dont tous ne disposent pas. C'est encore ici les mères assumant tout ou partie du temps la charge de leur(s) enfant(s) qui en sont privées, ce que regrette Charlotte, très militante avant la naissance de son fils : « *là il commence à grandir et où je me dis « bon là faudrait que je reprenne », ça me manque un peu ce côté... Actif* ». Celles-ci ont néanmoins l'avantage de pouvoir socialiser par le biais des enfants, à la crèche ou à l'école, à la fois en emmenant ou allant chercher leurs enfants, mais aussi en s'investissant dans l'organisation des activités scolaires : « *l'entrée parentale, je pense par exemple à des gens qui sont seuls, qui n'ont pas d'enfants, c'est pas évident de trouver une clé d'entrée... Ça c'est vrai que ça en est une !* » (Christelle).

b) Partager le repas, un signe d'intégration

Les difficultés à recréer du lien sont d'autant plus difficiles que l'on change de pays et de culture. A Montréal, six enquêtés étaient originaires d'un autre pays que le Canada. Tous ont, dans les entretiens, mis en exergue un certain nombre de différences de modes de vie entre leur pays et le Québec, dont beaucoup tournent autour de l'idée qu'il était plus facile de nouer des relations dans leur pays d'origine, notamment de la pénétration de l'espace privé. On peut néanmoins se demander si cette difficulté est spécifique au Québec ou plutôt à la situation d'expatrié.

Trois d'entre eux (Alexis, Pedro et Sébastien) ont témoigné de difficulté à refaire un réseau d'amis à Montréal, malgré une installation qui remonte à plusieurs années : dans notre population d'enquêté, cette forme de solitude semble être réservée aux hommes, les femmes faisant peu, voire pas du tout, état de ces difficultés. Il serait ainsi difficile de tisser des liens forts avec des « locaux » : « *quand t'arrives dans un pays, quoi qu'il arrive t'es un outsider. Il y a toujours ce petit truc de genre... Et lui il est cool mais faut pas qu'il prenne trop de place* » (Sébastien). « Partager » un repas est soumis à la même logique. « *Il y a pas ce côté je fais des repas chez moi, j'invite le monde, ils sont très individualistes* » : Alexis remarque une réelle différence culturelle sur la question du repas et de l'invitation. Habitant depuis 5 ans la métropole, bruxellois d'origine, il est, à 30 ans, un « hyper sociable » : il sort beaucoup,

multiplie les rencontres, entretient un vaste réseau d'amis et de connaissance... Sans toutefois réellement prendre pied socialement à Montréal. Son insatisfaction se traduit par un projet de retour à court terme. Sa manière de concevoir les temps amicaux est en trop grand décalage avec les habitudes « nord-américaines », le « relationnel avec les autres, les vraies amitiés », c'est plus « difficile », décalage qui se ressent d'autant plus dans les interactions quotidiennes : « ça [ses relations avec des Québécois] n'a jamais fonctionné parce que c'est pas des échanges de repas, ils font pas ça. Manger même le dimanche, 4h ensemble ils font pas ça ». Et cette différence participe à son sentiment d'isolement et de solitude, en tout cas de ne pas se sentir suffisamment intégré pour envisager une installation définitive. Dans un article sur les liens entre alimentation et migration, Sophie Bouly de Lesdain note que « les habitudes alimentaires [...] sont devenues un indicateur du degré d'intégration des migrants, c'est-à-dire du processus par lequel les migrants participent à la vie sociale de la société d'accueil » (Bouly de Lesdain, 2002, p. 173) ; remarque ici très bien illustrée par le fait que le manque de convivialité attendue dans le cadre du repas et ressentie par les expatriés vivant à Montréal est effectivement un indicateur de leur sentiment d'être différents.

Face à cette intégration en partie loupée, remettant parfois en question le projet d'installation définitive, et ce malgré de nombreux contacts créés avec des copains et des connaissances, Alexis entretient un lien très fort et intense avec ses amis européens (appels et messages quotidiens), nouant des liens d'amitié avec d'autres expatriés : « finalement les proches c'est pas des locaux ».

2) Se séparer : une mise à l'épreuve des liens

Cet évènement est associé de manière plus générale aux périodes de rupture, de diverses natures, qui cristallisent des moments souvent difficiles. Il serait difficile ici de ne pas s'attarder un moment sur la question des ruptures amoureuses qui caractérise de très nombreux parcours de solos, même si tous ne sont pas concernés : certains, trop jeunes, n'ont pas encore expérimenté une rupture marquante ou d'autres n'ont tout simplement pas connu de relations suffisamment longues, « sérieuses » ou engageantes. Ces deux profils correspondent respectivement aux enquêtés appartenant au type de l'équilibre et de l'impatience.

Se séparer de son conjoint implique d'autres bouleversements « attendus » : déménagement, changement professionnel, souffrance, etc. Or, ces périodes difficiles ne s'accompagnent pas toujours d'un soutien de l'entourage, ni, d'ailleurs, des institutions d'aides

sociales. Elles sont en outre l'occasion de redéfinir les contours de notre réseau social, parfois allant vers un élargissement de celui-ci, d'autres fois vers un isolement associé à un sentiment d'abandon : « *c'est pas seulement le couple qui s'est arrêté, c'est que je suis sortie d'un schéma classique familial et ça ça implique plein de changements* » (Eloïse).

L'Association Française des Solos (AFS), dont deux responsables²¹ ont été interrogées, fonctionne aussi sur le mode de « *l'auberge espagnole* », chaque adhérent proposant des activités aux autres. Anne Bernardy note cependant une distance avec le site OVS, ce dernier jouant plus sur le mode de la consommation et de l'anonymat, s'opposant à la proximité relationnelle créée entre les membres de chaque antenne locale de l'AFS, voire entre les antennes : « *nous, on se connaît* ». L'association se destine particulièrement aux personnes séparées ou veuves qui souhaitent refaire un réseau d'ami, notamment pour ceux « *qui ont du mal... à sortir* », à travers le partage d'activités et d'intérêts communs. La responsable lyonnaise note que ceux qui se retrouvent dans l'association sont « *dans la même situation* », des situations souvent isolantes et douloureuses ; dans ce cadre, ils ne sont pas « *un poids les uns pour les autres* », souhaitant faire de leur solitude « *une force* ». A l'AFS, et sans doute de manière générale, le risque d'isolement relationnel est accru après une séparation est d'autant plus que l'âge avance et que l'on est une femme : elles représentent trois quart des adhérentes à l'AFS, et la moyenne d'âge est de 56 ans. Malgré la règle implicite de devoir être célibataire au moment de son inscription, l'association se distingue d'une agence matrimoniale, les responsables pointant directement l'objectif de ces activités qui n'est pas de « *faire des couples* » mais « *de se faire de l'amitié, des liens et après il se passe ce qu'il se passe* » (Anne Bernardy). Aussi, la philosophie de l'association repose-t-elle sur l'idée qu'une fois les liens créés, amicaux ou conjugaux, « *la vocation c'est quand même de s'en aller* » ; ou au moins, pour ceux qui se mettent en couple avec un autre adhérent, de « *rester discret* ». L'AFS agit donc comme un support à la création de liens, ici plus spécifiquement auprès des solos ayant dépassé la cinquantaine et pour qui les problématiques de création de liens amicaux ou de rencontres conjugales sont différentes de nos enquêtes. Il s'agit à la fois de retrouver des amis, mais aussi (ré)acquérir « *l'envie d'aller vers les autres* » et le « *goût de faire des projets* », tout en regagnant « *la confiance en soi* »²², en somme, les capacités à renouer du lien.

²¹ Anne Bernardy, la responsable de l'antenne lyonnaise ; et la responsable Rhône-Alpes (au téléphone). L'association, déjà présentée au chapitre III, se décline en 70 antennes locales, dans les villes de France.

²² Extraits de la plaquette de présentation de l'association.

Comprendre la difficulté d'une séparation conjugale implique de comprendre le rôle et l'importance de la vie conjugale dans les parcours individuels. Peter Berger et Hansfried Kellner (Berger et Kellner, [1966] 2012) analysent le mariage comme un outil de « *construction sociale de la réalité* », c'est-à-dire un « *engagement social qui crée pour l'individu une sorte d'ordre dans lequel sa vie prend un sens* »²³. Aussi proposent-ils de parler à propos de ce dernier d'« *instrument nominal* ». Considérant que le mariage est un « *acte dramatique dans lequel deux étrangers se rencontrent et se redéfinissent* », ils sont tenus de construire ensemble « *le petit monde dans lequel ils vivront* », permettant de donner un sens à leurs horizons de conduite, d'établir les relations avec les autres et notamment les amis ou de construire un avenir en commun ; toutes ces opérations relèvent d'une socialisation conjugale. Dans cette perspective, le divorce est d'autant plus douloureux qu'il relève d'un processus visant à défaire cette socialisation conjugale autour de laquelle s'est construite la vie des individus pendant longtemps. C'est dans ces perspectives que l'on peut saisir les difficultés évoquées par nos enquêtés ici.

a) Pères et mères face à la rupture

Le couple socialise dans un univers d'amis et de connaissances en couple, le plus souvent ayant eux-mêmes des enfants. Aussi la rupture conjugale provoque-t-elle une réorganisation du réseau des amis, l'un des deux partant parfois avec tout ou partie des amis. Cette réorganisation est vécue très différemment pour les hommes et pour les femmes. Les hommes sont particulièrement fragiles de ce point de vue-là, les « amis du couple » préférant plus souvent le maintien du lien avec la conjointe, comme c'est le cas pour Frédéric : pour lui, les amis « *il n'y a plus, ils ont choisi mon ex-femme* ». Florence et Céline constatent, de leur point de vue de divorcées, que ce sont plutôt elles qui ont conservé les liens amicaux créés par le couple, leur ex-mari semblant assez peu à même d'entretenir ces réseaux après la rupture : ce sont par exemple elles qui ont eu la charge d'annoncer aux amis communs la séparation. Les travaux en sociologie rappellent souvent le rôle important des femmes dans l'entretien du réseau social dans le couple et la famille, spécifiquement pour les relations qui « *touchent de près ou de loin à la vie du foyer : voisinage, commerces ou services, parenté* » (Héran, 1988a, p. 7). Et même si François Héran souligne que, dans l'entretien des relations d'amitié, hommes et

²³ Le livre ayant été consulté dans sa version électronique, les numéros de page pour les citations ne sont pas précisés ; tous les extraits appartiennent néanmoins à l'exercice consacré à la question du mariage à la fin de l'ouvrage *La construction sociale de la réalité*.

femmes semblent égaux, on comprend mieux pourquoi ce sont elles qui arrivent le mieux à maintenir ces relations après la séparation.

Pour autant, la rupture conjugale reste très stigmatisante pour les femmes en ce qu'elle les place dans un statut liminal, entre célibat et parentalité. Le concept de liminalité est une situation d'« *entre-deux et un moment d'indistinction* » ; il définit « *les lieux (une cité de transit), les moments (la conscription) et les étapes de la vie individuelle (l'hospitalisation) et collective (l'adolescence, le noviciat) caractérisés par une transition, un changement* » (Blanc, 2018, p. 65). La situation de nos enquêtées les placent dans cet entre-deux parce qu'elles n'ont ni un statut tout à fait familial ni tout à fait célibataire. Ces remarques ne s'appliquent néanmoins pas que pour les mères de famille dans notre enquête. Anne, responsable d'une antenne locale de l'Association Française des Solos, raconte ainsi, au cours de notre entretien, toutes les difficultés pour se refaire un réseau après la séparation, notamment chez les femmes : elles « *sont vues un peu comme des ennemis des couples et les femmes ont peur qu'elles piquent leurs maris* ». C'est ce que confirme Nathalie en instance de divorce, mot pour mot, dans l'entretien : « *ça fait peur aux autres femmes... Une femme toute seule, donc les couples tu les vois moins parce que les autres elles ont un peu peur que tu leur piques leur mari (rires)* ». Avec les amis « commun », Nathalie choisit de rester réservée sur le récit de sa séparation, ayant peur de « *passer pour la méchante* », celle qui « *prend la petite en otage* ». Ces jugements attendus s'ajoutent à ceux liés aux questions financières, parce « *quand tu parles divorce, tu parles argent aussi* ». Si son entourage comprend qu'elle demande une pension compensatoire, il s'étonne par ailleurs qu'elle ne cherche pas de travail : « *tu passes aussi pour la feignasse qui veut piquer du pognon à ton ex-mari et vivre à ses crochets* ».

Si toutes les mères ne sont pas ainsi stigmatisées dans notre enquête (ni Ana, ni Florence, ni Marie-Pier n'y font allusion), elles sont plusieurs à faire le récit des difficultés éprouvées lors de ces transitions biographiques. Ce sont pour toutes ces raisons qu'Eloïse, par exemple, récemment séparée, vit mal les reconfigurations de son réseau amical en grande partie constitué des autres parents de la crèche : « *plus de nouvelles, je les invitais, je les sollicitais et ils étaient jamais dispos, ils partaient tout le temps en week-end, donc pour moi c'était très dur la comparaison. (La comparaison ?) Tout d'un coup je faisais plus partie de la vie normale quoi... Tous les couples d'amis partaient en week-end et moi non...* ». Mais ce sont celles aussi qui racontent les « élans de soutien » autour d'elles, notamment de la part d'autres parents, même ceux n'appartenant pas au réseau proche, apportant une aide précieuse pour l'organisation au

quotidien (garde des enfants, soutien scolaire, etc.). Toutefois, certaines mères particulièrement isolées constatent une concentration de ce soutien dans la « gestion » des enfants, et regrettent que celui-ci soit finalement peu orientée vers leurs propres difficultés. Prise dans la tempête d'un divorce très violent, Christelle constate avoir pu compter sur son réseau, proche ou moins proche, dans cette épreuve, mais que cette aide avait néanmoins une portée limitée : « *dans la vie d'une maman monoparentale, il y a vraiment ce côté vous pouvez compter sur les gens pour vos enfants, mais quand il s'agit d'être dans le « vous faire du bien à vous »* ». Cette mise à l'écart relève d'un processus de marginalisation sociale, qui marque du sceau de l'anormalité le statut de ces femmes séparées.

Elle alimente par ailleurs l'idée que la constitution du réseau amical repose en grande partie sur une « homogamie », ici du point de vue conjugal et parental. Comme le fait de devenir parent rapproche des autres parents, être célibataire rapproche des célibataires et inversement. La séparation procède ainsi d'un double mouvement d'éloignement du réseau et de rapprochement ou création de nouvelles relations, correspondant mieux à son nouveau statut. Ce mouvement est double : si les enquêtés constatent être moins sollicités par les couples d'amis qu'auparavant, ils reconnaissent aussi les éviter²⁴.

Si nous avons déjà évoqué les difficultés dans la vie quotidienne pour les mères en solos qui ont le plus souvent la charge des enfants après la séparation (le soir, le week-end, etc.), la situation des pères comporte son lot de complications : ils se voient eux aussi contraints de redéfinir leurs habitudes et leur rôle de père. Le moment de la séparation et les modes d'organisation au quotidien et de garde des enfants qui en découlent sont l'occasion pour eux de s'affirmer dans ce rôle. Souvent, ce sont eux qui quittent le domicile conjugal, une bonne partie retournant, au moins provisoirement, chez leurs parents. La définition du mode de garde est aussi peu à leur avantage, certains ne réclamant qu'un week-end sur deux, d'autres devant lutter pour un mode de garde *a priori* à leur désavantage. Frédéric, en garde alternée, « *ne demande rien* » de plus et évite de rentrer en conflit avec son ex-compagne : « *si c'est pas dans le sens où elle veut, elle me dit « oui mais je vais t'enlever les gosses ! »* ». Pour d'autres, c'est l'entourage familial et amical qui est un poids dans cette transition, certains doutant des

²⁴ Le chapitre suivant sera l'occasion de revenir plus longuement sur les dynamiques qui structurent le réseau amical, les modalités de sa composition et de ses recompositions.

capacités des pères à s'occuper de leurs enfants seuls. Alexandra Piesen montre ainsi dans une thèse sur les paternités en solo que cette dernière est soumise à beaucoup de pression de la part de l'entourage ou des services sociaux et juridiques, mais surtout de leur propre fait. La volonté de ces pères de prouver et de se prouver qu'ils peuvent être un « bon parent » les poussent à en faire toujours beaucoup plus par peur d'être jugés négativement (Piesen, 2019). Par ailleurs, dans son enquête, elle constate que ces pères sont « sous surveillance » et vivent souvent « *dans la crainte d'une remise en cause du jugement* » (Piesen, 2019, p. 86).

S'occuper de ses enfants nécessite d'avoir confiance en soi, de croire que l'on est capable de gérer seul l'éducation de ses enfants tout ou partie du temps, ce qui n'est pas nécessairement acquis par les pères. Ludovic exprime sa colère face au souci permanent de son entourage sur ses capacités à bien s'occuper d'un enfant, et notamment sa fille lors du passage à la monoparentalité (une semaine sur deux). Il décrit ainsi le souci de ses sœurs lorsqu'il propose de prendre leur bébé (« *tu fais attention, tu lui tiens bien la tête* ») alors même qu'il était le premier, avant ses sœurs, à avoir eu un enfant : « *c'est des trucs qui m'atteignent quoi !* ». Dans son rôle de papa, et dans les débuts de sa vie en solo, il développe une stratégie de protection consistant à ne plus donner de nouvelles à ses proches qui s'inquiètent : « *si je lui faisais des pâtes tous les soirs et si elle avait du chauffage dans sa chambre, et si je la couchais pas à 10h et si je fumais pas dans sa chambre, au début tu te justifies puis au bout d'un moment « allez-vous faire voir quoi ! »* ». Il raconte la difficulté de lutter contre cette pression-là, d'autant qu'il travaille dans des centres d'hébergements sociaux principalement fréquentés par des hommes dont certains sont pères. C'est l'occasion pour lui de prendre du recul sur sa situation au regard de celles des hommes, beaucoup plus fragiles, qu'il accompagne au quotidien. Ceux-ci préfèrent parfois renoncer à la paternité, n'ayant pas les capacités de lutter contre les épreuves liées à leur grande précarité et à la dévalorisation de leur statut de père, et d'homme de manière générale, « *parce qu'ils ont honte d'eux ou qu'effectivement ils sont dans une situation tellement précaire qu'ils ne peuvent pas assumer leur paternité* » (Ludovic). Aussi, pour lui, et au regard de son expérience personnelle et professionnelle, « *t'as beaucoup plus à faire tes preuves* » en tant que père qu'en tant que mère : « *il y a plein de fois où j'étais mal, où tu peux être légèrement déprimé ben tu te dis « je vais renoncer à la paternité, moi qui suis censé être le symbole du papa qui fait ci qui fait ça, c'est plus facile de laisser ma fille qui est plus heureuse avec sa mère, avec ses playmobils et ses doudous* ». Donner le change, la preuve, nécessite une confiance en soi voire une reconnaissance sociale qui permet de se sentir « *solide* » : « *moi qui*

suis à peu près stabilisé, qui ai un métier, une famille, rien que pour moi c'était déstabilisant et compliqué, je pense que quand t'es un peu faillible ben tu préfères renoncer ». Alexandra Piesen montre ainsi que les ruptures conjugales font émerger inquiétudes et angoisses chez ces pères « *qui parlent volontiers de périodes de « flottement* » » (Piesen, 2019, p. 78) après la séparation.

b) Les « ruptures heureuses »

Mais pour d'autres, ceux qui, dans notre échantillon se disent acteurs de la séparation pour un retour vers une vie sociale plus nourrie (Ludovic, Emmanuelle et Gabriel), recomposition du réseau ne rime pas avec déception. Au contraire, cette liberté retrouvée est mise à profit les premiers temps suivant la séparation, ces solos multipliant les sorties et les aventures sexuelles : « *un besoin, une envie de rencontre alors aussi bien pour le couple que pour la vie sociale, du coup une espèce d'hyper consommation des sorties pour potentiellement rencontrer des gens* » (Emmanuelle), « *séparé après 15-16 ans de vie commune, au début c'est la fête du slip !* », c'est sortir « *à fond, jusqu'à faire n'importe quoi* » (Ludovic), une manière aussi de s'occuper l'esprit et de ne pas trop réfléchir pour eux. Après quelques semaines ou quelques mois, cette hyper sociabilité lasse, ce « *truc un peu léger* », Emmanuelle estimant s'être calmée, « *faut arrêter, au bout d'un moment, il y a un soir où tu te dis « non mais c'est plus possible, ça peut pas être que ça !* » (Ludovic). L'activité sociale se tourne alors plutôt vers les relations impliquant un partage d'intérêts et des activités plus riches intellectuellement et spirituellement, que celles-ci soient amicales ou associatives ; ce qu'ils estiment parfois relever d'une grande maturité.

c) Sites de rencontre et recours aux dispositifs de médiation

Quoi qu'il en soit, pour tous, rupture rime avec recomposition du réseau. Comme pour d'autres moments difficiles, les déménagements entre autres, refaire du lien passe par les associations ; mais il peut passer aussi par le développement d'amitiés auparavant plus lointaines (c'est le cas d'Eloïse avec ses collègues de travail) ; ou avec d'autres parents, solos ou pas, rencontrés dans le cadre de l'école, de la crèche ou des activités liées aux enfants.

Pour les plus jeunes de notre échantillon ou pour les hommes, la recherche d'un éventuel partenaire passe finalement assez peu par des sites de rencontre, parfois même dans un rejet de l'usage de la technologie, ces solos s'estimant alors « *old school* » parce qu'ils estiment que ces

moyens ne correspondent pas à leur manière d'être ou de faire (« *c'est tellement pas moi !* »). Disposant du temps et des ressources nécessaires pour alimenter une vie sociale intense ou tout du moins régulière et variée, rencontrer quelqu'un passe avant tout par un hasard, dans une soirée, une sortie, ces occasions étant nombreuses : « *j'ai des potes à la campagne et franchement pour faire des rencontres, il y a pas d'autres biais quoi, pour faire des rencontres moi je sors etc., je rencontre des gens... Il y a pas besoin* » (Ludovic).

Pour les femmes, et notamment les mères en solo, les sites de rencontre offrent l'avantage de combler le manque de temps et de disponibilité, les rencontres pouvant s'amorcer par son téléphone ou son ordinateur, de chez soi. Si cette expérience n'est pas toujours satisfaisante, « *ambivalente* », avec le regret parfois d'être sur le mode du « *zapping* » et de la « *consommation* » (Eva), de se trouver « *hyper mal à l'aise* », de n'y trouver que des aventures, elles sont néanmoins nombreuses à y avoir recours, les sites étant l'occasion de quelques belles rencontres.

Marie Bergström, dont les différentes enquêtes quantitatives et qualitatives sur la conception et l'utilisation des sites de rencontre révèlent les « *nouvelles lois de l'amour* » au temps du numérique, montre en effet que hommes et femmes ne font pas les mêmes usages des sites de rencontre. Les femmes sont plus nombreuses à les utiliser, et d'abord parce qu'ils permettent une séduction « sans risque », qui peut être interrompue facilement ; c'est par ailleurs un moyen pour elles de « *tester leur attractivité et de se faire valider comme partenaire possible, et plus généralement en tant que femme* » (Bergström, 2019, p. 77). Pour les hommes, c'est différent : la preuve de ses capacités en tant qu'homme réside moins dans le succès de la séduction que dans « *l'accès physique aux femmes* » (Bergström, 2019, p. 79). Les usages des sites s'expliquent aussi largement par l'âge : plus on avance en âge et moins on a recours à ces dispositifs de médiation, le pourcentage diminuant fortement entre dix-huit et trente ans et moins rapidement ensuite (Bergström, 2019, p. 74). Les plus jeunes, nés avec les outils numériques, sont plus à l'aise et plus enclins à fréquenter ces sites, sans nécessairement y investir ou en attendre beaucoup. A partir de 30 ans, la norme conjugale pèse plus lourd et les utilisateurs investissent différemment ces occasions de rencontre, sans doute de manière moins frivole que leurs cadets.

C'est de manière générale l'envie de rencontrer de nouvelles personnes qui est le plus important : dans ce cas, le recours à des applications de mises en lien sans volonté explicite de

rencontre amoureuse est privilégié. Plusieurs enquêtées ont ainsi fait mention de l'usage du site OVS (On Va Sortir), une plateforme communautaire sur laquelle chaque membre peut déposer des propositions de sorties (cinéma, théâtre, randonnée, week-end, etc.) et les autres membres y avoir accès. C'est donc une double occasion d'enrichir son réseau social tout en augmentant ses possibilités de rencontres avec des gens qui sont « *attirés par les mêmes choses que toi* » (Florence). Florence s'est, au moment de l'entretien, inscrite sur le site depuis quelques semaines et en reconnaît les bénéfices, une expérience « *stimulante* » et « *sympa* » : « *dans le pire des cas je rencontre des gens sympas, ce qui est déjà pas mal! Et puis dans le meilleur des cas, je rencontre quelqu'un* ».

3) Faire face aux épreuves de la vie

Enfin, c'est ponctuellement que la solitude est la plus pesante, quand les solos traversent des périodes difficiles, liées au travail, à la famille, à un décès, ou une déception. Contre les coups durs de la vie, il faut trouver du réconfort en soi, se remotiver, trouver la force, aller de l'avant. C'est en fait ici surtout le manque du couple qui se fait ressentir, les amis ne compensant qu'en partie les avantages de la vie à deux : « *quand tu vas pas t'as beau être entouré de 500 potes ben tu vas pas bien, t'as l'impression d'être seul* » (Ludovic). Pour eux, le fait de partager sa vie avec quelqu'un correspond aussi au fait de partager les soucis, et mettre en commun tout ou partie de ses préoccupations, « *savoir à un moment qu'on fait front ensemble devant la vie à mener, devant les autres, devant l'état du monde* » (Antoine). Face aux décisions importantes, l'appui de l'autre aide à lutter contre l'impression d'être « *sur la mauvaise voie* ». La vie conjugale apporte un réconfort plus important que tous les autres soutiens relationnels (famille, amis) : nous le verrons dans le chapitre VI. Dans son projet de monter un cabinet, Elodie regrette de « *ne pas avoir deux regards et de pouvoir en discuter avec quelqu'un* » : c'est donc vers ses amis qu'elle se tourne, « *j'ai confiance mais c'est pas des gens à qui je confierais ma vie et mes gros choix de vie* ». Pour Emmanuelle, pourtant plutôt satisfaite de sa vie, être seule c'est « *plus dur* », il faut « *être plus fort, [...] savoir se réconforter seul, savoir rebondir seul, ne pas attendre que quelqu'un nous pousse* ». En somme, que les « *coups durs sont plus durs* ». Pour elle, cette absence est ressentie dans ses relations avec sa famille : elle entretient des relations compliquées avec son père, malade mental, et ses séjours de visite chez ses parents sont souvent des moments difficiles. Sa situation conjugale lui impose d'affronter cette situation

seule, elle se sent moins protégée qu'en couple : « *j'ai l'impression d'y aller seule et de devoir affronter ça seule et de pas avoir de refuge, pas avoir de zone de confort* ».

La distance géographique d'avec ses proches, comme pour les expatriés montréalais, peut accentuer ce sentiment de solitude : « *depuis que je suis ici, il y a un espèce de gap²⁵ qui fait que s'il arrive un truc ben je suis toute seule devant ça* » (Amina). Cette distance géographique est en partie atténuée par les communications téléphoniques ou numériques avec la famille ou les amis. Ceux-ci peuvent être quotidiens, comme pour Alexis, appelant ainsi au moins une fois par jour quelqu'un en Europe ou ailleurs, quand il se retrouve seul chez lui, par « *peur de perdre contact* » : « *j'ai besoin d'avoir ce contact juste verbal par Viber ou n'importe quoi. Mais passer un week-end tout seul sans téléphoner à personne... Non... Infaisable* ». Ces liens peuvent être aussi plus ponctuels, ou même hypothétiques, et c'est alors l'idée de pouvoir appeler quelqu'un qui est loin en cas de problème qui rassure. Soucieuse d'éventuels problèmes de santé de ses parents, Cynthia compense les 3h30 de route qui la sépare de sa ville natale par l'ajout d'un filtre de sécurité sur son téléphone lui permettant d'être joignable à tout moment par certains numéros, son frère notamment : « *c'est ma petite barrière de sécurité de fille qui habite loin [...] S'il arrive de quoi à mes parents, j'aimerais pas ça de le savoir le lendemain matin parce que mon cellulaire a pas sonné* ».

C. Une solitude qui s'installe

On l'a vu : le sentiment de solitude peut parfois se traduire par une souffrance de quelques heures, quelques semaines, voire quelques mois. Mais parfois, il s'installe plus durablement et s'inscrit dans le sentiment diffus et permanent d'être seul dans tous les aspects de son existence. Il s'agit à la fois d'épreuves de la solitude mais aussi de la conséquence de l'accumulation de tous les moments de solitude que nous venons d'évoquer, qui s'ajoutent les uns aux autres, s'enchaînent, et aboutissent parfois à une forme d'isolement et de marginalisation. Cette expérience peut prendre forme à travers la perception de son quotidien, lourd et fatigant, mais est aussi lié à la manière dont on se projette et dont on perçoit l'avenir.

²⁵ Ecart, vide

1) Affronter le quotidien : entre lassitude et épuisement

C'est en effet au quotidien que le sentiment d'être seul se fait sentir. Au-delà des coups durs, ponctuels, le sentiment de solitude revêt plus ici la forme d'une lassitude face à des récurrences dans son mode de vie. La liberté grisante souvent évoquée par les solos hyper socialisés a un coût, elle devient pesante, lourde et usante, celle que Ludovic appelle « *la contrainte de l'extrême liberté* ». S'assumer seul et ne dépendre que de soi entraîne à terme une fatigue psychique qui joue sur l'appréciation de sa situation. Ce sont toutes ces petites choses à faire, des « *petits détails* » (Emmanuelle), qui s'accumulent et ne reposent que sur soi, la vaisselle et le ménage que l'on apprécie pourtant de laisser traîner, les courses, les papiers, les réparations diverses, etc. : « *si moi je le fais pas, personne le fait à ma place* », « *l'ultime liberté renvoie parfois à sa propre solitude* » (Ludovic).

Ce sont alors les amis qui sont mobilisés, surtout ceux qui, comme eux, vivent en solo, connaissent les mêmes difficultés et « *viennent au secours* » (Marie-Pier). A Lyon, Emmanuelle, Ludovic, Eva, Gabriel et Antoine appartiennent de près ou de loin aux mêmes cercles de sociabilités, en partie créés autour des concerts et de la musique. Ils appartiennent ainsi à une communauté de solo qui fonctionne sur la « *solidarité* », qui « *se rend service* » (Emmanuelle), un réseau qu'il faut apprendre à solliciter : « *on est juste des gens seuls et on se... Comment dire ? Pas on se soutient parce que c'est peut-être un peu fort mais on partage des moments où on a envie d'être moins seuls ! En faisant semblant de... Pas l'être (rires). Et ça fonctionne* » (Ludovic). Mais ces sollicitations procèdent d'un (ré)apprentissage, quand la vie en solo fait suite à une vie à deux. Il faut alors apprendre à trouver ailleurs l'aide apportée auparavant par le ou la conjoint.e : « *avant en couple on avait notre petit cocon, puis il me semble qu'on était plus fort que tout, puis qu'on avait besoin de personne [...] à partir du moment où j'étais seule j'avais besoin de beaucoup beaucoup de monde* » (Marie-Pier). Si les sociologues ont identifié, dans les parcours de vie, un ensemble de structures dont dépend la socialisation secondaire (le travail, la famille, etc.) et dont la socialisation conjugale fait partie (Berger et Luckmann, [1966] 2012), on voit apparaître ici un ensemble de processus qui procèdent alors « à rebours ». Vivre en solo après une période de vie en couple implique de se resocialiser, ou en tout cas de se socialiser d'une autre manière, c'est-à-dire de faire reposer la construction de son réseau relationnel sur des logiques différentes.

De ce point de vue, la situation des mères en solo est particulièrement préoccupante : souvent épuisées face à la gestion quotidienne d'un ou plusieurs enfants (Florence en élève quatre), elles constatent le manque d'aide et de soutien de leur ex-conjoint et la lourdeur de ce que Christelle, mère célibataire de deux enfants, appelle la « *charge parentale* » : « *les efforts que ça représente pour garder un cadre éducatif [...], on va dire des modalités saines d'éducation quand soi-même on est au fond du trou* ». Cette situation est particulièrement parlante pour Catherine, professionnellement très précaire, ayant plusieurs fois frôlé la rue²⁶, qui s'occupe seule de sa fille. Cette dernière est autiste et sa mère doit gérer de nombreuses crises seule, contrainte plusieurs fois d'appeler les services médicaux d'urgence (911) pour l'aider. C'est aussi l'idée, partagée par tous et pas seulement ces mères, qu'il n'y a personne pour prendre soin de soi, quelqu'un pour se reposer, une épaule qui vienne en soutien, et pas nécessairement quand les enquêtés sont confrontés à des moments difficiles. Ces ressentis se doublent de celui, nous l'avons déjà évoqué, d'être abandonné par les gens sur qui l'on comptait. La déception sur le manque de soutien au quotidien et dans les moments difficiles s'accompagne du sentiment de devoir être moteur de l'activité sociale, de devoir solliciter les gens, et de ne pas recevoir spontanément d'invitation.

Ces mères bénéficient par ailleurs du soutien de la famille, voire l'ex belle-famille pour Marie-Pier ou Florence, l'ex beau-père de Florence jouant par exemple le rôle de « *figure paternelle* » auprès de ses quatre enfants. De manière plus pratique, ils offrent des possibilités de garde, une aide financière (Charlotte vit dans un appartement appartenant à ses parents) ou matérielle : les parents de Catherine l'aident par exemple à faire des travaux, le père d'Ana s'occupe des réparations sur sa voiture, ou Virginie, séparée à 23 ans du père de sa fille qu'elle garde à temps plein et que sa mère élève en partie les premières années. Dans ces moments douloureux, les parents, et malgré les tensions, agissent la plupart du temps comme une sécurité, l'idée que l'on peut compter sur quelqu'un sans condition – nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur la notion d'inconditionnalité.

²⁶ La situation de Catherine est exposée en détail dans le chapitre précédent (p.204)

2) Un rapport négatif au temps long

a) Les solos face aux grands projets de la vie

A l'opposé de cette lassitude au quotidien, se sentir seul c'est aussi entretenir un rapport négatif au temps long. Le sondage TNS SOFRES montre que la solitude est souvent perçue comme une menace quand on pense au futur. Interrogés sur leur manière d'envisager l'avenir, certains solos déplorent en effet un manque de possibilités, de perspectives, de projets à deux : « *faire des projets à deux et faire des projets tout seul, c'est pas la même chose* » (Cynthia). Dans cet aspect-là, c'est particulièrement l'absence d'un conjoint ou d'une conjointe qui fait défaut. Si certains se lancent dans l'accession à la propriété, tous ne franchissent pas le cap malgré les envies, et d'abord pour des questions financières, un seul salaire permettant difficilement d'assurer un crédit immobilier. La question des enfants (le fait d'en avoir ou pas) revient ici de nombreuses fois, notamment pour les femmes, mais pas seulement. Elle est d'autant plus forte que l'âge avance : si les plus jeunes de l'échantillon y font relativement peu référence, c'est un sujet qui mobilise beaucoup plus ceux qui sont dans la deuxième moitié de la trentaine ; puis, passée la quarantaine, on s'y intéresse moins, l'âge avançant les possibilités de procréer étant de plus en plus réduites. L'une d'entre elle, Eva, réfléchit à plusieurs solutions pour avoir un enfant sans compagnon ; au final, elle abandonne le projet : « *toute seule avec un enfant, pauvre enfant quelque part ! J'ai pas envie de l'entraîner aussi dans quelque chose d'une solitude, enfin voilà ou du quelque chose où on serait tous les deux un peu isolés* ». Mais cette solitude ne découle pas toujours nécessairement du le célibat, elle s'associe aux projets professionnels par exemple. Au moment de l'entretien, Elodie vient de voir échouer son projet de cabinet pédiatrique, son associé s'étant finalement retiré du projet. L'énergie considérable qu'elle y a consacrée pendant plusieurs mois ajouté à la lassitude de travailler seule rendent d'autant plus difficile l'acceptation de cet échec : « *cette année avec l'histoire du cabinet je pense que je vais prendre 4 semaines parce que j'ai besoin de faire un vrai break, histoire de reconsidérer mes projets professionnels et, retrouver un peu de courage* ».

C'est aussi sur le mode de l'angoisse et de l'insécurité que ces solos pensent à l'avenir. Revient ainsi souvent l'idée que le fait de ne dépendre que de soi-même pour assurer ses conditions de vie est aussi grisant que risqué. Face à la maladie, la perte d'emploi ou un éventuel accident, ces solos s'estiment démunis et plus « *instables* » (Renaud). Ce qui conduit par exemple Cynthia à limiter ses pratiques sportives à risque : « *si y a pas de salaire qui rentre,*

c'est qui qui paye mon appart, c'est qui qui paye tout le reste ? Tout est lié à quelque part, si tu te blesses, puis qu'tu travailles pas... Oui j'dépend de l'assurance pi toute mais reste que le salaire rentre pu ». Dans ce qu'elle peut engranger en termes de baisse de niveau de vie, le passage à la retraite et la diminution de ses ressources financières participe de cette insécurité sur l'avenir. Cette angoisse est d'autant plus forte que la pression financière chez les solos est plus importante que chez les autres ménages, ceux-ci assumant seuls les coûts matériels d'existence, pour la plupart indépendants du nombre d'habitants dans le logement. Pour les foyers monoparentaux touchant une pension alimentaire, cette insécurité matérielle est encore plus forte. En effet, les mères qui ont leurs enfants à charge perçoivent une aide financière de leurs ex-conjoints à durée limitée : au départ des enfants, cette aide cesse d'être versée. Et même si ce départ implique effectivement une baisse des dépenses, certaines charges fixes demeurent, le loyer notamment.

b) Vieillir et mourir

Quand on parle de solitude aujourd'hui, on pense d'abord au vieillissement. Un sondage TNS SOFRES²⁷ de 2010 montre que 88% des Français pensent en priorité aux personnes âgées quand on leur parle de solitude (Petit et Hipolite, 2010). A mesure que l'âge avance, les Français ont de plus en plus peur de la solitude (26% des moins de 26 ans contre 42% des plus de 65 ans). Crainte qui n'est pas infondée... L'isolement relationnel touche particulièrement deux groupes sociaux : les personnes âgées et les « *personnes socialement défavorisées* » (Pan Ké Shon, 2003, p. 1).

Si notre enquête concerne une population d'adultes non directement concernés par les problématiques de vieillissement²⁸, il apparaît que les manières de vivre et de donner un sens à la solitude évoluent en fonction du cycle de vie. Ce rapport angoissé au temps s'exprime plus particulièrement dans la manière dont on envisage de vieillir, et de mourir, même pour ceux qui semblent *a priori* être, au moment de l'entretien, plutôt satisfaits de leur situation de vie. Antoine, à 34 ans, estime que sa vie est équilibrée mais émet un doute sur la suite : « *je dis ça maintenant mais à mon avis à 45 balais je suis pas en couple, j'ai pas de gamins, bon je vivrais quand même ma vie mais je me dirais « bon ça y est t'as passé un cap, là pour le coup les 30*

²⁷ Sondage effectué pour la Société Saint Vincent de Paul, réalisé les 25 et 26 mars 2010 sur un échantillon représentatif de 1 00 personnes âgées de 18 ans et plus, interrogées en face à face.

²⁸ Les enquêtés étant recrutés sur un critère d'âge, approximativement entre 30 et 50 ans.

prochaines années seules elles arrivent vite, et il y a peu de chances pour que tu arrives à redresser la barre ». La probabilité, et surtout la peur, de vieillir seul pèsent d'un poids conséquent sur les épaules de ces solos, de n'avoir « *personne pour veiller sur toi quand t'es âgé* » (Pedro), de ne pas avoir de raison de se battre face à la maladie (Elodie). Ce rapport au temps est central pour les femmes qui, approchant de la quarantaine, souhaitent avoir des enfants. Renvoyées par leur entourage et souvent par leur propre désir au fait que « l'horloge biologique tourne », la fertilité diminuant avec l'âge, elles s'inquiètent de la possibilité de fonder une famille. Dans son récit, Elodie, adeptes des sports de montagne, fait état de cette angoisse : « *avoir une bonne raison de redescendre ça peut être pas mal* ».

L'angoisse de vieillir fait écho à celle de la mort. La solitude s'incarne dans une préoccupation à l'égard de la mort de ses propres parents, quand on sait qu'ils ne sont pas « *éternels* » (Cynthia). Mais vivre seul c'est aussi être confronté à sa propre mort. Certains disent par ailleurs être très préoccupés par une mort soudaine alors qu'ils seraient seuls chez eux, d'abord parce qu'ils seraient ainsi démunis d'une possibilité d'être sauvé mais surtout par crainte que personne ne s'inquiète de leur sort pendant quelques jours, une inquiétude qui semble marquer de son sceau leur solitude (voir : chap. VII).

Traiter la solitude sous forme d'épreuves qui s'imposent aux individus dans leur quotidien et tout au long de leurs parcours de vie permet de rendre compte d'une partie des « formes » qu'elle peut prendre, mais aussi des manières dont les enquêtés choisissent d'en rendre compte, de leur donner du sens. Parmi ces manières, il est apparu que la question du genre influençait particulièrement le rapport à la solitude et nous avons choisi de distinguer cette analyse dans la note qui vient. Nous aborderons ensuite et dans une perspective plus générale les manières dont les liens aux autres agissent comme supports relationnels face à la solitude et face au sentiment d'être ou de pouvoir être autonome.

III - Note sur le genre et solitude

Parmi les caractéristiques sociodémographiques qui ont le plus d'influence sur le rapport à la solitude se trouve la question du genre : c'est pourquoi nous avons choisi de nous y arrêter

ici. Plusieurs ouvrages qui font référence dans la revue de littérature pointent spécifiquement la solitude dans sa version féminine (Flahault, 2009 ; Kaufmann, 2009 ; de Singly, 2011) ; si d'autres l'abordent aussi à travers le regard des hommes (Schurmans, 2014), c'est très rarement exclusivement de ce point de vue-là. Cécile Van de Velde note que la figure de la femme seule (celle célibataire et en âge d'être en couple) marque particulièrement les travaux en sociologie autour de la solitude, celle-ci permettant d'interroger les « *normes d'autonomisation individuelle et ses effets* » (Van de Velde, 2018, p. 8). Plusieurs raisons peuvent expliquer ce traitement spécifique : d'abord « *parce que la figure de la femme seule bouscule particulièrement les conceptions traditionnelles du modèle matrimonial* » (Van de Velde, 2011, p. 29). Dans son enquête sur les « nouvelles formes de solitudes au féminin », Erika Flahault montre la diversité des expériences de vie en solo chez les femmes et note parallèlement : « *face à une histoire marquée par l'inégalité d'accès à la gestion du monde social et à la définition de leur propre identité, les femmes ont davantage à gagner dans la solitude résidentielle, mais aussi plus de chemin à parcourir et plus d'obstacles intérieurs à franchir* » (Flahault, 2009, p. 18).

De manière plus générale, la manière de faire du lien aux autres est tout aussi genrée. L'enquête « *Relations de la vie quotidienne et isolement* », exploitée par Jean-Louis Pan Ké Shon, montre ainsi que les femmes ont un réseau numériquement plus étendu que les hommes, mais qu'elles déclarent toutefois avoir moins d'amis que ces derniers : « *toutes choses égales par ailleurs, elles montrent une propension à ressentir la solitude, qui sans être spectaculaire n'en est pas moins notable* » (données de l'enquête « *Relations de la vie quotidienne et isolement* » ; Pan Ké Shon, 1999, p. 3), que celles-ci soient en couple ou célibataires. L'enquête IBEST distingue, nous l'avons vu, plusieurs univers de sociabilités qui sont comme le « *gradient d'une sociabilité/participation plus ou moins intense* » (Fargeon et al., 2016, p. 54), également lié à un sentiment de satisfaction de sa vie ; en somme, cinq univers sont identifiés, allant de l'univers des enquêtés les mieux intégrés et les plus satisfaits (univers de la *philia* dont nous parlerons dans le prochain chapitre) aux plus isolés. Tout au bout de cette échelle donc se situe l'univers de la discrétion caractérisé par une grande partie de personnes qui vivent seules, de célibataires, de divorcés ou de veufs. Parmi toutes les personnes interrogées, on trouve ici celles qui sont le plus isolées socialement à tout point de vue et, fait notable, « *si le sexe ne caractérise significativement aucune classe de sociabilité, celle de la discrétion fait exception puisque les femmes en représentent les deux tiers* » (Fargeon et al., 2016, p. 72). Relativement

âgées, ces femmes dépassant souvent la soixantaine, semblent particulièrement exposées à l'isolement relationnel.

D'un point de vue matrimonial, les hommes sont plus disposés à la vie de couple qui peut, potentiellement les protéger de la solitude ; même au sein du couple, ce sont eux qui se sentent les moins seuls. Un homme a 23% de chance de plus qu'une femme de revivre en couple après une rupture, la présence d'enfant n'étant pas un frein (alors qu'elle l'est pour les femmes) ; une femme entre 25 et 29 ans a cinq fois plus de chances de refaire sa vie qu'entre 50 et 54 ans, quand cette probabilité n'est qu'une fois et demie plus élevée chez les hommes. En somme, de manière générale, pour les femmes, « *vivre sans conjoint après une rupture est nettement plus fréquent que chez les hommes* » (Cassan, Mazuy et Clanché, 2001). En outre, le fait de vivre en couple protège assez peu les femmes du sentiment de solitude. Cette différence peut aussi s'expliquer par le fait que reconnaître souffrir de solitude serait plus facile pour une femme que pour un homme, « *ces derniers [pouvant] montrer plus de réticence à reconnaître publiquement une faiblesse dont le sentiment de solitude serait l'expression* » (Pan Ké Shon, 1999).

Les résultats de notre enquête viennent confirmer la perspective genrée dans le rapport à la solitude. Sur l'ensemble des verbatims qui font état d'un rapport négatif à la solitude, 55% proviennent du discours des femmes et 45% de celui des hommes. Ce rapport s'inverse à propos des aspects positifs de la solitude : pour 57%, il s'agit du discours des hommes, contre 43% pour les femmes. Une très grande majorité de l'expérience négative de solitude chez les femmes est liée à la charge parentale²⁹, au fait d'élever ses enfants seule tout ou partie du temps ; sans enfants, les femmes accusent une charge liée à l'entretien de son logement parfois trop lourde. Cette solitude s'apparente aussi avec le fait d'avoir du mal à créer du lien, ou à en recréer après une rupture.

Or, si les femmes sont plus nombreuses à parler des aspects négatifs de la solitude, et aussi plus volubiles à ce sujet, les hommes semblent assez disposés à s'exprimer sur leur propre expérience de la solitude, souvent même de manière plus intime³⁰. Ces remarques s'appuient sur l'analyse du vocabulaire employé pour raconter sa solitude. Sauf quelques situations

²⁹ Le tri à plat du nœuds « être seul - » chez les enquêtées montre qu'il est principalement relié au nœud « enfant » et « condition de vie ».

³⁰ Ces remarques s'appuient sur l'analyse du vocabulaire employé pour raconter sa solitude. Ont été rassemblés pour lecture l'ensemble des verbatims double codés à « être seul - » et « bien-être - ».

particulièrement éprouvantes, les femmes restent modérées dans leurs propos : pour elles, c'est « dur », « chiant », « pas évident », « compliqué », « douloureux », « lourd », « pesant », « moins cool », « difficile », cela « fait chier », ce sont des moments de « down » un peu « plate ». A l'opposé, les hommes, et malgré le fait qu'ils le fassent moins souvent, sont plus enclins à se livrer sur leurs émotions. Pour eux, la solitude peut être « terrible », « angoissante », « glauque », « déprimante », une vraie « souffrance », liée à un sentiment d'inutilité. Ce sont aussi eux, et uniquement eux dans notre corpus, qui lient la solitude résidentielle avec l'angoisse de la nuit, d'être seul dans son lit ou de mourir seul³¹. Plus que chez les femmes, le rapport à la mort de ses propres parents est vécu sur un mode très angoissé.

La solitude semble donc se conjuguer au masculin et au féminin, mais de manière différente. Elle s'inscrit en continu dans les pratiques et les discours féminins : la solitude chez elles est diffuse, se vit au quotidien mais de manière souvent moins violente, en tout cas telle qu'exprimée. A l'inverse, chez les hommes, elle est moins liée à une quotidienneté qu'à certains moments spécifiques (la nuit par exemple, ou les quelques semaines suivant une rupture) mais d'autant plus brutalement et difficilement, plus souvent sur un ton dramatique. Ces remarques doivent néanmoins être nuancées du point de vue générationnel : les hommes semblent d'autant plus volubiles qu'ils sont jeunes ; parmi les plus âgés, au-delà de quarante ans, aucun homme ne s'est exprimé de manière intime sur la question de la solitude. Mais elles peuvent rejoindre par ailleurs d'autres résultats d'enquête (Bergström, Courtel et Vivier, 2019) qui montrent que d'un point de vue déclaratif, les femmes considèrent plus leur célibat comme un choix que les hommes (46% des femmes contre 34% des hommes).

Une enquête de 1992 menée au Québec³² sur des hommes seuls à propos de leur désir d'enfant montre que ceux-ci semblent jouir d'une grande liberté dans leur vie. Elle montre par ailleurs que si les hommes interrogés semblent si satisfaits, c'est aussi parce qu'ils ont les moyens financiers de « bien vivre en solo ». Tous semblent ainsi vivre leur situation sur le mode du détachement, « du moins sans attaches visibles conduisant à mettre en commun, à partager, à s'engager dans un rapport de réciprocité » (Dulac, 1993, p. 50). Germain Dulac fait l'hypothèse que ce discours se rapporte surtout à une impossibilité, pour les hommes, d'avoir un rapport au couple qui implique « ouverture et vulnérabilité ». Le mode de relation conjugale

³¹ L'appréhension de sa propre disparition fait l'objet d'une partie du chapitre VII.

³² Enquête menée sur une centaine d'hommes à propos de leur désir d'enfant ; parmi eux, ont été isolés pour la recherche ceux qui, ayant dépassé la trentaine, vivaient seuls.

plus égalitaire qu'auparavant, quand il reposait sur un mode de relation amoureuse paternaliste, place les hommes dans une plus grande situation de vulnérabilité. Malgré le fait que certaines propositions de l'article semblent assez catégoriques et peut-être un peu abusives (« *ils ont décidé de vivre dans un bunker d'insensibilité* »), il n'en soulève pas moins des hypothèses pertinentes qui peuvent aider à voir certains discours d'enquêtés sous un nouveau jour. L'idée que les hommes, moins « en contrôle » du devenir du couple soient plus fragiles de ce point de vue-là permet de questionner le développement, en parallèle, d'un discours de désengagement leur permettant de « garder la face ». Certains hommes parmi nos enquêtés sont effectivement porteurs de ce discours, les plus à l'aise matériellement notamment, et les plus socialisés, comme dans le travail de Germain Dulac. Ludovic, Gabriel et Antoine sont trois solos qui ont dans leurs parcours, connus de nombreuses histoires de couple, d'autres relations moins sérieuses ou purement sexuelles. Au moment de l'entretien, Ludovic³³ est dans un moment d'entre-deux avec sa compagne. Alors que le « contrat » de départ de leur relation reposait sur une très grande liberté de chacun, notamment la question de la cohabitation où chacun conservait un chez-soi, les attentes de sa compagne ont évolué, celle-ci proposant quelques mois plus tard de vivre ensemble. Ludovic accepte, au départ, mais fort de son attachement à sa liberté il renonce finalement.

« c'est très difficile de rencontrer une compagne avec qui tu peux dire « ah ben ça va être léger, chacun fait sa sauce de son côté », parce qu'avec ma dernière compagne en date c'était le cas, elle a mon âge, elle dit « non non mais moi, pas d'enfants, je suis pas soumise à la norme, et puis finalement on a quand même été à un moment confronté à ça quoi! Pourquoi on loue deux apparts ? Et c'est con, nanani, nanana... Puis propositions d'appartements, sur le bon coin, les trucs, ohhhh... Puis quand on a commencé à visiter les apparts, pour vivre ensemble, j'ai fait non mais non quoi ! Donc là elle me dit « écoute là il faut choisir! », je lui fais « non mais c'était bien là comme ça jusqu'ici », elle me fait « ben non j'ai pas envie de ça ». Du coup ça coince... Et elle revient à la charge là en ce moment, et je sais que plus ça va malgré les sentiments et l'envie d'y aller, je peux pas me projeter là-dedans, j'ai pas envie de revivre avec quelqu'un, je crois pas... J'aurais l'impression de, je sais pas, me renier, dans un truc... C'est pas satisfaisant pour moi. »

³³ 40 ans, Lyon, une fille en garde alternée (une semaine sur deux), travailleur social.

Ce « tri à plat » des épreuves laisse poindre des rapports contrastés de nos enquêtés avec les moments de la solitude ; cette dernière partie est l'occasion de revenir de manière plus transversale sur l'importance des supports relationnels dans ce rapport à la solitude mais surtout au sentiment d'être autonome.

IV - Le lien comme support d'autonomie

« Il y a des gens qui sont incapables de vivre seuls, puis là je parle comme célibataires en fait dans la vie, ils ont besoin d'avoir quelqu'un avec eux puis tout ça, moi c'est pas nécessairement un besoin parce que j'ai quand même, je veux dire je suis quand même chanceux, j'ai des bons amis autour de moi, j'ai des gens qui sont autour de moi, j'ai une famille qui est aussi là »

A 34 ans, André s'estime satisfait de sa vie. Musicien et chef d'orchestre, son métier, très épanouissant, lui permet d'accéder petit à petit à de la reconnaissance dans le milieu artistique. Il vit seul depuis quelques années, tout en entretenant des liens familiaux et amicaux qui le soutiennent. La solitude résidentielle, tout autant que le fait de ne pas partager sa vie avec quelqu'un, ne sont, de son avis, pas un problème. Les récits d'expérience de la solitude présentés ici permettent au fond de nourrir une réflexion plus large sur ce qu'est l'autonomie et ce sur quoi elle s'appuie chez les individus qui vivent seuls aujourd'hui ; l'identification de moments et de formes particulières de la solitude permet de montrer que malgré les épreuves contemporaines de la solitude, vivre seul ne veut pas nécessairement dire vivre isolé.

Paul Ricœur définit la notion d'autonomie en l'opposant à celle de vulnérabilité et de fragilité. Si l'autonomie « *a pu être décrit[e]* » selon lui « *dans le vocabulaire de la puissance* » alors la fragilité humaine doit l'être fonction de la « *non-puissance* ». L'autonomie du sujet ne peut à ce titre qu'être comprise comme un pouvoir de faire, d'agir, d'être. La pensée de Gilbert Simondon permet de mieux saisir ces processus d'émancipation et d'autonomisation, à travers la notion d'individuation : « *à première vue, il semble y avoir une contradiction entre cette notion d'individuation et une pensée de l'émancipation ; mais ce sont plutôt de nouveaux instruments pour comprendre et vivre l'émancipation qui s'offrent ici* » (Bidet et Macé, 2011, p. 398). Dans cette perspective, l'émancipation n'est pas l'arrachement d'un individu au groupe mais plutôt le processus qui permet de penser sa constitution en considérant ses « *réserves de devenir* », c'est-à-dire sa capacité à « *s'arracher au déjà fait* » (2011, p. 398). Aussi Gilbert

Simondon invite-t-il à « *connaître l'individu à travers l'individuation plutôt que l'individuation à partir de l'individu* » (Simondon, [1958] 2005, p. 24).

Savoir vivre seul c'est savoir vivre avec les autres ; savoir que l'on peut compter sur les autres c'est aussi avoir l'assurance, un fois seul, que l'on dispose par ailleurs d'un bon soutien relationnel ; être autonome c'est donc avoir acquis suffisamment de ressources, de confiance, d'assurance pour affronter les épreuves de la solitude sereinement. François Flahault note à ce propos qu'un enfant qui se sent bien dans les moments où il est seul a acquis une « *capacité d'être seul* » qu'il tire des relations avec autrui :

« pour jouir [de la solitude], il doit d'abord s'être senti soutenu par les adultes qui s'occupent de lui. Confiant dans ces relations, il intériorise le soutien qu'elles lui apportent. Ce qui lui permet, dans les moments où il est seul, de continuer à éprouver un bien-être, une assurance intérieure qui le rendent disponible pour explorer son environnement » (Flahault, 2006, p. 28)

A la lumière de ces remarques, quels liens peut-on faire entre l'autonomie et la solitude ? Comprise comme « *liberté d'action* » (Negroni et Lo, 2017, p. 10), l'autonomie constitue en fait une modalité dans l'appréhension de sa solitude. Cela revient à dire que plus les individus sont autonomes, plus ils sont en mesure de bien vivre leur solitude : « *autrement dit, on vit d'autant plus à l'aise son individualité qu'elle s'étaie sur des ressources objectives ainsi que sur la solidité et l'intensité des liens sociaux* » (Duvoux, 2009, p. 14). Questionner cette autonomie c'est encore une fois mettre en lumière l'importance des ressources relationnelles dans les processus d'individuation : elle est « *en soi une notion fortement ambivalente : elle renvoie tout à la fois à un idéal anthropologique et à une condition qui sollicite, expose et met les personnes singulières à l'épreuve d'elles-mêmes et des autres* » (Zimmermann, 2017, p. 91).

Aussi, nous allons maintenant nous intéresser aux discours positifs de sa solitude : que disent-ils ? Qui concernent-ils ? Nous verrons que les enquêtés associent souvent ces discours positifs à leur apprentissage de l'autonomie : il leur a fallu « comprendre » et « apprendre » à vivre seul en se dégageant de la contrainte du jugement des autres. En effet, être autonome et bien vivre seul sont des dynamiques qui ne peuvent être comprises qu'en regard des réseaux relationnels dont disposent les individus, à leurs besoins et au soutien dont ils peuvent espérer bénéficier.

A. L'expérience positive de sa solitude

Bien que, comme le rappelle Marie-Noëlle Schurmans, « *dans le discours de sens commun, l'association imposition d'un manque et sentiment de souffrance constitue le cœur d'une représentation de la solitude* » (Schurmans, 2004), certaines expériences de la solitude se vivent très positivement.

Les injonctions modernes à l'indépendance et à l'autonomie du sujet ont mis en avant une nouvelle forme de solitude valorisée, nécessaire (Castel, 2006 ; Van de Velde, 2011). Des travaux récents font souvent référence à cette expérience positive de la solitude (Doucet, 2009 ; Flahault, 2009 ; Kaufmann, 2009 ; Schurmans, 2014 ; de Singly, 2011), celle dont on se fait parfois un compagnon, ou celle que l'on recherche volontairement. Marie-Noëlle Doucet caractérise ainsi un type de rapport à la solitude qu'elle désigne comme « *les solitudes du retrait* », pas toujours positives mais néanmoins toujours fruit d'une volonté, dont « *ceux qui les vivent se désignent comme auteurs* » (Schurmans, 2014, p. 143). Erika Flahault, dans son enquête sur les solitudes au féminin (2009), classe ses enquêtées dans trois idéaux types³⁴ : les femmes en manque, les femmes en marche et les apostates du conjugal. Ces dernières « *revendiquent aujourd'hui la solitude résidentielle qu'elles ont si bien investie, attachées à ce privilège [...] que constitue la libre disposition de son espace, de son temps* » (Flahault, 2009, p. 147). L'enquête EPIC montre également que la raison la plus évoquée par ceux qui ne souhaitent pas (re)vivre en couple est la préservation d'une grande liberté dans le quotidien et dans ses choix de vie (Bergström, Courtel et Vivier, 2019).

1) Apprécier la solitude : pour qui ? Comment ?

Ces aspects positifs de la solitude ne sont pas abordés également par tous les enquêtés. La typologie présentée dans le chapitre IV révèle la relation très inégale des enquêtés face au sentiment de solitude (Figure 26) ; elle montre notamment que ceux qui se placent dans le type de l'équilibre sont les plus susceptibles d'avoir un bon rapport à la solitude³⁵.

³⁴ « Ces modèles [...] sont construits sur les notions d'appropriation, d'autonomisation et de construction identitaire » (Flahault, 2009, p. 97).

³⁵ Le thème « être seul + » est le 12^e thème abordé par les enquêtés de ce profil ; pour le type de la précarité par exemple, il se place en 31^e position.

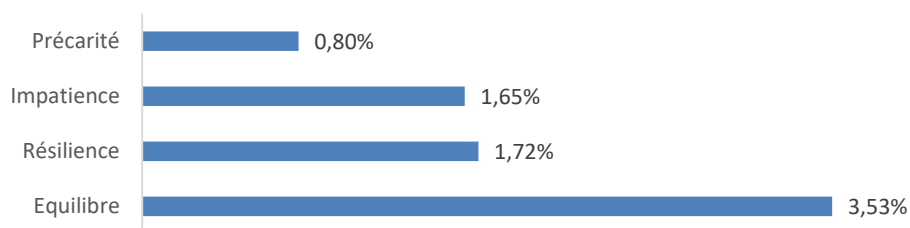


Figure 26 – Présence du thème « être seul + » selon le type. Lecture : le nœud « être seul + » est présent dans 3,53% du corpus des enquêtés appartenant au type de l'équilibre ; comparativement aux autres types, ces enquêtés sont ceux qui en parlent le plus.

Ce résultat correspond à ces solos qui, sans enfants, souvent éloignés géographiquement de leur famille, professionnellement à l'aise, ont le mieux réalisé cet idéal d'autonomie et d'indépendance que l'on attribue à l'individu « hypermoderne » dont parle Castel (2006). Ce sont ceux qui semblent avoir le moins rencontré de difficultés dans leurs parcours, qui s'expriment, au moment de l'entretien, par une satisfaction importante à l'égard de leurs vies ; ils disposent d'un réseau relationnel riche et diversifié, dans lequel ils trouvent des soutiens importants. Parallèlement, cette valorisation de la solitude apparaît chez ceux qui se rapprochent du type de la résilience : le plus souvent, après avoir expérimenté des ruptures douloureuses dans leur parcours de vie, ces enquêtés font le récit d'une réappropriation de ce « temps pour soi ». Ils ont finalement réussi à dépasser les difficultés de l'existence, des bifurcations plus ou moins soudaines qui ont menacé, un temps, leurs vies. Aussi, plus les enquêtés sont précaires, à tous points de vue, moins ils sont enclins à évoquer les aspects positifs de la vie en solo ; ce sont ceux qui sont le plus éprouvés par les aspects de la solitude les rapprochant de l'exclusion sociale. Au fond, pour bien saisir le rapport de chacun à sa solitude, qu'il soit positif ou négatif, il convient de le replacer dans son « écologie » : sentiment de bien-être, de satisfaction, supports matériels et relationnels dont on dispose, etc.

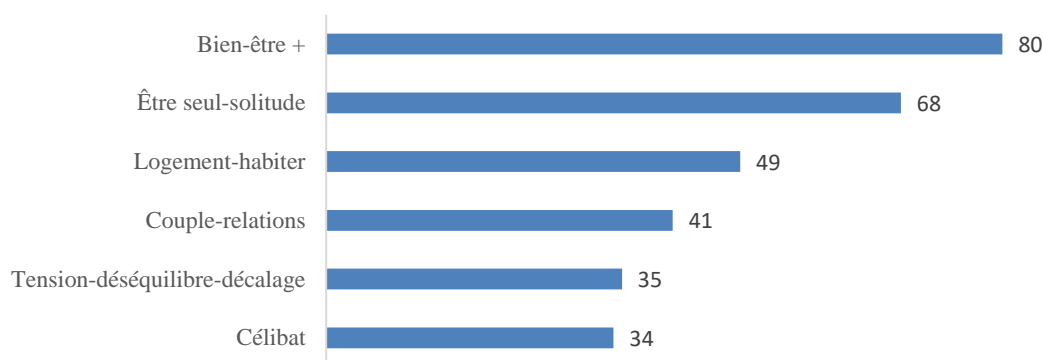


Figure 27 - Thèmes les plus reliés à « être seul + ». Lecture : le nœud « bien-être + » est le plus présent dans le nœud « être seul + », ce qui signifie que ce dont parlent le plus les enquêtés quand ils évoquent les aspects positifs de la solitude, c'est leur bien-être vécu lui aussi sur un mode positif.

Dans notre enquête, cette expérience positive de la solitude est d'abord liée, et assez logiquement, à une forme de bien-être. Ce sentiment de bien-être est caractérisé par plusieurs aspects, mais d'abord, et très largement, par le sentiment d'être libre de ses mouvements, au sens large : faire ce que l'on veut ou au contraire, ne pas se forcer à faire ce que l'on ne veut pas, suivre ses envies, avoir des soirées de libre et s'organiser comme on le souhaite, planifier ses vacances et destinations, éviter au maximum toutes les formes de négociations, mais aussi se reposer. Cette liberté retrouvée dans la solitude est racontée par Christelle : ayant une histoire familiale compliquée et douloureuse, elle découvre les bienfaits de la liberté grâce à l'éloignement géographique. Elle quitte la France pour Berlin, le temps des études : « *je me suis jamais sentie aussi bien que quand j'ai été à Berlin parce que certainement déchargée de toute la lourdeur de ma vie, de mon passé, de mes liens à ma famille compliqués, etc... Donc du coup un sentiment de liberté que j'avais jamais senti et qui m'a amené à plus m'ouvrir sur les autres* ». Cette solitude appréciée est rendue possible quand les enquêtés disent avoir un bon rapport avec eux-mêmes, « être bien » (Ana) ou « être ami » (Ludovic) avec soi-même, parfois « *s'auto suffire* » (Emmanuelle).

Après ces aspects positifs de la solitude, viennent ceux liés au fait de vivre seuls³⁶ : comme le montre le graphique, le troisième nœud le plus relié aux aspects positifs de la solitude

³⁶ Comme le graphique le montre, le troisième nœud le plus relié au thème « être seul + » est celui du « logement-habiter »

est celui du logement et de l'habitat. Des solos qui en somme sont le plus à l'aise avec leur solitude résidentielle. On retrouve ici essentiellement l'idée que les enquêtés aiment à être seuls chez eux, les « *soirées en solo* » étant très souvent citées ; comme la partie précédente le montrait, la question de savoir comment les solos gèrent leurs soirées est très importante, rentrer chez-soi après le travail et être confronté au silence étant par exemple une expérience très angoissante pour certains. Aussi, à l'inverse, quand ces moments sont appréciés, ils sont d'autant plus mis en valeur. Ils sont l'occasion de se détendre, de se reposer et dans le même temps de limiter l'effort (être joyeux, de bonne compagnie, sortir de chez soi...) impliqué par le fait de sortir ou de voir du monde. Plus ponctuellement, ces aspects positifs d'avoir changé de lieu, de région ou de pays pour se reconstruire, définitivement, ou temporairement comme les plus jeunes par exemple dans leurs projets d'expatriation. Cet éloignement leur permet de prendre du recul et de la distance avec une vie, un entourage, une famille qu'ils jugent trop présents.

Par ailleurs, dans ces discours de « satisfaits » la question conjugale occupe une place importante. Si cette thématique ressort ici c'est parce que les enquêtés sont très nombreux à revendiquer le fait d'être célibataire et de bien le vivre ; allégés des contraintes, ils peuvent vivre leur vie plus librement, parfois au prix d'une acceptation qui ne s'est pas faite facilement. Pour certaines, au-delà de cette satisfaction de célibataire, il s'agit d'envisager le couple comme quelque chose de positif et non pas comme une contrainte, résumé par l'adage souvent repris à leur compte : « *mieux vaut être seul que mal accompagné* ». Pour d'autres, les hommes essentiellement, être « bien seul » semble si épanouissant que l'idée de retrouver une vie conjugale, au moins dans sa forme traditionnelle impliquant une cohabitation, est difficilement envisageable.

Incidentement, ce rapport positif à la solitude peut enfin se comprendre comme « en tension ». En effet, l'appréciation de la solitude semble se construire dans une négociation entre le temps que l'on s'accorde, la place et l'importance que l'on consacre à ses propres besoins et envies, avec celle que prend les autres dans sa vie, leur regard sur ses choix. Ceux qui sont les plus enclins à bien vivre leur solitude sont en fait ceux qui ont le sentiment de respecter leurs propres attentes tout en se sentant bien entourés par ailleurs. Le sentiment d'être autonome correspond ainsi à une satisfaction sur « la place » et le poids que prennent les autres dans notre vie, ni trop pesants, ni trop absents.

Être bien seul, c'est être en capacité de gérer sa propre existence, et c'est justement un des aspects central dans la définition des solos³⁷ ; quand certains apprécient de tout gérer eux-mêmes, d'autres tiennent à l'indépendance financière et à ne rien demander à personne, d'autres encore aiment à être leur « *propre boss* ». C'est le cas de Marie-Pier, vivant à Montréal et séparée depuis plusieurs années du père de ses deux enfants. A 39 ans, cette femme qui se dit indépendante, dit avoir apprécié son célibat avant la relation conjugale avec son mari et qui l'apprécie toujours autant, une fois séparée. Au contraire du discours d'autres chef.fe.s de familles monoparentales, gérer seule ses enfants au quotidien est un avantage : « *ça « coule », il y a jamais de négociations, là où les deux parents, faut qu'on aille se cacher pour s'ajuster, puis après refaire l'autorité... Non non, il y a un sens puis les enfants savent à quoi s'attendre, tout le monde va par là pi c'est tout ! Vous êtes pas contents, too bad, c'est moi le boss ici !* ». Hors de son rôle de mère, le célibat lui permet d'alléger les contraintes du quotidien, « *choisir le film, le resto* » dit-elle en rigolant.

Il apparaît que plus on est entouré et plus on vit bien sa solitude, plus grande est notre « *capacité d'être seul* » (Flahault, 2006, p. 28). Cela revient à considérer l'aspect sécurisant du lien aux autres : sachant que l'on peut par ailleurs compter sur des gens dans sa vie quotidienne ou en cas de coup dur, les moments de solitude sont d'autant mieux vécus. Aussi, l'appréciation positive de sa situation de solo ne peut être comprise qu'au regard de l'entourage relationnel d'un individu : il s'agit d'un relatif accord entre soi et les autres.

Notes sur le développement personnel

Dégagés de la contrainte que peuvent représenter les autres, les individus sont alors plus libres d'être « eux-mêmes ». Parmi les représentations positives de la solitude, revient régulièrement l'idée, largement traitée par la littérature sociologique, d'une substantialisation de son intériorité, comme si son caractère propre, sa « nature profonde » ne pouvait être atteinte qu'à l'écart du monde : « *le « be yourself » résume la philosophie spontanée qui est dans l'air du temps, une croyance diffuse en l'individu, l'idée qu'on est soi par soi* » (Flahault, 2006, p. 7).

³⁷ « On peut alors parler d'un mode de vie solo qui est donc une combinaison entre une **situation d'organisation matérielle** de vie dans un contexte où une personne a à sa charge toutes les contraintes fixes (loyers, charges...) et y fait face essentiellement seule (tous les individus ne bénéficient pas du même soutien de la part de leur entourage), et une **situation subjective** de vie seule dans ses dimensions représentatives (se dire seul), relativement à la manière de se projeter dans l'avenir, de se représenter ses possibilités d'action, d'imaginer sa vie en partant d'abord de soi, au moins en tant qu'adulte » (voir supra, p.129)

Norbert Elias remarque par ailleurs que cette « *métaphysique érudite de notre temps* » consiste à séparer l'individu de la société, métaphysique qui s'incarne dans l'idée de nature : « *ce qui l'individu croit être pour soi et indépendamment de tous les autres, ce qu'il croit être « intérieurement » s'associe à l'ensemble d'affects attachés au mot « nature »* » ([1991] 1997, p. 176). Dans cette vision, la société définit ce qui s'impose de l'extérieur, « *un masque ou une enveloppe* » qui recouvre le « *noyau intérieur* » de l'individu, son « *for intérieur* » (Haroche, 1995).

Symptôme de cette quête d'individualité, le développement personnel est devenu une discipline qui représente aujourd'hui un business énorme. Les ouvrages vendus se comptent par « *dizaine de millions aux Etats-Unis* », « *centaine de milliers dans le monde francophone* » (Marquis, 2014, p. 2). Nicolas Marquis, dans son enquête sur le lectorat du développement personnel, note que la philosophie de ce mouvement s'inspire d'une mise en valeur de l'intériorité de chacun dont la pleine expression serait rendue impossible par la vie en société ; intériorité qui se voit attribuer, entre autre, une caractéristique d'authenticité : « *à l'intérieur de nous se trouverait notre « vraie nature », notre individualité propre, ce que nous sommes vraiment* » (Marquis, 2014, p. 155).

Sans faire explicitement montre d'un attachement aux propositions du développement personnel, certains enquêtés se réfèrent à cette idée des bienfaits de la solitude. Amina, 28 ans, française expatriée à Montréal depuis plusieurs années, fait le récit de moments encore douloureux où les retrouvailles avec sa famille sont l'occasion de discussions sur ses choix de vie, de questions sur sa vie conjugale et ses éventuelles envies de « *leur présenter quelqu'un* ». Cette occasion d'affirmer ses choix ne se fait pas sans l'expression d'une lassitude face à une pression familiale à peine déguisée. Ces injonctions s'opposent néanmoins à sa volonté fermement maintenue qui lui donne le sentiment d'être « *vraie à [elle]-même* ». Pour Antoine, cet espace intérieur s'apparente à une « *zone d'ombre* » : « *ma part irréductible de solitude* », « *celle que je garderai toujours et que personne ne pourra m'enlever* ». De la même manière, dans sa nouvelle vie après le divorce, Gabriel estime avoir enfin acquis la confiance suffisante pour lui permettre d'être celui qu'il avait envie d'être. Ainsi divorcé de sa femme, libre de toutes contraintes liées à cette vie maritale, il se trouve débarrassé de ce rôle qui ne lui ressemble pas ou plus : « *je suis vraiment qui je suis alors qu'avant j'étais enfermé dans des trucs chiantes qui ne me correspondaient pas* ». Le projet de l'individu tel qu'il est formulé par les sociétés occidentales s'apparente à un épanouissement dont le succès repose sur le fait de « *devenir à*

terme ce que nous étions, déjà, en germe, dès le départ » (Martuccelli, 2002, p. 48). On associe également cette idée à celle de vérité ou de véracité, celle qui vient avec son intériorité : c'est ainsi que Cécilia, faisant le récit de l'acquisition de confiance en elle, ose « *se montrer comme [elle est] vraiment* ».

In fine, il s'agit avant tout d'entretenir un rapport positif à soi d'un point de vue physique (s'approprier son corps) et de son équilibre psychique (bien-vivre avec soi, s'aimer, se respecter, etc.), les deux s'articulant dans les récits et s'incarnant assez bien à travers la thématique du sommeil, de pouvoir dormir, mais surtout se reposer, profiter du calme et d'un ensemble de moments méditatifs. L'ensemble de ces attentes satisfaites se traduisent, dans le discours, par la mobilisation d'un lexique des émotions positives : bonheur, épanouissement, être heureux, en harmonie, apprécier la vie, etc.

2) Vers un apprentissage de l'autonomie

Ces aspects positifs de la solitude ne sont pas acquis, donnés. La vie et ses épreuves sont autant d'occasions d'affirmer ses propres choix et de mieux se respecter, face au sentiment que, parfois, certaines normes peuvent peser sur leurs choix et agir comme des contraintes, ce terme étant très souvent employé. Cécilia vit à Montréal ; à 32 ans, elle fait le constat être dans une période de sa vie plus sereine, où son envie d'être en couple ou de correspondre « à une norme » s'éloigne, laissant plus de place à un sentiment de confiance et de relâchement : « *je ressens pas de contrainte, je ressens pas de contrainte particulière et puis norme... Je me dis de plus en plus qu'il n'y a pas de normes... Ça va avec le fait d'être à l'aise avec moi-même, de me montrer comme je suis vraiment* ». Même chose pour Romain (32 ans – Montréal) qui lui semble avoir construit sa vie autour de l'idée qu'il n'était pas soumis à une quelconque contrainte, celle-ci étant plutôt selon lui associée à des choix de chacun (« *tu crées les contraintes que tu as envie de te créer en fait* ») ; « *j'ai pas réellement de contraintes c'est... je mène la vie que j'ai envie de mener en fait, c'est-à-dire que si j'ai envie de faire quelque chose je le fais si j'ai pas envie ben j'le ferai pas ! Ça fait un peu sale gosse quand tu dis ça mais c'est un peu ça, je vais, je vais pas me forcer à faire des choses que j'ai pas envie donc... c'est pour ça que je vois plutôt le côté liberté en fait...* ».

Malgré le fait que les deux enquêtés cités fassent partie des plus jeunes de l'échantillon, ce détachement vis-à-vis des contraintes semble doublement influencé par l'âge et les épreuves rencontrées par les individus dans leur parcours. Avec la maturité, vient en effet l'idée que ces

solos apprennent à s'écouter, se respecter, et à ne plus se laisser envahir par les besoins et attentes des autres, qu'il s'agisse d'un conjoint, de sa famille ou des amis. Louis (43 ans), Virginie (55 ans) et Geneviève (44 ans) estiment pouvoir faire « *des choix qui sont plus réfléchis* » (Virginie) ; cette dernière pense pouvoir, le temps avançant, « *affirmer certaines choses qu'on osait pas affirmer à certains moments* ». Comme elle, Geneviève reconnaît que l'âge, en tout cas son chemin de vie, est un moyen de reconnaître ses besoins et d'y accorder plus d'importance : « *que ce soit ça ma priorité, donc de ne plus sentir de pression extérieure, puis d'agir en fonction de ces pressions extérieures là au détriment de mes propres besoins* ». Louis ajoute qu'« *avec l'âge, vous évitez d'aller vers des choses qui vous déplaisent [...] s'il y a quelque chose qui me plaît pas, bon maintenant je tourne pas autour du pot, je fais pas et puis c'est tout !* ». C'est aussi l'apprentissage d'une affirmation de soi et du refus d'une présence trop envahissante de « l'autre » : pour Geneviève, cela passe par le sentiment d'être « *libérée de contraintes que je m'imposais par rapport aux autres* ». Pour eux, l'affirmation de soi vient avec la maturité.

Il en est de même pour ceux, surtout celles en fait, qui apprennent à reconquérir leur solitude après un divorce ou une séparation. La typologie a montré que le parcours de la résilience suivait cette voie, pour les mères qui ont quitté ou ont été quittées par leur conjoint : petit à petit, elles apprennent à se réapproprier ces moments en solo jusqu'à dire y retrouver du plaisir. Mais ces remarques valent aussi pour les trois solos qui ont été à l'initiative de la séparation (Emmanuelle, Ludovic et Gabriel), cherchant à réaliser leur besoin de liberté.

B. Être entouré, être isolé : des discours de nature différente

Pourquoi cette capacité à l'autonomie, à s'individuer, ne semble pas égale pour tous ? Cette inégalité est particulièrement visible dans la manière dont les solos racontent et imaginent les formes de soutien auxquels ils ont accès. Marc Molgat et Mireille Vézina, à partir de l'enquête *Habiter seul, vivre isolé* ?³⁸ établissent une distinction d'accès au soutien³⁹ entre les

³⁸ L'enquête *Habiter seul, vivre isolé ? Modes de vie et transformation du lien social* a pour objectif « *d'analyser les modes de vie et les pratiques de sociabilité et de solidarité des ménages seuls sur plusieurs échelles spatiales et espaces relationnels : voisinage, quartier, réseaux, milieux associatifs* » (Poirier, 2009, p. 78). 56 entretiens ont été réalisés, dont 30 auprès de résidents de l'arrondissement Plateau-Mont Royal et 26 auprès de résidents de celui de Rosemont-Petite Patrie, auprès de personnes âgées de 20 à 65 ans qui habitaient seules depuis au moins deux ans. Un questionnaire a permis de faire un portrait du réseau social des individus en utilisant un générateur de nom par contexte ; ainsi qu'un entretien semi-dirigé de 2 ou 3 heures.

³⁹ Les solos sont interrogés sur l'aide dont ils ont besoin au quotidien/dans l'urgence, au soutien qu'ils ont déjà obtenu et sur leur positionnement vis-à-vis de ce soutien

solos qui ont un réseau restreint (15 *alters*⁴⁰ et moins) et ceux qui ont un réseau étendu (50 *alters* ou plus). Leur enquête montre, sans surprise, que les solos qui ont un réseau restreint sont aussi les plus précaires matériellement. Ces profils doublent alors les handicaps, la vulnérabilité matérielle et sociale se nourrissent l'une et l'autre, augmentant de fait les risques de désaffiliation. Ce processus s'explique en partie parce que les solos aux réseaux restreints se trouvent plus souvent en situation de demander de l'aide mais qu'ils ont par ailleurs moins d'*alters* à qui faire cette demande. Le réseau est plus sollicité, ce qui peut causer des « *difficultés à établir et maintenir des relations de soutien* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 183) par lassitude ou déséquilibre dans les relations. En opposant de cette manière les solos les mieux entourés aux plus isolés, les auteurs remarquent par ailleurs des différences de discours : si les premiers sont plutôt attachés à parler des aspects positifs de la vie en solo à travers la notion d'apprentissage, les seconds axent surtout leur discours sur leurs capacités à s'en sortir seuls malgré des difficultés d'accès à un soutien.

Dans notre enquête, les familles monoparentales sont les plus fragiles de ce point de vue-

Encadré n°7 - Appréhender les réseaux relationnels dans l'enquête

Nos données ne permettent pas de classier les enquêtés en fonction du nombre d'*alters* avec lesquels ils sont liés, comme le font Marc Molgat et Mireille Vezina. Cependant, nous pouvons distinguer, à travers les entretiens, ceux qui estiment avoir un accès limité à du soutien relationnel et ceux qui expriment moins – voire aucune – difficultés de ce point de vue-là.

là (encadré n°7). Si elles bénéficient parfois du soutien de leurs proches, amis et famille, les moments de manque et d'isolement sont nombreux dans leurs discours, surtout dans les moments difficiles pendant lesquels elles

ont d'autant plus besoin d'aide. M. Molgat et M. Vezina notent par ailleurs que les plus fragiles mettent beaucoup « *l'accent sur leurs capacités d'être indépendantes et de se débrouiller face aux difficultés auxquelles elles sont confrontées* » (Molgat et Vézina, 2009, p. 188). C'est face aux épreuves de la vie et aux moments où la stabilité vacille que les ressources individuelles apparaissent le mieux. Parmi les solos rencontrés, quelques-uns ont eu des parcours particulièrement chaotiques. Christelle a une histoire familiale compliquée et vécu un divorce très douloureux ; Bilal, à 50 ans, enchainant les contrats d'intérim, est en grande précarité professionnelle, matérielle et aussi sociale (malgré des liens assez forts avec sa famille) ;

⁴⁰ Ensemble des relations sociales

Amanda, non reconnue par son père, témoigne de son parcours de légitimation pour elle et son fils, lui aussi non reconnu ; Charlotte a toujours élevé seule son fils (4 ans au moment de l'entretien), géographiquement éloignée de sa famille. Tous appuient l'idée que s'ils ne s'estiment aujourd'hui pas particulièrement malheureux, ils n'ont pas eu de « chance » dans la vie et qu'ils ont su mobiliser des ressources personnelles pour y faire face, étant alors acteurs de leur propre résistance, souvent traduit par l'expression que l'on « *aurait pu craquer* » (Amanda) ou « *s'effondrer* » (Christelle). Confrontés à ces épreuves, les enquêtés ont « *tenu bon* » (Charlotte) ayant « *appris à se débrouiller seule* » (Christelle) : « *j'ai toujours dit que la vie était difficile. Si on prend pas en main, si on fait pas les choses nous-mêmes, personne va te les donner* » (Bilal). Incidemment, ce sont des manières de se dire qui mettent en exergue leurs capacités à s'en sortir.

Or, Marc Molgat et Mireille Vezina temporisent cette valorisation de l'indépendance, qui apparaît ici plutôt « *comme une réponse aux difficultés d'être autonomes, c'est-à-dire de pouvoir compter sur autrui sans se placer dans un rapport de dépendance où ils jouent le rôle d'assistés* » (2009, p. 191). Dans les situations matériellement et socialement tendues, ces injonctions autoproclamées à l'autonomie se payent cher en énergie et en bien-être : « *quand j'ai besoin de quelqu'un je demande jamais, de toute façon, je me renferme, j'essaye de faire les trucs toute seule, j'ose pas demander finalement [...] j'ai jamais vraiment osé demander, j'ai demandé quand j'étais au bord de l'agonie où je pouvais plus faire autrement* » (Charlotte).

Mais de fait, les solos aux réseaux les plus restreints de notre échantillon sont ceux qui ont le plus souvent besoin d'aide et ceux pour qui la demande est la plus lourde à gérer. Notre enquête montre ainsi qu'au-delà d'une valorisation du soi qui passe par l'expression de ses capacités à être indépendant, le soutien dont ils ont besoin entre en tension avec l'idée de ne pas vouloir être un poids pour les autres, les enquêtés étant alors en permanence contraints de juger le niveau d'engagement de leur entourage afin de respecter une limite raisonnable aux sollicitations. Charlotte prévient ainsi ses amis lors de l'organisation de sorties : « *les gens avec qui je vais je dis toujours... Je mets toujours mes précautions, je dis « oui, oui, si vous voulez y aller tout seul, nous on veut bien y aller mais bon on comprend aussi que... »* ». Elodie, lassée de son célibat et de la gestion quotidienne de son logement, abandonne certains aménagements intérieurs par manque de compétences et surtout d'envie de faire appel à des amis : « *au bout d'un moment on ose plus les demander parce que c'est toujours aux mêmes... Et que c'est compliqué de demander trop souvent !* ».

Ces manières de penser le lien aux autres entrent en contradiction avec celles dont font état les solos mieux entourés. Ceux-là, plus assurés sur la force de leurs relations, envisagent le lien de manière plus naturelle : la famille et les amis sont là pour aider, pour accompagner dans la vie sans fournir de justifications. Le discours tenu par Charlotte s'oppose de fait à celui d'Amina à propos de ses amis proches : pour cette dernière, la force d'une amitié s'évalue quand on réalise que « *cette personne sera là de toute façon, parce qu'elle aime les mêmes choses que toi* », ces appréciations permettant, par exemple, de considérer *a priori* que son ami sera disponible pour une activité ou une sortie. Ce soutien amical est aussi beaucoup plus envisagé comme un dû ou tout du moins comme une demande naturelle. Au moment de faire le récit des avantages et des inconvénients de sa vie en solo, Cynthia⁴¹ dit trouver beaucoup de plaisir à ces moments en solo malgré le regret de, ponctuellement, ne pas avoir réussi à demander de l'aide quand cela était nécessaire : « *t'aurais dû dire « hey, j'ai besoin d'aide là ! Tu peux venir, point. »* ». A travers cette anecdote se dessine le rapport de Cynthia au soutien de ses amis dont elle estime pouvoir et devoir bénéficier en cas de besoin.

L'enquête québécoise a aussi montré qu'à l'opposé de ces discours mettant en lumière les difficultés d'accès à un soutien relationnel, les solos les mieux entourés produisaient également un discours sur l'indépendance plutôt lié à un apprentissage de sa vie en solo, à une mise en valeur de l'autonomie comme valeur fondamentale dans leur existence, ceux-ci souhaitant par choix et non pas par contrainte se sentir maîtres de leur parcours. Ces discours correspondent en fait aux aspects positifs de la solitude que nous venons d'évoquer.

Ces quelques réflexions sur la manière d'appréhender la capacité de notre réseau à nous soutenir alimentent l'idée que l'autonomie ne se construit pas avec la même facilité pour tous et surtout avec beaucoup moins d'évidence et de naturel pour les plus fragiles. Ces supports semblent beaucoup plus problématiques à envisager pour certains qui, plus en demande et parallèlement moins entourés, entretiennent leur réseau dans une plus grande insécurité et instabilité. Marc Molgat et Mireille Vezina font le constat que si les relations amicales sont plus sujettes à l'éloignement et à la rupture, les solos aux réseaux plus restreints comptent comme support central sur l'inconditionnalité des liens familiaux. Les parcours des enquêtés interrogés

⁴¹ 32 ans, Montréal, célibataire, sans enfants, employée du gouvernement

montrent en effet que si les liens aux parents se révèlent souvent compliqués – nous y reviendrons – ils n’en demeurent pas moins une ressource sur lesquels les plus fragiles ont beaucoup plus recours que les autres.

Dans une enquête sur les politiques d’insertion à travers le cas des RMIstes, Nicolas Duvoux fonde sa problématique sur ce qu’il appelle une « *injonction paradoxale* » qui « *dit à des individus dépendants de la solidarité nationale de se comporter comme s’ils étaient autonomes* » (Duvoux, 2009, p. 57). La notion de paradoxe peut être reprise à notre compte : les solos les plus isolés sont ceux qui ont parallèlement le plus besoin de soutien. Comment s’exprime cette tension dans leurs parcours ?

C. De la tension entre soutien et autonomie

Cette tension dans la construction de son autonomie est particulièrement visible dans le rapport qu’entretiennent certains solos avec leur famille mais aussi dans leur rapport au couple ou, pour les célibataires, à la manière dont il est envisagé.

1) La famille : un support d’autonomie

« Quand on s’intéresse à la construction des origines, on voit comment il ne s’agit pas de rompre, de se délier de tout lien mais de négocier un certain nombre de contraintes, c’est-à-dire d’inventer des formes d’ancrage qui sont des espaces d’articulation des normes sociales qui définissent en « nous » et des aspirations à l’autonomie qui définissent un « je » » (Ramos, 2006, p. 18)

Essentielle dans la construction des parcours de chacun, la famille n’en est pas moins un enjeu central dans le rapport des enquêtés à leur autonomie car c’est sans doute ce réseau relationnel qui a le plus la possibilité de grever le sentiment d’être libre et indépendant chez les enquêtés. En tout cas, comme le rappelle Elsa Ramos, la famille est essentielle dans ce rapport à soi. Pour Cécile Van de Velde, cette tension peut être comprise en envisageant le fait que « *les expériences contemporaines de ces solidarités familiales font émerger de nouveaux visages de l’autonomie. Celle-ci se cristallise non plus sur une revendication d’indépendance vis-à-vis de la famille, mais de plus en plus sur la capacité à « conduire » sa vie* » (2014, p. 41).

Dans le parcours des enquêtés, on remarque souvent une phase de mise à distance de cette famille, notamment les parents, à un moment où les relations deviennent trop conflictuelles et la place trop importante qu’ils prennent dans leur vie. Que cette mise à distance soit physique (déménagement dans une autre région, un autre pays) ou symbolique

(transformation de la relation), la relation parent-enfant s'améliore souvent avec cette distanciation nécessaire et l'accès vers le sentiment d'être plus autonome. Cet éloignement signifie pour les individus plus d'indépendances et plus de liberté : plus de maturité en quelque sorte. Pour certains, cette distanciation n'est pas liée à un évènement particulier mais plutôt à un glissement de l'adolescence vers une forme de maturité. Mais parfois, la distanciation se joue à un moment clé de la vie des individus : c'est particulièrement le cas pour les parents solos qui se trouvent dans une situation plus difficile pendant ou après la séparation, pour trouver ses marques quand on commence à élever un enfant seul et que la pression des parents est trop forte.

Devenir parent, devenir parent solo : une redéfinition des rôles familiaux

L'arrivée des enfants impacte fortement « *la taille du réseau et sa structuration* » (Bidart, Degenne et Grossetti, 2011, p. 189), provoquant notamment un mouvement de rapprochement vers sa famille. On y consacre plus facilement ses vacances, week-ends et dimanches à des moments familiaux ; c'est aussi ce que Michel Forsé observait en 1981 à propos du divorce (Forsé, 1981, p. 40). Mais rapprochement n'est pas toujours signe d'amélioration. Les relations entre les membres de la famille ont tendance, sinon à s'effriter, du moins à se tendre. En d'autres termes, on voit plus souvent sa famille mais ces relations sont plus souvent source de conflits. Comment expliquer cette contradiction ? Charlotte déplore le fait qu'elle « *s'éloigne un peu* » de ses parents et de sa sœur, quand bien même elle les voit beaucoup plus qu'avant la naissance de son fils. Une des explications de cette tension se trouve dans la recherche d'une reconnaissance de son statut d'adulte et de parent, recherche exacerbée lorsque le couple se sépare. Tout se passe comme si la séparation conjugale, mais surtout les réactions de leurs propres parents, signifiaient aux enquêtés qu'ils n'avaient pas acquis à leurs yeux le statut d'adulte. Les enquêtés témoignent en effet de la pression exercée par les parents, ceux-ci ayant peur de voir leurs enfants échouer à assumer leur rôle de parent seul ou s'inquiétant de manière excessive et maladroite : la mère d'Eloïse a tendance à « *misérabiliser* » ses petits-enfants, à lui faire sentir qu'elle ne fait « *pas bien les choses* ». Cette pression est d'autant plus mal vécue qu'avec la séparation, les enquêtés cheminent souvent vers une quête d'indépendance et de maturité qu'ils n'ont pas toujours le sentiment d'avoir acquis avec la parentalité. C'est le cas d'Ana, maman d'une petite fille de 7 ans, habitant dans une ville voisine de celle de ses parents. Si elle reconnaît que l'arrivée de l'enfant a effectivement recentré une

partie de ses sociabilités sur les relations avec ses parents, accentuée par la proximité géographique de leurs résidences, elle fait en outre le récit d'une quête d'autonomie depuis sa séparation.

« C'est pareil mes parents ils avaient beaucoup de place, ils décidaient beaucoup de trucs et là j'essaye de leur faire comprendre que j'ai 32 ans, que je suis toute seule, que j'y arrive toute seule, et que je suis pas un bébé de 4 ans... [...] et du coup j'essaye maintenant de me dire « j'ai moins besoin d'eux quoi »... Ils prennent trop, beaucoup de place... Trop. » (Ana)

Ces liens avec la famille sont particulièrement difficiles à gérer pour plusieurs mères dans notre enquête (Eloïse, Ana, Charlotte, Catherine), celles-ci devant composer avec une demande d'aide plus importante compte tenu de leur séparation et une volonté d'indépendance qui a, de fait, du mal à se réaliser : *« des fois j'aimerais bien plus du tout avoir besoin de leur aide pour être soulagée du poids qu'ils peuvent représenter pour moi »* (Eloïse).

Cette renégociation de son rôle au sein de la famille, que l'on soit jeune adulte quittant le domicile familial, nouveau parent ou parent solo, procède d'une quête d'autonomie d'autant plus difficile à gérer que la famille représente, pour beaucoup, un soutien inconditionnel, supportant les éloignements, les disputes, les tensions.

2) Le couple, un anti-modèle de liberté à négocier

Dans ce rapport à l'autonomie, la question conjugale est ambivalente et pertinente à creuser. Tous les solos, dans des termes parfois totalement différents, envisagent de se remettre en couple, à plus ou moins long terme (chap. VI) ; en tout cas, aucun enquêté n'a formulé clairement un refus de se mettre en couple. Mais alors qu'il représente une aspiration un peu « lointaine » chez certains, ceux qui s'estiment les plus satisfaits de leur vie, elle est plus pressante pour d'autres. Pour ces derniers, il s'agit d'une envie d'être à deux souvent associée à celle d'avoir des enfants ; et parfois de trouver un « allié » face aux difficultés de l'existence.

En effet, ceux qui estiment avoir trouvé un équilibre dans leur vie en solo, se projeter à deux renvoie aussi à un anti-modèle de liberté, ou en tout cas à une liberté négociée : *« j'ai plus de contrôle sur mon bonheur que quand j'étais en couple »* (Marie-Pier). Emmanuelle, séparée depuis 6 ans, estime avoir trouvé un équilibre dans sa vie de célibataire tout en admettant qu'il *« manque le couple dans ce truc-là »*. L'agencement de ses aspirations conjugales et de liberté

est encore pour elle un questionnement : « *c'est hyper contradictoire parce qu'il y a un côté où j'ai envie mais en même temps je sais pas où le mettre, je sais pas comment le mettre, voilà où, où je sais pas si je dois renoncer ou pas renoncer à des trucs, si c'est normal ou pas normal de renoncer, cette espèce de recherche d'équilibre qui est perturbante* ». Cette valorisation de la liberté comme avantage du célibat est aussi observée par Marie Bergström, Françoise Courtel et Géraldine Vivier à travers les résultats de l'enquête Epic, valorisation qui s'observe pour elles à la fois dans le rapport au quotidien mais aussi dans « *des possibilités [...] d'improvisation* » liées à l'organisation de sa vie (2019, p. 112).

De fait, se projeter à deux est compliqué pour beaucoup d'entre eux, comme en témoigne Emmanuelle. Bien vivre seul c'est reconnaître l'accès à une certaine autonomie et une certaine liberté que les enquêtés ont à cœur de conserver. Quand le couple est envisagé, pour ces solos, c'est fonction de nombreux agencements et de nombreux avantages de l'indépendance sur lesquels les enquêtés ne sont pas prêts à céder, d'autant plus quand leur célibat dure dans le temps. Revient souvent l'idée des « *habitudes de célibataires* » prises au fur et à mesure du temps et qu'il apparaît de plus en plus difficile à déloger.

Aussi, c'est plutôt en valorisant l'indépendance des partenaires et l'autonomie de chacun que l'on envisage sa vie de couple parce que « *ça peut être une forme de liberté d'être à deux* » (Geneviève). Pour beaucoup, cette autonomie passe par le fait d'habiter seul. De fait, l'idée de partager un logement n'est pas évidente, chacun pouvant vivre séparément et garder un espace d'intimité : « *ça prendrait une coupe d'années avant de... De m'installer dans mon domicile avec une autre personne ! [...] Vivre à deux en couple, j'imagine que c'est pas toujours évident, j'aime pas ça dire le mot concessions là je trouve que c'est un peu toff (: nul) mais j'imagine que ça va un petit peu avec* » (Lexie). C'est le cas de certains enquêtés qui, en couple, choisissent de vivre seul. Ce choix dépend parfois de la nouveauté de la relation (Geneviève), de la présence permanente ou ponctuelle des enfants ou d'une volonté de ne pas cohabiter. Les couples non cohabitants (Debest, 2014), mettent en avant une volonté de conserver leur indépendance, leur autonomie, d'éviter les inconvénients du quotidien parfois difficiles à gérer, tout en entretenant une relation de couple qui leur permet de partager des passions, des moments heureux et de bénéficier du soutien d'un conjoint ; globalement, de ne profiter que de ce qu'ils estiment être des avantages. Ces choix sont le fruit d'une négociation entre les conjoints. C'est le cas de Ludovic, en couple depuis quelques mois, et dont la compagne lui propose de vivre ensemble : au moment de l'entretien, sa relation est mise entre

parenthèse, celui-ci n'arrivant finalement pas à renoncer à son indépendance résidentielle : « *marche arrière et j'abandonne tout quoi, malgré tout un tas de choses, le... La balance, je mets tout en balance quoi ! Et l'aventure solo est quand même plus vibrante pour moi* ». D'autres, comme Pedro, en couple depuis 13 ans, ne rencontrent pas ce problème, ni lui ni son compagnon, vivant à plusieurs heures de route l'un de l'autre, ne souhaitent déménager : « *c'est comme si j'ai deux vies, c'est comme je suis bipolaire mettons !* ».

Le discours de ces enquêtés est intéressant alors qu'il est mis en parallèle avec celui des plus précaires pour lesquels se niche au cœur de la cellule conjugale l'enjeu d'une plus grande stabilité. Dans des situations plus difficiles, ils font assez peu référence aux contraintes du couple (perte d'indépendance), leur préférant les avantages qu'une relation conjugale pourrait leur apporter (soutien, faire des projets...).

Ici, nous nous référerons à la situation de Catherine pour sa vertu d'exemplarité. Sa situation a constitué un cas « typique » très souvent dans ce travail parce que c'est sans doute celle qui cumule le plus de difficultés dans son parcours, permettant de mettre en perspective la situation d'autres enquêtés qui peuvent compter sur plus de ressources. Quittant un ex-compagnon violent, elle s'occupe de sa fille à garde alternée qui présente des troubles autistiques ; elle est artiste de cirque, vit sur très peu de ressources financières, avec des contrats courts, mal payés et surtout avec des horaires décalés qui rendent difficile l'organisation au quotidien avec sa fille. Son aspiration à être en couple repose donc surtout sur l'envie de retrouver une stabilité matérielle et un soutien émotionnel : « *la qualité de vie seule est pas bonne, c'est vraiment... Moi mon rêve dans le fond c'est d'être avec quelqu'un* ». Catherine souhaite quelqu'un qui constituerait une aide au quotidien, dans ses décisions, et insiste beaucoup sur les ressources financières plus importantes en couple (« *la vie est pas faite pour être seul ! Tout est trop cher !* »).

Elle multiplie les activités susceptibles de lui faire rencontrer quelqu'un, s'inscrivant chaque année dans une nouvelle association. Néanmoins, sa disponibilité en temps, en énergie et en intérêt pour la rencontre est très limitée. Son compagnon devrait ne pas vivre trop loin, ni être trop différent d'elle, ne pas avoir d'enfant, etc. : « *je trouve déjà que ma vie est assez compliquée comme ça [...] Tsé quand ça te change de ta routine, ça demande un effort. Ça se peut que je sois pas prête à faire un effort. Je suis prête à faire des efforts mais pas tant que ça* ».

Séparée depuis sept ans au moment de l'entretien, elle dit ne pas avoir retrouvé de compagnon « *stable* », par manque d'intérêts communs, de problèmes liés à la drogue ou à l'alcool ou des comportements inadaptés : « *quelqu'un de vraiment niaiseux qui fait des affaires qui a pas d'allure... Mettons secouer la ptite c'est niaiseux mais c'est des choses que ça se fait pas. T'sais avec un enfant, ouai c'est ça. Euh... Ben la ptite a pas été secoué mais il y a un gars qui a joué roff [: dur] mettons à un moment donné puis quand je l'ai vu faire, ça c'est non, ça a été fini... J'ai dit « non, plus jamais »* ». Face aux difficultés, elle dit même être prête à retourner avec son ex-compagnon (« *des fois j'aurais le goût d'y retourner avec* »). Sans citer la violence physique dont il a fait preuve à son égard, elle considère simplement que sa manière de vivre au quotidien ne lui convient pas (« *il est vraiment très strict* ») : « *il m'exigeait de faire tout, c'est pour ça que je suis partie, parce qu'à un moment donné j'étais rendue la bonne, puis c'est moi qui faisais les courses, c'est moi qui faisais tout... Mais par contre j'avais la sécurité, j'avais un bel appart, lui est en condo... Très beau condo, c'est pour ça que... Mais moi j'ai pas hérité de rien, on était pas mariés...* ».

Par ailleurs, ses attentes ne se substituent pas à celle de vouloir rencontrer quelqu'un d'intéressant, qui partage ses valeurs, quelqu'un « *de bien* », et qui lui permette également de conserver son autonomie et son indépendance comme avec son ex-conjoint : « *si je dois retrouver quelqu'un comme ça mais plus respectueux ce serait vraiment génial parce que lui il était à ses affaires puis moi j'étais à mes affaires aussi...* ».

La situation de Catherine s'oppose à de nombreux égards à celle d'autres enquêtés plus « à l'aise » matériellement, plus entourés, qui voient dans le couple d'abord une ressource pour s'épanouir. Catherine cherche aussi dans cette relation un partage de valeurs et d'intérêts mais cela apparaît, dans son discours, après les enjeux liés à la sécurité matérielle. Concernant le couple, tout se passe comme si les enquêtés les plus autonomes à tout point de vue se représentaient le couple comme une ressource « en plus ».

Conclusion

Ces longs récits des *épreuves* rencontrées par les solos montrent bien qu'il est difficile de parler de la solitude au singulier. Les solitudes se conjuguent ainsi différemment selon les caractéristiques socio-démographiques, selon les parcours des enquêtés, selon leur type (chap. IV) de rapport aux moments en solo.

Nous avons ainsi montré la manière dont se glissent des moments de solitude, plus ou moins longs, au cœur des parcours de vie des individus, au quotidien et entre les « grandes étapes » du cycle de vie. Ces récits des *épreuves* de la solitude permettent par ailleurs de montrer comment leur accumulation est susceptible de favoriser les risques de désaffiliation. Si pour certains le rapport à la solitude se résume à quelques moments ponctuels qui sont plutôt bien négociés, il devient difficile à gérer quand il se conjugue avec l'ensemble des dimensions de l'existence, le logement, le travail, la famille, les amis, etc. ; les individus ayant alors un sentiment d'abandon plus général. Ces formes extrêmes de solitude concernent peu ou prou seulement quelques-uns de nos enquêtés.

L'affrontement de ces épreuves est par ailleurs très lié aux aspirations de chacun. La vie en solo représente pour certains l'idéal d'une vie de liberté et d'épanouissement qui s'appuie beaucoup sur les amis, et le travail dans une moindre mesure. Pour d'autres, elle signe l'échec d'un projet familial ou le sentiment d'instabilité dû au fait de ne pas avoir tout à fait trouvé sa place comme adulte. Au fond, les enquêtés donnent des sens très différents à ces moments en fonction de leurs projets de vie.

Mais on doit reconnaître un attachement particulièrement fort des individus au sentiment de pouvoir faire les choses par soi-même, se traduisant par un sentiment d'indépendance et d'autonomie. Or, paradoxalement, nous avons montré que ces capacités à l'autonomie étaient très liées aux ressources de toute nature – mais surtout relationnelles – sur lesquelles on peut espérer compter, qui sécurisent et donnent confiance aux solos, leur permettant de mieux affronter la solitude. Nous allons désormais essayer de dresser « l'inventaire » de ces ressources relationnelles de manière plus transversale.

Chapitre VI. Les formes du lien. Des solos bien entourés qui expriment un manque

Introduction

En interrogeant le rapport des enquêtés à la solitude, nous avons finalement voulu montrer qu'être autonome ou indépendant ne signifiait pas être dans une situation d'isolement relationnel. Bien au contraire, s'individuer requiert des ressources que l'on trouve dans son environnement proche et moins proche, qui permet à la fois de se sentir plus en sécurité et soutenu tout en réussissant à préserver un espace à soi, dans son quotidien et son parcours de vie. Les stratégies mises en places par les enquêtés pour s'adapter à ces épreuves ont ainsi été décrites... Laissant apparaître des profils de solos moins armés pour cet aménagement.

Le fait d'être « armé pour » répond en fait aux enjeux relationnels qui nous animent depuis le début de ce travail. Ce chapitre sera donc consacré à établir une description fine des différents espaces de sociabilités auxquelles appartiennent les solos. Au-delà d'une description, l'intérêt est surtout de saisir le rapport spécifique des enquêtés aux espaces de sociabilités qui structurent encore aujourd'hui les parcours biographiques et donc le fonctionnement de la société dans son ensemble. En somme, la modernité liquide (Bauman, 2008) a-t-elle dissous toute forme de règle présidant à l'organisation de la vie en société ?

Cet idéal de liberté qui colle à l'image du solo urbain permet-il à ces célibataires (ils le sont pour la plupart) de vivre mieux sans conjoint.e ? Et sans enfant ? Ou, au contraire, imprégnés de l'image négative qu'on leur attribue parfois en lien avec une solitude supposée douloureuse, éprouvent-ils majoritairement des difficultés dans ces choix de vie ? Entre ces deux extrêmes, les parcours de vie de ces solos sont plutôt le reflet d'une multitude de petits arrangements, des compagnons de sexe qui occupent le lit le temps d'une nuit angoissante au choix de ne pas partager de logement avec son conjoint, marqueurs d'une aspiration à la conjugalité qui perdure.

Interroger les liens à la famille, à ses enfants et le rapport à la parentalité permet également de révéler une forme de permanence... Permanence des attaches familiales qui donnent tout autant des racines sécurisantes et rassurantes qu'elles peuvent parfois lourdement grever le sentiment d'arriver à gérer sa vie comme on l'entend, les poids des liens étant d'autant plus forts qu'ils sont proches des individus. Le projet d'émancipation entre ainsi souvent en contradiction avec ces espaces de sociabilités qui continuent d'être structurants dans les histoires de vie.

Aussi les amis apparaissent-ils dans cet horizon comme ceux qui sont les plus à même de correspondre à ce projet, ces liens qui, avec l'amour, sont ceux que l'on estime être « librement choisis » (et nous verrons que cette notion de liberté est à remettre en question à l'aune de la reproduction des liens dans un même espace social). Or, la question des amitiés est d'autant plus importante à traiter ici que les solos ne disposent pas d'un soutien relationnel au sein du foyer, étant contraints d'aller chercher ce soutien en dehors.

Enfin, sera étudié le rapport de ces solos au travail. Compte tenu de l'importance de la situation professionnelle dans la fabrication de l'identité des individus, que peut-on dire de spécifique sur la situation des solos ? Les résultats montrent globalement que les solos sont professionnellement plutôt privilégiés. Comprendre cette dimension permet de mieux saisir la manière dont ils construisent leurs parcours de vie : plus assurés matériellement et du point de vue de leur « place » dans la société, ils sont aussi plus en mesure de s'affirmer dans les autres dimensions de leur vie.

Encadré n°8 - Comment a été produite l'analyse sur laquelle ce chapitre repose ?

La construction de ce chapitre repose d'abord sur le traitement des données via le logiciel NVivo et le codage des entretiens que nous avons déjà exposé par ailleurs (chap. III). Chaque cercle de sociabilité (couple, célibat, famille, enfant, amis, travail) a été analysé en fonction des autres noeuds auxquels il était relié ; ce qui permettait de montrer, par exemple, que le thème des amis (entendu au sens large, puisqu'il regroupe les amis, les copains, les rencontres, les groupes) était d'abord relié aux aspects positifs du lien. Une fois ce « tri à plat » réalisé, la seconde étape est de replonger dans les verbatims et parfois les entretiens dans leur intégralité pour expliquer plus longuement la nature des liens entre deux thèmes.

Cette étape permet de mettre en lumière le rôle de l'outil de codage (le logiciel Nvivo) dans le processus d'objectivation et de mise à distance du matériau récolté permettant de formuler des résultats et de confirmer parfois mes intuitions d'enquêtrices, nées sur le terrain.

I - « Qui ne veut pas avoir un mari et des enfants ? » : aspirations et injonctions à la conjugalité

« Une des impressions les plus profondes que nous gardions de nos premières expériences sur le terrain est celle du spectacle, dans un village indigène du Brésil central, d'un homme jeune, accroupi des heures entières dans le coin d'une hutte, sombre, mal soigné, effroyablement maigre et semblait-il, dans l'état d'abjection la plus complète. Nous l'avons observé plusieurs jours de suite : il sortait rarement, sauf pour chasser, solitaire, et quand autour des feux, commençaient les repas familiaux, il aurait le plus souvent jeûné si, de temps à autre, une parente n'avait déposé à ses côtés un peu de nourriture qu'il absorbait en silence. Lorsque, intrigués par ce singulier destin, nous demandâmes enfin quel était ce personnage, auquel nous prêtres quelque grave maladie, on nous répondit, en riant de nos suppositions : « c'est un célibataire » » (Lévi-Strauss, [1949] 2002, p. 49).

Ce court extrait – quasi humoristique – permet de rappeler que la question de la mise en couple et de l'alliance traverse toutes les sociétés. Le « tragique » de cette situation interpelle et pose la question des enjeux qu'elle soulève : la violence de cette exclusion – du groupe mais aussi de l'individu par lui-même – est à la hauteur du problème qu'elle met en scène. Pourquoi donc un célibataire, dans une société indigène brésilienne, est-il si gênant, si honteux qu'il en soit réduit à une existence de privation et d'exclusion ? Quel danger fait-il courir au reste du groupe et à lui-même ? Qu'est-ce qu'il transgresse et quelle menace représente-t-il ? Dans cette expérience, apparaît la double injonction qui pèse sur les épaules de ce célibataire : le groupe qui le rejette (tout en le maintenant à la limite de la survie physiologique) et lui-même, qui compose son existence à partir de ce destin malheureux. Claude Lévi-Strauss attribut la violence de cette exclusion au problème de la survie du groupe, qui passe par ses conditions matérielles d'existence, qui elles-mêmes reposent sur les couples : suivant la logique d'appariement, chaque homme et chaque femme apportent au ménage de quoi survivre. En vertu de cet accord, le célibataire ne peut compter que sur ses propres ressources, divisant par deux ses chances de survie. La reproduction du groupe dépend du mariage : survie alimentaire et probablement aussi survie générationnelle par la reproduction de ses membres.

Si cette citation anachronique est mobilisée ici, c'est qu'elle soulève des questions qui peuvent être transposées au contexte de notre société occidentale moderne. Nous pourrions nous poser la question des enjeux du statut matrimonial et donc du célibat encore aujourd'hui. Qu'est-ce que le célibat menace dans l'ordre social ? Certaines enquêtes (notamment celles qui

portent sur les valeurs des Français) montrent que les personnes mariées ont un meilleur moral que les personnes célibataires (elles se disent plus heureuses), et l'enquête IBEST produit des résultats qui laissent à penser que les solos sont moins satisfaits et heureux de leurs vies. En tout cas, comme le dit Cécile, un enquêtée de 28 ans célibataire et sans enfants : « *qui ne veut pas avoir un mari et des enfants ?* ».

Le statut matrimonial n'a pas exclusivement servi à définir et borner notre population de solos à enquêter – puisque certaines se déclarent en couple, néanmoins cette donnée reste centrale dans l'organisation de leurs parcours. Les situations conjugales de nos enquêtés sont diverses : 6 se déclarent « en couple », 22 sont célibataires et 10 sont divorcés ou séparés. Parmi eux, on ne trouve aucun « couple cohabitant », puisque c'était le critère de recrutement. A partir des données de l'enquête EPIC, Arnaud Régnier-Loilier montre que cette situation de non cohabitation du couple reste par ailleurs assez peu courante (Régnier-Loilier, 2019). Parallèlement, la place du couple dans leur vie est au cœur des entretiens, et c'est d'ailleurs le thème qui occupe le plus de place dans le corpus tous entretiens confondus, alors que celui du célibat est l'un des moins abordé. Le thème du couple couvre 7,5% de l'ensemble des entretiens, ce qui en fait le thème le plus abordé : soit par le récit d'une ou des expériences conjugales passées, soit par les projections dans une relation de couple future, soit, pour ceux qui sont en couple, par le récit des problématiques liées à la vie en deux.

Si l'on commence par parler du couple, c'est parce que la situation conjugale, entre 30 et 50 ans, est un épice de la vie sociale, il définit et impacte très fortement la manière de se projeter et de se représenter dans l'avenir, mais aussi d'organiser sa vie, ses amitiés, ses activités, etc. Le couple permet ainsi aux individus d'accéder à de nombreuses ressources : relationnelles, morales, matérielles, etc¹. Mais le statut conjugal est surtout une manière pour les individus de trouver aussi leur place dans la société et notamment dans une période du cycle de vie où c'est à partir du couple que se forment la plupart des aspirations. On remarque ainsi que quand les enquêtés s'expriment sur leurs périodes de célibat, ils peuvent s'exprimer de deux manières pour raconter la même chose : soit de parler de leur célibat directement (dans ce cas, le passage est codé dans « célibat ») soit de ce que c'est de « ne pas vivre en couple » (et dans ce cas, le passage est codé dans « couple »). *In fine*, le célibat apparaît comme un négatif du

¹ D'un point de vue professionnel par exemple, il apparaît que la vie conjugale est une ressource essentielle, expliquant les carrières ascendantes des managers (Luci, 2014) ou le succès des hommes quand ils montent une entreprise « en indépendant » (Bertaux-Wiame, 2004)

couple, souvent invisibilité, le premier terme étant beaucoup moins mobilisé que le second. Tout se passe comme si, dans la manière de se raconter, soit ils sont en couple, soit ils ne le sont pas ; mais ils ne sont pas – ou très peu – célibataires.

Peter Berger et Hansfried Kellner (Berger et Kellner, [1966] 2012) affirment que « *c'est sur la base du mariage que, pour la plupart des adultes de notre société s'édifie l'existence dans le domaine privé* »². Et même si ces analyses ont maintenant plus de cinquante ans, on peut continuer à penser que le couple, marié ou non, continue de remplir cette fonction. Les solos, privés pour la plupart de ces ressources, se doivent d'assurer par eux-mêmes leur existence dans le domaine privé. Dans cette perspective, le couple revêt cette dimension d'importance à la lumière d'une autre analyse : l'individu moderne, plus mobile, plus exposé à des risques de toutes natures « *dans une société qui exige un haut degré de mobilité géographique et sociale* », investissent d'autant plus cette sphère privée du mariage pour construire leur propre stabilité : « *le petit monde isolé de la famille peut aisément être détaché d'un milieu et transporté dans un autre sans interférences appréciables avec les processus centraux qui se poursuivent en lui.* » A ce titre, l'augmentation du divorce s'analyse moins comme une perte d'importance du mariage que comme un effet du fort investissement des individus dans ce projet. Dans une société menacée d'anomie, le mariage est « *devenu tellement important qu'ils ne peuvent tolérer moins que le succès complet de l'engagement matrimonial* ». Est-ce le cas pour nos solos ? Que disent-ils du couple, comment donnent-ils du sens à leur séparation et/ou à leur célibat ?

Les résultats de notre enquête montrent que le fait d'être en couple n'est pas nécessairement associé à des moments heureux ; le célibat, à l'inverse, pas toujours à un état de tristesse et de malheur. Se négocient ici des aspirations à la liberté, à la solitude et au soutien qui rentrent parfois en contradiction avec la situation conjugale, quelle qu'elle soit.

² Le livre ayant été consulté dans sa version électronique, les numéros de page pour les citations de ce paragraphe ne sont pas précisés ; tous les extraits appartiennent néanmoins à l'exkursus consacré à la question du mariage à la fin de l'ouvrage *La construction sociale de la réalité*.

A - *Les solos et le couple : un rapport ambigu*

1) **Une expérience conjugale plutôt douloureuse**

Quand ils parlent du couple, que disent nos enquêtés ? La thématique la plus reliée au couple est celle des enfants³. Ces discours sont portés par deux types d'enquêtés. Viennent majoritairement les récits des parents qui ont dû gérer, avec ce nouveau statut, un ensemble de difficultés : les tensions au sein du couple avec l'arrivée d'un enfant et/ou celles directement liées à la séparation, la gestion des difficultés conjugales concernant directement la cellule familiale et donc les enfants, cette « nouvelle vie » à organiser après la séparation. Cette « nouvelle vie » implique, notamment pour les femmes, une dégradation dans leurs conditions de vie mais aussi dans les relations sociales qu'elles entretiennent (éloignement, abandon, etc.) ; ces relations « pesantes » sont, pour beaucoup, celles entretenues avec leur ex-conjoint ou maris. Mais parler des enfants n'est pas l'apanage des parents, quand on parle du couple ; c'est, dans une moindre mesure, le récit de ceux qui, n'étant pas en couple, expriment un projet parental qui passe par une rencontre. *In fine*, vivre à deux implique d'abord de devoir se positionner sur son désir (ou son absence de désir) d'enfant.

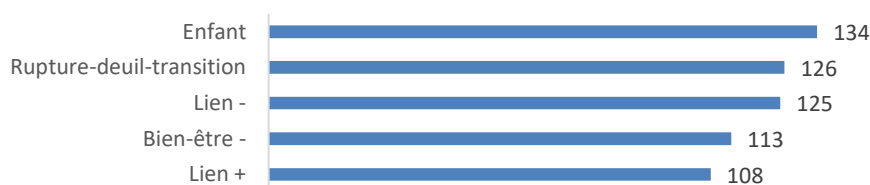


Figure 28 – Cinq thèmes les plus reliés à celui du couple (en nombre de références encodées)

Les parcours conjugaux de nos enquêtés sont aussi ponctués de nombreuses rencontres, mais aussi, et surtout, de ruptures... Aussi, sont-ils globalement assez peu satisfaits de leurs relations conjugales, exprimant de la douleur, de la tristesse, de la déception. Ce fait est très frappant dans l'analyse (Figure 28) : les thèmes les plus reliés à celui du couple, après les enfants, sont celui lié aux ruptures et aux deuils, puis celui des aspects négatifs du lien, puis celui d'une perception négative de son bien-être.

Ces jugements négatifs s'articulent autour de deux pôles assez distincts. D'une part, chez les mères séparées, ils s'appuient essentiellement sur les relations conflictuelles avant et

³ Annexe n°10-A : lien entre le thème « couple » et les autres thèmes

après la séparation, la souffrance parfois d'avoir été trompée, le sentiment d'avoir été abandonnée, ou la colère de voir le père de ses enfants ne pas assumer le rôle qu'elles espèrent le voir remplir. C'est l'idée aussi d'être hors norme, différente, parce que célibataire ; ce sentiment est l'apanage des femmes.

D'autre part, les jugements négatifs à l'encontre du couple s'appuient sur les difficultés éprouvées par les enquêtés, dans leur expérience passée ou dans leurs projections, à vivre en couple : contraintes du partage du quotidien, diminution des activités sociales, amicales, etc. Ces aspects sont, à l'inverse, très mobilisés par les hommes (Juan, Gabriel, Antoine, Alexis, Maxime, Ludovic), très peu présents chez les femmes.

Du point de vue du genre, les solos ont donc des manières très différentes de « dire » le couple. Pour les femmes, ce sont les récits des tensions au sein du couple, ou l'impression de ne pas être « normale » qui font légion, laissant supposer que ce sont sur elles que pèsent le plus les injonctions à la conjugalité. La situation d'Ariane est assez parlante à cet égard : à 33 ans, elle vit seule, est en couple avec un homme plus jeune qu'elle juge parfois immature, ce qui fait naître en elle naître des doutes en elle sur la pérennité de leur histoire. Bien qu'elle soit en couple, elle éprouve, comme les autres femmes, le sentiment d'être hors de la norme conjugale et familiale vis-à-vis de ses amis, sentiment lié au fait qu'elle ne nourrit pas le projet de vivre avec son compagnon ni celui d'avoir un enfant. Les hommes eux, sont plutôt dans le regret de ne pas pouvoir partager sa vie avec quelqu'un, par peur des contraintes du quotidien et de la privation de liberté.

2) Être célibataire : une déviance... spécifiquement féminine ?

Le rapport à la norme apparaît en filigrane de beaucoup d'entretiens. De par leur situation familiale et conjugale, les solos enquêtés sont nombreux à se sentir « hors norme », à la fois dans leur manière de se percevoir et dans la manière d'être perçus par les autres.

Les résultats donnent à voir un rapport très genré aux rôles conjugaux et familiaux. Dans les entretiens, les mères mettent ainsi souvent en avant la difficulté, pendant la séparation, de faire le deuil de leur projet de famille, voire l'idée d'être une mauvaise mère, notamment dans le cas d'une garde partagée pendant lesquelles elles se voient séparées régulièrement de leur enfant en bas-âge. Compte tenu du nombre de pères interrogés (seulement deux), il est difficile de pouvoir établir une comparaison ; ce que l'on peut dire *a priori* c'est qu'aucun des deux n'ont mis en avant de grandes difficultés, bien que le passage à la parentalité en solo soit

toujours une renégociation des rôles familiaux (voir : p.318 ou (Piesen, 2019)). Pour eux, cette étape peut parfois être présentée comme une épreuve ayant servi à valoriser leur rôle de père – et, par la même, à se valoriser dans ce rôle.

Parmi les enquêtés, Marie-Pier (39 ans, séparée, 2 enfants, Montréal) est une de celles qui semblent être le plus satisfaites de leur situation. Mère séparée de deux enfants, l'entretien est pour elle l'occasion de réaffirmer l'attachement à sa liberté malgré les contraintes attendues de la présence d'enfants quasi permanente à son domicile : *« en tant que maman, ce que je trouve super, c'est d'être le boss, il y a une direction, les enfants savent où est-ce qu'on s'en va, puis ça coule là, il y a jamais de négociations »*. Marie-Pier décrit néanmoins son expérience de la maternité comme une manière pour elle de se sentir plus « complète », malgré son regard critique sur ce cheminement, quelques années après : *« le fait d'être mariée et d'avoir des enfants j'étais tout d'un coup perçue comme une vraie adulte, là, puis je pouvais dire dans les conversations « mon mariiii » (ton sérieux), « les enfants » (rires), je sais pas comme si je jouais à l'adulte tout d'un coup-là puis ça me donnait de la crédibilité dans la société, parce que j'étais quelqu'un puis tout ça »*. Ce recul critique lui permet par ailleurs d'évaluer sa situation à l'aune de celles de ses amies célibataires et sans enfant : *« je les sens comme moins... Complètes ou moins... sûres d'elles, moi ça m'a vraiment donné, tout d'un coup ça m'a fait sentir que j'étais quelqu'un là... Tout d'un coup. (Ça t'a fait du bien ?) [...] Oui c'était positif l'image que j'avais tout d'un coup... Après maintenant je me dis c'était complètement naïeux là (rires), mais à ce moment-là j'étais contente de ça ! »*. Les réflexions de Marie-Pier montrent ainsi le rapport des femmes à leur statut de mère et/ou de conjointe, la force des injonctions qui pèsent sur elles et la manière dont elles sont confrontées à ce modèle normatif dans leur parcours lié à un mythe de la « complétude », pour reprendre l'expression de notre enquêtée.

Ce rapport genré à la norme se traduit dans un autre constat : celui de la place des membres féminins de la famille dans la formulation de ces injonctions. Ils sont très nombreux à mentionner le rôle des femmes de la famille, sœur, grand-mère, mais surtout la mère, dans l'expression de ces inquiétudes autour de la mise en couple et de la procréation, observation notée par ailleurs dans l'enquête EPIC (Bergström, Courtel et Vivier, 2019) : *« des fois ma mère me fait « t'as pas trouvé une copine ? » (Frédéric), « des fois ma mère elle me dit « bon c'est quand que tu nous en ramènes un ? Attends pas non plus trop longtemps... » » (Cécile), « ma mère n'a de cesse de me dire « mais quand c'est que... Tu vas te reposer » » (Ludovic), « on a toujours voulu me marier, ma grand-mère a voulu me marier, ma mère a voulu me marier »*

(Bilal)... Ce constat rejoint celui de Marie Bergström, Françoise Courtel et Géraldine Vivier dans l'enquête EPIC : « *la pression de la norme conjugale est bel et bien exercée sur tous – hommes et femmes – mais qu'elle n'est pas exercée par tous. Investies d'un rôle social qui les place au cœur de la famille et des liens intergénérationnels, les femmes en sont les relais privilégiés* » (2019, p. 110).

3) Un rempart contre la solitude

De manière moins présente, vient néanmoins un ensemble d'idées positives autour de la notion de couple. Il s'agit parfois du récit des expériences positives vécues dans ses expériences conjugales, que celles-ci incluent ou non la présence d'enfant(s) ; parfois des aspirations entretenues à l'endroit du couple. Mais ils sont finalement peu nombreux à évoquer les « bienfaits de l'amour », ce qu'il peut amener en termes de bien-être et d'épanouissement. Etre en couple c'est d'abord pouvoir compter sur du soutien, matériel (la question financière revient ponctuellement) et « psychologique », et pouvoir « partager ». Ces aspirations sont surtout formulées par ceux qui n'ont pas connu d'histoires longues et marquantes et semble parallèlement bien correspondre aux récits de ceux qui, à l'inverse, ont trouvé du soutien dans leurs relations conjugales passées. Le soutien correspond à plusieurs définitions et l'analyse des entretiens montre que les femmes y voient un rapport très marqué avec l'intimité. Etre en couple, pour elles, c'est trouver quelqu'un qui « écoute », « épaulé », « reconforte », « comprend », « rassure » : « *on a des amis et tout mais quand t'es en couple, tu partages des choses beaucoup plus intimes, c'est pas juste au plan physique mais aussi au plan émotionnel* » (Ariane). Cette expérience est illustré par l'image du « fort »⁴ (Marie-Pier), un lieu gardé, très sécurisé, garant de l'intimité où exposer sans retenue ses doutes, ses peines, ses inquiétudes, et où l'on trouve, en toute circonstance, du réconfort. Pour quelques solos envisageant la conjugalité sur un mode serein, sans urgence, mais surtout les plus jeunes (Antoine, Amina), être en couple c'est aussi la perspective de pouvoir grandir, mûrir, s'améliorer, s'enrichir. Tous ces verbatims autour des aspects positifs du couple laissent finalement entrevoir que le rapport à la conjugalité se construit d'abord comme le meilleur palliatif à la solitude : « *je me disais quand il y a un an, le père de ma fille était là, qu'est-ce qu'on faisait de plus finalement ? Pas forcément quelque chose de plus ! C'est juste que t'as quelqu'un à qui... Qui est là, avec toi en fait, t'es pas toute seule...* » (Ana).

⁴ Dans le sens de « château ».

4) Le bonheur d'être célibataire

Parallèlement, l'analyse des entretiens montre que quand on parle de célibat, c'est dans des termes positifs (Figure 29⁵). Le célibat, c'est une expérience positive de sa solitude, des sorties, du temps libre, de la liberté ; c'est aussi pour exprimer l'idée que l'on a trouvé un équilibre de vie qui nous correspond. Dans cette perspective, le vocabulaire associé au bien-être est très mobilisé (« plaisir », « l'éclate », « sympa », « jouissif »), notamment parce qu'il correspond à des moments heureux entre amis, des sorties, des rencontres amoureuses, sexuelles ou amicales, avec ceux qui nous sont le plus proche. Ces « célibataires heureux » sont aussi ceux qui ont la vie sociale la plus active et qui parlent donc beaucoup de leurs réseaux amicaux, associatifs, de sorties, etc. Malgré tout, les aspects positifs du lien aux autres ne sont pas tout à fait centraux dans ce discours sur le célibat (le nœud lié aux activités et sorties ainsi que « lien + » arrivent assez loin dans le discours) : ce qui apparaît donc ici c'est que bien vivre son célibat c'est d'abord bien vivre avec soi-même, avoir le sentiment que sa vie est équilibrée, satisfaisante.

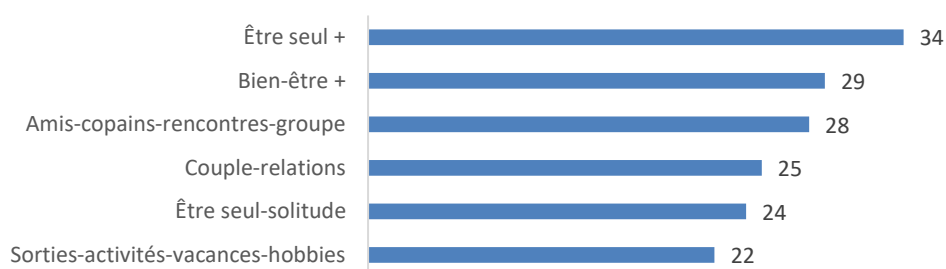


Figure 29 – Six thèmes les plus reliés à celui du célibat (en nombre de références)

Après ces aspects positifs, on retrouve celui du couple, essentiellement pour comparer la vie de célibataire avec celle du couple ; et c'est aussi ici qu'on retrouve les verbatims associés à la description de son quotidien, de son équilibre, les moments où l'on se retrouve seul sans que cet état ne soit source de souffrance, voire qu'il soit source de plaisir. Un peu moins souvent, parler de son célibat est l'occasion de parler des moments douloureux de la solitude, à la fois dans son quotidien mais aussi dans sa vie de manière générale (voir : les *épreuves* décrites au chap.V).

Par ailleurs, indépendamment du fait que l'on vive bien son célibat ou pas, c'est un statut qui interroge beaucoup le rapport à la « normalité ». Ces inquiétudes se traduisent, dans

⁵ Annexe n°10-A : lien entre le thème « célibat » et les autres thèmes

le discours, par l'idée de se sentir différent mais aussi de ressentir une pression de son entourage, nous allons y revenir. Ils sont malgré tout nombreux à estimer avoir pu trouver, dans cette situation, un « équilibre » entre les avantages et les contraintes de leur situation.

Malgré ces « injonctions », nombreuses sont les critiques à l'égard de ce qui semble être, pour les solos, une version « classique » de la conjugalité qu'ils rejettent. Ils se font l'écho d'un discours « positif » d'un mode de vie hors du commun, atypique ou décalé, souvent mis en perspective avec les histoires familiales et conjugales de leurs proches qu'ils associent à des échecs. Eloïse porte ainsi après sa séparation un regard nouveau sur les gens qui l'entourent : *« je me suis mise à regarder certains couples en me disant, tout d'un coup en voyant que c'était très inconfortable [...], de voir qu'ils sont vraiment mal ensemble mais qu'ils mettent toute leur énergie pour, pour se faire sentir qu'ils sont une famille et voilà, ça fait une drôle de lucidité tout à coup, et aussi, ça m'a paru clair »*. Ce discours est porté essentiellement par les plus jeunes et par ceux qui, ayant eu de longues histoires conjugales, ont le sentiment d'avoir déjà éprouvé les contraintes du couple et ne veulent plus y être soumis. Il s'agit d'un rejet assez fort de ce qu'ils estiment être un modèle classique de couple mis très à distance de leurs expériences passées mais surtout de leurs aspirations. Quand certains ne comprennent pas que d'autres puissent ne pas pouvoir vivre seuls, d'autres rejettent l'idée du couple fusionnel, cohabitant ou avec un projet d'enfant nécessaire. Les quelques longues histoires de couple d'Antoine lui font dresser le bilan (provisoire) de ce qu'il attend d'un couple : *« dans mon expérience, le couple ça renvoie à rien, toutes mes relations ont été différentes. D'ailleurs j'emploie le mot couple là mais normalement c'est un mot que j'emploie jamais, je parle de relation en fait. Le couple c'est un espèce de truc... Quand j'emploie le mot couple le seul truc qui me vient à l'esprit c'est pour le coup contrainte, dans le sens carcan social de comment tu dois être, comment tu dois te comporter, etc. »*. S'entretient ainsi le mythe de la relation libre, plus légère et indépendante, de l'amour réactualisé sous une forme moderne. Les discours semblent participer d'un processus de valorisation de sa situation de « solo », valorisation s'appuyant sur le narratif de l'individu moderne plus libre, plus indépendant, plus autonome, et de fait moins dépendant d'un ou d'une conjoint.e pour être « heureux ».

Que signifient ces analyses ? Finalement, que le célibat est d'abord vu comme quelque chose de très positif, en dehors des contraintes quotidiennes ou « symboliques » auxquelles on peut s'attendre. Une explication peut être avancée pour expliquer cette très forte association du

célibat avec des sentiments positifs : ceux qui parlent du célibat sont ceux qui sont les plus satisfaits de cette situation ; à l'inverse, ceux que le célibat fait le plus souffrir ont plutôt tendance à se voir comme des personnes qui ne « sont pas en couple ». Les résultats présentés ici découlent donc d'une manière de se concevoir, de se dire, qui se traduit pratiquement par un codage distinct des verbatims.

Si hommes et femmes se disent plutôt également heureux du célibat, il semble exister, dans le discours masculin, une survalorisation de leur statut de célibataire qui s'explique, selon eux, par une incapacité quasi naturelle à vivre en couple. Ludovic considère qu'il a un « problème », dont il n'est « pas fier », et qu'il ne parvient pas à régler. Ce problème est lié au fait d'être incapable de vivre à deux, en tout cas dans des modalités traditionnelles de cohabitation et d'engagement : « moi dès qu'il y a des contraintes je me barre quoi ! ». Pour autant, ce caractère représente plus un défaut chez lui, qu'une qualité (nous y revenons plus loin). Idem pour Maxime pour qui l'idée de vivre toute sa vie avec la même personne est « inconcevable », moins pour le principe que compte tenu de son caractère « inné » : « même quand j'étais en couple, j'agissais sûrement comme un célibataire ». L'un et l'autre assurent dans ce célibat, ou en tout cas dans des formes très libres de couple, une préservation de leur identité propre. Ludovic se « considère beaucoup plus en tant qu'individu qu'en tant que couple... J'ai une bien meilleure image de moi depuis que je suis seul que depuis que je suis en couple » ; tandis que Maxime « préfère être [lui]-même de plus en plus là-dedans ».

B - La « vie hors couple » : une déviance

L'ensemble de ces situations perçues, ressenties, ou de réflexions viennent alimenter l'idée qu'être célibataire, ce n'est pas « normal » : « c'est vrai que c'est pas normal de vivre seule à mon âge » (Eva, 39 ans, célibataire, sans enfants). Ces remarques font écho aux travaux des théories interactionnistes de la déviance, cette dernière étant le « produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme » (Becker, [1963] 1985, p. 32). Dans les discours de nos solos, le célibat s'apparente ainsi à une forme d'anormalité, au regard d'une vie « à deux », comme si la seule condition d'une vie heureuse et réussie résidait dans le fait de vivre en couple.

Le rôle de ceux que Howard Becker appelle « les entrepreneurs de morale », qui ne relèvent ici ni d'une administration, ni d'un système judiciaire, ni même d'un pouvoir policier, éditent malgré tout la « règle » qui veut que chaque individu soit engagé dans une relation de

couple. Cette règle varie en fonction de la position de chacun dans le cycle de vie, ou selon certaines caractéristiques qui rendent plus ou moins contraignantes ces injonctions (notamment celle d'être un homme ou une femme). Dans ce cas, il apparaîtrait même plus pertinent de parler d'« *entrepreneuses de morales* » puisque ce sont plus souvent les femmes, nous l'avons vu (voir supra : p.332), qui se chargent de ces « rappels » à la norme.

Par ailleurs, les *épreuves* de la solitude (chap. V) laissent voir que, souvent, ce sont les enquêtés qui se jugent eux-mêmes sur leurs capacités ou leurs possibilités de faire des choses : ces moments, par exemple, où Ana s'empêche d'aller voir un film au cinéma ou Cynthia d'aller au restaurant seule, ces activités étant d'ordinaire pratiquées à deux ou à plusieurs. Nos solos semblent surtout, et au-delà du rôle des proches, être parfois sinon les plus sévères à leur propre égard, au moins acteurs de leur « étiquetage » comme déviants. C'est ce que montre aussi le discours de Ludovic qui se fait son propre juge. Après sa séparation d'avec la mère de sa fille, il a eu plusieurs compagnes, aucune avec laquelle il ait habité. Il dit vouloir partager uniquement des relations légères, vécues sur le mode du plaisir et surtout loin des contraintes du quotidien, contraintes qu'il dit en outre avoir quittées avec cette rupture : « *l'aventure solo est quand même plus vibrante pour moi* ». Aussi se dit-il « *admiratif* » de ses amis qui assument l'idée de vivre à deux et de respecter cet engagement ; malgré l'admiration à l'égard de ceux auprès de qui il se sent différent, il maintient ses choix tout en exprimant des critiques négatives à son rencontre : « *je considère que de rester seul c'est faire montre d'une certaine faiblesse et je me sens assez... pas très digne là-dedans. Je l'apprécie parce que je l'ai choisi mais je trouve pas que ce soit... J'ai pas à en être fier !* ». De la même manière, Marie-Pier disait se sentir plus « *complète* », plus « *adulte* » après s'être mariée et avoir eu des enfants, ce rôle lui donnant « *de la crédibilité dans la société* ». *In fine*, il apparaît que les enquêtés agissent eux-mêmes comme « *entrepreneurs de morale* ».

C - Repenser les parcours conjugaux : le célibat comme « expérience agissante »

Aussi, et malgré la forte persistance de la norme du couple, les périodes de célibat s'allongent-elles et les parcours conjugaux sont-ils de plus en plus discontinus. L'enquête de l'INED propose à ce titre de considérer que le célibat est désormais plus « *un moment au sein d'un parcours* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 104), même des moments, et qu'il faut donc le considérer, dans cette optique, comme une « *expérience agissante, qui marque les*

pratiques et les représentations de la conjugalité » (2019, p. 114) : comment nos données permettent-elles de rejoindre cette proposition ? Incidemment, donc, la manière de vivre son célibat dépend beaucoup des expériences passées : les plus jeunes, trentenaires, sont ainsi ceux qui expriment le plus vivement l'envie de cohabiter alors même que ce sont ceux qui ont le moins connu cette forme de vie à deux.

Ces résultats rejoignent en fait la logique analytique qui est au cœur même de la construction de la typologie (chap. IV). Nos enquêtés se distinguent, entre autres, par la forme de leurs parcours : d'un côté ceux qui donnent à leur parcours une forme plutôt linéaire – du moins, tel qu'il est présenté par l'enquêté lui-même – et de l'autre un parcours discontinu, c'est-à-dire marqué au moins une fois par une rupture. La nature de cette rupture tient majoritairement à des problématiques conjugales (séparation, divorce, mise en couple, rencontre) mais parfois à d'autres logiques (résidentielles, professionnelles, etc.). Quoi qu'il en soit, une rupture, de quelque nature qu'elle soit, implique des répercussions dans les autres domaines de la vie ; c'est tout l'objet des travaux sur les bifurcations (Bessin, Grossetti et Bidart, 2009 ; Bidart, 2006).

Mais ce qui compte dans ces perspectives c'est la prise en compte de la dimension *active* de chaque étape de la vie, c'est-à-dire de ses répercussions sur la manière d'organiser sa vie, de construire son futur, de formuler des attentes. A partir des données de l'enquête EPIC, Arnaud Régnier-Loilier (2019) montre en effet que les plus âgés ou les couples dans lesquels l'un des deux conjoints ou les deux ont déjà été mariés ont beaucoup moins de chance de cohabiter que les autres. Cette observation est encore plus vraie pour les femmes puisque ce sont elles qui ont, la grande majorité du temps, la garde des enfants, rendant un projet de cohabitation avec un nouveau conjoint plus difficile.

Dans la typologie, nous avons identifié un « type » de solos qui, bien qu'ayant connu une rupture importante dans leur parcours, avaient finalement réussi à retrouver une stabilité et semblaient plutôt satisfaits de leur situation. On y trouvait donc des solos qui ont tous connu une expérience conjugale longue et importante (qui a compté dans leur vie) : malgré leurs profils différents (d'un côté des mères dont la séparation n'est pas l'objet d'un choix et de l'autre des enquêtés à la conquête de liberté), ils ont tous en commun des aspirations conjugales qui n'impliquent pas une cohabitation, se vivant surtout sur le mode des bons moments partagés. C'est ce que traduit très bien le discours de Nathalie. Ayant vécu une longue histoire de couple (une quinzaine d'années), elle pense avoir trouvé au moment de l'entretien un relatif équilibre

entre les moments de « maman » avec sa fille et ses week-ends et activités de « célibataires » ; elle éprouve ainsi une satisfaction à ce temps libre retrouvé, essentiellement mis à profit pour fréquenter d'autres célibataires, surtout d'autres mères séparées. Ce nouveau réseau amical occupe, au fond, une place centrale dans la vie qu'elle mène et c'est, selon elle, la conséquence directe de son parcours de vie, notamment d'un point de vue conjugal. Ses aspirations ont changé, sa manière de se projeter et de faire du lien aussi. Ce n'est plus le couple qui est au centre de sa vie, c'est d'abord elle, et ensuite les autres qui gravitent autour (un conjoint, ses amis, etc.) : elle se pense ainsi comme une « *solo reconstituée* ».

Enquêtrice – Et dans l'avenir tu te vois comment, par rapport à tout ce que tu viens de me dire ?

Nathalie – (Long silence) Je ne sais pas ! Bonne question... Toute seule, avec ma fille... Je pense que je me vois plutôt... Assez comme je suis maintenant mais c'est-à-dire plutôt avec un réseau d'amis... Célibataire, enfin seule, ou peut-être reconstituée si tu veux. Mais je pense que quand t'es passé par la case solo si tu te reconstitués, tu te reconstitués solo accompagné... Je pense que tu continues quand même à... Des relations enfin... Mes copines avec qui je sors, on a un week-end sur deux de liberté sans enfants et on fait des trucs entre filles, je pense que si elles rencontrent quelqu'un... Dans le paramètre faudra quand même qu'elles aient des soirées...

A l'inverse, dans le type de l'impatience, l'absence d'une relation conjugale importante dans le parcours de vie modèle des attentes différentes, voire opposées : ces solos ont plutôt tendance à souhaiter rencontrer quelqu'un pour faire des projets, notamment résidentiels et familiaux. Ces projets correspondent à ce que l'on pourrait considérer comme des projets ayant trait à une version « classique » de la conjugalité. Ces solos attendent donc d'abord du couple de pouvoir s'inscrire dans une nouvelle étape de leur cycle de vie : s'installer avec son conjoint, acheter un logement, faire des enfants, etc. Il ne s'agit pas toujours des plus âgés de l'échantillon : certains, plus jeunes, donnent du sens à leur parcours de vie en fonction de valeurs très attachées à la famille. C'est le cas de Cécile : à 28 ans, ce sont des valeurs protestantes qui lui font sentir la nécessité de se mettre en couple et de faire des enfants, un « projet » avec lequel elle est en accord sans toutefois le vivre sur le mode de l'urgence.

D - *La norme conjugale, une réalité statistique et sociologique*

1) **Une norme dominante qui peut se décliner dans des versions différentes**

En filigrane de tous ces développements, on comprend à quel point le rapport à la conjugalité est central pour nos enquêtés. La majorité d'entre eux reconnaît ressentir une incompréhension de la part de l'entourage proche, surtout la famille mais aussi les amis en couple. Eva, célibataire, 39 ans, explique ainsi avoir passé le « cap » des remarques, plus insistantes entre 30 et 35 ans : « *c'est comme si t'étais un peu admis, ou qu'il y avait une sorte d'étape qui était passée* ». Cette pression passe donc par les interactions courantes, les questions dans les repas de famille (« *alors, tu en es où ?* »), les messages sur les cartes d'anniversaire (« *je te souhaite de rencontrer quelqu'un* ») ou les propositions de sorties par les ami.e.s (« *allez on sort, on va essayer de te présenter quelqu'un* »). Ces rappels renvoient ainsi aux célibataires l'idée que si cette situation est « tolérée », elle n'en est pas moins considérée comme temporaire. En effet, d'un point de vue statistique⁶, être en couple reste la norme. Selon les résultats de l'enquête Etude des Parcours Individuels et Conjugaux (Epic⁷) réalisée par l'INED entre 2013 et 2014, quatre personnes sur cinq entre 26 et 65 ans « *déclarent avoir une relation de couple ou une relation amoureuse importante* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 106), dans la même proportion pour les hommes et pour les femmes même si leurs situations sont différentes. Les mêmes auteurs expliquent qu'« *on l'apprécie* » le célibat « *ou on compose avec, et ce d'autant mieux qu'il s'agit d'une expérience de plus en plus répandue, mais la conjugalité n'en reste pas moins un modèle de vie* » (2019, p. 106), modèle de vie encore très largement associé à la condition du bonheur (2019, p. 115). A l'inverse, le célibat est plutôt synonyme de vie « *triste et subie* » (2019, p. 115).

Ces éléments permettent d'aller à rebours de l'idée selon laquelle l'aspiration à vivre en couple recule. On observe à l'inverse que les « unions légalisées » augmentent et que par ailleurs les manières de vivre à deux évoluent et se diversifient. De la même manière, si beaucoup de couples se marient encore, on peut supposer que les attentes et raisons de le faire

⁶ Et même si la catégorisation statistique des situations conjugales peut porter à débat (Trabut, Lelièvre et Bailly, 2015)

⁷ L'enquête a pour objectif de mieux comprendre selon quelles logiques les trajectoires individuelles et les parcours conjugaux se sont diversifiées, tenant compte des périodes en couple mais aussi des périodes de célibat. Entre le 30 septembre 2013 et le 28 février 2014, les enquêteurs et enquêtrices de l'Insee ont réalisé 7825 entretiens auprès de femmes et d'hommes de 26 à 65 ans en France contemporaine - https://epic.site.ined.fr/fr/presentation_enquete/

ont varié dans le temps. Depuis le milieu des années 1970, le nombre de mariage décroît ; or, l'arrivée du PACS en 1999 modifie la donne. En prenant en compte le nombre de mariage et de PACS, on constate une augmentation des unions « légalisées » en France. Ces chiffres ne témoignent pas nécessairement d'une augmentation du nombre de couple formés, mais peuvent correspondre au fait que « *d'avantage de couples souhaitent officialiser leur union en instaurant un cadre juridique à leur vie commune* » (Prioux, Mazuy et Barbieri, 2010, p. 434). Idem pour le nombre de divorces qui semble diminuer depuis quelques années, même si les chiffres restent supérieurs à ceux d'il y a vingt ans (Prioux, Mazuy et Barbieri, 2010).

Les enquêtes récentes vont aussi dans ce sens... Dans l'enquête de l'INED, les enquêtés identifient un décalage entre « *la diffusion d'une vie hors couple* » et « *la persistance d'une norme conjugale dominante* » (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 109), norme qui se diffuse essentiellement par les interactions avec l'entourage, notamment féminin. Elles rappellent fréquemment au célibataire sa situation conjugale à travers des interactions quotidiennes. Par ailleurs, ces échanges avec l'entourage font très rarement état d'une reconnaissance positive de la situation ; en somme, les célibataires ne sont pas enviés. Aussi le célibat revêt-il cette fonction transitoire dans la manière dont les parcours conjugaux sont considérés par les solos eux-mêmes et par leur entourage. Kinneret Lahad montre ainsi, à travers l'image de la femme célibataire qui circule dans les médias, que cette situation est associée à une phase de vie transitoire et que ces femmes sont « en attente » (Lahad, 2012) ; quand bien même nous avons montré que cette situation pouvait constituer une modalité des parcours biographiques et conjugaux tout autant que les périodes de couple et familiales.

Quoi qu'il en soit, on voit que tous les solos envisagent d'entretenir des relations conjugales à plus ou moins longue échéance, mais surtout dans des termes très différents. Pour tous, la conjugalité, avec ou sans cohabitation, est la protection la plus efficace contre la solitude. Rencontré lors d'une réunion mensuelle de l'Association Française des Solos (réunion d'accueil des nouveaux adhérents), l'histoire de Jean-Claude témoigne, par son histoire, de l'importance de la « cellule conjugale » dans l'appréhension de sa solitude ; histoire prise, en outre, dans la problématique du vieillissement. L'extrait suivant est issu d'un rapport d'observation participante (7 octobre 2016). Ce soir-là, j'assistais à la réunion mensuelle de l'AFS et j'en profitais pour discuter avec différents membres de l'association ou responsables de la nature de leur implication dans l'AFS, leurs attentes, leurs parcours, etc. Et même si Jean-

Claude est beaucoup plus âgé que nos enquêtés, on voit comment l'aspiration à vivre à deux pour lutter contre la solitude traverse les étapes du cycle de vie.

Jean-Claude est un nouvel adhérent de 75 ans, c'est un homme grand, au sourire généreux et aux yeux rieurs. Il est bavard, et pas pudique : il raconte sans honte sa solitude, ses souffrances, sa vie. C'est la première fois qu'il vient à une réunion, il vient tout juste de s'inscrire. Il a vécu à Paris puis est revenu à Lyon, sa ville d'origine, à la mort de sa femme. Il a deux filles, l'une à Montpellier et l'autre à Brest qu'il visite parfois ; mais « elles ont leur vie et je ne veux pas les déranger donc j'y vais seulement de temps en temps ». Depuis son retour à Lyon, il a rencontré quelqu'un : il est resté deux ou trois ans avec elle, « c'était bien, on habitait dans le même immeuble, donc on avait les avantages de la proximité, on était soit chez l'un soit chez l'autre sans les inconvénients du quotidien ». Cette relation s'est terminée à la fin de l'année dernière, il dit que cette rupture n'a pas été facile même si après un veuvage il arrive à relativiser. Quoiqu'il en soit, cette absence laisse un vide. Être en couple, « ça donne un but à la vie sinon on reste tout seul avec ses souvenirs ». Il a besoin de combler ce vide en rencontrant de nouvelles personnes, c'est en partie pour cette raison qu'il s'est inscrit dans l'association.

On le voit, l'aspiration à partager sa vie semble traverser toutes les situations qui sont ici présentées. Mais il apparaît aussi que le consensus est beaucoup moins clair sur les manières de vivre cette relation. En fonction de son âge, de son genre, de son statut familial mais surtout de son parcours conjugal, les attentes se distribuent de manière très différentes. En d'autres termes, si ceux qui n'ont pas vécu d'histoire de couple importante⁸ dans leur parcours, et de fait surtout les plus jeunes, sont très attachés au modèle traditionnel du couple (cohabiter, faire des enfants, etc.), ceux qui ont connu des ruptures y voient plutôt l'opportunité d'une relation épanouissante d'abord fondée sur le partage et le plaisir.

La frontière entre ce qui fait le couple et ce qui ne fait pas le couple, entre ce qui fait le célibat et ce qui ne fait pas le célibat semble être floue pour nos enquêtés. Dans le podcast *Single Jungle* consacré à l'expérience du célibat, Louise Amara⁹ pose le cadre dans la présentation de l'émission qui veut aussi montrer que « le célibat ça se passe bien ». Sa première invitée, à 31 ans, bafouille dès la première question de la chroniqueuse :

⁸ La qualification choisie ici (histoire importante ou pas) est, nous l'avons dit, très attachée au sens que les enquêtés donnent à leurs expériences et de fait à la manière de présenter leur parcours (chap. IV).

⁹ Chroniqueuse pour le Huffington Post, elle est définie sur le site comme social media manager, pigiste et blogueuse.

Louise Amara : *Tu es célibataire depuis combien de temps ?*

Camille : *Euhhh (rires), je sais jamais comment répondre à cette question ! Parce que j'ai plein d'histoires... mais... je vais dire que la dernière où j'étais hyper amoureuse et où pour moi... J'étais dans un couple, on va dire que ça remonte à cinq ans.*

Dans ce début d'émission et ce court extrait apparaît toute la difficile définition du statut conjugal pour les solos. Plus loin, Camille tentera d'exposer les différents motifs de son hésitation et les raisons qui la poussent à considérer qu'elle est célibataire au moment de l'interview et qu'elle était en couple à d'autres moments, reflétant des tensions bien visibles dans le discours des solos quand il s'agit d'appréhender leur situation conjugale.

2) Etre en couple, avoir une place dans la société

Par ailleurs, les enquêtes sur l'évaluation de la qualité de la vie témoignent du fait que, de manière générale, le fait d'être en couple influence positivement sa satisfaction à l'égard de la vie, et encore plus quand il y a des enfants au sein du couple (Bigot et al., 2012, p. 38 ; Eurofound, 2017, p. 16 ; Gleizes et Grobon, 2019). L'enquête du CREDOC sur le bien-être des français (Bigot et al., 2012) montre par exemple que parmi les motifs évoqués de bonheur¹⁰, le couple arrive en 4^e position avec 17% des réponses (et 9% des premières réponses) ; par ailleurs, 17% de ceux qui ne se disent jamais heureux déclarent que c'est « le couple, le conjoint » qui explique leur état. Etonnamment, l'enquête montre aussi que ce sont les couples non mariés ou pacsés qui avancent le plus l'idée du couple comme motif de bonheur, devant ceux qui sont mariés : cette opinion s'explique en partie par l'âge et la présence des enfants, plus importants chez ces derniers, motifs qui font de manière générale « reculer » la citation du couple. Dans l'enquête IBEST, la classe de sociabilité des solos témoigne, nous l'avons déjà montré, d'une part un peu plus importante que dans l'ensemble d'individus qui se déclarent « peu ou pas du tout heureux » et « peu ou pas du tout satisfaits » (voir supra : p.126). C'est aussi la classe où l'on retrouve le plus de divorcés, séparés et de foyers monoparentaux. Dans le rapport d'enquête, est formulée l'hypothèse selon laquelle on trouve ici des individus qui ressentent « le manque de ce qu'ils ont perdu » ou pour les célibataires de plus de 30 ans qui ont « moins perdu que pas encore trouvé les moyens de fonder un foyer stable » (Fargeon et al., 2016, p. 69).

¹⁰ Réponse ouverte à la question « qu'est-ce qui vous rend heureux dans votre vie actuelle ? »

La question de l'évolution des structures familiales est au cœur de la sociologie. Emile Durkheim, dans son travail sur *Le Suicide* y réservait une grande partie de ses remarques. Ainsi notait-il à propos du type du suicide égoïste que celui-ci touchait particulièrement ceux à qui les liens intégrateurs traditionnels faisaient défaut, les personnes seules, célibataires ou veuves. Ce type de suicide correspond à ces individus qui, par leur situation familiale notamment, sont moins rattachés à la société et moins rattachés « à la vie », moins protégés aussi et moins armés pour « faire face » : « *quant aux incidents de l'existence privée, qui paraissent inspirer immédiatement le suicide et qui passent pour en être les conditions déterminantes, ce ne sont en réalité que des causes occasionnelles. Si l'individu cède au moindre choc des circonstances, c'est que l'état où se trouve la société en a fait une proie toute prête pour le suicide* » (Durkheim, [1897] 2007, p. 230). Chez Durkheim donc, la situation matrimoniale est déjà présentée comme un défaut d'intégration ayant une action déterminante sur les conduites individuelles. Une enquête plus récente (Besnard, 1997) confirme les résultats de Durkheim un siècle plus tard et montre par ailleurs que c'est moins le mariage qui protège du suicide que le fait d'avoir des enfants : encore aujourd'hui, le divorce et le veuvage augmentent le risque de suicide, encore plus chez les hommes.

Le fait d'être en couple apporte d'abord aux plus fragiles des conditions matérielles de subsistance, la vie à deux étant une possibilité de partager les charges de la vie courante... Mais il s'agit aussi d'être soulagé au quotidien, dans les tâches de l'entretien de son « chez-soi », les courses, les menus travaux, la gestion administrative, etc. Par ailleurs, et c'est probablement ce qui appartient le plus à la dimension existentielle dans le discours de nos solos, être à deux reste le meilleur rempart contre la solitude. Ce manque s'exprime au plus fort dans des moments très ponctuels (le soir, le week-end, les vacances, les sorties, etc.) mais surtout face aux grands étapes du cycle de la vie (la parentalité, l'accès à la propriété, les choix dans la carrière professionnelle). Peut-être est-ce dans l'idée du couple que s'exprime le mieux la nécessité d'exister pour autre chose que soi-même, d'être reconnu et aimé, soutenu et encouragé dans toutes les épreuves de la vie.

II - Les liens de filiations qui enracent : la famille et les enfants

Dans cette perspective, un autre espace de sociabilité permet de comprendre la force des liens qui attachent les individus à d'autres individus qu'eux-mêmes : c'est le cas de la famille et des enfants. Qu'en disent les enquêtés ?

A. *Les liens familiaux, une constante dans les parcours de vie*

Tous entretiens confondus, la famille fait partie des thèmes qui sont en effet abordés par le plus grand nombre d'enquêtés. En revanche, en termes de pourcentage de couverture sur l'ensemble du corpus ou en nombre de références codées, la famille arrive respectivement en

Encadré n°9 - A quoi correspond le nœud « famille » ?

Dans l'analyse, ce qui a trait au nœud famille concerne la famille d'origine de l'individu (ses parents, grands-parents, germain.e.s, cousin.e.s, etc., voire la belle-famille ou ex-belle famille), en fait ce que l'on pourrait appeler la parenté ; ce qui concerne la cellule familiale créée par l'individu (son/sa conjoint.e et enfant(s)), les verbatims ont été codés sous le nœud « couple » et/ou « enfant ».

dixième (3,94%) et douzième position. Au fond, tout le monde s'exprime à ce sujet mais pas nécessairement pour en dire beaucoup de choses : ce qui peut aussi s'expliquer par le fait que le thème de la

famille était imposé à la fois dans la grille d'entretien et dans le jeu de cartes. La famille reste une dimension très importante dans la vie des individus. L'enquête du CREDOC sur l'évolution du bien-être en France montre que « *les enfants et la famille*¹¹ *sont au cœur des raisons du bonheur actuel* » (Bigot et al., 2012, p. 48). La famille est en ce sens un support et fournit de nombreuses ressources, que celles-ci soient symboliques (soutien, attachement, sécurité, etc.), matérielles, relationnelles, etc.¹². En 1988, François Héran remarquait que les liens à la famille étaient les plus stables tout au long de la vie, la fréquence des visites ne changeant pas (Héran, 1988a).

¹¹ Dans l'enquête du CREDOC, le sens du mot famille n'est pas tout à fait similaire au codage des entretiens réalisé ici et qui est précisé dans l'encadré. Le rapport d'enquête ne précise pas d'ailleurs de sens particulier au mot « famille ».

¹² Les relations familiales sont encore importantes dans les parcours des individus, constituant un soutien tout au long de la vie : beaucoup d'enquêtes en sociologie font référence au rôle de ces relations, protégeant les plus précaires du sans-abrisme (Firdion et Marpsat, 2014), procurant de l'aide ponctuelle (Chauffaut, 2001), aidant l'insertion sur le marché de l'emploi (Duvoux, 2009), pour ne citer que quelques exemples.

1) « Des fils qui (me) retiennent » : la famille sous tension

« Être bien pour moi c'est que ma famille soit bien, [...] c'est comme si à chaque fois que ma famille est pas bien, j'ai des fils qui me retiennent, qui me descendent, qui me descendent, qui me descendent, et à partir du moment où je suis certaine qu'ils vont bien ben ça se coupe et je peux voler à nouveau »

Amina, une française de 28 ans, vit à Montréal depuis quelques années déjà. L'entretien se déroule à un moment particulier de sa vie : si elle a le sentiment d'avoir été globalement heureuse jusqu'alors, plusieurs événements familiaux récents (le divorce de ses parents, le cancer de sa sœur) pèsent d'un poids important sur son bien-être. Elle exprime ici toute l'ambiguïté des relations dont les enquêtés témoignent dans les entretiens, en tension entre son envie de se rapprocher des siens et la liberté acquise dans sa vie d'expatriée. Issue d'une famille nombreuse aux liens très forts, elle explique son sentiment de liberté retrouvée à Montréal par la distance géographique entre elle et les siens. Elle s'amuse ainsi à imaginer une hypothétique grossesse qu'elle pourrait dissimuler à ses parents du fait de la distance qui les séparent : *« je peux tomber enceinte... avoir un enfant et le faire adopter sans qu'ils s'en rendent compte ! »*. Or, les événements malheureux récents et, de manière plus générale l'inquiétude éprouvée à l'égard de ses proches agissent sur elle comme des *« fils qui la retiennent »*, qui grèvent son bien-être malgré l'éloignement, mais qui lui permettent par ailleurs d'exister.

« Donc là tout de suite vraiment pour moi c'est, si ma sœur va mieux, si du coup ma grand-mère va mieux, ma mère... Arrive à construire sa vie par rapport à elle, si ma grande sœur accouche dans les bonnes conditions, si mon grand frère se marie vraiment comme il veut... Si mon petit frère finit ses études, c'est beaucoup de trucs comme ça, si j'arrive à recoller les choses avec mon père, si j'arrive à pouvoir lui reparler à nouveau... »

La situation d'Amina illustre bien ce qui est à l'œuvre dans les relations de familles. Aussi centrales dans la vie des individus que pesantes parfois, elles se jouent sans cesse sur le mode de la tension, que Claudine Attias-Donfut résume ainsi : *« la règle d'autonomie entre parents et enfants n'exclut pas l'existence d'une puissante norme obligatoire tout au long de l'existence »* (Chauffaut, 2001, p. 41) ; au-delà donc de toutes les nouvelles modalités de tissage du lien familial, la règle de dépendance commune prime. La question des relations sociales comme équilibre entre soi et les autres est au cœur de ce travail. Or, elle s'exprime avec d'autant

plus de force pour la famille que c'est le seul espace de sociabilité et les seules relations que les enquêtés ne choisissent pas.

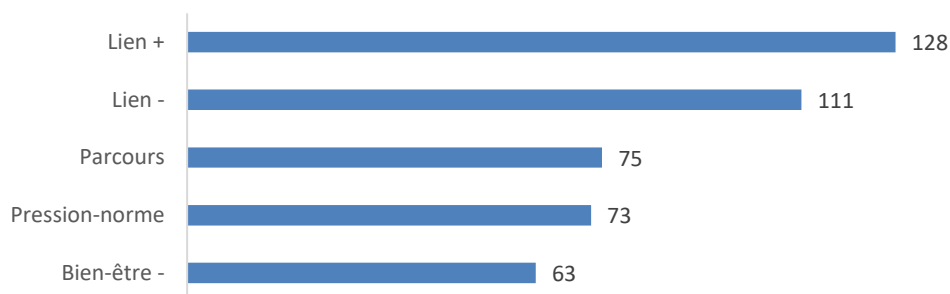


Figure 30 – Cinq thèmes les plus reliés à celui de la famille (en nombre de références)

Dans notre enquête, on remarque ainsi une très forte tension dans les relations que les enquêtés entretiennent avec leur famille (Figure 30) : aussi, les premiers thèmes qui sont associés à la famille sont-ils d'abord ceux des aspects positifs du lien (« lien + ») et juste après, celui des aspects négatifs (« lien - »)¹³. Le lien à la famille se construit donc dans une tension forte entre ce que peuvent nous apporter nos proches, mais aussi ce qu'ils peuvent représenter comme poids et contraintes dans la vie selon les moments et les *épreuves*. Si les enquêtés font montre d'un attachement fort à leur famille, ils n'expriment pas moins la volonté de trouver un juste milieu à la relation, que celle-ci ne devienne ni trop distante, ni trop pesante.

Toutefois, certains enquêtés, surtout ceux qui ont un parcours linéaire et qui n'ont pas eu à solliciter leur famille en soutien, disent entretenir des relations très distantes avec la famille, avec qui l'on a peu de contacts physiques ou téléphoniques : ils subissent de fait assez peu les « soucis des autres » ni la pression éventuelle. Ceux qui semblent être les plus épanouis dans leur vie en solo sont en effet ceux aussi qui se mettent le plus à distance de ce point de vue. Ils sont diplômés, assez peu inquiets de leurs perspectives professionnelles – bien que tous ne disent pas avoir « trouvé leur voie », en fait assez en sécurité matériellement ; ce qui fait leur force par ailleurs c'est le fait de disposer de solides relations amicales qui compensent en partie ce que la famille pourrait leur apporter au quotidien comme soutien. Ainsi, ces relations ne se vivent-elles pas de la même manière pour tous.

¹³ Annexe n°10-C : lien entre le thème « famille » et les autres thèmes

2) Un soutien inconditionnel

Reste que... La famille, ce sont des relations qui comptent beaucoup pour les individus et agissent sur leur bien-être. Ils sont nombreux dans l'enquête à vivre assez loin géographiquement de leurs parents, frères, sœurs, etc. mais n'entretiennent pas pour autant de mauvaises relations avec eux. De fait, tous ces liens « puissants » ne sont des relations ni quotidiennes, ni même hebdomadaires, mais qui s'entretiennent plutôt lors de bons moments, de repas, de dimanches, de Noël et d'anniversaires ; en somme, des « *réunions familiales* » qui s'articulent autour de l'idée de manger ensemble et de réunir les membres de la famille plus ou moins élargie (Chauffaut, 2001, p. 76). Les enfants y occupent une place très importante : est fréquemment cité par les enquêtés le fait d'entretenir de bonnes relations avec eux et de voir grandir ses neveux, nièces, petit.e.s cousin.e.s, etc. qui animent par exemple le moment de Noël.

Ce sont eux qui agissent comme soutien et constituent, dans l'esprit des enquêtés, la meilleure forme de soutien ; à la fois d'un point de vue moral formulé sous l'idée qu'« on ne se voit pas souvent mais je sais qu'ils sont là si besoin » ; et à la fois d'un point de vue matériel (financement partiel des études, aide dans l'accession à la propriété, aide financière en cas de difficultés, etc). Maxime, qui vit dans une autre ville que ses parents et adelphe, reconnaît la spécificité des liens familiaux dans le fait que ce sont « *des gens qui vont vraiment faire tout pour moi, je ferais la même chose pour eux* ». Cécile fait partie des rares enquêtés à vivre à proximité de ses proches : elle se dit « *très famille* » et compte tenu de la fréquence des relations qu'elle entretient avec les siens (« *on se voit, réunion de famille, une fois par mois !* »), ne se sent pas « *du tout isolée* ».

On verra plus loin que les réseaux amicaux sont tout autant associés à du soutien que la famille, notamment en cas de coup dur. C'est aussi pourquoi les amis sont beaucoup cités dans les moments de tension et d'incertitude : le sentiment de sécurité ressenti par les enquêtés s'appuie beaucoup sur ces liens. Pour ces raisons (sentiment de sécurité, soutien), on mêle, dans le discours, les relations d'amitié les plus fortes avec les relations familiales.

Pour les plus jeunes, encore en étude, l'aspect positif du lien à la famille réside dans la possibilité de pouvoir retourner chez ses parents et d'y trouver un réconfort lié à un relâchement, un retour provisoire dans un « chez-soi rassurant ». Le domicile parental est le cocon, le nid que l'on retrouve et dans lequel rien n'est plus un effort, signe d'un repos apprécié : « *c'est vraiment la sensation d'être chez-soi. D'être bien chez-soi. Comme quand je rentre chez mes*

parents et que je peux tout lâcher, comme si t'avais des poids à porter tout le temps, et que t'as... Chaque fois que je rentre en vacances chez mes parents, comme « oh c'est bon, j'ai plus à me soucier de ça, me soucier de ça, me soucier de ça », j'ai juste besoin de me dormir, de me lever puis poser mon cul, manger, et de redormir, on me dit « on va faire ça, on va faire ça », et puis je les laisse me conduire et puis j'ai rien à gérer ! » (Amina, Montréal, 28 ans).

Plus les enquêtés avancent en âge, et plus ce soutien de la famille devient symbolique, avoir des « racines » (Pedro) par exemple. Les parents deviennent de moins en moins ceux sur qui on peut compter en cas de difficultés – et c'est peut-être le moment où les rôles s'inversent aussi, les parents devenant eux-mêmes plus dépendants avec l'âge – mais qui continuent à faire référence dans l'espace des relations auxquelles les solos sont attachés. Pedro, que nous venons de citer, vit par exemple très loin de sa mère restée au Brésil, ne la voyant parfois pas pendant plusieurs années. Mais celle-ci reste bien présente dans son esprit et dans son sentiment de solitude : *« même dans le quotidien je peux passer un mois sans parler à ma mère mais je sais qu'elle est là... J'ai l'impression que je suis pas un enfant orphelin. Parce que ma mère quand même elle est le centre de la famille... Elle donne les racines ».*

Enfin, les enquêtés apprécient de ne pas subir de pression de la part des parents quant à leurs éventuels projets de vie, mais ce sentiment est uniquement le fait des hommes, les plus jeunes de l'échantillon (entre 30 et 35 ans) : *« je te dirais pas que mon père ou ma mère me souhaite pas d'être en couple [...] mais c'est pas « bon tu as rencontré quelqu'un ? ». C'est tant mieux »* (André).

Sans doute y-a-t-il un effet de l'âge dans ces rapports positifs à la famille : dans les différentes étapes de la vie, les liens à ses proches évoluent, glissant du plus pratique vers le plus symbolique. Seul le soutien financier des parents (grands-parents, parfois) semble traverser les « âges ».

3) Des solos à rebours du modèle familial « classique »

Nos enquêtés sont donc, de manière générale, plutôt entourés par leur famille et entretenant de bons rapports avec eux, notamment du fait de la distance géographique qui évite une proximité trop « étouffante ». Ils ne sont néanmoins pas à l'abri d'éventuelles difficultés.

L'essentiel des aspects négatifs du lien à la famille s'incarne dans le récit de moments douloureux dans les parcours de vie : tensions avec les proches, décès ou maladie d'un membre

de la famille, problèmes des membres de sa famille à gérer, etc. Ce sont ceux pour qui l'on se fait le plus de souci et c'est aussi cela, le lien « qui pèse », « *les fils* » qui retiennent Amina.

La pression revient ainsi comme motif récurrent de grief envers ses parents, grands-parents, etc. et d'autant plus pour deux catégories d'enquêtés : les femmes et les parents au sein des foyers monoparentaux. Pour ces derniers, c'est le bouleversement des relations familiales avec l'arrivée du premier enfant et le passage du statut de parent en couple à parent solo qui se négocie difficilement vis-à-vis de sa propre famille, alors même que c'est le moment où l'aide dont on a besoin est la plus importante. C'est d'ailleurs quand le besoin d'aide entre en collision avec l'envie d'être autonome que les relations se crispent (voir supra : p.318). « *Ma mère elle m'appelle pour me demander si j'ai mis de la crème solaire sur les épaules de ma fille, ou si j'ai mis le radiateur parce qu'il fait froid l'hiver* », explique Ana que la naissance de sa fille a beaucoup rapproché de ses parents : « *moi ça me pose un problème, j'ai 32 ans merde !* ». Cette pression de la famille semble donc s'accroître avec l'arrivée des enfants, avec l'impression d'être jugé sur ses mauvais choix éducatifs. C'est précisément pour cette raison que, si les difficultés parents-enfants évoquées ici ne sont pas l'apanage des solos, elles sont d'autant plus douloureuses pour eux que leur situation fait qu'ils entrent en contradiction avec ces injonctions familiales.

Mais cette pression est analysée par les enquêtés comme quelque chose qu'ils s'imposent aussi eux-mêmes, et c'est ce dont témoigne Ana : « *mes cousines [...] elles étaient avec leur mec depuis qu'elles avaient 15 ans et tu sais je me suis dit « putain il faut que j'y aille aussi, il faut que j'aie moi aussi [une famille]* ». La famille, c'est celle qui impose le plus de pression aux enquêtés, à la fois par le modèle hérité de ses parents et proches ; mais qui est, par ailleurs, celle à qui on a le plus envie de prouver que l'on « réussit » et que l'on y « arrive », avant tout sur le fait de se mettre en couple et d'avoir des enfants. Ce type de comportement rejoint les remarques en amont sur l'idée que les enquêtés sont les « *entrepreneurs de morale* » de leur propre condition (voir supra : p.337)

L'ensemble de ces tensions pèse d'un poids important sur le bien-être des enquêtés – le thème des aspects négatifs du bien-être est le sixième le plus relié à celui de la famille – et montre à quel point la famille agit comme repère dans l'espace des représentations et des aspirations des enquêtés. Ainsi, beaucoup plus fréquemment que par rapport aux autres domaines de sociabilité, les enquêtés se sentent-ils différents de leur famille. On observe alors

une mise à distance de son milieu d'origine par le rappel très fréquent de sa différence, à la fois vis-à-vis de ses parents, de ses frères et sœurs, ou des autres membres plus éloignés qui ont, eux, choisi de vivre dans un modèle familial classique ou qui ont, de toute façon, d'autres manières de penser, de consommer, de vivre qu'eux. « *Je suis toute le package de la « pas normalité » !* » explique Cynthia, 32 ans, qui vit une vie de célibataire en ville à l'inverse du modèle de ses parents et de son frère, restés dans sa région d'origine et dans un modèle familial et de vie qu'elle juge « classique » : cette expression signifie que ses choix (célibat, sans enfant) sont, aux yeux des siens, des choix qui sortent de la « normalité ».

Ces relations jouent sur le sentiment de solitude des enquêtés. Quand elles sont « crispées », les enquêtés ont parfois du mal à ne pas éprouver de la tristesse ou un sentiment d'abandon. Et même quand elles sont bonnes, ils angoissent parfois sur d'éventuels problèmes que pourraient rencontrer leurs proches (maladie, mort, accident, etc.), d'autant plus quand les parents vieillissent et que se rapproche le risque de devenir « orphelin ».

On note donc des relations à la famille qui sont très différentes selon les profils des enquêtés. Les plus jeunes comptent beaucoup sur leurs parents comme un soutien matériel, tandis que l'image du parent comme une « ancre » semble traverser tous les âges. Par ailleurs, d'autres solos – sans doute pouvons-nous dire les plus accomplis matériellement – se disent plus à distance de ces relations familiales, auxquelles ils semblent accorder moins de valeurs, et investir parallèlement plus intensément les relations amicales.

Malgré tout, nos analyses montrent que les liens à la famille ont toujours une valeur centrale dans la vie et dans le parcours des enquêtés et ce malgré l'idée que ces liens se détendent : l'enquête du CREDOC montre ainsi que les relations avec la famille hors foyer s'effritent depuis trente ans : « *le nombre de personnes « rencontrant régulièrement des membres de sa famille proche », bien que toujours très élevé (85% de la population en 2012) diminue lentement mais sûrement (-10 points)* » (Bigot et al., 2012, p. 108)¹⁴. Bien qu'elles soient prises dans des aspirations *a priori* contradictoires (besoin de soutien et besoin de

¹⁴ Ces résultats peuvent être mis en perspective avec les mutations dans les manières de « faire famille ». La taille des ménages s'est considérablement réduite depuis cinquante ans. D'abord parce qu'il y a de moins en moins de ménages complexes, c'est-à-dire de cohabitations « *incluant d'autres habitants que les parents et les enfants* » (Toulemon, 2012, p. 658), mais aussi parce qu'il y a plus de ménages de une ou deux personnes, notamment du fait du vieillissement de la population, ou encore du départ des jeunes adultes du domicile parental sans remise en couple.

liberté), les enquêtés, à tous âges, y accordent une grande importance parce que ce sont ces liens qui donnent, les premiers, des repères identitaires aux individus et leur permettent de se construire : ce que l'on peut désigner, d'un point de vue sociologique, comme la socialisation primaire.

B - La rupture des liens familiaux : reconstituer le puzzle... ou pas. Le cas des enfants non reconnus¹⁵

La force des liens de filiation s'illustre par ailleurs très bien dans les situations où ils sont rompus. Mes recherches de solos à enquêter m'ont menée à la rencontre d'une association qui regroupe des adhérents autour de la thématique des enfants non reconnus (voir supra : p.157), l'association Les Cigognes. Ainsi, deux entretiens ont un statut « périphérique » à l'enquête (voir supra : p.148). S'ils ont, dans cette enquête, un statut « périphérique », c'est parce qu'ils ont été menés sur le mode du récit de vie, sans grille d'entretien, dans le but de comprendre les parcours de ces femmes non-reconnues par leur père – l'une d'elle avait par ailleurs eu un fils avec un homme n'ayant pas reconnu sa paternité. En ce sens, ces récits apportent un point de vue décalé, et complémentaire à la fois, sur la question des liens de filiation. Une grande partie des verbatims qui appartiennent à la fois au thème de la famille et aux aspects négatifs du lien aux autres provient des entretiens menés avec les membres des Cigognes. Cette sous-partie, qui s'appuie sur le récit de quatre enquêtés, nécessite un recours accru à leur parole « brute » : aussi aurons-nous recours très fréquemment aux verbatims extraits des entretiens. En racontant leurs histoires, ces femmes montrent en fait ce que cela implique de ne pas connaître son père ou de ne pas être reconnu officiellement : en terme de construction de son identité, de relation aux autres membres de sa famille, de la place dans la filiation.

Qui sont ces enquêtées et de quoi parlent les entretiens ? Un premier avec la présidente de l'association, Boise Antelme, a permis de mieux comprendre l'objet de l'association, regroupant essentiellement des femmes dont les enfants n'ont pas été reconnus par le père ; parfois des enfants n'ayant pas été reconnus ; plus rarement des pères qui n'ont pas reconnu

¹⁵ Que l'on excuse ici le recours très fréquent aux verbatims extraits des entretiens. Comme cette partie s'appuie sur le récit de très peu d'enquêtées (quatre) et que leurs histoires sont particulièrement douloureuses, il m'a semblé pertinent de laisser la plus grande place à leur parole « brute »

leur enfant. Dans un second temps, des entretiens avec trois adhérentes¹⁶ de la région ont été menés, entretiens très libres sur le mode du récit de vie et où un intérêt spécifique était porté à la question des liens à la famille, mais surtout à la rupture de ces liens. Mélanie (une trentaine d'années, assistante de puériculture) n'a pas été reconnue par son père mais elle a très tôt mené sa propre enquête et l'a retrouvé ; elle entretient avec lui et ses frères et ses sœurs des relations tantôt heureuses, tantôt difficiles, dans un équilibre relativement fragile. Quant à Amanda (42 ans, travaille « *dans le social* »), elle cumule les difficultés : son fils d'une vingtaine d'années n'est pas reconnu par son père malgré les demandes toujours renouvelées de leur part pour régulariser la situation. Elle est par ailleurs elle-même non reconnue malgré ses relances régulières auprès de sa mère et de sa famille pour connaître l'identité de son père.

Ces difficultés familiales, de natures différentes, impactent beaucoup le bien-être et la stabilité des enquêtées et mettent en lumière les enjeux symboliques autour de la filiation. Le manque du lien avec le père représente pour elles une rupture qui ne peut être comblée par la présence d'un autre homme qui joue ce rôle, le compagnon de leur mère par exemple. « *C'est comme si on me disait « ben tiens on t'enlève un bras et une jambe parce que t'as pas besoin de ce bras là et de cette jambe-là! », mais c'est ridicule* » explique Amanda.

Pour Mélanie, cette douleur est en partie atténuée par les « retrouvailles », même compliquées, avec son père et sa famille ; elle renoue d'abord avec une de ses demi-sœurs, retrouvée grâce à son nom, qui l'accueille plutôt chaleureusement (ce qui n'est pas le cas des autres frères et sœurs, certains refusant de lui adresser la parole). Elle retrouve donc cette sœur qui lui montre une photo de famille :

Mélanie - C'était une photo où il y avait mon père, sa femme, leurs deux plus jeunes enfants et un sapin de Noël, je me souviens, ça a été un grand moment de voir cette photo !

Enquêtrice – Ça t'as fait quoi de voir ça ?

Mélanie - ... Euh comme s'il y avait un puzzle qui se remettait, qui se reformait tout d'un coup en fait, comme si toutes les pièces qui manquaient, elles arrivaient en fait...

Enquêtrice - Parce que du coup tu arrivais à mettre quoi ? Un visage sur son nom ?

¹⁶ Les liens noués sur le terrain ont par ailleurs donné lieu à des conflits déjà décrits dans le chap. III (p.170) et ces difficultés expliquent l'invisibilité de l'entretien avec Maryam dans l'analyse. Aussi, cette partie s'appuiera-t-elle seulement sur les deux autres entretiens.

Mélanie – Non ! Rien ! Ben enfin ce moment-là oui, ça y est, ben... Il ressemble à ça, il a ses enfants, il a sa femme, il a une vie, il existe, il existe vraiment, et on a échangé, on a eu de la chance on a pas mal de points communs avec ma demi-sœur, donc ça tombait bien

En effet, ces moments douloureux ressurgissent ponctuellement face à la confrontation avec les « symboles de famille » : devoir écrire « père inconnu » sur le livret de famille ou sur les papiers officiels, ouvrir l'album de photos de famille de son père récemment retrouvé et ne pas s'y trouver à côté de ses frères et sœurs, faire son arbre généalogique à l'école et ne pas pouvoir remplir une partie de l'arbre, etc.

« Quand j'étais en CM2 on a fait un travail sur les arbres généalogiques, je savais que mon père s'appelait Serge, j'ai écrit Serge sur mon arbre généalogique, elle [sa mère] a pris l'arbre généalogique, elle a tout effacé et elle a tout écrit en partant de la famille de mon beau-père... Voilà ! Donc... Bon un gros mal-être à ce moment-là » (Mélanie)

Mais la souffrance vient aussi du mensonge et du non-dit. Au moment de l'entretien, Amanda pense connaître l'identité de son père mais n'en a toujours pas la confirmation officielle. Accumulant des indices au fur et à mesure des années, auprès de sa mère, de sa tante et de quelques autres personnes de sa famille, elle est néanmoins confrontée à un « non-dit », rien n'étant jamais confirmé : *« ma mère la seule réponse, elle m'énerve quand elle fait ça (rires), elle m'énerve, elle elle fait trop de phrases courtes, moi je voudrais une discussion, tu sais une discussion mère-fille... « Dis moi ce que j'ai envie de savoir », et là elle me dit « une mère sait toujours qui est le père de ses enfants » (rires). Alors comment veux-tu avancer avec un truc pareil ? (rires) »*. Sa mère lui annonce par exemple un jour la mort de son père puis quelques mois après que cette mort était symbolique (*« il n'existe plus pour moi »*, lui dit sa mère) : *« ce que je lui reproche c'est de me raconter un truc un jour et me raconter autre chose après, quelques années après quand je lui dis que je veux retrouver mes origines, paf elle se renferme comme une huître, plus personne me dit rien, j'apprends les choses bout à bout »*. L'incertitude est insupportable pour Amanda qui, en plus de ne pas connaître l'identité de son père, fait difficilement confiance à sa mère et aux autres membres de la famille « dans le secret ».

Une autre enquêtée, Christelle, rencontrée hors du cadre de cette association a connu des difficultés similaires et son discours peut être mis en parallèle avec celui d'Amanda concernant le non-dit. A la différence de cette dernière, on lui a menti sur l'identité de son père.

Soupçonnant très tôt être le fruit d'un adultère, elle en a la confirmation à 34 ans ; elle associe ce secret familial à un très grand « mal-être ».

« Quand je me suis retrouvée enceinte de ma fille, j'ai ressenti un besoin viscéral de connaître la vérité... Je sentais qu'il y avait quelque chose qui était faux, qu'il y avait quelque chose qui n'était pas juste... tant que je n'avais pas d'enfants, je pense que quelque part, même si ça avait fait souffrance, j'avais de bonnes raisons de l'occulter... Quand je me suis retrouvée enceinte, ça n'était plus possible pour moi, ça n'était plus concevable de l'occulter parce que je voulais pouvoir dire à mes enfants, « voilà d'où vous venez », or je sentais que je n'allais pas pouvoir répondre à cette question, et que c'était juste pas possible pour moi de ne pas pouvoir répondre à cette question »

C'est donc ici l'idée de ne pas savoir d'où l'on vient, qui sont ses parents, comme une sorte d'attachement et d'enracinement qui dépasse sa propre individualité. Le rapport à ces « racines » se lit aussi à travers une forme très incarnée, dans son sens littéral, fait d'une supposée ressemblance physique avec son « géniteur » et/ou sa « génitrice ». C'est ainsi que Mélanie se voit ponctuellement rappelé à sa situation par l'entourage soupçonneux de son père (enfants, cousin.e.s, amis) par des remarques sur la couleur de ses yeux ou par les traits de son visage (« *oh elle te ressemble pas !* »). Ou que Christelle constate, face aux miroirs, qu'elle ne ressemble en rien à son père « supposé », ni à son frère, dont elle tient les photos devant elle :

« ça s'est passé, alors là pour le coup de manière assez radicale, je me suis réveillée une nuit, en me disant « c'est pas possible, mon père c'est pas mon père », parce que j'avais vraiment mais rien, enfin je sentais que j'avais rien à partager avec cet homme-là quoi, mais rien, enfin le père officiel... Et en fait je me suis levée dans la nuit, j'ai pris la photo de mon frère... Décédé, donc son portrait, et euh puis j'ai pris une photo de mon père officiel et en fait je me suis mise devant le miroir, c'est tout con hein ! Mais j'ai bien vu que tous les deux franchement leurs visages étaient... Enfin qu'il y avait plein de signes qui montraient qu'ils avaient plein de choses en commun et moi je me regardais, je me disais « mais j'ai rien en commun ! Rien, rien, rien ! », enfin vraiment je me disais, mais pourtant il y a je... Non il y avait des signes assez évidents que je n'avais pas... Et euh, et du coup j'ai écrit en fait, j'ai écrit à ma mère, j'ai écrit une lettre en lui disant que... Que... Ben que j'avais l'intime conviction que mon père était pas mon père et que je lui demandais vraiment de me dire la vérité et que... Voilà. Et là-dessus voilà elle m'a répondu que, donc c'est là qu'elle m'a répondu la vérité... »

A travers ces récits malheureux, on comprend bien l'importance que prennent les liens familiaux mais surtout la force des répercussions négatives sur les individus lorsque ses liens

sont défaillants, source de « *remises en question* » et d'incertitude : « *c'est comme si vous vous réveillez à 34 ans et que vous vous dites « mais tout ma vie n'a été que mensonge, donc finalement qui suis-je dans cette histoire ? Qui j'ai été ? Si j'ai pas été ça... ? » »* ».

En ce sens, les liens familiaux sont d'abord et avant tout des liens qui permettent aux individus de se situer dans la société. Qu'elles les incluent ou qu'elles les excluent, ces relations sont autant de repères qui leurs signifient qu'ils appartiennent à quelque chose d'autre qu'eux-mêmes et qui les dépassent. Au-delà de la souffrance d'entretenir de mauvaises relations avec son père « biologique » ou ses enfants (comme c'est le cas de Mélanie), c'est d'abord le vide, l'incertitude, le flou qui sont susceptibles de déstabiliser nos enquêtés ; sans prise sur leur filiation, ils semblent « incomplets », ayant du mal à « *reconstituer le puzzle* ».

Tout comme la famille, le thème des enfants appartient à ces liens de filiation qui ont de fortes répercussions sur le sentiment de bien-être et de stabilité des individus. Comment se situent le solo par rapport à la question des enfants ?

C - Avoir des enfants : s'ancrer malgré les difficultés

Dans nos entretiens, le thème des enfants est celui qui occupe le plus de place dans le corpus (6,4%), après le couple. Or, tous ces solos ne sont pas parents ; seuls 14 le sont. Sans trop de surprise, ce sont les enquêtés appartenant au type de l'impatience et de la résilience qui en parlent le plus, dans une proportion trois fois supérieure aux autres. Ce sont dans ces types que l'on retrouve le plus de parents. Mais bien qu'il ne concerne pas tout le monde, ce thème est très vite apparu comme un point central dans cette enquête.

1) Une unique source de « bonheur » ?

Le terrain exploratoire était l'occasion de soulever des questionnements à ce sujet. La quatrième enquêtée rencontrée était Charlotte, une femme de 39 ans, élevant seule son fils de 5 ans. Au sortir de cet entretien, je notais sur mon carnet de terrain :

« [Charlotte] a une vie plutôt compliquée : elle doit gérer seule un enfant de 5 ans depuis qu'il est né, n'a pas beaucoup de ressources matérielles, un poste remis en cause à chaque rentrée, un certain nombre d'amis mais ne s'estime pas pour autant bien soutenue en cas de problème, une relation tendue avec sa famille proche... Elle souffre de cela, pourtant elle exprime au fond un certain bien-être lié au « bon

équilibre » [sic] qu'elle a trouvé avec son fils. Qu'est-ce que cet équilibre vient compenser de l'ensemble des difficultés dans sa vie ? » (16 juin 2015)

Les autres entretiens menés avec des solos sans enfants, pendant ce terrain exploratoire, semblaient montrer l'inverse : bien dotés matériellement, bien entourés, ils s'exprimaient parfois partiellement satisfaits de leur vie. La seconde phase de terrain, consacrée aux parents en solo, a permis de mieux comprendre ce qui se joue dans ce « *bon équilibre* », ce que les enquêtés trouvaient comme ressources dans la parentalité. Les enfants sont-ils donc ce qui protège du malheur avant tout ? Si l'on en croit d'autres enquêtes, les enfants semblent en effet au cœur de ce sentiment. Quand les enfants sont évoqués par 36% des enquêtés du CREDOC comme motif de bonheur (et même le premier motif pour un enquêté sur quatre), la famille l'est pour un tiers ; les femmes citent par ailleurs deux fois plus les enfants (la moitié des femmes contre un quart des hommes). L'enquête montre en outre que plus la cellule familiale compte des enfants et plus les enfants sont jeunes, et plus « la famille » est citée comme motif du bonheur. A l'inverse, plus les motifs de bonheur sont rares, et plus ce bonheur est associé aux enfants, « *comme s'ils étaient tout ce qui reste, tout ce à quoi on se raccroche quand ça ne va plus très bien* » (Bigot et al., 2012, p. 54). Le rapport IBEST souligne lui aussi, nous l'avons vu, que les individus qui semblent le plus satisfaits à l'égard de la vie sont ceux qui ont les meilleures relations aux autres (classe de la *philia*), notamment grâce à la famille et leurs relations sociales au sein du foyer (enfant et couple).

2) Les écueils des parcours familiaux



Figure 31 – Six thèmes les plus reliés à celui des « enfants » (en nombre de références)

Or, quand on se penche sur les résultats de notre enquête, le discours autour des enfants est un peu différent d'une unique source de bonheur (Figure 31¹⁷). Ce dont on parle le plus

¹⁷ Annexe n°10-B : lien entre le thème « enfant » et les autres thèmes

quand on parle des enfants, c'est le couple : dans la grande majorité des cas, avoir un enfant résulte d'un projet de couple. Aborder la thématique des enfants est donc particulièrement difficile : parce que ceux qui en ont sont séparés de l'autre parent ou parce que ceux qui n'en ont pas sont amenés à se positionner sur le sujet. Ce sont d'abord ici des récits de rupture et de transitions douloureuses pour le cas des parents séparés, des galères, des difficultés, des deuils qui impactent très négativement le bien-être. Les aspects négatifs du bien-être (le thème « bien-être - ») arrivent ainsi en deuxième position quand on parle des enfants. Il s'agit de faire le récit de sa vie au quotidien en solo avec un enfant, avec les difficultés matérielles et organisationnelles, notamment pour les mères sur lesquelles la charge parentale repose souvent beaucoup plus que sur les pères, alourdissant considérablement leur quotidien. Mais il s'agit tout autant de faire le récit des bouleversements induits par l'arrivée et la présence des enfants tout au long de son parcours de vie. Ce sont ici des récits de solitude, de difficultés pendant la séparation pour préserver ses enfants, de recomposition amicales avec la parentalité et de nouveau avec la séparation, etc. Mais, pour les non parents, il est tout autant question de sentiments négatifs pour ceux qui, désirant des enfants, n'en ont pas ou ceux qui ressentent une « pression à la procréation » mal vécue (voir infra : p.361).

Le fait d'avoir des enfants et d'être parent nourrit aussi beaucoup de fantasmes, nous l'avons dit, sur ce qui doit être, ce que l'on doit faire, les rôles que l'on doit tenir, la manière dont on doit organiser sa vie, etc. Cette norme à la parentalité est très mobilisée par les enquêtés, à la fois pour dire les difficultés de s'occuper de son enfant face au regard des autres (ici, surtout la famille) ; mais aussi pour dire, notamment les femmes, les difficultés à envisager la possibilité de ne jamais devenir parent, vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes : nous y reviendrons juste après. C'est aussi dans le rapport à la pression et à la norme familiale que se joue beaucoup du sentiment de solitude et c'est pourquoi le sentiment d'être différent revient souvent dans cette thématique.

En somme, il apparaît que les ruptures biographiques, qu'il s'agisse d'une séparation, d'un déménagement, etc. sont toujours plus douloureuses lorsqu'elles impliquent des enfants. Il peut s'agir de devoir faire le deuil de son projet de famille avec la séparation du couple, qu'il y ait des enfants ou pas d'ailleurs, d'accepter de devenir de fait un parent solo, ou de voir certaines relations amicales se défaire. A contrario, et comme la typologie le montre avec le

type de l'impatience, la thématique de la transition¹⁸ peut représenter les moments où les enquêtés, avançant en âge, commencent à nourrir le projet de fonder une famille. En effet, les enfants conditionnent aussi très fortement le rapport au temps, dans une perspective plus ou moins longue. Soit les enfants font effectivement partie des projections et balisent le « calendrier » que l'on s'imagine ; soit la présence d'enfant dans sa vie conditionne les possibilités à plus ou moins long terme, en termes de déménagements, de perspectives professionnelles, conjugales, etc.

3) Les enfants avant tout

Ce n'est donc que dans un deuxième temps qu'interviennent les aspects positifs, tout autant associés au parcours de vie et aux joies de découvrir la parentalité, la relation avec son enfant (ou avec ses neveux et nièces), les liens qui se nouent autour des enfants (surtout l'école et les activités pour les mamans), qu'au bien-être que peut procurer le fait d'avoir un équilibre avec son enfant, que celui-ci soit heureux, qu'il trouve sa place, etc.

L'un des enjeux était de comprendre, à travers les entretiens, ce qui se jouait de bien-être et de sociabilité, dans la relation parent-enfant. Si pour toutes les raisons que nous avons évoquées par ailleurs (difficultés au quotidien avec un enfant, faire le deuil de la famille que l'on a créé, se sentir hors-norme) la vie de parent en solo est pleine d'écueils, la force des liens dans ce cadre semble compenser, en partie, les difficultés de la vie. Cette force s'incarne d'ailleurs dans l'idée à la fois de perpétuité mais aussi d'être ancré quelque part. C'est en ce sens que les amis de Ludovic lui rappellent que son plaisir à vivre seul provient aussi du fait qu'il a une fille et qu'il la garde une semaine sur deux, ce qui lui assure une certaine stabilité : *« ils me font « ouai mais toi t'es seul, mais quand même tu t'es posé, ça fait 17 ans que tu fais le même boulot, t'as une gamine, t'as déjà vécu en couple, t'as déjà acheté ton appartement, sous tes airs un peu « youhou » mine de rien tu fais avancer des trucs »*. Il explique alors les aspects très positifs de sa paternité, statut qui lui garantit *« d'avoir un statut d'adulte au moins une semaine sur deux »*.

Comme pour la relation aux parents, les enfants garantissent un « socle » (Ludovic), un ancrage professionnel, résidentiel, voire amical face aux aléas de la vie : *« t'as un enfant quoi, faut que tu sois là ! Donc t'assures, ça peut paraître contraignant sur le papier mais au*

¹⁸ Nœuds « rupture-deuil-transition »

contraire moi ça me stabilise ». Ces réflexions semblent être partagées par tous les parents ; seulement, pour certains, surtout certaines en fait, les difficultés du quotidien occupent plus de place dans leurs discours car ces difficultés sont au cœur de leurs préoccupations.

A travers ces thématiques apparaît toute la force des liens de filiations qui entourent les individus, ces « *fil*s » qui les retiennent. Ces fils retiennent d'ailleurs autant leur liberté qu'ils les protègent d'une éventuelle « chute » : c'est pourquoi les plus fragiles peuvent compter en dernier recours (l'enquête montre que c'est particulièrement vrai pour les mères en solo) sur l'aide matérielle et morale apportée par les parents et la famille dans son ensemble. Appartenir à une famille, avoir des enfants sont des moyens pour les enquêtés de s'inscrire dans une filiation qui protège en partie du sentiment de se sentir inexistant, non reconnu, etc. Ainsi ces deux dimensions sont-elles structurantes à la fois des parcours biographiques des individus mais aussi dans la manière dont la société organise ces parcours : c'est ce que révèle la force des injonctions à la conjugalité que nous avons abordé plus haut, et ce que l'on retrouve dans les injonctions à la procréation que nous allons analyser maintenant.

III - Ne pas avoir d'enfant : une déviance ?

De la même manière que pour la conjugalité, le rapport de certains solos à la parentalité s'oppose à ce qui est « attendu » en termes de procréation.

« Je me suis posée la question parce que je voyais des amis autour de moi qui avaient des bébés, puis des modèles pour être plus traditionnel de papa/maman/enfant là, puis ça me travaillait un peu, j'avais besoin de répondre à cette question-là pour moi-même, comme j'étais pas en situation d'avoir des enfants, et... Je me demandais si j'en voulais, je me demandais si j'étais en train de passer à côté de quelque chose, tu sais parce que peut-être que j'ai déjà pensé que c'était ça quand j'étais plus jeune, adolescente ou avant, j'avais peut-être déjà pensé que c'était ça que je voulais... » (Geneviève, 44 ans, Montréal)

Tous les enquêtés se sont exprimés à un moment donné sur la question des enfants, parce que cette thématique faisait partie de la grille d'entretien et du jeu de carte, mais aussi en conséquence du fait qu'avoir des enfants semble relever d'un projet de vie qui appartient à tous, de manière uniforme. Parmi ceux qui n'ont pas d'enfants, nous pouvons distinguer ceux qui, au moment de l'entretien, souhaitent devenir parents (5), ceux qui ne sont pas sûrs ou sous

certaines conditions (9), ceux qui estiment qu'il est trop tard (3) et ceux qui expriment clairement un non-désir d'enfant (5) : c'est en tout cas ainsi qu'ils se présentent au moment de l'entretien (Tableau 7). L'analyse de ces discours montre l'importance de l'entrée en parentalité dans les parcours de vie des enquêtés ou, à l'inverse, la force de l'injonction à la procréation pour les indécis et ceux qui ne veulent pas d'enfants : c'est ce que montre le cheminement de Geneviève présenté ici.

Si cette sous-partie, par sa construction, semble constituer un pas de côté dans le déroulement de ce chapitre, il est nécessaire de la considérer comme une pierre de touche centrale dans le développement de l'analyse du rapport aux injonctions familiales et reproductives. Elle permet par ailleurs d'avancer quelques réflexions autour du glissement des valeurs de l'individu (vouloir un enfant pour soi) vers le collectif (refus de la parentalité lié à une conscience citoyenne et écologique). Cela permet par ailleurs de mieux saisir les enjeux autour de la question des enfants et de la famille, et la manière dont ils circulent dans l'arène publique ; et de comprendre, donc, où les enquêtés se situent par rapport à ces enjeux.

Prénom	Âge	Genre	Positionnement
Cécile	28	Femme	Parent en attente
Elodie	38	Femme	Parent en attente
Eva	39	Femme	Parent en attente
Juan	35	Homme	Parent en attente
Cécilia	32	Femme	Indécis
Vincent	32	Homme	Indécis
Antoine	34	Homme	Indécis
Amina	28	Femme	Indécis
Maxime	34	Homme	Indécis
André	34	Homme	Indécis
Cynthia	30	Femme	Indécis
Ariane	30	Femme	Indécis
Romain	32	Homme	Indécis
Sébastien	29	Homme	Indécis
Louis	43	Homme	« C'est trop tard »
Pedro	42	Homme	« C'est trop tard »
Renaud	44	Homme	« C'est trop tard »
Gabriel	34	Homme	<i>Childfree</i> convaincu
Lexie	37	Femme	<i>Childfree</i> convaincu
Geneviève	44	Femme	<i>Childfree</i> convaincu
Emmanuelle	32	Femme	<i>Childfree</i> convaincu
Alexis	30	Homme	<i>Childfree</i> convaincu

Tableau 7 – Liste des enquêtés qui n'ont pas d'enfants, positionnement vis-à-vis du projet de parentalité, positionnement par rapport aux idéaux-types présentés dans le chap. V.

1) Les *childfree*, une situation plus courante aujourd'hui

Le témoignage des enquêtés montre que le rapport à la parentalité est très normé ; aussi le choix de ne pas en avoir par exemple est-il rarement bien accepté (Debest, 2014 ; Flahault, 2009 ; Gotman, 2017b), d'autant plus pour les femmes, et nécessite de déployer une large palette d'arguments. Se cache ici l'idée qu'une vie sans enfant est une vie « inachevée » ; pour reprendre l'expression de l'humoriste Blanche Gardin dans son spectacle sur sa vie de femme à 40 ans, ne pas avoir d'enfant donne l'impression d'« être dans la salle d'attente de la vie ».

Les termes, en tout cas en français, utilisent toujours une formule « *privative* » (Gotman, 2017b, p. 12), les « sans enfants », les « inféconds volontaires », les « nullipares », le « non-désir », malgré l'imposition progressive du terme anglais *childfree* (: libre d'enfant), qui marque une représentation plus positive. On retrouve les mêmes enjeux autour de la question de la stérilisation. Dans un épisode du programme *Les pieds sur terre*¹⁹ consacré à la stérilisation volontaire, une praticienne hospitalière pratiquant la stérilisation explique ainsi : « *il y a quelque chose qui m'a frappée toutes ces années durant, c'est que quand les patientes arrivaient dans mon bureau de consultation, elles commencent toujours par se justifier de leur demande de stérilisation avec une certaine culpabilité* ».

Toutes ces raisons invitent Charlotte Debest à considérer *Le choix d'une vie sans enfant* sous l'angle de la déviance, telle qu'elle a été définie, par Becker, dans une perspective interactionniste : « *ceux et celles qui s'écartent (intentionnellement) de la norme du faire famille se placent en position d'outsiders (Becker, 1985) et ainsi sont potentiellement stigmatisé.e.s (Goffman, 1975) par la société conventionnelle* » (Debest, 2014, p. 73). Ce sont ces mêmes perspectives qui se retrouvent quant au célibat (p.337). Ceux que la sociologue appelle les SEnVol (pour sans enfants volontaires) sont donc déviants compte tenu de ce qu'il est normal, attendu voire naturel de faire, d'autant plus pour les femmes. Ainsi, Emmanuelle, une de nos enquêtés, décrit l'inquiétude qui l'a longtemps traversée quant à sa non-envie : « *je m'étais demandé si c'était pas psychologique, qu'est-ce qui déconnaît dans tout ça, c'est marrant comme on nous renvoie ça, que c'est un problème, que c'est bizarre* ». Cette même enquêté raconte aussi comment ses choix sont difficiles à assumer, alors que son profil contrarie deux normes familiales, être célibataire et ne pas vouloir d'enfants : « *être célibataire à mon âge, ils trouvent ça bizarre aussi donc... Mais le fait de pas avoir envie d'enfant c'est pire, pour eux c'est pire* ».

Or, ces choix deviennent plus courants, s'inscrivant dans des changements sociaux et familiaux à une échelle plus large (encadré n°10). Une rapide revue de presse réalisée via Europresse²⁰ montre qu'en France, au Québec et en Belgique, les *childfree* font l'objet de 35 articles parus dans les grands quotidiens nationaux (Le Monde, Libération, le Figaro, la Croix, le Soir, la Presse, etc.), depuis 2001 et jusqu'au 30 janvier 2019. Le sujet est traité sous

¹⁹ « Stérilisation volontaire », Les Pieds sur Terre, France Culture, 19/02/2015.

²⁰ Revue de presse réalisée le 30 janvier 2019 portant sur tous les articles de presse comportant le mot-clé *childfree* dans toutes les archives (sans limite de date) et dans toutes les sources en langue française.

différents angles, mettant en lumière un discours de l'explication et de la justification²¹ s'exprimant plutôt à une échelle individuelle via des témoignages et essentiellement du point de vue des femmes : « Pas mères et pas amères » (Libération du 19/01/2009), « L'enfant ne fait pas le bonheur » (Le Soir du 13/06/2017), « Les enfants, ce n'est pas obligatoire » (Le Monde du 13/12/2010), etc. Les articles font souvent appel à des éclairages du point de vue de la sociologie, et, dans une moindre mesure, du point de vue de la psychologie, ce qui constitue un indicateur de la manière dont la question est traitée : dans le corpus de 35 articles, on retrouve 28 fois l'occurrence « *sociolog* » (sociologie ou sociologue) et 7 fois « *psycholog* » (psychologue ou psychologie). En somme, ne pas vouloir d'enfant est plutôt présenté comme un refus de la « norme dominante » que comme une prédisposition psychologique. En France, l'infécondité volontaire (déclarée) concerne environ 5% de la population, selon deux enquêtes²² menées par l'INED à la fin des années 2000 (Debest, 2014), résultats qui corroborent les données produites dans d'autres enquêtes (Eurobaromètre par exemple) : 6,3% des hommes et 4,3% des femmes déclarent ne pas avoir d'enfants et ne pas en vouloir, alors même que, dans la plupart des articles parus dans les quotidiens, la question est surtout traitée du point de vue des femmes. Différentes variables favorisent le choix d'être *childfree* : le fait d'être célibataire, ou pour les femmes qui ne sont pas en couple, le fait d'être diplômées (alors même que la fréquence de l'infécondité volontaire varie peu selon le diplôme pour les personnes en couple, hommes ou femmes).

²¹ « Pas mères et pas amères », Libération du 19/01/2009 ; « L'enfant ne fait pas le bonheur », Le Soir du 13/06/2017, etc.

²² Une enquête quantitative par questionnaire « Fécondité, contraception et dysfonctions sexuelles » (Fecond) auprès d'un échantillon de 8648 individus âgés de 15 à 49 ans ; une enquête qualitative sur le choix d'une vie sans enfant composée de 51 entretiens âgés de 30 à 63 ans.

Encadré n°10 - Quelques éléments d'histoire...

Quelques perspectives historiques peuvent permettre de mieux comprendre ces mutations liées à la seconde transition démographique : initiée dans certains pays dès les années 1960, cette dynamique démographique se traduit notamment par une baisse de la fécondité, amenant avec elle le vieillissement de la population ou l'augmentation des ménages d'une personne (Avdeev et al., 2011, p. 41). Ces changements structurels entretiennent une dynamique réciproque d'influence avec « *le champ des valeurs et des stratégies d'expression individuelle* » (de Pierrepont et Lévy, 2017, p. 176). C'est ainsi que l'on saisit mieux le cas des *childfree* ou « inféconds volontaires » remettant en question la reproduction obligatoire¹, revendications qui sont à replacer dans le contexte des mouvements féministes des années 1970 (revendication à disposer librement de son corps, dénonciation de la « maternité subie ») et en parallèle au développement et une meilleure accessibilité aux techniques contraceptives permettant de mieux maîtriser sa reproduction (Debest, 2014).

2) Trois positions différentes face au projet parental : de l'adhésion à la distance

Que disent nos enquêtés sur ce rapport à la parentalité ? Parmi ceux qui n'ont pas d'enfants, les positionnements s'organisent autour de trois attitudes très différentes : les « parents en attente », les « indécis » et les « *childfree* convaincus » (Tableau 7, p.363). Les discours de ces trois types d'enquêtés mobilisent des arguments différents.

a) Les « parents en attente » : un projet naturel difficile à expliquer

Quatre enquêtés affirment souhaiter avoir un enfant ; tous sont célibataires et trois sont des femmes (Cécile, 28 ans ; Elodie, 38 ans ; Eva ; 39 ans ; Juan, 35 ans). Dans leurs discours, on ne trouve pas d'éléments de justification de cette aspiration : elle s'inscrit plutôt dans une continuité de la vie qui leur semble assez naturelle. Certains d'entre eux n'expliquent pas cette envie ; c'est à l'occasion des questions clôturant l'entretien²³ que les enfants – et le couple – prennent naturellement place dans leur parcours biographique. Cette évidence du projet d'enfant se traduit aussi chez ceux qui sont moins « décidés », comme Maxime : « *je ne vois pas l'intérêt pour l'instant de... J'allais dire de m'encombrer d'une famille... [...] mais je présume qu'un jour ça va sûrement arriver* ».

²³ « Et si vous deviez vous projeter dans 2, 5, 10 ans, vous vous verriez comment ? »

Les manières dont, dans notre enquête, les parents expliquent cette décision dans leurs parcours de vie est tout aussi heuristique. Ils se sont souvent trouvés perplexes ou désemparés devant les questions visant à comprendre les raisons motivant le choix d'avoir eu des enfants. Pour Eloïse, maman de deux enfants, ce projet est difficile à expliquer : « *c'était une envie... Pfff instinctive je dirais presque ! Les hormones, j'en sais rien (rires) !* ». Même difficulté pour Marie-Pier : « *je me voyais bien avoir des enfants, j'avais pas poussé ma pensée très très loin [...] ça a été clair assez vite, une fois que... Probablement quand monsieur a parlé de mariage pour moi ça... Disait « OK, on va fonder une famille là! »* ».

Nous avons déjà évoqué la situation d'Elodie et Eva qui, approchant de la quarantaine, disent leur déception et leur souffrance de ne pas avoir fondé un foyer (voir supra : p.242). Pour les plus jeunes, cette attente passe évidemment par l'aspiration à, d'abord, rencontrer quelqu'un qui puisse leur permettre de fonder une famille ; au contraire d'Eva qui avait commencé à envisager d'avoir recours à la PMA (don de sperme, coparentalité, etc.). Ces aspirations ne sont pas nécessairement en lien avec l'idée d'une parentalité « biologique », certains envisageant la famille dans sa version élargie : pour Juan, ce projet pourrait par exemple se réaliser en rencontrant une femme qui ait déjà des enfants, pour d'autres à travers l'adoption. Par ailleurs, « en attendant », ils disent souvent profiter de la liberté du célibat et de l'absence d'un enfant à s'occuper, investissant ce temps dans les sorties, les amis, le bénévolat, ou même le travail.

Les enfants semblent donc s'inscrire largement dans les parcours de vie de nombreux enquêtés, dans des balises temporelles précises, le « cap » des 35 ans revenant souvent pour évoquer les temporalités qui structurent les aspirations. Vincent, à 32 ans, reconnaît avoir de nombreuses aventures sexuelles et rencontres amoureuses, aimer cette situation de liberté, liberté par ailleurs beaucoup investie dans ses activités professionnelles. Il revient toutefois à la fin de l'entretien sur son projet d'avenir. Il dit avoir « *fait un pacte* » avec une amie à lui : « *si à 35 ans j'ai... On n'a personne on se marie et on fait des gosses ! (rires)* » ; pacte qui lui assure, au moins dans sa version imaginaire, une certaine conformité à la norme dominante. Cynthia²⁴, qui a revu son projet d'enfant depuis quelques années, reprend néanmoins à son compte cette « borne » des 35 ans : « *jusqu'il y a 2 ans ou 3 ans j't'aurais dit que j'en voulais ABSOLUMENT... Chum²⁵, pas chum, à 36 ans j'm'arrangeais pour avoir des enfants* ».

²⁴ 30 ans, sans enfants, Montréal, célibataire

²⁵ En québécois : « mec »

b) Les « indécis » : une nécessaire justification

A l'inverse, les indécis font appel à un ensemble de raisons objectives et/ou subjectives en mesure de « justifier » leur tâtonnement. L'analyse de ces verbatims rejoint l'analyse produite par Catherine de Pierrepont et Joseph Lévy sur le discours des *childfree* (2017). Grâce à une enquête via des forums de discussions sur internet²⁶, ils identifient différents motifs à l'origine du choix de l'infécondité volontaire : absence de désir d'enfant, rôle et contraintes associées aux enfants, motifs citoyens et écologiques, etc. ou encore les enjeux liés à la transmission.

Les indécis de notre enquête sont donc ceux qui font le plus référence aux possibilités induites par la présence d'enfants de grever le sentiment de liberté, par l'impossibilité de pouvoir voyager facilement, de pouvoir disposer librement de son temps. De manière plus générale, ces enquêtés sont plutôt « effrayés » par les responsabilités induites par les enfants, ou l'énergie à consacrer à leur éducation. La comparaison avec la situation des proches, particulièrement les amis, est fréquemment citée. Les contraintes qu'imposent les enfants dans la vie des amis ou leur présence au milieu d'une séparation conjugale sont autant de raisons qui « découragent » les enquêtés : « *depuis que mon frère il a eu un enfant, puis que je regarde mes amis, j'ai comme trois quarts de mes amis qui sont séparés, qui sont rendus tout seul avec des enfants, puis là j'les regarde rusher et j'me dis « est-ce que j'veux vraiment ça ? », je sais qu'on fait pas des enfants pour se séparer là mais non, j'suis vraiment plus sûre !* » (Cynthia). La perception négative des expériences de ses proches est donc un « motif » justifiant tout autant le fait de ne pas vouloir d'enfants que celui de rester célibataires (voir supra : p.335).

Face aux aspects négatifs de la parentalité est désigné un ensemble de motifs plutôt liés à l'absence de dispositions spécifiques à l'accueil d'un enfant. Ici, le fait de ne pas être en couple revient très souvent : c'est d'abord à deux que l'on nourrit un projet d'enfant. Mais ces dispositions sont aussi d'ordre matériel (taille de son logement, organisation au quotidien, avoir les moyens financiers) ou psychologique (être suffisamment mature). C'est par exemple le cas de Cécilia : souffrant de plusieurs épisodes dépressifs au cours de sa vie qui ont nécessité un suivi régulier avec un psychologue et une médication adaptée (anti-dépresseurs), elle émet des doutes sur ses capacités à élever un enfant en l'état actuel des choses : « *j'ai peur d'échouer,*

²⁶ L'enquête a été menée via l'étude de 837 messages postées entre 2010 et 2016 par 344 internautes, sur 25 forums de discussion, tous hébergés sur le site *thechildfree.com* « dédié au partage et à l'interaction entre les non parents par choix » (de Pierrepont et Lévy, 2017, p. 180).

j'ai peur d'imposer à un enfant des choses qu'il a pas demandées ou... Parce que je pense avec mon histoire de vie aussi... ». Concernant ce sentiment de ne pas être à la hauteur, Alexandra Piesen notait aussi, dans la version spécifiquement masculine de la parentalité en solo, que les pères cherchaient à être performants dans leur rôle en fonction de l'image qu'ils ont d'un « bon parent » (Piesen, 2019), ces attentes créant chez eux une forme de pression. Claude Martin remarque ainsi que les conseils à l'égard des parents dans la socialisation et dans la gestion de la vie de leurs enfants représente un véritable marché ; la fonction parentale constitue en outre un « problème public », enjeu de l'intervention de l'état dans la sphère privée (Martin, 2014). Au fond, le rôle parental est aussi soumis à des injonctions normatives que les individus ne se sentent pas toujours en mesure d'affronter., ayant le sentiment de ne pas être la hauteur d'un « bon parent ».

c) Les « *childfree* convaincus » qui se passent de motifs

Enfin, certains de nos enquêtés formulent très clairement l'envie de ne pas devenir parent. Paradoxalement, parmi ces discours, on peut noter une mobilisation assez faible des motifs liés à l'ensemble des contraintes qu'impose l'arrivée et l'éducation d'un enfant : contrainte de temps, d'énergie, de responsabilités, qui sont autant de sacrifices que tous ne se sentent pas en mesure de fournir. La thématique de la liberté est aussi peu abordée. Au final, pour ceux qui semblent sûrs de leur non-désir d'enfant, ces choix s'assument plutôt sur le mode d'une réflexion sur son existence, sur ses ambitions, ses envies, ses projets, dimensions dans lesquelles un projet d'enfant a peu de place et qui se passe de justification : « *quand tu me posais la question de qu'est-ce qui fait que t'en as pas envie, ben j'ai pas de réponses, c'est pas justifié quoi, c'est un désir qui est là ou pas... et l'expliquer je sais pas trop* ». Dans des mesures variables, ces discours mettent ainsi très « à distance » cette injonction à la parentalité et s'il apparaît difficile de mobiliser des verbatims ici, c'est parce que les enquêtés concernés n'en disent presque rien. Lexie, sur un ton très détaché, affirme ainsi : « *je serais bien malheureuse de me mettre la pression sur avoir des enfants alors que j'en veux pas !* ». Gabriel, lui, dit ne pas tellement avoir réfléchi à la question et résume sa position assez simplement : « *je sais pas, j'ai pas de temps à donner en fait, pour quelqu'un d'autre. C'est tellement de sacrifice, je sais pas, ça me fait chier* ».

Alors que ceux qui sont plus partagés sur la question mobilisent de nombreux motifs entrant en compte dans leur réflexion, les *childfree* se révèlent finalement peu loquaces à cet

égard, les femmes l'étant toutefois plus que les hommes, comme si cela nécessitait plus d'explication et de justification²⁷. De manière générale, ces *childfree*, comme 80% des répondants à l'enquête FECOND de l'INED, déclarent d'abord « être bien sans enfant », le premier argument mobilisé par les français (parmi les propositions du questionnaire fermé). Ce qui domine ici, c'est l'idée d'assumer un mode de vie que l'on sait être hors norme.

Howard Becker souligne à propos de la déviance que la société se divise en sous-groupes qui disposent de leurs propres référentiels normatifs ; les normes propres à certains groupes s'opposent ainsi parfois à ce que l'on peut considérer être la norme dominante. Ce mécanisme permet de mieux comprendre comment certains « échappent » à l'injonction à la procréation ou, tout du moins, la vivent de manière plus distante. Geneviève (44 ans, Montréal) a donc suivi cette voie : malgré quelques périodes de « réflexions » quant à son désir d'être parent, elle a acquis la certitude de ne pas vouloir suivre cette voie-là. Mais si son choix s'est fait sans trop de difficultés, c'est parce qu'il est commun avec les aspirations partagées par ceux avec qui elle vit : ses amis, ses voisins, ses collègues. Le fait qu'elle vive depuis quinze ans dans une « coop » dont tous les appartements sont occupés par des artistes témoigne de son intense socialisation dans ce milieu : *« par rapport à normes et enfants que je me trouve quand même dans... Si on veut faire des catégories de population, les artistes sont toujours vus comme un peu plus marginal, avec un mode de vie un peu plus marginal fait que ça a pas été tant une façon pour moi... Même si j'en parle, ça a jamais été une grosse pression de correspondre à cette norme-là ! »*.

On comprend donc dans quelle mesure le désir d'enfant est considéré comme légitime, naturel, pour la plupart de nos enquêtés. Les « parents en attente », ou ceux qui sont parents, semblent déconcertés quand il s'agit d'expliquer les raisons qui poussent à vouloir des enfants ou à en avoir eu. Par la même, cette « naturalité » du projet d'enfant rend difficile la position des « indécis » qui se révèlent être, au-delà de tout l'argumentaire mobilisé, plutôt démunis face à ce qu'ils projettent dans l'idée d'être « un bon parent ». A la marge, le discours de quelques enquêtés, les « *childfree* convaincus », laisse à voir qu'ils sont trop loin de cette injonction pour en dire quelque chose.

²⁷ Les hommes *childfree* consacrent en moyenne 3% de l'entretien à la thématique du non-désir d'enfant ; les femmes (Emmanuelle, Geneviève et Lexie) 8%.

3) Les enjeux de la procréation

Pour mieux comprendre cette norme procréative, il est important d'éclairer les enjeux qui entourent le fait de devenir parent. Il s'agit d'enjeux liés à la famille et à la transmission ; mais il permet aussi de mettre en lumière le poids du genre dans les rapports à la famille et aux enfants.

a) Une question de transmission et de responsabilité collective

L'objet de l'article de Catherine de Pierrepont et Joseph Lévy (2017) est aussi de montrer que les travaux sur les raisons du « non-désir » d'enfant traitent à la marge les questions de transmission²⁸. Du point de vue familial et généalogique, des enquêtés regrettent ou évoquent simplement l'idée qu'ils privent leurs parents de petits-enfants, idée qui se traduit par une forme de culpabilité ne remettant toutefois pas en question leur choix : *« est-ce que j'ai envie d'avoir des enfants ? Oui. Pourquoi ? Parce que moi j'aimerais ça donner des petits enfants à mes parents. Mais mes parents s'en foutent. C'est clair que ce serait cool, je sais qu'au fond d'eux ils disent « oh on s'en fout si t'as pas des enfants mais... », arrête ça quoi ! [...] je me sens pas mal en retard par rapport à ça et j'ai une culpabilité de pas donner de descendance... »* (Sébastien, 29 ans, Montréal). Emmanuelle fait le constat de la difficulté pour ses parents de ne pas être grands-parents alors même que leur entourage le devient (frères et sœurs, amis). Par des moyens détournés, sa mère lui « rappelle » qu'elle pourrait, elle aussi, avoir des enfants : elle *« prend un grand plaisir à nous annoncer dès qu'on a des copines de collège ou de lycée qui tombent enceinte par exemple »*. Elle met néanmoins à distance ces jugements et injonctions : *« on fait pas ça pour eux quoi ! Je peux concevoir qu'on leur enlève, enfin qu'on les prive de quelque chose en fait mais c'est pas contre eux. Mais je peux concevoir que ça soit... Enfin ça à l'air super chouette d'être grands-parents quand on les voit les autres, donc je peux concevoir que ça peut être un peu dur pour eux mais en même temps ils peuvent pas nous demander ça, il y a pas grand-chose à faire, c'est un fait et puis voilà ! »*. Certains notent par ailleurs qu'ils ne ressentent pas le besoin ou la nécessité de *« laisser une trace de cette façon-là »* et donc, pour Gabriel, *« de mettre un bout de [s]oi dans quelque chose qui [lui] survivra »*.

²⁸ Dans l'article, la transmission correspond à *« l'ensemble des processus par lesquels un groupe humain assure sa continuité dans le temps, à travers la succession des générations »* (de Pierrepont et Lévy, 2017, p. 179)

Parmi ces questions de transmission, on peut noter que le rôle de la famille dans la circulation de ces injonctions à la procréation est central. Si le rappel de l'anormalité de son célibat passe beaucoup par les femmes (p.332), c'est plutôt « la famille » dans son ensemble (parents, adelphie, grands-parents, oncles et tantes, etc.) qui entre en jeu dans le rapport à la parentalité ; c'est aussi et surtout par elle que se pense la question de la filiation (Déchaux, 1997 ; Ramos, 2006). Ana, qui a une fille, réalise avec du recul que son désir d'être mère est très lié avec son rapport intense à la famille. Elle dit entretenir des liens très forts avec ses parents, ses tantes et ses cousines, proximité renforcée par le fait que beaucoup vivent proches de chez elle (dans la même agglomération) : « *inconsciemment mes cousines elles étaient soit plus jeunes que moi soit plus vieille mais elles étaient avec leur mec depuis qu'elles avaient 15 ans et tu sais je me suis dit « putain il faut que j'y aille aussi, il faut que j'ai moi aussi... » , j'ai eu plusieurs histoires de 2-3 ans avec des personnes et à chaque fois on se séparait et tout et j'avais besoin je crois de prouver aussi que moi je pouvais construire une famille, je crois que la pression elle est venue aussi un peu là-dessus... »*

b) « Je politise mon ventre vide »²⁹

Quelques enquêtés évoquent des motifs d'un registre différent, non plus individuels mais collectifs, qui permettent aussi de comprendre ce qui se joue, de manière beaucoup plus large, en termes de transmission. La possibilité d'adoption se veut alors un argument de responsabilité collective. Sébastien ressent une pression de sa famille à « faire des enfants » qu'il supporte mal : « *tu sais ce genre de discours de mon oncle ou de ma tante « oh les enfants ! Parce que moi j'aimerais ça en avoir ! » , « t'aimerais ça en avoir ? Ben écoute il y a des milliers d'enfants qui sont en orphelinat aussi, tu peux en prendre un d'occasion » » (Sébastien). Du point de vue de cet enquêté, ce discours est aussi l'occasion de se placer en critique de ceux qui utilisent l'argument biologique pour justifier leur désir d'enfant. C'est ce qu'explique Alexis : « *si un moment donné il y en a qui commencent à avoir 3, 4 enfants, là je dirais « là tu exagères peut-être un peu » tu vois, genre tu fais ton enfant biologique d'accord, t'en fais peut-être un 2e si tu veux mais au bout du 3e t'en adoptes un »*. Parmi ces arguments, on retrouve aussi l'idée*

²⁹ Titre d'un article du Nouvel Observateur le 16 novembre 2018 : <https://www.nouvelobs.com/planete/20181115.OBS5443/je-politise-mon-ventre-vide-pour-la-planete-cette-ecolo-a-renonce-a-la-maternite.html>

d'une responsabilité vis-à-vis de l'enfant et de la société dans laquelle il va naître parce qu'« *il y a la vie du kid en question, je... suis assez pessimiste quant au duo Trump/Brexit* » (Sébastien).

Les données de ce corpus ne permettent pas de développer plus cet argumentaire autour de la mise en perspective de son désir d'enfant avec une responsabilité collective. Les résultats produits par Catherine de Pierrepont et Joseph Lévy (2017) ou Anne Gotman (2017a, 2017b) mettent aussi en évidence la mobilisation d'arguments citoyens et écologiques pour justifier le non-désir d'enfant, la dénonciation des politiques natalistes, la surpopulation de la planète, etc. (Gotman, 2017b, p. 175).

Mais ces arguments restent malgré tout à la marge d'un point de vue scientifique : aucune des deux grandes enquêtes françaises autour de la procréation et menée notamment par l'INED (ERFI en 2005 et FECOND entre 2009 et 2011) ne font mention des aspects sociaux ou environnementaux à propos de ces aspirations à faire des enfants ; même chose dans l'ouvrage de Charlotte Debest, *Le choix d'une vie sans enfant* (2014). Or, çà et là, l'idée se diffuse³⁰. Il est sans doute possible de rattacher cela au fait que le recours massif au discours écologique pour justifier ses choix de vie est assez récent.

Le 8 octobre 2018, l'actualité nationale est focalisée sur la publication du dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), au ton alarmiste³¹ ; dans la foulée, et mobilisant la « preuve scientifique »³², l'Agence France Presse produit une infographie qui propose quelques mesures individuelles permettant de réduire son empreinte carbone. Parmi les 11 propositions, « avoir un enfant de moins » est celle qui est présentée comme la plus efficace³³, renforçant l'idée, comme le note Jean-Baptiste Comby, que « *l'individualisation des problèmes sociaux dans le débat public génère une prolifération des prescriptions normatives* » (Comby, 2015, p. 16). La pénétration de ce registre dans la sphère de ce qui semble relever *a priori* de l'intime apparaît ainsi comme une piste intéressante à

³⁰ via des quotidiens nationaux comme le *Nouvel Observateur* (« « Je politise mon ventre vide » : pour la planète, cette écolo a renoncé à la maternité » - 16/11/2018), *l'Express* (« Faites l'amour... mais pas d'enfants » - 22/06/2011), ou le *Point* (« Faire moins d'enfants, le geste écolo ultime » - 18/09/2018) ; via des magazines en ligne comme *Slate* (« Ne pas faire d'enfants, un geste écolo » - 28/12/2017) ; ou encore le mouvement GINKS, « Green Inclination No Kids », lancé par l'éditorialiste américaine du *HuffPost* Lisa Hymas depuis 2010.

³¹ Rapport présentant notamment les conséquences écologiques et sociales désastreuses d'un réchauffement climatique de 1,5°C

³² L'AFP expliquera s'être appuyée sur un rapport publié l'année précédente : "The climate mitigation gap: education and government recommendations miss the most effective individual actions" (2017), Wynes & Nicholas, *Environmental Research Letters*, vol. 12, n°7.

³³ avec une réduction de 60 tonnes équivalent CO² par an, quand le fait de laver son linge à l'eau froide réduit à 0,2 ce même impact.

explorer, en ce qu'elle permet d'interroger la manière dont se répartissent les responsabilités, écologiques et citoyennes comme ici, dans l'espace social. Ces réflexions prennent d'autant plus de sens lorsqu'elles sont mises en regard des logiques individualisantes et dépolitisantes de certains problèmes publics, notamment autour de la question climatique (Comby, 2015).

c) Une injonction qui vise surtout les femmes

L'autre enjeu se trouve évidemment lié aux questions du genre. Cette injonction à la procréation s'exerce avec beaucoup plus de force sur les femmes, impliquant un rapport au corps (le corps « maternant », symbole de la procréation).

Cécilia voit son avis sur les enfants changer lorsqu'un problème médical, l'année précédant notre entretien, lui fait risquer momentanément la stérilité, opération qui n'aura finalement pas lieu. L'altération potentielle de ses capacités biologiques à procréer opère un renversement de ses perspectives quant à la maternité : « *la question s'était posée, si j'enlevais les deux ovaires, ben est-ce que j'avais un désir de fertilité ou pas, et ouai souvent je me disais « ben non j'ai pas envie d'enfants », et je pense que ma vision commence à changer un peu en fait...* ». Les trois enquêtées qui ne veulent pas d'enfant (p.369) se positionnent aussi au regard d'un attendu « instinct maternel » qu'elles ne ressentent pas, ce « *désir physique qui a l'air de traverser plein de femmes* » (Emmanuelle), situant ainsi le débat dans un registre biologique : « *je le sens pas non plus comme je te dis, biologiquement* » (Lexie). Tout en reprenant à leur compte l'argumentaire de la naturalité du projet d'enfant pour une femme – le fameux instinct maternel – elles le mettent à distance dans un discours visant à montrer que ce désir, sans trop en expliquer les raisons, ne les a pas atteintes.

En revanche, ces choix de non-procréation n'entrent pas en contradiction avec l'idée que le fait d'élever un enfant puisse être une expérience enrichissante et positive, et toutes témoignent de sentiments plutôt positifs à cet égard : « *un enfant, ça a ben du beau !* » (Lexie), « *j'adore les enfants en plus, les enfants de mes potes c'est chouette* » (Emmanuelle), « *c'est très riche je pense la relation que tu peux avoir avec ton propre enfant* » (Geneviève). Malgré le fait qu'elles ne soient pas mères, elles semblent devoir nourrir un intérêt pour les enfants ; aussi, Geneviève explique-t-elle son cheminement de cette façon : « *même si j'avais peut-être le potentiel d'être une bonne mère, je suis pas obligée d'avoir des enfants* ». En renfort de cette analyse, nous pouvons citer ici le travail d'Orna Donath qui cherche, à travers la situation des *regretting motherhood*, à renverser la perspective naturalisante qui entoure la question de la

maternité. Son enquête auprès de mères israéliennes qui disent regretter d'avoir eu des enfants permet de montrer l'impensé de leur situation et leur impossibilité de s'exprimer dans l'espace privé et public : « *such a stance is unacceptable to the point that its very existence tends to be disavowed* »³⁴ (Donath, 2015, p. 347). Comme elles, la situation de nos enquêtées montre la force des injonctions qui pèsent sur les femmes en matière de procréation.

Au-delà de ces « refus de maternité », c'est lorsque les attentes sont contrariées que le rapport des femmes aux enfants apparaît avec le plus d'évidence. Deux enquêtées, dont nous avons déjà exposé le parcours (p.242) font référence à la pression de « l'horloge biologique »³⁵. Elodie (38 ans) et Eva (39 ans) nourrissent un grand désir d'enfant ; or, approchant de la quarantaine et sans partenaire, leurs espoirs se réduisent à mesure que leur « *angoisse* » augmente. Elodie, amatrice de sports de montagne, exprime l'envie de ne « *pas être seule* » le soir, ou, quand elle part en randonnée, « *d'avoir une bonne raison de redescendre* ». Eva, quant à elle, multiplie les démarches de procréation médicalement assistée qui n'aboutissent pas, celle-ci ne trouvant finalement pas de sens à faire un projet d'enfant seule.

Les hommes, eux, semblent, en tout cas dans leur manière de se dire, plus distants de ces injonctions. Parmi ceux qui n'ont pas d'enfants, trois hommes, Renaud, Pedro, et Louis, estiment qu'il est trop tard pour eux de réaliser ce projet ; ils ont respectivement 41, 42 et 43 ans ; s'ils expriment parfois de l'amertume, aucun ne semble vivre cette non-parentalité comme un échec. Louis se déclare homosexuel et Pedro est en couple depuis 13 ans avec un homme qui vit dans une autre région que lui, ce qui peut expliquer que si la question s'est posée pour eux auparavant, elle a sans doute été pensée dans des termes différents que pour un hétérosexuel (notamment l'adoption). Si Louis n'exprime pas de regret sur cette situation puisque « *ça n'a jamais été un objectif de taille... donc j'ai pas un sentiment de manque* », les autres sont plus nuancés. Ils reconnaissent qu'ils auraient aimé avoir des enfants, alors que Pedro constate finalement qu'« *aujourd'hui non, parce que ça fait trop longtemps que je suis comme ça (rires)* » ; Renaud, lui, est plus amer : « *les choses manquent un peu de sens des fois, c'est vrai que quand on a des enfants, on a l'impression que c'est un peu la continuité de soi, qu'on n'a pas entre guillemets vécu pour rien* ». C'est pour lui la question de la transmission, telle qu'elle a été pointée par Catherine de Pierrepont et Joseph Lévy (2017) qui est en jeu, soulignant la

³⁴ Traduction : « une telle position est inacceptable au point que son existence même a tendance à être désavouée »

³⁵ Nous reviendrons dans le chapitre VII sur la médecine, les femmes elles-mêmes et la société dans son ensemble produisent un regard normatif sur le corps des femmes et ses capacités reproductives après quarante ans.

question du « sens » que les enfants donnent à sa propre existence, même s'il reconnaît que d'autres voies existent pour cela, grâce à « *d'autres activités ou dans un projet culturel ou n'importe quoi* ».

L'analyse autour de la question de la procréation telle qu'elle a été menée ici permet de montrer comment les injonctions circulent autour de cette thématique ; mais aussi comment les enquêtés, en fonction de leur situation, s'en accommodent. On observe quoi qu'il en soit une influence très forte des projets d'enfants – comme pour le célibat – sur l'organisation des parcours biographiques des enquêtés, d'autant plus pour les femmes.

Ces remarques permettent d'avancer dans une meilleure compréhension des référentiels normatifs auxquels sont exposés les solos et dans lesquels ils mènent leur propre vie. Parmi nos enquêtés, tous ne sont pas exposés de la même manière : certains ont des enfants, certains sont en couple, certains sont des hommes et certaines des femmes, certains sont plus jeunes ou plus vieux, etc. Mais, surtout, ils ne réagissent pas également devant ces injonctions : si nous avons vu que le désir de maternité contrarié pouvait se dire avec beaucoup de souffrance pour certaines femmes ou avec amertume d'un point de vue masculine (Renaud), d'autres arrivent à mettre cette pression à distance en mobilisant des ressources alternatives (Gabriel ne veut pas « *laisser de trace* » de cette façon-là, Geneviève partage avec son milieu social d'artistes un mode de vie « *marginal* », etc.). Tout se passe en effet comme si les enfants constituaient, pour les enquêtés et pour la société dans son ensemble, une ressource inconditionnelle du bien-être ; et que parallèlement, ceux parmi nos solos qui ne partagent pas cette idée devaient se justifier d'avoir trouvé une autre manière de s'épanouir.

IV - Les liens « hors du foyer » : des ressources pour se valoriser ?

Malgré des relations familiales soutenantes pour la plupart, les injonctions et aspirations à la conjugalité et à la procréation s'expriment avec beaucoup de force dans les parcours de nos solos. Si une partie de ces relations semblent « manquer » au sein du foyer, qu'en est-il des autres espaces de sociabilité ? Les relations avec les amis viennent-elles compenser ce manque ? Sur quels critères se tissent ces affinités ? En outre, et compte tenu du

fait que le travail reste aujourd'hui un des plus importants espaces d'intégration des individus, quels sont leur rapport au monde professionnel ? Est-ce, pour eux, un espace dans lequel ils peuvent également puiser les ressources qui manquent par ailleurs, notamment en termes de reconnaissance et de sentiment d'utilité ?

A. *Les amis, ces « mêmes » que l'on choisit*

Comment donc les enquêtés sont-ils entourés d'un point de vue amical ? Parmi tous les cercles de sociabilités, ce qui concerne les amitiés, au sens large, semble réunir d'abord et inconditionnellement les aspects les plus positifs du lien (Figure 32). Dans l'enquête du CREDOC, les « amis » apparaissent en cinquième motif de bonheur, représentant 14% des réponses des enquêtés. Cet intérêt pour les amis est surtout le fait des plus jeunes et des célibataires ; le fait d'avoir des enfants ou pas est aussi très déterminant (ceux qui n'ont pas d'enfants sont 29% à citer les amis, contre 9% pour les parents). Ce sont pour ces raisons que les réseaux amicaux sont particulièrement importants dans l'organisation de la vie de nos solos.

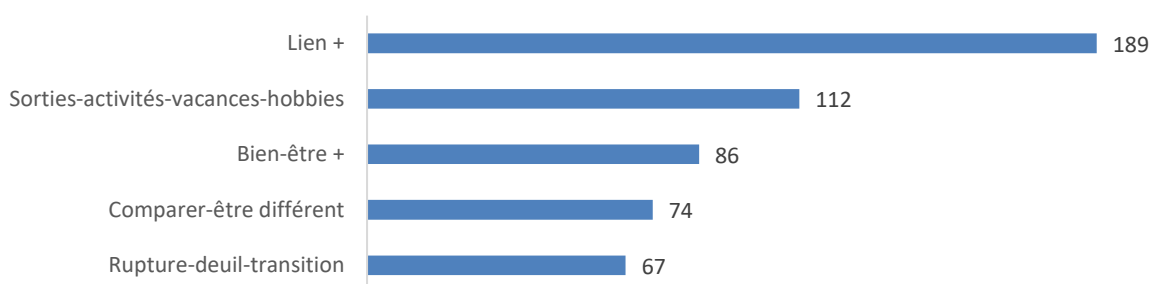


Figure 32 – Cinq thèmes les plus reliés à celui des « amis-copains-rencontre-groupe » (en nombre de références codées en commun)

1) Les amis : des bons moments aux soutiens indispensables

Que disent nos enquêtés de ces liens amicaux ? Si ces derniers se vivent d'abord sous le mode du plaisir, parce qu'on participe, avec eux, à des activités, des sorties et un ensemble de loisirs qui participent au bien-être. Les réseaux amicaux participent ainsi, à travers ce partage

Encadré n°11 - Amis, copains, camarades...

Dans cette partie, les termes employés ne correspondent pas toujours aux mêmes relations. Dans notre enquête, le nœud « amis-copains-rencontre-groupe » regroupe tous les verbatims liés aux amis au sens large, incluant les copains, les connaissances, etc. Cela permettait de regrouper dans un seul et même ensemble tous les verbatims ayant trait aux sociabilités amicales ; et de distinguer ensuite, dans l'analyse des verbatims, ce qui relevait plutôt de relations fortes (amis) de relations plus lointaines (copains).

Claire Bidart, dans *L'amitié, un lien social*, précise que si « différentes relations affinitaires, comme celles partagées avec les copains, les camarades, et divers partenaires, constituent un ensemble beaucoup plus flou, avec des désignations fluctuantes et peu délimitées, les amis, en revanche, sont très nettement identifiés » (1997, p. 8). D'autres travaux, celui du CREDOC par exemple, ne précisent pas de définitions et de sens aux mots employés par les enquêtés.

et ces activités, à construire son identité, avec ces « mêmes ». D'un autre côté, les amis interviennent dans les moments difficiles, comme support moral ou dans le quotidien.

a) Les réseaux amicaux : d'abord une source de plaisir

Quand les enquêtés parlent de leurs amis³⁶, c'est d'abord – et avant tout – dans des termes très

positifs (Figure 32). Comparativement aux autres domaines de sociabilités, celui qui concerne l'amitié semble être le plus associé au bien-être et aux moments heureux, beaucoup moins pris dans des tensions que les autres domaines (la famille, le couple, les enfants, etc.). Le traitement des données montre que ce qui ressort principalement quand on parle de ses amis ou de l'amitié s'articule autour d'un triptyque : les aspects positifs du lien, le bien-être et les activités (sorties, vacances, week-end, etc.). Au fond, les amis, c'est d'abord ceux avec qui on fait quelque chose, et plutôt quelque chose de « *sympa* », « *agréable* », « *épanouissant* » qui « *fait du bien* » et montre que l'on s'entend bien : les enquêtés considèrent ces moments et ces relations avec beaucoup d'importance.

³⁶ Annexe n°10-D : lien entre le thème « amis... » et les autres thèmes

Dans cette perspective, les associations et le bénévolat ont une place centrale. Même si l'investissement dans ces structures semble être plutôt l'apanage des hommes et des classes supérieures (Héran, 1988b), c'est un contexte propice à la création de liens, de copains qui peuvent devenir des amis. Parmi ces activités, les week-ends et les vacances et/ou voyages comptent comme marqueur de l'amitié : *in fine*, extraire les relations de leur contexte d'émergence permet d'affirmer leur force. C'est déjà ce qu'avait montré l'enquête menée sur les sociabilités des étudiants à Sciences Po Grenoble (Duthy, 2014) : les liens d'amitié sont d'autant plus forts et intenses à mesure qu'ils s'exportent hors des murs de l'établissement. Dans notre enquête, Emmanuelle raconte ses débuts à Lyon, ville où elle s'installe après avoir quitté la campagne pour retrouver une intense vie sociale ; son « challenge » est donc de réussir à retrouver des amis, des copains...

(Enquêtrice) ça a été long de se recréer un réseau ?

(Emmanuelle) Pas tellement en fait, j'ai été assez étonnée... Je suis arrivée en avril-mai, l'installation, l'été, machin, puis du coup on s'inscrit un peu plus à la rentrée de septembre... Et j'ai commencé le bénévolat en septembre et en un an je pense... L'été d'après on partait sur un festival à la fin de l'été où on est parti en week-end tous ensemble et là c'était acté que c'était mes copains quoi !

Si les « hobbies » représentent la sixième raison d'être heureux selon l'enquête du CREDOC toute population confondue, cette réponse est deux fois plus présente chez les célibataires sans enfants que chez les parents encore en couple. Sont impliquées ici plutôt une version large des relations d'amitiés, les copains, les rencontres dans leur ensemble et les relations parfois moins fortes.

b) S'aider entre célibataires

On peut remarquer à quel point la dimension des sociabilités amicales s'oppose à celle des sociabilités conjugales, cette dernière étant très peu reliée avec le fait de faire une activité, de sortir. La conjointe, le conjoint, c'est finalement beaucoup moins celui avec qui l'on fait quelque chose que celui qui apporte du soutien et du réconfort dans les moments plus intimes, du chez-soi même quand il y a cohabitation.

Aussi, certains solos célibataires mettent-ils en place ce que nous pourrions appeler des « stratégies de compensation », qui visent par exemple à atténuer les difficultés à affronter certains moments de la solitude, tels qu'ils ont été décrits dans le chapitre précédent. Ludovic

explique ainsi recevoir parfois une amie chez lui venue faire la sieste. Pour elle, il est question de pouvoir se reposer dans un endroit « qui vit », animé par du bruit ou du mouvement ; cette stratégie a surtout pour objectif d'éviter le silence de son logement, une épreuve de la solitude déjà décrite. Ces liens se tissent aussi dans le quotidien, dans l'aide de tous les jours, pour la gestion pratique de son logement ou des enfants quand il y en a. C'est ce que raconte Nathalie, maman séparée qui reconstitue son réseau amical autour d'autres mamans séparées, notamment une copine qui la dépanne ponctuellement pour la garde de sa fille certains soirs, ou qu'elle aide à choisir son nouvel électroménager en magasin. Ces « activités partagées » sont d'autant plus importantes à comprendre qu'elles sont structurantes pour notre population d'enquête, majoritairement célibataire.

c) Le scénario du « drame »

Ces résultats viennent confirmer l'idée que ces liens choisis sont très importants pour les solos. Ce qui vient après ce triptyque positif révèle une facette différente de ces liens ; cela vient aussi confirmer ce que montrent déjà les enquêtes sur les amitiés, notamment celles de Claire Bidart. Les amis sont des garants du sentiment de sécurité, de confiance et de stabilité : s'ils sont centraux dans la vie des enquêtés, c'est aussi parce qu'ils agissent comme soutien, d'autant plus dans les moments difficiles. C'est en effet ce que montre Claire Bidart dont le travail d'enquête interroge les représentations associées à l'amitié : « *la définition qui ressort le plus nettement dans les entretiens pourrait être intitulée « le drame »*. Pour une grande part des personnes interrogées, les amis sont « ceux sur qui l'on peut compter en cas de problème grave » » (1997, p. 18). C'est donc souvent le fait de pouvoir appeler ses amis à n'importe quelle heure pour trouver du soutien, être hébergé sur du plus ou moins long terme en cas de séparation ou de déménagement, obtenir de l'aide pour trouver un travail, faire du réseau et avoir des contacts, etc.

Le thème lié aux périodes de rupture et de transition est de fait très mobilisé dans ces discours-là. A l'inverse de la première thématique du plaisir et des sorties, correspondant peut-être plutôt aux « copains », les moments douloureux marquent la frontière entre simples « amis » et les « copains ». Amina, très sociable et socialisée, traverse au moment de l'entretien une période plus compliquée, notamment parce que différents membres de sa famille rencontrent des difficultés. Sa chance, c'est d'être bien entourée, et elle sait qu'elle en a besoin : « *les amis, ça n'a jamais autant compté pour moi que depuis que tout se casse la gueule dans*

ma vie ». La force de ses liens est fréquemment associée à la famille et d'autant plus dans le cas de ceux qui ne peuvent pas compter sur leurs proches ou qui en sont éloignés, comme le cas des expatriés dont Amina fait partie.

2) Les logiques d'homophilie : « qui se ressemble s'assemble »

Malgré l'idée que les amis sont librement choisis, les pratiques et les discours des enquêtés autour de l'amitié témoignent d'une très forte homophilie, entendue comme une « *tendance, pour les amitiés, à se former entre individus qui se ressemblent sur un aspect précis* » (Bidart, 1997, p. 42). L'enquête de Claire Bidart note par ailleurs que la première variable structurant les réseaux amicaux se trouve être l'âge, puis le statut conjugal et familial, incluant l'âge des enfants, puis, dans une moindre proportion, la position sur l'échelle sociale et enfin le genre, alimentant l'idée que, selon l'adage populaire, « *qui se ressemble s'assemble* ». Cette homophilie s'explique par ailleurs en partie, et comme pour le couple, par le lieu de rencontre.

a) Des gens « à la même place »

Compte tenu de la nature de cette enquête, il est difficile ici de confirmer l'homophilie de genre, de statut social, même d'âge : les relations auxquelles les enquêtés font référence n'ont pas été comptabilisées ni objectivées par la caractérisation sociodémographique de ces individus. En revanche, l'analyse des entretiens³⁷ montre que ce qui s'exprime dans les parcours des enquêtés est une très forte homophilie à partir des statuts conjugaux et familiaux : c'est d'abord autour du célibat ou du couple et des enfants que les amitiés se structurent. Il existe en effet une sorte de consensus, en tout cas un avis partagé par la très grande majorité des solos que les célibataires fréquentent des célibataires et que les personnes en couple fréquentent des gens en couple : « *les gens solos restent entre gens solos* » (Ludovic). C'est aussi le constat produit par les enquêtes sur les dynamiques des relations sociales (Bidart, Degenne et Grossetti, 2011, p. 236). Cela signifie que, pour la plupart, les amis que l'on fréquente sont des gens qui en sont à la même « étape » dans les parcours de vie, des gens « *à la même place* » que soi, comme le dit Cynthia. Vivant depuis plusieurs années à Montréal, avec un solide réseau amical, elle n'imagine pas rentrer à Québec, la ville dans laquelle elle a fait ses études : « *quand je*

³⁷ Pour la rédaction de cette sous-partie, le thème « amis-copains-groupe-rencontre » a été croisé avec celui « comparer-être pareil » : les 47 verbatims communs ont été extraits et analysés.

rentre à Québec c'est... C'est pas contre eux autres, sont tous rendus avec des enfants, ont toutes acheté une maison... J'sais pas pourquoi sont comme rendus plus loin que j'le suis, fait que... J'sais pas, j'aurais l'impression que j'arriverais... J'arriverais pas à la même place qu'eux autres dans leur vie, fait qu'je s'rais « oh ben j'vais aller prendre une bière » puis tout le monde est avec les enfants, tout le monde a ci... ». Parallèlement, on retrouve plus ponctuellement chez les enquêtés un discours visant à valoriser la diversité des rencontres amicales, la fréquentation d'amis d'autres milieux professionnels, résidentiels, aux intérêts divers.

La très forte homophilie entre personnes de même statut conjugal dépasse même la question de la parentalité ; ce qui compte, au-delà d'avoir des enfants ou pas, c'est le fait d'être en couple. Le parcours d'Eloïse dévoile ces deux dynamiques contraires : d'abord un éloignement des amis sans enfants avec la parentalité, le couple recomposant alors son réseau amical autour des « amis de la crèche ». Elle constate en effet une difficulté à maintenir des relations amicales avec ses amis pour beaucoup non parents et trouve alors dans la « crèche parentale³⁸ » un terreau pour nouer de nouvelles relations : « être parent ça limitait largement les relations sociales [...] j'essayais des fois d'amener mon bébé dans les soirées mais bon, pfff, j'étais vite trop fatiguée [...] avec la crèche parentale je me suis assez vite fait des amis qui avaient aussi des enfants, et avec qui on pouvait partager du coup des préoccupations communes ». Dans un second temps, la séparation d'avec son conjoint entraîne une rupture d'une partie des liens avec ses amis encore en couple. Cette période de transition est source de tensions, de la souffrance de se sentir exclue, de remises en question aussi : « tout d'un coup je fais plus partie de la vie normale quoi ». L'entretien que nous menons ensemble est l'occasion pour elle de réaliser « la grosse surprise de la séparation », c'est-à-dire la recomposition de son réseau amical autour de ses amies rencontrées dans l'espace de co-working, « beaucoup des filles célibataires sans enfants », celles qui prennent en charge son déménagement, l'organisation de son anniversaire surprise ou la sollicite très fréquemment pour des repas ou des sorties.

Seule la durée d'une relation semble atténuer l'effet de « proximité » des statuts familiaux (et même socio-professionnels comme le montrent d'autres enquêtes (Bidart, 1997,

³⁸ Une crèche parentale est un modèle de crèche associative dans laquelle les parents ont un rôle important, ils sont à la fois gestionnaires et bénévoles ; Eloïse estime l'investissement, dans son cas, à environ 35h par mois.

p. 48)) : c'est le cas des amis de lycée, ou ceux connus pendant les études supérieures, par exemple ; ces copains d'IUT par rapport à qui Emmanuelle estime avoir un « *fonctionnement différent* », ceux-ci étant presque tous en couple, mais que, malgré tout, elle « *aime beaucoup voir, comparer (leurs) vies* ».

Comment expliquer ce phénomène d'homophilie ? D'abord parce que les relations d'amitié se structurent autour du partage d'un rythme de vie.

b) Une question de rythme de vie

C'est donc le fait de partager un rythme de vie qui conditionne notre rapport aux autres. Renaud, sans enfant, regrette parfois l'éloignement de certains de ses amis du fait de leur rôle de parent : « *il y a un décalage entre les gens qui ont des enfants et les gens qui n'en ont pas* ». Le parcours d'Eloïse, qui se rapproche de ses amis de la crèche pour s'en éloigner après la séparation, permet de mettre en lumière ce qui se joue dans ces relations.

Enquêtrice – Tu penses que ça, ça t'a éloigné des amis que t'avais avant qui n'avaient pas d'enfants à ce moment-là ?

Eloïse – Le fait d'avoir un enfant ? (Oui) Ah oui clairement...

Enquêtrice – Du coup tu t'es éloignée de ces gens-là ?

Eloïse – Mais naturellement parce que c'était tellement décalé... Mais pas tous les amis aussi, j'ai des amis qui s'adaptent très bien et d'autres ben... J'ai une amie, je voyais bien que je la gonflais un peu s'il fallait encore prendre le temps de le changer avant de sortir, c'est vrai que c'est en fait un autre espace-temps avec les enfants ! Et c'est un gros gros changement auquel il faut faire face quand on devient parents, et l'entourage a pas forcément ce rythme-là, ce qui se comprend !

Si le fait d'avoir des enfants ou de ne pas en avoir est aussi clivant dans les relations amicales, c'est parce que l'agenda des parents se calque d'abord sur la gestion de celui des enfants (le sommeil, les activités, la crèche/l'école, etc.). Idem pour le couple : les enquêtés s'accordent pour dire que les célibataires ont plus de disponibilités, plus de « marge de manœuvre », plus de temps pour voir les autres, alors que les gens en couple privilégient parfois leur conjoint.e et sont, quoi qu'il en soit, assurés de pouvoir compter sur quelqu'un au cas où rien ne soit prévu dans leur soirée, leur journée, leur week-end : il s'agit de ne pas être « *dispo dans les mêmes créneaux horaires* » (Nathalie). C'est d'ailleurs l'objectif de l'Association Française des Solos. La référente de l'antenne régionale lyonnaise m'explique que le but de l'association est de trouver des adhérents pour programmer des activités et passer de bons

moments sans « être un poids » : « les gens ils sont dans la même situation donc tous les gens qui vont faire des activités ont envie de faire quelque chose et sont pas un poids les uns pour les autres ».

Néanmoins, ces questions d'organisation ne peuvent résumer la complexité et l'attachement de nos solos à leurs amis. D'autres dimensions ayant trait à la construction de son identité et de sa reconnaissance dans un espace social sont constitutives de celle de l'amitié.

3) Amitié et identité

Les cercles amicaux, mais surtout les gens qui les composent, agissent comme des « miroirs » pour les enquêtés. Cela se révèle dans les moments de transition, notamment pour les parents solos pour qui il devient parfois difficile de continuer à entretenir des relations avec leurs amis « en famille » (*i.e.* un couple avec enfants). Ana analyse de cette manière les premiers temps de sa séparation : « ça te ramène toujours ton échec, eux ils ont réussi leur famille machin toi... [...] Ça me ramenait trop mon échec, on s'est connu on était ensemble, on a tous eu des enfants en même temps, ils sont tous encore ensemble pas nous... Donc les premiers temps, je disais non [aux invitations] ». De la même manière, le rapport aux amis de longue date peut en effet se révéler douloureux quand les parcours de vie des uns et des autres n'ont pas les mêmes temporalités ou ne comprennent pas les mêmes « étapes ». Malgré son choix de célibat pour retrouver une vie sociale active, les amitiés nouées pendant les études supérieures (il y a plus d'une dizaine d'année) renvoient à Emmanuelle l'image d'un modèle conjugal et familial qu'elle a volontairement quitté, écart qu'elle a parfois eu du mal à gérer : « je me demandais si j'étais dans l'erreur, pas dans l'erreur, si j'avais fait le bon choix, si... Si justement j'étais pas en train de passer à côté de ça, ce qu'ils me montraient tout le temps ».

C'est aussi cet effet « miroir » qui se joue dans les relations amicales et qui conditionne le fait que parfois, ces amis trop « différents » sont évités, par préférence ou par volonté de se protéger. C'est ce dont témoigne aussi Eloïse. Tandis que sa rupture l'éloigne de ses amis restés dans un schéma familial classique, elle réalise dans un second temps que certaines connaissances de la crèche sont aussi confrontées aux mêmes difficultés qu'elle : « je me suis mise à croiser des gens dans la rue que je connaissais de proche ou de loin qui étaient aussi séparés et tout d'un coup, ils me disaient « comment ça va ? », « ah ben on s'est séparés », « ah bon ? » et là on se mettait à parler 1/2h, 3/4h sur le trottoir et, je partageais tout ce que je viens

de te dire, et ils me disaient « moi c'était pareil » et du coup toutes ces personnes me proposaient qu'on se voit pour aller boire des verres ».

Cette question de la proximité amicale permet de faire écho à la question de l'identité soulevée dans l'enquête de Claire Bidart : *« l'amitié fournit des repères sociaux autant qu'elle permet d'affirmer une identité, une singularité »* (Vincent-Buffault in (Bidart, 1997, p. 13)). Les amis, les copains jouent dans la construction de sa personnalité, renvoient une image de ce que l'on est, de ce que l'on aime, de qui on est : *« à travers l'amitié, c'est en effet aussi de la reconnaissance sociale, des valeurs et des pratiques qui circulent »* (Corbillé, 2013, p. 127). Ce rôle que jouent les amis ne peut se comprendre qu'en prenant acte du fait que *« le discours sur l'amitié fait la place belle aux personnes, et ignore les classes sociales »* (Corbillé, 2013, p. 126). Si l'amitié est tellement vue sur le mode du plaisir, c'est aussi parce qu'elle est pensée comme échappant aux logiques d'organisation du social. Les amis et le/la conjoint.e sont ceux que l'on estime librement choisis, une sociabilité élective où les relations sont les moins vécues sous le mode de la contrainte. C'est ce qu'observe Sophie Corbillé à propos des relations d'amitiés noués dans le cadre du voisinage³⁹ : *« l'amitié en ville apparaît comme un type de relation spécifique qui lie des individus pour former non pas une communauté locale où chacun serait défini par une position, un rôle ou une fonction mais davantage un réseau de personnes, qui, à l'occasion des échanges réciproques qu'elles pratiquent, se reconnaissent mutuellement comme amies »* (2013, p. 126). Librement choisies, les relations amoureuses, mais aussi amicales sont celles qui sont le moins vécues sous le mode de la contrainte : *« dans l'image culturelle de l'amitié elle-même s'inscrit l'idée qu'elle échappe aux dimensions sociales »* (Bidart, 1997, p. 9). Ce sont des relations choisies qui correspondent le plus à l'image de l'individu moderne indépendant et à même de s'entourer de ceux qu'il apprécie pour leurs caractéristiques individuelles, dans la perspective du « for intérieur » (voir supra : p.94). Comme la solitude sublimée permettant d'accéder à notre nature préservée de toute « influence sociale », la rhétorique du lien choisi « pour lui-même » fait écho au mythe moderne de l'individu détaché de la société. Ces liens se noueraient autour d'un « engagement des seules qualités intrinsèques des partenaires (leur « vrai moi »), indépendamment de leurs positions dans un système social impliquant pouvoir, utilité ou prestige » (Bidart, 1997, p. 10).

³⁹ Sophie Corbillé enquête sur la transformation d'un quartier traditionnellement populaire du nord-est de Paris, quartier en cours de rénovation.

Or, ces visions sublimées de l'amitié sont contredites par les enquêtes en sociologie (Degenne et Forsé, [1994] 2004 ; Mercklé, 2016) qui montrent, au contraire, que « *les amis sont, bien plus fréquemment que s'ils se choisissaient au hasard, d'âge, de sexe et de classe sociale identiques* » (Mercklé, 2016, p. 40). Malgré donc les illusions autour de l'amitié, elle ne répond pas moins, comme toute relation sociale, à des conditions historiques de possibilités. Les historiens montrent ainsi, qu'au fil des époques, se maintient « *une tension* » autour de l'image de l'amitié « *entre ses deux pôles, celui du libre choix individuel et celui de l'intégration sociale* » (Bidart, 1997, p. 13). L'amitié se structure ainsi autour de normes, de régularités, de dispositions culturelles qui impactent la manière dont les individus se lient entre eux. Ces relations, qui se nouent entre « *mêmes* », participent par ailleurs à stabiliser et perpétuer l'ordre social (Mercklé, 2016).

Aussi ce rapport de l'amitié à l'identité peut-il se lire, de manière plus large, comme une manière pour les enquêtés de se sentir à leur place. Entourés d'artistes qu'elle considère comme « *hors-normes* » d'un point de vue conjugal et familial – ils sont souvent célibataires et/ou sans enfants –, Geneviève, dans notre enquête, constate que c'est pour elle plus facile d'assumer ses choix en évoluant dans ce milieu : « *ça met moins de pression le fait d'être seule ou célibataire ou sans enfants parce que j'ai beaucoup d'amis qui sont célibataires et sans enfants aussi, ça fait moins de pression je pense, quand on a encore des amis avec qui on peut se relier, d'une certaine façon, parce qu'on a un peu les mêmes modes de vie, c'est moins confrontant que quand toutes tes amis ont des enfants, quand toutes ont une famille...* ». Ces cercles amicaux deviennent ainsi des remparts, des espaces francs, contre les référentiels normatifs qui entrent parfois en contradiction avec ses proches choix : ils valident l'individu. Ces relations sont ainsi identifiées, par Sophie Corbillé dans son enquête sur les quartiers de l'est parisien, comme « *un levier fort de la constitution d'un entre-soi dans les quartiers gentrifiés qui concourt au sentiment d'être « chez-soi »* » (Corbillé, 2013, p. 128). Cet entre-soi peut peut-être trouver son origine dans une recherche du bonheur, telle qu'elle a été soulignée par Pierre Bourdieu, désignant en fait des « *conduites qui visent [...] à actualiser les dispositions à être et à faire qui sont propres à chacun (l'habitus)* » (2013, p. 128). L'auteure mobilise ainsi un extrait de *La Distinction* pour montrer le lien entre homophilie et sentiment de bonheur :

« *C'est là un des principes majeurs [...] des choix quotidiens en matière d'objets ou de personnes : guidé par les sympathies et les antipathies, les affections et les aversions, les goûts et les dégoûts, on se fait un environnement dans lequel*

on se sent « chez soi » et où l'on peut réaliser ce plein accomplissement de son désir d'être qu'on identifie au bonheur »⁴⁰

In fine, on voit que ces liens participent de l'inscription sociale des individus, parce qu'ils soutiennent, donnent confiance et rassurent. Ils sont d'autant plus importants que, nous l'avons vu, nos solos entretiennent des rapports contrariés avec la norme conjugale et familiale, ceux-ci étant donc contraints de chercher « ailleurs » que dans ces sphères une reconnaissance de leur place dans un espace social.

B. Le travail, plutôt un domaine qui épanouit

Afin de compléter le tableau des différents espaces sociaux dans lesquels s'intègrent les individus, c'est le travail qui va ici nous intéresser. Ce thème couvre 4,16% de nos entretiens, soit, du point de vue de cet indicateur, le septième thème le plus abordé⁴¹. S'il constitue entre autre un espace dans lequel les solos peuvent nouer des liens, c'est surtout ici comme un espace intégrateur qu'il est considéré et central dans la vie de chacun : « *il structure à la fois le temps quotidien et les âges de la vie (étude, emploi, retraite...)* » (Bigot et al., 2012, p. 84). Il n'est donc pas étonnant que selon les enquêtes valeurs, les deux-tiers des Français, tous statuts confondus, estiment que le travail est « *une part très importante de la vie* » (Bréchon, 2003, p. 109), un taux de réponse qui augmente depuis les années 1990.

C'est d'ailleurs le premier résultat de l'analyse des entretiens : le récit des enquêtés et du travail apparaît d'abord lié au parcours, les enquêtés parlant donc du travail en premier lieu pour montrer son impact sur leurs parcours biographiques. Ces récits s'orientent autour de trois thématiques : les enfants, et l'on retrouve ici le discours des mères dont l'arrivée des enfants a fortement modifié les perspectives et les ambitions professionnelles ; les ruptures de toutes natures qui sont pensées en fonction des perspectives professionnelles ; le logement enfin, les changements professionnels conditionnant fortement les déménagements et choix résidentiels (et inversement). Le travail est aussi, et d'abord, déterminant dans les conditions de vie, parce qu'il assure à la fois un salaire et une retraite ; or, les conditions financières constituent le deuxième « *motif de malheur* », juste après la santé (Bigot et al., 2012).

Face à ce que les sociologues et les enquêtes montrent du marché du travail aujourd'hui, pris entre flexibilisation et précarisation, la situation de nos enquêtés de ce point de vue-là

⁴⁰ Pierre Bourdieu cité par (Corbillé, 2013, p. 128)

⁴¹ Annexe n°10-E et F : lien entre le thème « travail » et « travail-collègues » et les autres thèmes

s'organise autour de deux dynamiques : d'abord, dans leurs parcours professionnels, ils sont globalement plutôt privilégiés, et nous allons voir autour de quelles réalités s'organisent ces privilèges – ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils s'estiment totalement satisfaits ; parallèlement à ce constat plutôt positif, l'enquête permet de pointer une inégalité déjà bien connue : la relation difficile des mères en solos avec le travail.

1) Des solos relativement protégés du point de vue de l'emploi

Cette relation au travail peut se lire comme une dimension satisfaisante, que certains tempèrent néanmoins par mauvaises relations ou manque d'épanouissement.



Figure 33 – Six thèmes les plus liés à celui du travail (en nombre de références encodées en commun)

a) Une vie professionnelle réussie

Parler de son travail, c'est parler de ses conditions de vie, qu'il s'agisse d'une organisation au quotidien ou de ses ressources matérielles (Figure 33). D'un point de vue professionnel, il semble que la majorité des enquêtés se trouve dans une situation professionnelle relativement « confortable » : ils peuvent subvenir à leurs besoins, sont plutôt à l'aise financièrement et dans des conditions d'emploi acceptables (relation avec la hiérarchie, avec les collègues, sentiment d'épanouissement, etc.). Ils sont nombreux à posséder un diplôme élevé, universitaire pour beaucoup. L'enquête IBEST pointait déjà du doigt le fait que, dans l'agglomération grenobloise, les solos en emploi étaient plus souvent diplômés de l'enseignement supérieur que les autres classes de sociabilités. Or, le diplôme joue encore aujourd'hui un rôle central dans l'insertion professionnelle et l'emploi occupé (Observatoire des Inégalités, 2019). Ils sont aussi très nombreux à s'exprimer sur les aspects positifs de leur travail, ce que celui-ci leur procure en termes de lien social, de reconnaissance et de bonnes conditions de vie ; de fait, beaucoup d'entre eux disent « aimer » ou « adorer » leur travail.

Dans ce rapport au travail, un de nos enquêtés dénote, comme nous l'avons déjà souligné. Le parcours professionnel de Bilal ainsi que ses perspectives le placent très loin des autres enquêtés en termes de stabilité. La cinquantaine et non diplômé (il commence un CAP qu'il ne termine pas), ses expériences professionnelles s'enchaînent dans des contrats courts, mal rémunérés, ce qui l'expose à une très forte pression de la part des employeurs et des agences d'intérim avec lesquelles il est en contact : « *on est obligé de fermer sa bouche parce que le mec il va dire « bon t'es précaire mon pote hein ! Ton contrat je peux le terminer quand je veux je m'en fous, je peux en prendre un autre ! »* ». Cette situation l'oblige à devoir se rendre disponible en tout temps : au moment de l'entretien, il a décidé de se mettre « en pause » quelques temps après six ans sans vacances et autant sans pouvoir régler ses problèmes médicaux : « *après voilà maladie, après c'est la thune, la thune ou pas la thune ! C'est ça ! Aaaaah c'est très compliqué ! La vie intérimaire est très compliquée ouais, tout à fait... [...] Moi je suis obligé de jongler sur plein de choses ! (C'est-à-dire ?) Ben jongler c'est-à-dire sur la thune, sur les économies que je peux avoir ou pas avoir, est-ce que demain je vais être pendu ou pas pendu, euh... Voilà quoi ! Bon en ce moment je suis pendu mais bon je suis obligé de faire avec...* ». Si les conditions d'emploi dont témoigne Bilal sont de loin les plus difficiles de tous les enquêtés, elles permettent justement de montrer ce qui fonctionne bien dans les parcours professionnels des autres solos. C'est pour eux beaucoup moins l'incertitude et l'instabilité qui dominant dans ces parcours, parce que leurs caractéristiques sociodémographiques les placent dans un rapport plutôt favorable à l'emploi qui leur permet d'être en confiance. Le rapport de Romain, par exemple, à son travail s'oppose en tout point à celui de Bilal ; informaticien à Montréal, sa sécurité financière n'est « *pas vraiment un enjeu* » puisqu'il évolue dans un métier avec une forte demande d'embauche : « *stabilité d'emploi, on en a aucune... on connaît les préavis de 15 jours ici et encore parfois c'est... « tu pars aujourd'hui », tu le vis bien parce que tu sais qu'à l'inverse tu te fais vite rebaucher* ». Idem pour Maxime : lassé de son travail et disposant d'une bonne autonomie financière, il décide l'année précédent notre entretien de changer de travail et d'essayer d'autres postes : « *je me suis amusée, c'est sûr, 4 emplois, j'en ai même essayé un autre, 5, pour meubler mes temps libres j'allais travailler les jours de congés (rires)* ». Il s'agit donc d'un rapport au travail très serein. Et même si le changement de poste ou le licenciement ne fait pas partie de l'horizon immédiat des solos, ils se déclarent satisfaits malgré tout des possibilités dont ils disposent pour trouver un emploi et de surcroît qui leur plaît et leur permet d'être épanoui : « *des fois je me dis*

« j'ai aucune limite », je pourrais très bien aller travailler à San Francisco si j'en ai envie, je pourrais très bien aller travailler en Argentine si j'ai envie, je pourrais travailler... » (Alexis, architecte à Montréal, 34 ans).

b) « Se sentir dans la vie » : travail et intégration sociale

« Quand t'es en recherche d'emploi aussi, t'appartiens pas encore à une entreprise ou à un milieu de travail, tu t'sens un peu moins dans la vie, dans la ville »

Ariane, 32 ans, a dû mal à « trouver sa place » à tous points de vue : résidentiel, conjugal, géographiques mais surtout professionnel. L'ensemble de ces dimensions se relie à son sentiment de ne pas avoir « stabilisé » sa vie à un moment charnière de sa construction en tant « qu'adulte » (fin des études, trouver en emploi, etc.). Ce court extrait montre la centralité du travail dans la construction des parcours individuels, qui permettra de mieux comprendre le rôle de cet espace de sociabilité dans la situation de nos solos. D'autres enquêtes (Bigot, 2007 ; Paugam, 2006) observent par exemple que le chômage a tendance à couper certains liens, les chômeurs étant moins souvent en couple, fréquentant moins souvent la famille et les amis, s'investissent moins dans les associations, ont moins d'activités culturelles, preuve, encore une fois, que le travail n'est pas qu'un moyen de reproduire ses conditions matérielles d'existence mais qu'il fournit aussi un statut social.

Les aspects positifs du travail sont plus concrètement très reliés aux possibilités que celui-ci offre en termes de lien social. On trouve au travail un « *bonne ambiance* », avoir des collègues avec qui l'on entretient de bonnes relations et sentir que le collectif de travail fonctionne bien ; la priorité de Maxime, cuisinier, est de maintenir une bonne cohésion dans son équipe ; celle d'André, chef d'orchestre, est de constater la satisfaction du public à travers les applaudissements, les retours, mais aussi celui des musiciens qu'il dirige : « *tu sais que t'as vraiment donné un concert sensationnel [...], dans les yeux des musiciens, à quel point ils ont tripé sur le concert, ils ont trouvé la communication* ».

En ce sens, le travail autonome manque de sens pour certains enquêtés par l'isolement relationnel qu'il peut créer. Eloïse décide de ne plus être journaliste fixe à la naissance de son fils, un poste qu'elle juge trop chronophage : elle se lance alors à son compte, impliquant de passer ses journées chez elle « *avec un bureau au pied du lit* ». Sa participation à un collectif de journalistes indépendants, organisant un espace de co-working et des ateliers pour débriefer,

lui permet de rompre avec son sentiment de solitude : « *là tout a mieux été pour moi professionnellement, je trouve qu'on est plus fort à plusieurs, moi j'avais besoin de me lever le matin et d'avoir rendez-vous quelque part, de voir d'autres gens* ». Mais ce sentiment positif se rattache aussi à tous ceux qui sont directement ou indirectement concernés par son travail, en fait tous les gens avec qui l'on est en contact (les enfants dont on s'occupe, les patients que l'on soigne, les gens que l'on aide, etc.).

Le lien aux autres dans le travail s'incarne de manière plus symbolique dans le fait de se sentir utile et reconnu. L'idée de servir à quelque chose dans son travail est notamment un critère de bien-être au travail qui semble être particulièrement important pour les femmes, que celles-ci aient un emploi qui implique directement d'apporter de l'aide à d'autres personnes ou pas. C'est un sentiment très fort pour Christelle, art-thérapeute, qui trouve dans son travail sa part de « *se sentir utile au monde* ». Être bien dans son travail, c'est aussi y trouver une forme de reconnaissance, comme le note Renaud : « *quand on est reconnu dans son travail... En fait on est plus... On est plus heureux* » ; la question de la reconnaissance est un motif un peu plus cité par les hommes, mais pas exclusivement. L'ensemble des ressources issues de sa situation professionnelle agissent positivement sur l'image que les enquêtés ont d'eux-mêmes, sur la confiance en soi à travers différentes formes de valorisation. Elles s'associent à des sentiments positifs, celui d'avoir un travail qui donne de la liberté, qui permet la création, un épanouissement personnel, le partage, voire l'amusement, autant de valeurs qui sont importantes pour les enquêtés.

c) Quelques aspects négatifs

Cependant, il apparaît un certain nombre de tensions et d'angoisses autour de la question du travail : si ce dernier est d'abord relié à des aspects positifs (Figure 33, p.388), il est suivi juste après des aspects négatifs, preuve que tout n'est pas acquis dans le rapport des solos au monde professionnel.

La question du temps participe pour beaucoup du rapport négatif des enquêtés au travail⁴², ceux-ci ayant très souvent l'impression d'y consacrer beaucoup trop d'heures par jour ou par semaine ; cette trop grande contrainte horaire se retrouve aussi à propos des temps de trajet. Ce rapport au temps peut par ailleurs être une manière d'exprimer une lassitude dans le

⁴² Le thème du « temps » est le 6^e le plus relié à la question du travail, avec 39 occurrences.

fait de se sentir soumis à une forte pression de la part de son équipe, de sa hiérarchie ou tout simplement face à la trop grande quantité de travail que l'on doit gérer.

D'autres éléments jouent dans l'appréhension négative de son expérience professionnelle : trouver son travail peu enrichissant ou trop contraignant du point de vue de sa liberté et de sa créativité, Sébastien ayant l'impression d'être « *de 9h à 17h [...] dans un moule* ». Renaud a fait des études de philosophie et dit par ailleurs son fort intérêt pour la culture « classique », la lecture notamment. Aussi, se dit-il très peu épanoui dans son travail d'employé du trésor public, poste « alimentaire » qu'il occupe depuis plus de quinze ans :

« j'ai fait de la philo, donc je suis censé savoir raisonner, je suis censé savoir penser, euh là où je suis, on me demande pas de penser, on me demande juste... Il faut... Agir mécaniquement euh, c'est toujours la même chose... Voilà ! C'est vrai que bon il y a des gens, ils sont très bien... Contents, moi c'est vrai que si j'ai pas mes... Entre midi et deux je veux dire, les gens... Mes collègues je sais pas ce qu'ils font mais moi il faut que j'aïlle lire, euh, voilà, il faut que j'ai comment... Un substrat intellectuel quelque part, sinon... C'est le marasme »

Par ailleurs, les mauvaises relations avec les collègues ou avec son équipe sont fréquemment cités, mauvaises relations avec lesquelles les enquêtés composent mais qui, dans des cas extrêmes, les poussent parfois à changer de travail « *j'adorais ce que je faisais comme travail mais l'ambiance de travail était super malsaine. C'est pour ça que j'ai décidé que je restais pas là. Je dis « pour ma santé mentale, je ne reste pas là ! »* (Cynthia). Encore une fois, ces possibilités de mobilité professionnelle témoignent de la position relativement confortable des enquêtés sur le marché de l'emploi. En outre, les aspects négatifs du travail sont un peu à la marge dans l'ensemble du discours des enquêtés : ce n'est pas donc pas cela qui les préoccupe le plus.

Ce qui peut paraître surprenant, en revanche, c'est une faible mention des aspects liés aux conditions de vie en solo, les modalités d'emploi étant dans leur discours peu reliées au statut conjugal. Cela rejoint le sentiment largement partagé que nos enquêtés sont en mesure d'assurer les coûts liés à la résidence en solo. Cette faible mention des aspects financiers du travail est peut-être le signe que ces inquiétudes matérielles restent assez éloignées de leurs préoccupations. Seuls Cynthia et Renaud évoquent une pression financière supplémentaire induite par leur célibat. Pour eux, être en solo c'est aussi devoir assurer son travail coûte que coûte, pour subvenir à ses besoins : « *j'ai encore une job, j'peux plus faire des niaiseries de*

façon aussi... Aveugle que je faisais quand j'étais jeune puis y avait pas tant de conséquences ! [...] Si y a pas de salaire qui rentre c'est qui qui paye mon appart, c'est qui qui paye tout le reste ? » (Cynthia).

2) La situation professionnelle des mères en solos : une situation moins confortable

Ces dispositions au travail plutôt favorables doivent être nuancées. Ici encore, la situation des mères monoparentales montre les difficultés auxquelles elles ont à faire face. La garde alternée ou à temps complet de ses enfants quand on est seul induit un certain nombre d'aménagements qui restreignent d'autant plus la disponibilité pour son travail, pour les hommes comme pour les femmes. Les deux pères de l'enquête, qui gardent leurs enfants en alternance une semaine sur deux, soulignent à cet égard des aménagements dans leur quotidien, Frédéric concentrant par exemple le plus gros de son activité professionnelle sur la semaine sans ses filles (il est infirmier libéral), se rendant ainsi plus disponible pour s'en occuper la semaine suivante.

Mais il semble toutefois que les mères soient plus durement touchées dans le domaine professionnel, à la fois à l'arrivée des enfants⁴³, mais aussi à la séparation. Elles connaissent en effet, pour un temps plus ou moins long, une fragilisation de leur condition de vie avec la séparation : toutes les mères en solos rencontrées connaissent un déclassement professionnel, au moins temporaire, pour pallier la perte du salaire du conjoint. Ce sont de fait elles qui angoissent le plus sur les fins de mois et qui déplorent plus durement leur faible rémunération. Elles cumulent une fragilisation de leurs ressources matérielles avec des difficultés organisationnelles, puisque ce sont encore les mères qui ont le plus la charge des enfants après la séparation.

Certaines femmes font néanmoins le choix d'une activité moins rémunératrice mais plus épanouissante, comme Florence ou Christelle. Ces choix mobilisent des ressources diverses, sans doute liées au parcours individuel de ces femmes et au fait qu'elles étaient par ailleurs diplômées : Florence, par exemple, mentionne les capacités d'organisation acquise avec son expérience de femme au foyer comme un atout dans son recrutement par une petite association.

⁴³ La manière dont l'arrivée des enfants influence négativement, pour les femmes, les possibilités de progresser dans sa carrière ou sur la rémunération ont largement été étudiées par ailleurs (Meurs, Pailhé et Ponthieux, 2010 ; Pailhé et Solaz, 2007, etc.)

Pour d'autres, déjà très fragilisées, la rupture augmente très fortement le risque de basculer dans la pauvreté. Catherine cumule les difficultés financières, familiales (ses parents ne sont pas d'un réel soutien), résidentielles (elle frôle la rue), et professionnelles. Son métier d'artiste de cirque la fait accéder à des emplois courts, mal payés, peu épanouissants mais surtout avec des horaires très atypiques difficilement conciliables avec la garde de sa fille ; elle se blesse aussi plusieurs fois au cours des dernières années, ce qui rend son rapport à l'emploi très tendu : « *pour moi on dirait que la conciliation travail-famille ça existe pas* ». C'est ici que la question de la pension financière est centrale pour elles : Catherine n'en reçoit pas. Pour les autres femmes, c'est un complément de salaire important : Christelle touche ainsi 800€ de son activité professionnelle, complété par 800€ de pension alimentaire, soit la moitié de ses revenus. Malgré tout, cette situation reste inégale, voire injuste pour celles qui, en couple, ont mis de côté leur carrière, et le paye du prix de la précarité après la séparation : « *j'ai une fragilité financière qui fait que voilà, dans quelques années mon mari ne me donne plus rien... [...] c'est vrai qu'au jour d'aujourd'hui, ça doit être serré pour lui, je le reconnais, sauf que lui c'est qu'un temps, ce que je lui ai dit, « toi tu vas, tu ne vas cesser de retrouver ton salaire plein et moi je ne vais cesser de m'appauvrir hein », donc c'est ce qui me fout un peu la trouille* » (Florence, 46 ans, quatre enfants qui touche encore au moment de l'entretien quatre pensions puisque c'est elle qui a les enfants la majorité du temps). A ces difficultés financières s'ajoutent celles liées à la réalité du marché du travail pour celles qui ont interrompu leur activité professionnelle pour élever leurs enfants, comme Florence qui arrête de travailler pendant treize ans pour s'occuper de ses enfants, ce sur quoi elle ironise : « *j'ai arrêté de bosser il y avait à peine les ordinateurs, tu reprends treize ans plus tard ils ont tous des écrans plats ou presque (rires) !* ». Ces contraintes sont d'autant plus fortes que l'âge des enfants est bas ; de fait, plus les enfants grandissent, et plus les aspirations des mères se tournent vers le travail et un plus grand investissement dans cette sphère-là. Les enfants de Marie-Pier grandissent : ils ont 12 et 9 ans au moment de l'entretien. Si la rupture d'avec son conjoint sept ans plus tôt a nécessité une meilleure organisation au quotidien et surtout des sacrifices sur ses ambitions professionnelles (« *je faisais plus des promotions latérales* »), elle pense pouvoir maintenant être en mesure d'évoluer : « *je sens que les enfants sont de plus en plus indépendants, et moi je sens que je fatigue un peu par rapport à mon travail, faudrait que je sois un peu plus stimulée, donc moyen terme c'est ça, un petit peu plus de place au travail, un petit peu moins aux enfants* ».

Néanmoins, ces conditions d'emploi peu rémunératrices et très précaires dégagent du temps pour profiter de leurs enfants. Cela signifie que si certaines femmes se voient fragilisées professionnellement par leur situation, elles y trouvent une ressource en termes de temps qui compense en partie le reste. Charlotte explique par exemple que son poste d'assistante pédagogique à mi-temps dans un établissement scolaire est remis en question toutes les années, qu'il est par ailleurs « *précaire et très mal payé* » ; néanmoins, elle peut profiter des vacances scolaires, d'horaires flexibles pour emmener ou aller chercher son fils à l'école : « *je me dis, après tout c'est mieux ça que travailler 40h ou 60h par semaine et ne pas voir l'enfant... Enfin, du coup... J'ai, j'ai un petit budget mais... J'ai une qualité de vie* ». Aussi, ces situations correspondent-elles parfois à des choix qui mettent dans la balance d'autres avantages que les aspects uniquement matériels.

3) Travail et sentiment de sécurité

Que montrent finalement du travail les parcours et les aspirations professionnelles des solos ? Le travail a un impact très fort sur le sentiment de sécurité. Garant principal des conditions matérielles d'existence mais aussi de création de liens, « *constitutif de l'identité de chacun et porteur de statut social* » (Bigot et al., 2012, p. 84), le travail est source de stabilité quand ses conditions de réalisations sont favorables. Il peut même représenter l'idéal d'une existence que l'on souhaiterait moins difficile de manière plus générale. Le discours de Catherine, dont nous avons évoqué la situation difficile, en témoigne.

Catherine : j'aurais pas fait une bonne secrétaire, la preuve c'est que quand j'ai travaillé pour une compagnie d'assurance ils m'ont pas gardé. J'étais pas secrétaire mais c'était un travail en administration

Enquêtrice : ça c'est le job que t'as gardé 6 semaines et qui faisait pas finalement ?

Catherine : oui ben j'aurais aimé ça faire ça, je sais pas pourquoi ça a pas fonctionné...

Enquêtrice : t'avais pris ce job là justement pour avoir plus de sécurité, pour être plus tranquille ?

Catherine : oui pour avoir un job plus stable, puis je me disais « si j'ai un job plus stable, et régulière, je vais sûrement rencontrer quelqu'un », parce que quand t'as pas une vie stable... En plus je vivais dans un ptit 3 et demi, c'est difficile de rencontrer quelqu'un... Ben j'ai rencontré du monde qui m'aimait vraiment puis qui tenait à moi, je le sentais, mais c'était pas mon genre de gars. Je me disais « j'attire ce monde-là, ben pour attirer ceux que j'ai envie, faut que j'améliore ma

qualité de vie, puis là après ça les gens vont être attirés vers moi j'imagine »... C'est normal.

Ce sentiment de sécurité se perçoit dans l'appréhension de la fin de carrière. C'est pour les plus âgés de l'échantillon que l'importance d'avoir un travail satisfaisant, qui plaît et qui rémunère bien est la plus importante, au-delà du fait d'avoir des possibilités d'évolutions intéressantes, discours qui appartient aux plus jeunes : « *le côté professionnel maintenant il est comblé, j'ai des belles conditions dans un environnement que j'adore, je me vois même jusqu'à la retraite là donc c'est bon signe !* » (Lexie, 37 ans). C'est aussi ce qui motive Louis à envisager une mutation quelques années avant l'entretien parce qu' « *une fois que vous approchez 45 ans ça commence à être plus délicat* » ; idem pour Renaud, inquiet de ses conditions d'emploi futures dans un service public qui tend à disparaître, qui s'interroge sur ses perspectives professionnelles à 45 ans. C'est ici aussi que les mauvaises conditions salariales pèsent d'autant plus lourd que le calcul de la retraite en dépend directement : « *je sais que je vais avoir une retraite de merde, j'aurais plus de pension alimentaire, et je me dis le moindre couac, le moindre pépin de santé, je vois les petits vieux dans les maisons de retraite de merde, je me dis je vais crever (rires) dans des conditions euh épouvantables* » (Florence).

De la même manière, la question du statut de l'emploi est centrale dans la stabilité. Si les enquêtés qui sont à leur compte reconnaissent les avantages de cette situation en termes de liberté et d'indépendance, situation qu'ils ont choisie par ailleurs, ils ne souffrent pas moins de la pression supplémentaire que cela provoque, ni l'insécurité qui en découle. Eva, psychologue, a fait le choix de quitter un mi-temps en tant que salarié pour une activité à mi-temps en libéral (l'autre moitié du temps, elle travaille dans un service hospitalier), une situation « *assez angoissant[e] sur le plan financier* ». Elodie, qui exerce une profession libérale dans le secteur de la santé, regrette, elle, la solitude de son métier tout autant que la quantité de travail qui lui laisse peu de temps pour faire autre chose. En outre, son projet d'ouverture d'un cabinet avec un associé dans lequel elle s'est beaucoup investie et qui vient d'échouer est un coup dur, remettant peut être en question son choix d'installation en libéral : « *si j'envisage un poste salarié ce serait dans un milieu spécialisé en [sa spécialité] avec un poste qui serait plus qu'intéressant intellectuellement parlant, parce que je quitterais pas le libéral et un certain nombre de libertés et d'avantages quand même, mais il y a des inconvénients, si derrière il y a pas un poste super intéressant avec une équipe sympa, l'intérêt quand même du salariat c'est la sécurité de l'emploi en cas de problème, c'est le fait de pas être seul et d'avoir des bonnes*

conditions de travail entre guillemets et le niveau de paperasse qui va diminuer ». Ceux qui, à l'inverse, ont un contrat à durée illimitée ou sont fonctionnaires mentionnent souvent cet élément comme « positif » dans l'appréhension de leur activité professionnelle.

L'ensemble des liens entretenus par les solos avec le travail témoignent d'une certaine stabilité dans les conditions d'employabilités, les perspectives d'évolution ou de mutation, salaires, relations avec les collègues, épanouissement personnel, etc. Aussi expriment-ils d'abord de la satisfaction dans cette dimension de la vie. Certains critères sont néanmoins, et un peu à la marge, moins positifs : l'impression de passer trop de temps au travail ou entretenir parfois des relations conflictuelles dans ce cadre. Cela montre aussi des différences de statuts : si les solos indépendants et à leur compte y trouvent une certaine forme de liberté et une grande marge de manœuvre qu'ils ont choisi, ils ne nient pas le coût que cela implique à la fois en termes de sécurité matérielle, de pression et de temps passé au travail. Comme dans presque l'ensemble des dimensions que nous avons traitées dans ce chapitre, les femmes à la tête d'un foyer monoparental sont beaucoup moins sereines que les autres, l'enquête montrant notamment que la séparation (ou l'arrivée des enfants même parfois) avait conduit à une forme de déclassement professionnel.

Conclusion

Notre enquête s'intéresse aux manières de faire du lien aujourd'hui. Nous avons choisi de mener cette investigation au contact de ceux qui, *a priori*, semblent avoir le plus de détachement vis-à-vis des liens aux autres. Seuls dans leur logement, ce seraient *in fine* ceux qui se réaliseraient le plus par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Ce mythe du solo qui sert de point d'appui à notre réflexion ne peut être compris qu'à l'aune d'une prise en compte d'inquiétudes largement répandues autour du délitement du lien social. Le terme « individualisme » est sans doute celui qui aujourd'hui cristallise le mieux ces angoisses ; il est « *en effet sur toutes les lèvres [...] brandi comme la clé d'explication de toutes les crises, à commencer par celle qui touche le lien social lui-même* » (Déchaux, 1997, p. 1). Ce travail a pour ambition de produire des éléments de réflexion sur l'individualisme, c'est-à-dire de voir si et comment il prend forme dans les parcours des individus. Or, et c'est l'objet de ce chapitre, les solos que nous avons interrogés sont plus que jamais attachés à leurs proches.

Le cas des solos est pertinent à deux égards. Il permet d'abord de montrer la force de la norme conjugale et à la procréation dans le rapport contrarié qu'entretiennent les solos avec le couple, et parfois les enfants. Ce constat rejoint finalement celui qui a été produit dans l'enquête IBEST. Les résultats identifiaient une catégorie spécifique d'individus, les solos, aux profils sociodémographiques plutôt privilégiés et aux pratiques de sociabilités intenses, qui semblaient néanmoins exprimer une moindre satisfaction à l'égard de la vie ; le rapport concluait alors à l'hypothèse d'attentes et de projections contrariées quant aux projets conjugaux et familiaux. Les analyses produites ici « valident » cette proposition. Toujours, être en couple et avoir des enfants (dans une moindre mesure cependant) restent des aspirations exprimées par les enquêtés, dont l'entourage proche se charge par ailleurs de réactualiser ponctuellement comme une attente collective.

Mais ils disposent par ailleurs d'autres relations sur lesquelles ils peuvent s'appuyer (la famille, les amis, le travail). A travers eux, nous avons rappelé la permanence de l'importance de la structure familiale comme aide et soutien, ce que d'autres chercheurs ont déjà montré (Attias-Donfut, 1999), mais aussi l'importance des réseaux amicaux tout au long de la vie.

En filigrane de l'analyse, apparaissent des modalités dans la manière de faire du lien révélateur de la place que s'accordent les individus dans ces relations. Les liens familiaux sont souvent au cœur d'une tension entre le besoin d'être entouré et la nécessité de ne pas se sentir « sous emprise ». Le rapport aux amis, ces relations pensées, comme l'amour, librement choisies, illustrent par ailleurs l'importance de s'entourer de gens qui nous ressemblent dans la construction de son identité. Ces relations amicales, de près ou de loin, permettent entre autres de rassurer les enquêtés sur leurs choix de vie alors même que d'autres, dans la famille notamment, les font se sentir moins « accomplis ». Cette relative bonne intégration sociale s'appuie en outre sur des carrières professionnelles et des aspirations dans ce domaine qui les rassurent, permettant de fournir des ressources matérielles confortables et une reconnaissance sociale de leur « utilité ». Ces réflexions alimentent l'idée qu'au contraire d'un détachement des différents espaces de sociabilité les solos disposent, pour la plupart, des capacités à entretenir un rapport aux autres sans doute plus axé sur la préservation d'un territoire qui leur appartient. En somme, les rapports contrariés à la conjugalité et à la parentalité sont compensés, en partie, par d'autres ressources, en termes de reconnaissance par exemple, acquises au travers des amitiés ou des carrières professionnelles épanouissantes ; une manière, en somme, de trouver ailleurs que dans les seuls liens du foyer le moyen de se valoriser.

Les données recueillies dans le cadre de cette enquête ne permettent pas de montrer une évolution ces dernières décennies du rapport des individus avec leur famille, leurs amis, puisque les modalités d'entretiens ne sont pas longitudinales. En revanche, elles mettent en évidence le fait que les différents espaces de sociabilité sont encore centraux dans la vie de ceux qui apparaissent comme les symboles de la modernité, libres et détachés de toute contrainte. Ce constat ne nie pas les inquiétudes liées à l'intégration des individus dans les différents espaces sociaux, le travail par exemple (Castel, 2009), mais il montre plutôt ce qui se perpétue à travers le temps, et les manières dont le lien social s'actualise. Ces récits permettent de mieux comprendre les enjeux autour de la désaffiliation sociale par la mise en valeur de l'importance des relations aux autres dans la vie des individus. Aussi, une « philosophie » du lien sera-t-elle développée dans une dernière partie, permettant de saisir la manière dont les solos se sentent appartenir à un monde, à travers la question de la mort, du corps, de l'habiter et du territoire.

Chapitre VII. Le lien, un invariant de la condition de l'homme

Introduction

Si les deux derniers chapitres ont interrogé le rapport des individus à leurs contemporains, en montrant à la fois la force persistante de ces rapports et les nouvelles modalités dans lesquelles il prend *forme*, ce dernier chapitre, plus court que les précédents, envisage de traiter la question du lien de manière plus générale, sans doute plus sensible, en rapport avec des considérations anthropologiques et philosophiques. C'est pourquoi il se voit attribuer un statut conclusif permettant d'ouvrir la réflexion avant la conclusion générale de ce travail.

Sans que cela appartienne aux intuitions de départ, aux questions que nous nous posions en amont de cette recherche, a émergé au fil des entretiens l'idée que le bien-être, le sentiment de sécurité ou de stabilité entretenaient un rapport très étroit avec le corps, question que nous avons laissé de côté jusqu'à présent. Incidemment, se sentir « relié » socialement est un bon indicateur d'un rapport serein à sa propre mort. C'est un des premiers « indices » de la perspective incarnée qui est apparue : ponctuellement, dans les entretiens, revenaient cette question de la mort, qui a attiré mon attention. Pourquoi, alors que nous parlions de leur vie, de leurs parcours, de leurs proches, les enquêtés faisaient-ils régulièrement le lien avec leur propre disparition ?

De la même manière, les enjeux autour du rapport à soi se traduisent parfois très nettement dans l'image que les enquêtés ont de leur corps, comment ce corps est révélateur d'une confiance nouvellement acquise ou perdue, ou s'imposait, dans les étapes du parcours de vie, comme un objet, comme une matière à façonner, à leur image, à tout le moins, à celle qu'ils avaient envie de renvoyer. Marc Breviglieri, dans une enquête sur le rapport à l'habité des sans-abris, s'appuie sur les travaux de Paul Ricœur (Ricœur, [1950] 1988) qui raccroche en ce sens la philosophie de l'homme capable à une perspective qui engage le corps, des *expériences corporelles primitives*¹, pour comprendre « *pourquoi il ne suffit pas de vivre pour être humain* » (Breviglieri, 2012, p. 37). Si « *l'amplitude de l'humain* » en appelle à des « *exigences étrangères au souci vital* », ce dernier n'en est pas moins porteur d'humanité, « *en ce sens où [il] forme une assise consubstantielle* » (Breviglieri, 2012, p. 37) à la condition humaine.

¹ Expériences « *qui expriment des valeurs de niveau vital et orientent ou disposent le corps dans les premières composantes de la vie en commun* » (Breviglieri, 2012, p. 48)

Incidemment, porter de l'attention aux « *dispositions les plus primitives d'un sujet* » permet de mieux comprendre son rapport au monde, à son « pouvoir » de faire, d'être, d'agir.

Ces considérations sur le corps ou la mort ouvrent la voie à une réflexion d'ordre plus général sur le rapport de ce dernier au milieu dans lequel il vit ; dans cette perspective, il ne s'agit plus seulement question « *d'un milieu préservant la vie, mais d'un lieu habitable ouvrant des espaces de potentialité qui recèlent en puissance d'une certaine humanité, et où se déploie, [...] une assurance intime du pouvoir* » (Breviglieri, 2012, p. 37). Plus largement donc, les sociabilités apparaissent comme constitutives de l'individu à travers les aspects résidentiels. *Habiter, c'est être avec les autres et quelque part*. Pour les solos, cette dimension recèle d'autant plus d'enjeux qu'ils font le choix à un moment donné, choix contraint ou non, de vivre seul. Pour cette raison, se sentir « ancré » ou « chez-soi » est central chez certains solos qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour investir un lieu, qu'il s'agisse d'un appartement, d'un quartier, ou d'une ville (c'est, encore une fois, l'enjeu de la définition des solos produite dans cette enquête) ; pour d'autres, le rapport à cet espace familial se joue plus chez les autres, les parents, les amis... Comment se sentent-ils chez eux ? Par quels processus et comment ces sentiments peuvent-ils se reconstruire après une rupture, une séparation, un déménagement ? C'est aussi pour ces raisons que la question résidentielle est considérée comme centrale dans cette enquête ; à partir de Paul Ricœur, Marc Breviglieri propose ainsi d'établir une « *anthropologie de l'habité attentive à cette quête primitive d'enracinement solide qui offre à l'homme l'assurance intime de pouvoir se laisser aller dans l'évidence du vivable* » (Breviglieri, 2012, p. 40).

Si la question résidentielle a été traitée dans cette partie, c'est qu'elle révèle une dimension de l'ordre du sensible qu'il m'apparaissait pertinent de traiter en parallèle de celle du rapport au corps et à la mort ; aspects sensibles qui apparaissent déjà en filigrane dans les deux derniers chapitres, par exemple la question du silence évoquée comme une *épreuve* de la solitude résidentielle (p.277). Incidemment, cette question de l'habiter nous amènera à interroger la manière dont les individus existent dans un espace (le quartier, la ville) : comment nos enquêtés, en somme, font-ils du lien dans ce(s) contexte(s) ? Sont-ils vraiment plus anonymes dans la « grande ville », s'y sentent-ils plus seuls ?

I - Le rapport à la mort : philosophie du lien et de la vacuité

(Enquêtrice) J'ai une dernière question... Si j'avais mis une carte avec le thème « mort », qu'est-ce que ça vous aurait évoqué ?

(Eva²) Ouai... Hummmm... Qu'est-ce que ça m'évoque ? [Long silence] (*rires*) Je sais pas, je sais pas trop quoi vous répondre... Bah je sais pas, je pense que c'est plus facile d'accepter peut-être, j'imagine, plus de facilité à se dire « bon OK on meurt tous », etc. quand on est fortement inclut dans un groupe, et qu'on a des enfants aussi, et qu'on est aussi, je sais pas comment dire, euh lié aux autres, qu'on fait partie d'un ensemble plus grand quoi, qu'effectivement je me dis une mort quand on est seul, il y a un côté plus tragique parce que tout disparaît, alors que quand on est une partie de quelque chose de plus large, je trouve que c'est moins dramatique.

L'intérêt de questionner le rapport à la mort, c'est que cette thématique est très révélatrice de la manière dont on pense le lien aux autres, tout autant que la place que l'on s'estime occuper dans le monde³. Comme le note Alexis de manière angoissée, « *si tu vois qu'à ton enterrement il y a beaucoup de monde, c'est que ta vie est réussie* ». Une enquête de l'Institut National de Santé Publique du Québec (INSPQ) utilise même comme indicateur de solitude au Québec l'évolution dans le temps du nombre de corps non réclamés (Maltais, 2018). Aborder ces questions, c'est donc parler de la solitude dans sa forme la plus symbolique et la plus extrême : « *t'es tout seul dans la vie, même si t'as ta famille, tes amis, etc. quand tu meurs tu es tout seul !* » (Sébastien). Le long verbatim cité auparavant en est le reflet. Eva, à 39 ans, se trouve dans cette période de bascule où ses chances de devenir mère s'éloignent, l'âge avançant. Pour elle, la perspective de mourir est d'autant plus angoissante qu'elle nourrit une forte aspiration à fonder une famille ; symbole de l'inachèvement, sa non-maternité signe une forme de disparition qu'elle imagine encore plus tragique du point de vue de sa perpétuation.

Il apparaît malgré tout une forme de rassurance et de sécurisation par le fait de se sentir entouré, notamment en ce qu'il permet d'affronter le sentiment de vacuité associé à l'idée de la mort. C'est ce que souligne Jean-Hughes Déchaux dans son ouvrage sur la filiation : « *l'homme*

² Eva, 39 ans, lyonnaise, psychologue, célibataire et sans enfants.

³ Nous avons déjà vu (chap. III) que la question de la mort est progressivement apparue comme très heuristique dans les entretiens et qu'elle a même constitué, pour la seconde moitié des entretiens réalisés, une relance à la fin de l'entretien.

est ontologiquement animé d'un désir d'éternité qui le pousse à s'insérer dans une entité plus vaste, susceptible de créer une continuité » (1997, p. 273).

La mort est donc un rapport à son existence, une sorte d'évènement contre lequel il faut réagir. Pour certains enquêtés, elle n'est pas vécue sur le mode de l'angoisse mais plutôt comme une échéance à partir de laquelle la vie prend un sens. Le sentiment de ne pas pouvoir contrôler les évènements dramatiques de la vie (*i.e.*, sa propre mort) n'est pas angoissant pour Marie-Pier ; en revanche, elle reconnaît envisager sa mission de « parent solo » (son ex-mari étant assez peu présent) autour d'une autonomisation de ses enfants pour les sécuriser au maximum : « *je fais ma job de parent, de mettre des sous de côté pour les enfants, de les rendre le plus autonomes et indépendants possibles, même résilients là, c'est un grand mot chez nous, c'est important de... D'être capable de faire face aux évènements de la vie* » (Marie-Pier). Ce qui apparaît ici c'est la manière dont la mort donne un sens à la vie, dont elle lui donne une « forme » au sens simmelien : la mort « *ne se contente pas de limiter notre vie, c'est-à-dire de lui donner forme à l'heure du trépas, au contraire, elle est pour notre vie un facteur de forme, qui donne coloration à tous ses contenus* » (Simmel, [1911] 1988, p. 169-170).

L'envie de « bien vivre sa vie » s'accorde d'autant plus avec le fait d'être conscient de ne pas être éternel : « *c'est mystérieux la mort mais c'est un sujet... ça fait partie de la vie, le fait que tu sais que t'as une date d'échéance que tu connais pas... Ça permet peut-être de profiter de ce que la vie a à t'apporter* » (Lexie). Parfois, et dans une perspective beaucoup

Encadré n°12 - Portrait de Catherine

Catherine a 38 ans et une fille autiste qu'elle élève en garde partagée. Elle quitte son mari quelques années plus tôt pour violence conjugale. Elle vit des années de galère, frôlant la rue, vivant dans de petits appartements insalubres dans lesquels elle partage sa chambre avec sa fille. Ses parents l'aident un peu mais semblent surtout très durs avec elle dans leur jugement. Elle a peu d'amis, n'arrive pas à vivre de son travail (elle est artiste de cirque) à cause des contraintes horaires mais surtout de nombreuses blessures. Elle essaye d'autres emplois plus « stables », comme celui de secrétaire, sans succès. C'est en ce sens qu'elle a parfois l'impression « *d'être en prison* ».

plus tragique, l'idée de la mort intervient comme une échéance « souhaitable » révélant la situation de grande fragilité à tous points de vue (sociale, matérielle, psychologique) d'une enquêtée. Catherine (cf. encadré n°12), fatiguée de son parcours chaotique, a « hâte » de la mort parfois : « *je suis un peu comme dans*

une prison, c'est pénible à tous les jours... [...] Quand je me suis fracturée la cheville cette

année puis que je me suis fait opérer, j'avais pas peur sur la table d'opération puis même après les médicaments étaient tellement forts, j'ai dormi dormi dormi, puis je me disais « même si je passais de l'autre côté, ça me dérangerait pas » [...] Il y en a qui s'accrochent plus à la vie que ça ! Moi... j'ai plus de difficultés à m'accrocher à la vie ».

A - Mourir seul chez soi : une angoisse masculine

Dans la typologie, certains enquêtés ont des profils plus ou moins proches ; ceux d'Alexis et de Gabriel le sont particulièrement. Hommes, dans la même tranche d'âge (respectivement 30 et 34 ans), ils ont des situations professionnelles stables et épanouissantes ; ils envisagent surtout le couple sous l'angle de la contrainte difficilement conciliable avec leur mode de vie ; ils semblent par ailleurs assez sociables, bien entourés (malgré des divergences sur leur manière d'analyser le lien qu'ils entretiennent avec leurs amis). Mais ce qui les rassemble sans doute le plus, c'est leur rapport à la solitude, vécu sur un mode très angoissé. Chez eux, c'est d'abord l'éventualité de pouvoir mourir à son domicile sans que personne ne s'en rende compte, notamment à des moments particuliers où leur décès pourrait passer inaperçu. Eric Klinenberg note, à propos de la vague de décès de personnes âgées isolées en 1995 à Chicago suite à une canicule : « *when someone dies alone and at home the death is a powerful symbol of social abandonment and failure*⁴ » (Klinenberg, 2001, p. 503).

Alexis, belge installé à Montréal depuis quelques années, est un solo hyperactif socialement. Il souffre du fait de ne pas réussir à trouver dans cette expatriation un réseau amical très soutenant : son rapport aux Montréalais s'analyse beaucoup selon lui sous l'angle des différences culturelles, ces derniers étant trop « froids », trop « individualistes ». Il multiplie alors les interactions avec ses amis européens, par téléphone quotidiennement. La solitude du quotidien dans son appartement semble lui être pesante parfois ; mais ce qui caractérise son angoisse est surtout l'éventualité de mourir seul chez lui, le week-end par exemple, hors de ses jours de travail, ou le soir :

« S'il y a bien un truc qui me stresse quand je suis tout seul dans l'appartement, c'est que je me dis, surtout le week-end, c'est que je me dis « s'il m'arrive un truc, que je meure, je suis foutue », je suis tout seul... Si j'arrive pas à appeler quelqu'un ? Et qu'on retrouve mon corps après 5 jours. Ça j'y pense

⁴ Traduction par l'auteur : « quand quelqu'un meurt seul et à la maison, la mort est un puissant symbole d'abandon social et d'échec »

souvent. (C'est angoissant ?) Ouai. Ça m'arrive souvent d'être, de penser à ça, s'il m'arrivait un truc là et si ben je meurs tout de suite, mais si je meure, enfin si j'ai un accident et que je peux plus bouger, je sais pas... [...] Le fait de genre mourir dans ton lit, où on retrouve ton cadavre une semaine plus tard. Décomposé (rires) »

Le rapport à la mort est ainsi très heuristique dans ce qu'il révèle de son rapport au monde. A l'inverse d'Alexis, Gabriel vit son existence sur un mode très solitaire, en tout cas dans ce qu'il en dit. Amoureux chronique (« *je tombe souvent amoureux, je suis un loveur* »), sa vie s'organise autour du travail (journaliste musical) mais surtout des concerts le soir et le week-end, temps pendant lesquels il noue beaucoup de relations amicales et sexuelles (« *il y a des moments où je me retrouvais avec 5, 6, 7 nanas en même temps* »). Cette « hyperactivité sociale » contraste avec son sentiment d'être un solitaire, n'ayant pas peur d'être seul ou de s'ennuyer : « *j'ai jamais eu vraiment eu d'amis... Enfin je connais des gens depuis hyper longtemps, j'aime les voir mais je peux pas vraiment dire que ce sont des amis [...] en fait les gens ils sont là autour de moi c'est cool, ils sont pas là ben tant pis, c'est un peu pareil... J'ai pas besoin des gens...* ». En revanche, comme pour Alexis, la mort et la nuit sont des épreuves de la solitude, comme elles ont été décrites précédemment, qu'il semble avoir du mal à gérer seul. Ces épreuves sont autant de renvois à lui-même qu'il supporte mal : « *j'aime pas dormir seul (Pourquoi ?) Ben je dors pas hyper bien quand je suis seul, je pense que c'est lié à mes angoisses... Cogiter... Quand j'ai un corps auquel me tenir, ça va mieux quoi...* ». Et comme pour Alexis, l'idée d'être seul chez soi et de n'avoir personne pour être secouru ni pour constater

son décès avant plusieurs jours est très angoissant : « *c'est pas que j'aime pas être seul parce que je m'ennuie, au contraire, c'est juste la peur de mourir tout seul, sans personne* ».

Dans le chapitre précédent, nous avons noté que hommes vivent la solitude d'une manière beaucoup plus dramatique. De la même manière, il semble que le rapport à la mort puisse également être appréhendé sous le prisme du genre. En effet, l'idée de sa propre disparition ou de celle de ses parents apparaît d'autant plus douloureuse et angoissante pour les hommes.

Encadré n°13 - Au Japon, le cas des *kodokushi* : surtout des hommes de plus de cinquante ans

Au Japon, pays dans lequel le délitement des solidarités traditionnelles semble avoir des conséquences dramatiques sur une partie de la population : nous avons déjà évoqué dans l'introduction le cas des *hikikomori* (renvoi). Dans ce pays, les morts solitaires ont un nom : le *kodokushi*. Bien que les statistiques officielles peinent à dénombrer ce type de décès, certaines recherches montrent qu'ils augmentent régulièrement (Kato et al., 2017) et que, si elles sont très liées au vieillissement de la population, on constate par ailleurs que les personnes d'âge moyen sont de plus en plus concernées, notamment chez les travailleurs indépendants ou à temps partiel. Quoi qu'il en soit, ces morts sont d'abord le fait d'un effritement du lien avec la famille et avec les proches, mais aussi du fait d'une faible intégration des individus dans la société de manière générale. Les observations semblent par ailleurs noter que ces morts concernent surtout les hommes de plus de cinquante ans.

Face au tragique de cette situation, deux types de dispositifs se mettent en place. Une réponse des entreprises privées qui inventent de nouveaux services : des clauses assurantielles dans les contrats des propriétaires de logement en location pour la prise en charge des frais de nettoyage parfois très élevés ou des entreprises qui, elles, proposent de s'occuper du nettoyage, de l'enlèvement du corps au déménagement des affaires (« ToDo-Company »). De l'autre côté, la réponse des organismes publics consiste plutôt à encourager le lien social et la surveillance entre voisins, certaines associations ayant même pour vocation de prévenir ces décès en solitaire : « *les habitants de Tokudawaira ont créé un Matsudo Kodokushi Center. Il réunit des bénévoles et des fonctionnaires des services sociaux qui distribuent des tracts aux gens seuls pour les inciter à venir parler de leurs problèmes et créer un contact* » raconte le journaliste Philippe Mesmer (2018) dans un article du Monde (« Au Japon, le phénomène des "kodokushi", ces morts solitaires », Le Monde, 25 octobre 2018).

B - *Se perpétuer : la force des liens de filiation*

Dans la mort, ce sont aussi les liens des enquêtés à la famille, à leur famille qui se révèlent. S'interroger sur le lieu de sépulture envisagé par les individus peut par exemple être une manière de comprendre l'attachement à la famille ; c'est en tout cas une « *question clef* »

dans la compréhension de la construction des origines » (Ramos, 2006, p. 79). Ce rapport à la mort s'incarne parfois dans des dispositions très concrètes. Aussi, Mélanie⁵, qui a renoué avec son père sans toutefois être reconnue officiellement, entretient-elle des rapports compliqués avec sa « nouvelle » famille, certains de ses frères et sœurs n'acceptant pas de lui adresser la parole tandis que d'autres l'acceptent comme membre à part entière du noyau familial ; mais tous semblent dans des proportions variables douter de leur lien génétique. Son histoire de vie témoigne d'un intérêt relatif de son père à son égard : souvent distant, il fait preuve à de plus rares moments de marques d'affections envers elle et de volonté de « l'intégrer ». Dans ce contexte, elle avoue ne pas souhaiter de reconnaissance « officielle », celle-ci entraînant une distribution différente de l'héritage divisé alors en cinq et non plus en quatre à la mort de son père : « *(enquêteur : en fait tu préfères ne pas être reconnue pour pas qu'on puisse t'accuser de vouloir l'héritage ?) Oui c'est ça* ». Cet exemple montre comment le décès d'un parent peut être « problématique » quand il s'inscrit dans un contexte de relations familiales tendues.

A l'inverse, Pedro, brésilien expatrié à Montréal depuis de longues années, n'espère pas vieillir et mourir au Québec, un pays à « *la culture trop froide* ». Au-delà des inquiétudes liées au climat, c'est tout un rapport culturel à la famille et aux aînés qui s'inscrit dans son discours, les Québécois étant jugés par Pedro trop distants, pas assez préoccupés : « *les gens ici ils se dérangent pas, ils placent leurs parents dans une maison pour gens âgés... [...] Nous on a moins ça, tu vois une chance que ma sœur habite avec ma mère, je trouve ça super* ».

Au-delà de sa propre disparition, c'est celle de ses proches qui pèse d'un poids très lourd, surtout celle de ses parents, ceux qui, dans l'ordre des choses, sont amenés à partir avant soi. A certains âges, ces inquiétudes se reflètent dans la manière dont on envisage son avenir, dont on organise son parcours de vie. Sébastien imagine son avenir dans une tension entre sa « *crise d'ado qui n'est pas finie* » à Montréal et le constat qu'approchant la trentaine, ses parents et grands-parents vieillissent et qu'il ne peut pas profiter d'eux autant qu'il le voudrait. De manière générale, ces inquiétudes sont d'autant plus vives que la mort de ses parents renvoie à un très fort sentiment de déracinement, d'ancrage, et cela malgré parfois une très faible proximité avec eux : « *mes parents parfois je les appelle pas pendant plusieurs semaines, et ça me manque pas... Mais ça n'empêche que je serais dévasté le jour où ils mourront* » (Gabriel).

⁵ Mélanie est une des deux enquêtés avec lequel j'ai mené des entretiens complémentaires sur la question de la filiation. Je l'ai rencontré dans le cadre de l'association *Les Cigognes*. Elle m'a raconté son parcours de vie : elle n'a jamais été reconnue par son père qu'elle a retrouvé à l'adolescence.

Perdre ses parents, c'est pour Louis une crainte « terrible » renforcé par le fait d'être fils unique : « *je serais seul, je sentirais une grande solitude* ». La distance géographique accentue ces inquiétudes, notamment pour les plus âgés de l'échantillon dont Louis et Pedro font partie.

« Une de mes grande peur c'est que je perde ma mère et quand tu vis seul, et de recevoir l'appel... T'habites pas... Même dans le quotidien je peux passer un mois sans parler à ma mère mais je sais qu'elle est là... Que je l'appelle pas souvent, j'ai l'impression que je suis... Pas un enfant orphelin. Parce que ma mère quand même elle est le centre de la famille... Elle donne les racines, donc je sais pas comment ça va être quand ma mère elle va... » (Pedro, qui vit à Montréal, sa mère au Brésil)

La force du lien de filiation qui rattache les enquêtés à leur famille et ce malgré de mauvaises relations parfois apparaît ici dans toute sa force.

Incidemment, le lien à ses propres enfants témoigne de la force des attaches familiales surtout mis en avant, de fait, par ceux qui n'en ont pas. Ce qui se joue dans la parentalité c'est le fait d'avoir l'assurance d'exister au-delà de soi-même. C'est ce que le philosophe François Flahault note à propos de la transmission du nom de famille : « *il implique que le donateur passe le relai à celui qui le reçoit, lequel donnera à son tour, non à celui qui a donné mais à la génération suivante* » ; en ce sens, la mort est « *au fondement de la société si on entend par société ce qui garantit à chacun une place parmi les autres* » (Flahault, 2006, p. 125). Le discours de regret sur le fait de ne pas être parent est surtout celui des plus âgés de notre échantillon. Eva, que nous citons au début, envisage la mort d'autant plus durement que ses aspirations à être en couple mais surtout à devenir maman sont contrariées à l'approche de la quarantaine ; la perspective de mourir prend un sens d'autant plus tragique pour elle pour ces raisons-là, pensant que le fait de mourir s'accepte d'autant mieux que l'on « *se sent fortement inclut dans un groupe et qu'on a des enfants* ». Pour Renaud, les enfants représentent « *la continuité de soi* » ; aussi note-t-il que le fait d'être parent donne le sentiment « *qu'on n'a pas entre guillemets vécu pour rien* ».

A l'inverse, le fait d'avoir des enfants implique une responsabilité corrélée avec sa propre disparition. C'est ce que signifiait la situation de Marie-Pier dont l'ex-mari, peu présent, la rassure assez peu sur ses capacités à élever des enfants seuls au cas où elle disparaîtrait. Ana entretient quant à elle une très bonne relation avec son ex-compagnon, ce qui la rassure, la stabilise : « *là-dessus, je suis tranquille* ». Pour ces mères, l'angoisse de leur mort et de la

situation de leurs enfants le cas échéant est proportionnelle aux capacités du père à prendre en charge ses enfants ; en tout cas, les capacités qu'elles estiment, de leur point de vue.

C - Disparition et vacuité

La mort s'accompagne de l'idée de vacuité, de disparition, d'oubli, d'un quelque chose de soi qui ne dépend plus de son être après la mort, mais de « quelque chose » porté par les autres. Ceux qui n'ont pas d'enfant associent très souvent ce « quelque chose » avec le fait d'en avoir. Mais d'autres manières de se perpétuer existent aussi, qui ne relèvent pas toujours de la parentalité. Gabriel explique ainsi ne pas vouloir d'enfant, d'abord parce qu'il n'estime pas avoir un mode de vie adapté à la présence d'un enfant, mais aussi, de manière plus symbolique, parce qu'il ne ressent pas « *le besoin de laisser une trace de cette façon-là* » : « *en tout cas, j'ai pas besoin de mettre un bout de moi dans quelque chose qui me survivra* ». Ces questions resurgissent de la même manière dans le discours de Sébastien : à 29 ans, français installé à Montréal, il ne se sent pas à sa place dans ce pays qui ne l'accueille pas tout à fait comme il le voudrait (il a du mal à nouer des amitiés solides) et se questionnant, par ailleurs, sur un changement professionnel qu'il voudrait rapide. L'idée de la mort provoque ainsi chez lui un sentiment d'inachevé.

« Ça me ferait vraiment chier de crever maintenant, parce que j'ai pas encore trouvé... J'ai un trou là, un trou de serrure [note de l'enquêtrice : il mime un trou de serrure avec sa main sur son abdomen], j'ai pas encore trouvé la clé pour déverrouiller en disant « c'était ça que je veux faire ! », là je pourrais crever mais pas avant ! »

Au contraire, ne pas avoir peur de la mort peut révéler le sentiment présent chez certains enquêtés d'avoir une belle vie, épanouie, qui correspond à ce qu'ils espéraient. En cela, le discours d'André, qui estime avoir une vie « accomplie », s'oppose en tout point à celui de Sébastien ; il n'est peut-être pas inutile de préciser qu'André est musicien et chef d'orchestre, très heureux et épanoui dans son travail :

« la mort est-ce qu'elle me fait peur ? Pas du tout. J'ai pas beaucoup la conscience de remettre beaucoup à plus tard les choses ou ce que je veux faire ou tout ça... il y en a beaucoup qui vont passer leur vie à amasser des sous, penser à leur retraite, finalement à 58 ans sont décédés du cancer, ils ont passé leur vie à amasser des sous et attendre la retraite pour enfin vivre, c'est pas mon cas, parce que moi je sais qu'idéalement j'aurais pas de retraite, hein, fait qu'il y aura pas un moment dans ma vie où je vais me dire qu'enfin je vais avoir travaillé, le dur labeur va être terminé, je vais pouvoir en profiter, non! Moi j'en profite déjà maintenant! »

Cette incertitude ontologique à propos de sa perpétuation pousse certains enquêtés à envisager la mort sous un aspect plus spirituel, considéré alors comme une étape de la vie, une « *transformation* » (Pedro) d'un état physique à un autre état, lié à l'esprit, à l'âme, un « *détachement de (s)on corps physique* » (Lexie) permettant d'assurer une continuité à son « être » passant parfois même par la croyance en la réincarnation.

Quelles que soient les stratégies cognitives pour se rassurer, ces réflexions montrent à quel point le besoin d'être attaché à quelque chose, à quelqu'un, ressurgit avec l'idée de la mort. C'est parce qu'il vit dans un milieu qu'un individu peut exister même au-delà de sa propre disparition. L'inquiétude qui naît autour de la mort ne peut se comprendre que comme une peur de la disparition non pas de sa propre intériorité, ou même de son corps, mais de ce à quoi nous sommes attachés pour vivre. Gabriel exprime ce sentiment de manière très forte : « *j'accepte pas du tout l'idée de la mort... Que d'un coup ça débranche et plus rien, c'est le vide, ça je trouve ça horrible* ». C'est aussi le cas de Cécilia, d'un autre point de vue : elle se découvre après le décès de son père des troubles alimentaires qu'elle analyse comme une manière de combler un vide. Une angoisse de la vacuité, en somme : « *dans la volonté de l'individu de servir à quelque chose, de faire quelque chose de réel, il y a bien en quelques façons l'idée que l'individu ne peut pas seulement consister en lui-même* » (Simondon, [1958] 2005, p. 245). Aussi, pour qu'un individu s'anéantisse objectivement, « *il faudrait supposer que le milieu s'anéantit lui aussi* » ([1958] 2005, p. 244). Or, la mort n'est qu'une manière de continuer à exister. Au contraire de l'oubli, cette angoisse d'oubli et de vacuité est ce pourquoi et ce par quoi l'on se souvient et c'est pourquoi « *l'individu en mourant devient un anti-individu, il change de signe, mais se perpétue dans l'être sous forme d'absence encore individuelle* » (Simondon, [1958] 2005, p. 244). Gilbert Simondon, dans ces perspectives sur la mort, souligne le rôle central des vivants dans ce processus ; à eux donc « *la charge de maintenir dans l'être les individus morts qui existent comme absence, comme symboles dont les vivants sont réciproques* » ([1958] 2005, p. 245), notant par ailleurs que c'est sur cette idée, ce « *sentiment fondamental* » que bien des religions prennent racine. Les croyances de Pedro et Lexie s'inscrivent dans cette dynamique : (se) penser comme un « *être transductif* », penser le sacré qui « *s'alimente du sentiment de perpétuité de l'être* » ([1958] 2005, p. 245).

Ces réflexions sur la mort sont nécessairement rattachées à un ordre culturel et symbolique qui mériterait à lui-même une nouvelle enquête ; d'autres sociologues et anthropologues y ont consacré d'importants travaux. Mais ce qui est exposé ici permet

néanmoins de voir comment le rapport à la mort met en lumière les dynamiques d'affiliations et de désaffiliations, les manières de s'attacher à un monde, de s'y sentir intégré.

« Seul dans l'espace infinitésimale du sujet individuel de la conscience la mort prend un sens irréversible. Même pas un évènement d'ailleurs : un mythe vécu par anticipation. Le sujet a besoin, pour son identité, d'un mythe de sa fin comme il a besoin d'un mythe d'origine » (Baudrillard, [1976] 2005, p. 244).

II - Sentiment d'être soi et rapport au corps

Ces réflexions sur la mort, qui montrent le lien entre la disparition du corps et sa perpétuation symbolique, permettent de faire le pont avec cet aspect très incarné du lien aux autres. Cette dimension, qui ne faisait d'abord pas partie des sujets ou thématiques à aborder, est apparue dans les entretiens de manière un peu diffuse. En filigrane des aspects liés à l'expression d'un sentiment de bien-être se révèlent des négociations par les enquêtés mettant en jeu leur propre corps et leur rapport aux autres. Laura Guérin montre par exemple qu'une des modalités centrales de lutte contre la solitude en EHPAD est le rapport au corps et à son maintien (Guérin, 2018) ; aussi, les pratiques vestimentaires deviennent-elles un enjeu pour les professionnels *« quand le corps des résidents est identifié comme physiquement diminué », « la coiffure, l'épilation du visage, le soin des mains »* devenant *« de plus en plus courantes dans l'institution »* (Guérin, 2018, p. 106).

A - S'incarner

Le surpoids de Cynthia qui la fait se sentir différente physiquement l'amène pendant de longues années à ne pas s'affirmer et à *« beaucoup dire oui pour [s]e faire accepter, c'est plier sur [s]on orgueil »*. Son affirmation de soi passe par une remise en question deux ans auparavant pendant laquelle elle décide de mieux s'accepter, d'être moins *« soumise à la norme »* ; ce cheminement personnel s'accompagne de la perte de beaucoup de kilos : *« j'ai pas perdu du poids pour ça mais je pense que ça a juste aidé à dire « c'est moi ! Prends le et vite parce que je changerais plus là ! »*. Son parcours se traduit malgré tout par beaucoup d'angoisse, d'anxiété et d'hyperactivité qu'elle maîtrise initialement par une médication (des antidépresseurs) compensée dans le temps par une intense activité sportive : *« j'ai décidé que*

je m'entraînais puis que je réduisais [les antidépresseurs], puis je suis allée voir mon médecin, je lui disais « oh ça va les anti dépresseurs je les ai arrêtés il y a un mois ! », il m'a regardé avec des gros yeux « non mais t'as pas fait ça ! », je dis « ouai j'ai arrêté » [...] Mais je le sais qu'il faut que je m'entraîne, que j'aille sortir cette énergie-là ailleurs que les anti dépresseurs ramenaient ». On voit dans son parcours comment l'acceptation de soi, le rapport au corps et à son « individualité » sont liés et passent aussi par le sentiment d'une meilleure maîtrise de soi.

Le rapport à sa santé implique en outre un sentiment de sécurité et stabilité, sentiment influençant en retour le fait d'être bien « dans son corps » : « *la stabilité c'est quand tu te sens sécurée et vice versa, dans ton corps, mentalement, dans ta vie* » (Pedro), « *je me sens stable, émotionnellement puis moi-même, physiquement et le reste... [...] hey jsuis jeune ! Jsuis en santé, l'argent on verra après !* » (Cynthia). Ce sentiment de sécurité s'attache aussi à la question de la santé, finalement très peu abordée par les enquêtés, ceux-ci étant relativement jeunes et pour qui l'idée de « rester en forme » est assez lointaine. Malgré tout, les inquiétudes autour de sa santé physique ressurgissent ponctuellement, même chez les plus jeunes commençant à se projeter dans une perte de mobilité ou des soucis graves (Alexis, 30 ans, Montréal).

C'est parfois même le corps des autres qui agit comme un lien, non plus symbolique, mais *physique* qui rassure. A l'image des bittes d'amarrages auxquelles s'accrochent les bateaux dans un port, Gabriel contourne l'extrême solitude de ses nuits par le partage du lit avec une présence féminine : « *je dors pas hyper bien quand je suis seul, je pense que c'est lié à mes angoisses... Cogiter machin... Quand j'ai un corps auquel me tenir, ça va mieux* » (Gabriel, 34 ans).

B - *Processus de réappropriation dans les bifurcations*

Les ruptures biographiques impliquent, nous l'avons vu, une modification profonde des rapports d'être au monde, de se projeter, de se penser. A travers la question de la séduction et puis plus spécifiquement du tatouage, nous pouvons observer un double mouvement visant à renforcer le sentiment d'être soi et d'être maître de son corps, tout en cherchant chez l'autre une manière d'être reconnu dans son individualité.

Ces modifications comprennent une part physique, notamment dans le cas des ruptures conjugales associées à des enjeux de sexualité et de sensualité. Les trois enquêtés classés dans

le type de la résilience qui disent avoir initié la rupture conjugale (Emmanuelle, Ludovic, Gabriel) vivent cette réappropriation de leur corps et de leur sexualité sur le mode du plaisir, au moins les premiers temps, et d'autant plus qu'ils sortent de relations longues. La multiplication des rencontres et les aventures sexuelles, l'« hyperconsommation des sorties » (Emmanuelle) sont autant de moyens pour eux de se rassurer sur leur pouvoir de séduction : « *séparé après 15-16 ans de vie commune, au début c'est la fête du slip ! [...] T'as besoin de savoir si tu peux séduire et tout. Et je me suis rendue compte que dans la pratique ce que j'aimais le plus c'était pouvoir draguer plus que la finalité [...] Tu sais que « hop » t'as séduit, ça peut marcher, c'est assez gratifiant* » (Ludovic).

Pour d'autres qui ont vécu des ruptures conjugales, le rapport à soi se vit sur un mode plus douloureux. C'est le cas par exemple des femmes dont la séparation est liée à un adultère, pour qui les enjeux de séduction sont beaucoup moins évidents : « *j'étais quand même abimée dans mon estime de moi [...] j'ai eu beaucoup de mal à croire que je pouvais encore plaire à quelqu'un ! Voilà... Il m'a fallu beaucoup de temps ! et j'en suis toujours pas persuadée (rires)* » (Florence, 46 ans, 4 enfants, divorcée depuis 6 ans). Or, pour elles, et malgré les contraintes quotidiennes associées à la garde à temps complet ou presque des enfants, il est très important de continuer à « *avoir une vie de femme, une sexualité, une sensualité* » (Florence). L'effet de l'infidélité et de la rupture doivent être, pour être bien comprises, mises en lien avec l'âge des enquêtées, parmi les plus âgées de tous.

Les travaux en sociologie et anthropologie du genre, du corps ou encore de la sexualité montrent que les représentations associées au corps des femmes évoluent avec leur âge (Héritier, 1996 ; Ruault, 2015)⁶ prouvant que, pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, l'âge est une construction sociale et « *la jeunesse n'est qu'un mot* » (Bourdieu, [1981] 2002). La limite de la « quarantaine », limite où l'on distingue les deux périodes de la « jeunesse » et de la « vieillesse », est ainsi pour ces dernières, celle qui marque la fin de l'image du corps féminin comme corps reproducteur : « *un bon usage du corps est enjoint aux femmes à partir de la quarantaine : elles passent du pouvoir de procréer au devoir de ne plus le faire* » (Charlap, 2014, p. 222). En s'intéressant aux discours des femmes et des médecins sur la ménopause, Cécile Charlap distingue ménopause sociale et physiologique, cette dernière ne

⁶ On trouve par ailleurs dans la littérature féministe de nombreux travaux qui dénoncent ces constructions sociales de la différence des sexes qui instituent les rapports de pouvoir des hommes sur les femmes (Butler, [1990] 2012).

signant pas nécessairement « *la stérilité des femmes, qui deviennent socialement ménopausées bien avant* » (2014, p. 223). Ces processus d'assignation à la déviance pour les femmes qui procréent après quarante ans se comprend donc mieux en envisageant les processus sociaux de « *minoration du corps féminin vieillissant* » (Charlap, 2014, p. 228). Incidemment, une fois ses fonctions reproductives physiologiquement ou socialement épuisées, le corps des femmes « perd » de l'intérêt, son attrait sexuel et sensuel s'amenuisant lui aussi (Bondil, 2008 ; Delanoë, 1998). Dans ce contexte, les ruptures conjugales – et surtout quand elles font suite à un adultère – marquent d'autant plus les femmes l'âge avançant que c'est leur corps et leur sexualité socialement minorés qui sont remis en question. *In fine*, et pour reprendre les réflexions de Marc Breviglieri évoquée en introduction du chapitre à partir de Paul Ricœur, il est pour elles plus difficile de garantir le « *maintien de soi* » : « *il y a des « mutilations basiques » (ne pas pouvoir dire, faire, promettre, se tenir responsable...) qui mettent en péril l'attestation de soi auprès d'autrui* » (Breviglieri, 2012, p. 42).

Dans ces processus de réappropriation, le tatouage peut apparaître, pour certains, comme un moyen de gagner en confiance, de maîtriser son corps, l'image que l'on renvoie et sa confiance en soi ; aussi peut-il être vu comme « *une mise en récit de soi à travers la peau* » (Le Breton, 2016, p. 134). David Le Breton analyse par ailleurs le tatouage contemporain dans une perspective différente de son utilisation traditionnelle : auparavant relié à des cérémonies collectives ou des rites organisés par le groupe dans un but de transmission, l'acte de tatouage traduit aujourd'hui « *à l'inverse une affirmation de son irréductible individualité* » ((Le Breton, 2016, p. 133). *In fine*, le tatouage est un agent de maîtrise du soi, de son image : il se vit comme « bouclier » symbolique ou signe une réconciliation avec soi. Deux enquêtés font ainsi part de leur expérience de tatouage. Juan estime avoir vécu une forme de rejet à l'école à cause de ses oreilles (« *j'étais Dumbo ou Lunlun pendant toute ma scolarité* ») et de sa petite taille : ses tatouages sont l'occasion de se « *réapproprier [s]on corps et le regard qu'ont les autres sur [s]on corps* ». Plus sûr de lui, plus « *complet* » ce marquage corporel agit comme une « *carapace vis-à-vis des autres, parce que c'était mon choix* », le choix de porter sur lui ses valeurs et ses causes, des moments de vie ou ceux qu'il aime.

Le tatouage semble en fait marquer pour certains une rupture dans leurs parcours associés à un changement dans leur identité, leur mode de vie, etc. C'est le cas de Gabriel (34

ans) dont l'arrivée à Lyon marque un tournant brutal dans sa vie⁷. Unes des modalités de ce changement passe par son look, d'un « *petit style classique* » à un « *punk* », cheveux décoiffés, et surtout beaucoup de tatouages. Ce désir d'être tatoué s'inscrit dans la durée (« *ma femme aimait pas et elle m'avait dit « si tu te fais tatouer, je me casse », puis mes parents aussi qui disaient « ah non ! Pas le tatouage!* » ») ; néanmoins il saisit cette liberté nouvelle après sa séparation pour « *s'approprier son corps* » : en un an et demi, il s'est fait tatouer une quinzaine de fois. Juan et Gabriel montrent bien ici à quel point le tatouage comporte un potentiel de « *rehausse(r) le sentiment d'identité* » et « *procure une sensation d'exister dans le regard des autres* » (Le Breton, 2016, p. 136). La modification volontaire de son apparence physique, à travers le tatouage ici, peut se lire comme une manière pour nos enquêtés de se « transformer » et de « transformer » par la même l'image qu'ils renvoient. Si ces changements peuvent intervenir de manière progressive (Juan), ils peuvent aussi être le reflet d'une rupture brutale, d'une bifurcation biographique (Gabriel) qui marque un changement de statut social (il devient célibataire, urbain, change de milieu social, etc.).

Le cas du tatouage permet de faire ressortir ce qui se joue du rapport au corps dans les étapes de vie des enquêtés ; si tous ne sont pas concernés par le tatouage ou ne l'ont tout simplement pas évoqué pendant l'entretien, il apparaît parfois comme une manière de reconstruire son identité après une rupture, amoureuse notamment, mais pas toujours.

III - Un rapport physique au chez-soi

Ce qui nous intéresse ici c'est donc, à l'instar des deux sous parties précédentes, de mettre en lumière les aspects très incarnés du rapport aux autres et à son propre bien-être. Aussi, traiter du rapport au logement et à l'*écologie* de son milieu de vie était-il indispensable. C'est ce que remarque Jean-Marc Besse lorsque l'on dit de quelqu'un « qu'il ne sait plus où il habite » : « *on signale en lui bien plus que le simple fait qu'il ait perdu son adresse. On dit avant tout qu'il a perdu ses repères existentiels* » (2013, p. 187).

Une des problématiques soulevées dans le cadre de l'enquête IBEST était justement liée au territoire : si les solos se distinguent comme classe de sociabilité à part entière, c'est qu'ils sont plus souvent que les autres néo-arrivants dans l'agglomération. L'enjeu est donc pour eux

⁷ Nous avons déjà plusieurs fois exposé son parcours : marié depuis 11 ans, il quitte sa femme et son travail à son arrivée à Lyon, découvrant dans la ville de nombreuses potentialités de rencontre dont il veut profiter.

de reconstruire un réseau social sur un territoire où ils disposent, *a priori*, de très peu de relations (familiales, amicales, professionnelles, etc.) De la même manière, une très grande majorité des enquêtés de notre enquête ne vit pas, au moment de l'entretien, dans la région dans laquelle il a dit être originaire : sur les trente-six entretiens « classiques », sept enquêtés vivent dans la région dans laquelle ils ont grandi et vingt-cinq dans une région différente (pour quatre enquêtés, je ne dispose pas de l'information avec certitude). Beaucoup ont déménagé par opportunités professionnelles ou pour les études.

Si la question du logement n'est pas la chose dont parle le plus les enquêtés, tous profils confondus, il occupe malgré tout presque 4% du corpus et représente donc le 8^{ème} thème le plus abordé. Ce qui va être traité dans cette sous-partie a été codé dans quatre nœuds différents : un nœud relatif à la fois à son logement et aux aspects plus symboliques de l'habiter (« logement-habitat ») ; un nœud qui rassemble les verbatims à propos de son quartier (« quartier ») et aux relations avec ses voisins plus spécifiquement (« quartier – voisin ») ; enfin un nœud concernant le rapport des enquêtés avec la ville et du cadre urbain (« rapport à la ville »).

Nous avons déjà présenté l'intérêt de se pencher sur ces questions puisque la question résidentielle a directement à voir avec son rapport au monde (chap. II). Le rapport des enquêtés à leur situation résidentielle a par ailleurs fréquemment été discuté au cours du développement. Le chapitre IV a mis en lumière la grande place qu'occupe le logement dans le discours des enquêtés, surtout ceux qui se rapprochent du type de l'équilibre dont le discours est très axé sur le parcours résidentiel : vivre seul résulte pour eux d'un choix revendiqué qui repose sur le sentiment d'avoir épuisé les avantages de la colocation mais aussi que l'habitat en solo correspond à une nouvelle étape de leur parcours de vie, plus mature, souvent moins étudiante. Nous avons ensuite raconté les épreuves de la solitude induites par le fait de vivre en solo et la manière dont les enquêtés y font face (chap. V). C'est pourquoi nous laissons ici de côté le récit de la solitude résidentielle ou les avantages de liberté retrouvée exprimés par les enquêtés dont les parcours sont très marqués par la colocation.

L'intérêt de cette dernière partie est plutôt de répondre à la question suivante : qu'est-ce que le rapport à son « chez-soi » implique en termes d'être au monde ? Dans cette perspective, le rapport à son « chez-soi » révèle un enjeu parfois mystique, une forme de lien naturel qui s'établit entre l'espace et soi. S'il est vécu sur un mode naturel, c'est que ce lien doit apparaître comme une évidence, parfois même dès les premiers instants : « *l'appart que j'ai*

loué, je suis rentrée dedans, c'est le premier que j'ai visité cette année, et je suis restée vingt minutes dans l'appart avec le gars à jaser, je me suis sentie bien là-dedans » (Cynthia), « c'est quand tu mets le premier pied dans l'appartement, est-ce que tu te sens chez-toi ou tu te sens pas chez-toi, chez-toi ou en sécurité ? » (André). Ces remarques révèlent en fait un attachement émotionnel plus général à son intérieur, qui se traduit par l'idée chez Emmanuelle qu'elle est bien chez-elle parce qu'« il y a un truc », ou l'appartement de Catherine un peu « magané⁸, qui a besoin d'amour ».

Ces enjeux de rapport à son chez-soi et de mobilité résidentielle sont d'autant plus centraux pour les solos qui ne trouvent, au sein du foyer, pas de relations qui garantissent un sentiment de sécurité, de stabilité. Se sentir bien quelque part dépend d'eux-mêmes d'abord. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les Québécois n'utilisent presque jamais l'expression « chez moi » même dans le cas où ils vivent seuls, préférant l'expression « chez nous » ; aussi n'est-il pas surprenant d'entendre un solo québécois dire « je vais rentrer chez nous » (ce qui serait traduit en français par « je vais rentrer chez moi »).

C'est sous la forme d'un cercle concentrique, de l'échelle la plus petite à la plus grande, que sera traitée cette question : d'abord le logement et l'habiter, puis le rapport au quartier et enfin le rapport à la ville de manière plus générale.

« Interroger l'habiter, c'est interroger ce qu'il en est pour les hommes de leur monde, du monde qu'ils ont édifié au cœur de l'espace et du temps, dans lequel ils ont ordonné leurs existence individuelles et collectives mais aussi dans lequel, tout simplement, ils vivent » (Besse, 2013, p. 7)

A - Le logement, configuration de son mode d'être au monde

1) Une question de parcours, de conditions de vie et de conjugalité

Ce rapport au monde s'incarne dans la manière qu'ont les individus de se dire : interrogés sur leurs parcours de vie, c'est d'abord les aspects résidentiels qui sont mis en avant. Raconter son histoire, c'est raconter son cheminement dans l'espace géographique. Mais ces cheminements ne sont pas qu'une histoire de territoire, ils sont aussi le reflet des histoires familiales, conjugales, amicales et professionnelles, des aspirations dans son parcours de vie. On se souvient du parcours résidentiel de Geneviève, très intéressant de ce point de vue-là : ses

⁸ En québécois : abîmé, détérioré.

choix de logement correspondent aux grandes étapes de sa vie. Son statut d'étudiant l'amène à vivre en colocation puis, ses études terminées, elle s'installe dans son propre appartement avant de le quitter, quelques années après, pour une coopérative d'habitation avec d'autres artistes dans un statut à « *mi-chemin entre locataire et propriétaire* ». Elle-même artiste, elle trouve beaucoup de sens dans ce type d'habitation qui lui permet de développer ses projets à la fois dans ce domaine tout en vivant dans un environnement résidentiel sécurisant et épanouissant, susceptible de créer du lien social avec ses voisins. Au moment de l'entretien, et après quinze années dans ce logement, elle choisit de retourner vers un logement classique, à la fois grâce à ses capacités financières, mais peut être aussi par son détachement vis-à-vis de ses ambitions artistiques, constatant qu'elle a pris plus de distance avec la pression qu'elle avait pu ressentir à ce niveau-là. Aussi, les changements de vie passent très souvent par un changement de logement, de ville ou même de région. On se souvient aussi de Gabriel, installé à la campagne et en couple depuis onze ans, qui quitte sa femme à leur arrivée à Lyon, la ville le confrontant à de très nombreuses possibilités de rencontres sexuelles auxquelles il dit ne pas vouloir résister.

Dans ces parcours résidentiels, la famille pèse évidemment d'un poids important. C'est d'abord autour d'elle que ces parcours prennent forme, elle en est en tout cas le point de départ. D'un point de vue résidentiel, les parents offrent pour certains, tout au long de la vie, des possibilités de retour, un chez-soi rassurant qui se maintient malgré ses propres évolutions ; certains enquêtés retournent ainsi au domicile parental, parfois quelques mois. Cela ne dispense pas certains enquêtés, notamment les plus jeunes, ceux qui revendiquent le plus leurs aspirations à la mobilité géographique, de se mettre à distance de ces origines : Ariane ne veut pas retourner dans sa ville d'origine, Ottawa, par volonté de « *ne pas rester toute sa vie à la même place* ».

La question des conditions de vie vient dans un second temps à propos du logement. Au regard de l'enquête, on peut affirmer que la très grande majorité des enquêtés sont en mesure d'assurer le prix d'un logement en solo, ce qui ne les empêche pas de bénéficier ponctuellement d'aide. Aussi, même si les verbatims liés aux conditions de vie apparaissent être le second le plus relié à la question du logement, les éventuelles difficultés matérielles que peut occasionner le logement n'occupent pas une place centrale dans les entretiens. Il s'agit plutôt ici de tous les avantages et désavantages liés à la vie en solo que constatent les enquêtés, ceux que nous avons déjà exposés par ailleurs (les épreuves de la solitude, le sentiment de liberté, etc.) ; ce rapport à

la solitude résidentielle se vit d'ailleurs sur un mode très positif pour eux⁹. Cela ne dispense pas nos enquêtés d'exprimer quelques difficultés, quelques ajustements matériels liés au fait d'assumer l'entière charge financière de leur logement : pour Lexie par exemple, payer son loyer seul représente un sacrifice qu'elle est néanmoins prête à assumer et assurer pour sa tranquillité.

Enfin, la place de son statut résidentiel dans son parcours de vie a un lien très fort avec son statut conjugal : quand les enquêtés parlent de leur logement, ils parlent en troisième lieu du couple. L'enjeu résidentiel dans la situation conjugale est très important. Ce qui apparaît ici n'est pas nécessairement une volonté « universelle » de partager son logement avec son conjoint ou sa conjointe ; mais il apparaît que la question résidentielle est au cœur des parcours conjugaux. De fait, deux types de discours sont présents ici : à la fois comment les enquêtés vivent ou ont vécu l'enjeu de la cohabitation à deux mais aussi les déménagements lors de la séparation.

Pour la majorité des enquêtés, le fait de projeter de vivre ensemble quand on est en couple est « naturel » : Louis considère le projet d'« *achat d'une maison* » comme un des avantages du couple. Pour ceux qui sont « en attente » d'une vie de couple, le projet résidentiel s'impose de manière naturelle : « *avant je me disais « quand je serais en couple je vais acheter un appart », moi je me verrais bien dans l'appart que j'ai acheté, dans 2 ans je me verrais bien en couple ouai avec des projets de changer d'appart justement, plus grand parce qu'elle sera enceinte, ah j'aimerais bien oui !* » (Juan), « *pour moi vivre avec des amis c'est plutôt lié un peu à l'adolescence ou à l'âge étudiant et pour moi c'était plus lié au fait de vivre en couple si je vivais avec quelqu'un* » (Eva). Parfois même, les enquêtés se voient confrontés à un modèle conjugal imposé par l'entourage comme si être en couple supposait nécessairement de vivre ensemble. Ariane, en couple depuis moins d'un an, ne nourrit pas de projet de cohabitation avec son compagnon, plus jeune, qu'elle juge parfois « *immature* ». Ce choix l'expose à des critiques de ses amis : « *y'a du monde qui disent... Pourquoi tu veux ton espace ? Es-tu égoïste ? Tu l'aimes pas assez ?* ».

Néanmoins, fréquemment dans les discours, la possibilité d'être en couple sans partager de logement est envisagée ; ces perspectives semblent malgré tout être particulièrement

⁹ Le nœud « être seul + » est le 5^e le plus relié aux questions de logement et d'habiter, loin devant les aspects négatifs de la solitude (« être seul - » en 14^{ème} place)

masculines. André, Geneviève ou encore Pedro sont ou ont d'ailleurs été dans cette situation¹⁰, lui reconnaissant des avantages en termes d'indépendance et de liberté, beaucoup plus que des désavantages. C'est à la fois une question de stabilité (ne pas vouloir perdre son logement en cas de rupture) et de contraintes du quotidien. Ludovic trouve trop d'avantages à sa vie en solo et ne se sent pas « capable » ni « l'envie de revivre avec quelqu'un », ce qui pose des problèmes dans les relations de couple qu'il entretient.

2) L'enjeu de la sécurité dans la question résidentielle

Si la question de l'ancrage résidentiel et territorial est centrale dans la vie des solos, c'est qu'il révèle des enjeux en termes de sécurité et de stabilité qui sont cruciaux : l'enquête montre ainsi que ces enjeux ressortent à la fois sous des aspects matériels (comme le fait d'être propriétaire par exemple) et sensibles (l'appropriation de son logement). A partir de la philosophie ricoeurienne de la volonté, Marc Breviglieri¹¹ propose de considérer *l'habité* comme une « *architecture protectrice et attachante, base porteuse d'un « se laisser aller en toute surêté » vers le monde où s'enracine pour l'homme une puissance de base, une puissance involontaire et irréfléchie de pouvoir* » (Breviglieri, 2012, p. 41).

a) L'accès à la propriété comme gage de stabilité financière et personnelle

Des travaux en sociologie ont montré que l'accession à la propriété faisait écho à une étape de la vie associée à la formulation d'un projet conjugal et familial, et à l'accession à une stabilité financière et professionnelle (Rose, 2009), ce qui entre en contradiction avec les choix résidentiels que peuvent faire les solos : « *la tendance demeure forte d'associer la vie en solo à un état temporaire relevant d'une instabilité personnelle, de sorte qu'on ne prend pas au sérieux l'idée qu'il y ait des personnes qui souhaitent devenir propriétaires « en solo »* » (Rose, 2009, p. 81). Or, depuis quelques années déjà, l'offre et la demande résidentielles évoluent, remettant en cause ces logiques. Au Canada, le taux de propriétaires augmente ; et même si le fait d'être marié multiplie par cinq ses chances d'être propriétaire, les nombre de ménages

¹⁰ André a été en couple avec un homme qui était son voisin pendant plusieurs années ; Geneviève est en couple depuis un an avec une femme qui vit à Québec ; Pedro est en couple depuis 13 ans avec un homme qui vit à 2h30 de route de Montréal où il réside.

¹¹ Pour l'article cité, Marc Breviglieri s'appuie sur une enquête sur les sans-abris pour montrer « *ce qui se joue à partir de cet espace familial habité et de son altération ou sa ruine* » en termes d'« *épuisement capacitaire* ».

unipersonnels qui achètent un bien immobilier augmente plus rapidement que les autres types de ménage, surtout dans les centres-villes et encore plus pour les femmes. L'enquête menée par Damaris Rose sur l'accès à la propriété des ménages solos montre que ceux-ci associent la propriété à une forme de stabilité matérielle et personnelle, au fait d'être « adulte » mais aussi qu'au-delà d'un toit, ils cherchent un « chez-soi ». Ce projet répond à un besoin d'autonomie qui renforce l'estime de soi, la fierté, le sentiment d'être responsable ou encore celui d'avoir un plus grand contrôle sur son environnement immédiat « *se référant surtout aux possibilités d'aménagement et d'embellissement intérieurs* » (Rose, 2009, p. 100). Enfin, l'accès à la propriété semble renforcer un sentiment de sécurité personnelle, notamment chez les femmes. Toutefois, cette enquête a été réalisée auprès de propriétaires de condominiums (« condo » dans le langage courant) ; l'auteure précise que les résultats doivent être appréciés à la lumière de ce que représente ce type de logement « *à mi-chemin entre l'appartement et la maison qui implique moins de responsabilités et moins d'entretien que dans le cas de la propriété d'une maison unifamiliale* » (Rose, 2009, p. 85).

Chez nos enquêtés, l'accès à la propriété ou le fait de l'envisager marque en effet un lien très fort avec le sentiment de stabilité. Les enquêtés font ainsi référence à leurs capacités financières et, de fait, professionnelles : tandis que Juan attend sa titularisation pour prévoir l'achat d'un appartement, Eva trouve une sécurité dans la prévisibilité financière du coût de son crédit mensuellement, ce qui lui procure « *un certain équilibre* ». Romain envisage quant à lui sa stabilité dans un rapport au temps beaucoup plus long. Être propriétaire lui permettra en effet de compenser un éventuel défaut de retraite : « *on appelle ça faire du capital, c'est mal (rires) mais au bout d'un moment tu te dis...* ». Cette stabilité matérielle correspond aussi à la manière dont on est soutenu par son entourage : les parents sont ici d'une aide précieuse, à la fois par le soutien en amont (Elodie vit chez ses parents au début de sa vie professionnelle, épargnant suffisamment pour acheter son appartement plus tard) ou dans le quotidien (Charlotte vit dans un appartement acheté par ses parents : « *c'est quand même pratique parce que si j'ai plus de sous, je suis pas à la rue (rires) ! J'ai pas la pression* »).

De manière beaucoup plus symbolique, l'accès à la propriété peut répondre à un très fort besoin physique de se sentir « *ancré* ». « *L'âge avançant* », Alexis (30 ans – Montréal) souhaite une stabilité qui passe avant tout pour lui par le besoin d'acheter un appartement, « *la brique ouai, j'ai besoin de ça* » pour « *commencer à développer des choses* », l'envie de « *vagabonder* » disparaissant au profit de celle de s'« *installer dans une ville* » ; c'est une

double attente de stabilité et d'appropriation d'un appartement qui se traduit ici, « *de le transformer, que ce soit à mon goût* ». Architecte de métier, il déplore en parallèle le mauvais état du bâti montréalais « *qui s'effondre de partout* », lié à une très mauvaise qualité de la construction ; aussi, son projet d'investissement ne se fera pas dans cette ville. Cette perspective d'installation correspond aussi à Elodie. Parisienne d'origine, elle fait ses études en Belgique, déménage dans le sud de la France pour démarrer son activité professionnelle et s'installe finalement dans la région grenobloise où elle vit depuis une dizaine d'année : « *je me suis sentie bien donc j'ai décidé d'investir et de devenir propriétaire dans la région* ». Se sentir bien quelque part s'accompagne pour elle, comme pour d'autres, et assez logiquement de l'accession à la propriété.

La plupart des enquêtés vivent ainsi cet ancrage positivement : « *ça m'oblige à une certaine stabilité, des fois je me dis « oh ben tiens j'en ai marre de Lyon, je pourrais aller vivre à Marseille » puis en fait bon c'est tellement plus compliqué, enfin il y a peut-être quelque chose d'un peu symbolique où je me sens enraciné ici* » (Eva).

Malgré tout, d'autres, attachés à leur sentiment de liberté et à l'envie de bouger, ne souhaitent pas « *s'engager* » par ce biais-là (Emmanuelle). Dans un travail sur l'ancrage identitaire, Elsa Ramos remarque que beaucoup d'individus semblent attachés à des « *espaces fondateurs* » (la maison, ville ou région des parents par exemple) mais que cela ne concerne pas tout le monde : « *d'autres ancrages peuvent être assez significatifs pour que l'individu ne se sente pas « déraciné » quand il déménage* » (Ramos, 2006, p. 24). Le type des « *détachés* » correspond à ceux qui sont issus des milieux plus aisés et intellectuels au fort capital scolaire, entretenant des relations fortes avec leur famille « *où les relations d'égal à égal sont favorisées* » (2006, p. 206). Aussi pourrait-il être pertinent de poursuivre l'analyse de ce sentiment d'être ancré à un territoire à l'aune des caractéristiques sociodémographiques de nos enquêtés.

b) S'approprier son « chez-soi »

Un enquête de Damaris Rose montre en outre que les sentiments positifs à l'égard de l'habiter chez les propriétaires passent par des techniques d'appropriations, celles qu'envisagent Alexis par exemple qui veut un « *chez-lui* » « *à son goût* ». Au-delà de la question de la propriété, le sentiment d'être chez soi se traduit par un aménagement de son espace qui vise à faire correspondre son intérieur à l'image que l'on a de soi – ou celle que l'on

veut donner, comme une sorte de reflet. Lexie faisait part de son plaisir de pouvoir organiser ses pièces en fonction de ses envies (chap. IV) ; Pedro explique son plaisir de pouvoir aménager son intérieur comme il le souhaite au sortir d'une relation conjugale douloureuse pendant laquelle il vivait chez son conjoint (« *il fallait vraiment, j'avais vraiment besoin de vivre chez... De, d'habiter chez moi, ou de vivre chez-moi* »). Ludovic profite de sa séparation pour s'installer dans son appartement, installation qui passe par une période d'investissement très fort dans sa décoration : « *bon ça fait un peu bonbonnière, il y en a partout mais je crois que j'avais envie de revivre dans une chambre d'ado, même à 40 ans, ça me correspond* » ; son discours sur l'aménagement peut être mis en parallèle avec celui de sa vie personnelle : il explique avoir connu une période intense de rencontre au début de sa séparation (« *au début c'est la fête du slip* »), étape qu'il estime nécessaire tout autant que sa durée réduite dans le temps. Comme pour ses aventures, son rapport à la décoration s'apaise avec le temps : « *petit à petit, hop, j'enlève, je reviens à un truc plus raisonnable mais j'avais besoin de passer par là, c'était une manière aussi de me connaître et de me connaître seul* ».

Du reste, ces discours de l'appropriation concernent surtout chez les plus âgés de nos enquêtés, comme si, les années avançant, on observait un repli d'une fréquentation très intense des espaces de socialisation de la ville vers son intérieur ; plus « investit », dans tous les sens du terme, son intérieur devient alors plus soigné. Xavier Leloup montre à cet égard « *le faible investissement matériel du logement* » des jeunes solos bruxellois, qui correspond plus à une manière de considérer son domicile comme un entre-deux dans son parcours de vie qu'à une « *négation du chez-soi* » (Leloup, 2009, p. 235).

c) Le sentiment de sécurité comme rapport au temps

Se projeter dans un logement c'est aussi pouvoir projeter sa vie, ses envies, ses aspirations, ses amitiés. Cela apparaît nettement quand cette sécurité est menacée. Nathalie, en cours de séparation, est très incertaine sur ses possibilités de continuer à vivre dans la maison achetée avec son mari. Son désir de continuer à occuper la maison (notamment pour ne pas perturber les habitudes de sa fille) est contrarié par les arrangements matériels parfois difficiles avec son ex-conjoint. Le fait de ne pas savoir où elle va habiter dans six mois (cette « *épée de Damoclès* ») complique ses projections professionnelles (« *est-ce que je cherche plus un boulot à Lyon ?* »), familiales (« *je sais même pas où ma fille va faire sa prochaine rentrée scolaire* ») dégradant beaucoup son sentiment de bien-être et augmentant par ailleurs son stress.

La durée d'occupation d'un logement constitue par ailleurs, pour la majorité des enquêtés un gage de stabilité qui s'étend aux autres domaines de la vie : au fond, être stable dans un logement c'est faire la preuve d'une stabilité qui s'applique à l'ensemble de sa vie, professionnelle, matérielle, personnelle. Mais d'autres revendiquent une stabilité « *émotionnelle* » dans leur vie qu'ils n'attachent pas au fait de résider longtemps à la même place : « *je suis bien avec qui je suis, je suis bien avec qui je m'en vais, je suis bien avec tout ça puis le reste c'est juste un lit et une cuisine* » (Cynthia). On remarque néanmoins que l'âge avançant, la tendance à vouloir s'ancrer dans un territoire devient plus forte, plus pressante. Aussi les jeunes formulent-ils plus de projets de mobilité que les plus âgés de l'échantillon ; c'est aussi ce que note Damaris Rose dans l'accession à la propriété où « *les acquéreurs plus âgés semblent plus enclins à voir la copropriété qu'ils ont acheté [...] comme le chez-soi où ils s'installeront sur le long terme* » (Rose, 2009, p. 96).

B - *Ces liens qui attachent au territoire*

Nous venons de montrer comment se construit le rapport au chez-soi chez les solos, en termes de sécurité, de bien-être, etc. Le rapport au logement des enquêtés est central dans cette recherche : ils entretiennent des rapports ambigus à la solitude résidentielle, souvent bien vécu mais parfois pesant. Le sentiment d'appartenir à un espace et de d'y sentir en sécurité est très corrélé avec les liens noués à partir de celui-ci. Cela signifie concrètement que le besoin de liberté et d'indépendance dans l'espace du logement¹² (voire d'anonymat dans l'espace de la ville, nous y reviendrons) va souvent de pair avec la volonté d'entretenir des relations sociales même lointaines dans son espace résidentiel. Parfois même, c'est son propre positionnement face à ses choix de vie et ses projections qui transparaît dans le rapport à la ville. Ariane est dans une période de sa vie en questionnement (d'un point de vue professionnel, résidentiel, conjugal) au moment de l'entretien ; elle associe la ville à cette dynamique de vie à laquelle elle ne se sent pas appartenir : « *quand t'es en recherche d'emploi aussi, t'appartiens pas encore à une entreprise ou à un milieu de travail, tu t'sens un peu moins dans la vie, dans la ville* ».

¹² Le chapitre IV montre néanmoins un rapport contrasté à ce sentiment de liberté. Les mères en solo sont ainsi beaucoup moins attachées à cette liberté, déplorant au contraire un manque de soutien au quotidien dans le soin apporté aux enfants.

Ce sentiment de sécurité, d'être chez-soi repose donc beaucoup sur les liens créés dans son immeuble, son quartier, sa ville, sur le fait d'avoir « *créé sa base* » (Pedro), faisant écho tout autant aux possibilités professionnelles qu'aux amitiés nouées. Quelques enquêtés mentionnent ainsi les coopératives d'habitation comme moyen de se prémunir de la solitude résidentielle, de renforcer son sentiment de sécurité ou plus généralement de construire des liens plus forts avec les gens qui vivent autour de chez-soi. Geneviève tire un bilan très positif de son expérience dans ce type de logement¹³ dont l'organisation lui permet de développer des liens forts avec les autres propriétaires qui atténue son sentiment de solitude et accroît son sentiment de sécurité ; elle partage aussi des liens plus lointains avec d'autres, qui participent aussi de son expérience positive, comme la présence de l'« *espace de socialisation* » de la cour intérieure dans laquelle elle peut s'installer avec « *une bière et un sac de chips* » tout en sachant qu'elle sera rejointe par un voisin. Vivre dans la « coop » lui permet de participer au projet de résidence qu'elle partage, dans ce cadre, avec d'autres artistes avec lesquels elle se sent « *unis* » : « *je vis seule dans mon appartement mais je me sens toujours en lien avec les voisins, il y a quand même une super belle cour qui favorise vraiment le fait de se voisiner, puis on développe des affinités avec certaines personnes de nos voisins qui deviennent nos amis finalement* ». C'est dans cette même perspective de socialisation qu'Eva (39 ans), lassée de vivre seule, envisage cette solution (« *il y a une petite part de collectif, il y a un peu le côté reconstitution d'une grande famille et dans l'habitat* ») ainsi qu'Ariane qui trouve important d'être plus « *impliquée* », d'avoir plus « *d'interactions sociales* » dans le cadre résidentiel, ou que Catherine. Le type de résidence en coopératives de logement est particulièrement développé en Amérique du Nord et les sociologues, notamment québécois, notent que ces modalités résidentielles sont particulièrement choisies par les femmes, dans l'idée de « *stabiliser leur situation résidentielle* » (Rose, 2018, p. 68). Sans doute peut-on voir dans ces observations un rapport avec les différences genrées dans les manières de « faire du lien » ; dans le couple en tout cas, les femmes se voient traditionnellement attribuer l'entretien des réseaux proches du foyer, les voisins notamment (Héran, 1988a). Les données de cette enquête ne permettent pas d'aller plus loin dans ce sens, mais nous pourrions émettre l'hypothèse que les femmes, plus

¹³ Il apparaît important ici de remettre la définition d'une coopérative d'habitation déjà mobilisée dans le chapitre IV (site cooperativehabitation.coop) : « *regroupement de personnes qui a pour principal objet de faciliter à ses membres l'accès à la propriété ou à l'usage d'une maison ou d'un logement. Il s'agit d'une entreprise privée, à but non lucratif, dont les gestionnaires, soit les membres résidents, en gèrent collectivement les affaires afin de se donner un milieu de vie sain et sécuritaire qui répond aux besoins des individus en matière de logement* ».

attachées aux liens de voisinages, voient dans la « coop » une manière de réaliser cette aspiration.

Le territoire est autant d'occasion de nouer des liens avec ceux qui y vivent. Parmi les enquêtés, deux mères en solos entretiennent un rapport au parc de leur quartier très similaires. Ana et Charlotte ont chacune un enfant, qu'elles élèvent seules la majorité du temps¹⁴. Les enfants en bas-âge conditionnent aussi fortement leur rapport à l'espace, les mères se déplaçant sur de plus courtes distances : aussi le quartier est une ressource centrale pour elles en termes de possibilités d'activités et de rencontres. Le parc agit comme support de rencontres entre parents : « *les enfants jouent, on les a à l'œil et nous souvent on est à côté on discute...* ». Par la fréquentation de cet espace, ces mères en solos nouent des liens, de simples connaissances, ou d'amitiés qui s'exportent ensuite hors des limites du parc. Au fil du temps, les sorties au parc deviennent centrales dans leur quotidien : « *on se retrouve tous, le même groupe après l'école tous les soirs on loupe pas, moi je loupe pas le moment, j'aime pas l'hiver justement pour ça, parce que l'hiver on rentre souvent chez nous* » (Ana), « *on sort de l'école, systématiquement on va au jardin de ville, depuis qu'il a des copains par ici on peut passer, de 4 heures à 6 heures dans le jardin de ville à jouer, voilà... C'est vraiment un endroit central* » (Charlotte). Ces rendez-vous quotidiens s'organisent sans anticipation, par la force des choses, la plupart du temps ; mais ils sont parfois provoqués, Ana et Charlotte échangeant au fil du temps les numéros de téléphone avec d'autres parents pour se prévenir des indisponibilités ou des heures de rencontre, notamment les week-ends. Le rapport des mamans en solo au parc permet surtout de mettre en lumière les modes de sociabilités spécifiques aux parents. En effet, les enfants semblent jouer le rôle de « facilitateurs » dans l'intégration des enquêtés à leur quartier et leur territoire. La fréquentation d'endroits et d'activités spécialement dédiés aux enfants et aux parents (le centre social pour Ana par exemple), souvent à proximité de leur lieu de résidence, multiplie les occasions de rencontre. Ces liens se tissent parfois même sans le recours à un lieu spécifique comme c'est le cas pour Frédéric, vivant dans un quartier plus résidentiel, et dans lequel ses filles n'évoluent plus toujours sous sa surveillance : les amitiés nouées entre ses filles et les « *petites voisines* » l'amènent à tailler un passage dans sa haie pour faciliter la circulation entre les deux jardins, nouant par la même des contacts avec les parents.

¹⁴ La fille d'Ana va un week-end sur deux chez son père ; le fils de Charlotte ne connaît pas son père.

Aussi, beaucoup d'enquêtés voient leurs possibilités de mobilité entrer en opposition avec leur fort sentiment d'ancrage territorial, et en fait, surtout amical, même hors de l'arène de l'immeuble ou du quartier : « *quand tu changes de ville, ben tu casses tes cercles d'amis* ». Eloïse aspire à passer « *une tranche de vie à la campagne* » notant alors : « *mais le grand dilemme [...] c'est comment faire pour lâcher tout ce réseau que j'ai au niveau amical, professionnel, enfin j'ai un tel réseau aujourd'hui, dès que j'ai besoin de quelque chose je le trouve vite ou si j'ai envie de voir quelqu'un ça se fait assez facilement* ». La mobilité, même choisie, est de fait parfois assimilée à un déracinement comme le dit Louis, qui a demandé sa mutation de Paris à Lyon à 38 ans, à l'origine d'un fort sentiment de solitude au début. C'est ainsi que des enquêtés, Geneviève par exemple, choisissent le quartier dans lequel ils s'installent en fonction des gens de qui ils sont le plus proches et qu'ils pourront donc fréquemment rencontrer. Pour ceux qui ne parviennent pas à s'ancrer, le regard sur la ville et sur les potentialités de rencontre qu'elle offre est plus dur. Alexis (30 ans, Montréal, a grandi en Belgique), hypersociable, n'arrive pas à nouer de liens d'amitiés à Montréal, ce qu'il associe d'une part à une culture québécoise différente mais aussi aux dynamiques urbaines de la ville : « *on dirait que les gens viennent faire leurs études ici puis s'en vont, on dirait que c'est juste une ville de passage* ». Cette résonance entre le territoire et les liens créés se traduit parfois, à l'inverse, par un sentiment de lourdeur, qui grève son propre bien-être ; c'est le cas de ceux qui ont des parcours tumultueux, ponctués de relations conflictuelles, douloureuses. Dans ce cas, quitter un territoire, c'est quitter ce lourd ancrage. Christelle quitte ainsi le village dans lequel elle s'est installée avec son mari après sa séparation : elle dit s'être beaucoup investie dans la vie locale et se trouve d'autant plus désemparée quand sa séparation chaotique la prive des soutiens qu'elle pensait trouver dans cet espace. La région lyonnaise dans laquelle elle s'installe avec ses enfants représente un « *espace neutre à partir duquel on pouvait tout reconstruire* » : loin de sa famille, elle se saisit de cet « *élan à la fois pour [elle] et pour les enfants de « ça y est on se pose quelque part et on va repartir à zéro, ici* » ».

Se sentir « chez-soi »

Ce que montre l'enquête c'est que le rapport des solos à leur environnement se construit beaucoup sur la notion d'appartenance : ce qui compte, donc, c'est de se sentir appartenir à un lieu. Néanmoins, l'âge et le statut familial sont deux caractéristiques qui permettent de largement moduler ce sentiment d'appartenance : en effet, les plus jeunes semblent beaucoup moins attachés à ce sentiment d'appartenance à l'environnement urbain immédiat, nous y

reviendrons un peu plus loin. A l'inverse, les plus âgés ou les parents en solos y attachent une grande importance.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des relations sociales et sensibles au quartier donne parfois aux enquêtés l'impression de vivre dans un quartier avec une identité spécifique, identité qui leur correspond : le territoire donne alors un peu à voir de l'individualité de chacun. Annick Germain, questionnant le rapport des ménages solos à leur quartier (Germain, 2009), remarque qu'ils semblent d'abord choisir un quartier avant de choisir un logement. La notion de quartier ne fait pas référence à un découpage administratif du territoire. Il correspond plutôt à l'attachement sensible des individus à leur environnement proche et moins proche. D'un point de vue littéraire, Georges Perec décrit ainsi le quartier : « *portion de la ville dans laquelle on se déplace facilement à pied ou, pour dire la même chose sous la forme d'une lapalissade, la partie de la ville dans laquelle on n'a pas besoin de se rendre puisque précisément on y est* » (1974, p. 79) ; c'est à cette dimension sensible à laquelle nous allons nous attacher également. L'histoire de Charlotte est très illustrative à cet égard. Arrivée à Grenoble une dizaine d'années plus tôt, elle vit dans le quartier du centre-ville, où ses parents investissent dans un appartement qu'elle occupe. Elle développe néanmoins des liens très forts avec un autre quartier, plus lointain, notamment pendant les trois premières années de son fils qu'elle lève seule sans travailler¹⁵. Elle y fréquente les infrastructures et noue des amitiés qui comptent beaucoup pour elle, et ce sont d'ailleurs celles qui constituent des « *vraies amitiés* » à son sens, ceux avec qui elle part en vacances et en week-end, même si, par l'éloignement géographique, ce sont ceux qu'elle voit le moins (comparativement aux copains du centre-ville avec lesquels elle noue des relations plus « *superficielles* »). Ce qui distingue ici ses « vraies » amitiés, c'est le sentiment de partager des valeurs communes, au niveau éducatif notamment, d'être « *plus proche* », comparativement à ses copains du centre-ville de qui elle se sent un peu différente, par son niveau de vie (elle s'estime plus pauvre), sa manière de consommer : « *des fois je me dis « ohlala, on est quand même... dans d'autres mondes »* ». Son positionnement témoigne bien du lien qu'il peut exister entre un quartier, un territoire et des valeurs, en tout cas telles qu'elles peuvent être perçues.

¹⁵ Charlotte fait partie de la vague d'enquête grenobloise, celle pendant laquelle je demandais aux enquêtés de réaliser une carte mentale de leur quartier. Dans l'entretien, au moment où je lui demande de dessiner la carte de son quartier, les points d'intérêts, qu'elle fréquente, etc., sa première réaction

Parmi ces éléments qui participent au bien-être et parfois même à celui de se sentir chez-soi, la question de la reconnaissance est centrale. L'enquête auprès des étudiants de Sciences Po (Duthy, 2014) avait déjà montré comment le fait de reconnaître et d'être reconnu par ses pairs au sein des couloirs de l'institution participait au fait de se sentir « bien » et « chez-soi ». De la même manière, connaître du monde dans son quartier, notamment les petits commerçants, avoir des habitudes dans les services et les magasins sont des aspects vécus positivement. L'adjectif « humain » (un quartier humain, une ambiance humaine) est souvent employé pour souligner cet aspect de la proximité relationnelle. Le travail d'Annick Germain montre en effet que les premiers aspects positifs du quartier que les ménages solos évoquent tournent autour de l'idée de « proximité » des services, des activités, etc. : « *on est donc loin d'un discours valorisant la mobilité* » (Germain, 2009, p. 204). Elodie vit cette expérience de reconnaissance de manière très intense : ses journées¹⁶ se rythment des visites à domicile de ses patients essentiellement dans son quartier dans un périmètre assez large (2 kilomètres autour de chez-elle). Aussi, elle connaît très vite beaucoup de monde autour de chez elle, rendant ses déplacements « privés » plus longs, ce qu'elle trouve par ailleurs agréable : « *ça a un côté vachement sympa c'est que je connais vraiment toutes les rues de [sa ville], je connais beaucoup de gens, c'est difficile de faire les courses (rires) [...] je suis assez vite arrêtée par tout le monde* ». Ce qui est « *plaisant* » et « *important* » pour elle, c'est de ne « *pas être anonyme dans une grande ville* ». Cette proximité relationnelle manque à l'inverse pour ceux qui vivent dans un quartier « *un peu froid* ». C'est le cas de Renaud dont le quartier proche du centre-ville est surtout proche d'une grande zone commerciale « *assez impersonnelle* », qui manque de « *petits commerçants* » et de vie de quartier (« *les gens ils dorment et ils s'en vont ! C'est pas très vivant* »). L'appropriation de l'espace est aussi liée à un sentiment de proximité avec son environnement. Savoir qu'il existe des commerces et des activités accessibles en quelques minutes à pied ou à vélo est très souvent mentionné comme un élément d'appréciation positif de son quartier ; c'est encore plus souvent mentionné comme un critère dans le choix d'un quartier (sa centralité) pour ceux qui ont déménagé ou qui projettent de le faire. Cette proximité se vit sur deux plans différents : si l'accès rapide à pied est important, le fait de pouvoir circuler à vélo et de se rendre dans ses lieux d'intérêts dans un temps relativement court

¹⁶ Elle exerce une profession médicale en libéral

compte tout autant. Le vélo est donc, autant que la marche à pied, un élément important du rapport à l'espace des urbains.

En ce sens, le déménagement et les premiers temps passés dans un nouvel environnement, ville ou pas, peuvent être déstabilisants. Débarqués dans un nouveau lieu, certains enquêtés disent ressentir momentanément un très fort sentiment de solitude (nous l'avons montré dans le chapitre IV), comme le raconte Cynthia à propos de son arrivée à Montréal où elle n'a pas beaucoup d'attaches : « *je connaissais pas grand monde, c'était assez solitaire, puis tu connais pas non plus où habiter, où aller voir, puis tout ça, tu te promènes mais tu ères un peu ! T'es comme (chante) « La, la, la, la, la ! J'sais pas j'm'en va où, j'sais pas j'fais quooooii ! », puis t'essayes de trouver des repères* ». Cette sensation est décrite par Georges Perec à propos de la déstabilisation produite par la visite d'une ville inconnue : « *aucun lieu ne se laisse rattacher à un souvenir, à une émotion, à un visage* » (Perec, 1974, p. 88). Il est également possible de se sentir étranger en un lieu que l'on a beaucoup fréquenté et que l'on ne fréquente plus. Le coin, le quartier devient d'autant plus étrange que l'on ne reconnaît plus les lieux que l'on fréquentait autrefois, que l'on a perdu ses repères et naît alors le sentiment d'être étranger dans sa propre ville. Concernant les aspects spécifiquement liés à la sécurité physique, les enquêtés en parlent finalement assez peu, ni même les femmes dont on sait pourtant que les enjeux liés à leur sécurité dans l'espace public sont très importants. Ce qui ressort néanmoins nettement c'est une très forte mise en valeur du sentiment de sécurité ressenti par les Montréalais, surtout et essentiellement de la part des expatriés. Montréal constitue pour eux un havre de paix dans lequel ils se sentent en sécurité à toute heure du jour et de la nuit, contrastant avec le sentiment d'insécurité physique ressenti dans les villes de leurs pays d'origine (en France pour la plupart, sinon Belgique ou Brésil).

On voit ici comment l'ensemble des liens noués à partir du territoire contribuent au bien-être des enquêtés, par le sentiment de « se sentir appartenir » à un lieu, à une dynamique, en sécurité ; Ana dit ainsi se sentir très intégrée à son immeuble, son quartier, ce qui contribue au fait de se sentir moins seule : « *le fait que je sois seule avec elle [sa fille], ben c'est chouette de me dire que ben je peux avoir des gens que je connais en bas de chez-moi* ».

C - *L'espace urbain, entre anonymat et émancipation*

L'une des caractéristiques de nos enquêtés est qu'ils résident dans l'espace urbain : comment peut-on alors penser leur rapport à *l'écologie* à travers ce contexte spécifiquement urbain ?

Les enquêtés établissent une distinction assez claire entre ce que représente pour eux le fait de vivre dans une grande ville voire dans une métropole, associée au mouvement et à une intense activité sociale et culturelle mais aussi à la liberté et à l'indépendance, et la

Encadré n°14 - Interroger le rapport à son environnement proche (quartier, ville)

Le dispositif initial d'enquête prévoyait d'interroger les enquêtés sur la manière dont il s'inscrivait dans *l'écologie* de leur ville à travers la réalisation d'une carte mentale. Ce dispositif a été testé sur tous les enquêtés grenoblois. Ils avaient pour consigne, pendant l'entretien, de dessiner leur quartier et d'y placer les points de repères importants pour eux. Cette technique d'enquête n'a pas été reconduite car l'exploitation des résultats s'avérait difficile. Mais ce sont eux malgré tout qui ont le plus été amenés à s'exprimer sur ce rapport au quartier et à la ville ; aussi, beaucoup de verbatims mobilisés ici sur ce thème leur reviennent. Par exemple, le nœud « quartier » est constitué à environ 80% de verbatims que l'on peut associer à des grenoblois.

« campagne », les petites villes ou villes de taille moyenne, qui symbolisent les valeurs familiales, conjugales et individuelles « traditionnelles ». Parfois même la « campagne » représente dans leurs aspirations une étape du parcours de vie plus associée à la maturité.

Et en effet, les verbatims qui traitent du quartier urbain ou de la ville de manière générale font d'abord référence aux potentialités d'activités qu'ils offrent¹⁷ (Figure 34) et cela rejoint l'idée communément partagée qu'une ville, « ça bouge ». Ce dynamisme se traduit par les nombreux

commerces et services à proximité, les possibilités de rencontrer du monde, les activités et événements ponctuels et réguliers dont le marché, très fréquemment cité. Mais plus souvent encore, le dynamisme se traduit par un croisement de ces différentes potentialités : c'est la fréquentation de lieux qui favorisent la rencontre et, en retour, les sorties avec des amis qui encouragent à la fréquentation et la découverte d'autres lieux.

¹⁷ Le nœud « sorties-activités-vacances-hobbies » et le plus relié au nœud « quartier » ainsi qu'au nœud « rapport à la ville »

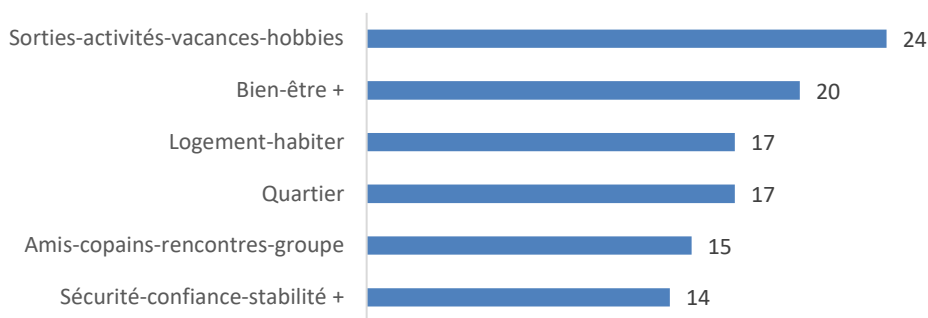


Figure 34 – Thèmes les plus reliés à celui du rapport à la ville

La ville détient par ailleurs ce pouvoir rassurant de pouvoir se noyer dans la foule pour éviter les douloureux moments de solitude. La technique d'évitement du dimanche soir de Ludovic, c'est de fréquenter les restaurants et snacks de son quartier : *« il y a un côté un peu rassurant du Mac Do du dimanche soir, où la ville est vide, où il y a personne, et tu trouves 3 péquins qui sont là. Même après, j'avais trouvé que les gens faisaient ça aussi rue Pasteur là, dans le quartier chinois, ils allaient manger des bo-buns, et je me retrouve avec des familles asiat où ils étaient 20 et j'ai fait ça hein, juste pour pas être seul »*. Or, il arrive que la densité de population ne compense pas l'absence de liens *« qui comptent »* et pour qui l'on compte en retour, moments malheureux de solitude dont Jean-Claude¹⁸, 75 ans, fait l'expérience parfois à Lyon ; au cours de la discussion, il me dit aimer la ville, s'y promener mais regretter *« cette solitude de la ville que l'on sent quand on marche seul »* : *« on est tous là en grand nombre mais on est définitivement seul »*.

Ces activités ne sont pas de même nature pour tous et selon les moments... Les plus jeunes, les célibataires ou les plus âgés sans enfants mettent plutôt en avant les possibilités de sorties le soir, le week-end : les bars, restaurants, cinémas, etc. notamment dans l'hyper-centre. Trois enquêtés (Cécile, Elodie et Vincent) vivant dans l'agglomération grenobloise signalent ainsi apprécier leur logement aussi parce que, proche du centre-ville de Grenoble, il permet de s'y rendre facilement pour la soirée : *« quand t'as notre âge tu brasses pas mal donc tu connais moins les gens de ton quartier, non pas que tu sois asociale mais parce que t'es plus tourné vers l'extérieur, tes amitiés »* (Cécile, 28 ans). Les plus âgés ou ceux qui ont des enfants développent plutôt un rapport de proximité avec leur territoire, préférant les marchés, les

¹⁸ Jean-Claude dont nous avons déjà parlé est un solo rencontré dans le cadre d'une observation participante à la réunion mensuelle de l'« Association Française des Solos ».

commerces proches. C'est déjà ce que note l'enquête de Jean-Yves Authier sur les manières d'habiter son quartier (Authier, 2002) : les plus jeunes ont plus tendance à investir les différents espaces de la ville, ils sont plus mobiles dans l'environnement urbain.

Cela permet d'alimenter l'idée que les potentialités d'activités dans la ville semblent particulièrement adaptées au mode de vie et aux attentes des ménages en solos. La ville correspond ainsi à des pratiques de sociabilités qui évoluent, sinon avec le statut conjugal et familial, avec l'âge, les sociabilités se tournant de plus en plus vers les espaces « *privés* » et autour de relations plus étroites (Bergström, Courtel et Vivier, 2019, p. 91). Par ailleurs, la ville recèle dans sa symbolique un idéal d'émancipation dont témoigne Emmanuelle par son installation dans la métropole lyonnaise. Pour beaucoup d'enquêtés, notamment les plus jeunes et ceux qui ont grandi dans des régions plus rurales, l'espace urbain voire hyper urbain représente en effet un idéal d'autonomisation, de liberté et d'expression de son individualité, à l'opposé d'une vie normée, traditionnelle, associée à la campagne – le sens que recouvre le terme de campagne étant très variable selon les enquêtés. Ces discours s'orientent en fait entre deux pôles idéal-typiques de l'organisation du territoire, du plus « moderne » au plus traditionnel. Ce sont ces raisons qui poussent Cynthia à quitter sa région natale pour Montréal sans projet de retour, sa ville d'origine ne correspondant plus à ce qu'elle estime être devenue : « *c'est plus moi, c'est plus ce que je suis, c'est 13 000 habitants, on arrête pas de niaiser, mais y a la rumeur, si je fais une niaiserie tout le monde va le savoir, puis mon père va être au courant dans le matin-là* ». Ce qu'elle trouve dans l'espace urbain c'est un espace où elle ne se sent pas jugée, que cela concerne ses pratiques sociales, ses attitudes ou ses choix vestimentaires. Cet idéal d'émancipation semble d'autant plus important pour les femmes que ce sont elles sur qui pèsent le plus lourd les injonctions en termes de pratiques de rencontres et de sexualité. *In fine*, la ville garantit une distance suffisante d'avec les proches – notamment la famille – susceptibles d'émettre un jugement. Amina grandi dans le sud de la France où ses parents vivent toujours, fait ses études à Grenoble et rejoint finalement Montréal quelques années auparavant ; ce déménagement est pour elle libérateur, la proximité géographique de son lieu d'étude avec sa ville d'origine la retenant auparavant de « *vivre pleinement* » sa vie, sur des questions sexuelles ou de drogues : « *je sais que je peux faire ce que je veux. Alors qu'à partir du moment où je suis à côté de ma famille, [...] ils ont un truc à dire sur tout ce que tu fais* ». A l'inverse, sa vie montréalaise lui laisse le sentiment d'une « *liberté... hallucinante* ». Dans son enquête sur l'utilisation des sites de rencontre, Marie Bergström produit des résultats

qui alimentent cette idée de l'existence « *d'un modèle féminin qui dicte une certaine retenue sexuelle* » (Bergström, 2019, p. 183). Elle note ainsi que le recours aux sites de rencontre permet aux femmes de nouer des relations hors des cercles traditionnels de sociabilité, leur permettant de « *vivre des histoires peu légitimes tout en gardant une image sexuellement modérée face à l'entourage* » (Bergström, 2019, p. 184).

Néanmoins, les enquêtés ne nourrissent pas toujours une adhésion totale aux modalités de sorties et de socialisation que leur offre le contexte urbain, certains nourrissant même le désir de quitter la ville pour un ailleurs plus calme, plus posé, plus mature, que symbolise la campagne. Ce retour à la tranquillité vient aussi souvent avec une progression des parcours de vie. L'âge avançant, les enquêtés expriment de moins en moins le besoin d'« hyperactivité » que propose la ville. Pour certains, c'est l'âge de la retraite qui vient signer la fin du mode de vie urbain (Lexie, 37 ans ; Renaud, 41 ans). Pour d'autres, il s'agit plutôt de la fin d'une étape dans son parcours biographique. Eloïse envisage de s'installer un jour à la campagne : « *avec les petits, je vois pas trop de sens de vivre sur le bitume* ». Antoine quant à lui associe très clairement le projet d'habitat à la campagne comme une aspiration à fonder une famille. Lassé de l'effet hypersocialisant de sa vie à Lyon, il envisage un « *renoncement à un certain rythme de vie* » après des années de sorties, de rencontres sexuelles et amoureuses ; il espère trouver dans ce milieu moins urbanisé une forme « *d'apaisement* ». Ce chemin se fait parfois dans l'autre sens... Emmanuelle vit en couple pendant plusieurs années à la campagne ; le projet d'achat d'une maison agit comme un déclencheur chez elle, elle remet en question ses envies, quitte son compagnon, et reste malgré tout dans son village. Deux ans plus tard, elle fait le constat d'un échec et rejoint finalement Lyon dans l'ambition de retrouver une intense vie sociale : « *j'avais l'impression d'être une extraterrestre là-bas, j'étais dans la trentaine, célibataire, au milieu que de jeunes couples installés avec leurs jeunes enfants, qui étaient tous de là-bas, en plus j'étais pas de là-bas et vraiment j'ai essayé quoi* ». Cette distinction de la ville à la campagne est parfois moins « nette », notamment pour ceux qui ont grandi dans un environnement moins urbain. Ceux-ci cherchent alors un compromis dans leur nouvelle installation, ressentant le besoin de vivre dans un quartier plutôt calme, comme André le dit à propos de sa rue : « *j'ai toujours la paix, c'est vraiment tranquille, puis ça c'est un élément du fait que je viens de la campagne* ».

Que nous apprend le discours des enquêtés sur la ville, sur le rapport au quartier ? D'abord, l'ensemble de ces remarques permettent d'abord de mettre en perspective les réflexions de Georg Simmel développées dans *Métropole et mentalités* (Simmel, 1903). Il voit en effet dans les transformations de l'espace urbain au début du XX^{ème} siècle une nouvelle manière pour l'individu qui y vit de se situer par rapport à son espace. A travers la figure de l'étranger, Georg Simmel propose de penser l'homme urbain dans sa forme moderne, plus détaché, plus individualisé, plus singulier. Dans la grande ville, l'individu gagne en « *liberté de mouvement [...], gagne aussi une individualité* » (Simmel, 1903, p. 69). Ce nouveau mode d'être s'oppose à celui d'un groupe au « *stade le plus précoce des formations sociales* », groupes plus restreint et fermé, « *qui n'accorde aux individus qu'une faible marge pour l'éclosion de qualités particulières, la liberté et l'autonomie de leurs mouvements* » (Simmel, 1903, p. 69). Aussi ces revendications d'autonomie apparaissent-elles particulièrement libératrices pour les femmes qui, loin de leur milieu d'origine, y subissent moins la pression à la « bonne conduite » notamment conjugale et sexuelle.

Mais par ailleurs, on observe des dynamiques de toutes natures qui visent à inscrire son existence dans un territoire, à des échelles variables selon la position dans le cycle de vie ou son statut familial. Les enquêtés montrent en fait que leurs pratiques de sociabilités sont très attachées à leur milieu de vie, qu'il s'agisse du quartier ou de la ville dans son ensemble. Se sentir chez-soi passe ainsi par une appropriation de l'espace s'appuyant sur des habitudes, la fréquentation de lieux et de commerces, le tissage de liens parfois de l'ordre de la simple reconnaissance mais aussi sur l'entretien d'un réseau social souvent constitué de ses amis qui ancre les enquêtés sur une « *parcelle dans la continuité infinie de l'espace* » (Simmel, [1903] 1988, p. 162). Aussi, dans la ville, l'univers du quartier reste important pour les urbains qui ne se comportent pas nécessairement comme des individus « blasés », nuanciant les propositions de Georg Simmel.

Conclusion

Animée par le désir de saisir les dynamiques d'individuation des sociétés contemporaines, cette partie conclusive apporte des éléments permettant de mieux comprendre la dimension incarnée de son rapport aux autres et au monde. Interroger ces trois dimensions permet de mettre en lumière les aspects très sensibles du lien aux autres. Les réflexions de Paul

Ricœur permettent de saisir la manière dont l'homme capable se construit aussi d'abord au niveau des « *expériences corporelles primitives* » (Breviglieri, 2012) qui s'applique donc sur la référence au *corps* mais aussi à *l'habité* : « *il y a [...] une dimension primitive de l'expérience sensible fondée et assurée dans une stabilité ou une permanence (mêmeté) sur laquelle le soi ou l'ipséité doivent pouvoir préalablement prendre appui pour s'établir dans la promesse* » (Breviglieri, 2012, p. 42). Aussi l'enjeu de la question résidentielle – tout autant que dans celle du souci vital, son corps ou sa propre mort – se trouve-t-il dans sa possibilité de garantir à l'individu le maintien de ses capacités à agir dans le monde.

Les inquiétudes des enquêtés concernant leur mort montre que quels que soient les profils, l'idée d'être rattaché à quelque chose, de compter pour quelqu'un appartient à ces questions qui traversent tous les enquêtés. Ces manières d'être relié passent particulièrement par le fait d'être bien entouré d'un point de vue familial ou par ses propres enfants, perspectives d'autant plus tragiques pour ceux qui n'en ont pas. Ces réflexions mettent par ailleurs en lumière des différences très genrées dans les processus d'individuation. En filigrane des analyses apparaît un rapport très angoissé à sa solitude, inquiétude qui se traduit aussi dans la perspective de sa disparition. Les hommes apparaissent à ce titre particulièrement fragiles face à l'affaiblissement des liens qui les *supportent*.

Interroger la mort c'est aussi interroger le rapport direct au corps, c'est-à-dire la manière dont les liens sociaux peuvent agir sur la représentation que les enquêtés se font de leur apparence physique et comment l'interaction avec celle-ci peut révéler des processus de rupture, de recomposition biographique – comme le montre le cas de Gabriel – et d'individuation.

Enfin, ce « lien » physique peut être interrogé à travers la question du logement, d'autant plus importante dans le cas des solos qu'elle est le symbole de leur rapport – choisi ou non – à leur environnement. Aussi, les entretiens montrent que si le logement peut jouer un rôle extrêmement important dans le sentiment de sécurité et de stabilité, il en est autant pour le territoire (le quartier, la ville). Ce dernier offre des possibilités de nouer des liens et parallèlement, à l'échelle de l'espace urbain, de ressentir une grande liberté de mouvement, loin des contraintes des espaces de sociabilité traditionnels, la famille notamment.

Conclusion générale

Au terme de ce travail, est venu le moment de revenir de manière transversale sur les résultats et les grands enseignements que l'on peut en tirer... Mais de proposer aussi quelques-unes des pistes qui pourraient permettre de poursuivre cette enquête puisque, comme toute recherche, elle pose peut-être autant de nouvelles questions qu'elle apporte de réponses.

I - Le sentiment de bien-être, un accord entre soi et les autres

1) Être en relation

Puisque l'ambition de cette recherche doctorale était d'éclairer « *le rôle des liens dans la formation de l'individu contemporain et les dynamiques actuelles de leur composition/recomposition* »¹, les entretiens menés questionnaient particulièrement les réseaux relationnels que les solos entretenaient au moment de notre rencontre et tout au long de leur parcours de vie. Le projet de recherche s'appuyait en outre sur l'idée que les travaux sur les indicateurs de bien-être pointaient du doigt un lien très fort du sentiment de bien-être avec l'ensemble de liens sociaux que l'individu était susceptible de nouer ; parallèlement, les individus les plus isolés exprimaient péniblement une satisfaction à l'égard de la vie. Ces pistes de recherche étaient mises en lien avec un ensemble de théories sociologiques et philosophiques (Durkheim, [1893] 2013 ; Simmel, [1908] 2013 ; Elias, [1981] 1991 ; Simondon, [1958] 2005 ; Flahault, 2006) qui amenaient à considérer que l'individu était ontologiquement défini par les relations qu'il pouvait entretenir avec son *milieu*.

Au fil de ces chapitres, nous avons vu à quel point la question des relations sociales était effectivement indissociable de celle de la constitution de l'individu, tout au long de son parcours de vie, qui est entouré par sa famille, soutenu dans le couple ou par les amis, ancré par ses enfants, valorisé dans son travail, reconnu dans son quartier, etc. Les analyses exposées dans le dernier chapitre ont permis de développer ces réflexions autour de l'articulation entre les formes du lien et le sentiment de bien-être, le sentiment d'ancrage, de stabilité, celui aussi de se « sentir chez-soi », qu'il s'agisse de son logement, de son quartier ou de sa ville. En envisageant la mort

¹ Extrait du projet de thèse.

comme potentialité de disparition physique et relationnelle, l'enquête montrait toute l'importance que revêt, pour les solos, l'idée d'exister pour et par autre chose qu'eux-mêmes, de ressentir, pour reprendre l'expression de François Flahault, *le sentiment d'exister*.

2) Les solos, des égoïstes ?

Néanmoins, si les sociabilités apparaissent comme centrales dans la vie des individus, il existe une tension – assez forte chez certains – entre le sentiment de disposer d'une liberté suffisante, liberté à laquelle ils sont très attachés et qui leur donne l'impression d'être autonomes et de pouvoir mener leur vie comme ils l'entendent, tout en ayant par ailleurs l'assurance d'être soutenu dans les moments difficiles. Cela traduit les modalités contemporaines dans la manière de faire du lien pour nos solos. Ceux qui incarnent la figure du solitaire détaché, libre et peut-être même un peu égoïste sont *in fine* moins « libres » des autres, moins « individualistes » que mus par le besoin d'être reconnu dans leur individualité. Aussi ne se mettent-ils pas nécessairement à distance de ceux qui les entourent, dans leurs parcours, dans leur vie de tous les jours. Il apparaît à ce titre des discours d'attachement très forts aux relations amicales. La force de cet attachement peut se comprendre au regard de ce que les amis représentent dans le quotidien de nos enquêtés mais aussi dans la construction de leur identité. Les solos trouvent dans leurs amis des ressources leur permettant d'être soutenus dans leur « quotidien », à défaut de trouver ce soutien au sein du foyer. Mais ces espaces participent par ailleurs à la construction de l'identité de chacun et donnant à voir de leur individualité avec ces « mêmes » qu'ils ont choisi, puisque c'est l'homophilie qui préside à l'organisation des réseaux amicaux. Aussi les amis sont-ils les garants et les représentants de cette identité, l'assurance que les solos ont créé ce « petit monde » qui leur appartient et qui leur permet d'exister.

Il apparaît en outre que ces aspirations à l'autonomie sont plus difficiles à mettre en œuvre pour ceux qui sont déjà les plus isolés. Vouloir être autonome s'avère être plus difficile quand les difficultés familiales, relationnelles, professionnelles se cumulent. Par ailleurs, les plus fragiles, les plus isolés sont ceux qui parallèlement ont le plus besoin d'être soutenu. Aussi, la difficulté est-elle double pour eux : être contraint de demander de l'aide alors même que ces relations, peu nombreuses, sont déjà fragiles.

3) Prendre en compte les modalités contemporaines d'être au monde

Aussi comprendre le bien-être doit-il passer par une meilleure prise en compte de la manière, ou plutôt *les manières*, dont l'individu est relié à la société dans laquelle il vit, liens qui se nouent à des échelles très diverses et dans des espaces différents. Les travaux sur les indicateurs de bien-être doivent être pensés de manière à montrer comment les « éléments » d'une bonne intégration sociale se cumulent entre eux, comment ceux qui sont les plus soutenus sont aussi ceux qui sont le plus susceptibles de nouer de nouveaux liens – « *les relations vont aux relations* » pour reprendre l'expression de François Héran – parce que c'est là qu'ils trouvent les capacités de se socialiser (sentiment de confiance, d'assurance, etc.).

Mais ils doivent aussi prendre en compte les potentialités dont disposent les individus pour s'extraire des contextes relationnels parfois trop pesants, prendre en compte les capacités qu'acquièrent les individus pour s'émanciper, devenir plus autonomes. En somme, le sentiment de bien-être dépend bien d'une tension entre les liens qui soutiennent et les possibilités de faire des choix librement et de mener leur existence comme ils l'entendent.

II - Les solos, des individus « en manque » ?

Dans la construction de notre enquête, cette tension avait présidé au choix du « sujet » à explorer : il s'agissait donc de s'intéresser au mode de vie en solo, ces individus qui vivent seuls, pour comprendre comment leurs liens aux autres s'organisaient autour d'une situation susceptible *à priori* de les isoler.

1) Des rapports contrastés à la conjugalité

L'identification des solos comme une classe de sociabilité spécifique du programme IBEST avait été le point de départ de notre enquête sur l'individualisme, le lien social et la solitude. Il s'agissait d'individus plutôt jeunes, urbains, dont l'installation dans la région était assez récente et comptant par ailleurs plus de divorcés et de séparés aux intenses pratiques de sociabilités « *résolument orientées vers la recherche des autres, hors de chez soi* » (Fargeon et al., 2016, p. 68). Leur satisfaction à l'égard de la vie semblait parallèlement un peu moins élevée que pour d'autres classes de sociabilité. Aussi le rapport faisait-il état d'un certain nombre

d'hypothèses expliquant cette moindre satisfaction, dont une avait trait à des aspirations non réalisées ou déçues concernant la vie conjugale et familiale.

Le chapitre VI a pour objet de dessiner le rapport des solos avec les différents espaces de sociabilité dans lequel il évolue. L'analyse montre à ce titre que ce dont parlent le plus les enquêtés, tous profils confondus c'est le couple, un univers qui est donc au centre de leurs préoccupations. On a vu ainsi cette relation à la conjugalité émerger dans toute sa complexité, se disant, comme les relations avec la cellule familiale, prise dans une grande tension entre le besoin d'épanouissement et celui de se sentir soutenu.

Par ailleurs, nous avons remarqué que le nombre et l'importance des périodes conjugales et célibataires dans les parcours de vie permettent d'expliquer, en partie, les aspirations des individus. En d'autres termes, les aspirations à la conjugalité sont parfois très proches de sa version « classique » impliquant une cohabitation ou le fait d'avoir des enfants. C'est surtout le cas des plus âgés de l'échantillon et/ou de ceux qui, n'ayant jamais vraiment été en couple, sont lassés de leur célibat ; pour eux, les avantages du couple résident surtout dans les possibilités de réaliser ces projets, avant l'épanouissement. Par ailleurs, pour les plus fragiles, le fait d'être en couple présente surtout l'avantage d'une plus grande stabilité matérielle et un plus grand soutien au quotidien face à une existence où se cumulent parfois les difficultés et s'exacerbe le sentiment de solitude. A l'inverse, ceux qui ont déjà vécu une histoire importante correspondent plutôt à la vision hédoniste, comme si après avoir déjà éprouvé les contraintes classiques du couple, on souhaitait n'y trouver que des aspects positifs.

2) « Faire front ensemble devant la vie à mener² »

On observe ainsi parfois une mise à distance de l'idée du couple comme une instance immuable dont l'expérience serait partagée uniformément par tou.te.s. Au contraire, certains solos (ceux qui appartiennent au type de l'équilibre ou de la résilience) espèrent souvent autre chose que le schéma « classique » qu'ils disent parfois avoir observé chez leurs parents (mariés depuis longtemps, vivant à deux, avec des enfants, etc.) : ils sont d'ailleurs plusieurs à mettre à distance le vocabulaire classique du couple, préférant parler parfois de compagnonnage. Ce qu'ils attendent avant tout, c'est une relation qui leur laisse une grande liberté, une relation dans laquelle ils aient l'impression de maintenir une identité propre et peut-être, pourrait-on dire,

² Extrait d'entretien : Antoine, 34 ans, célibataire sans enfant, Lyon

une relation qui leur permettent de préserver leur « *for intérieur* ». Incidemment, la modalité du plaisir et des « bons moments » préside à l'expression de ces projections, bien loin de la contrainte et de parfois même de l'ennui qu'ils se font d'une conjugalité « traditionnelle ». Aussi le couple semble-t-il se réinventer dans leurs discours.

Toutefois, et au-delà de ces aspirations hédonistes, être en couple reste, dans les discours de tou.tes., le meilleur rempart contre la solitude, la meilleure assurance qu'ils ne seront pas seuls devant les épreuves de la vie, matérielles, morales, familiales, etc. : « *savoir à un moment qu'on fait front ensemble devant la vie à mener, devant les autres, devant le monde, devant l'état du monde, devant le journal de TF1* », comme le dit Antoine³.

Peut-être est-ce d'ailleurs dans la combinaison de ces deux aspects (vouloir préserver son individualité et ne pas se sentir seul « face à la vie ») que l'on peut mieux comprendre la mise à distance récurrente, chez nos enquêtés, du projet de cohabitation. Le couple cohabitant semble être le symbole de cette version « classique » de la conjugalité, signe aussi d'une forme de contrainte, de déplaisir, d'ennui, à rebours de la version hédoniste de la vie à deux. Cette analyse donne à voir la place de l'espace du logement dans le rapport à soi : en voulant préserver son « espace », les solos veulent préserver l'autonomie et l'indépendance auxquels ils sont attachés.

Néanmoins, on peut se demander si ce discours ne correspond pas à une version sublimée du couple qui évolue avec la situation conjugale. Arnaud Régnier-Loilier (2019) montre, à partir des données EPIC, que la durée d'une relation a un effet très fort sur la cohabitation : en d'autres mots, plus le couple dure, plus on a de chance de vivre à deux.

3) Des parcours de vie encore très balisés par la conjugalité et la parentalité

Concernant les enfants, les discours sont plus partagés ; cette question s'inscrit moins dans le registre de la solitude, que sur celui de la transmission. Alors qu'aucun enquêté n'a dit vouloir ne plus/pas être en couple, plusieurs d'entre eux ont affirmé leur volonté de ne pas devenir parent, les raisons motivant ces choix étant très diverses, du sentiment d'être trop instable à celui de ne pas vouloir s'imposer la charge d'être parent. Et en effet, pour ceux parmi nos enquêtés qui ont des enfants, la principale difficulté réside dans cette charge au quotidien, avant même les difficultés matérielles que l'on connaît des foyers monoparentaux.

³ 34 ans, célibataire, sans enfant, Lyon

Malgré les choix des uns et des autres sur ces aspects, le couple et la parentalité sont, encore aujourd'hui, la norme d'un point de vue familial, norme qui traverse tout l'espace social sans que toutefois elle s'exerce avec la même force pour tous en fonction de son genre, son âge, ou de sa position sociale. C'est d'abord par le fait de la famille, des femmes notamment (mères, sœurs, grand-mères, tantes, etc.), que ces injonctions circulent. La conjugalité et la parentalité sont donc des matrices qui sont, encore aujourd'hui, centrales dans l'organisation des parcours de vie, dans les pratiques et dans les représentations. Ces injonctions s'exercent avec plus de force pour les femmes, pour lesquelles la maternité reste au centre de l'idée que l'on se fait de l'accomplissement et de l'épanouissement.

En outre, et c'est une dimension importante de l'analyse, il n'existe pas de perméabilité entre d'un côté ceux qui édictent la norme et ceux qui y résistent. En effet, les solos s'emploient eux-mêmes à se juger parfois à l'aune de ce qu'ils devraient être ou faire, peut-être même plus durement parfois que les jugements de leurs proches.

III - Des parcours de vie plus fragmentés et plus singuliers

L'intérêt de questionner les enquêtés sur leurs parcours a l'avantage de mettre en lumière les plus grandes « possibilités de choix » qu'ils rencontrent tout au long de leur vie, ou parfois plus négativement, la plus grande incertitude qui préside à l'organisation de leur existence : rupture conjugale, départ différé de chez les parents qui s'accompagne parfois d'un retour provisoire, déménagements nombreux, périodes de vie hors de son pays, multiplication des expériences professionnelles, allongement ou reprise des études, etc.

Dans la plupart des cas, nos solos ont connu plusieurs changements importants, qui ne se disent d'ailleurs pas tous sur le mode de la rupture ou de la bifurcation selon le sens qu'ils donnent à ces événements. Aussi cela laisse-t-il supposer que les individus – ou en tout cas une partie d'entre eux – disposent aujourd'hui d'une plus grande liberté dans l'organisation de leurs parcours, ceux-ci nécessitant parallèlement de plus grande capacité à se redisposer, à se réinventer. Retrouver un travail, recréer un réseau amical, s'intégrer dans un nouveau milieu, etc. sont d'autant de défi où les individus doivent mobiliser des capacités professionnelles, relationnelles, matérielles pour s'*individuer* dans le sens de Gilbert Simondon, c'est-à-dire inventer « *une nouvelle forme de vie* » ([1958] 2005, p. 230).

1) Pour une sociologie de l'individu

C'est pourquoi nous avons choisi d'inscrire ce travail dans la perspective d'une sociologie de l'individu, dont l'ambition est justement de saisir la manière qu'ont les individus de s'approprier les logiques d'organisations du social pour construire leurs parcours de vie : *« tout le problème est alors de construire une représentation qui reconnaisse la place légitime du contexte ou de la position, et permette en même temps de comprendre la singularité de l'épreuve de séparation et d'individualité ressenti par chaque acteur »* (Martuccelli, 2002, p. 36).

Ces solos, dont le « destin » semble finalement moins réglé par le groupe ou leur appartenance à une communauté, sont plus dépendants d'eux-mêmes pour s'orienter dans cet espace des possibles. La responsabilité de l'organisation de son parcours revient ainsi à l'individu lui-même. Cette nouvelle manière de penser les trajectoires de vie a des effets sur les individus, ceux-ci étant incidemment désignés, aux yeux de la société, « responsables » de leurs échecs. Pour Alain Ehrenberg, cette pression implicite est responsable de l'augmentation des dépressions depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle, l'intime devenant *« ce qui permet de se déprendre d'un destin au profit de la liberté de choisir »* (Ehrenberg, [1998] 2011, p. 143). Ce que Ludovic, dans notre enquête, appelle *« la contrainte de l'extrême liberté »* correspond, nous l'avons vu à une fatigue au quotidien, des moments plus douloureux de solitude, une incertitude face aux grands projets de la vie. Ces éléments permettent d'apporter un éclairage supplémentaire quant à l'attachement de nos solos à l'idée de couple, comme rempart le plus efficace contre le sentiment de solitude. C'est aussi l'idée défendue par Peter Berger et Hansfried Kellener (Berger et Kellner, [1966] 2012) concernant le mariage comme si celui-ci était finalement la seule assurance pour l'individu de disposer de stabilité.

2) Poursuivre l'enquête sur les dispositifs d'action publique de soutien à la vie « en solo »

Compte tenu du fait que cette enquête visait surtout à enquêter les réseaux relationnels des enquêtés, une place relativement restreinte a été faite, dans les entretiens, aux liens qu'ils entretiennent avec les dispositifs d'action publique permettant de les soutenir dans leur vie en solo. L'UNAGRAPS, l'association de lutte contre les « discriminations fiscales et matérielles » des solos, soulignait aussi le coût plus élevé de la vie pour les personnes vivant seules. Malgré le fait que la majorité de nos enquêtés semble vivre dans un relatif confort financier, leur

permettant tout au moins de ne pas s'angoisser à ce sujet, quelques-uns font état d'une inquiétude et d'une pression plus grande au quotidien sur leurs conditions matérielles de vie en cas de « problème » grave (maladie ou accident), ou sur leurs conditions de vie futures, notamment avec la perte de revenu liée à la retraite. Après son divorce difficile, Christelle dit s'être retrouvée dans des « galères pas possible » avec ses deux enfants et le manque de soutien dont elle pensait pouvoir bénéficier auprès des services sociaux au moment de chercher un logement a joué sur son sentiment d'isolement. Le sentiment d'instabilité peut aussi se jouer de ce point de vue-là, et renforcer par ailleurs le sentiment de solitude. Cela peut être le cas à l'inverse pour les pères qui se sentent moins en mesure de négocier et de discuter les questions d'organisation et d'éducation avec la mère. Cette réaction est le résultat de la peur, plus grande que chez les femmes, de perdre la garde de leurs enfants parce qu'ils se sentent moins légitimes dans leur rôle aux yeux de leurs proches et de la société, et parallèlement moins soutenus par la justice. L'ensemble de ces dispositifs d'action publique permet donc de mieux comprendre cette forme de soutien qui ne repose *a priori* pas sur des relations interpersonnelles.

Ces perspectives sont d'autant plus intéressantes que j'ai interrogé des enquêtés vivant dans deux pays différents, dont ces dispositifs d'aide et de soutien sont très différents. À ce titre, l'enquête comparative permet de révéler les failles et les forces d'un système de « protection sociale », et d'illustrer à la fois son rôle et son importance dans les parcours de vie, notamment dans les périodes de rupture dans lesquelles, nous l'avons vu, les solos les moins dotés matériellement et socialement sont les plus exposés aux difficultés. Cela serait d'autant plus intéressant que le Québec dispose d'un système de protection sociale qui semble, plus que toutes les autres provinces canadiennes, faire des progrès concernant la pauvreté et l'exclusion sociale (Noël, 2007).

Une bonne manière d'éclairer le lien des individus avec le cadre institutionnel dans lequel leur vie s'inscrit consiste, par ailleurs, à enquêter plus largement leur sentiment de confiance en autrui. Les résultats de l'enquête IBEST montrent ainsi que ce sentiment permet de « faire la jonction entre l'interpersonnel et l'institutionnel » (Fargeon et al., 2016, p. 88).

3) Penser les solitudes

L'introduction de ce travail était fondée sur une dichotomie entre solitude pathogène (isolement social, précarité... illustré par la figure de la personne âgée, du chômeur ou de la mère célibataire) et solitude heureuse (la figure du solitaire urbain, l'individu *hypermoderne* de

Robert Castel). Cette dichotomie est pertinente pour « poser le cadre » et révéler les deux faces du discours sur la place qu’occupe le lien social dans la modernité : celle liée à une inquiétude sur les risques de désaffiliation ou celle qui, inversement, valorise l’image d’un individu plus libre de ses semblables et alors plus épanoui. Ces deux perspectives renvoient *in fine* à des questions bien différentes.

Or, ce que montre aussi l’enquête, c’est qu’il serait bien difficile de résumer toute la complexité des dynamiques sociales qui entourent la question de la solitude ainsi. L’un des objectifs de ce travail était plutôt de mieux éclairer les rapports qu’entretiennent les individus contemporains avec la solitude, celle-ci se glissant au quotidien et entre les grandes étapes de la vie et prenant ainsi des formes très variées. Aussi, s’il est difficile de pouvoir dire ce qu’est la solitude, il est possible d’identifier des moments où les individus se « sentent seuls ». Ce sentiment s’exprime de manière différente mais on y retrouve souvent l’impression d’être abandonné, inutile, inexistant. Nous avons en outre remarqué un rapport très genré à la solitude. S’il apparaît, dans son expression féminine, un sentiment diffus qui s’inscrit dans le quotidien, elle semble prendre un ton beaucoup plus dramatique pour les hommes pour qui la solitude est moins le fait du quotidien que de grands moments d’angoisse plus ponctuels.

Prenant pour point de départ leur expérience résidentielle, notre enquête montre que les solos sont confrontés à un type spécifique d’épreuves de la solitude qui met en lumière la manière dont ils peuvent « compter » sur l’ensemble de ce réseau relationnel. Et si nous avons choisi d’aborder cette question à travers une manière bien spécifique d’être seul – la question résidentielle – il apparaît que d’autres solitudes pourraient être interrogées, celle ressentie au sein de la vie de couple par exemple.

IV - Ecologie du mode de vie solo

Une dernière partie de notre travail s’intéressait à la question de l’*écologie* dans lequel ces modes de vie prennent forme, et spécifiquement la question urbaine, puisque c’est ici que s’installent la majorité des ménages solos. Nos questionnements de départ revenaient sur les possibilités offertes par la ville d’avoir une intense activité sociale permettant de pallier – en partie à tout le moins – à la solitude de son « chez-soi ».

A. *La ville anonyme, le quartier comme son « chez-soi »*

Espace urbain ne rime pas en effet nécessairement avec absence de lien et anonymat. Les enquêtés disent apprécier le sentiment de se sentir « chez-eux » qui passe notamment par le fait de disposer de repères matériels qui appartiennent tout autant qu'aux repères relationnels, reconnaître et être reconnu par les commerçants surtout. Le choix du quartier dans les hypercentres dépend par ailleurs souvent de ceux qui pensent y trouver, les amis déjà installés, ou les « valeurs » et un certain mode de vie que l'on y projette (à travers les voisins, commerces, activités, lieux publics, etc.). Aussi le quartier est-il parfois le reflet d'une identité qui, consciemment ou pas, donne à voir sa place dans l'espace social.

Par ailleurs, l'image de la ville apparaît, dans le discours des enquêtés, très proche de l'analyse qu'en font les sociologues au début du siècle dernier (Simmel, [1902] 2013 ; Weber, [1921] 2014) : elle représente à la fois une possibilité d'émancipation permettant d'échapper, surtout pour les femmes, au contrôle social des pairs et de la famille (à l'opposé de l'image idéale-typique de la campagne) tout en disposant d'un fort potentiel de socialisation (amicale, sexuelle, conjugale, etc.). En ce sens, la ville semble particulièrement propice au mode de vie en solo, caractérisé par une intense activité sociale. Cela se traduit par ailleurs par le souhait de beaucoup d'enquêtés, l'âge avançant, de vivre « à la campagne » pour s'éloigner de cette agitation, projet qui s'articule le plus souvent avec un projet parental.

B. *L'habitat participatif : « combiner le « vivre-ensemble » avec la sphère privée « chacun chez soi » »⁴*

En ce sens, la question du rapport au logement dans la ville doit être interrogé. Des projets visant à limiter les effets négatifs de la solitude résidentielle, notamment dans l'espace urbain, voient le jour, les *habitats partagés* notamment dont nous avons évoqué l'existence, notamment à partir du cas de Geneviève – ou que d'autres femmes, Eva ou Ariane évoquaient comme projets créant le sentiment d'être « impliqué ». Désignés sous plusieurs terminologies (habitat participatif, habitat partagé, coopérative d'habitation, co-habitat, *co-living*...), ces projets désignent « un type d'habitat groupé construit par ses occupants, où chaque habitant possède son propre logement avec des espaces communs et partagés tels jardins, ateliers, salles des fêtes dont les formes et l'usage varient selon les lieux » (Beurthey et Costes, 2018, p. 271).

⁴ (Beurthey et Costes, 2018, p. 280)

Si ce type de logement est désormais courant au Québec, en Norvège ou en Suisse, il reste marginal en France. Les occupants sont investis dans ce projet depuis sa conception jusqu'à la gestion du quotidien une fois installés, occupants qui ne sont d'ailleurs pas que des gens vivant seuls. Ces choix correspondent en partie à une volonté de mieux maîtriser le coût de logement de plus en plus élevé en contournant le marché... mais ne peuvent être résumés à cette simple question financière ; il s'agit aussi de s'investir dans un projet « *porteur d'un supplément d'âme* » (Launay, 2018, p. 85) susceptible de recréer le sentiment d'être utile (pour les personnes âgées vivant dans des habitats intergénérationnels, par exemple), de favoriser le lien avec les voisins, de proposer aussi un palliatif à l'anonymat dans l'espace urbain⁵ (un « commun urbain » pour reprendre l'expression de Rolande Beurthey et Laurence Costes), etc.

En ce sens, l'expérience urbaine de la vie en solo pourrait être questionnée aussi à partir de ce type de logement puisque, loin d'être un « *tout collectif* », l'habitat partagé se veut être le juste équilibre entre le respect de la vie privée et le besoin de créer du lien au quotidien. Il doit en fait « *permettre à chacun d'être logé, d'habiter un lieu garantissant sa protection et son intimité, mais aussi un lieu à partir duquel développer ses relations aux autres et au monde* » (Launay, 2018, p. 90).

Ces dispositifs résidentiels peuvent par ailleurs se décliner dans une perspective d'intégration sociale et de soutien des populations les plus vulnérables, selon des acteurs français du logement social comme Habitat et Humanisme ou la Fondation Abbé Pierre. Pensées sur un modèle similaire, les Pensions de famille sont des immeubles – le plus souvent – où « *peuvent s'installer sans limitation de durée des personnes souffrant d'isolement et rencontrant des difficultés pour vivre dans un logement traditionnel* » (Fondation Abbé Pierre, s. d.), souvent des sans-abris ou des personnes prises en charge par des structures d'hébergement d'urgence⁶. Un « hôte⁷ » (parfois un travailleur social, mais pas toujours) a par

⁵ L'habitat collectif se fonde ainsi sur le partage d'un certain nombre de valeurs en commun : valeurs plus « humaines », de l'échange, du partage, de la solidarité de proximité qui se recoupent avec des valeurs écologistes, de développement durable, convivialistes ou anti-consuméristes, ainsi susceptibles de créer de l'« entre-soi » (Beurthey et Costes, 2018).

⁶ Les résidents de Pension de Famille sont plus souvent des hommes, de plus de cinquante ans, éloignés de l'emploi et dont les parcours témoignent de nombreuses ruptures à tout point de vue.

⁷ Il existe en fait assez peu de travaux sur ce type de structure, hors des rapports d'activités produits par les associations elles-mêmes. On peut néanmoins citer le travail de la Délégation Interministérielle à l'Hébergement et à l'Accès au Logement (DIHAL) ou celui, en Auvergne Rhône-Alpes, de la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion (MRIE). Ces rapports pointent la très grande hétérogénéité dans les profils de ces hôtes (qui dépendent de l'association porteuse du projet) qui, de fait, n'impulse pas les mêmes dynamiques à l'intérieur de ces lieux.

ailleurs la charge du soutien des habitants dans leur quotidien et l'animation du ou des espaces collectifs (salle commune, jardin, etc.). Si le fonctionnement est évidemment différent des *Habitats partagés* – d'abord parce qu'ils sont le fruit d'un projet associatif et non pas des résidents eux-mêmes, ils mettent eux aussi en avant l'aspect fondamental du lien social susceptible d'être créé dans le cadre résidentiel. Les avantages matériels sont nombreux, notamment l'attribution du logement sans limitation de durée qui en fait un dispositif spécifique au regard d'autres hébergements sociaux. Cette stabilité résidentielle se lit parfois comme le sentiment, après des années de galère, d'avoir enfin trouvé un lieu pour mourir (Beaudet, Herman et Potie, 2019). En outre, les bénéfices en terme de lutte contre l'isolement se jouent parfois sur des aspects très sensibles, la présence ponctuelle des enfants d'autres résidents ou le fait que certains « partent » au travail le matin agissant sur la motivation ou sur le ressenti positif de « l'ambiance » de la structure.

Ce mode de fonctionnement collectif se rapproche de celui des coopératives d'habitation, bien que celles-ci ne dépendent pas de la mise en œuvre directe d'une politique publique. Toutefois, dans l'ensemble, ces solutions résidentielles offrent de toutes autres perspectives en termes de lien social et d'engagement communautaire que le logement « classique » privé, qui pourraient être intéressantes à mettre en perspective avec nos analyses. Les coopératives d'habitation constituent-elles, à ce titre, la juste réponse résidentielle à ceux qui vivent seuls, noyés dans l'anonymat de la « grande ville » chère à Georg Simmel ? Offrent-elles un palliatif au sentiment de solitude inhérent à la situation de vie en solo tout en maintenant ce territoire qui leur appartient, le « chez-soi » garant de son individualité ?

Bibliographie

ABBOTT A., 2009, « À propos du concept de Turning Point », dans *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte (Recherches), p. 187-211.

ABDELNOUR S., LAMBERT A., 2014, « « L'entreprise de soi », un nouveau mode de gestion politique des classes populaires ? », *Genèses*, n° 95, 2, p. 27-48.

AGENCE D'URBANISME POUR LE DEVELOPPEMENT DE L'AGGLOMERATION LYONNAISE, 2012, « Habitat et modes de vie (Tome 2). Les évolutions de la structure familiale et leurs impacts sur le logement », Agence d'urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise.

ALTERNATIVES ECONOMIQUES (dir.), 2011, *La richesse autrement*, Paris, Alternatives économiques (Hors série Pratique).

ARGOUD D., 2016, « L'isolement des personnes âgées. De l'émergence à la construction d'un problème public », *Gérontologie et société*, 38 / n° 149, 1, p. 25-40.

ATTIAS-DONFUT C., 1999, *Les solidarités entre générations*, Nathan, (Essais et recherches), 352 p.

AUTHIER J.-Y., 2002, « Habiter son quartier et vivre en ville : les rapports résidentiels des habitants des centres anciens », *Espaces et sociétés*, n°108, 1, p. 89-110.

AUTHIER J.-Y., BONVALET C., LEVY J.-P., 2010, *Elire domicile : la construction sociale des choix résidentiels*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

AUTHIER J.-Y., COLLET A., GIRAUD C., RIVIERE J., TISSOT S., 2018, *Les bobos n'existent pas*, Presses Universitaires de Lyon, 204 p.

AUTHIER J.-Y., GRAFMEYER Y., MALLON I., VOGEL M., 2010, *Sociologie de Lyon*, Paris, Découverte (Repères Sociologie), 126 p.

BARTHELEMY F., 2018, *Spatialités et territorialités du « voyage ordinaire ». La mobilité internationale des artistes rhônalpins.*, Géographie, Grenoble, Université Grenoble Alpes (UGA), 570 p.

BAUDRILLARD J., [1976] 2005, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 347 p.

BAUJARD C., 2006, « Modes d'apprentissage e-learning : vers quelles cohérences organisationnelle ? », *La Revue des Sciences de Gestion*, n°220-221, 4, p. 189-199.

BAUMAN Z., 2008, *L'amour liquide : de la fragilité des liens entre les hommes*, Paris, Hachette littératures (Pluriel).

BEAUDET P., HERMAN E., POTIE L., 2019, « Habiter une Pension de famille. Etude auprès des résidents dans la région Auvergne-Rhône-Alpes », MRIE.

- BECK U., 1998, « Le conflit des deux modernités et la question de la disparition des solidarités », *Lien social et Politiques*, 39, p. 15-25.
- BECK U., 2008, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Flammarion, 521 p.
- BECKER H., [1963] 1985, *Outsiders : Etudes de sociologie de la déviance*, Editions Métailié, 247 p.
- BECKER H.S., 2002, *Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, la Découverte (Grands Repères).
- BERGER P., KELLNER H., [1966] 2012, « Le mariage comme construction de la réalité », dans *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- BERGER P., LUCKMANN T., [1966] 2012, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
- BERGSTRÖM M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour*, Paris, La Découverte, 228 p.
- BERGSTRÖM M., COURTEL F., VIVIER G., 2019, « La vie hors norme ? Expériences du célibat dans la France contemporaine », *INED - Population*, Vol. 74, 1, p. 103-130.
- BERTAUX D., 1988, « Individualisme et modernité », *Espace Temps*, 37, p. 15-21.
- BERTAUX-WIAME I., 2004, « Devenir indépendant, une affaire de couple », *Cahiers du Genre*, n° 37, 2, p. 13-40.
- BES M.-P., BIDART C., DEFOSSEZ A., FAVRE G., FIGEAC J., GROSSETTI M., LAUNAY L., MARIOT N., MERCKLE P., MILARD B., PERDONCIN A., TUDOUX B., 2020, « La vie en confinement. Enquêter sur un évènement historique exceptionnel : objectifs et premiers résultats ».
- BESNARD P., 1997, « Mariage et suicide : la théorie durkheimienne de la régulation conjugale à l'épreuve d'un siècle », *Revue française de sociologie*, 38, 4, p. 735-758.
- BESSE J.-M., 2013, *Habiter : un monde à mon image*, Flammarion, 250 p.
- BESSIN M., GROSSETTI M., BIDART C., 2009, *Bifurcations*, La Découverte, (Recherches), 402 p.
- BEURTHEY R., COSTES L., 2018, « Habitat participatif, Habitat groupé. Vers une ouverture à la diversité sociale ? », *L'Homme la Societe*, n° 208, 3, p. 269-293.
- BIDART C., 1988, « Sociabilités : quelques variables », *Revue française de sociologie*, 29, 4, p. 621-648.
- BIDART C., 1997, *L'amitié, un lien social*, La Découverte (Hors Collection Sciences Humaines).
- BIDART C., 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, 1, p. 29-57.

BIDART C., DEGENNE A., GROSSETTI M., 2011, *La vie en réseau : dynamique des relations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF (Le sens commun).

BIDET A., MACE M., 2011, « S'individuer, s'émanciper, risquer un style (autour de Simondon) », *Revue du MAUSS*, 38, p. 397-412.

BIGOT R., 2007, « L'instabilité professionnelle développe un sentiment de mal-être et fragilise les liens sociaux », *Consommation et modes de vie*, 203, Paris, CREDOC (Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de Vie).

BIGOT R., CROUTTE P., DAUDEY E., HOIBIAN S., MÜLLER J., 2012, « L'évolution du bien-être en France depuis 30 ans », *Cahier de recherche*, N°C298, CREDOC (Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de Vie).

BINETTE CHARBONNEAU A., 2018, « Combien de personnes vivent seules au Québec en 2016 ? », *Données sociodémographiques*, 2, Institut de la statistique du Québec.

BLANC A., 2018, « Handicap est liminalité », dans *Handicap : une identité entre-deux*, Toulouse, Editions Erès (Connaissance de la Diversité), p. 61-76.

BOLTANSKI L., CHIAPELLO È., 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 843 p.

BONDIL P., 2008, « Vieillesse sexuelle : mythes et réalités biologiques », *Sexologies*, 17, 3, p. 152-173.

BOULY DE LESDAIN S., 2002, « Alimentation et migration. Une définition spatiale », dans *Alimentations contemporaines*, Paris, Harmattan (Dossiers sciences humaines et sociales), p. 173-189.

BOURDIEU P., 1980a, « Le capital social », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 31, 1, p. 2-3.

BOURDIEU P., 1980b, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit (Le Sens commun), 475 p.

BOURDIEU P., 1993, « Comprendre », dans *La misère du monde*, Paris, Editions du Seuil (Libre examen), p. 903-925.

BOURDIEU P., [1981] 2002, *Questions de sociologie*, Paris, Les Éd. de minuit (Reprise), 277 p.

BOURGEOIS L., 1896, *Solidarité*, Version électroniques Les Classiques des Sciences Sociales (UCAQ).

BRECHON P., 2003, *Les valeurs des français*, Paris, Armand Colin, 351 p.

BRECHON P., ABRIAL S., BOZONNET J.-P., GONTHIER F., LOUVEL S., TOURNIER VINCENT, 2015, *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*, Saint-Martin-d'Hères, Presses Universitaires de Grenoble, 232 p.

BREVIGLIERI M., 2012, « L'espace habité que réclame l'assurance intime de pouvoir. Un essai d'approfondissement sociologique de l'anthropologie capacitaire de Paul Ricoeur », *Études Ricoeuriennes / Ricoeur Studies*, 3, 1, p. 34-52.

BRUGERE F., 2013, *La politique de l'individu*, Paris, Seuil (La République des idées).

BRUNNER A., MAURIN L., 2019, « Rapport sur les inégalités en France, édition 2019 », Observatoire des Inégalités.

BUISSON G., DAGUET F., 2012, « Qui vit seul dans son logement ? Qui vit en couple ? », INSEE Première, 13992, INSEE.

BUTLER J., [1990] 2012, *Trouble dans le genre (Gender trouble) : le féminisme et la subversion de l'identité*, Suite du 1er tirage 6, Paris, La Découverte/Poche (Sciences humaines et sociales), 283 p.

CAMPEON A., 2015, « Solitudes en France : mise en forme d'une expérience sociale contemporaine », *Informations sociales*, n° 188, 2, p. 20-26.

CARCENAC P., 2020, « Arielle Dombasle : "j'espère que les gens seront plus sensibles à la beauté" », *Le Figaro (site web)*, 23 avril 2020.

CASSAN F., MAZUY M., CLANCHE F., 2001, « Refaire sa vie de couple est plus fréquent pour les hommes », INSEE Première, 797, INSEE.

CASTEL R., 1999, *Les métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*, Paris, Gallimard (Folio).

CASTEL R., 2006, « La face cachée de l'individu hypermoderne : l'individu par défaut », dans *L'individu hypermoderne*, ERES, p. 117-128.

CASTEL R., 2009, *La montée des incertitudes : Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Seuil, 457 p.

CASTEL R., 2011, « Les ambiguïtés de la promotion de l'individu », dans *Refaire société*, Paris, Seuil (La République des idées), p. 13-25.

CASTEL R., 2013, « V. La cohésion sociale », dans *Les mutations de la société française*, La Découverte, (Repères), p. 99-123.

CASTEL R., HAROCHE, 2001, *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Fayard (Sciences humaines), 210 p.

CEDERSTRÖM C., SPICER A., 2016, *Le syndrome du bien-être*, L'Echappée, 170 p.

CHARBONNEAU J., 2009, « La vie sociale des solos : entre la solitude et l'hypersociabilité », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

CHARBONNEAU J., GERMAIN A., MOLGAT M., COLLECTIF, 2009, *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, 269 p.

CHARBONNEAU J., MOLGAT M., GERMAIN A., 2009, « Introduction », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

CHARLAP C., 2014, « « Comment on devient ménopausé » : de la ménopause sociale à la ménopause physiologique, un parcours d'apprentissage », *Corps*, N° 12, 1, p. 221-229.

CHAUFFAUT D., 2001, « L'évolution des relations entre générations dans un contexte de mutation du cycle de vie », *Cahier de recherche*, 163, CREDOC (Centre de Recherche pour l'Etude et l'Observation des Conditions de Vie).

COENEN-HUTHER J., 2003, « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, Vol. 44, 3, p. 531-547.

COLLIOT-THELENE C., 2006, *La sociologie de Max Weber*, Paris, Découverte (Repères Sociologie), 122 p.

COMBY J., 2015, *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir, 256 p.

CONSEIL DE L'EUROPE, 2008, *Le bien-être pour tous - Concepts et outils de la cohésion sociale*, Editions du Conseil de l'Europe, (Tendance de la cohésion sociale), 188 p.

CORBILLE S., 2013, *Paris bourgeoise, Paris bohème : la ruée vers l'Est*, Presses universitaires de France, Paris (Hors collection), 285 p.

COUTROT T., FLACHER D., MEDA D., 2011, *Pour en finir avec ce vieux monde : les chemins de la transition*, Paris, Utopia, 276 p.

DAGUET F., 2017, « Des ménages toujours plus nombreux, toujours plus petits », INSEE Première, 1663, Paris, INSEE.

DAMON J., 2008, *Vivre en Ville*, Edition 2008-2009, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 304 p.

DEBEST C., 2014, *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, PU Rennes, 202 p.

DECHAUX J.-H., 1997, *Le souvenir des morts : essai sur le lien de filiation*, Paris, Presses universitaires de France (Le lien social), 335 p.

DEGENNE A., FORSE M., [1994] 2004, *Les réseaux sociaux. Une approche structurale*, Armand Colin, Paris (U).

DELANOË D., 1998, « La médicalisation de la ménopause. La pathologisation comme processus de socialisation », dans *L'ère de la médicalisation. Ecce homo sanitas*, Paris, Economica (Anthropos), p. 211-251.

DELFRAISSY J.-F., ATLANI DUALT L., BENAMOUZIG D., BOUADMA L., CAUCHEMEZ S., CHAUVIN F., DRUAIS P.-L., FONTANET A., LINA B., MALVY D., YAZDANAPANAH Y., 2020, « Avis du conseil scientifique - 23 mars 2020 », Conseil Scientifique du Gouvernement.

DEMAISON C., GRIVET L., MAURY-DUPREY D., MAYO-SIMBSLER S., 2017, « France, portrait social. Edition 2017 », Paris, INSEE.

DEMAZIERE D., 2013, « Typologie et description. À propos de l'intelligibilité des expériences vécues », *Sociologie*, Vol. 4, 3, p. 333-347.

DESGOUTTES S., GILBERT A., 2014, « Grenoble-Alpes Métropole : une agglomération jeune, spécialisée dans les activités scientifiques », *INSEE Analyses Rhône-Alpes*, 6, Lyon, INSEE.

DONATH O., 2015, « Regretting Motherhood : A Sociopolitical Analysis », *Signs*, 40, p. 343-367.

DOQUET A., 2009, « Le terrain des notes », *Langage et société*, n° 127, 1, p. 52-70.

DOUCET M.-C., 2007, *Solitude et sociétés contemporaines : une sociologie clinique de l'individu et du rapport à l'autre*, Presses de l'Université du Québec.

DOUCET M.-C., 2009, « La solitude », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 135-154.

DOUCET M.-C., 2018, « Vivre seul : une solitude équivoque dans le processus d'individuation contemporain », *Sociologie et sociétés*, 50, 1, p. 184-203.

DULAC G., 1993, « L'autonomie des hommes célibataires, les échanges amoureux et la lignée », *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, 29, p. 47-57.

DUMONT L., [1983] 1991, *Essais sur l'individualisme : une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Éd. du Seuil (Points Essais), 310 p.

DUPONT S., 2013, « La solitude, condition de l'individu contemporain », *Le Debat*, n° 174, 2, p. 130-145.

DURIF P., 1998, « L'émergence de l'outil statistique (XIXe-XXe siècle) », dans *Logement et habitat : l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, p. 46-50.

DURKHEIM É., 1888, « Cours de sciences sociales. Leçon d'ouverture », dans *La science sociale et l'action*, Version électronique par Les Classiques des Sciences Sociales (UQAC).

DURKHEIM É., 1893, « Préface à la seconde édition », dans *De la division du travail social (Livre I.)*, Version électronique par Les Classiques des Sciences Sociales (UQAC).

DURKHEIM É., 1898, « L'individualisme et les intellectuels (version électronique des Classiques des Sciences Sociales) », *Revue bleue, 4e série*, t. X., p. 7-13.

DURKHEIM É., [1897] 2007, *Le suicide*, Paris, Presses universitaires de France, 1 vol. (XLVIII-463 p.) p.

DURKHEIM É., [1902] 2012, *L'éducation morale*, Presses Universitaires de France.

DURKHEIM É., [1893] 2013, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 1 vol. (40-XLIV-416 p.) p.

DUTHY C., 2014, « *L'IEP c'est mon cosmos* ». *Bien-être et sociabilité dans le passage à l'âge adulte : le cas des étudiants de Sciences Po Grenoble*, Mémoire de master 2, Grenoble, Université Pierre Mendès France, 166 p.

DUTHY C., 2018, « Difficultés empiriques et théoriques de la définition d'une population d'enquête : le cas des "solos" », *Encyclo*.

DUVAL J.-F., 1989, « Un port à l'aube de chaque lundi », dans *Dimanche. Le temps suspendu*, Autrement, Paris, p. 66-75.

DUVOUX N., 2009, *L'autonomie des assistés : sociologie des politiques d'insertion*, Paris, Presses universitaires de France (Le lien social), 269 p.

DUVOUX N., 2017, *Les inégalités sociales*, Presses Universitaires de France, (Que sais-je ?), 128 p.

EASTERLIN R.A., 1973, « Does money buy happiness », *The Public Interest*, 1973.

EHRENBERG A., [1998] 2011, *La fatigue d'être soi : dépression et société*, Paris, Jacob, 1 vol. (414 p.) p.

ELIAS N., 1987, *La solitude des mourants*, traduit par NANCY C., MULLER S., Paris, Christian Bourgois (Détroits).

ELIAS N., [1981] 1991, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour-d'Aigues, Editions de l'Aube, 222 p.

ELIAS N., [1991] 1997, *La société des individus*, Pocket, Paris, Fayard, 301 p.

EUROFOUND, 2017, « European Quality of Life. Survey 2016 », Publication Office of the European Union.

EWALD F., 1986, *L'Etat providence*, Paris, Grasset, 608 p.

FARGEON V., LE QUEAU P., LE ROY A., OFFREDI C., OTTAVIANI F., 2016, « Construction et représentation des Indicateurs d'un Bien-Être Soutenable et Territorialisé dans l'agglomération grenobloise. Rapport final. », IBEST.

FARGEON V., LE QUEAU P., OFFREDI C., LE ROY A., OTTAVIANI F., 2013, « Construction et représentation des Indicateurs d'un Bien-Être Soutenable et Territorialisé dans l'agglomération grenobloise. Rapport intermédiaire. », IBEST.

FERNANDEZ B., 2011, « Le temps de l'individuation sociale », *Revue du MAUSS*, 38, p. 339-348.

FIERDEPIED S., STURM G., BAUBET T., 2014, « Mode relationnel, addictions et précarité sociale », *Psychotropes*, Vol. 20, 4, p. 47-69.

- FIRDION J.-M., MARPSAT M., 2014, « 4 - Le lien familial des personnes sans domicile : entre soutien et obstacle », dans *L'intégration inégale. Force, fragilité et rupture des liens sociaux*, Presses Universitaires de France, p. 77-96.
- FISCHLER C., 2011, « Commensality, Society, and Culture », *Social Science Information*, 50, p. 528–548.
- FLAHAULT E., 2009, *Une vie à soi : Nouvelles formes de solitude au féminin*, Rennes, PUR, 200 p.
- FLAHAULT F., 2006, *Be yourself! Au-delà de la conception occidentale de l'individu*, Paris, Mille et une nuits, 266 p.
- FLAHAULT F., 2011, *Où est passé le bien commun?*, Paris, Mille et une nuit (Essai), 251 p.
- FLAHAUT F., 2002, *Le sentiment d'exister : ce soi qui ne va pas de soi*, Paris, Descartes & Cie, 824 p.
- FONDATION ABBE PIERRE, 2020, « L'Etat du mal-logement en France 2020 - rapport annuel #25 », Rapport annuel, 25, Fondation Abbé Pierre.
- FONDATION ABBE PIERRE, s. d., « Charte des Pensions de famille »,.
- FORSE M., 1981, « La sociabilité », *Economie et Statistique*, 132, 1, p. 39-48.
- FORSE M., PARODI M., 2010, *Une théorie empirique de la justice sociale*, Paris, Hermann (Société et pensées), 347 p.
- FOUCAULT M., 1984, *Histoire de la sexualité 3. Le souci de soi*, Gallimard, Paris (Bibliothèque des histoires), 284 p.
- FOUREL G., MALOCHET G., 2013, « Les politiques de cohésion sociale. Acteurs et instruments », Rapport & Documents, Direction Générale de la Cohésion Sociale et Centre d'Analyse Stratégique.
- GADREY J., 2005, « Reconsidérer la richesse ? », *L'Homme & la Société*, 156-157, p. 115-131.
- GADREY J., 2015, *Adieu à la croissance - Bien vivre dans un monde solidaire*, 3e édition revue et corrigée, Paris, Les petits matins, 224 p.
- GADREY J., JANY-CATRICE F., 2007, *Les nouveaux indicateurs de richesse*, Paris, La Découverte, 1 vol. (121 p.) p.
- GALLAND O., 1996, « L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques », *Sociologie et sociétés*, 28, 1, p. 37-46.
- GAUCHET M., 1991, « La société d'insécurité. Les effets sociaux de l'individualisme de masse », dans *Face à l'exclusion : le modèle français*, Esprit, Paris (Série société), p. 169-187.

GERMAIN A., 2009, « Le quartier au coeur du mode de vie des ménages solos dans la ville centrale », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

GIDDENS A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, L'harmattan, (Théorie Sociale Contemporaine), 192 p.

GIDE C., 1932, *La solidarité : cours au Collège de France, 1927-1928*, PUF.

GILL D., 2009, « Vivre seul et marché du logement : Portrait de trois villes canadiennes et différence entre quartiers centraux et banlieue à Montréal », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

GILL D., CHARBONNEAU F., 2006, « Individualisation des comportements et modes d'habiter », Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL) / Institut d'Urbanisme (Université de Montréal).

GLASER B.G., STRAUSS A.L., OEUVRAY K., SOULET M.-H., PAILLE P., 2017, *La découverte de la théorie ancrée : stratégies pour la recherche qualitative*, 2e édition, Malakoff, Armand Colin (Individu et société).

GLEIZES F., GROBON S., 2019, « Satisfaction dans la vie en 2017. Enquête SRCV », *INSEE Résultats*, 139, INSEE.

GONTHIER F., 2004, « Weber et la notion de « compréhension » », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 116, 1, p. 35-54.

GOTMAN A., 2017a, *Pas d'enfant : la volonté de ne pas engendrer*, Première édition, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 246 p.

GOTMAN A., 2017b, « Le choix de ne pas avoir d'enfant, ultime libération ? », *Travail, genre et sociétés*, n° 37, 1, p. 37-52.

GRAFMEYER Y., 2010, « Approche sociologiques des choix résidentiels », dans *Elire domicile : la construction sociale des choix résidentiels*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 35-52.

GRAFMEYER Y., AUTHIER J.-Y., 2008, *Sociologie urbaine*, 2e édition, Paris, Armand Colin, 126 p.

GRAFMEYER Y., AUTHIER J.-Y., 2019, *Pour la sociologie urbaine*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon (Sociologie urbaine), 264 p.

GUERIN L., 2018, « Façonner les émotions en Ehpad : du rôle dédié au repas dans la lutte contre la solitude des personnes âgées », *Sociologie et sociétés*, 50, 1, p. 91-111.

GUILLEMETTE F., 2006, « L'approche de la Grounded Theory pour innover? », *Recherches Qualitatives*, 26, p. 32-50.

HANNOUN M., 1992, *Nos solitudes : enquête sur un sentiment*, Paris, Seuil (Points).

HAROCHE C., 1995, *Le For intérieur*, Paris, Presses Universitaires de France (Publications du antérieures du CURAPP), 415 p.

HENNION A., VIDAL-NAQUET P., GUICHET F., HENAUT L., 2012, « Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie. », Paris, CSI (Centre de Sociologie de l'Innovation) et MiRe/DREES (.

HERAN F., 1988a, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et Statistique*, 216, 1, p. 3-22.

HERAN F., 1988b, « Un monde sélectif : les associations », *Economie et Statistique*, 208, 1, p. 17-31.

HERITIER F., 1996, *Masculin/féminin*, Paris, Odile Jacob, 494 p.

HOIBIAN S., 2013, « Baromètre de la cohésion sociale 2013. », Collection des rapports, 275, CREDOC.

HUMBERT M., VIVERET P., LATOUCHE S., CAILLE A., 2011, *De la convivialité*, Paris, La Découverte, 196 p.

INDICE CANADIEN DU MIEUX-ETRE, 2012, « Comment les canadiens et les canadiennes se portent-ils véritablement ? », Waterloo, Université de Waterloo.

INDICE CANADIEN DU MIEUX-ETRE, 2016, « Comment les Canadiens se portent-ils véritablement ? Le rapport national de l'ICM 2016 », Waterloo, Université de Waterloo.

INSEE, 2017, « Les conditions de logement en France », INSEE.

JACQUES M.-C., TRIBBLE D.S.-C., BONIN J.-P., 2016, « Le dévoilement de soi chez les hommes vivant avec la schizophrénie », *Recherche en soins infirmiers*, N° 126, 3, p. 80-92.

JAFFREY K., ABDALLAH S., QUICK A., 2015, « Le bien-être social et personnel des Européens. Principaux résultats de la 6ème édition de l'Enquête Sociale Européenne (ESS). », European Social Survey.

JOBERT B., 1994, *Le tournant néo-libéral en Europe : idées et recettes dans les pratiques gouvernementales*, Paris, Harmattan (Collection Logiques politiques), 328 p.

KAUFMANN J.-C., 1992, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan (Essais et recherches).

KAUFMANN J., 1994, « Vie hors couple, isolement et lien social : figures de l'inscription relationnelle », *Revue française de sociologie*, 35, 4, p. 593-617.

KAUFMANN J., 1995, « Les cadres sociaux du sentiment de solitude », *Sciences Sociales et Santé*, 13, 1, p. 123-136.

KAUFMANN J.-C., 2001, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan Université, 288 p.

- KAUFMANN J.-C., 2009, *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Pocket, 349 p.
- KAUFMANN J.-C., 2017, *Sociologie du couple*, Presses Universitaires de France, (Que sais-je ?), 128 p.
- KLINENBERG E., 2001, « Dying alone : the social production of urban isolation », *Ethnography*, 2, 4, p. 501-531.
- KLINENBERG E., 2013, *Going solo : the extraordinary rise and surprising appeal of living alone*, New York, Penguin Books, 288 p.
- KOHLI M., 1989, « Le cours de vie comme institution sociale », *Enquête*, 5.
- LACROIX B., 1973, « Régulation et anomie chez Durkheim », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 55, p. 265-292.
- LAHAD K., 2012, « Singlehood, Waiting, and the Sociology of time », *Sociological Forum*, 27, 1, p. 163-186.
- LAHIRE B., 2013, *Dans les plis singuliers du social*, Paris, La Découverte, 1 vol. (173 p.) p.
- LANGLOIS S., 2011, « Mesurer scientifiquement le bonheur et la qualité de la vie », dans *L'état du Québec 2011*, Boréal, Montréal, Les éditions du Boréal, p. 576.
- LARDELLIER P., 2006, *Les célibataires*, [Paris], Le Cavalier bleu, 1 vol. (127 p.) p.
- LASCH C., [1979] 2010, *La culture du narcissisme : la vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Paris, Flammarion (Champs Essais), 332 p.
- LAUNAY O., 2018, « Recréer du lien grâce à l'habitat partagé », *Revue Projet*, N° 364, 3, p. 85-91.
- LE BART C., 2009, *L'individualisation*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 316 p.
- LE BRETON D., 1997, *Du silence*, Paris, Editions Métailié (Collection Traversées), 282 p.
- LE BRETON D., 2016, « Le monde à fleur de peau : sur le tatouage contemporain », *Hermès, La Revue*, 1, 74, p. 132-138.
- LEJEUNE C., 2010, « Montrer, calculer, explorer, analyser. Ce que l'informatique fait (faire) à l'analyse qualitative », *Recherches Qualitatives*, 9, p. 15-32.
- LELOUP X., 2009, « La montée des jeunes solos en centre-ville ancien à Bruxelles : ruptures et continuité dans les usages de la ville », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.
- LEVI-STRAUSS DE C., [1949] 2002, *Les structures élémentaires de la parenté*, Berlin ; New-York, Mouton de Gruyter, 624 p.

LOZERAND E., 2014, *Drôles d'individus. De l'individualité dans le Reste-du-monde*, Paris, Klincksieck, 580 p.

LUCI F., 2014, « 9 - Les conditions conjugales et relationnelles de réussite de la carrière des managers », dans *L'intégration inégale. Force, fragilité et rupture des liens sociaux*, Presses Universitaires de France, p. 173-190.

MAGIOGLOU T., 2015, « Représentations de la démocratie chez les jeunes Grecs, avant et pendant la crise économique (2009-) : proposition d'un modèle de théorie « ancrée » », *Etudes Balkaniques-Cahiers Pierre Belon*, n° 21, 1, p. 67-91.

MALTAIS N., 2018, « Quelques données sur les liens sociaux au Québec », Journées annuelles de santé publique (JASP 2018), 5 décembre 2018.

MARCHAL H., STEBE J.-M., 2014, *Les grandes questions sur la ville et l'urbain*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF (Quadriges Manuel), 288 p.

MARQUIS N., 2014, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, France, PUF (Presses universitaires de France), 248 p.

MARTIN C., 2014, « Être un bon parent » : une injonction contemporaine, Presse de l'EHESP, (Lien social et politique), 256 p.

MARTUCELLI D., 2002, *Grammaires de l'individu*, Paris, Gallimard (Collection Folio/essais), 712 p.

MARTUCELLI D., 2006, *Forgé par l'épreuve : l'individu dans la France contemporaine*, Paris, Colin (Collection Individu et société), 478 p.

MARX K., [1844] 1962, *Manuscrits de 1844. Economie politique et philosophie*, Editions Sociales, Paris.

MASSON E., 2004, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », dans *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*, L'Harmattan, Paris, p. 115-128.

MAUGER G., 1991, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 6, 1, p. 125-143.

MAURIN L., 2020, « Qui vit dans un logement surpeuplé ? », *Alternatives Economiques - Data +*.

MEADOWS D., MEADOWS D., RANDERS J., BEHRENS W.W., 1972, *Limit to growth* (« Rapport Meadows »), Chelsea Green Publishing.

MEDA D., 2000, *Qu'est-ce que la richesse ?*, Paris, Flammarion, 423 p.

MEDA D., 2002, « Le capital social : un point de vue critique », *L'Economie politique*, n°14, 2, p. 36-47.

MEDA D., 2008, *Au-delà du PIB : Pour une autre mesure de la richesse*, Paris, Editions Flammarion, 276 p.

MEDA D., 2013, *La mystique de la croissance*, Paris, Flammarion, 264 p.

MERCKLE P., 2016, *La sociologie des réseaux sociaux*, La Découverte, (Repères), 128 p.

MEURS D., PAILHE A., PONTHEUX S., 2010, « Enfants, interruptions d'activité des femmes et écart de salaire entre les sexes », *Revue de l'OFCE*, n° 114, 3, p. 113-133.

MOLENAT X., 2014, *L'individu contemporain : regards sociologiques*, Édition revue et augmentée, Auxerre, Éditions Sciences humaines.

MOLENAT X., 2018, « Redistribution. Un « pognon de dingue » toujours aussi efficace », *Alternatives Economiques - Data +*.

MOLGAT M., 2000, « L'insertion résidentielle et les théories de la « modernité avancée ». Quelques enseignements de la comparaison entre quatre sociétés », *Lien social et Politiques*, 43, p. 81-91.

MOLGAT M., RENAUD F., 2009, « Portrait de solos. Données quantitatives sur les ménages composés d'une seule personne », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

MOLGAT M., VEZINA M., 2009, « De l'individualisation à la vulnérabilité : le soutien relationnel des personnes qui vivent seules », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

MUHIRWA J.-M., 2008, « Performance des projets d'enseignement à distance destinés au sud : le cas du Burkina Faso et du Mali », *Distances et savoirs*, Vol. 6, 1, p. 117-142.

NEGRONI C., LO S.-H., 2017, « Introduction. L'autonomie dans les parcours professionnels : de quelle autonomie parle-t-on ? », *Formation emploi*, n° 139, 3, p. 7-14.

NEVEU E., 2013, « Les sciences sociales doivent-elles accumuler les capitaux ? », *Revue française de science politique*, 63, 2, p. 337-358.

NOËL A., 2007, « Gouverner à plusieurs. La protection sociale au Canada et au Québec », *Informations sociales*, n° 143, 7, p. 17-27.

NOIRIEL G., 1990, « Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse. Entretien avec Florence Weber », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 2, 1, p. 138-147.

NORDHAUS W.D., TOBIN J., 1973, « Is Growth Obsolete? », *Economic Research: Retrospect and Prospect*, Volume 5, *Economic Growth*, p. 1-80.

OBSERVATOIRE DE LA FONDATION DE FRANCE, 2016, « Les solitudes en France - Rapport 2016 », Fondation de France.

OBSERVATOIRE DES INEGALITES, 2019, « Le taux de chômage selon le diplôme et l'âge »,.

- OCDE, 2001, « Du bien-être des nations : le rôle du capital humain et social. Résumé. », Paris, OCDE.
- OECD, 2013, « How's life 2013. Measuring well-being. », Paris, OECD.
- OLLIVIER G., 2019, « Que sont les “CAQDAS” ? », INRA, 7 avril 2019.
- ORLEAN A., 2011, *L'Empire de la valeur. Refonder l'économie*, Paris, Le Seuil, 352 p.
- PAILHE A., SOLAZ A., 2007, « Inflexions des trajectoires professionnelles des hommes et des femmes après la naissance d'enfants », *Revue des politiques sociales et familiales*, 90, 1, p. 5-16.
- PAMPALON R., GUY R., 2000, « Un indice de défavorisation pour la planification de la santé et du bien-être au Québec », 21, n°3, INSPQ.
- PAN KE SHON J.-L., 1999, « Vivre seul, sentiment de solitude et isolement relationnel », INSEE Première, 678, Paris, INSEE.
- PAN KE SHON J.-L., 2003, « Isolement relationnel et mal-être », INSEE Première, 931, Paris, INSEE.
- PAQUOT T., 2005, « Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... », *Informations sociales*, n° 123, 3, p. 48-54.
- PARK R.E., 1915, « The City: Suggestions for the investigation of human behavior in the city environment », *American Journal of Sociology*, 20, 5, p. 577-612.
- PAUGAM S., 2006, « L'épreuve du chômage : une rupture cumulative des liens sociaux ? », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, XLIV-135, p. 11-27.
- PAUGAM S., 2011, « Introduction. Les fondements de la solidarité », dans *Repenser la solidarité*, Presses Universitaires de France, p. 5-28.
- PAUGAM S., 2013, « Durkheim et le lien social », dans *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, p. 1A - 40.
- PEREC G., 1974, *Espèces d'espaces*, Paris, Editions Galilée (Collection L'Espace critique), 124 p.
- PERRET B., 2001, *L'évaluation des politiques publiques*, Paris, Éd. La Découverte (Repères), 123 p.
- PERRET B., 2002, « Indicateurs sociaux. Etats des lieux et perspectives. », *Les Papiers du CERC*, 2002-01, Paris, Conseil de l'Emploi, des Revenus et de la Cohésion sociale.
- PETIT G., HIPOLITE A., 2010, « Les Français et la solitude », TNS SOFRES.

PHARABOD A.-S., 2007, « La vie quotidienne en solo. Hommes et femmes face aux écrans », *Réseaux*, 145-146, p. 249-290.

PIERREPONT C. DE, LEVY J., 2017, « L'infécondité volontaire : motivations et enjeux de transmission dans un forum de discussion », *Anthropologie et Sociétés*, 41, 2, p. 175-199.

PIESEN A., 2017, *Redéfinition du rôle parental au regard de la parentalité solo contemporaine*, Sociologie, Paris, Sorbonne Paris Cité.

PIESEN A., 2019, « Être père « solo » : un modèle de « bon » père à construire au quotidien ? », *Encyclo. Revue de l'école doctorale ED 382*, 10, p. 71-90.

PIGUET M.-F., 2018, *Individualisme. Une enquête sur les sources du mot*, CNRS Edition, 192 p.

POIRIER C., 2009, « Trajectoire résidentielle de solos à Montréal : essai de typologie », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

PONTHIEUX S., 2003, « Que faire du “social capital” ? », Série des Documents de Travail, F0306, INSEE - Direction des statistiques démographiques et sociales.

PRIOUX F., MAZUY M., BARBIERI M., 2010, « L'évolution démographique récente en France : les adultes vivent moins souvent en couple », *INED - Population*, 65, 3, p. 421-474.

PUTNAM R.D., 1995, « Bowling Alone : America's Declining Social Capital », *Journal of Democracy*, p. 65-78.

RAMOS E., 2006, *L'invention des origines : sociologie de l'ancrage identitaire*, Paris, Colin (Sociétales), 220 p.

RAWLS J., [1971] 2009, *Théorie de la justice*, traduit par AUDARD C., Paris, Points.

REGNIER-LOILIER A., 2019, « Être en couple chacun chez soi, une situation plus fréquente après une séparation », *Population & Sociétés*, N° 566, 5, p. 1-4.

RICŒUR P., [1950] 1988, *Philosophie de la volonté*, Aubier, 464 p.

RICŒUR P., 2001a, « Autonomie et vulnérabilité », dans *Le juste 2*, Paris, Éd. Esprit (Philosophie).

RICŒUR P., 2001b, *Le juste II*, Paris, Éd. Esprit (Philosophie), 297 p.

RIESMAN D., 1964, *La foule solitaire*, Paris, Arthaud, 379 p.

ROCHFORT R., 2002, « Modes de vie », *Revue Projet*, 271, p. 45-53.

ROSE D., 2009, « L'accès à la propriété et ses significations chez les ménages d'une seule personne : une étude de cas montréalaise », dans *Habiter seul : un nouveau mode de vie ?*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 23-39.

ROSE D., 2018, « Femme et logement au Québec : recherche et activisme féministes », dans *Le monde privé des femmes : genre et habitat dans la société française*, INED, Paris (Questions de population), p. 57-84.

ROUSSEAU J.-J., [1762] 2001, *Du contrat social*, Paris, GF Flammarion, 255 p.

RUVAULT L., 2015, « La force de l'âge du sexe faible. Gynécologie médicale et construction d'une vie féminine », *Nouvelles Questions Feministes*, Vol. 34, 1, p. 35-50.

SANTOLARIA N., 2020, « #guillotine2020, un hashtag contre la déconnexion des élites et le confinement romantisé des célébrités », *Le Monde*, 15 mai 2020.

SAY J.-B., 1819, *Traité d'économie politique, ou simple exposition de la manière dont se forment les richesses*, Deterville, Paris.

SCHURMANS M.-N., 2004, « L'expérience de solitude », *Sciences humaines*, N°150, 6, p. 27-27.

SCHURMANS M.-N., 2014, *Les solitudes*, Paris, France, P.U.F, 290 p.

SEN A., [1992] 2000, *Repenser l'inégalité*, Paris, Le Seuil, 288 p.

SERRES J.-F., 2017, « Combattre l'isolement social pour plus de cohésion et de fraternité », Les avis du CESE, *Journal officiel de la République Française*, 17, Section des affaires sociales et de la santé.

SIMMEL G., 1903, « Métropoles et mentalité », dans https://www.unige.ch/sciences-societe/socio/files/5414/0533/5935/Simmel_1903.pdf, p. 61-77.

SIMMEL G., [1903] 1988, « Pont et porte », dans *La tragédie de la culture*, Marseille ; Paris, Rivages, p. 159-166.

SIMMEL G., [1911] 1988, « Métaphysique de la mort », dans *La tragédie de la culture*, Marseille ; Paris, Rivages, p. 167-176.

SIMMEL G., [1901–1918] 2003, « Esthétique de la pesanteur », dans *Le cadre et autres essais*, Gallimard, Le promeneur, p. 19-28.

SIMMEL G., [1908] 2013, *Sociologie*, Paris, PUF (Presses universitaires de France), 756 p.

SIMMEL G., [1902] 2013, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Payot, 112 p.

SIMONDON G., [1958] 2005, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Editions Jérôme Millon, 571 p.

SINGLY F. DE, 2011, *Séparée : vivre l'expérience de la rupture*, Paris, Armand Colin (Collection « Individu et société »), 238 p.

SINGLY F. DE, 2016, *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, 2e édition, Paris, Armand Colin (Collection Individu et société).

- SINGLY F. DE, MESURE S., 2001, *Comprendre. Le lien familial*, PUF, 340 p.
- SPIRE A., 1999, « De l'étranger à l'immigré. La magie sociale d'une catégorie statistique. », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 129, 1, p. 50-56.
- STEINER P., 2010, *La sociologie de Durkheim*, Paris, Ed. La Découverte, 122 p.
- STIGLITZ J., SEN A., FITOUSSI J.-P., SARKOZY N., 2009, *Richesse des nations et bien-être des individus : performances économiques et progrès social*, Paris, Editions Odile Jacob, 351 p.
- STRAUSS A.L., CORBIN J., 2003, « L'analyse de données selon la grounded theory. Procédures de codage et critères d'évaluation », dans *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte (Recherches), p. 363-379.
- TARRAGONI F., 2018, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte, 128 p.
- TESSON S., 2011, *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard, (Le grand livre du mois), 266 p.
- TOULEMON L., 2012, « Évolution des situations familiales à travers les recensements français de 1962 à 2009 », *INED - Population*, Vol. 67, 4, p. 657-681.
- TRABUT L., LELIEVRE E., BAILLY E., 2015, « Famille et recensement font-ils bon ménage ? », *INED - Population*, 70, 3, p. 637-665.
- VAN DE VELDE C., 2011, « La fabrique des solitudes », dans *Refaire société*, Paris, Seuil (La République des idées), p. 27-37.
- VAN DE VELDE C., 2014, « 1 - La famille à l'épreuve de la crise », dans *L'intégration inégale. Force, fragilité et rupture des liens sociaux*, Presses Universitaires de France, p. 27-43.
- VAN DE VELDE C., 2018, « Présentation. Sociologie de la solitude : concepts, défis, perspectives », *Sociologie et sociétés*, 50, 1, p. 5-20.
- VANELLE V., 2015, *Introduction à la comptabilité nationale*, Marketing, Paris, Ellipses (Optimum), 314 p.
- VILLANI M., POGLIA MILETI F., MELLINI L., SULSTAROVA B., SINGY P., 2015, « L'engagement (scientifique) sensible : stratégies d'enquête sur les thèmes de la sexualité, la séropositivité et le secret », *Civilisations*, N° 64, 1, p. 45-56.
- VIVERET P., 2002, « Reconsidérer la richesse », Mission « Nouveaux facteurs de richesse », Secrétariat d'Etat à l'Economie Solidaire.
- VIVERET P., 2005, « Au-delà de la richesse monétaire », *Revue du MAUSS*, no 26, 2, p. 339-348.
- VOYNNET FOURBOUL C., POINT S., 2006, « Le codage à visée théorique », *Recherche et Applications en Marketing*, 21, 4, p. 61-78.
- WATIER P., 2002, *Une introduction à la sociologie compréhensive*, Belfort, Circé, 184 p.

WEBER F., 1991, « L'enquête, la recherche et l'intime ou : pourquoi censurer son journal de terrain ? », *Espace Temps*, 47, 1, p. 71-81.

WEBER M., 1904a, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, (Document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay dans le cadre de la collection : « Les classiques des Sciences Sociales »), 155 p.

WEBER M., 1904b, *Essai sur la théorie de la science. Premier essai : « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales »*, Version électronique par Les Classiques des Sciences Sociales (UQAC), 168 p.

WEBER M., [1921] 2008, *Économie et société, Tome 1. Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket (Agora), 410 p.

WEBER M., [1921] 2014, *La ville*, Paris, La Découverte.

WIRTH L., 1938, « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 44, 1, p. 1-24.

WORLD COMMISSION ON ENVIRONMENT AND DEVELOPMENT (dir.), 1987, *Our common future*, Oxford ; New York, Oxford University Press (Oxford paperbacks), 383 p.

ZIMMERMANN B., 2017, « Postface. Entre valorisation de soi et mise à l'épreuve de soi : les dynamiques paradoxales de l'autonomie », *Formation emploi. Revue française de sciences sociales*, 139, p. 91-104.

1990, « Rapport mondial sur le développement humain 1990 », *Economica*, Paris, PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement).

2007, « Panorama de la société. Les indicateurs sociaux de l'OCDE. », *Editions de l'OCDE*, OCDE.

2018, « Comment vaincre la solitude subie ? », *Grand bien vous fasse*, 13 février 2018.

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	5
SOMMAIRE	10
INTRODUCTION GENERALE.....	14
Prologue.....	14
« Se tenir face au monde », le défi de l'homme moderne	16
A. Des individus plus exposés aux risques	16
B. Quand les crises mettent en lumière les inégalités	20
1) Covid-19 et confinement : des rapports différents à la solitude.....	20
2) #Guillotine2020	22
C. L'individualisme, cette « grande maladie du temps présent »	24
D. Le cheminement d'une recherche : du « bien-être » à la solitude	26
1) Questionner le lien social.....	26
2) Le point de départ : les travaux sur les nouveaux indicateurs de richesse.....	28
3) Repenser la solitude.....	29
E. Construire une enquête : méthode qualitative et sociologie compréhensive.....	31
1) Qui sont les solos ?	31
2) Des solos à la solitude.....	32
3) Choix méthodologiques et terrain	34
F. Organisation de la thèse	37
CHAPITRE I. DES INDICATEURS DE BIEN-ETRE AUX FORMES DE SOCIABILITE	41
Introduction	42
I - IBEST : contexte de la naissance du projet de recherche.....	45
II - De la critique du PIB aux nouveaux indicateurs sociaux : histoire d'un courant contestataire et anti-utilitariste.....	46
A. Le PIB : un symbole de la critique	46
B. Des années 1970 à aujourd'hui : chronologie du mouvement des indicateurs sociaux...49	
1) Les années 1970-80 : naissance de la critique	49
2) 1990 : le temps des indicateurs alternatifs	50
3) Depuis les années 2000 : foisonnement des recherches et mobilisation dans le champ politique	52
C. Un monde à changer : des revendications politiques et philosophiques.....	54
1) Le concept de richesse.....	55
2) Le concept d'utilité.....	56
3) La valeur	58
III - L'indicateur de « bien-être » : un regard plus large sur la vie humaine et sociale 59	
A. Définir le bien-être	59
1) Un concept aux contours flous.....	59
2) Le bien-être comme accord : la définition du programme IBEST	63
B. Des dimensions à mesurer	65
IV - Les sociabilités : une place à part dans le sentiment de bien-être.....	68
A. Décrire une dimension multiforme	68
B. Appréhension du lien social dans le programme IBEST	71
C. Interroger les sociabilités : l'intérêt d'une approche qualitative.....	76

Conclusion.....	78
CHAPITRE II. DE L'INDIVIDUALISME A L'INDIVIDUATION : ENQUETE SUR LES SOLOS.....	81
Introduction.....	82
I - Les théories du lien social.....	85
A. Penser l'individu en relation.....	85
1) La solidarité comme projet de la sociologie durkheimienne.....	85
2) Les actions réciproques de Simmel, comme objet de la sociologie.....	88
3) Les individus parties prenantes de configurations pour Elias.....	89
B. Individuation & sentiment d'exister.....	89
1) Une théorie de l'individuation.....	90
2) Le « sentiment d'exister ».....	93
II - La société des individus : une quête du « for intérieur » ?.....	94
A. Une mise en récit de la modernité.....	95
1) Définition de l'individualisme.....	95
2) Perspectives historiques.....	96
3) Sur le risque d'anomie.....	97
B. Des dangers d'un concept polysémique.....	102
III - Penser l'individu dans la modernité.....	105
A. Pour une sociologie de l'individu : histoire d'un cheminement intellectuel.....	105
B. Se tenir face au monde : sur les supports.....	107
IV - Les solos, libres et heureux ?.....	110
A. Une population à haute valeur médiatique dont la sociologie peine à se saisir.....	111
1) Habiter seul : une modalité des parcours de vie.....	113
2) Le solo heureux : un fantasme médiatique.....	116
3) Un impensé de la sociologie.....	118
4) Les enjeux de la valorisation.....	121
Redorer le blason de la solitude.....	122
Masquer des inégalités.....	124
B. Qui sont les solos ? Définition d'une catégorie hétérogène.....	125
1) Un « univers de sociabilité » dans l'enquête IBEST.....	126
2) Une catégorie à l'épreuve du terrain.....	129
3) La question résidentielle.....	132
a) Les enjeux de la vie en solo.....	132
b) L'espace urbain comme cadre de vie.....	133
Conclusion.....	136
CHAPITRE III. ENQUETER LES SOLOS : METHODOLOGIE, TERRAIN, DONNEES ET ANALYSE.....	139
Introduction.....	140
I - Des choix méthodologiques à la lumière de la sociologie compréhensive.....	141
A. Comprendre le sens de l'activité sociale.....	141
B. Les apports de la théorie ancrée, ou Grounded Theory.....	143
C. Des enquêtés à sélectionner.....	145
1) Choix et recrutement des enquêtés.....	145
2) Un cadre de vie essentiellement urbain.....	146
3) Quantifier le qualitatif : de qui se compose l'échantillon ?.....	148
D. Une méthodologie d'enquête adaptée : grille d'entretien et jeu de carte.....	150
1) L'entretien semi-directif.....	150
2) Le jeu de carte.....	151

3) Déroulement des entretiens	154
4) Tenir un journal de terrain : un support descriptif et réflexif	155
5) Les associations, des « experts » de la vie en solo	157
II - Les « phases d'enquête », ou comment produire de la donnée selon la théorie ancrée	159
A. Phase 1. Le terrain exploratoire à Grenoble	160
B. Phase 2. Première enquête à Lyon avec des parents solos	162
C. Phase 3. Deuxième vague d'entretiens à Lyon	164
D. Phase 4. Les solos au prisme de la culture québécoise : le terrain à Montréal	167
III - Questionner le dispositif d'enquête : la maïeutique du sociologue	170
A. De la difficulté de trouver sa place comme enquêtrice	170
B. Les solos, l'accès aux « biens linguistiques » et la gestion de la violence symbolique ..	173
IV - « Des données à la connaissance » : comment donner un sens au contenu des entretiens ?	178
A. Le codage du corpus : une première étape de l'analyse	178
1) Penser le codage grâce à la <i>grounded theory</i>	178
2) Le travail de codage dans l'enquête	181
B. De quoi parlent les enquêtés ?	183
Conclusion	189

CHAPITRE IV. PARCOURS ET PROFILS DES SOLOS : DES RAPPORTS INEGAUX A LA SOLITUDE

Introduction	192
I - De l'intérêt de la typologie	193
A. La typologie comme production intermédiaire de l'analyse	193
B. Précisions sur la construction de la typologie	194
C. Quatre types de solos différents	196
D. Mettre en lumière les variations	199
1) D'un type à l'autre, au fil des parcours	199
2) Les enquêtés dans la typologie : d'abord une question de sens qu'ils donnent à leurs parcours	200
3) Des solos qui « résistent au classement »	201
II - Des solos aux profils différents	203
A. Le profil de la précarité : les mères monoparentales face aux difficultés matérielles et du quotidien	204
1) Rupture conjugale et entrée dans la précarité	205
2) Un quotidien sous tension	206
3) Un isolement relationnel caractérisé par un manque de soutien et des attentes déçues	210
a) Quand les liens avec les autres font défaut	210
b) Un sentiment de solitude exacerbé	212
c) Perdre confiance en soi ou maintenir le cap	213
B. La résilience : retrouver une stabilité après une rupture conjugale	215
1) De l'adultère à la conquête de la liberté : des ruptures de nature différente	217
2) Les débuts en solo : une transition difficile... ou pas	218
3) L'épreuve du changement : s'adapter ou résister	221
4) Des solos bien intégrés socialement	222
5) Stabilité retrouvée et aspirations conjugales	224
C. L'équilibre : des solos satisfaits	227
1) Des conditions de vie confortables	229
a) Une stabilité qui s'incarne d'abord à travers le logement	229
b) Des perspectives professionnelles qui rassurent	232
2) Être « bien tout seul »... avant d'être « bien à deux »	234

3) Des enquêtés au cœur de différents réseaux de sociabilité.....	237
a) Des solos bien entourés.....	237
b) ... Qui résistent à la norme.....	239
D. L'impatience : des parcours stables en attente d'évolution	242
1) Le lien aux autres : une priorité	244
2) Situation conjugale et sentiment de solitude : une relation compliquée	246
a) Le couple : une relation qui fait défaut	246
b) Une solitude résidentielle pesante.....	247
c) ... Qui se cumule avec le sentiment d'être différent.....	249
3) Des aspirations professionnelles en attente de réalisation.....	251
4) Des aspirations qui évoluent selon les cycles de vie	252
Conclusion.....	255

CHAPITRE V. LA SOLITUDE COMME MISE A L'EPREUVE DU LIEN.

CONSTRUCTION DE L'AUTONOMIE DANS LES PARCOURS DE SOLO 257

Introduction..... 258

I - Le sentiment de solitude : « plus que la simple présence de quelqu'un » 260

A. De la solitude chez les solos.....	260
B. Eléments de définition & données de cadrage	261
C. Solitude heureuse, solitude malheureuse : des formes idéal-typiques à modérer	264

II - Les épreuves de la solitude 269

A. Des moments précis, entre solitude résidentielle et contraintes du célibat.....	269
1) Les moments de la solitude résidentielle	270
Soirées en solo, du repos à l'isolement.....	270
Fin de semaine : temps de l'activité et de la famille.....	273
Les solos privés de « commensal »	275
Le silence de la solitude	277
2) Fêtes familiales et « activités sociales » : chronique du solo célibataire	278
B. Les ruptures dans les parcours : épreuves & solitude.....	281
1) Déménagement et reconstruction du réseau social	282
a) Recréer des liens : le recours associatif.....	283
b) Partager le repas, un signe d'intégration.....	284
2) Se séparer : une mise à l'épreuve des liens	285
a) Pères et mères face à la rupture	287
b) Les « ruptures heureuses »	291
c) Sites de rencontre et recours aux dispositifs de médiation.....	291
3) Faire face aux épreuves de la vie.....	293
C. Une solitude qui s'installe.....	294
1) Affronter le quotidien : entre lassitude et épuisement	295
2) Un rapport négatif au temps long	297
a) Les solos face aux grands projets de la vie	297
b) Vieillir et mourir	298

III - Note sur le genre et solitude..... 299

IV - Le lien comme support d'autonomie..... 304

A. L'expérience positive de sa solitude	306
1) Apprécier la solitude : pour qui ? Comment ?	306
Notes sur le développement personnel.....	310
2) Vers un apprentissage de l'autonomie	312
B. Être entouré, être isolé : des discours de nature différente	313
C. De la tension entre soutien et autonomie.....	317

1) La famille : un support d'autonomie	317
Devenir parent, devenir parent solo : une redéfinition des rôles familiaux	318
2) Le couple, un anti-modèle de liberté à négocier	319
Conclusion.....	322
CHAPITRE VI. LES FORMES DU LIEN. DES SOLOS BIEN ENTOURES QUI EXPRIMENT UN MANQUE.....	325
Introduction.....	326
I - « Qui ne veut pas avoir un mari et des enfants ? » : aspirations et injonctions à la conjugalité.....	328
A - Les solos et le couple : un rapport ambigu	331
1) Une expérience conjugale plutôt douloureuse	331
2) Être célibataire : une déviance... spécifiquement féminine ?	332
3) Un rempart contre la solitude	334
4) Le bonheur d'être célibataire	335
B - La « vie hors couple » : une déviance	337
C - Repenser les parcours conjugaux : le célibat comme « expérience agissante ».....	338
D - La norme conjugale, une réalité statistique et sociologique	341
1) Une norme dominante qui peut se décliner dans des versions différentes.....	341
2) Etre en couple, avoir une place dans la société.....	344
II - Les liens de filiations qui enracent : la famille et les enfants	346
A. Les liens familiaux, une constante dans les parcours de vie.....	346
1) « Des fils qui (me) retiennent » : la famille sous tension	347
2) Un soutien inconditionnel	349
3) Des solos à rebours du modèle familial « classique »	350
B - La rupture des liens familiaux : reconstituer le puzzle... ou pas. Le cas des enfants non reconnus.....	353
C - Avoir des enfants : s'ancrer malgré les difficultés.....	357
1) Une unique source de « bonheur » ?	357
2) Les écueils des parcours familiaux	358
3) Les enfants avant tout	360
III - Ne pas avoir d'enfant : une déviance ?	361
1) Les <i>childfree</i> , une situation plus courante aujourd'hui	363
2) Trois positions différentes face au projet parental : de l'adhésion à la distance.....	366
a) Les « parents en attente » : un projet naturel difficile à expliquer	366
b) Les « indécis » : une nécessaire justification	368
c) Les « <i>childfree</i> convaincus » qui se passent de motifs.....	369
3) Les enjeux de la procréation.....	371
a) Une question de transmission et de responsabilité collective	371
b) « Je politise mon ventre vide »	372
c) Une injonction qui vise surtout les femmes	374
IV - Les liens « hors du foyer » : des ressources pour se valoriser ?	376
A. Les amis, ces « mêmes » que l'on choisit.....	377
1) Les amis : des bons moments aux soutiens indispensables.....	378
a) Les réseaux amicaux : d'abord une source de plaisir.....	378
b) S'aider entre célibataires.....	379
c) Le scénario du « drame »	380
2) Les logiques d'homophilie : « qui se ressemble s'assemble ».....	381
a) Des gens « à la même place »	381
b) Une question de rythme de vie	383
3) Amitié et identité	384
B. Le travail, plutôt un domaine qui épanouit	387

1) Des solos relativement protégés du point de vue de l'emploi	388
a) Une vie professionnelle réussie	388
b) « Se sentir dans la vie » : travail et intégration sociale	390
c) Quelques aspects négatifs.....	391
2) La situation professionnelle des mères en solos : une situation moins confortable	393
3) Travail et sentiment de sécurité	395

Conclusion.....	397
------------------------	------------

CHAPITRE VII. LE LIEN, UN INVARIANT DE LA CONDITION DE L'HOMME

.....	401
Introduction.....	402
I - Le rapport à la mort : philosophie du lien et de la vacuité	404
A - Mourir seul chez soi : une angoisse masculine.....	406
B - Se perpétuer : la force des liens de filiation.....	408
C - Disparition et vacuité	411
II - Sentiment d'être soi et rapport au corps.....	413
A - S'incarner.....	413
B - Processus de réappropriation dans les bifurcations	414
III - Un rapport physique au chez-soi	417
A - Le logement, configuration de son mode d'être au monde	419
1) Une question de parcours, de conditions de vie et de conjugalité.....	419
2) L'enjeu de la sécurité dans la question résidentielle	422
a) L'accès à la propriété comme gage de stabilité financière et personnelle.....	422
b) S'approprier son « chez-soi »	424
c) Le sentiment de sécurité comme rapport au temps.....	425
B - Ces liens qui attachent au territoire	426
C - L'espace urbain, entre anonymat et émancipation	433
Conclusion.....	437

CONCLUSION GENERALE

.....	440
I - Le sentiment de bien-être, un accord entre soi et les autres	440
1) <i>Être</i> en relation.....	440
2) Les solos, des égoïstes ?	441
3) Prendre en compte les modalités contemporaines d'être au monde	442
II - Les solos, des individus « en manque » ?	442
1) Des rapports contrastés à la conjugalité.....	442
2) « Faire front ensemble devant la vie à mener »	443
3) Des parcours de vie encore très balisés par la conjugalité et la parentalité	444
III - Des parcours de vie plus fragmentés et plus singuliers	445
1) Pour une sociologie de l'individu	446
2) Poursuivre l'enquête sur les dispositifs d'action publique de soutien à la vie « en solo »	446
3) Penser les solitudes	447
IV - Ecologie du mode de vie solo.....	448
A. La ville anonyme, le quartier comme son « chez-soi »	449
B. L'habitat participatif : « combiner le « vivre-ensemble » avec la sphère privée « chacun chez soi »	449

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIERES.....

Table des figures	479
ANNEXES	481
Annexe n°1 - Grille d'entretien (phase de terrain 1 et 2)	482
Annexe n°2 - Jeu de carte - Entretiens	484
Annexe n°3 - Portraits d'enquêtés	485
Annexe n°4 - Tableau récapitulatif des enquêtés	489
Annexe n°5 - Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés + modalités de rencontre	492
Annexe n°6 – Précisions sur les entretiens et la retranscription	494
A - Règle de retranscription des entretiens	494
A - Notes sur le Règlement Général de Protection des Données (RGPD)	494
B - Règles d'anonymisation	495
Annexe n°7 - Liste des nœuds NVivo et description	496
Annexe n°8 - Liste des nœuds et présence (Chapitre III)	499
A - Liste des nœuds et présence dans les entretiens	499
B - Liste des nœuds et nombre de références encodées	500
C - Liste des nœuds et pourcentage de couverture	501
Annexe n°9 – Nœuds encodés en fonction de la typologie (Chapitre IV)	503
A - Le type de la précarité	503
B - Le type de la résilience	504
C - Le type de l'équilibre	505
D - Le type de l'impatience	506
Annexe n°10 - Liens entre les différents domaines de sociabilité avec les autres nœuds du codage (Chapitre VI)	508
A - Couple et célibat	508
B - Enfant	510
C - Famille	511
D - Amis-copains-rencontre-groupe	512
E - Travail	513
F - Travail - collègues	514
Annexe n°11 - Liens entre les différents domaines de sociabilité avec les autres nœuds du codage (chapitre VII)	515
A - Logement	515
B - Quartier	516
C - Quartier – voisins	516
D - Rapport à la ville	517

Table des figures

Figure 1 – ICME par habitant de 1994 à 2014.....	43
Figure 2 - Grille théorique-empirique du bien-être (IBEST) : entre réalisation et capacités .	64
Figure 3 – Tableau conceptuel des différentes dimensions du bien-être (OCDE).....	68
Figure 4 – Impact des formes de sociabilités sur la participation sociale (IBEST)	72
Figure 5 - Le capital social : une finalité intermédiaire au centre du bien-être d’après Meadows (IBEST, 2016, p.85)	73
Figure 6 - Répartition des logement selon le nombre d'occupants (Daguet, 2017)	114
Figure 7 - Impact des formes de sociabilités sur la participation sociale (IBEST).....	126
Figure 9 - Fréquence des sorties dans la classe solo (IBEST)	127
Figure 9 - Sociabilité résidentielle des solos (IBEST)	127
Figure 10 - Satisfaction globale à l’égard de la vie (IBEST).....	128
Figure 11 – Les différentes phases de terrain.....	146
Figure 12 – Extrait du journal de terrain (19/04/2017) : reproduction de l’organisation des cartes sur la table par Ariane	154
Figure 13 - Enquêtés de la phase 1	162
Figure 14 - Enquêtées de la phase 2	164
Figure 15 - Typologie des enquêtés	165
Figure 16 - Enquêtés de la phase 3.....	167
Figure 17 - Enquêtés de la phase 6.....	170
Figure 18 – Capture d’écran de l’interface du logiciel NVivo. L’opération de codage est simple. Il suffit de sélectionner un bout de texte dans la fenêtre du milieu (ici, celle où est ouvert l’entretien d’Ana), puis de glisser la sélection dans un des nœuds qui apparaît dans la colonne de gauche. Ce « bout de texte » peut être une seule lettre ou la totalité de l’entretien.	180
Figure 19 - Présence des nœuds en fonction du pourcentage de couverture et du nombre de références codées. Lecture : le nœud « Couple » couvre plus de 7 % de tous les entretiens ; environ 5 % de toutes les références encodées lui sont associées. Donc, c’est du couple dont on parle le plus longtemps tous entretiens confondus, mais pas forcément celui dont on parle le plus souvent.....	184
Figure 20 – Typologie des enquêtés.....	196

Figure 21 – Répartition des enquêtés par type	197
Figure 22 – Dix nœuds les plus présents dans le type de la précarité. Lecture : 5,8% des entretiens du type de la précarité sont consacrés au thème « Conditions de vie ».....	205
Figure 23 - Dix nœuds les plus présents dans le type de la résilience. Lecture : 10,3 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Enfant ».....	217
Figure 24 - Dix nœuds les plus présents dans le type de l'équilibre. Lecture : 8 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Logement-habiter ».	229
Figure 25 - Dix nœuds les plus présents dans le type de l'impatience. Lecture : 5,3 % des entretiens de ce type sont consacrés au thème « Travail » et au thème « Amis-copains-rencontres-groupe ».....	244
Figure 26 – Présence du thème « être seul + » selon le type. Lecture : le nœud « être seul + » est présent dans 3,53% du corpus des enquêtés appartenant au type de l'équilibre ; comparativement aux autres types, ces enquêtés sont ceux qui en parlent le plus.	307
Figure 27 - Thèmes les plus reliés à « être seul + ». Lecture : le nœud « bien-être + » est le plus présent dans le nœud « être seul + », ce qui signifie que ce dont parlent le plus les enquêtés quand ils évoquent les aspects positifs de la solitude, c'est leur bien-être vécu lui aussi sur un mode positif.....	308
Figure 28 – Cinq thèmes les plus reliés à celui du couple (en nombre de références encodées)	331
Figure 29 – Six thèmes les plus reliés à celui du célibat (en nombre de références).....	335
Figure 30 – Cinq thèmes les plus reliés à celui de la famille (en nombre de références)	348
Figure 31 – Six thèmes les plus reliés à celui des « enfants » (en nombre de références).....	358
Figure 32 – Cinq thèmes les plus reliés à celui des « amis-copains-rencontre-groupe » (en nombre de références codées en commun)	377
Figure 33 – Six thèmes les plus liés à celui du travail (en nombre de références encodées en commun).....	388
Figure 34 – Thèmes les plus reliés à celui du rapport à la ville	434

Annexes

Annexe n°1 - Grille d'entretien (phase de terrain 1 et 2)

Présentation enquêtrice

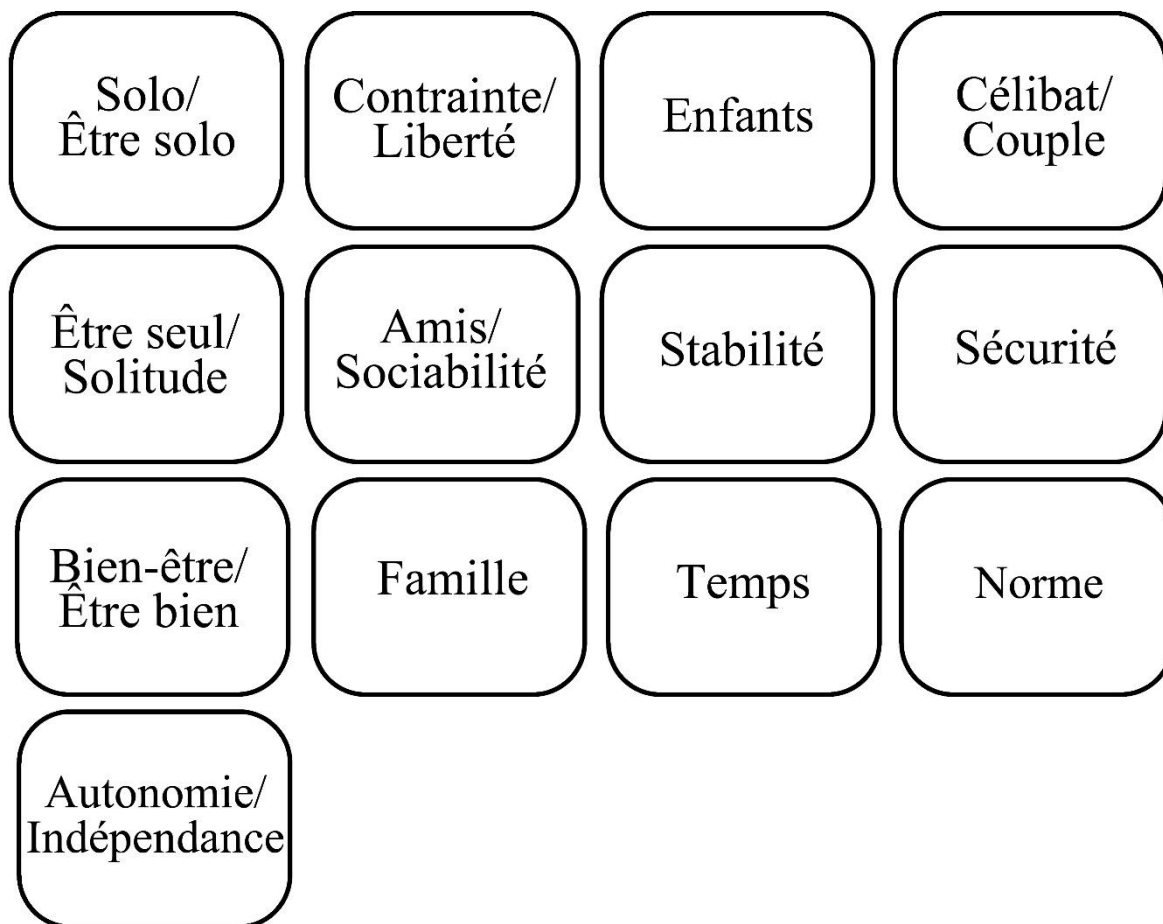
Je m'appelle Camille Duthy, et je fais un travail de recherche sur ce que l'on appelle aujourd'hui les « solos » à Grenoble, c'est-à-dire les gens qui habitent seuls. J'aimerais comprendre comment s'organise ce mode de vie qui prend de plus en plus d'importance aujourd'hui. Il s'agit donc d'une discussion sur votre vie « privée » mais aussi sur autour de votre lieu d'habitation (logement, quartier, ville, etc.).

I. Hier. Parcours résidentiel.		Thèmes transversaux : appartenance, étranger, chez-soi, être dedans, être dehors, être en confiance, être en sécurité, reconnaître, être reconnu, anonymat, habitude, découverte, Dépaysement,
Comment s'est passé la vie de l'enquêté avant d'en arriver à un instant T, en l'occurrence celui de l'entretien : comment on en est arrivé là ? Le parcours résidentiel est un prétexte pour comprendre la vie familiale/professionnelle (lien avec le changement de domicile).		
Consigne : quels ont été les différents endroits dans lesquels vous avez vécu au cours de votre vie ?		
Enfance/adolescence		
Études ?	Villes ? Logement, colocation, appartement	
Situations familiales	Mariage, mise en couple, divorce, séparation, concubinage...	
Situations professionnelles	Nouveau job, licenciement, démission, mutation.	
Quel endroit vous a le plus marqué/préférerez-vous ? Ou n'avez-vous pas aimé du tout ? Pourquoi ?		
<i>Transition : d'avant à maintenant : comment on en est arrivé là ?</i>		
II. Aujourd'hui [social]. La vie en solo.		
Comment se passe la vie aujourd'hui, dans ce mode de vie en solo ?		
Consigne : [entrée par le logement] Pouvez-vous me décrire votre logement ?		
environnement	Logement Quartier Ville	Pourquoi l'avoir choisi ?
société	Sorties Amis Famille Numériques	Culturelles ? musées ? Ciné ? Association ? Club ? etc. Cercles de sociabilités ? Qui voyez-vous, quand, pourquoi, où ? Est-ce que vous fréquentez beaucoup votre famille ? Oui, non, pourquoi ? Fréquentation des réseaux sociaux ? Pourquoi ?

Profession	Qu'est-ce que vous faites ?	
Profession Lien avec les collègues		
<p>III. Aujourd'hui? [spatial]. « Scènes urbaines » : le rapport à la ville. Comment s'organise le rapport à la ville, à l'espace ?</p> <p>Consigne : J'aimerais maintenant qu'on s'arrête un peu plus sur votre lieu de vie... Je voudrais comprendre comment vous vous représentez votre quartier (ville/quartier/logement). Pourriez-vous dessiner sous forme de carte votre quartier, en plaçant les points qui ont un intérêt quelconque pour vous (que vous fréquentez, que vous aimez, etc.) ?</p> <p>Relances</p> <p>Quels sont les lieux que vous fréquentez ? Que vous ne fréquentez pas ? Quels sont les lieux que vous aimez ? Que vous n'aimez pas ? Que pensez-vous de ce quartier/logement/endroit ? Points positifs et négatifs ? Comment vous sentez-vous ici ?</p>		
<p>IV. Demain. Projection dans le futur. Comment les individus se projettent-ils dans l'avenir ? Quelles sont leurs attentes ?</p> <p>Consigne : en pensant au futur, à quoi vous pensez ?</p> <p>Attentes</p> <p>Y-a-t-il des attentes sur : la famille, les amis, le travail, les sociabilités, les enfants, le partenaire, le lieu d'habitation...</p> <p>Pression</p> <p>Quelles pressions (intérieures//extérieures) ? Pensez-vous pouvoir y arriver ? Pensez-vous parvenir à votre but ?</p>		
« Capabilités »		

Annexe n°2 - Jeu de carte - Entretiens

Composition du jeu de carte utilisé pour les entretiens de la phase 3 et 4 (voir chapitre III).



Annexe n°3 - Portraits d'enquêtés

Les portraits d'enquêté.e.s sont rangés ici par ordre alphabétique ; un tableau récapitulatif des entretiens menés par ordre chronologique est présent dans l'annexe suivante, tableau dans lequel on retrouve également les informations liées précisément à l'entretien (durée, date, lieu).

Sont mentionnées ici toutes les informations importantes dans les parcours des enquêté.e.s, certaines précisions étant ainsi fournies pour certain.e.s et pas pour d'autres. Il sera également précisé l'orientation homosexuelle des enquêté.e.s quand celle-ci a été déclarée par eux : compte tenu du fait que le rapport à la norme sociale en matière de conjugalité et de modèle familial sont centrales dans notre analyse, ces précisions sont importantes à la bonne compréhension du parcours des enquêtés. Certains enquêtés ont dit être en couple/avoir été en couple avec une personne de même sexe sans toutefois déclarer être homosexuelle. Il n'appartient pas à l'enquêteur de fixer une identité sexuelle aux enquêtés : aussi, dans ce cas précis, il sera seulement précisé « vit en couple avec un homme/une femme ».

Toutes les personnes qui sont citées dans la thèse sont présentes ici, même celles dont le témoignage n'a pas été reconnu dans le cadre « classique » des entretiens.

Alexis. 30 ans, architecte et ingénieur, célibataire. Belge d'origine, il vit à Montréal depuis quelques années. Il est hypersociable, a un réseau d'amis très étendu en Europe avec lequel il communique plusieurs fois par jour ; la présence de ses amis est centrale dans sa vie.

Amanda. Une quarantaine d'année. Vit à Lyon. Célibataire, 2 enfants. N'a pas été reconnue par son père, dont elle cherche toujours à connaître l'identité ; son premier fils, issu d'un adultère (le père étant marié), n'a pas été reconnu par son père non plus. *Enquêtée rencontrée par l'association Les Cigognes. L'entretien n'était pas sur le même format que les autres (voir Chapitre III).*

Amina. 28 ans, célibataire, française expatriée à Montréal depuis 5 ans. Doctorante en biologie, en train de finir sa thèse. Elle traverse une période compliquée au moment de l'entretien : sa sœur est atteinte d'un cancer et ses parents viennent de se séparer (son père est parti brusquement sans donner beaucoup de nouvelles).

Ana. 32 ans, célibataire, une fille, vit à Grenoble dans un quartier proche du centre-ville. Elle vient de changer de travail (conseillère dans un centre social), très attachée à son quartier et à sa ville (elle a grandi dans une petite ville de l'agglomération). Elle se sépare un an et demi avant l'entretien du père de sa fille qui la quitte petit à petit en s'installant à Lyon.

Anne Bernardy. Responsable d'une antenne départementale de l'Association Française des Solos. J'aurais un premier contact téléphonique avec Anne en 2015 et la recroiserait deux ans plus tard lors d'une mensuelle de l'association à laquelle elle m'a invité.

André. 34 ans, chef d'orchestre et musicien, célibataire. Québécois originaire de la campagne, il vit à Montréal depuis ses études. Il aime beaucoup son travail, il commence à être reconnu dans son milieu et y attache beaucoup d'importance.

Antoine. 34 ans, au chômage au moment de l'entretien, vit à Lyon, a fait des études en sociologie, puis est devenu libraire plusieurs années. Il a connu quelques longues histoires de couple (plusieurs années) avec des femmes.

Ariane. 30 ans, en recherche d'emploi (elle a fait des études en géographie). Originnaire de Toronto, elle vit à Montréal depuis ses études. Elle vit dans ce qui devait être au départ une colocation ; très vite, sa colocataire part vivre avec son compagnon dans une autre ville, ne revenant que ponctuellement (un week-end par mois) chez elle. Ariane n'est pas satisfaite de la situation (elle ne souhaite pas vivre seule). Elle est en couple avec un homme depuis moins d'un an.

Boise Antelme. Présidente de l'association *Les Cigognes*. Je la rencontre en 2015, elle m'explique son parcours, le fonctionnement de l'association et les problématiques familiales et de filiation à laquelle les personnes qui fréquentent l'association sont confrontées. Elle me donnera contact avec une petite antenne lyonnaise de l'association qui est en train de se former (biais par lequel je rencontre Maryam, Amanda et Mélanie).

Bilal. Entre 45 et 50 ans. Une fille, célibataire, vit dans la banlieue lyonnaise. A pris une année sabbatique au moment de l'entretien, sinon il enchaîne les petits contrats d'intérim, des « petits boulots ». Sa situation est précaire à tout point de vue, et d'abord matériel.

Catherine. 37 ans, mère d'une fille de 9 ans, séparée du père de sa fille sept années auparavant. Elle est artiste de cirque et intermittente du spectacle, en arrêt maladie depuis quelques temps. Elle vit à Montréal. Elle a sa fille en garde partagée une semaine sur deux. Sa fille est autiste et fait régulièrement de grosses crises qu'elle a du mal à gérer seule (elle a plusieurs fois dû appeler les secours). Parmi tous les enquêtés, c'est celle qui est le plus précaire à tous points de vue.

Cécile. 28 ans, laborantine (elle vient de changer de laboratoire deux semaines avant l'entretien, après une reprise d'étude), célibataire. Elle est propriétaire de son appartement dans une ville de l'agglomération grenobloise, elle a grandi dans la région.

Cécilia. 32 ans, en recherche d'emploi après sa thèse, célibataire, française d'origine, elle vit à Montréal depuis 7 ans.

Charlotte. 39 ans, assistance pédagogique dans un collège, initialement cadre dans l'animation. Elle vit dans le centre-ville de Grenoble depuis 10 ans après avoir vécu dans différentes villes/pays. Elle a un fils de 5 ans, le père l'a quitté pendant sa grossesse.

Christelle. 45 ans, habite dans la banlieue lyonnaise depuis quelques années, s'est formée à l'art thérapie récemment et tente de vivre de cette activité. Elle est divorcée, son ex-mari s'occupant très peu de ses enfants : elle raconte son divorce comme une épreuve très douloureuse, l'obligeant à quitter le village de Haute-Savoie dans lequel elle vivait. Elle a une histoire familiale compliquée (qui occupe une partie de l'entretien) : à 34 ans, sa mère lui avoue qu'elle est la fille d'un adultère, après des années passées à lui réclamer la vérité.

Cynthia. 30 ans, employée du gouvernement, célibataire, québécoise originaire d'une région rurale, a déménagé à Québec pour ses études pour à Montréal pour le travail.

Elodie. 38 ans, profession libérale de santé. Originnaire de Paris, elle a fait ses études en Belgique, puis un premier travail à la presqu'île de Giens et s'installe dans l'agglomération grenobloise 10 ans auparavant. Elle consacre énormément de temps à son travail mais la visite de ses patients à domicile lui donne une très bonne connaissance de son quartier et des gens qui y vivent. Approchant la quarantaine, son célibat lui pèse beaucoup, d'autant qu'elle voudrait avoir des enfants.

Eloïse. 36 ans, mère de deux enfants de 5 et 2 ans, célibataire, journaliste de formation, actuellement salariée d'une épicerie et en formation pour être prof de yoga. Son compagnon et

elle se séparent quelques mois avant l'entretien. Elle a pris un autre appartement dans son quartier à ce moment.

Emmanuelle. 32 ans, ingénieure territorial non titularisée, vit à Lyon, célibataire. Elle rencontre son compagnon pendant leurs études, s'installe avec lui à la campagne (dans le Beaujolais) et le quitte finalement à 26 ans pour vivre en ville (Lyon) où sa sœur habite à l'époque.

Eva. 39 ans, célibataire, psychologue. Elle travaille à mi-temps à l'hôpital et vient de quitter une association qui occupait son deuxième mi-temps pour s'installer en libéral. Approchant la quarantaine, son célibat lui pèse beaucoup, d'autant qu'elle voudrait avoir des enfants.

Florence. 46 ans, divorcée depuis 6 ans, 4 enfants (22 – 19 – 16 et 12 ans). Elle travaille dans une association comme conseillère conjugale après une formation et avoir cessé le travail pendant 13 ans pour s'occuper de ses enfants. Elle s'est remise en couple pendant deux ans depuis son divorce, actuellement célibataire. Elle vit à Lyon, garde ses enfants la très grande majorité du temps.

Frédéric. 46 ans, divorcé, 2 filles de 11 et 9 ans, infirmier libéral, vit dans l'agglomération grenobloise. Il habite dans la maison qui l'a vu grandir (qu'il a quitté 10 ans entre 18 et 28 ans), très attaché au quartier qu'il a vu évoluer. Il a ses filles en garde alternée, une semaine sur deux.

Gabriel. 34 ans, journaliste musical, vit à Lyon, en couple au moment de l'enquête depuis trois semaines. S'est marié jeune, autour de la vingtaine, puis a divorcé de sa femme onze ans après, après un déménagement à Lyon.

Geneviève. 44 ans, enseignante en art (elle est aussi artiste), québécoise, vit à Montréal. Elle est en couple avec une femme qui vit à Québec. Elle vit depuis 15 ans en coopérative d'habitation avec d'autres artistes (projet auquel elle a participé à la mise en place). Au moment de l'entretien, elle est en train de quitter la coop pour un appartement qu'elle achète, dans une copropriété classique.

Jean-Claude. 75 ans, célibataire, deux fille. Vit à Lyon. *Enquêté rencontré dans le cadre d'une réunion mensuelle de l'Association Française des Solos.*

Juan. 35 ans, auxiliaire de puériculture, célibataire, habite à Grenoble, ville dont il est originaire. Il a vécu plusieurs histoires de couple, dont il parle souvent.

Lexie. 37 ans, célibataire, travailleuse social, vit à Montréal.

Louis. 43 ans, salarié d'une grande entreprise, célibataire, homosexuel. Il a toujours vécu à Paris et décide 5 ans auparavant d'être muté à Lyon où son défi est de reconstruire un réseau amical et social.

Ludovic. 40 ans, assistant social, vit à Lyon, une fille (11 ans). Il a été en couple 15 ans avec la mère de sa fille, et se sont séparés à 32 ans. Il a la garde de sa fille une semaine sur deux.

Marie-Pier. 39 ans, célibataire, salarié d'un hôtel (travail de gestion de ressources humaines), québécoise, vit à Montréal, 2 enfants (12 et 9 ans). Sept ans plus tôt, le père de ses enfants rencontre une autre femme, ils divorcent. Elle a la garde quasi-exclusive de ses enfants, elle estime que son mari n'est pas très stable matériellement.

Maryam. 33 ans, en congé maladie pour son fils d'un an qui est malade, vit à Lyon. Le père est parti pendant la grossesse. *Pour les raisons évoquées dans le chapitre III et suite à une relation d'enquêtée à enquêtrice source de malentendu voire de conflit, l'entretien de Maryam n'a pas été pris en compte dans l'analyse.*

Maxime. 34 ans, cuisinier, québécois, vit à Montréal, célibataire. Il est originaire de la ville de Québec.

Mélanie. Une trentaine d'années. Vit à Lyon. En couple. N'a pas été reconnue par son père dont elle connaît l'identité et avec qui elle entretient des liens. *Enquêtée rencontrée par l'association Les Cigognes. L'entretien n'était pas sur le même format que les autres (voir Chapitre III).*

Nathalie. 39 ans, en instance de divorce, séparée depuis 1 an, célibataire, une fille de 4 ans. Elle est auto entrepreneur mais envisage de chercher un travail plus rémunérateur. Elle vit en banlieue de Lyon dans la maison qu'elle occupait avec son ex-mari.

Pedro. 42 ans, artiste de cirque, brésilien d'origine, s'est installé à Montréal pour ses études circassiennes. Sa famille est toujours au Brésil. Il vit en couple avec un homme depuis 13 ans, qui habite à 2h30 de route de chez lui et ils n'envisagent pas de cohabiter.

Renaud. 41 ans, employé du trésor public, célibataire, vit à Grenoble et propriétaire de son appartement. Il a grandi en Haute-Savoie.

Romain. 32 ans, informaticien, célibataire. Français d'origine, il a émigré à Québec pendant 2 ans et vit depuis 2 ans à Montréal où il est venu pour le travail.

Sébastien. 29 ans, web designer, Français d'origine et vit à Montréal depuis cinq ans, célibataire.

Soraïa. 30 ans, brésilienne, vit à Montréal depuis quelques années. *Compte tenu de son profil (elle ne vit pas seule), l'entretien n'a pas été retranscrit ni exploité.*

Vincent. 32 ans, maître-nageur et pompier volontaire, célibataire. Il vit dans une ville de l'agglomération grenobloise dans laquelle il a grandi, il est propriétaire de son appartement.

Virginie. 55 ans, célibataire, une fille. Vit à Lyon. *Enquêtée rencontrée dans le cadre d'une réunion mensuelle de l'Association Française des Solos.*

Yvonne Col. Présidente de l'UNAGRAPS (voir Chapitre III, dans la partie consacrée aux associations).

Annexe n°4 - Tableau récapitulatif des enquêtés

	Prénom (anonymisé)	Association (si rencontré par ce biais)	Lieu de résidence (agglomération)	Date	Lieu de l'entretien	Durée (en minutes)	Âge	Profession	Genre	Statut matrimonial	Nombre d'enfants
1	Frédéric		Grenoble	8 juin 2015	Chez lui	75	46	Infirmier	Homme	Divorcé	2 filles
2	Vincent		Grenoble	8 juin 2015	Lieu de travail	30	32	Maitre-nageur	Homme	Célibataire	
3	Cécile		Grenoble	15 juin 2015	Chez elle	60	28	Technicienne de laboratoire	Femme	Célibataire	
4	Charlotte		Grenoble	16 juin 2015	Chez elle	70	39	Assistance pédagogique	Femme	Célibataire	1 fils
5	Elodie		Grenoble	19 juin 2015	Chez elle	44	38	Profession libérale de santé	Femme	Célibataire	
6	Juan		Grenoble	9 juillet 2015	Chez lui	100	35	Auxiliaire de puériculture	Homme	Célibataire	
7	Ana		Grenoble	14 juillet 2015	Chez elle	100	32	Conseillère dans un centre social	Femme	Séparée	1 fille
8	Renaud		Grenoble	15 juillet 2015	Chez lui	90	41	Employé du trésor public	Homme	Célibataire	
9	(responsable régionale)	Association Française des Solos			Téléphone						
10	Anne Bernardy	Association Française des Solos		29 juin 2015	Téléphone	45					
11	Yvonne Col	UNAGRAPS		7 juillet 2015	Restaurant	180					
12	Boise Antelme	Les Cigognes	Grenoble	7 juillet 2015	Bar - Lac de Laffrey	50					
13	Florence		Lyon	26 novembre 2015	Accueil de l'association où elle travaille	86	46	Employée d'une association	Femme	Divorcée	4 garçons

Repas au restaurant (Annecy) avec d'autres membres de l'association qui devaient se réunir (identité non anonyme car dans le cadre d'une fonction publique)

Discussion de présentation de l'association, de son expérience, de son parcours, de l'objectif de l'association, etc.

Pour des raisons évoquées dans le chapitre III et suite à une relation d'enquêtée à enquêtrice source de maintenu voire de conflit, l'entretien de Maryam n'a pas été pris en compte dans l'analyse

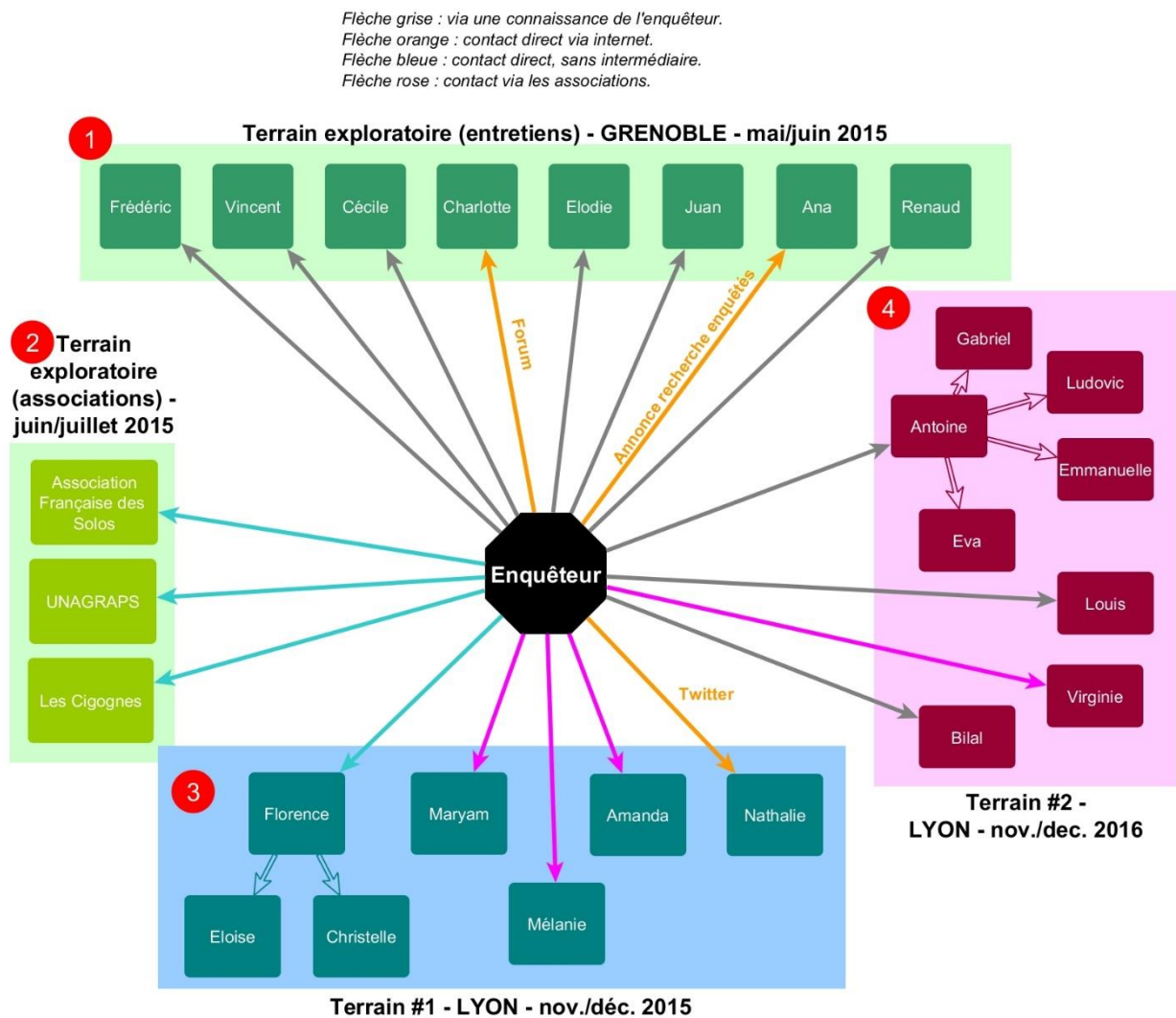
14	Maryam		Lyon	26 novembre 2015	Chez elle	73	33	En congé maladie pour son fils	Femme	Séparée	1 fils
15	Eloïse		Lyon	8 décembre 2015	Chez elle	63	36	Journaliste et salariée d'une épicerie	Femme	Séparée	2 enfants
16	Christelle		Lyon	9 décembre 2015	Chez elle	120	45	Art thérapeute	Femme	Divorcée – en couple	2 enfants
17	Nathalie		Lyon	10 décembre 2015	Chez elle	90	39	Auto-entrepreneuse	Femme	En instance de divorce	1 fille
<i>Les deux entretiens suivants sont des entretiens complémentaires, menés sur un mode différent des entretiens classiques (voir chapitre III)</i>											
18	Mélanie	<i>Les Cigognes</i>	Lyon	25 novembre 2015	Café	60	Une trentaine d'années	Auxiliaire de puériculture	Femme		
19	Amanda	<i>Les Cigognes</i>	Lyon	24 novembre 2015	Café	71	45 ans environ		Femme		
20	Gabriel		Lyon	14 novembre 2016	Café	60	34	Journaliste	Homme	Divorcé – en couple	
21	Antoine		Lyon	16 novembre 2016	Café	130	34	Chômeur (auparavant libraire)	Homme	Célibataire	
22	Ludovic		Lyon	30 novembre 2016	Chez lui	86	40	Assistant social	Homme	Séparé	1 fille
23	Emmanuelle		Lyon	30 novembre 2016	Chez elle	97	32	Ingénieur territorial	Femme	Célibataire	
24	Louis		Lyon	5 décembre 2016	Téléphone	79	43	Cadre	Homme	Célibataire	
25	Bilal		Lyon	12 décembre 2016	Café	50	50	En année sabbatique – intérimaire	Homme	Célibataire	1 fille
26	Eva		Lyon	3 février 2017	Téléphone	83	39	Psychologue	Femme	Célibataire	

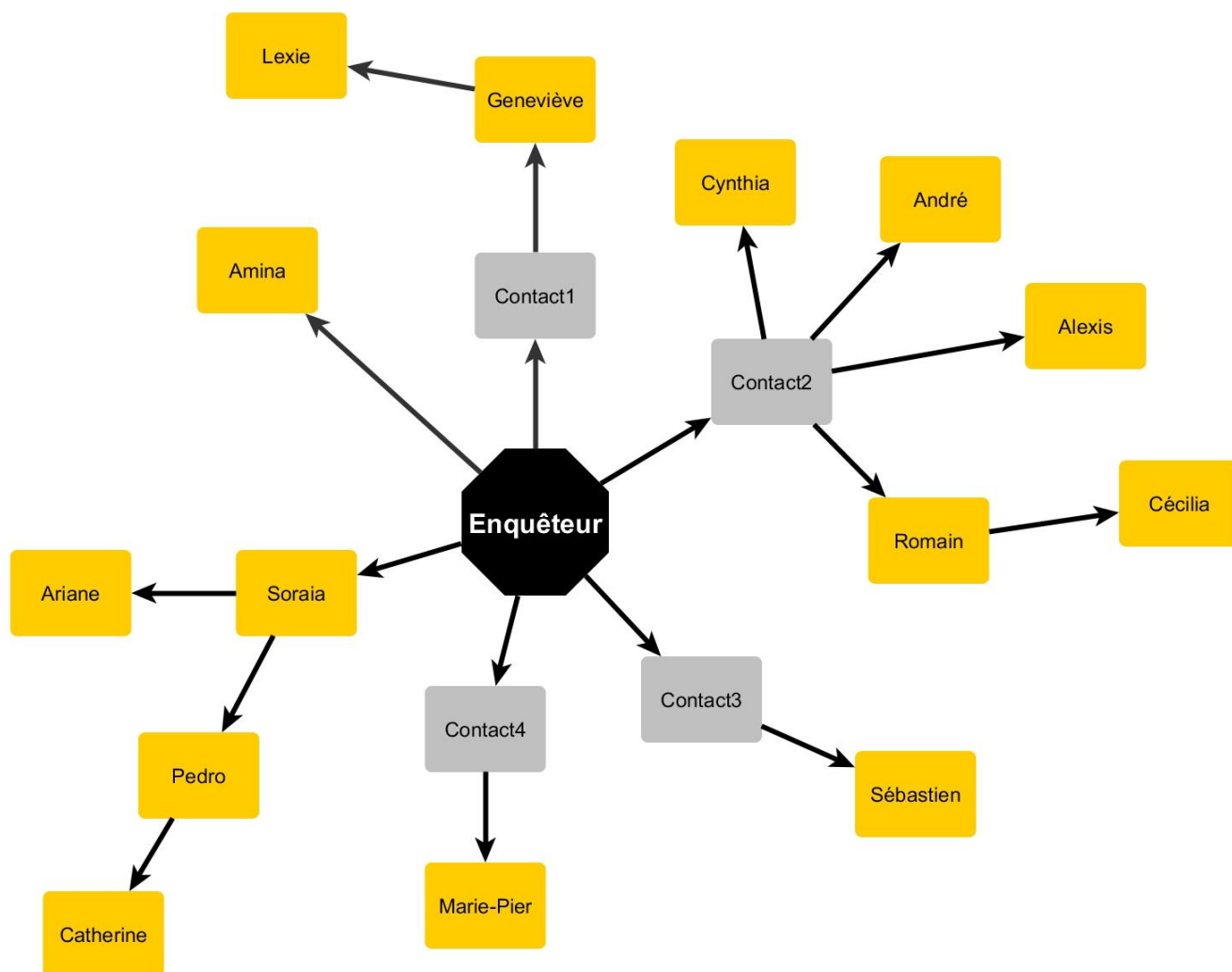
L'entretien de Virginie a été mené rapidement, au cours d'une réunion mensuelle de l'Association Française des Solos et s'apparente plus à une discussion sur son parcours de vie qu'à un entretien à proprement parler

27	Virginie	Association Française des Solos	Lyon	9 février 2017	Lieu de RDV de l'association	10	55	Femme	1 fille
28	Amina		Montréal	8 avril 2017	Lieu de travail (laboratoire)	60	28	Femme	Célibataire
29	Geneviève		Montréal	8 avril 2017	Café	75	44	Femme	En couple
30	Marie-Pier		Montréal	10 avril 2017	Café	62	39	Femme	Divorcée
31	Cécilia		Montréal	11 avril 2017	Café	76	32	Femme	Célibataire
<p>Une fois au rendez-vous, il s'est avéré que Soraja ne correspondait pas au profil des enquêtes recherchées puisqu'elle vivait avec son compagnon une grande partie de l'année (celui-ci étant en déplacement aux États-Unis quelques mois annuellement). L'entretien a eu lieu mais n'a pas été pris en compte dans l'analyse.</p>									
32	Soraja		Montréal	11 avril 2017	Café	63	30	Femme	En couple
33	Maxime		Montréal	12 avril 2017	Lieu de travail (bureau du restaurant)	67	34	Homme	Célibataire
34	Alexis		Montréal	12 avril 2017	Café	72	30	Homme	Célibataire
35	André		Montréal	18 avril 2017	Bureau (lieu de travail)	94	34	Homme	Célibataire
36	Cynthia		Montréal	18 avril 2017	Café	72	30	Femme	Célibataire
37	Ariane		Montréal	19 avril 2017	Café	79	30	Femme	En couple
38	Pedro		Montréal	21 avril 2017	Chez lui	114	42	Homme	En couple
39	Romain		Montréal	22 avril 2017	Chez lui	61	32	Homme	Célibataire
40	Catherine		Montréal	26 avril 2017	Café	73	37	Femme	Célibataire
41	Sébastien		Montréal	27 avril 2017	Café	60	29	Homme	Célibataire
42	Lexie		Montréal	27 avril 2017	Café	77	37	Femme	Célibataire

Annexe n°5 - Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés + modalités de rencontre

Ces deux schémas permettent de mieux se représenter les liens entre l'enquêtrice et l'enquêté, puisque l'enquête fonctionnait en partie (1) par activation des réseaux personnels de l'enquêtrice – alors qu'il y avait toujours une relation entre elle et l'enquêté – et (2) par effet boule de neige via les enquêtés interrogés. C'est ce qui explique le cluster dans la deuxième vague d'enquête à Lyon (à droite sur le graphique) : Antoine m'a permis de rencontrer quatre autres enquêtés et leur proximité sociale est autant une menace pour la représentation de la diversité des situations qu'elle permet de mieux comprendre comment se jouent les sociabilités à l'intérieur d'un groupe. Ces cinq enquêtés avaient tou.te.s des profils de solos très urbains, profitant pleinement des aménités de la ville et des nombreuses relations tissées dans ce contexte.





Graphique des liens entre l'enquêtrice et les enquêtés (terrain à Montréal)

Annexe n°6 – Précisions sur les entretiens et la retranscription

A - Règle de retranscription des entretiens

Sont énoncées ici les règles de retranscription que j'ai respectées.

- mes paroles sont en **gras**, celles de l'enquêté en normal ;
- chacune de mes relances est numérotée, précédée d'un E majuscule (E1) ; puis la réponse de l'enquêté est numérotée, précédée d'un e minuscule (e1) ;
- certaines de mes paroles ne constituent pas des relances numérotées en ce qu'elles ne modifient pas le cours du discours : elles ponctuent donc le paragraphe dans lequel l'enquêté s'exprime (« en fait, j'ai habité deux ans à S. (**donc toujours dans le même...**) Ouai, on est resté au même endroit ») ;
- dans la mesure du possible, les interactions non-verbales qui accompagnent le discours sont retranscrites entre parenthèses et en italique (« long silence », « rires »...), ainsi que les hésitations et éventuels bégaiements (« euh », « ben », « je... je... ») qui apportent une meilleure compréhension du contexte d'énonciation ;
- j'ai parfois rajouté des points d'exclamation pour accentuer le ton avec lequel a été prononcée la phrase et donc mieux en saisir son sens ou l'intensité du propos.

A - Notes sur le Règlement Général de Protection des Données (RGPD)

Depuis 2018, le Règlement Général de Protection des Données (RGPD) est entré en application au niveau européen et édicte un certain nombre de contraintes liées à la protection des données personnelles. Notre enquête, antérieure à 2018, ne se soumet pas à toutes ces contraintes mais respecte par ailleurs un certain nombre de bonnes pratiques de la recherche, puisqu'elle a permis la collecte de données sensibles, relatives à l'intimité des individus interrogés. Chaque enquêté a été informé oralement de la finalité de la recherche, et des conditions dans lesquelles les entretiens pouvaient être utilisés ; ils ont tous donné leur accord oral pour participer mais aussi pour que l'entretien soit enregistré, alors que j'ai garanti une confidentialité et une anonymisation maximales (non seulement dans le prénom, mais parfois la ville exacte, la profession exercée quand elle était trop identifiable, le nom des lieux

fréquentés, etc.) A l'issue de l'exploitation des données, tous les enregistrements ont été effacés des différents supports sur lesquels ils avaient été sauvegardés.

B - Règles d'anonymisation

Au préalable des entretiens, je n'ai pas fait signer de consentement aux enquêtés ; j'ai alors plutôt misé sur la confiance qu'ils pouvaient m'accorder. En revanche, tous étaient prévenus, en amont, de l'anonymisation des données et de toute information susceptibles de les rendre identifiables. Ainsi, chaque prénom a été changé ; pour cela, j'ai cherché l'origine du prénom sur internet, et choisi un prénom fictif parmi ceux proposés dans la liste des prénoms « proches » (en terme d'origine, de style) trouvés sur le site, en veillant toujours à ne pas choisir un prénom ayant la même première lettre. Cette manière de procéder m'a permis de ne pas extraire totalement le prénom de son origine culturelle et sociale, même si le choix du prénom dépend de beaucoup d'autres facteurs par ailleurs. Concernant les autres informations (emploi, lieu de résidence), j'ai choisi de ne les conserver que dans le cas où elle ne représentait pas, à mon avis, une trop grande indication sur l'identité de l'enquêté. Mais souvent, j'ai préféré remplacer le nom de la ville de résidence ou dans laquelle l'enquêté travaille par une initiale (« Paris » deviendrait dans ce cas « P. ») ; parfois, j'ai également rattaché la profession exacte par la catégorie d'emploi quand cela me semblait trop spécifique (c'est le cas d'Elodie, par exemple, dont la profession n'est pas mentionnée : le lecteur saura seulement qu'elle est indépendante dans le milieu médical).

Enfin, le cas des associations est un peu différent : ils sont officiellement nommés par leurs fonctions au sein de l'association. Avec leur accord, j'ai choisi de conserver leur nom.

Annexe n°7 - Liste des nœuds NVivo et description

Liste des nœuds (et description) utilisés pour l'analyse.

Nom du nœud	Description
(Autre-incodable)	Les verbatims impossibles à classer dans les nœuds déjà créés, trop hors sujet. Comprend aussi les discours des associatifs (hors cadre d'entretien classique) qui n'ont pas de rapport avec le sujet.
(Interaction hors cadre)	Toutes les interactions avec l'enquêteur produites par l'enquêté, qui n'a pas de rapport avec les thématiques évoquées, réaction sur les cartes, les questions de l'enquêteur qui fait qu'en une phrase ou deux on sort du cadre
Âge-cycle de vie	Quand les enquêtés font référence à leur âge pour une raison ou pour une autre, comme un seuil, une info, une limite...
Amis-copains-rencontre-groupe	Tout ce qui concerne les relations d'amitié et quand l'enquêté s'exprime sur les ressources qu'il tire de ses amitiés, ou ce qu'il en attend. Amis est pris dans le sens large, comprend aussi les copains (relations moins fortes), les connaissances, etc.
Attentes	Quand les enquêtés évoquent leurs attentes, ce qui n'a pas été satisfait, que cela soit positif (on croit que cela va se réaliser), ou négatif (on a peu d'espoirs). Que ça concerne le passé (les attentes qu'on a eu à un moment donné de son parcours) ou les attentes que l'on exprime aujourd'hui.
Bien-être -	Concerne les réflexions des enquêtés sur leur propre bien-être quand celui-ci est impacté négativement (ou des réflexions plus générales qui sortent du cadre de leur expérience)
Bien-être +	Concerne les réflexions des enquêtés sur leur propre bien-être quand celui-ci est impacté positivement (ou des réflexions plus générales qui sortent du cadre de leur expérience)
Célibat	Tout ce qui a trait au célibat, avantages, inconvénients, raconter la vie tout seul, les habitudes, etc.
Comparer-être différent	Quand on se compare aux autres, qu'on trouve que l'on est différent, pas pareil, éloigné. La notion de comparaison est prise dans le sens large, ça rassemble aussi l'idée de classer, trier, regrouper mentalement et inconsciemment les gens dans des groupes et se sentir plus ou moins proche de ces groupes, modes de vie
Comparer-être pareil	Quand on se compare avec les autres et qu'on trouve des ressemblances, des similarités La notion de comparaison est prise dans le sens large, ça rassemble aussi l'idée de classer, trier, regrouper mentalement et inconsciemment les gens dans des groupes et se sentir plus ou moins proche de ces groupes, modes de vie
Conditions de vie	Quand les enquêtés évoquent les difficultés, le quotidien, les difficultés financières, matérielles, etc.

Conditions de vie-matériel	Recodage du noeud "Conditions de vie" avec tout ce qui concerne les aspects matériels et financiers de la vie en solo lié au travail, à l'argent.
Conditions de vie-quotidien	Recodage du noeud "Conditions de vie" avec tout ce qui concerne la vie quotidienne, l'organisation de tous les jours, etc.
Couple-relations	Tout ce qui concerne le couple, que ce soit les histoires passées, en cours, ou les attentes pour une future histoire. Concerne aussi les histoires d'un soir, les aventures sexuelles ou autres relations moins engagées. Concerne aussi les relations avec son ex-conjoint quand il y a des enfants (ou pas forcément d'ailleurs)
Enfant	Quand les enquêtés parlent de leurs enfants, quand ils les ont eu, ce que ça implique dans leur vie, organisation au quotidien. Concerne aussi ceux qui n'en ont pas et qui s'expriment sur ce sujet, pourquoi ils n'en ont pas, s'ils en veulent ou non.
Être seul -	Tout ce que la solitude apporte de manière négative
Être seul +	Tout ce que la solitude apporte de manière positive
Être seul – solitude	Comment les enquêtés disent être seul, ce que ça signifie pour eux, comment ils le vivent, ce que ça impacte dans leur vie (pas forcément négatif ou positif), marche aussi avec le fait de se sentir loin/éloigné
Famille	Quelles sont les relations de l'enquêté avec sa famille au sens élargi, pas avec ses propres enfants, mais avec ses parents, ses oncles/tantes/grands parents/cousins, etc.
Galère-difficultés-épreuves	Tout ce qui fait écho aux galères, aux difficultés, pas forcément matérielles, mais aussi sociales, professionnelles, résidentielles, etc. Peut concerner des "petites galères" comme des soucis plus graves. Pour ce qui concerne les situations de galères qui VONT ARRIVER (projection), mettre dans noeud : projection
Lien -	Tout ce qui concerne les aspects négatifs du lien aux autres, quand le lien fait défaut, ou quand le lien effectivement construit fait souffrance, manque de soutien
Lien +	Tout ce qui concerne les aspects positifs du lien aux autres, tout ce qui nous relie (ne concerne pas nécessairement les autres, ça peut être son chez-soi, un détail, qui rassure)
Linéarité	Ce qui fait référence à une linéarité dans le parcours des enquêtés, ce qui a coulé de soi, ce qui n'a pas été remis en question. Il s'agit ici aussi des habitudes, des repères, tous les éléments qui font la linéarité en fait.
Logement-habiter	Tout ce qui est relié à la question du logement, de l'habitat. Être à une place.
Mort	Différent du noeud "Rupture/deuil" : on parle ici de quelqu'un (soi, un proche, l'idée de la mort de quelqu'un en général).
Parcours	Quand les enquêtés parlent de leur parcours dans les grandes lignes, mélange le familial, le scolaire, le conjugal, le professionnel
Pression-norme	Comment les enquêtés ressentent la pression, qu'ils s'imposent eux-mêmes ou qu'on leur impose concernant le travail, les enfants, le conjoint, etc. (même si

	ça n'est pas vraiment vécu comme une pression). Concerne aussi le rapport à la norme.
Projection	Quand les enquêtés formulent explicitement des attentes pour le futur, comment ils se projettent, comment ils se voient
Quartier	Tout ce qui concerne le lien au quartier, les voisins, le sentiment d'être chez-soi ou de ne pas être chez-soi, le cadre de vie plus large que le logement, les évènements liés à ce quartier
Quartier-voisins	Tout ce qui concerne les relations sociales qui sont établies dans le cadre du voisinage, du quartier
Rapport à la ville	Quand les enquêtés me parlent de leur relation à la ville, s'y sentir bien ou pas, chez soi ou étranger
Rupture-deuil-transition	Ce qui fait référence à une rupture, au deuil de quelque chose, au passage d'une étape à une autre (toujours négatif ?). Il y a ici l'idée de quelque chose de relativement brutal, violent, soudain, bifurquant. Ou les choses qui changent au fur et à mesure : le deuil c'est plus dans la longueur des choses qui s'étiolent au fil du temps. Toutes les périodes où les enquêtés passent d'une situation à une autre : concerne n'importe quel sujet, n'importe quel domaine.
Sécurité-confiance-stabilité -	Tout ce qui relève de l'insécurité, du manque de confiance, de l'instabilité
Sécurité-confiance-stabilité +	Quand les enquêtés parlent de sécurité et de confiance, de stabilité, dans les différentes dimensions de leurs vies
Sorties-activités-vacances-hobbies	Tout ce que les enquêtés pratiquent comme loisirs, comme sorties, comme activités : comment ils occupent leur temps libre (cinéma, théâtre, sport, voyages, vacances, etc.). Ne concerne pas les activités liées à la famille/aux amis.
Temps	Concerne la manière dont les enquêtés organisent et disposent de leur temps, sur la journée, la semaine, le mois, et de manière générale, (ne pas) avoir du temps
Tension-(des)équilibre-décalage	Quand les enquêtés parlent de tension, équilibre, déséquilibre, décalage
Travail	Parcours professionnel + conditions de travail actuel + la retraite
Travail-collègues	Tout ce qui touche à la relation avec les collègues de travail

Annexe n°8 - Liste des nœuds et présence (Chapitre III)

A - Liste des nœuds et présence dans les entretiens

Lecture : le nœud « Couple-relations » a été codé dans 35 entretiens.

	Nombre d'entretiens
Amis-copains-rencontres-groupe	35
Couple-relations	35
Enfant	35
Famille	35
Lien -	35
Lien +	35
Être seul -	34
Parcours	34
Projection	34
Sorties-activités-vacances-hobbies	34
Travail	34
Bien-être -	33
Bien-être +	33
Comparer-être différent	33
Conditions de vie	33
Être seul +	33
Être seul-solitude	33
Logement-habiter	33
Rupture-deuil-transition	33
Tension-deséquilibre-décalage	33
Pression-norme	32
Sécurité-confiance-stabilité +	32
(Interaction hors cadre)	31
Galère-difficulté-épreuves	31
Âge-cycle de vie	30
Temps	30
Attentes	29
Conditions de vie - matériel	28
Conditions de vie - quotidien	27
Sécurité-confiance-stabilité -	27
Comparer-être pareil	26
Célibat	25
Rapport à la ville	24
Temps -	24
Linéarité	20

Mort	19
Quartier	18
Equilibre	16
Travail - collègue	16
Temps +	13
Quartier - voisins	12
(Autre-incodable)	5

B - Liste des nœuds et nombre de références encodées

Lecture : le nœud « lien + » est le nœud auquel le plus de références – de segments de textes – sont encodées (536). C'est donc celui auquel on fait le plus souvent référence dans les entretiens.

	Nombre de réfs encodées
Lien +	536
Bien-être +	472
Couple-relations	433
Bien-être -	402
Enfant	389
Lien -	341
Amis-copains-rencontres-groupe	327
Logement-habiter	302
Travail	289
Conditions de vie	282
Rupture-deuil-transition	276
Être seul -	274
Famille	265
Sorties-activités-vacances-hobbies	259
Être seul +	243
Pression-norme	241
Comparer-être différent	229
Sécurité-confiance-stabilité +	224
Être seul-solitude	205
Projection	195
Tension-deséquilibre-décalage	195
Parcours	188
(Interaction hors cadre)	180
Âge-cycle de vie	156
Conditions de vie - quotidien	156
Conditions de vie - matériel	144
Attentes	141

Temps	119
Galère-difficulté-épreuves	117
Célibat	115
Sécurité-confiance-stabilité -	110
Quartier	101
Rapport à la ville	84
Comparer-être pareil	75
Temps -	65
Linéarité	56
Quartier - voisins	46
Travail - collègue	45
Mort	38
Equilibre	32
Temps +	26
(Autre-incodable)	7

C - Liste des nœuds et pourcentage de couverture

Lecture : le nœud « couple-relation » est celui dont on parle le plus dans les entretiens. 7,13% de tout le corpus (sauf associations) y est consacré.

	Pourcentage de couverture
Couple-relations	7,13%
Enfant	6,44%
Lien +	5,31%
Rupture-deuil-transition	4,55%
Amis-copains-rencontres-groupe	4,52%
Parcours	4,01%
Travail	3,92%
Conditions de vie	3,77%
Logement-habiter	3,73%
Famille	3,71%
Lien -	3,52%
Sorties-activités-vacances-hobbies	3,26%
Pression-norme	2,97%
Bien-être -	2,93%
Bien-être +	2,89%
Être seul -	2,87%
Être seul-solitude	2,86%
Comparer-être différent	2,75%
Tension-déséquilibre-décalage	2,75%
Galère-difficulté-épreuves	2,49%

Conditions de vie - quotidien	2,47%
Projection	2,46%
Sécurité-confiance-stabilité +	2,05%
Être seul +	1,99%
Quartier	1,75%
Conditions de vie - matériel	1,49%
Attentes	1,32%
Temps	1,30%
Sécurité-confiance-stabilité -	1,04%
Célibat	1%
Rapport à la ville	0,99%
Âge-cycle de vie	0,81%
Temps -	0,81%
Mort	0,67%
Comparer-être pareil	0,66%
Quartier - voisins	0,65%
(Interaction hors cadre)	0,59%
Travail - collègue	0,57%
Linéarité	0,36%
Equilibre	0,34%
Temps +	0,21%
(Autre-incodable)	0,08%

Annexe n°9 – Nœuds encodés en fonction de la typologie (Chapitre IV)

A - *Le type de la précarité*

Lecture : 11,37 % des entretiens classés dans le type de la précarité sont consacrés au thème « Enfant ».

	Précarité
Enfant	11,37%
Couple-relations	7,54%
Conditions de vie	5,79%
Amis-copains-rencontres-groupe	5,31%
Parcours	5,20%
Conditions de vie - quotidien	4,61%
Rupture-deuil-transition	4,59%
Être seul -	4,19%
Bien-être -	3,80%
Travail	3,55%
Lien -	3,47%
Lien +	3,30%
Comparer-être différent	3,15%
Galère-difficulté-épreuves	3,14%
Sorties-activités-vacances-hobbies	3,08%
Famille	2,42%
Attentes	2,18%
Pression-norme	2,04%
Logement-habiter	2,02%
Quartier	1,95%
Tension-déséquilibre-décalage	1,93%
Temps	1,68%
Bien-être +	1,65%
Conditions de vie - matériel	1,54%
Être seul-solitude	1,40%
Rapport à la ville	1,35%
Projection	1,14%
Temps -	1,05%
Comparer-être pareil	0,94%
Sécurité-confiance-stabilité +	0,93%
Être seul +	0,80%
Sécurité-confiance-stabilité -	0,59%
Travail - collègue	0,50%

Equilibre	0,48%
Mort	0,43%
Temps +	0,39%
Quartier - voisins	0,05%
Âge-cycle de vie	0,01%
Célibat	0%
Linéarité	0%

B - *Le type de la résilience*

Lecture : 10,52 % des entretiens classés dans le type de la résilience sont consacrés au thème « Couple-relations ».

	Résilience
Couple-relations	10,52%
Enfant	10,29%
Rupture-deuil-transition	6,33%
Parcours	5,71%
Lien +	4,59%
Galère-difficulté-épreuves	4,46%
Conditions de vie	4,27%
Lien -	4,22%
Famille	3,51%
Amis-copains-rencontres-groupe	3,41%
Bien-être -	3,30%
Tension-déséquilibre-décalage	3,29%
Conditions de vie - quotidien	3,18%
Être seul -	2,68%
Bien-être +	2,56%
Être seul-solitude	2,54%
Pression-norme	2,49%
Travail	2,40%
Sorties-activités-vacances-hobbies	2,16%
Projection	1,85%
Comparer-être différent	1,80%
Être seul +	1,72%
Conditions de vie - matériel	1,24%
Temps	1,20%
Célibat	1,18%
Sécurité-confiance-stabilité +	1,18%
Logement-habiter	1,06%
Quartier	0,99%

Attentes	0,96%
Sécurité-confiance-stabilité -	0,83%
Temps -	0,74%
Comparer-être pareil	0,72%
Rapport à la ville	0,42%
Âge-cycle de vie	0,36%
Linéarité	0,36%
Mort	0,35%
Equilibre	0,29%
Temps +	0,24%
Quartier - voisins	0,18%
Travail - collègue	0,10%

C - *Le type de l'équilibre*

Lecture : 8 % des entretiens classés dans le type de l'équilibre sont consacrés au thème « Logement-habiter ».

	Equilibre
Logement-habiter	8,0%
Lien +	5,6%
Être seul-solitude	4,9%
Amis-copains-rencontres-groupe	4,6%
Bien-être +	4,4%
Couple-relations	4,2%
Pression-norme	4,2%
Famille	4,1%
Parcours	4,0%
Conditions de vie	4,0%
Travail	3,9%
Être seul +	3,5%
Rupture-deuil-transition	3,4%
Sécurité-confiance-stabilité +	3,4%
Enfant	3,3%
Projection	3,0%
Sorties-activités-vacances-hobbies	2,7%
Lien -	2,7%
Tension-déséquilibre-décalage	2,5%
Être seul -	2,4%
Bien-être -	2,2%
Conditions de vie - quotidien	2,2%
Comparer-être différent	2,2%

Conditions de vie - matériel	2,1%
Rapport à la ville	1,4%
Attentes	1,3%
Temps	1,1%
Mort	1,0%
Âge-cycle de vie	1,0%
Quartier	0,9%
Sécurité-confiance-stabilité -	0,9%
Célibat	0,9%
Galère-difficulté-épreuves	0,7%
Temps -	0,6%
Quartier - voisins	0,5%
Travail - collègue	0,5%
Comparer-être pareil	0,4%
Equilibre	0,4%
Linéarité	0,3%
Temps +	0,2%

D - *Le type de l'impatience*

Lecture : 6,06 % des entretiens classés dans le type de l'impatience sont consacrés au thème « Lien + ».

	Impatience
Lien +	6,06%
Couple-relations	5,97%
Amis-copains-rencontres-groupe	5,33%
Travail	5,30%
Lien -	4,55%
Sorties-activités-vacances-hobbies	4,55%
Famille	4,54%
Comparer-être différent	4,17%
Logement-habiter	3,90%
Rupture-deuil-transition	3,39%
Parcours	3,35%
Projection	3,14%
Être seul -	3,11%
Tension-deséquilibre-décalage	3,02%
Bien-être -	2,95%
Enfant	2,89%
Pression-norme	2,71%

Bien-être +	2,59%
Conditions de vie	2,35%
Sécurité-confiance-stabilité +	2,32%
Être seul-solitude	2,23%
Quartier	1,99%
Galère-difficulté-épreuves	1,75%
Être seul +	1,65%
Sécurité-confiance-stabilité -	1,60%
Attentes	1,54%
Conditions de vie - matériel	1,45%
Âge-cycle de vie	1,40%
Conditions de vie - quotidien	1,17%
Quartier - voisins	1,12%
Temps	1,10%
Célibat	1,04%
Travail - collègue	0,96%
Rapport à la ville	0,92%
Mort	0,84%
Comparer-être pareil	0,72%
Temps -	0,62%
Equilibre	0,30%
Linéarité	0,30%
Temps +	0,17%

Annexe n°10 - Liens entre les différents domaines de sociabilité avec les autres nœuds du codage (Chapitre VI)

A - Couple et célibat

Lecture : le nœud « Enfant » est celui qui est le plus codé avec le nœud « Couple » : ils ont 134 références en commun. Aussi, quand les enquêtés parlent du couple, ils parlent d'abord des enfants – ceux qu'ils ont eu, les projets d'en avoir ou associer le couple au fait d'avoir des enfants.

	Couple
Couple-relations	455
Enfant	134
Rupture-deuil-transition	126
Lien -	125
Bien-être -	113
Lien +	108
Projection	91
Tension-(des)équilibre-décalage	91
Parcours	90
Bien-être +	87
Pression-norme	81
Attentes	69
Logement-habiter	58
Conditions de vie	53
Sécurité-confiance-stabilité +	51
Comparer-être différent	50
Être seul -	47
Amis-copains-rencontres-groupe	43
Être seul +	41
Galère-difficulté-épreuves	41
Âge-cycle de vie	39
Famille	37
Conditions de vie - quotidien	36
Être seul-solitude	35
Célibat	25
Conditions de vie - matériel	22
Temps	22
Sécurité-confiance-stabilité -	20
Sorties-activités-vacances-hobbies	19
Travail	17
Comparer-être pareil	15
Linéarité	7
Mort	3
Quartier - voisins	2
Rapport à la ville	2

Travail - collègue	1
Quartier	0

	Célibat
Être seul +	34
Bien-être +	29
Amis-copains-rencontres-groupe	28
Couple-relations	25
Être seul-solitude	24
Sorties-activités-vacances-hobbies	22
Être seul -	20
Bien-être -	19
Comparer-être différent	17
Pression-norme	17
Tension-(des)équilibre-décalage	14
Logement-habiter	12
Comparer-être pareil	10
Conditions de vie	10
Enfant	10
Lien +	10
Rupture-deuil-transition	10
Âge-cycle de vie	8
Lien -	8
Conditions de vie - quotidien	6
Projection	6
Sécurité-confiance-stabilité +	6
Attentes	5
Galère-difficulté-épreuves	5
Parcours	5
Temps	5
Conditions de vie - matériel	4
Famille	3
Sécurité-confiance-stabilité -	3
Travail	3
Quartier - voisins	2
Travail - collègue	2
Quartier	1
Linéarité	0
Mort	0
Rapport à la ville	0

B - *Enfant*

	Enfant
Enfant	432
Couple-relations	134
Bien-être -	97
Lien +	90
Conditions de vie	87
Bien-être +	85
Être seul -	78
Pression-norme	76
Lien -	73
Conditions de vie - quotidien	69
Rupture-deuil-transition	69
Tension-(des)équilibre-décalage	68
Projection	65
Parcours	61
Comparer-être différent	59
Famille	56
Amis-copains-rencontres-groupe	50
Galère-difficulté-épreuves	46
Temps	44
Travail	38
Attentes	35
Être seul-solitude	31
Sorties-activités-vacances-hobbies	30
Âge-cycle de vie	27
Conditions de vie - matériel	24
Sécurité-confiance-stabilité +	23
Être seul +	21
Logement-habiter	20
Quartier	18
Comparer-être pareil	15
Célibat	10
Linéarité	9
Sécurité-confiance-stabilité -	8
Rapport à la ville	6
Mort	5
Quartier - voisins	5
Travail - collègue	3

C - *Famille*

	Famille
Famille	342
Lien +	128
Lien -	111
Parcours	75
Pression-norme	73
Bien-être -	63
Enfant	56
Comparer-être différent	50
Bien-être +	44
Tension-(des)équilibre-décalage	44
Rupture-deuil-transition	38
Couple-relations	37
Galère-difficulté-épreuves	37
Amis-copains-rencontres-groupe	32
Sécurité-confiance-stabilité +	27
Être seul -	24
Conditions de vie	23
Être seul +	22
Logement-habiter	20
Conditions de vie - matériel	18
Mort	17
Âge-cycle de vie	15
Attentes	15
Être seul-solitude	13
Projection	13
Sécurité-confiance-stabilité -	13
Travail	10
Linéarité	9
Sorties-activités-vacances-hobbies	9
Temps	6
Conditions de vie - quotidien	5
Comparer-être pareil	4
Célibat	3
Rapport à la ville	2
Travail - collègue	1
Quartier	0
Quartier - voisins	0

D - Amis-copains-rencontre-groupe

	Amis-copains- rencontres-groupe
Amis-copains-rencontres-groupe	357
Lien +	189
Sorties-activités-vacances-hobbies	112
Bien-être +	86
Comparer-être différent	74
Rupture-deuil-transition	67
Lien -	61
Enfant	50
Comparer-être pareil	47
Sécurité-confiance-stabilité +	47
Couple-relations	43
Être seul -	38
Bien-être -	33
Famille	32
Logement-habiter	30
Pression-norme	29
Célibat	28
Être seul +	26
Galère-difficulté-épreuves	26
Parcours	25
Être seul-solitude	24
Conditions de vie	20
Âge-cycle de vie	17
Temps	17
Tension-(des)équilibre-décalage	17
Quartier	15
Rapport à la ville	15
Conditions de vie - quotidien	13
Projection	12
Attentes	11
Linéarité	10
Travail	10
Conditions de vie - matériel	7
Sécurité-confiance-stabilité -	5
Travail - collègue	5
Mort	2
Quartier - voisins	2

E - Travail

	Travail
Parcours	63
Conditions de vie	59
Bien-être +	55
Bien-être -	52
Projection	50
Lien +	41
Conditions de vie – matériel	40
Temps	39
Enfant	38
Travail-collègue	31
Logement-habiter	28
Sécurité-confiance-stabilité +	28
Sécurité-confiance-stabilité -	29
Rupture-deuil-transition	27
Pression-norme	27
Conditions de vie – quotidien	26
Tension-(des)équilibre-décalage	23
Couple-relation	17
Galères-difficultés-épreuves	15
Attentes	15
Lien -	13
Être seul -	12
Être seul – solitude	11
Amis-copains-rencontres-groupe	10
Sorties-activités-vacances	9
Âge-cycle de vie	9
Comparer-être différent	8
Linéarité	5
Quartier	5
Être seul +	5
Comparer-être pareil	3
Rapport à la ville	3
Célibat	3
Mort	1
Quartier-voisins	1

F - *Travail - collègues*¹

	Travail - collègue
Travail – collègue	45
Lien +	25
Bien-être +	11
Comparer – être différent	8
Lien -	8
Pression – norme	7
Bien-être -	6
Amis-copains-rencontres-groupe	5
Projection	5

¹ Lorsque tous les nœuds n'apparaissent pas dans le tableau, c'est que leur présence est trop insignifiante pour être mentionnée.

Annexe n°11 - Liens entre les différents domaines de sociabilité avec les autres nœuds du codage² (chapitre VII)

A - Logement

	Logement-habiter
Logement-habiter	305
Parcours	80
Conditions de vie	79
Couple-relations	58
Rupture-deuil-transition	58
Être seul +	49
Être seul-solitude	47
Lien +	46
Conditions de vie - matériel	44
Projection	43
Sécurité-confiance-stabilité +	42
Conditions de vie - quotidien	41
Bien-être +	38
Lien -	35
Être seul -	32
Amis-copains-rencontres-groupe	30
Travail	28
Bien-être -	28
Enfant	20
Famille	20
Attentes	17
Quartier	17
Rapport à la ville	17
Sécurité-confiance-stabilité -	16
Tension-déséquilibre-décalage	16
Âge-cycle de vie	15
Pression-norme	15
Comparer-être différent	14
Sorties-activités-vacances-hobbies	14
Célibat	12
Galère-difficulté-épreuves	11
Linéarité	10
Quartier - voisins	7

² Lorsque tous les nœuds n'apparaissent pas dans le tableau, c'est que leur présence est trop insignifiante pour être mentionnée.

Temps	7
Temps +	4
Comparer-être pareil	3
Equilibre	3
Mort	3

B - *Quartier*

	Quartier
Quartier	101
Lien +	29
Sorties-activités-vacances-hobbies	28
Bien-être +	27
Enfant	18
Logement-habiter	17
Rapport à la ville	17
Quartier - voisins	16
Amis-copains-rencontres-groupe	15
Sécurité-confiance-stabilité +	13
Conditions de vie	10
Bien-être -	9
Temps	9
Lien -	8
Conditions de vie - matériel	6
Conditions de vie - quotidien	6
Linéarité	6
Travail	5
Comparer-être différent	5
Parcours	5
Temps +	5
Sécurité-confiance-stabilité -	4
Temps -	4

C - *Quartier – voisins*

	Voisins
Quartier - voisins	46
Lien +	21
Quartier	16
Lien -	8
Logement-habiter	7
Conditions de vie	6
Conditions de vie - quotidien	6

Sécurité-confiance-stabilité +	6
Bien-être +	5
Enfant	5
Sorties-activités-vacances-hobbies	5

D - *Rapport à la ville*

	Rapport à la ville
Rapport à la ville	84
Sorties-activités-vacances-hobbies	24
Bien-être +	20
Logement-habiter	17
Quartier	17
Amis-copains-rencontres-groupe	15
Sécurité-confiance-stabilité +	14
Projection	11
Rupture-deuil-transition	11
Comparer-être différent	10
Conditions de vie	10
Être seul -	9
Conditions de vie - quotidien	8
Lien +	8
Parcours	8
Enfant	7
Être seul-solitude	7
Âge-cycle de vie	4
Attentes	4
Bien-être -	4
Pression-norme	4

The solos : between emancipation and solidarity. Sociology of the challenges of residential loneliness in an urban environment.

In all Western countries, more and more people are living alone, for a longer or shorter period of time, at all stages of life, particularly in urban areas. This thesis seeks to understand how living alone, in France and Quebec, confronts individuals with specific challenges of loneliness. The ways in which they face these depend on the relational resources to which each individual has access, and the aim of this research is to draw up an inventory of these resources. A survey was conducted among these solos; women and men, between 30 and 50 years old, parents or non-parents, living in urban space. Thirty-eight semi-directive interviews questioned both their life story and their solo lifestyle; a complementary survey was conducted among associations involved in different aspects of solo life.

First of all, this work underlines the very unequal relationships to solitude, depending on the form of individuals' life story and their socio-demographic characteristics. By tracking down moments of loneliness, which are more or less in line with time, this study helps to identify strategies to avoid or face these challenges. It turns out that these strategies rely heavily on the ties forged outside the home: family, friends, neighbours and colleagues. The solos who are best surrounded are ultimately those who experience these challenges the best. Furthermore, the survey highlights the persistence of marital and family norms, as respondents are under great pressure to marry and, to a lesser extent, to procreate, norms that are nevertheless exerted with varying degrees of force depending on age or gender. These results also suggest some reflections of an anthropology of the bond, showing a very embodied relationship between individuals and their well-being, security and stability.

Finally, far from noting a growing "individualism", this research shows that the social bond remains an ontological condition of production and reproduction of individuals but that, at the same time, the latter are driven by the need to be recognized in their individuality. This study also shows that living alone is no longer an in-between of life courses but a specific modality of them.

Keywords: solo; loneliness; solitude; social bond; challenges; comprehensive sociology; individual; indicators of well-being.

Les solos : entre émancipation et solidarité. Sociologie des épreuves de la solitude résidentielle en milieu urbain

Dans tous les pays occidentaux, de plus en plus d'individus vivent seuls, sur un temps plus ou moins long, à tous les âges de la vie, notamment dans l'espace urbain. Cette thèse cherche à comprendre comment la vie en solo, en France et au Québec, confronte les individus à des épreuves spécifiques de la solitude. Les manières dont ceux-ci y font face dépendent de ressources relationnelles auxquelles chacun a accès et dont cette recherche a pour objectif de dresser un état des lieux. Une enquête a été conduite auprès de ces *solos* ; des femmes et hommes, entre 30 et 50 ans, parents ou non, vivant dans l'espace urbain. Trente-huit entretiens semi-directifs interrogeaient à la fois les parcours biographiques et leur mode de vie en solo ; une enquête complémentaire a été menée auprès d'associations prenant en charge différents aspects de la vie en solo.

Ce travail souligne d'abord des rapports très inégaux à la solitude, selon la forme du parcours biographique des individus et leurs caractéristiques sociodémographiques. En repérant les moments de la solitude, qui s'inscrivent plus ou moins dans le temps, le travail permet d'identifier les stratégies pour éviter ou affronter ces *épreuves*. Il apparaît que ces stratégies s'appuient beaucoup sur les liens noués à l'extérieur du domicile : la famille, les amis et les copains, les voisins et les collègues. Les solos les mieux entourés sont *in fine* ceux qui vivent le mieux ces épreuves. Par ailleurs, l'enquête met en lumière une permanence de la norme conjugale et familiale, les enquêtés étant soumis à une forte pression à la mise en couple et, dans une moindre mesure, à la procréation, normes qui s'exercent néanmoins avec plus ou moins de force selon l'âge ou le genre. Ces résultats proposent également quelques réflexions d'une *anthropologie* du lien, montrant un rapport très incarné des individus à leur bien-être, leur sécurité, leur stabilité.

Finalement, loin de constater un « individualisme » croissant, cette recherche montre que le lien social reste une condition ontologique de production et de reproduction de l'individu mais que, par ailleurs, ces derniers sont mus par le besoin d'être reconnus dans leur individualité. Elle montre par ailleurs que la vie en solo n'est plus un entre-deux des parcours de vie mais qu'elle en constitue des étapes spécifiques.

Mots-clés : solo ; solitude ; lien social ; épreuve ; sociologie compréhensive ; individu ; indicateurs de bien-être.